

NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES

1975

György Aczél : Communauté socialiste — diffusion socialiste de la culture	5
Frigyes Puja : Après la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe	85
L'Académie des Sciences de Hongrie a 150 ans. Interview avec des savants hongrois	129
József Szarka : Recherches pédagogiques en Hongrie	159
István Szerdahelyi : L'esthétique en Hongrie depuis 1945	167
Relations franco-hongroises	183
Revue des livres et des revues de Hongrie paraissant en langues étrangères	235

NOS AUTEURS

GYÖRGY ACZÉL, membre du Bureau Politique du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, vice-président du Conseil des Ministres

TAMÁS SZECSKÓ, sociologue, directeur du Centre de Recherche des Mass Media de la Radio-Télévision Hongroise

IVÁN VITÁNYI, directeur de l'Institut de Culture Populaire

GYÖRGY FUKÁSZ, professeur de philosophie au Conservatoire de Musique

TIBOR HUSZÁR, maître de conférences à l'Université de Budapest, directeur de l'Institut de Sociologie

BÉLA KÖPECZI, professeur à l'Université de Budapest, secrétaire général adjoint de l'Académie des Sciences de Hongrie

FRIGYES PUJA, ministre des Affaires Étrangères de Hongrie

MIHÁLY SIMAI, professeur à l'Université Économique Karl Marx

JÓZSEF BOGNÁR, économiste, directeur de l'Institut de Recherches afro-asiatiques

IMRE SZABÓ, directeur de l'Institut de Recherches juridiques de l'Académie des Sciences de Hongrie

LAJOS JÁNOSSY, physicien, vice-président de l'Académie, membre du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois

MIKLÓS SZABOLCSI, directeur adjoint de l'Institut d'Études littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie

KÁLMÁN KULCSÁR, directeur de l'Institut de Recherches de Sociologie de l'Académie des Sciences de Hongrie

GYULA EÖRSI, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Budapest

ISTVÁN FRISS, économiste, directeur honoraire de l'Institut de Recherches économiques de l'Académie des Sciences de Hongrie, membre du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois

JÓZSEF SZARKA, directeur de l'Institut National Hongrois Pédagogique

ISTVÁN SZERDAHELYI, critique littéraire, esthète, rédacteur en chef du Dictionnaire de littérature universelle

SÁNDOR BAUMGARTEN, homme de lettres (France)

ISTVÁN FODOR, maître assistant à l'Université de Budapest

MIKLÓS KUN, maître assistant à l'Université de Budapest

ANDRÉ LAZAR (Bajomi), traducteur, critique littéraire, rédacteur en chef de la Maison d'Édition Európa

FERENC FÁBRI, fonctionnaire au Ministère du Commerce Extérieur

GÉZA RAJNAVÖLGYI, fonctionnaire à l'Institut des Relations Culturelles

ZSUZSA RAPPAI, fonctionnaire au Ministère de l'Éducation Nationale

NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES

VOLUME 10, 1975

Publiées sous la direction de Béla Köpeczi
Secrétaire de rédaction : István Fodor
Secrétariat : 1052 Budapest V., Pesti Barnabás u. 1.

Publiées avec l'assistance de l'UNESCO

SOMMAIRE

PROBLEMES DE LA CULTURE DES MASSES

György Aczél : Communauté socialiste — diffusion socialiste de la culture	5
Tamás Szecskő : Diffusion de la culture et communication de masse	25
Iván Vitányi : Culture publique et activité artistique	35
György Fukász : Loisirs et culture en Hongrie	45
Tibor Huszár : Communauté, diffusion de la culture, société	57
Béla Köpeczi : Nouvelle politique de l'édition en Hongrie	71

LA HONGRIE ET LA SÉCURITÉ EUROPÉENNE

Frigyes Puja : Après la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe	85
Mihály Simai : Sécurité et coopération économique européennes	103
József Bognár : L'évolution de l'économie mondiale vue de la Hongrie	115

150 ANS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

Imre Szabó : Un anniversaire	129
Interview avec des savants hongrois à propos de l'anniversaire de l'Académie	
Lajos Jánossy : Physique	137
Miklós Szabolcsi : Sciences littéraires	141
Kálmán Kulcsár : Sociologie	145
Gyula Eörsi : Sciences juridiques	149
István Friss : Sciences économiques	153

SCIENCES SOCIALES ET HUMAINES

József Szarka : Recherches pédagogiques en Hongrie	159
István Szerdahelyi : L'esthétique en Hongrie depuis 1945	167

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

Le Passé

Sándor Baumgarten : Un fait divers hongrois vu par un contemporain de Voltaire	183
István Fodor : Michelet et ses amis hongrois	189
Miklós Kun : Contribution à la question des relations françaises des membres de l'émigration Kossuth	197
André Lazar : Les proscrits de la Commune en Hongrie	205

Le Présent

Économie	223
Culture	227
Relations techniques et scientifiques	231

REVUE DES LIVRES ET DES REVUES DE HONGRIE PARAISANT EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Livres	235
Revues	281

Problèmes de la culture des masses

Pour une culture des masses socialiste

Nous présentons dans ce numéro un certain nombre d'études qui se rapportent aux problèmes de la culture des masses ou de la culture populaire. Nous évitons, en général, d'utiliser l'expression *culture des masses* pour la bonne raison que, depuis quelque temps, elle a pris un sens péjoratif. En effet, déjà Ortega y Gasset et ses adeptes ont voulu y voir une des manifestations de la « révolte des masses », tandis que les représentants de l'école de Francfort l'ont considérée comme un produit de la manipulation capitaliste. Tout en rejetant une culture de consommation sans valeur, nous ne voulons pas nier que, dans les pays socialistes, il existe également une *culture quotidienne* qui est celle des grandes masses de la population. Nous pouvons l'appeler *culture populaire* à condition de ne pas la confondre avec la *culture folklorique* qui en fait partie et qui, en Europe centrale et orientale, est toujours vivante. Pour nous, le problème n'est pas d'ailleurs, de discuter de l'existence d'une telle culture, mais plutôt celui de définir son contenu.

En quoi consiste le caractère socialiste de la culture des masses dans un pays socialiste ? Certains de ses critères peuvent être d'ores et déjà définis. Ainsi, par exemple, il est évident que, dans une société socialiste, la *démocratisation de la culture* appartient à l'essence du système : le relèvement culturel des masses fait partie de la révolution, qui veut dire non seulement changement des bases économiques et sociales, mais aussi possibilité de rendre capables les communautés et les individus, entre autres, à l'aide des moyens de la culture, de façonner leur conception de vie, leur comportement, leur forme d'existence. Une autre caractéristique de la politique culturelle socialiste, qui influence la culture des masses, est le choix basé sur une échelle de valeurs incontestables. Quand nous disons *incontestables*, nous pensons à l'utilisation de l'héritage culturel, c'est-à-dire de toutes les valeurs du passé déjà jugées. Cela ne veut pas dire que nous avons la même certitude en ce qui concerne le choix des valeurs du présent, surtout dans les domaines culturels qui sont plus proches de la vie quotidienne. Cependant, de ce point de vue également, nous avons une orientation axiologique plus ou moins définie par l'idéologie et par la pratique marxistes dans les sphères de la « haute culture ».

Malgré l'acceptation quasi générale de ces principes, il serait exagéré d'affirmer qu'en Hongrie, il existe déjà une culture des masses socialiste englobant toutes les couches de la population. Il faut d'abord compter avec les sur-

vivances d'un passé à la fois féodal et capitaliste qui, surtout dans les domaines plus éloignés de l'activité politique, dans le domaine des mœurs, des habitudes, du goût et de toutes les conséquences qui en découlent, est extrêmement tenace. On ne peut pas négliger les influences de la « culture de consommation » de l'Europe occidentale qui s'infiltré non seulement avec les modes, mais aussi avec une certaine conception de la vie si souvent critiquée par les intellectuels de ces pays. Finalement, il ne faut pas oublier non plus que la culture socialiste n'a pu se développer au sein de la société précédente et surtout qu'elle n'a pas réussi à créer toutes les valeurs et les formes qui se rattachent surtout à la façon de vivre de tous les jours.

Toutes ces contradictions se manifestent aujourd'hui avec encore plus de clarté dans la nouvelle phase du développement socialiste. La Hongrie est entrée dans la période de la construction d'une société socialiste développée, ce qui veut dire que ce ne sont pas les nécessités primordiales et les changements radicaux de structure qui nous préoccupent ; au centre de notre intérêt se trouve l'homme avec ses besoins nouveaux qui se font voir aussi bien dans la collectivité que dans la vie privée. Si le problème de la culture a, de tout temps, été partie intégrante du combat pour la nouvelle société, elle l'est encore plus aujourd'hui. C'est ce qui explique l'intérêt que nous portons aux problèmes de la culture des masses socialiste.

En 1974, le Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois a discuté un document relatif à ces questions, adoptant des résolutions pour l'amélioration du travail culturel. En 1975, le XI^e Congrès du Parti a approuvé ces résolutions, tout en attirant l'attention sur l'importance du facteur subjectif et idéologique dans l'évolution du socialisme. Les documents et les études que nous publions font écho des discussions qui ont eu lieu au sujet de la culture des masses et de l'activité déclenchée à la suite des résolutions mentionnées. Le discours de György Aczél, membre du Bureau Politique et vice-président du Conseil, a clos les débats au Comité Central. Les études des spécialistes éclairent les divers aspects de la problématique.

B. Köpeczi

Communauté socialiste — diffusion socialiste de la culture

Le Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois a consacré sa session de mars 1974 à examiner la situation de la diffusion culturelle, prenant une décision par laquelle, après avoir apprécié les résultats obtenus dans le domaine culturel, il se fixe les tâches à effectuer pour l'avenir.

« L'antécédent » de cette décision se trouve dans le fait que, dès la contre-révolution étouffée et afin de contribuer à la consolidation, le Comité Central a adopté en 1958 les principes directeurs d'une politique de la diffusion culturelle, proposée par le Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, déterminant ainsi à long terme les principes de l'orientation de toute notre vie spirituelle, principes proposés par le parti et par l'État. En 1969, le Comité Central a mis au point et définitivement adopté les principes directeurs de la politique concernant les activités scientifiques. En 1972, il a tracé les tâches à accomplir dans le développement de l'instruction. C'est à partir de ces prises de position ou parfois à l'intérieur de celles-ci qu'une analyse de la diffusion de la culture a pu être soumise à une analyse approfondie.

Mais ce n'est pas uniquement ou tout d'abord dans ces prises de position d'un caractère idéologique et culturel et dans ces principes directeurs que nous discernons les antécédents de notre décision. Car, en effet, ses préalables, indispensables, étaient avant tout l'évolution de la réalité socialiste, la modernisation de la gestion économique, le développement du démocratisme socialiste dans la théorie de l'État, une analyse de la situation de la classe ouvrière, les résolutions relatives aux jeunes et à la condition féminine, et surtout le travail effectué pour les mettre en pratique ; en bref, tout ce qui a été accompli et sur quoi l'on peut tabler pour affirmer que : nous sommes parvenus à un degré plus élevé de l'édification du socialisme, degré où l'importance d'un développement plus avancé de la conscience, d'un mode de vie et d'une forme de vie socialistes s'imposent d'une façon plus pressante que jamais.

La solution de nos tâches exige de nous un niveau de culture plus élevé, et notre situation non seulement permet mais rend aussi nécessaire que la transformation socialiste en cours dans notre société rende socialiste — par l'intermédiaire de communautés plus grandes ou moins grandes — la conception de vie aussi bien que la forme de vie des familles et des individus. C'est là une tâche qui ne peut, de toute évidence, incomber uniquement ou exclusivement à la diffusion culturelle, mais celle-ci y joue un rôle prépondérant, étant donné

qu'elle collabore par ses moyens particuliers, impossibles à remplacer, au renforcement de la culture socialiste, de l'art, de la littérature, c'est-à-dire, en résumé, de toute la conscience socialiste.

Il est donc superflu de souligner que si l'on entreprend de faire ici une analyse, ce n'est pas parce qu'« une situation de crise » de notre instruction publique nous y contraint. Nous avons obtenu des résultats historiques en réalisant l'idée de la révolution culturelle avancée par Lénine. Et maintenant c'est sur cette base que nous nous interrogeons : de quoi devons-nous maintenant nous occuper ?

- des difficultés qui nous sont léguées par « l'héritage » du passé ;
- des tensions, des contradictions et autres problèmes à résoudre, qui se sont présentés par suite des résultats jusqu'ici obtenus ;
- des problèmes qui proviennent des déficiences de notre propre travail ;
- enfin, des exigences formulées à notre égard par demain, par l'avenir.

I

Ce que Lénine nous enseigne sur les deux cultures peut, de toute évidence, s'appliquer également à l'instruction publique. La position socialiste concernant la culture des masses a toujours été en conflit aigu avec les conceptions bourgeoises. La question fondamentale — en accord avec le contenu idéologique que porte la culture — se trouve dans le rapport existant entre la *politique ou le pouvoir et la culture des masses*.

Ainsi, en 1919-1920, au moment de la terreur blanche, les théoriciens du pouvoir soutenaient que : « Il est clair, à présent, que cet axiome : « la science appartient à tous » peut conduire à une démagogie fort dangereuse. Si bien que nous en sommes aujourd'hui à reléguer à l'arrière-plan la vulgarisation de la science, dans l'intérêt de la morale des masses. »¹ Sous le régime de *Horthy*, le ministre de la Culture, Kunó Klebelsberg, s'exprime comme suit : « A la base de la politique culturelle se trouve l'idée que la culture des nations est représentée, chez les grands peuples comme chez les petits, par quelque trois ou quatre mille personnes. »² Kornis, professant la « suprématie culturelle », écrit : « L'intensité de la culture est presque inversement proportionnelle à son étendue : plus est large la couche sur laquelle elle s'étend, plus elle se répand rapidement, et plus elle sera à ras de terre comme l'inondation dont la force impétueuse diminue d'autant que le domaine est plus vaste sur lequel elle empiète. »³ C'est ainsi que la politique culturelle de l'époque résume les visées de la classe dominante hongroise s'acheminant vers un fascisme ouvert.

Les forces progressistes mettent à leur tour l'accent sur la création de rapports positifs entre le peuple et la culture. A la fin du XIX^e siècle le poète János Vajda écrit ceci : « Un peuple plus cultivé ressent plus vivement et tolère moins les souffrances matérielles et morales causées par son oppression ; en outre, il dis-

1 *Új idők* (Temps nouveaux), 1920, 13, p. 264.

2 Kunó Klebelsberg: A magyar kultúra fejlesztéséről (Sur le développement de la culture en Hongrie). *Dunántúl*, 28 mai 1925.

3 Gyula Kornis: *Kultúra és politika* (Culture et politique). Franklin, 1928, p. 69.

pose davantage de moyens pour exprimer sa colère.»⁴ Nous ne pouvons que mentionner ici les efforts déployés au début du siècle par la Société des Sciences Sociales, par le périodique *XX^e siècle* et par le Cercle Galilée. C'est encore dans cette catégorie d'efforts que l'on peut ranger les projets avancés par les représentants des mouvements des écrivains populistes, visant à la propagation d'une culture des masses, projets renfermant, outre certains traits utopiques, de multiples éléments dont nous pouvons nous inspirer, mais — comme notre prise de position de 1958 relative aux écrivains populistes le soulignait justement — ces idées pleines de bonnes intentions et ces projets de réforme qui voulaient changer la situation culturelle de notre peuple, en écartant la lutte des classes plutôt qu'en l'encourageant, se sont avérés illusoire.

La tradition la plus précieuse de notre travail culturel tient aux *traditions culturelles du mouvement ouvrier de gauche ou communiste*. Déjà, les premières associations ouvrières se sont créées en vue de donner une formation spirituelle à leurs adhérents, ainsi que de veiller à leur dignité et à leurs intérêts matériels ;⁵ Ervin Szabó, le premier tenant hongrois du marxisme à un niveau scientifique, l'un des plus éminents experts de la question des bibliothèques en Hongrie, développe dès 1917 l'idée qu'il faut créer des bibliothèques mettant les livres nécessaires à la portée de l'ouvrier « qui recherche les éléments stimulants et la justification rationnelle de sa lutte pour se faire valoir au point de vue économique et politique dans les plus récents résultats des sciences techniques et naturelles, mais essentiellement dans la science sociale et dans la politique sociale ».⁶ La République Hongroise des Conseils a inséré dans sa Constitution l'objectif de « mettre fin aux privilèges culturels de la bourgeoisie et d'ouvrir devant les travailleurs la possibilité d'acquérir une culture réelle. »⁷ Le Parti Communiste, œuvrant dans l'illégalité, de concert avec les sociaux-démocrates de gauche, avec les ouvriers syndiqués, avec les plus remarquables représentants de l'intelligentsia, avec les artistes et les écrivains, a poursuivi son travail culturel consistant à éclairer les masses hongroises, et cela même durant la guerre, dans des conditions de répression inhumaine. Cette action était l'un des plus importants éléments de son combat politique, lui permettant d'entretenir ses rapports avec les masses. Il s'est efforcé de donner accès aux meilleurs éléments du prolétariat, dans le cadre de séminaires ouvriers organisés à grands risques, des connaissances fondamentales en matière d'idéologie et de culture. Il s'est appliqué à organiser des chorales, des clubs de poésie — les communistes et les progressistes étant pleinement conscients du fait que le travail culturel est aussi une force qui engendre des collectivités et que ces collectivités sont des aides indispensables pour la lutte politique, en même temps qu'elles préparent l'élévation spirituelle du peuple en voie de libération.

La libération a apporté un changement fondamental jusque dans la relation qu'avaient les masses des travailleurs avec la culture. De 1945 à 1948, c'est

4 János Vajda: A munkásosztály helyzetéről (Sur la situation de la classe ouvrière). Politikai újdonságok (Nouveautés politiques), 16 mai 1883.

5 A magyar munkásmozgalom történetének válogatott dokumentumai (Documents choisis de l'histoire du mouvement ouvrier hongrois). T. I. Szikra, 1951, p. 256.

6 Fővárosi Könyvtár Értesítője (Bulletin de la Bibliothèque municipale), 1907, p. 1.

7 A magyar munkásmozgalom történetének válogatott dokumentumai (Documents choisis de l'histoire du mouvement ouvrier hongrois). T. 6/B. Kossuth, 1960, p. 215.

le Parti Communiste Hongrois qui, tout en luttant pour le pouvoir politique et la reconstruction de la vie économique, a représenté avec le plus de persévérance la question de l'instruction et de la démocratisation de la culture. Intensifiant les activités culturelles dans le cadre du mouvement, il renverse alors les murs — clos jusqu'alors — du système d'enseignement, ouvrant ainsi une issue devant les dizaines, les centaines de milliers de jeunes ouvriers, de jeunes paysans intelligents et doués. On put assister à maintes expériences collectives, portant sur des centaines de milliers de personnes ; des mouvements collectifs socialistes se développèrent avec une nouvelle liberté d'impulsion. Ce n'est pas la seule intention pédagogique de ses dirigeants qui a fait promouvoir en communauté — sous la surveillance du Parti et de ses organismes — le mouvement de jeunesse, c'est-à-dire les collèges des jeunes ouvriers et paysans ou les foyers des apprentis de l'industrie, mais avant tout la « présence » de ses jeunes, leur participation active à l'histoire vivante.

Après 1948, et à la suite de l'organisation du pouvoir économique et politique de la classe ouvrière, on put assister au *développement d'une Révolution culturelle socialiste*.

Dans l'élimination du monopole culturel des anciennes classes dominantes, le fait que des adultes — ouvriers et paysans, épuisés mais aussi endurcis par le travail illégal, la guerre, le joug des nécessités quotidiennes —, de même que leurs enfants aient pu accéder à des cours abrégés, au programme des écoles secondaires, qu'ils soient parvenus à passer l'examen technique final, à s'asseoir sur les bancs de l'Université pour y étudier l'économie, les sciences sociale et historique, le droit administratif, la politique — tout cela a constitué un acte révolutionnaire non moins important que la création d'un système étatique unifié des écoles primaires ou la nationalisation des institutions culturelles — comme éditions, théâtres, cinémas, studios cinématographiques. C'est dans un délai historique très limité que le gros de l'armée de l'intelligentsia socialiste, que la nouvelle élite dirigeante est née.

Les déformations politiques soit à droite, soit « gauchisantes » du début des années 50 se sont reflétées jusque dans la vie culturelle de l'époque. Malgré cela, nous avons obtenu des résultats importants même dans cette phase de notre histoire ; le nombre des institutions s'occupant de la diffusion de la culture s'est multiplié, la base de l'instruction s'est élargie, des possibilités, inespérées jusqu'alors se sont offertes à la classe ouvrière, à la masse des travailleurs.

Après l'étouffement de la contre-révolution et la consolidation du pouvoir socialiste, parallèlement au développement economico-social, le processus entamé en 1945 s'est accéléré.

Sur la carte culturelle de notre pays, *il existe aujourd'hui encore des inégalités et même des blancs*⁸, mais le sens du « blanc » lui-même a évolué et évolue encore.

Aujourd'hui, ce blanc souligne seulement que la télévision n'existe pas encore dans chaque foyer, que nombreux sont ceux qui n'ont pas le goût de lire, alors qu'il signifiait, voilà 30 ou 40 ans, un analphabétisme massif. Mais

⁸ Il est d'usage d'appeler « blancs » ces groupes de fermes isolées, ces villages aux territoires plus ou moins étendus hors la capitale et les grandes villes, où le nombre de ceux qui lisent les journaux, les livres, fréquentent les bibliothèques et les cinémas est fort inférieur à la moyenne nationale.

même quant à la « non-lecture », son poids est relatif. On sait qu'en Hongrie — et par malheur non seulement parmi les gens d'âge — beaucoup sont restés pour des raisons subjectives ou objectives hors de l'ascension culturelle. Ce fait nous prévient qu'il faut rechercher — aussi sont-elles déjà trouvées en de nombreux endroits — les solutions qui peuvent provoquer les besoins culturels, et permettent d'acquérir, non pas tant un diplôme qu'une culture de base. Mais nos efforts visent aujourd'hui essentiellement à s'assurer que nul parmi les nouvelles générations ne soit laissé à l'écart, ni exclu du cercle des possibilités quand il s'agit d'acquérir la culture de base. Concernant la majorité de la population, nous devons fixer pour objectif à notre tâche : le développement de la culture, l'accroissement de son niveau, l'approfondissement du travail de l'éducation culturelle et — surtout et avant tout — la propagation de la conscience socialiste et d'une culture d'inspiration marxiste.

Tout en tenant compte des soucis et des difficultés qui subsistent, nous pouvons du moins affirmer que, durant les trois dernières décennies, le peuple hongrois est devenu plus cultivé, plus éclairé, qu'il a désormais une perspective plus vaste et des connaissances incomparablement plus riches qu'il n'en eut jamais dans le passé. Et ce qui n'est pas d'une moindre importance, il est maintenant cultivé et conscient dans un sens socialiste ; il sait qu'il a droit à une existence humaine, à la justice, et qu'il lui est possible de participer aux affaires publiques. Il calcule, il fait des projets, il cohabite avec son avenir.

La culture dans toutes les classes, toutes les couches, toutes les générations de la population a — certes à des degrés et sous des formes différents — véritablement augmenté.

C'est dans la classe ouvrière fort accrue en nombre que l'instruction technique et le niveau de culture ont surtout progressé.

Les ouvriers ayant les connaissances techniques les plus développées sont caractérisés en même temps par une sensibilité de plus en plus ouverte à la culture. Le nombre des ouvriers spécialisés possédant le baccalauréat s'accroît aussi. Dans les brigades socialistes, l'ambition unanime de « travailler, vivre, se cultiver de façon socialiste » trouve de plus en plus d'adeptes.

La transformation socialiste de l'agriculture ainsi que le développement technique qui en découle ont transformé du tout au tout le caractère du travail agricole en modifiant par là-même les conditions de travail, les coutumes et la culture traditionnelle du village. La grande exploitation agricole socialiste, non seulement permet, mais aussi demande l'acquisition de connaissances techniques plus élevées et d'une culture plus générale. Néanmoins, la scolarité, le niveau de culture général, les possibilités de s'instruire pour la paysannerie et pour les habitants de la campagne en général restent, pour des raisons historiques objectives, moins avancées par rapport aux autres couches de la société et à la population urbaine.

La plus grande partie de la couche intellectuelle se caractérise par une culture générale et spéciale d'un niveau élevé. Son rôle et sa responsabilité dans la propagation de la culture et des connaissances sont très importants, en particulier sur les lieux de travail ; son activité qui la porte vers la collectivité reste cependant en deçà de ce qu'il serait souhaitable d'obtenir.

Les rapports mutuels entre les classes et couches de la société sont devenus

plus vivants et les frontières rigides qui les séparaient auparavant sont en voie de disparition ; tout ceci réagit sur la culture, sur l'évolution de la forme de vie. Dans la plupart des familles, on trouve déjà côte à côte ouvriers, paysans et intellectuels. Les caractéristiques de l'ancienne culture de classe disparaissent progressivement et — avec le renforcement de l'unité de la société socialiste — une culture socialiste intégrale composée d'un mode de vie, de connaissances et d'apports spirituels socialistes est en train de s'épanouir ; culture qui renferme, outre les valeurs introduites par notre régime social, toute la culture progressive du passé de l'humanité.

La jeunesse, aujourd'hui, ressent davantage le besoin d'une culture active et de caractère collectif. Deux tiers des personnes qui fréquentent foyers culturels et bibliothèques sont des jeunes. Leur activité est très prometteuse quant à l'avenir puisque les moins de 24 ans constituent 38 p. 100 de la population, les moins de 29 ans en représentant 45 p. 100.

NOTRE HIÉRARCHIE MARXISTE DES VALEURS FONCTIONNE DE FAÇON SATISFAISANTE

Nous opérons, en général, plutôt bien, *la sélection*. Nous savons, en gros, ce qui peut ou non se classer parmi nos valeurs. La question se pose seulement de savoir quelles valeurs considérées par leur contenu et par leur niveau parviennent — et à quelle cadence — aux masses de plus en plus étendues de notre population. Les progrès réalisés jusqu'ici ne sont, certes, pas à dédaigner. Je n'en citerai pour preuve qu'une seule donnée ; il y a vingt ans, en Hongrie, les achats de livres atteignaient la somme de 70 millions de forint. L'an dernier, le chiffre s'élevait pour les livres vendus à un milliard 400 millions de forint, si l'on calcule les prix au même barème. Je pense que la lecture est le premier échelon de l'ascension culturelle et qu'elle en reste l'essentiel. Le premier objectif est, en effet, d'inciter à lire le plus grand nombre. Mais aujourd'hui — et demain plus encore — c'est l'exigence qualitative du « *Que faut-il lire ?* » qui va se placer au premier plan. C'est qu'il ne peut s'agir, de toute évidence, d'une progression mécanique et rigide. Les lectures proposées n'ont jamais été indifférentes à la politique culturelle socialiste et le point de vue des valeurs marxistes ne fut jamais perdu de vue. Nous nous sommes toujours efforcés d'influencer la structure interne du besoin de lecture par tous les moyens dont nous disposons, afin de faire valoir les principes de notre politique culturelle, par exemple, notre aide financière, le nombre des exemplaires, les critiques, la propagande, etc. Si l'on y trouve des malformations, malgré tout le processus d'ensemble est sain et sert bien nos objectifs. Il est naturel qu'à mesure que nous progressons dans l'évolution générale et dans l'ascension culturelle, les exigences idéologiques, esthétiques ou touchant au bon goût progressent en même temps.

Des tâches nous sollicitent quant au développement de la culture par la lecture et nous avons à accroître les résultats jusqu'à présent obtenus par le mouvement « Pour faire lire le peuple ». Il importe de stimuler les gens afin

de les inciter à faire un choix qualitatif de lectures. Et nous devons faire connaître les *livres dits « de base »* aux centaines de milliers qui ne lisent toujours pas ou pas de façon régulière. Je n'oserais entreprendre de dresser de ces livres une liste nominale, je me bornerai seulement à signaler que : nous considérons comme types de lectures de base les œuvres classiques de la littérature socialiste ; les œuvres éminentes de l'ensemble de la littérature hongroise et mondiale ainsi que les créations d'un haut niveau artistique et d'une inspiration humaniste et socialiste des littératures hongroise et étrangère contemporaines. Parmi les livres de base, nous rangeons également les œuvres des classiques du marxisme-léninisme, et, tout d'abord, celles qui permettent une connaissance globale du monde et de la culture et qui aident à s'y orienter. Il importe de faire en sorte que les générations quittant l'école — à un âge critique du point de vue de la lecture — gardent toute leur vie le goût de lire. Ce ne sont pas seulement les bibliothèques-palais — qu'il faudrait pourtant multiplier le plus possible — qui sont capables de satisfaire les exigences actuelles. Il est essentiel de comprendre que jusqu'au moment où nous pourrons en construire partout, de modestes petites bibliothèques de second ordre serviront aussi bien la cause de la culture et de la lecture.

Dans l'ensemble du travail de la propagation de la culture, dans cette tâche qui consiste à répandre des connaissances, *la Radio, la Télévision* jouent aujourd'hui déjà, malgré leurs insuffisances, un rôle positif accru. Elles ne se chargent pas uniquement de transmettre et de propager la culture, mais elles l'organisent elles-mêmes (tels ces concours à l'échelon national, comme les cercles « Vole, paon, vole ! », sorte de redécouverte de la chanson populaire — et aussi les « Qui sait quoi ? », « Qui est savant, et en quoi ? », « Chantez, belles paroles ! », compétitions de récits poétiques, etc.). Cette mission de messagères et d'organisatrices de la culture qu'assument Radio et Télévision est de particulière importance dans les localités et dans les agglomérations où la culture institutionnelle n'est pas et aussi ne peut pas à courte échéance être satisfaisante.

Ces dernières années, le rôle des *quotidiens*, des *hebdomadaires*, des journaux régionaux et *périodiques* est devenu particulièrement important quant à la propagation de la culture, à la formation du goût des masses et de leurs connaissances. Le nombre élevé et toujours croissant des exemplaires en est un signe certain. Comme en témoigne aussi le développement dans leurs colonnes des rubriques consacrées à l'art et aux belles-lettres.

L'indice de fréquentation dans les *salles de spectacles* avait sensiblement baissé à l'avènement de la Télévision, mais son chiffre progresse actuellement. L'intérêt exprimé à l'égard des *beaux-arts* et des *arts appliqués* contemporains est, lui aussi, en croissance continue, le développement d'une culture visuelle ayant été favorisé et accéléré par le nombre plus important et d'un niveau artistique toujours plus élevé des créations d'art plastique érigées sur les places publiques, par l'évolution de la vie artistique à la campagne, par l'augmentation dans toute la société des besoins à cet égard, enfin, par la multiplication des expositions.

Les cinémas sont destinés aujourd'hui encore à répondre aux besoins de

culture et de distraction des masses, et le film est un élément de culture important, qui peut à la fois contribuer à une éducation esthétique et, sur la base de celle-ci, assurer une orientation idéologique et politique. La fréquentation des films de grande qualité artistique, offrant un enseignement social de valeur, augmente d'année en année. Ceci vaut pour les œuvres hongroises, pour les films importés des pays socialistes frères, et pour les films « occidentaux » témoignant d'un esprit communiste ou humaniste ; cependant il n'est pas rare que la politique des programmes fasse des concessions au goût d'un public supposé en retard ou l'étant effectivement, en abaissant la norme esthétique ou idéologique.

La proportion d'un auditoire régulier, réceptif aux *créations musicales* d'un niveau élevé augmente aussi selon une cadence lente mais continue. La large diffusion de la méthode pédagogique musicale mise au point par Kodály y a certainement été pour beaucoup.

Des œuvres artistiques de valeur sont présentées déjà actuellement à une grande partie de notre population.

Un résultat important de notre politique culturelle se trouve dans le fait que la proportion des assistants, auditeurs ou spectateurs à des créations d'un haut niveau artistique s'accroît relativement vite ; on peut considérer plus ou moins comme public stable de 20 à 25 p. 100 de la population.

Le nombre de ceux sur lesquels les œuvres de haute culture restent sans effet est pourtant assez important. Ce sont ceux-ci qui se trouvent, par là-même, exposés à l'effet nocif des produits de basse qualité, des « navets ».

On aurait tendance à penser qu'il ne peut guère s'agir ici que d'ouvriers itinérants qui, tout en ayant leur travail en ville, gardent toutefois un domicile au village. Ce mode de vie qui pèse forcément sur eux les empêche de trouver le temps de se cultiver. Sans doute, une partie non négligeable de nos « itinérants » se range dans cette catégorie des « blancs ». De même est-il incontestable que la génération plus âgée, ayant été élevée sous le précédent régime, est plus difficile à initier à l'art et à la littérature. Cependant nous simplifierions le phénomène de nos « blancs », si nous n'étions conscients qu'il existe aussi des blancs parmi la population non itinérante, non âgée et n'habitant point des « écarts ». Il y a pire encore — si le mal permet une hiérarchie : il existe des « blancs » entachés de « navets », d'inspiration petite-bourgeoise ou s'inspirant au contraire de son antithèse : le snobisme. La propagation toujours plus développée de créations culturelles de valeur, de haut niveau socialiste ou humaniste ne consiste pas simplement à les répandre mais encore à lutter pour l'élimination de ces sous-produits culturels.

II

Entre les masses et le Parti doit exister une confiance mutuelle. Tous les citoyens qui exécutent honnêtement leur travail quotidien servent la cause du peuple et de la classe ouvrière. Et ceci même s'ils ont une opinion différente de la nôtre sur certains problèmes du passé, du présent ou de l'avenir. *Quel fut, quel*

est encore le sens de tout cela dans le domaine idéologique ? Faire preuve de tolérance, oui, c'est vrai. Mais il ne s'agit pas de se résigner à accepter l'existence d'idées erronées, ni de renoncer à l'espoir tenace de former sans cesse l'esprit des attachés par les moyens de l'éducation et les lumières de l'instruction.

Il nous faut aussi, en Hongrie, tenir compte de ceux qui demeurent attachés aux vues scientifiquement mal fondées, aux superstitions, ou qui, tout en ayant répudié le vieux système économique et social, en conservent les « vestiges culturels ». Leur nombre atteint encore un chiffre important. A leur égard, l'effet positif de la collectivité socialiste, ainsi qu'une éducation compréhensive et indulgente ont une importance particulière. Mais c'est aussi là que les exigences s'accroissent. Dans la mesure où nous progressons, notre société a un besoin croissant de citoyens qui prennent consciemment en charge la lutte pour le socialisme, sur une base de rapports proprement socialiste ; que le mode de pensée, la culture, la morale soient socialistes. Une forme de vie collective digne de l'homme se généralisera ainsi, il en résultera inéluctablement que le mode de pensée, la culture et la morale fondés sur des rapports entièrement communautaires se généraliseront et qu'une forme de vie digne de l'homme s'implantera toujours davantage.

La formation d'une conscience lucide revêtait déjà auparavant une grande importance aux yeux des socialistes, des progressistes, des communistes, enfin pour tous ceux qui voulaient, qui veulent aujourd'hui encore, préparer — avec le concours des masses — un avenir conscient. Précisément pour cette raison, la cause de la diffusion de la culture leur paraît à eux — et donc à nous — chose essentielle. Jusqu'ici, nous avons toujours combattu les idées de droite aussi bien que les vues « gauchisantes » qui tendent à séparer de façon mécanique l'édification économique de l'édification culturelle, voire, à les opposer l'une à l'autre. Or comme le principe léniniste l'énonce, on ne doit jamais oublier le lien dialectique et indissoluble qui les unit — plus la base matérielle de la société socialiste est ferme, plus s'élève le niveau de vie et plus semble s'imposer, imminent et nécessaire, l'harmonieux développement toujours plus complexe et plus riche du « comment vivre ». *Le mode de vie socialiste*, une conscience socialiste lucide de même que d'autres rapports de l'économie et de la superstructure *ne se forment pas tout seuls par un processus automatique et spontané*. C'est à l'aide d'un travail méthodique et planifié que nous devons les construire.

Sur quoi pourrait s'étayer l'alternative socialiste d'une vie humaine harmonieuse ? *Quels éléments* composent notre nouvelle « recette de vie » ? Il n'y a là aucun remède-miracle. Les éléments essentiels en sont déjà connus ; le travail, la communauté, la culture. Ou, plus précisément, l'unité organique et socialiste de ces trois éléments. Marx et Engels écrivent dans *l'Idéologie allemande* : « Ce n'est qu'en communauté que l'individu peut trouver les moyens de développer au mieux ses capacités. La liberté individuelle n'est donc concevable qu'à l'intérieur de la communauté. »⁹

Mettre en pratique ce mode de vie par une évolution *consciente*, voilà notre arme la plus efficace dans la lutte qui nous oppose à une conception de vie de petit bourgeois, de « consommateur ».

9 Marx-Engels Múvei (Œuvres de Marx et d'Engels). T. 3. Kossuth, 1960, p. 63.

Les communautés socialistes d'un contenu nouveau qui, en quête de la culture, sont capables de permettre aux facultés intellectuelles de s'épanouir, ne peuvent s'organiser que volontairement, et non pas par une volonté extérieure. Plusieurs formes de communautés ont été, sont encore engendrées par la vie. Mais nous savons maintenant que les possibilités primaires en sont fournies avant tout par *le lieu de travail* et par l'organisation de la production. Un échange avec la communauté, avec les autres, se réalise avant tout dans le travail productif. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'une simple expérience locale et limitée mais interne et substantielle. C'est là surtout que les mêmes objectifs et les mêmes problèmes, les tâches à résoudre en commun propres à initier à une vie collective se présentent dans leur force essentielle.

Les brigades à l'usine et dans les coopératives, modèles de la communauté socialiste, constituent en même temps une base indispensable à la diffusion de la culture (pour plus de détails sur ce sujet, consulter le texte de Tibor Huszár : « Communauté, diffusion de la culture, société », étude parue dans ce même volume — le rédacteur). Dans l'activité culturelle des brigades socialistes, maints exemples dignes d'être suivis ont déjà prouvé la vérité léninienne : « Les travailleurs n'oublient pas un seul instant qu'ils ont besoin du pouvoir que le savoir leur confère. »¹⁰

Il convient aussi de favoriser le développement des formes de culture sur *les lieux d'habitation*. Il importe de lutter contre la conception isolationniste qui aurait tendance à faire pénétrer jusque dans les quartiers neufs la devise périmée : « Ma forteresse est ma maison. » Il est vrai que la question du logement pose encore un problème sérieux, il apparaît d'autant plus important que ceux qui peuvent déjà occuper les nouveaux appartements sachent comment ils doivent y vivre d'une manière socialiste. Ce savoir qui permet de comprendre comment et à quelles fins l'on peut profiter du niveau de vie ascendant, c'est-à-dire le mode de vie et la forme de vie socialistes, il est pourtant impossible de le confier aux nouveaux locataires avec les clefs de leur appartement, comme un mode d'emploi des biens acquis.

Le mouvement socialiste est pleinement conscient de la responsabilité qu'aujourd'hui il assume par rapport à demain. Ce mouvement est tourné vers l'avenir. Pour cette raison, *l'éducation des jeunes* prend à ses yeux une importance particulière. L'une des caractéristiques essentielles de la jeunesse, c'est l'activité, le besoin d'agir. Or, dépourvue d'encadrement et d'objectifs convenables, cette aspiration peut faire dévier quelques-uns d'entre eux — et non pas toujours des moins doués —, il arrive que les jeunes hommes cherchent une compensation au sein d'une communauté dangereuse. S'il nous arrive de faire plus ample connaissance avec les membres des clubs de musique beat ou avec les « fans » fanatiques d'un orchestre « pop », il nous apparaîtra clairement que ces jeunes ne se sont rassemblés que pour satisfaire leur besoin élémentaire, mais insuffisamment orienté, de vie collective. En conséquence sachons encourager, en nous basant sur la connaissance du métier et sur une certaine cohérence politique, le développement de formes capables d'activer et de créer une communauté

¹⁰ Lenin Válogatott Művei (Œuvres choisies de Lénine). T. III. Kossuth, 1967, p. 289.

qui pourrait assurer aux jeunes des possibilités assez attirantes et parlant suffisamment à l'imagination pour que l'aspiration latente en eux de vivre en communauté puisse s'enrichir d'un contenu socialiste. Conscients de ce problème, nous devons nous employer à créer des clubs et des formes auto-actives : théâtres littéraires, chorales, troupes théâtrales, d'amateurs et autres possibilités du même genre, ainsi qu'à propager les expériences réussies — dues aux réalisations déjà existantes.

Après des exigences nouvelles de l'édification socialiste interne de notre pays — et en rapport avec celles-ci — de nouvelles exigences plus élevées s'imposent à notre travail visant à la formation d'une conscience et d'une culture socialistes du fait même que notre pays lutte de concert avec les autres pays de la communauté socialiste, en union avec le mouvement ouvrier et communiste et toutes les forces progressistes et pacifiques du monde, pour la victoire du socialisme, du progrès et de la paix.

A notre époque, la lutte de classes internationale se poursuit dans des conditions tendant à diminuer les tensions et à permettre une coexistence pacifique des deux systèmes.

La politique cohérente de l'Union Soviétique et du Parti Communiste soviétique, les résultats considérables qui ont réussi à forcer le respect à l'égard des pays socialistes, le succès des forces progressistes, sont autant d'éléments qui expliquent que la *lutte de classes internationale* se poursuit aussi dans des conditions nouvelles en matière d'idéologie et de culture. Non seulement la coopération scientifique et économique entre les deux systèmes, renforçant le progrès social et la paix, ne peut aller de pair avec une coexistence pacifique des deux idéologies, mais encore elle souligne la possibilité et la nécessité de confronter les vues. L'anticommunisme « brut » des années 50 est aujourd'hui repoussé à l'arrière-plan dans la propagande bourgeoise (repoussé, mais il n'en subsiste pas moins et l'impérialisme réactionnaire se sert de lui là où « il le faut »). Qu'il soit rejeté derrière certaines contradictions, issues de la convergence des deux systèmes, cela ne peut cependant dissimuler le fait que *la diversion idéologique d'inspiration bourgeoise dirigée contre le socialisme se renforce sans cesse*. Ce n'est pas par la réduction des relations scientifiques ou culturelles que nous y répondrons, mais ce n'est pas non plus par l'acceptation de la libre fluctuation des idées « mordantes ».

Si nous sommes ouverts à des valeurs vraies : l'humanisme, les connaissances, les idées et l'art, c'est précisément parce que nous défendons, professons et propageons les idéaux du socialisme, du progrès et de la paix, *tout en repoussant avec fermeté toute tentative de dissolution idéologique* qui tendrait à affaiblir, à décomposer nos forces.

Ce n'est pas par hasard si à Moscou, en décembre dernier lors de la conférence des secrétaires chargés des problèmes idéologiques et des affaires extérieures des pays frères, on a prêté une attention particulière — en tant que partie essentielle de la lutte menée contre le capitalisme — à *la réalisation, au développement et à l'active propagation d'une forme de vie socialiste*. Quand on veut s'engager dans la lutte contre les armes anciennes ou nouvelles de la diversion, la meilleure parade est de réaliser ses propres idées et ses propres idéaux. La meilleure forme de « défense », c'est encore d'offrir un exemple positif et

des résultats convaincants. La société bourgeoise, tout en assurant à une certaine partie de la population un bien-être matériel qui, soulignons-le, reste incertain et relatif, est incapable de lui fournir ce que nous appelons une vie équilibrée. Elle s'avère aussi incapable de résoudre les problèmes humains fondamentaux que de proposer un idéal à ses membres. Pour nous, mieux nous parviendrons à démontrer par la pratique quotidienne de la société socialiste ce fait — *a priori* irréfutable — que ces besoins ne peuvent être satisfaits que dans une société socialiste, et moins la propagande adverse aura de chances chez nous. Bien plus, nous pourrons ainsi gagner au socialisme les travailleurs des pays capitalistes, non de façon théorique mais par l'exemple d'un mode de vie déjà mis en pratique.

Les indices quantitatifs dépourvus de coordonnées qualitatives ne sont pas probants même pour la vie culturelle. La constatation, par exemple, nous permettant d'établir que chez eux comme chez nous on dénombre 6 1/2 de publications du « genre livre » par habitant et par an n'est pas valable si l'on omet d'ajouter que la partie la plus importante en est fournie chez nous par des œuvres humanistes, nobles et de qualité réelle de la culture hongroise aussi bien qu'universelle. Ce qui est aussi valable pour la musique, les films et, dans une grande mesure, pour les émissions télévisées.

L'essentiel de cette *différence qualitative* pourrait être ainsi caractérisé : Une différence primordiale du point de vue de la culture entre les deux systèmes sociaux se trouve dans le fait que le capitalisme, en tant que système, pourrait subsister en se passant de littérature et d'art. Certes, nous n'entendons pas par là que dans les sociétés capitalistes n'existent pas — et surtout n'aient pas existé — des littératures et des formes d'art d'un niveau élevé. Mais si elles existaient, c'était précisément malgré les conditions capitalistes, comme autant de reflets, directs ou non, voulus ou non, des *contradictions* du régime capitaliste et contre lui. De par sa nature, le régime capitaliste ne s'intéresse pas au « luxe de la culture », car (ou si, pour mieux dire) celle-ci n'entraîne aucun profit matériel (songeons ici à l'âge d'or du capitalisme), le capitalisme n'a aucun intérêt à propager largement l'ensemble de la culture, notamment une littérature et un art « inutiles ». Tandis qu'il est de l'essence même du socialisme de sauvegarder et de développer la culture de toute l'humanité, d'assurer un niveau toujours plus élevé de la culture du peuple en son ensemble.

Afin d'aborder ce fait sous ses aspects économiques, je commencerai par citer une formulation de Marx, aussi expressive que profonde : « Le bourgeois ne reconnaît, il *ne pardonne* une création intellectuelle d'un niveau même très élevé que si on la lui présente, grâce à une démonstration artificieuse, comme la productrice directe d'une richesse matérielle. »¹¹

L'une des théories fondamentales de la politique culturelle socialiste dit que la culture n'est pas une marchandise, ce qui signifie, pour n'en donner ici qu'un aperçu pratique, que l'État accorde d'importantes subventions à toute création culturelle de valeur : livres, pièces de théâtre, films, expositions, concerts, sans oublier radio et télévision. En Hongrie, la participation de l'État

¹¹ Marx-Engels: Művészetről, irodalomról (Sur l'art et sur la littérature). Kossuth, 1966, p. 85.

au prix de chaque billet de théâtre égale à peu près le prix déboursé à la caisse par le spectateur. Ce principe implique également que le prix des produits culturels n'offrant qu'une distraction facile — les romans policiers, par exemple, quelque divertissants qu'ils soient ou les comédies musicales — reste plus élevé que celui d'un bon livre ou d'une pièce intéressante. C'est que, pour les ouvrages plus médiocres l'État fournit une subvention moindre ou n'en fournit pas.

Quant à l'effort fait en faveur d'un niveau plus élevé de culture chez les travailleurs dans les pays capitalistes, les penseurs et hommes politiques bourgeois se réfèrent souvent — même aujourd'hui — à l'insoluble antinomie des cultures « *d'élite* » et « *de masses* » et, ce faisant, ils donnent une forme à l'inquiétude angoissant les politiciens des classes opprimantes et les dirigeants et leaders du capital des monopoles lorsque l'aspiration des masses aux connaissances, leur véritable soif pour la culture se manifestent. C'est alors qu'ils déversent sous l'étiquette de « culture de masses » les produits de pseudo-culture, les désarmants « navets ». Nous nous refusons à pratiquer cette scission qui — même chez nous — se manifeste de temps à autre. Nous avons prouvé, nous prouvons tous les jours que le peuple non seulement est capable d'absorber une culture de haut niveau mais encore qu'il en a le besoin profond.

La propagation d'une culture de qualité ne relève évidemment pas des « bonnes œuvres ». Elle n'est pas davantage un « cadeau » fait au peuple mais elle apparaît comme une obligation, un impératif de l'évolution socialiste auquel il faut répondre. Au temps de la révolution scientifico-technique, production et civilisation modernes imposent aux gens l'auto-formation, l'auto-développement permanents. C'est une condition décisive de notre progrès, mais ce qui est en cause ici est plus important encore. Notre société socialiste a besoin d'ouvriers qualifiés et de paysans de coopératives qui soient capables de placer leur travail dans des corrélations plus vastes, qui connaissent la situation de leur lieu de travail, de leur branche d'industrie dans l'ensemble de l'économie nationale et qui puissent, en conséquence, s'exprimer avec plus d'assurance sur le forum de la démocratie socialiste en train de s'épanouir dans les cadres des usines et des coopératives. Il doit devenir peu à peu normal que la plupart des travailleurs aient des connaissances sociales suffisamment étendues pour prendre le courage de participer activement à la vie publique, et qu'ils disposent de la culture de langue maternelle nécessaire pour traduire avec exactitude la richesse de leur pensée. Ce sera, et non en dernier lieu, grâce à la diffusion de la culture, aux efforts de tous pour se cultiver activement que la production plus développée et le niveau de vie plus élevé pourront permettre aux formes de vie intelligentes, libres, harmonieuses, c'est-à-dire communautaires, de se développer de façon plus générale et plus rapide.

III

L'une de nos tâches essentielles sera désormais d'élaborer et d'approfondir en vue d'un développement ultérieur une *conception unifiée de la diffusion culturelle* tout en lui assurant dans la société une estime accrue.

Une telle conception implique d'abord l'impossibilité de considérer les buts de la diffusion culturelle comme des objectifs restreints et partiels. Cette tâche embrasse, en effet, tous les domaines de notre vie — du travail productif jusqu'à l'usage intelligent qui peut être fait des loisirs, des activités scientifiques et artistiques jusqu'au fonctionnement même des organisations sociales.

Cette unité dans les conceptions s'appuie sur une base marxiste-léniniste et a pour principal objectif de réaliser la révolution culturelle léniniste en se conformant aux exigences de plus en plus élevées. Ceci en rapport avec ce que Lénine formule ainsi : « C'est dans le socialisme que — pour la première fois — se présente la possibilité de faire participer une réelle majorité de travailleurs à des travaux où ils pourront fournir la preuve de leurs capacités, où il leur sera possible de développer leurs facultés et où les dons assoupis dans le peuple, cette source au flot jaillissant, pourra enfin éclater au jour. »¹²

Voilà donc l'objectif politique et social, la volonté créatrice, qui, dans notre société, peut donner sa véritable mesure à la création culturelle, c'est de l'unité de l'esprit d'imprégnation socialiste, de la morale, de la culture, de l'art et du mode de vie, c'est-à-dire des corrélations internes qui existent dans cette unité qu'il faudrait rendre conscients les citoyens. Et pour cette même raison, nous devons développer, concentrer et utiliser de façon plus rationnelle les énergies matérielles et spirituelles disponibles. Tout ce domaine aux ramifications multiples est dominé par l'impératif commun qui veut qu'aujourd'hui toutes les questions soient abordées, en tenant compte *du point de vue des millions de recevants*. C'est pourquoi il convient d'être encore plus vigilant, de comprendre les perspectives afin que les valeurs artistiques parviennent effectivement au grand public et que les œuvres susceptibles de donner une conception du monde et de la morale socialiste puissent s'intégrer à l'opinion publique. Jamais au cours de l'histoire de la Hongrie ne s'est trouvée une possibilité aussi réelle qu'aujourd'hui de favoriser une si massive rencontre du public et des œuvres, des récepteurs et des créateurs. Dans le socialisme, le pouvoir du peuple peut faire naître les conditions favorables pour inspirer la création intelligente, mais non sans faire peser en même temps une lourde responsabilité sur le créateur, responsabilité par rapport à la réalité, aux objectifs et à la vérité historique des idées socialistes. La propagation parmi des millions d'individus des créations artistiques — phénomène dont seul le socialisme peut fournir les conditions — comporte des changements, non seulement quantitatifs mais essentiellement qualitatifs, marquant un véritable bond historique d'une époque culturelle à l'autre. Les résultats obtenus quant à la diffusion de la culture exercent un effet fécondant sur la création artistique ; le niveau plus élevé du goût ainsi que les besoins de millions de personnes peuvent constituer un stimulant pour les artistes créateurs qui ont intérêt à avoir un public plus réceptif à l'égard de leurs œuvres. La société pourra, en conséquence, exiger des créateurs qu'eux aussi s'efforcent de susciter de la part du public un plus compréhensif accueil.

Les créations artistiques de très haute qualité ne sont pas les seules à pouvoir être acceptées dans notre vie culturelle. Il y a place auprès d'elles pour le

divertissement et pour l'effort de divertir, pourvu qu'ils témoignent d'un goût élevé et n'aient pas recours aux sous-produits culturels. Qu'il me soit permis d'ajouter que si, en matière de goût, nous n'avons prévu aucune disposition d'ordre administratif, le goût de millions de citoyens n'en reste pas moins une cause publique dans la société socialiste. Par ailleurs, les ouvrages distrayants peuvent aussi provoquer — et provoquent effectivement — un plaisir de haut niveau artistique d'une résonance durable. Le contraire du « divertissant » n'est pas la « haute qualité » mais tout simplement l'opposé : « l'ennuyeux », un ouvrage n'étant pas nécessairement de grande valeur du seul fait qu'il est abstrait, compliqué et difficile à suivre.

L'inquiétude de ceux qui prédisaient une dégénérescence avec l'avènement de la télévision et de la culture par le livre s'est révélée sans fondement. Bien au contraire, les exemples se multiplient sans cesse, attestant que, loin de s'exclure, *ces diverses formes de l'activité culturelle maintiennent entre elles une intelligente collaboration, une saine interaction*. Certaines émissions télévisées ayant connu un grand succès ont converti maintes personnes à la lecture et les lecteurs à leur tour suivent d'un regard différent les émissions télévisées. Je n'en citerai qu'une preuve : en 1973, plus de 60 millions de livres ont été vendus et le circuit commercial ne cesse de s'accroître.

A notre époque, *la télévision se présente déjà comme le principal forum de la transmission culturelle, mais son efficacité connaît d'autres prolongements ; directement ou indirectement, elle peut jouer — et elle joue effectivement si elle parvient à offrir un exemple positif — un rôle important quant à l'orientation de la forme de vie dans un sens socialiste*. Notre télévision est un instrument essentiel qui non seulement satisfait les besoins du public mais encore, et surtout, *suscite des besoins de plus en plus élevés*. La télévision se transforme sous nos yeux en une institution, en atelier d'artiste poursuivant sa propre route. Il s'est avéré que l'ère de la télévision, loin d'entraîner la détérioration des institutions et des formes traditionnelles de la distribution de la culture, agit plutôt en sens contraire : elle stimule leur progrès, leur modernisation et leur développement. Elle peut accélérer le processus qui fait du public une collectivité.

C'est dans *la vulgarisation du savoir* — les conférences, les universités libres, les cours de langue — que notre intelligentsia trouve l'une de ses meilleures possibilités de travailler de façon désintéressée pour la société. Le respect et l'importance scientifique que l'on accorde aux musées, aux muséologues ne seront pas amoindris mais plutôt accrus, s'ils assument de façon plus méthodique qu'ils ne l'avaient fait jusqu'ici leur devoir de propager la culture en diffusant et en vulgarisant les connaissances scientifiques.

Cette *notion de culture*, nous devons l'interpréter désormais de façon plus homogène. Les discussions portant sur ce sujet (par exemple, l'alternative concernant les cultures humaines ou scientifiques, techniques, etc.), sont bien connues et paraissent normales. Mais ce qui reste sans équivoque au-delà des nuances et des questions de détail, c'est que, pour nous, l'homme cultivé n'est pas celui qui est capable de remplacer les dictionnaires, mais celui qui porte à la culture, à la science un intérêt constant, sans cesse renouvelé, celui qui parvient à faire valoir et à enrichir les connaissances acquises dans la vie quoti-

dienne, dans ses relations humaines avec des amis, des collègues, avec la communauté.

Afin de donner une interprétation homogène de l'orientation de la diffusion de la culture, nous devons engager *la discussion* avec ces vues et ces comportements qui, s'ils n'ont pas tendance à se généraliser, n'en sont pas moins assez fréquents pour faire naître certaines difficultés. Il arrive même dans nos organisations sociales et politiques que l'on considère « à part » la culture et sa diffusion sans se rendre compte que ce travail — embrassant tout un ensemble, depuis les principes directeurs centraux jusqu'à l'exécution pratique sur place, laquelle requiert à la fois un grand sens des responsabilités et un esprit d'indépendance — doit rester en accord avec le programme général de notre parti. Dans certaines usines et coopératives, on se réclame des intérêts de l'économie sans se rendre compte que non seulement le socialisme, mais aussi l'usine elle-même prise en son sens le plus étroit, est intéressée à trouver de l'argent et de l'énergie, pour le recyclage des ouvriers, pour le soutien des bibliothèques et des clubs de brigade socialistes. Il faut que nous finissions par en arriver à un stade où l'on puisse imputer au dirigeant d'avoir négligé le « développement spirituel » de ses travailleurs au même titre que l'on rend responsable celui qui abandonne « à la rouille » les précieuses machines de son entreprise. Cet exemple relève de tout un ensemble exigé à bon escient par le président, le directeur, le secrétaire du parti ou par tout autre membre d'une organisation sociale, par l'homme communiste et en général responsable, par tous les dirigeants se préoccupant de savoir si leurs ouvriers vont au théâtre, s'ils lisent, s'ils achètent des livres, etc.

Aujourd'hui, très peu de personnes, heureusement, se font gloire d'être incultes mais certains disent : « le Prolo n'a pas besoin de culture ou d'art ». Ils répètent cette phrase sans savoir que leur mentalité rejoint ici celle du bourgeois qui affirme que l'ouvrier n'a pas l'ambition de se cultiver. A l'époque du socialisme, c'est un manque de foi envers la cause du socialisme si certains qui travaillent justement dans le domaine de la diffusion de la culture décrètent qu'il existe des lieux et des couches sociales offrant un terrain réfractaire à la naissance et à la propagation de la culture. Ce point de vue ne fait que dissimuler indolence et paresse.

Nous avons parfois tendance à déprécier nos résultats et nos possibilités. La vie abonde en preuves qui réfutent notre manque de foi. Il est possible que l'exemple suivant ne vous semble qu'un détail, je le citerai cependant : chaque semaine paraît en feuilleton un roman de bonne qualité littéraire. Or, il s'est trouvé que les 100 000 exemplaires — que certains tenaient pour un tirage surabondant — ont été épuisés dans les deux heures et, à la gare, les ouvriers itinérants qui n'achètent encore que peu de livres ou pas du tout se sont procuré ces feuilletons. Au cours de la deuxième semaine, 160 000 exemplaires furent vendus. L'attitude de celui qui se refuse au plus léger effort mental afin de recevoir la culture est évidemment inacceptable. De même que les médecins dénoncent sans cesse les effets nocifs d'un engourdissement corporel, de même nous devons attirer l'attention sur les dangers de la torpeur spirituelle. Les conceptions progressistes bourgeoises de la diffusion de la culture ont essayé le plus

souvent de projeter le rapport professeur-élève propre à l'école sur la propagation de la culture en dehors de l'école. Le rôle de l'école en Hongrie ne cesse de croître en importance mais la méthode scolaire — que nous développons du reste également dans le sens de l'auto-activité — ne peut être calquée de façon mécanique à l'extérieur de l'école, dans la diffusion culturelle. Il convient de réaliser dans la pratique l'objectif que le projet de résolution formule ainsi : « il faut que la propagation de la culture organisée hors de l'école d'une manière active, volontaire, indépendante — avec la collaboration et le concours des différentes institutions, organisations sociales et groupements — devienne plus efficace, atteigne un niveau élevé et touche des milieux plus vastes. Il faut qu'elle puisse servir à remplir d'une façon utile et substantielle les loisirs, toujours plus étendus. »

En dépit de l'intérêt qu'il présente, je dois me borner à effleurer seulement le problème suivant : l'interprétation de la notion des traditions de la culture populaire d'une façon étroite, comme une culture paysanne. Il n'est pas rare, hélas ! que certains populistes en donnent une interprétation encore plus étroite et déformée. Ils créent des mythes autour de l'ancienne misère, de l'indigence du peuple et du village et vont jusqu'à s'attendrir *sur l'idylle* des anciens logements des domestiques agricoles des grandes propriétés. Ils détachent la culture ouvrière et socialiste d'une culture populaire traditionnelle prise dans une acception bizarre, négligeant le fait qu'une culture socialiste ne peut naître qu'en développant les plus précieuses caractéristiques des anciennes traditions populaires-ouvrières paysannes.

En Hongrie, la proportion des minorités — quant à leur pourcentage — n'est pas très importante. Pourtant, il est nécessaire de les évoquer à propos de la distribution de la culture, puisque dans un pays socialiste l'égalité en droit des nationalités, l'entretien et l'appréciation de leur culture, de leur langue maternelle, de leurs traditions ne sauraient être fonction de leur nombre. Quelque petite que soit la communauté minoritaire en question, nous considérons comme un impératif fondamental de notre société socialiste — nous pouvons même ajouter, comme un impératif d'un comportement éthique socialiste — qu'il est de notre devoir de satisfaire et même de soutenir dans tous les détails de la vie quotidienne et de la distribution culturelle ses besoins nationaux et ceux relatifs à sa langue ; depuis les plaques des rues rédigées dans cette langue jusqu'à l'enseignement donné dans la langue maternelle, la connaissance approfondie de sa littérature nationale, jusqu'à l'entretien de sa vieille culture traditionnelle. Nous avons donc la ferme intention de donner satisfaction avec le même soin attentif aux besoins culturels des minorités vivant en Hongrie qu'à ceux qui ont le hongrois pour langue maternelle. Par conséquent, cette tâche ne concerne pas seulement les associations des minorités mais se présente comme une cause publique, une question sociale et politique impliquant que l'on garde les yeux fixés sur les principes de l'internationalisme socialiste et d'une politique des nationalités proposée par Lénine.

Le document présenté au Comité Central ne se limite pas à formuler des objectifs pratiques immédiats ; il revêt de plus un caractère et une *importance théo-*

rique. Il s'adresse à la fois aux dirigeants et aux masses avides de culture. Il ne décide toutefois que de la *ligne générale des tâches à entreprendre* afin qu'à partir de ces données puissent s'élaborer les dispositions, les projets et les programmes à long terme adaptés aux conditions, aux possibilités concrètes, ainsi qu'aux domaines d'activité locaux.

Porter la diffusion de notre culture à un degré supérieur et non atteint jusqu'ici réclame de nous un travail tenace et patient. Nous devons nous incliner devant l'idée de *Lénine*, dans ce domaine, *ce ne sont pas « des charges de cavalerie »* qui nous feront gagner la bataille. Il ne faut pas pour autant en conclure qu'il ne faille pas s'attaquer à ce problème avec une grande énergie aussitôt investie. *Lénine* n'a pas fait de concessions dans ce domaine particulier, de la révolution non plus, mais en soulignant les particularités que celui-ci présente, il s'en prend aux pseudo-solutions qui préconisent toujours la voie la plus commode.

Ce qui importe avant tout ici c'est l'interprétation donnée du contenu de la culture socialiste, *ce que l'on entend par culture*. Si l'on entend par culture ce mouvement qui pousse toute une population à rabâcher les citations de Mao, la révolution culturelle peut, bien sûr, se réaliser d'un seul coup, mais si l'on part du principe que chacun doit savoir lire et écrire, la réalisation se fera davantage attendre, sans parler des exigences que nous devons nourrir en faveur de notre peuple !

Nous voulons que tout homme socialiste cultivé puisse accéder à toutes les valeurs humaines de tous les temps. C'est à ce titre que nous rejetons les idées de l'ancien prolektult anarchiste, de même que celles d'une ultra-gauche nationaliste contemporaine puisque, d'après celles-ci, par l'avènement de la révolution prolétarienne, l'« ancienne » culture se trouvant dévaluée doit être tenue à l'écart ou même supprimée. Ces vues, si elles sont adaptées en politique, peuvent — comme l'expérience en fait foi — mettre en danger non seulement la culture, mais le socialisme lui-même. L'enseignement de *Lénine* sur la *révolution culturelle* part de l'idée que : « le marxisme en tant qu'idéologie du prolétariat révolutionnaire a acquis son importance dans l'histoire universelle par le fait qu'il n'a jamais repoussé les acquisitions précieuses de l'ère bourgeoise. Loin de là ! Il s'approprie, il élabore tout ce qui a quelque valeur dans l'évolution deux fois millénaire de la pensée et de la culture humaines. C'est exclusivement un travail poursuivi sur cette base et dans ce sens et s'inspirant des expériences pratiques de la lutte récente menée par le prolétariat contre toute exploitation qui peut être reconnu comme le développement d'une vraie culture prolétaire. »¹³

De cette large interprétation — que nous faisons nôtre — découlent les meilleurs résultats de notre système scolaire, de nos activités éducatives et culturelles, mais aussi — et cela s'explique — la majeure partie de nos difficultés. C'est ainsi que nous devons faire face à des programmes surchargés dus à notre système scolaire. Si nous avons cherché à alléger, ce n'était nullement pour renoncer aux connaissances mais, au contraire, pour décharger l'enseignement

13 Lenin Válogatott Művei (Œuvres choisies de Lénine). T. III. Kossuth, 1967. p. 296.

scolaire du fardeau superflu des connaissances lexiques afin d'élever une jeunesse plus cultivée, plus réceptive, plus intelligente.

Ce sont des difficultés analogues, mais aussi différentes et, s'il se peut, plus complexes encore que nous devons affronter dans le domaine de la diffusion culturelle. Si la question arrive à se poser, *si nous allons continuer à accepter une gamme aussi large*, il va de soi que *la réponse sera affirmative*. Il n'en est pas moins vrai que la tension augmente — comme le rapport l'indique aussi — entre les exigences et les ressources matérielles. Les besoins spirituels s'accroissent à un rythme rapide (et, nous voulons l'espérer, de plus en plus accéléré) tandis que les possibilités — en particulier les possibilités matérielles — sont limitées. Il est donc important de déterminer une voie réaliste. Si nous sommes trop modérés dans nos exigences et n'acceptons pas de faire des efforts, nous aurons à envisager des conséquences négatives de même que, dans le cas contraire, si nous proposons aux masses des projets irréalistes, nous serons désavoués par l'échec de ceux-ci.

Il faut compter avec la possibilité que, dans ce domaine, notre progression ne soit pas spectaculaire, qu'il nous faille faire face à maintes difficultés plus ou moins graves dans la réalisation d'un programme culturel, mais à une échéance plus ou moins rapprochée, la preuve aura été faite que, sur la base des décisions du Comité Central, pourront être obtenus de nouveaux résultats importants et tangibles, capables d'accélérer notre évolution sur ses bases mêmes et de modeler la physionomie culturelle de tout notre peuple travailleur. D'un peuple avide de culture notre population deviendra un peuple dont la culture sera le pain quotidien. Les besoins et les possibilités se trouvant ici réunis, notre devoir consiste à donner satisfaction à ces aspirations.

GYÖRGY ACZÉL



Diffusion de la culture et communication de masse

Par rapport à la démocratisation, dans un sens libéral, de la culture qui depuis la Révolution française reconnaît à tous le droit de se cultiver librement, le modèle socialiste s'est enrichi d'un nouvel élément essentiel, à savoir l'exigence d'éveiller les besoins culturels chez les individus. Désormais, le fait que soient ouvertes aux masses les portes des écoles, des théâtres, des salles de concerts et des musées n'est qu'une condition indispensable, mais insuffisante en elle-même, de l'acquisition par la société d'un type nouveau de la culture. Il est, en effet, nécessaire aussi que ce soit de leur propre gré, poussées par les besoins qu'elles ressentent, que les masses franchissent les seuils de ces portes grandes ouvertes devant elles.

Naturellement, par culture nous n'entendons jamais la culture opposée à la civilisation, ni une culture supérieure qui mépriserait la culture de masse. Il s'agit pour nous d'une notion à trois dimensions au moins : l'une embrasse la culture propre à telle ou telle classe sociale aussi bien que la culture nationale et la culture universelle ; l'autre conserve les valeurs valables du passé et comprend aussi les éléments nouveaux qui se sont affirmés à notre époque et se présentent maintenant sélectionnés dans la perspective de l'avenir ; la troisième nous révèle enfin les objets d'art, les formes du comportement social et le caractère humain de la production de biens matériels.

Le problème des communications de masse (mass media) doit être lui aussi abordé sous un aspect nouveau. Nous ne nous demandons plus « quel est le message ? », ni comment ce message parvient à satisfaire les besoins réels des lecteurs, des auditeurs et des spectateurs. Le problème est de savoir quels besoins nouveaux les communications de masse font naître, entretiennent et développent à l'égard de tout le système de civilisation et, bien entendu, au sein de ce système, à l'égard d'elles-mêmes, dans la presse, la radio et la télévision. Par conséquent, dans ce modèle de civilisation, les communications de masse prêtent à la critique dès que les personnes auxquelles elles s'adressent lui épargnent la critique.

Nous essayerons dans ce qui suit d'examiner de plus près et en détail cette affirmation et de montrer, au moins dans les grandes lignes, les solutions de type nouveau que le modèle socialiste de la démocratisation de la culture doit apporter pour faciliter l'activité quotidienne des mass media. Il est entendu que nous ne prétendons pas parler de celles-ci comme de faits à jamais acquis,

car il s'agit le plus souvent de tendances, de mouvements envisagés dans une perspective assez longue et qui contribueront, espérons-le, à la transformation du *marché des consommateurs* en une *union de coproducteurs* dans la société socialiste et réduiront l'asymétrie actuelle de la position des mass media, le public étant amené à prendre, lui aussi, une part active, pour ainsi dire, à la création culturelle.

TRAVAIL, CRÉATION, CULTURE ACTIVE

Le public ne constitue pas une communauté — entend-on répéter sur un ton catégorique. Les critiques plus analytiques s'empressent d'ajouter que le public des théâtres et, en partie, celui des cinémas étaient encore des communautés, mais que le public des moyens de communication de masse ne l'est plus. Les critiques prudents admettent que la presse a été en mesure de faire naître des communautés viables à l'encontre de la télévision qui ne forme que des « solitaires de masse ».

Pourtant, en Hongrie, quand il s'agit des moyens de diffusion d'informations à un grand nombre de personnes aussi bien que de la politique culturelle elle-même, on ne cesse de demander à la presse, à la radio et à la télévision de contribuer à la formation et au développement de communautés nouvelles dans la société socialiste. La notion de *solitaires de masse* était déjà connue de Marx, bien avant l'ère de la télévision, mais il s'exprimait en termes plus « violents » quand, dans ses articles sur l'organisation de la presse prussienne, il parlait de la *canaille de particuliers*. C'est dans ces articles qu'il montrait que les communautés attachées au piquet des circonstances sociales risquent de devenir une *canaille de particuliers*, ce que la ramification à l'infini du public par les moyens des communications de masse prouve aussi et pourrait même aggraver.

Si nous remplaçons le vocabulaire hégélien par les notions modernes de mass media, nous n'en changeons pas pour autant les faits. Les solitaires de masse demeurent toujours les produits de conditions sociales bien déterminées. C'est en apparence seulement que l'écran constitue le mur de leur cave individuelle. En réalité, ils sont enfermés dans les compartiments de la culture propre à l'époque de la consommation d'informations manipulées et leurs habitudes de consommateurs ne sont que l'expression et l'affirmation de ce fait. D'un autre côté, dans les conditions historiques nouvelles de la société socialiste, il existe toute une série de mécanismes sociaux, rapports de propriété, facteurs de socialisation, familles, groupes d'âge, écoles, organisations politiques, etc., apte à édifier des communautés. Les communications de masse qui relèvent de cette même série témoignent de cette évolution et constituent un des éléments les plus importants de la structure idéologique de la société ; de plus, comme par leur potentiel d'énergie, elles sont l'élément le plus dynamique de cette structure, elles peuvent contribuer considérablement à la formation de telles communautés. C'est là ce qui explique l'optimisme de la politique culturelle hongroise désireuse de faire appel aux communications de masse dans l'œuvre historique de la création de communautés.

Il va sans dire que ceux qui sont chargés d'établir des programmes, de diriger des journaux, ne peuvent pas s'attarder dans le monde des généralités de la philosophie de l'histoire. Il faut qu'ils étudient les moyens de diffusion d'informations parmi les masses, dissipent les illusions qui ne cessent de renaître, dans le domaine culturel, sur la toute-puissance de la radio et de la télévision, de telle façon que leur activité soit à la source de principes utiles à l'élaboration de programmes et que les principes ainsi découverts puissent être réalisés dans des programmes concrets. Un observateur étranger ne manquera pas de s'étonner de la place importante que la radio, la télévision et la presse hongroises font aux reportages sur les actualités de la production, et il en conclura que dans les pays socialistes à économie planifiée, les mass media jouent un rôle considérable dans l'organisation de la production. Il ne s'agit pas en réalité que de cela. Au début de la première période de l'industrialisation socialiste du pays, sous un régime économique fortement centralisé et réglementé par les directives et les instructions du plan, la propagande directe et la diffusion d'informations destinées à aider la production avaient une importance réelle. Cette fonction s'est désormais modifiée. Ce qui intéresse par contre notre propos, c'est le fait que les reportages sur la production, la présentation de la vie des usines, entreprises et coopératives par les moyens techniques des communications de masse ont, plus encore que par le passé, une portée considérable : ils reflétaient et reflètent toujours le processus essentiel de l'organisation de communautés, le travail, la production de biens spirituels et matériels, en un mot, la production humaine : le système de valeurs de la culture active se substituant à celui de la culture de la société de consommation.

LES MOYENS DE COMMUNICATION DE MASSE EN TANT QU'ORGANISATEURS DE PROCESSUS CULTURELS

Un des comités chargés de l'élaboration d'un programme de perfectionnement du système de l'éducation nationale en Hongrie a déclaré, en présentant ses propositions : « En recourant à des principes régulateurs empruntés à la politique culturelle et à l'économie politique, nous devons faire en sorte qu'en conformité avec le système de valeurs en honneur dans la société socialiste, les formes actives du loisir soient préférées aux formes passives, les formes collectives aux formes individuelles et les formes complexes aux formes trop simples.

Ce serait faire preuve de naïveté que d'appliquer, sans distinction, ce système d'exigences à trois dimensions à chaque information diffusée par les moyens de communication de masse. Ces exigences doivent être satisfaites dans l'ensemble des programmes et de la presse, envisagé sur un plan global et, d'autre part, dans le travail quotidien des rédactions. Parmi les distractions offertes au public par la radio et la télévision, figurent les jeux télévisés ou radio-diffusés tels que les quiz par exemple, rangés non sans raison par les théoriciens des communications de masse dans la « zone de danger des faux événements » ; ces jeux mettent pourtant les joueurs en face d'alternatives et font valoir ainsi les trois exigences mentionnées plus haut.

L'émission de la radio hongroise qui, il y a quelques années, opposait, dans le cadre d'un quiz, les représentants de plusieurs départements, ou encore la série télévisée permettant aux divers arrondissements de la capitale de rivaliser entre eux, ont sensiblement contribué au resserrement de communautés locales plus ou moins importantes. Citons aussi l'exemple d'une autre série d'émissions télévisées, dont le titre est emprunté à celui d'une chanson populaire: « Vole, paon ! » Ces émissions ont permis à plusieurs millions de spectateurs d'apprendre quelques belles chansons populaires hongroises, et de plus elles ont eu pour résultat la découverte de plusieurs centaines de chansons populaires, par les collectivités se préparant au concours. Ceci dans la patrie de Bartók et de Kodály où personne n'espérait plus trouver de chansons inconnues, échappées à l'enregistrement ! La série d'émissions terminée, des *Clubs Paon* se sont formés un peu partout dans le pays ; leurs adhérents s'emploient à recueillir, à étudier et à chanter les chansons conservées dans leur région ; les meilleurs d'entre eux se produisent de temps en temps sur l'écran de la Télévision.

Une telle réussite qui, bien entendu, n'est pas un phénomène ordinaire même à la Télévision, comporte aussi un certain nombre d'enseignements plus généraux. Elle témoigne notamment de l'importance des moyens de communication de masse dans l'organisation de communautés, de l'activité culturelle qu'ils peuvent éveiller dans le public, si l'émission est bonne, la formule heureuse, et si la section en question est consciente de la tâche qui lui revient. Lorsque Lénine élaborait le modèle de base communiste des communications de masse, il voyait dans la presse qui représentait alors à elle seule la quasi-totalité des moyens de communication de masse, un agitateur collectif, un propagandiste et un organisateur. Le développement du système des mass media dans les pays socialistes, et en Hongrie en particulier, prouve que les trois exigences dont nous parlons prévalent même à l'époque de la diffusion d'informations par moyens électroniques. Évidemment, les mass media sont plus développées actuellement qu'à l'époque de la presse communiste illégale et, avec les changements sociaux, elles ne sont plus uniquement une force au service de l'organisation de la vie politique et publique, elles sont aussi de plus en plus un facteur important dans l'organisation de mouvements culturels.

Dans une société socialiste, les mass media jouent un rôle important en resserrant les liens non seulement au sein de communautés locales, comme cela semble se produire en Europe occidentale et en Amérique du Nord, si l'on en croit les débats à ce sujet, mais aussi au niveau de groupes, de communautés locales, de classes sociales, de communautés nationales et de communautés internationales. Qu'elles s'exercent au niveau de la participation à une action commune qu'elles ont déclenchée, ou en s'appliquant à donner une image authentique d'une société, ou encore en confrontant cette société à sa propre histoire, les mass media ont un vaste champ d'action et contribuent à développer la conscience du « nous » — pour parler en termes de sociologie — et à aider les groupes, les couches et les classes sociales à conquérir leur identité.

LE PARADOXE DE LA CRÉATION DE TRADITIONS

Il est peut-être paradoxal d'affirmer à propos de la Radio et de la Télévision, moyens très modernes, sans tradition, employés dans la diffusion de la culture, qu'elles sont appelées à jouer un rôle de premier plan dans la conservation et le culte des traditions les plus nobles de la nation, de la société et de l'humanité. Mais les dirigeants des services de communication de masse en Hongrie ne perdent pas de vue ce paradoxe apparent quand ils préparent les émissions et assignent une orientation à la presse. Partant du principe que les mass media sont en mesure de « synchroniser » l'histoire et de lui donner une actualité superficielle en la mettant au présent, comme le montrent certaines initiatives internationales réussies de la Télévision, ils considèrent que ces mêmes mass media peuvent aussi « diachroniser » les événements du présent et les insérer dans un système de relations entre le passé de l'histoire et un avenir souhaitable pour la société. Mais, pour qu'il puisse en être ainsi, il faut s'employer activement à mettre au point une politique consciente des programmes. Les débats théoriques récents sur les programmes de la Radio et de la Télévision ont appelé l'attention sur le fait que les mass media, la Télévision en particulier, peuvent aider le public à décoder les messages plusieurs fois séculaires ou millénaires de la culture. Si nous employons volontairement ce langage des théoriciens de l'information, c'est parce que chacun sait que nulle part au monde, aucune école ne met plus à la disposition des élèves le code leur permettant de comprendre aisément l'ironie d'Aristophane, les allégories transcendantes de Dante, le torrent d'images baroques de Shakespeare et les allusions classicisantes de Molière. Les débats auxquels nous venons de faire allusion ont montré qu'il est impossible d'assimiler la culture européenne sans la connaissance de la civilisation gréco-romaine et des mythes hébreux et chrétiens, sans la compréhension de la présence, dans les chefs-d'œuvre de l'humanité, de la dialectique de la continuité-discontinuité. Et, puisque cette possibilité de déchiffrer des messages culturels doit être le propre non seulement d'une élite intellectuelle, mais de millions d'hommes, il faut recourir aux mass media en les considérant comme l'institution la mieux appropriée à cette fin.

Ajoutons encore une réflexion à propos des relations entre les mass media et les traditions, et de la création de communautés qui peut en résulter naturellement. Parce qu'elles rejettent d'une manière révolutionnaire les systèmes de valeurs et de normes des formations sociales précédentes, les sociétés nouvelles doivent développer, même au niveau de la vie quotidienne, des traditions, des réflexes sociaux qui leur soient propres : modèles de comportement, contacts humains, coutumes liées aux jours de semaine ou aux jours de fête. La contribution des mass media est, ici aussi, indispensable. Elles jouent le même rôle que, dans l'anecdote anglaise, le tableau d'affiches du recteur sur lequel on peut lire, après l'annonce de l'inauguration de l'université aux briques rouges : « A partir de demain, les traditions suivantes devront être respectées... »

PAS DE PUBLIC RECONNAISSANT ! UN PUBLIC DIFFICILE !

Évidemment, le processus de communication de masse présente encore un autre trait caractéristique actif d'une manière optimale et importante même dans le modèle collectif de la communauté : il s'agit de la consommation de biens de civilisation. Le public est hétérogène, cela s'entend, puisqu'il s'agit de moyens techniques de la communication de masse, même si ce public est constitué par des communautés réelles. Son désir d'acquérir des informations, de se cultiver, va croissant et tend à se différencier ; parfois il se montre capricieux et, bien qu'il apparaisse au premier plan complexe des déterminants du système culturel tout entier, il est souvent directement influencé par les mass media. Le public a donc besoin d'être orienté dans l'acquisition de ses habitudes de consommateur d'informations diffusées par les mass media ; on doit l'aider à devenir un connaisseur, qu'il soit lecteur de journaux, auditeur ou téléspectateur. Nous n'exagérons peut-être pas en déclarant que les mass media socialistes n'ont pas besoin d'un public reconnaissant, mais d'un public difficile.

L'une des formes de cette orientation se présente comme une unité particulière de la propagande et de la contre-propagande. Il y a des programmes de la Radio qui attirent l'attention des auditeurs sur les productions considérées comme importantes de la journée ou de la semaine. La Télévision recommande aux spectateurs certaines de ses émissions. Certains media se livrent donc à une auto-propagande. Cette pratique, qui n'est pas toujours justifiée sous l'angle de la politique culturelle, s'est universellement répandue et on la retrouve un peu partout dans le monde. Ce que l'on rencontre moins fréquemment, c'est une contre-propagande exercée par la Radio ou la Télévision elles-mêmes. N'entendons pas par là que l'une ou l'autre déconseille à ses auditeurs ou à ses spectateurs d'écouter ou de voir telle ou telle émission ; elles ne le font qu'indirectement, la Radio attire par exemple l'attention du public sur une émission intéressante de la Télévision qui, de son côté, recommande une émission de la Radio ou souligne l'intérêt de certains articles de journaux ou de revues. Si, en outre, nous tenons compte des émissions, articles faisant connaître des expositions dans les musées, des concerts, films et représentations théâtrales ou faisant la revue des spectacles de la semaine, non pas sous forme d'annonces payées, mais à titre de conseils culturels, nous voyons clairement en quoi consiste la fonction essentielle des mass media : elles doivent faire prendre conscience au public de l'offre culturelle et l'influencer pour qu'il choisisse parmi toutes les possibilités ce qui correspond le mieux à la personnalité, à la curiosité de chacun.

Toujours dans l'intérêt du public et pour l'aider à s'orienter, la Télévision Hongroise a inauguré une série d'émissions assez particulières. En Hongrie, comme un peu partout dans le monde, l'activité des mass media fait l'objet de recherches suivies : sociologues, psychologues, statisticiens enregistrent les réactions, les habitudes du public, ils notent la place des mass media dans la vie de tous les jours. Mais, fait encore rare dans les programmes des Télévisions en Hongrie, ces informations relatives au comportement du public et à ses réactions ne restent pas toutes sur les bureaux des chefs de service : quelques-

unes reviennent au public dans le cadre de programmes fixes. Ainsi, l'écran offre un miroir aux spectateurs pour les aider à mieux se connaître ; il montre aussi, à propos de telle ou telle émission, la multiplicité des réactions qui varient avec les couches sociales, et par là-même il les invite à plus de tolérance. Il leur révèle aussi les secrets de l'élaboration des programmes, les dessous des décisions qui y président et il leur apprend à utiliser leurs téléviseurs avec discernement.

Naturellement, les comptes rendus publiés dans la presse jouent également un rôle important dans l'orientation du public ; ou plutôt, ils pourraient jouer ce rôle. Cependant, les critiques des journaux et des revues s'adressent encore davantage aux spécialistes, aux producteurs et aux organisateurs d'émissions qu'au grand public. Une raison en est dans le fait que les critiques de la Radio et de la Télévision s'intéressent surtout au contenu des émissions d'un point de vue abstrait, au nom d'exigences esthétiques ou de théories sociales, alors que pour la majorité du public, il s'agit d'autant d'éléments réels et vivants de la vie de tous les jours ; l'autre raison c'est que la critique marque un retard dans son adaptation à l'univers de l'audio-visuel. Une vaste enquête à laquelle on s'est livré récemment a montré par exemple que les émissions radiodiffusées et télévisées auxquelles on peut aisément appliquer les méthodes traditionnelles de la critique d'art — pièces radiophoniques, spectacles télévisés, transmission en direct de représentations dramatiques, concerts, etc. — ont plus de chance d'attirer l'intérêt des critiques professionnels que les genres spécifiques de la Radio et de la Télévision. Or ces émissions attirent souvent un public beaucoup plus nombreux que celui des premiers, et en raison de la nouveauté de ces productions, auditeurs et téléspectateurs auraient donc davantage besoin d'être aidés et orientés.

Cet aspect de la critique professionnelle tient au fait que, maintenant encore, les critiques ne réalisent pas tous que les mass media ne se bornent pas à reproduire, à retransmettre des productions artistiques, mais qu'étant donné leur approche particulière, spécifique de la réalité et de sa représentation, elles constituent déjà une branche autonome de l'art. Elle enrichit donc le patrimoine culturel de la société de créations qui lui sont propres. Les ateliers de la Radiodiffusion et Télévision Hongroises produisent environ 200 pièces radiophoniques, spectacles télévisés et films originaux par an. En plus, une centaine de symphonies, compositions pour musique de chambre et chœurs ont eu leur première devant les micros de la Radio ou les caméras de la Télévision.

LA MARGE DE TOLÉRANCE DANS LA RÉCEPTION

Abraham Moles qualifie de démagogique sous des apparences démocratiques la méthode qui consiste à choisir et à décider en fonction des données statistiques des sondages d'opinion, car c'est s'obstiner à vouloir donner au public ce que celui-ci attend, sans comprendre que le public demande ce qu'il connaît grâce aux mass media. Démagogie rusée en effet parce qu'elle fait passer pour démocratique le maintien d'un certain goût et prétend favoriser la liberté du choix alors qu'il ne s'agit, en réalité, que de la reproduction de sché-

mas d'exigences préfabriqués. Il semble que dans le modèle socialiste de la démocratisation culturelle il faille recourir à une autre stratégie : celle qui favorise une politique active dans l'élaboration des programmations, la marge de tolérance étant ici aussi essentielle que le chiffre du public ou le succès accueillant la production en question.

Cette politique active dans l'élaboration des programmes, cette volonté d'éduquer le goût des auditeurs et des téléspectateurs, de faire naître en eux des besoins nouveaux, ne peuvent être efficaces si les spécialistes se contentent de savoir quelles sont les émissions qui intéressent généralement le plus grand nombre, quelles sont celles qui connaissent le plus grand succès. Il faut qu'ils connaissent les limites à l'intérieur desquelles le public supporte qu'on l'oriente, qu'on forme son goût ; qu'ils sachent quel type d'émission n'est pas spontanément demandé, par lettre ou par téléphone, mais est supporté par l'auditeur ou le téléspectateur sans qu'il soit pris du désir de tourner le bouton en cours d'émission. C'est dans ces limites, dans cette marge de tolérance au-delà des émissions franchement populaires et en deçà de celles que le public ne supporte plus, qu'une politique active doit s'exercer dans l'élaboration des programmes, en faisant preuve d'adresse et de dynamisme, qu'il s'agisse de la première d'une production ou d'une reprise.

La reprise exige que la Radio ou la Télévision sachent choisir, pour les présenter de nouveau et à plusieurs occasions, les émissions qui auront été particulièrement appréciées pour leur valeur culturelle, par les spécialistes intéressés, attachés ou non à la Radiodiffusion et Télévision Hongroises, et auxquelles le public aura fait bon accueil sans s'enthousiasmer nécessairement pour elles. Il ne s'agit pas d'autre chose que de l'application, dans la politique culturelle, d'une pratique simple mais essentielle propre à l'action révolutionnaire et politique, qui interdit aussi bien d'être à la remorque des foules ou de les distancer par ignorance de leurs exigences et de leurs aspirations réelles.

COUCHES SOCIALES ET « ARTIFICES » DE LA POLITIQUE SUIVIE DANS LA MISE AU POINT DES PROGRAMMES

Les mass media touchent un public qui se chiffre à plusieurs millions de personnes. Il s'ensuit qu'au cours de leur sélection et de leur application, un sens beaucoup plus rigoureux des principes généraux de la politique culturelle doit être compris dans le cas d'un théâtre d'avant-garde par exemple qui ne peut compter, lui, que sur quelques centaines de spectateurs. Il faut, par ailleurs, distinguer nettement entre les différents niveaux du public. En général, en Hongrie, les mass media tiennent compte, dans l'accomplissement de leur tâche culturelle, de quatre couches selon le degré de réceptivité des sujets. La couche la plus mince est formée par les spécialistes, c'est-à-dire par les auteurs, réalisateurs et interprètes des productions. La seconde comprend les connaisseurs et les amateurs. Le troisième groupe est constitué par ceux qui n'en sont qu'au stade de l'initiation artistique. Enfin, la quatrième couche, la

plus importante de toutes, réunit ceux qui n'ont encore jamais eu de contact avec l'art. C'est aux mass media qu'incombe la tâche de les initier à l'art.

Il se peut que la diffusion des valeurs culturelles par les moyens des mass media trouve auprès du public une résistance ouverte, dissimulée ou hésitante, même si les principes suivis lors de l'élaboration des programmes, tiennent compte de cette stratification des auditeurs et des spectateurs. Certains groupes composant ce public hétérogène, tant par les goûts que par la curiosité, sont souvent réticents, au départ, lorsqu'ils sont mis en contact avec certaines valeurs culturelles « supérieures ». Ne pas prendre cette tension en considération pourrait amener un refroidissement entre une partie du public et les services des mass media. Il faut donc réduire cette tension avec tact et conséquence.

Pour ce faire, la Radiodiffusion et Télévision Hongroises recourt à plusieurs méthodes. Dans certains programmes combinés, elle fait alterner des émissions culturellement de qualité avec des productions plus légères dont le seul but est de distraire. Elle confie, d'autre part, l'interprétation d'œuvres plus complexes, d'accès plus difficile, à des acteurs qui jouissent des faveurs du public. Il arrive aussi qu'elle fasse d'une œuvre musicale ou d'un poème l'attraction d'une émission en les rediffusant à plusieurs reprises pendant un certain temps pour que le public, d'abord réticent, finisse par s'y habituer. Au cours de l'élaboration des programmes, une pratique générale consiste à appliquer le principe de gradation dans l'acquisition de valeurs culturelles, la musique beat est suivie de chansons populaires, puis d'œuvres de musique moderne ; à la prose romantique peut succéder un texte emprunté au réalisme puis à la prose moderne, etc. Enfin les mass media s'emploient aussi à développer la vulgarisation artistique et culturelle, c'est-à-dire qu'elle apprend à son public à « décoder » le système de signes de l'art et, ce faisant, elle le prépare à la jouissance artistique.

Notons aussi que les responsables de l'élaboration des programmes ne veulent pas bercer le public d'illusions : ils insistent, d'une manière à la fois directe et indirecte, sur la nécessité de la participation active du public dans l'acquisition de la culture.

APPENDICE

1. La Première Chaîne (I) de la Télévision Hongroise rayonne pratiquement sur tout le territoire du pays, tandis que la Deuxième Chaîne (II) ne peut être captée actuellement qu'aux environs de Budapest et de Pécs et, depuis la mise en service, en 1974, d'un émetteur à Tokaj, elle peut être également captée sur une partie de la Plaine Hongroise. En outre, sur d'importantes parties du territoire hongrois, on peut suivre les émissions de quelques émetteurs étrangers.

Dans la première moitié de 1973, la Télévision Hongroise émettait au total durant 60 heures par semaine, en moyenne. La Chaîne I y était représentée à 89 p. 100. 11 p. 100 de la première chaîne et 28 p. 100 de la deuxième chaîne étaient diffusés en couleur. Sur la première chaîne, les émissions pouvaient être classées de la manière suivante : politique : 26,8 p. 100 ; spectacles, variétés : 54,9 p. 100 ; vulgarisation : 13,2 p. 100 ; émissions pour enfants, contes : 3,8 p. 100 ; Télévision scolaire : 1,3 p. 100. Sur la deuxième chaîne : émissions de caractère politique : 2,9 p. 100 ; spectacles et variétés : 87,2 p. 100 ; vulgarisation : 9,8 p. 100 ; émissions pour enfants, contes : 0,1 p. 100.

Entre 1967 et 1972, le nombre de téléviseurs en Hongrie s'est élevé de 1,2 million à 2,1 millions ; ainsi, dès 1972, 71 p. 100 de la population adulte possédaient un poste de télévision. Le temps passé devant le petit écran a relativement peu augmenté pendant ces cinq ans : de 118,4 minutes par jour il est passé à 124,3 minutes.

Aux principales heures d'écoute les émissions de la Télévision sont suivies par de très nombreux spectateurs. A ces heures-là les jeux télévisés à caractère de vulgarisation culturelle ont mobilisé plus de 80 p. 100 des téléspectateurs ; en 1972, les derniers épisodes des aventures d'Ulysse, propres à élargir aussi les connaissances littéraires du public, ont été suivis par 83 p. 100 des téléspectateurs adultes. Une des preuves de la popularité de la Télévision nous est donnée par le fait que les émissions de vulgarisation scientifique comme la production Delta, émise aux heures réservées aux émissions moins importantes, réussit normalement à retenir 30 p. 100 des spectateurs devant le petit écran. En 1972, les émissions consacrées à des rétrospectives littéraires ou musicales, comme *Cherchons Petőfi !* ou les *Concours de chant à la mémoire du compositeur Zoltán Kodály*, retransmis aux heures ordinaires, ont intéressé 30 p. 100 des téléspectateurs adultes.

2. Parmi les trois principaux émetteurs de la Radiodiffusion Hongroise, radio Kossuth et radio Petőfi émettent sur ondes moyennes et sur ondes ultra-courtes, tandis que la troisième chaîne fonctionne uniquement sur ondes ultra-courtes, en monophonie et en stéréophonie. Les émetteurs Kossuth et Petőfi fonctionnent presque toute la journée. En plus de ces émetteurs principaux, nous avons cinq émetteurs régionaux dans les grandes villes de province. Ils fonctionnent 1, 2 ou 3 heures par jour.

L'ensemble des programmes de la Radio Hongroise se répartit ainsi : musique : 60 p. 100 ; prose : 40 p. 100. Cette proportion relative des deux programmes se renverse sensiblement dans l'activité des émetteurs régionaux qui diffusent de 50 à 60 p. 100 de programmes en prose. Dans les émissions des trois chaînes principales les thèmes sont classés comme suit : informations : 10,7 p. 100 ; actualités : 8,6 p. 100 ; musique classique : 28,1 p. 100 ; musique légère : 34,1 p. 100 ; émissions littéraires : 3,8 p. 100 ; pièces radiophoniques : 2,0 p. 100 ; variétés : 3,4 p. 100 ; émissions pour les jeunes : 6,5 p. 100 ; autres productions : 2,8 p. 100. En 1972, 91 p. 100 de la population adulte du pays possédaient des appareils récepteurs ; au cours de ces dernières années, ce pourcentage n'a pas sensiblement changé ; par contre, entre 1969 et 1972, le nombre d'appareils détenus par 100 usagers est passé de 125 à 148. Le temps total d'écoute dépassait encore en 1972 celui passé devant le petit écran (notons cependant, à ce propos, que l'audition radiophonique n'est souvent qu'une activité complémentaire), et en cinq ans, il a augmenté d'un tiers. Naturellement, ce sont les programmes de variétés, les informations et les magazines qui jouissent de la plus grande faveur du public. Cependant, plusieurs programmes culturels, littéraires et de vulgarisation attirent aussi de très nombreux auditeurs. Ainsi le jeu musical *Qui est-ce qui gagnera aujourd'hui ?*, émission quotidienne de vulgarisation musicale, est suivi par 30 p. 100 de la totalité des auditeurs de la Radio. Les transmissions des chefs d'œuvre de la littérature dramatique mondiale sont écoutées par 10 à 20 p. 100 des auditeurs. Même une œuvre aussi difficile que Phèdre a récemment réuni 9 p. 100 des adultes.

3. En 1972, 882 périodiques ont paru en Hongrie, dont 29 journaux. Selon les données statistiques d'une enquête importante faite en 1972, 74 p. 100 des adultes lisent des journaux, 69 p. 100 des hebdomadaires et 21 p. 100 des revues. Entre 1965 et 1972, le nombre des journaux lus quotidiennement par cent personnes s'est élevé de 19 à 24 ; celui des revues est passé pendant cette période de 86 à 127.

4. Pendant les dix dernières années, le nombre d'heures de loisirs passées en compagnie des mass media a considérablement augmenté : de 0,8 heure il est passé à 1,4 heure. Ce fait se reflète aussi dans le budget des familles : au début des années 60, dans les dépenses culturelles d'une famille la proportion des dépenses nécessitées par l'acquisition de moyens traditionnels de diffusion de la culture (livres, imprimés, produits de la presse, théâtre, cinéma) et de celles résultant de l'utilisation des moyens modernes (taxes sur les appareils récepteurs de radio, télévision, le prix des appareils, frais de réparation, prix de disques, etc.) était de 54 à 30, tandis qu'elle était de 33 à 53 au début des années 70.

Culture publique et activité artistique

En Hongrie, il a de plus en plus fréquemment été question, au cours de ces dernières années, de la culture publique. Ce problème découle de notre développement social et culturel, et c'est pourquoi sa solution est passée au premier plan des préoccupations.

Il est extrêmement difficile de traduire l'expression hongroise de *közművelődés* rendue ici approximativement par « culture publique », et nous devons certaines explications au lecteur étranger. Traduit mot à mot, ce terme contient deux éléments : « köz » qui est une forme abrégée de « közösség » (communauté), et prend généralement le sens de « société » lorsqu'il fait partie d'un mot composé ; « művelődés », qui est à rapprocher du verbe qui signifie « cultiver », et désigne la « culture » au double sens du mot, comme dans les langues latines, à cette différence près qu'il s'agit ici d'une forme réfléchie. On peut « cultiver » un jardin : le jardinier soigne et arrose ses plantes ; mais la culture telle qu'elle est comprise dans le mot hongrois « művelődés » traduit un processus réfléchi, et pourrait avoir pour correspondant, s'il existait en français, un substantif tiré du verbe « se cultiver » : cultiver — culture, se cultiver — ... *művelődj* ! Le terme de *közművelődés*, que nous continuerons à traduire faute de mieux par « culture publique », recouvre donc l'ensemble des activités liées à l'état culturel de l'ensemble de la société, à l'acquisition et au développement de la culture.

A présent que nous avons expliqué ce mot, la raison pour laquelle ce problème a pris une telle actualité en Hongrie apparaît plus clairement. L'édification du socialisme, sur laquelle la société hongroise concentre tous ses efforts ne constitue pas uniquement un objectif économique, elle exige également la transformation de l'homme, et ce toujours davantage, au fur et à mesure que nous avançons sur la voie du progrès économique. Et le rôle le plus important qui revient au facteur humain exige tout d'abord de la société le développement de la culture et, ce qui est plus décisif encore, la création d'une pratique sociale faisant une place croissante à une formation culturelle active.

Ainsi comprise, la culture publique représente bien un processus vaste, complexe et aux aspects multiples comprenant aussi bien l'assimilation des sciences que celle des arts, la formation des adultes que les diverses formes de distractions culturelles. Nous examinerons ici les relations qui existent entre l'art et la culture ainsi comprise.

LE SYSTEME DES ACTIVITÉS LIÉES A L'ART

Un rôle à part revient dans l'ensemble de la culture publique aux activités artistiques, et cela à plusieurs égards ; en partie d'abord parce que l'art est en relation directe, quoique parfois contradictoire, avec les distractions — ce qui est source de problèmes, mais recèle aussi un certain nombre de possibilités. Le caractère problématique de cette relation réside dans le fait que cette forme exigeante de distractions limite dans une mesure considérable le goût artistique de beaucoup ; par contre, dans les cas où la distraction constitue l'élément dominant, l'activité artistique ne peut remplir que partiellement son rôle culturel. Dans le même temps, cette relation entre l'art et les distractions offre de grandes possibilités en ceci qu'elle permet d'amener à la culture des masses qu'il eût été difficile de mobiliser autrement.

Le problème se pose bien sûr ici de savoir quel est le but de cette mobilisation. Si seule la distraction compte, et si l'intérêt des masses n'est pas éveillé à des besoins plus élevés, le résultat est négligeable du point de vue culturel, et tout au plus aura-t-on réussi à satisfaire sous une forme plus cultivée au besoin de distractions. Par contre, si l'on voit apparaître parallèlement à l'exigence de distractions un besoin de culture, la possibilité se trouve donnée d'aller plus avant, et l'élargissement de ce besoin avec l'accent mis sur la qualité constituent l'objectif central de la culture publique.

Mais le rôle spécial qui revient aux arts dans la culture publique n'est pas dû uniquement à l'attraction qu'ils exercent. Si l'on considère l'essence même de la chose, les rapports étroits qu'entretient l'art avec la « vision du monde », avec la manière de voir des masses, prend une importance encore plus grande. En effet, la spécialisation des sciences est d'un caractère autre que celle des arts ; l'apparition de domaines scientifiques spécialisés a eu pour résultat le fait que toute science ne traite que d'une partie seulement des phénomènes du monde, et qu'aucune d'entre elles ne donne une image totale du monde. Ceux qui veulent acquérir une image cohérente du monde doivent le faire en fonction d'une appréciation philosophique. L'art a donc, en apparence, une fonction qui n'est pas de son domaine, et que les esthètes aux belles âmes ont toujours voulu garder, mais qui constitue cependant sa véritable tâche : servir la vérité par la beauté.

Pour procéder à un examen concret de la question, nous devons tout d'abord passer en revue les activités qui sont les points d'émergence de l'art dans la société, en précisant notre point de départ théorique.

Les activités artistiques sont traditionnellement réparties en deux grands groupes, ou plutôt trois, création, réception et interprétation, cette dernière étant effectivement une activité artistique dont le caractère créateur est limité. La majeure partie des travaux de sociologie portant sur l'art sont basés sur cette différenciation. C'est par exemple le cas d'Alphonse Silbermann dans ses travaux de sociologie de la musique, ou de Hughes Duncan dans ses écrits sociologiques sur l'art. (Tous deux rangent dans un troisième groupe les critiques et les « transmetteurs » de culture en général, mais cela ne modifie pas le caractère de la division primitive.) Pour notre part, nous mettons en question

la valeur absolue de cette classification elle-même. En effet, a-t-on le droit de considérer une œuvre artistique au même titre que, disons, une paire de chaussures, qui est fabriquée en usine ou par un bottier, et dont le consommateur n'a pour seul rôle que de la porter ? Peut-on considérer la réception artistique (nous pensons bien sûr ici à la réception au niveau de la société) comme équivalente du port de cette paire de chaussures ?

A ces questions, nous répondons sans équivoque par non, et nous pourrions énumérer de très nombreux arguments psychologiques et sociologiques à l'appui de notre position. Au point de vue psychologique, par exemple, nous pourrions dire en premier lieu que la réception de l'œuvre la plus simple constitue un processus actif. Si nous prenons par exemple le cas de l'audition musicale, on a prouvé depuis longtemps que l'auditeur, s'il suit réellement l'œuvre qu'il entend, déploie lui-même toute une activité provoquée par la musique : non seulement ses muscles se contractent rythmiquement, mais encore son larynx esquisse les activités correspondant aux diverses hauteurs sonores que perçoivent ses oreilles, et l'on peut donc dire que l'auditeur attentif « chante » avec la musique. Si ce phénomène ne se produit pas, on ne peut parler de « réception », puisque la musique, même si elle est audible, ne parvient pas jusqu'à la conscience « écoutante » du sujet. On a observé des phénomènes semblables dans le cas de la réception des créations des beaux-arts, qui prouvent que le fait de regarder un tableau entraîne toujours une activité intense, à commencer par les mouvements très particuliers de balayage que chaque tableau requiert de l'œil du spectateur. Mais il ne s'agit là que du stade élémentaire de la réception. Le récepteur doit déployer une activité beaucoup plus individuelle et active s'il veut percevoir la structure, la composition formelle, l'ordre interne des parties d'une œuvre, en bref s'il veut réellement saisir son contenu et son sens, et cela est valable pour tous les domaines artistiques.

L'aspect sociologique de la question n'est pas moins important, et nous pensons ici au rôle qui revient à l'individu et au public dans la création de l'œuvre. Il semblerait de prime abord que la création ne soit l'affaire que de l'individu. De grands créateurs naissent, donnent forme dans leurs œuvres à des messages adressés à leur peuple et à l'humanité tout entière, puis ils sont suivis par des générations d'hommes et de femmes qui analysent et étudient leurs œuvres. Mais d'où vient l'œuvre en question ? S'agit-il uniquement d'une trouvaille individuelle ? L'étude du folklore répond à cette question en mettant en relief le rôle joué de tout temps, dans la création, par la communauté. Comme l'a si bien dit Vesselovsky, le grand spécialiste russe du folklore du XIX^e siècle, « le pétrarquisme est plus ancien que Pétrarque », autrement dit, Pétrarque, et avec lui tous les grands créateurs, a été précédé de créateurs de moindre importance qui ont ouvert la voie à son œuvre. L'activité même de ces créateurs de moindre importance prend ses racines dans les travaux de ceux qui les ont précédés, et l'on peut donc dire que toute création est l'aboutissement d'un processus social. Ceci vaut avant tout pour le langage artistique, que les créateurs les plus révolutionnaires reçoivent eux aussi en grande partie de leurs prédécesseurs avant d'y ajouter un certain nombre d'innovations. Mais la validité de cette constatation s'applique également au contenu de l'œuvre d'art,

qui ne jaillit pas toute faite de la tête du génie créateur, rien n'existant sans des antécédents. La grandeur des grands créateurs réside dans le fait qu'ils savent donner à ce contenu nouveau la forme nouvelle qui lui convient, mais elle se nourrit dans les deux cas du terrain social donné.

On arrive à des conclusions semblables en examinant le processus de la réception au sens sociologique. A ce point de vue, nous donnons entièrement raison à Sartre lorsqu'il compare l'œuvre d'art à une toupie : l'artiste la crée, mais si personne ne la met en mouvement, elle n'obéit pas à sa fonction, elle ne « fonctionne » pas, et donc elle n'existe pas. L'existence de l'art ne réside pas dans des livres écrits, dans des tableaux peints, etc., mais dans ceux qui lisent ces livres, qui regardent ces tableaux, et qui recréent à chaque fois l'œuvre qu'ils abordent. Ce processus de recréation se transforme ensuite en terrain social nourricier qui permettra à l'art de se développer et de donner naissance à des créations nouvelles.

Cette conception de la création et de la réception de l'œuvre d'art doit nous amener à accorder une attention accrue aux phases de la retransmission et à ne pas nous limiter à distinguer les activités de création et de réception, mais au contraire à créer à mi-chemin entre les deux une troisième catégorie, qui dans un certain sens les englobe toutes deux. Pour ce but, nous devons faire la différence entre la réception passive et de caractère cognitif de l'« assimilation créatrice », qui va de pair avec la recréation de ce qui est assimilé. Il y a bien sûr plusieurs types d'assimilation créatrice, et l'œuvre peut trouver sa réalisation par celle-ci à plusieurs niveaux. Nous ne pensons pas seulement ici aux courants artistiques d'amateurs aux objectifs nettement créateurs, mais aussi à des activités dans lesquelles la possibilité de créer est beaucoup moindre, mais existe cependant. C'est par exemple le cas du chant, de la danse ou du jeu en commun — et ce genre d'activités a toujours joué un rôle de premier plan dans la vie des communautés de jeunes surtout. L'assimilation créatrice peut consister en une réception approfondie d'une œuvre, à condition que le recueillement en question ait pour objectif la découverte de l'essence de l'œuvre — mais l'on peut également énumérer ici des activités liées à la vie quotidienne, de la décoration et de l'embellissement de l'environnement aux éléments esthétiques de la pratique linguistique, etc.

Une question se dégage de tout ceci, à savoir quelle est la relation exacte de ce genre d'assimilation créatrice avec la création elle-même. Nous sommes d'avis qu'il faut distinguer plusieurs degrés dans les aptitudes de création artistique des différents sujets. Il existe un degré qui est en pratique accessible à n'importe qui, et que nous nommerons, en empruntant l'expression qu'utilise Chomsky en linguistique, *aptitude créatrice générative*. En fait, le discours lui-même constitue un processus créateur : le sujet parlant est toujours à même de créer de nouvelles phrases dans les limites du vocabulaire et des règles d'une langue. Chacun dispose d'une aptitude générative comparable qui lui permet de produire à un degré élémentaire des créations de type littéraire (histoires simples), des mélodies ou des tableaux. Il faut distinguer de cette aptitude créatrice générative la création de type *innovatif*, qui n'utilise pas seulement des éléments

et des règles donnés, mais introduit des innovations afin d'atteindre à un contenu nouveau.

La distinction de ces deux activités créatrices est importante en ceci que la pratique artistique de la société implique en grande partie l'aptitude créatrice générative. Les phénomènes que nous avons énumérés plus haut (de la danse en commun aux mouvements artistiques d'amateurs en passant par la décoration des intérieurs) sont tous basés sur la pratique des aptitudes génératives, et ce fait détermine également de façon décisive l'étendue de leur sensibilité artistique et de leur faculté de réception.

Nous nous sommes efforcés d'éclaircir cette question en nous livrant à des examens scientifiques, et nous sommes parvenus à la conclusion suivante : les limites de la faculté de réception sont, elles aussi, fonction de l'aptitude créatrice générative. Il est évident que tout le monde peut comprendre plus, et à un niveau plus complexe, que ce qu'il peut créer, mais chacun ne comprend que ce dont il pourrait créer certains éléments (un examen concret spécial serait nécessaire pour déterminer lesquels). C'est ainsi que nos recherches tendent à montrer que pratiquement tout le monde est capable de composer le type de musique que l'homme de la rue « comprend » le mieux, c'est-à-dire la chanson à succès ; les sujets avec qui nous avons tenté l'expérience ont produit des mélodies de type correspondant à ce genre, et qui atteignaient souvent le même niveau. Ceux qui savent recevoir une autre musique disposent incontestablement d'une clef qui leur en ouvre les portes.

L'ensemble de ces raisons nous ont conduits à considérer que la culture publique doit accorder une même importance à la création, à l'assimilation créatrice de type génératif et à la réception basée sur la retransmission de la culture. C'est le développement parallèle et harmonieux de ces trois facteurs qui constitue la culture artistique.

LA SITUATION DE LA SOCIOLOGIE DE L'ART

Si nous voulons à présent examiner la place qu'occupe l'art dans le système culturel de la Hongrie d'aujourd'hui, nous devons d'abord rechercher dans quel pourcentage la société peut être considérée comme un public artistique autonome. Nous nous sommes livrés à plusieurs examens de sociologie de l'art afin de répondre à cette question. L'un de nos derniers sondages intégrait par exemple l'art aux activités de loisirs. Les résultats nous permettent de dire que près de la moitié de la population lit plus ou moins régulièrement des œuvres littéraires, qu'un tiers environ fréquente les cinémas, que 20 p. 100 à peu près se rendent au théâtre, visitent les expositions et les musées, et que 10 p. 100 assistent à des concerts de musique légère, contre 5 p. 100 pour les concerts de musique classique. Si nous considérons l'ensemble de ces données, nous pouvons conclure que 25 à 30 p. 100 de la population forment un public au sens large pour les créations artistiques de qualité.

Il est certes vrai que les lecteurs de littérature sont beaucoup plus nombreux que ne le montre ce pourcentage (nous avons vu que la moitié des per-

sonnes interrogées, davantage d'après d'autres sondages, en lisaient), mais nombreux sont parmi eux les lecteurs occasionnels qui ne se tournent que rarement vers le livre. Le nombre des lecteurs réguliers est inférieur à cette proportion et n'atteint guère que le quart de la population. Ces lecteurs-là sont ceux qui ne lisent pas seulement pour tuer le temps, et c'est pourquoi leur faveur va, au-delà ou à la place des lectures distrayantes, aux grandes créations littéraires. Et s'il est tout aussi vrai que le nombre de ceux qui fréquentent les salles de concert ne dépasse pas une proportion de 5 p. 100, le public de la musique classique n'en est pas moins beaucoup plus étendu, puisqu'il regroupe les amateurs de radio, de disques et de bandes magnétiques, ce qui donne ici aussi, selon certains sondages, une marge de 20 à 30 p. 100, composée d'une fraction de la population qui écoute plus ou moins régulièrement de la musique classique en plus de la musique légère.

Ces 30 p. 100 environ — comptons grosso modo un tiers de la population — font donc partie intégrante de la vie artistique. Ils ne constituent évidemment pas un groupe homogène du point de vue du goût. On peut tout d'abord distinguer dans ce public (au sens large) une couche restreinte qui s'intéresse exclusivement aux grandes créations du passé et/ou aux nouveautés modernes, et qui reste donc plus ou moins éloignée de l'art de divertissement et des genres légers. On peut estimer, d'après différents sondages, que cette couche représente quelque 10 p. 100 de la population ; il s'agit donc d'une couche numériquement importante, même si elle ne représente qu'une minorité par rapport à l'ensemble de la population du pays. On y distingue également différents groupes répartis par goûts (fervents du passé, partisans du moderne, etc.). L'autre fraction du public, la plus importante, ne choisit pas seulement en fonction de la valeur et ne recherche pas avant tout la qualité artistique, mais mêle les genres « sérieux » aux genres « légers », recherchant le léger dans le sérieux et le sérieux dans le léger. Cette partie du public professe certaines exigences artistiques à l'égard des arts de divertissement, mais réserve, dans les arts autonomes, ses suffrages aux créations qui ont résisté à l'épreuve du temps et ont su conquérir une certaine popularité.

De qui sont donc composés ces groupes divisant le public ? D'après nos sondages, chacun de ces groupes provient essentiellement d'une couche sociale différente : les intellectuels pour le premier, et les ouvriers pour le second. La plupart de ceux qui s'intéressent exclusivement aux arts autonomes sont naturellement des intellectuels, mais nombre d'intellectuels comptent également au nombre de ceux qui constituent le public au sens large. Ce fait est encore souligné en Hongrie par la similarité que l'on observe entre le nombre des bacheliers et des diplômés d'écoles du degré moyen ou supérieur (20 p. 100 environ) et celui des amateurs d'arts autonomes. Mais on voit également croître la proportion des ouvriers qui viennent s'intégrer à la vie artistique. La fraction la plus développée culturellement de la population ouvrière nous a donné des preuves de son intérêt artistique dès avant la Libération, mais cette couche s'est considérablement étendue après 1945, et un rôle social de plus en plus grand est depuis lors échu en partage à une fraction de la population ouvrière disposant fréquemment de diplômes secondaires, et que son mode de vie

et ses exigences culturelles placent au même niveau que les intellectuels. La proportion du public tel que nous l'avons envisagé plus haut est beaucoup moins élevée dans les autres couches de la population ouvrière, celles des ouvriers auxiliaires et des manœuvres, qui ne sont venus en grande majorité au travail industriel que dans le cadre du développement industriel des dernières années.

L'évolution de la situation dans le domaine des activités artistiques est également influencée par le fait que le mode de vie des Hongrois s'est considérablement transformé au cours des dernières décennies par suite du vigoureux progrès économique dont notre pays a été le théâtre. Le nombre des travailleurs industriels a pratiquement triplé en Hongrie depuis la Libération, tandis que celui des travailleurs agricoles diminuait de moitié dans le même temps. Toute la société a été mise en mouvement, ce qui fait qu'une partie importante de la population connaît encore une période de transformation de son mode de vie, et cette situation ne lui permet évidemment pas de se concentrer sur le développement de ses exigences culturelles. Cependant, les chiffres montrent à l'analyse que les cadres du nouveau mode de vie une fois mis en place, les descendants de ceux qui composent cette couche consacrent une grande énergie à l'acquisition d'une culture correspondant au mode de vie que leurs pères ont conquis au prix de leurs luttes.

Il est en effet évident que tous ceux qui ne font pas partie du public au sens plus restreint du terme ne vivent pas sans « nourriture » artistique. La couche la plus étendue, celle qui représente environ 70 p. 100 de la population, entretient elle aussi des rapports avec l'art, et ce avant tout grâce à la radio et, plus récemment, à la télévision. Auditeurs de la radio et téléspectateurs représentent à l'heure actuelle de 80 à 90 p. 100 de la société, autant de personnes qui lisent aussi la presse, ainsi que des livres. Bien sûr, ce grand public favorise presque exclusivement les genres légers : succès de la chanson, livres d'aventures, comiques ou policiers, etc. Certaines couches de ce grand public, surtout les paysans et les ouvriers venus de la campagne, possèdent encore des traditions d'origine folklorique, malheureusement souvent fragmentées, ou dénaturées par le goût du siècle dernier (c'est à cette époque que l'on a vu apparaître le *magyar nóta*, dont le nom intraduisible désigne le résultat du mariage des traditions de la musique populaire et de certaines formes de musique légère européennes, sorte de faux chants « populaires », ainsi que la musique « tzigane », mise en place pour traduire cette musique hybride — ce genre de musique constitue malheureusement aujourd'hui encore la nourriture musicale principale d'une couche importante de la population, voisinant souvent pacifiquement dans ses goûts avec l'opérette ou la chanson à succès).

Nous nous heurtons ici à une autre question, dont nous avons déjà traité les aspects théoriques et de principe dans la première partie. Peu nombreux sont à présent ceux qui perpétuent et conservent les traditions folkloriques, dont la plupart ne font plus guère partie de la vie de la société. On voit cependant apparaître des formes qui permettent à la génération montante d'assimiler l'art de façon créatrice. La plus répandue de ces formes est l'activité des artistes amateurs.

Nos recherches nous permettent de déterminer quelle fraction et quelles couches de la population rejoignent en premier lieu ces mouvements artistiques. Le sondage sur les loisirs dont nous avons fait état plus haut nous révèle que leur proportion atteint de 15 à 20 p. 100 de la population. La plupart de ces artistes amateurs sont musiciens, mais le nombre des acteurs, danseurs, peintres, sculpteurs, écrivains, etc., est également important. Ces chiffres mettent en lumière l'extraordinaire importance du mouvement artistique amateur, puisqu'il nous faut en l'occurrence compter avec une couche aussi importante numériquement que celle des individus formant le public des arts autonomes.

La plupart des artistes amateurs sont des jeunes, et ceux-ci se tournent surtout vers les genres qu'ils peuvent pratiquer collectivement (comédie, danse). Près de la moitié de la génération montante s'intéresse à ces activités. Du point de vue de la composition sociale, elles aussi sont surtout caractéristiques des intellectuels et des ouvriers.

Ces faits mettent en valeur l'importance sociale considérable qui revient aux mouvements artistiques amateurs. L'adolescence et la jeunesse en général jouent un rôle particulièrement important dans l'épanouissement et la fixation des habitudes culturelles et de l'attitude sociale de l'homme fait. Cet âge est particulièrement propice à l'assimilation créatrice, car les jeunes ne se contentent pas d'avoir les yeux grands ouverts sur la société, ils veulent la connaître ; ils ont l'impression que c'est par une activité créatrice qu'ils pourront le mieux s'y intégrer. La qualité de l'attitude culturelle que quelqu'un adopte à cette période de sa vie revêt donc une importance décisive du point de vue du développement social ultérieur et de la culture. De ce point de vue, on peut donc considérer l'essor des activités artistiques des amateurs comme un signe extrêmement favorable. Malheureusement cette activité connaît une récession brutale, quand ce n'est pas un arrêt complet, vers l'âge de 25 ans. Il ne faut pas seulement voir là une particularité attenante à l'âge, mais bien un phénomène dépendant de certaines conditions sociales — c'est l'âge du choix d'un compagnon ou d'une compagne, celui de la fondation d'un foyer et d'une famille, toutes choses qui éloignent généralement les jeunes de tout travail culturel communautaire actif. C'est là un processus nécessaire, mais qui pourrait être moins marqué qu'il ne l'est actuellement, et c'est bien pourquoi notre politique culturelle s'efforce d'assurer des possibilités d'activité artistique active aux adultes également. Le rôle de plus en plus important que jouent les mouvements artistiques amateurs ressort aussi de l'évolution de leur niveau artistique. On voit de plus en plus se multiplier le nombre des artistes amateurs et des ensembles d'artistes amateurs qui atteignent un niveau artistique de qualité. Nombreux sont actuellement en Hongrie les troupes d'acteurs et de danseurs amateurs capables de véritables productions artistiques. Leur importance croît également dans la vie artistique. Les représentations qu'ils donnent attirent un public nombreux (près de deux millions de personnes, d'après le nombre des places louées), et certaines représentations sont considérées comme de véritables événements artistiques. Il s'agit donc là d'une activité culturelle exerçant un attrait non négligeable et mettant en mouvement une fraction importante de la population.

LA DYNAMIQUE DE L'ACTIVITÉ ARTISTIQUE

Notre tour d'horizon serait incomplet si nous n'examinions que la situation statique de l'art en négligeant l'évolution des activités artistiques. En effet, les données communiquées ici sont en changement constant, et la connaissance des tendances de l'évolution est extrêmement importante également du point de vue de l'ensemble de la culture publique.

L'évolution de la culture publique et celle des activités artistiques n'obéissent bien entendu pas au même rythme. Il est des périodes où les changements sont rapides, et d'autres où on assiste à des processus plus lents et à maturation tardive. C'est ainsi que les dix années qui ont suivi la Libération ont été caractérisées par une évolution rapide. C'était l'époque de l'écroulement des murailles que les anciennes classes dominantes avaient dressées devant le peuple en matière de culture, l'époque où les couches les plus larges de la population s'emparaient des possibilités nouvelles qui s'offraient à elles avec une énergie magnifique et un véritable sentiment de libération. Une sorte de fièvre d'apprendre s'empara du pays, de nouvelles couches du public découvrirent le théâtre, les musées, les livres, et les mouvements artistiques d'amateurs connurent un développement spectaculaire. Mais ce progrès vertigineux ne pouvait bien sûr pas durer éternellement : parvenu à un certain point, le processus se ralentit tout naturellement et alla même jusqu'à s'arrêter tout à fait, si l'on considère ce qui advint de certains de ses facteurs. Il ne faut cependant pas en conclure que tout s'était figé pour autant ; le progrès a simplement pris une direction différente, et des tendances nouvelles et inconnues jusqu'alors se sont fait jour.

L'irruption rapide des mass media (et surtout de la télévision) dans la vie quotidienne de la population devait transformer dans une large mesure la structure de la culture publique. Au cours des années soixante, ce processus entraîna en Hongrie les mêmes conséquences qu'ailleurs. Plus des trois quarts de la population regarde actuellement plus ou moins régulièrement la télévision, et ce passe-temps constitue avec le travail et le sommeil l'activité la plus importante de leur vie par la place qu'elle y occupe. Mais les téléspectateurs regardent le petit écran de manière très différente. Certains n'y voient qu'une succession d'images dont ils ne retiennent rien, oubliant le lendemain ce qu'ils ont vu la veille, tandis que pour d'autres, au contraire, la télévision est une source d'importantes informations artistiques, scientifiques ou politiques.

La place qu'occupe la télévision a entraîné des changements dans l'ensemble des activités culturelles et artistiques. En Hongrie comme dans bien d'autres pays, la fréquentation des théâtres et surtout des cinémas s'en est fortement ressentie. Une partie du public trouve dans la télévision la satisfaction des exigences qui les portaient auparavant vers les salles obscures, mais dans le même temps, le petit écran a multiplié les possibilités de voir films et pièces en même temps que le nombre des spectateurs, la télévision ne jouant pas à guichets fermés et ne requérant aucun ou peu de déplacements. La désaffection des salles de théâtre et de cinéma n'a d'ailleurs connu une chute verticale que dans les premiers temps ; elle s'est ralentie par la suite, et la courbe atteindra sans doute d'ici peu son point le plus bas. La télévision n'a par contre nulle-

ment diminué le goût pour la lecture, les concerts ou les visites de musées et d'expositions. Le nombre des lecteurs, des acheteurs de livres et des abonnés aux bibliothèques a continué de s'élever d'une manière régulière et uniforme au cours de ces dernières années. La même constatation vaut également pour la musique classique.

La croissance que connaît la fréquentation des musées et des expositions est beaucoup plus importante encore que celle de la lecture, et la Hongrie, à cet égard, est parmi les pays les plus favorisés. L'influence de la télévision est également sensible dans l'intérêt accru que soulèvent les mouvements artistiques d'amateurs et les clubs à vocation culturelle. La télévision peut remplacer le cinéma, en partie le théâtre, mais elle ne peut détrôner le plaisir qu'offre un concert (la radio est un concurrent beaucoup plus sérieux en la matière), pas plus qu'elle ne peut faire connaître à ses spectateurs les sensations que procurent les activités culturelles ou artistiques d'amateur poursuivies en commun.

La dernière décennie a surtout été caractérisée par la diffusion générale de la télévision. Ce processus est maintenant terminé dans ses grandes lignes, et il aura été à l'origine de cadres et de proportions nouvelles dans la structure de la culture publique. Un autre processus de développement est né depuis, celui de l'intérêt que suscite précisément la culture elle-même. Les signes d'intérêt se sont en effet multipliés au cours de ces dernières années en Hongrie. Cet intérêt n'a pas monté en flèche, mais son influence n'en a été que plus profonde : la culture au niveau de l'ensemble du pays est de plus en plus ressentie comme un problème social qui fait une place grandissante à l'activité artistique. La politique socialiste dans ce domaine s'efforce d'aider ce processus à se développer par ses moyens propres.

IVÁN VITÁNYI

Loisirs et culture en Hongrie

Partout dans le monde, l'élaboration d'une politique des loisirs pose des problèmes. C'est ce que souligne *Joffre Dumazedier* dans son exposé sur la nécessité et les caractéristiques fondamentales de la politique des loisirs, lors du premier congrès international des loisirs, qui s'est tenu à Bruxelles en avril 1973¹. De même, l'importance grandissante que prennent les loisirs dans la vie des Hongrois fait apparaître la nécessité où l'on se trouve de mettre au point et d'appliquer une politique concertée des loisirs.

Cette augmentation des loisirs est un élément qui doit particulièrement être pris en considération lors de l'élaboration de la politique culturelle, les aspects culturels des loisirs limitant sous bien des rapports la formation culturelle pour des couches importantes de la société, même si la culture trouve également un terrain vital dans le travail et la vie professionnelle². La reconnaissance de ce dernier point est d'ailleurs à l'origine de la place croissante que tient dans la planification culturelle l'analyse, non seulement des aspects culturels des loisirs, mais aussi de ceux de la vie professionnelle.

L'importance que l'on attache aux rapports culture-loisirs ressort nettement du nombre important des documents relatifs à la politique de formation culturelle qui ont été publiés ces derniers temps, notamment un plan culturel à long terme portant sur quinze ans, élaboré par le groupe de travail de planification culturelle de la Commission à la Main-d'œuvre et au Niveau de vie³.

L'analyse des rapports loisirs-culture en Hongrie a pris une actualité d'autant plus grande, au cours de ces dernières années, que le temps de travail a été réduit en 1969, ramenant le travail hebdomadaire à la semaine de 44 heures depuis l'introduction des samedis libres alternés. A l'heure actuelle, plus de 60 p. 100 des travailleurs sont concernés par ces mesures de réduction des heures de travail, ce qui serait déjà en soi un motif suffisant pour que la planification culturelle s'attache en premier lieu à la structuration des activités de week-end et aux transformations qui marquent une amélioration du mode de vie. En Hongrie, la réduction des horaires de travail a ouvert des possibilités

¹ J. Dumazedier : *Criteriaology for a policy of cultural leisure activities*. International Congress : Leisure Activities in the Industrial Society. Brussels, 5-7 IV. 1973.

² Cf. *Munka és művelődés* (Travail et culture) Budapest, 1967. II^e Conférence internationale sur la Formation extra-scolaire des Adultes, Budapest, 1966.

³ *A kultúra fejlesztésének távlati koncepciója — 1970-1985*. (Conception à long terme [1970-85] du développement de la culture), par le groupe de travail de planification culturelle de la Commission à la Main-d'œuvre et au Niveau de vie. Budapest, juin 1972.

réelles pour que la population puisse consacrer ces loisirs supplémentaires à la culture. Bien entendu, le temps libre ne suffit pas en soi. Il s'agit également de mettre en place des formes modernes et des bases matérielles et techniques nouvelles de culture, et d'assurer aux travailleurs des revenus qui leur permettent d'avoir recours au plus haut niveau à toutes les réalisations et manifestations culturelles. Il est néanmoins indiscutable que la culture demande beaucoup de temps. Si les loisirs sont trop mesurés, toutes les voies qui mènent à la culture se trouvent automatiquement fermées. Avoir du temps à sa disposition est une condition *sine qua non* pour se cultiver, et c'est seulement ensuite qu'entrent en jeu toutes les autres conditions qui, rassemblées, permettent à l'individu d'employer son temps libre de façon intelligente et féconde. Mais même cela ne suffit pas : il faut que les gens soient conscients eux-mêmes de la valeur des possibilités qui s'offrent à eux pour l'utilisation de leurs loisirs, et qu'ils s'efforcent en connaissance de cause de les employer raisonnablement. C'est seulement ainsi que le temps libre assuré par la réduction des horaires de travail a valeur de loisirs. En effet, si ces conditions ne sont pas réunies, ce temps peut très facilement se transformer en temps perdu et mériter le nom de temps gaspillé plutôt que celui de loisirs.

Il faut également tenir compte, lorsqu'il s'agit de l'utilisation du temps libre à des fins culturelles, des différents facteurs propres à la société socialiste et qui disposent à un emploi culturel des loisirs. Le cadre en est fourni par la révolution socialiste et par le triomphe de la révolution culturelle léninienne qui, en mettant fin au monopole culturel des anciennes classes dirigeantes, a permis de faire accéder les masses aux valeurs de la culture. Ces principes ont trouvé une base solide dans le système scolaire socialiste, qui apprend aux jeunes, dès leur plus jeune âge, à utiliser leur temps libre de manière féconde. Enfin, la création d'une culture socialiste s'appuyant à la fois sur les traditions progressistes de la culture internationale a ouvert de nouvelles possibilités à une utilisation culturelle des loisirs. Naturellement, l'emploi des loisirs fait partie d'un contexte de processus sociaux complexes, et il serait erroné de vouloir réduire la diminution des heures de travail à un de ses aspects. Les possibilités créées par le développement socialiste — par l'utilisation socialiste de la technique par exemple — président à l'évolution de la situation des loisirs et suscitent des exigences culturelles tout en assurant le développement de la culture.

Grâce aux efforts considérables entrepris dans ce domaine par la société socialiste, la Hongrie est actuellement pourvue d'un réseau culturel offrant un choix important à ceux qui désirent se cultiver. Sous ce rapport, les institutions culturelles (centres et maisons de la culture, etc.), qui tissent un réseau serré, revêtent une importance particulière.

Les statistiques permettent de se faire une idée du développement multiple des réalisations culturelles. C'est ainsi que l'on a dénombré dans le pays plus de 3 800 bibliothèques publiques (ce nombre ne comprend pas les bibliothèques spécialisées, celles des écoles, etc.), qui comptent en tout 2 200 000 abonnés, soit 22 p. 100 de la population. Les musées reçoivent chaque année 7 millions de visiteurs environ, soit 71 p. 100 de la population. Le nombre des entrées dans les centres culturels est de 50 000 000 par an, ce qui montre à

quel point les gens ont soif de culture, lorsqu'on sait que la Hongrie compte 10 000 000 d'habitants. Les chiffres suivants donnent également un aperçu de l'importance des réalisations culturelles : on relève annuellement 80 000 000 d'entrées dans les cinémas, 5 500 000 dans les théâtres, et 800 000 dans les salles de concert. Mais il ne s'agit là que des indices quantitatifs de la solidité des objectifs d'utilisation culturelle des loisirs grâce aux réalisations culturelles. Il est un point plus important encore : ces possibilités culturelles sont accessibles à toutes les bourses. L'État socialiste, contrairement à ce qui se passe aux États-Unis, par exemple, où l'industrie des loisirs réalise des profits énormes⁴ ne permet pas de transformer en entreprise commerciale les services culturels présidant aux loisirs des travailleurs. Il n'existe pas d'industrie des loisirs et du divertissement déterminant la structure des activités de loisir d'individus manipulés, indice d'une situation où seuls ceux qui ont de l'argent peuvent avoir accès aux valeurs culturelles. Grâce au développement socialiste, cet accès à la culture en Hongrie ne se heurte plus, pour les masses, à des obstacles d'ordre financier. Cette tendance générale a encore une autre composante, à savoir la mise en relief des valeurs et des qualités de la culture socialiste : si les chiffres sont élevés, la qualité des possibilités culturelles offertes à la population a une importance plus grande encore. Les bibliothèques, les théâtres, les cinémas, l'ensemble du réseau des *mass media* (grâce aux 2 200 000 abonnés à la télévision et aux 2 500 000 abonnés à la radio, chacun peut, ou presque, suivre les programmes radio-télévisés) fournissent des possibilités d'un niveau élevé.

L'ensemble des valeurs socialistes a créé en Hongrie une situation de progrès propre à permettre d'utiliser le temps gagné grâce à la réduction des horaires de travail de la meilleure façon qui soit. Mais répétons que le gain de temps ne suffit pas en soi, et que c'est seulement en le combinant avec un système complexe de processus et de conditions que l'on peut en faire une base pour une utilisation intelligente des loisirs. C'est uniquement ainsi que la réduction des horaires de travail ouvre des possibilités à des activités de loisirs ayant une valeur culturelle. C'est l'ensemble des processus sociaux qui doit être examiné à cet égard, y compris la motorisation en plein essor, les effets de l'urbanisation et les processus de plus en plus rapides de l'industrialisation. Dans le développement propre à la Hongrie, tous ces processus prennent corps, ont une incidence sur l'évolution des loisirs et le développement de la culture, et modifient la structure des différentes activités.

On s'aperçoit aisément, en analysant les tendances et les données dont nous faisons état ici, du danger qu'il y aurait à interpréter d'une manière un peu simplifiée les rapports entre les loisirs et la culture. Le jugement séparé porté sur les activités de loisirs, et notamment les activités culturelles, mènerait à une voie sans issue, en les isolant du système de rapports de la société et des cadres que leur donnent les différents facteurs qui influencent la culture. La réduction du temps de travail intervenue en Hongrie, de même que l'apparition des activités de loisirs qu'elle a entraînée, prouvent de manière fort convaincante que la mise au centre des préoccupations du système intégré des processus sociaux

⁴ « L'essor sans précédent du commerce des loisirs » in US News-World Review, n° 16, 1972.

est d'une importance fondamentale pour la mise en valeur du contenu culturel des loisirs. Dans le même temps, l'expérience montre combien il serait erroné d'identifier mécaniquement la réduction des horaires de travail au développement des loisirs ou même, dans ce cadre, à l'extension des activités culturelles. En effet, la réduction des heures de travail ne constitue jamais que l'une des conditions — bien qu'il s'agisse là d'une condition primordiale et irremplaçable — nécessaires à l'extension des activités de loisirs, et notamment des activités culturelles. Sans les autres conditions objectives et matérielles (développement du réseau d'installations et de réalisations culturelles, des transports en commun, etc.) et sans une appréciation à sa juste valeur et le respect des loisirs, la réduction des horaires de travail ne conduit pas automatiquement à un développement des habitudes de loisirs, et encore moins automatiquement à un essor culturel.

Le rapport loisirs-culture est un rapport indirect. Il passe par une chaîne d'intermédiaires dont la conscience des loisirs, le respect, l'appréciation du temps libre sont autant de maillons qui poussent à bien les utiliser. En cela, la couche la plus indiscutablement caractéristique est constituée par la culture pratiquée pendant le temps libre, qui fait d'ailleurs l'objet d'une grande attention, comme le montrent les sondages pratiqués en Hongrie.

Une étude de 1974 faisant la synthèse des différents sondages effectués par l'Institut des Mass media de la Radiodiffusion et Télévision Hongroises nous apprend⁵ que le type d'activités liées aux *mass media* le plus répandu parmi les Hongrois est l'écoute de la radio et de la télévision (les personnes interrogées ayant désigné à 92 p. 100 la première et à 88 p. 100 la seconde comme activité la plus fréquente). 48 p. 100 de la population déclare lire fréquemment des ouvrages littéraires, et 34 p. 100 aller souvent au cinéma. La proportion de la régularité avec laquelle les personnes interrogées se consacrent à ces activités est également très importante, puisqu'elle va de 70 à 80 p. 100⁶. Ces renseignements, qui coïncident avec différentes statistiques effectuées en Hongrie dans ce domaine, démontrent que certains types d'activités culturelles bien définies sont passés au premier plan. En effet, les *mass media* jouent un rôle de plus en plus important dans la formation culturelle. Dans le même temps, on assiste à un développement plus lent, et même à un net recul de certaines formes traditionnelles de culture (c'est la fréquentation des cinémas qui souffre le plus — comme ailleurs dans le monde entier).

Cependant, il est impossible de se contenter de prendre pour base, lors de la délimitation de la catégorie des activités culturelles dans les activités de loisirs, les formes traditionnelles de culture telles que la lecture, la musique ou le théâtre d'amateurs, la fréquentation des cinémas, des théâtres, des musées, etc. Il faut également prendre en considération toutes les formes de culture qui sont liées aux *mass media*. L'interprétation moderne de la formation culturelle met précisément l'accent sur l'intégration de ces moyens et s'efforce de mettre en lumière les rapports existant entre le rôle de la télévision et de la radio

⁵ Sondage sur l'utilisation des loisirs selon les couches sociales, réalisé par Iván Vitányi. Budapest, 1974.

⁶ Ibid., pp. 7 et 13.

et les formes traditionnelles de culture (la mise au point des émissions télévisées, la discussion de la production de la télévision dans les clubs, les écoles, etc., contribuent largement à en augmenter l'effet et la valeur professionnelle, y compris par leur étude et leur assimilation au cours des discussions).

Partout dans le monde, les téléspectateurs passent un nombre respectable d'heures devant le petit écran. En Hongrie également, la télévision accapare une fraction importante des loisirs de la population, et tous les sondages montrent qu'elle est même le passe-temps le plus favorisé. C'est ce qui ressort des examens pratiqués sur l'introduction des samedis libres dans les grandes entreprises auprès des travailleurs de grandes entreprises métallurgiques⁷. Dans une entreprise métallurgique géante installée dans les faubourgs de Budapest, 81 p. 100 des ouvriers considèrent la télévision comme un passe-temps fréquent, et près de 55 p. 100 citent l'audition de la radio comme activité fréquente. La télévision et la radio mobilisent les gens dans une mesure très importante, même si les statistiques ne révèlent pas des proportions aussi effarantes que, par exemple, aux États-Unis où, selon un sondage de la CBS datant de 1973, l'Américain moyen passe 22 heures par semaine devant son téléviseur. Et il ne s'agit encore là que de l'aspect quantitatif du problème. Il serait intéressant d'enquêter également sur le *contenu* du temps ainsi passé et sur la qualité des programmes absorbés par les téléspectateurs.

La télévision est un véritable tyran, qui agit à la façon d'un aimant sur les individus disposant d'un peu de temps libre, et c'est bien pour cela qu'il faut attacher une grande importance à la fonction culturelle de la télévision lors de l'élaboration des programmes télévisés. Les programmes artistiques et littéraires, les films, les feuilletons de la télévision éveillent l'intérêt des masses pour la culture. C'est ainsi que l'on peut considérer comme un succès non négligeable, pour la politique culturelle de la télévision hongroise, le fait qu'un nombre extraordinaire de téléspectateurs ont acheté l'*Odyssée* d'Homère à la suite d'un feuilleton diffusé sur le petit écran. Le public aime également beaucoup les émissions musicales de vulgarisation artistique de Leonard Bernstein. Il n'en demeure pas moins vrai que la « consommation » inconsidérée d'émissions télévisées et, en général, l'« art en conserves » portent tort à l'assimilation active de l'art et provoquent — ou renforcent — une attitude passive de réception. Mais une conception culturelle socialiste consciente peut fort bien se baser sur le rôle dominant de la télévision dans les loisirs pour s'en servir comme d'un instrument de formation culturelle des masses, en mettant au point des programmes bien choisis et en les adaptant aux formes culturelles traditionnelles.

Compte tenu de l'évolution des cadres du temps libre, il faut considérer la réduction des heures de travail, qui se manifeste par l'introduction des samedis libres, comme une condition essentielle de la poursuite du développement des activités de loisirs. Les recherches effectuées avant l'institution des samedis libres montrent que l'on peut fixer en moyenne à *trois heures par jour* les loisirs des travailleurs hongrois. Les travailleurs non actifs jouissent de 3,5 heures libres quotidiennement, les travailleurs intellectuels et assimilés de 3,3 heures, et les

⁷ Cf. *Munka, technika, kultúra* (Travail, technique, culture), par György Fukász. Budapest, 1972, pp. 418-435.

travailleurs manuels de 2,7 heures par jour. Mais la situation est pire dès que l'on procède à des statistiques selon les sexes. En effet, les femmes n'ont pratiquement pas de loisirs, puisqu'elles consacrent la majeure partie de leur temps « libre » au ménage et à l'entretien de la famille, et que leurs activités exigent beaucoup de temps. Depuis l'introduction des samedis libres, la situation s'est quelque peu améliorée, mais l'image d'ensemble n'a pas changé fondamentalement.

Toujours en tenant compte de l'évolution des cadres des loisirs, il est intéressant de se pencher sur la proportion et l'évolution de l'utilisation du temps consacré, parmi les autres loisirs, à la culture. Étant donné les efforts conscients de l'État socialiste, l'augmentation des possibilités culturelles offertes à la société et la mise en place, planifiée et sur une grande échelle, d'institutions culturelles, la société est en droit d'attendre que la réduction des horaires de travail accroisse encore et facilite l'utilisation des possibilités à des fins culturelles. Comment, par ailleurs, les gens réagissent-ils à ces possibilités accrues ? Les enquêtes sociologiques effectuées au cours des dernières années nous ont mis en garde contre les déductions hâtives et contre les attentes exagérées et dépourvues de fondement : il serait illusoire de croire que la réduction des heures de travail suffit à entraîner d'emblée une recrudescence de l'activité culturelle. Mais des tendances très nettes de développement à long terme sont perceptibles, et les possibilités de développement culturel offertes et accrues par la réduction du temps de travail viennent elles aussi s'insérer dans ce processus. C'est ce qui ressort de l'évolution de la structure des activités au cours de ces dernières années, et des sondages effectués afin de savoir quels types d'activités bénéficieraient du surplus de temps dû aux samedis libres. On constate également une tendance ascendante des exigences culturelles dans les réponses fournies à la question de savoir ce qu'aimeraient faire les gens, ce qui les distrait et les détend.

Dans la situation actuelle, selon certaines enquêtes⁸, on peut évaluer à 30 p. 100 environ de la population totale du pays ceux qui se cultivent « activement ». Cette proportion approximative a connu une croissance brusque dans les premiers temps du développement socialiste — exprimant ainsi la soif de culture des masses —, pour s'élever plus lentement depuis quelques années. On peut de toutes façons en conclure que la catégorie de ceux qui se cultivent activement est loin d'être négligeable et continuera à s'élargir selon les prévisions ; en l'occurrence, la situation est d'ailleurs assez favorable si l'on procède à une comparaison avec les autres pays. On observe bien entendu des écarts importants dans l'utilisation culturelle des loisirs. De nombreux facteurs entrent en jeu : âge, formation, conditions financières, situation familiale, etc. Les chiffres montrent aussi que la majeure partie de ceux qui manifestent la volonté de se cultiver se trouve parmi les jeunes, et principalement chez les moins de trente ans (23 p. 100)⁹. Tandis que cette proportion n'est que de 10 p. 100 chez les paysans, mais de 30 p. 100 chez les O. S. eux-mêmes issus de familles d'ou-

⁸ Sondage sur l'utilisation des loisirs selon les couches sociales, portant plus spécialement sur la culture et les distractions, réalisé par Iván Vitányi. Budapest, 1974. MRT TK, p. 77.

⁹ Ibid., pp. 79-80.

vriers. Le rôle du niveau scolaire est particulièrement important : l'intention de se cultiver activement est particulièrement vive chez les ouvriers et les O. S. pourvus du baccalauréat, et une grande partie d'entre eux agissent en conséquence. Les sondages mettent également en lumière l'importance, outre celle du facteur temps, des attitudes psychiques, montrant ainsi combien l'activité culturelle est loin d'être seulement fonction du temps libre. L'effet du potentiel créatif existant et se développant dans les masses est particulièrement important et propre à stimuler les besoins culturels. Cette créativité est déjà développée chez les écoliers par toute la structure de l'enseignement, dès l'école maternelle et à tous les échelons de la scolarité. La formation des adultes, basée sur les résultats obtenus dans le cadre de l'école, concourt également au renforcement de cette créativité, stimulant par là les exigences à l'égard de la culture. Naturellement, la formation culturelle ne peut se développer adéquatement par le canal enseignement-formation complémentaire que si le désir de culture manifesté par les individus est nourri par l'intérêt pour la culture, et c'est là que le lieu de travail et l'entourage peuvent jouer un rôle capital dans le progrès de l'activité culturelle.

On est donc en droit de conclure, si l'on considère tout ce qui vient d'être dit, qu'il serait illusoire, au point de vue de la situation et du développement des activités de loisirs, de considérer automatiquement la réduction du temps de travail comme un gain de temps libre « culturel ». Il est indiscutable qu'une place d'une importance fondamentale revient dans toute typologie des activités de loisirs aux activités culturelles, mais celles-ci ne constituent pas le total des activités de loisirs, et nombreuses sont les activités qui peuvent être considérées comme des passe-temps. (L'esquisse typologique « *The Use of Time* » énumère 21 groupes d'activités, notamment le travail, le ménage, les soins aux enfants, leur éducation, les achats, les besoins personnels — repas, sommeil, repos, préparation professionnelle, distractions, activités sociales, loisirs actifs, loisirs passifs, télévision, lecture, voyages... Et encore, les auteurs Katja Boh et Stane Saksida n'ont-ils pas centré leur énumération sur les activités culturelles.)¹⁰ Dans cet ordre d'idées, les rapports qui existent entre temps libre et culture se présentent avant tout à celui qui les examine, tant théoriquement que dans la pratique de la société hongroise, dans la relation suivante : le temps libre assure à la formation culturelle un cadre, et l'une des catégories d'activités de loisirs les plus caractéristiques et les plus précieuses est précisément constituée par les activités culturelles. L'exploitation des rapports existant entre culture et loisirs forme pour la société hongroise un élément important du développement du mode de vie moderne et socialiste et de la mise en relief des qualités socialistes de la vie.

C'est là une tendance fondamentale. Mais il ne faut pas négliger le fait que l'épanouissement de cette tendance est entravé par de nombreuses tendances contraires qui mettent au premier plan d'autres valeurs pour l'utilisation des loisirs. Parmi ces tendances faisant obstacle à l'appréciation socialiste des loisirs

¹⁰ *The Use of Time. Daily Activities of Urban and Suburban Populations in twelve countries.* Edited by A. Szalai. The Hague—Paris, 1972. Katja Boh—Stane Saksida : An attempt at a typology of time use, pp. 229-247.

et limitant la conscience du temps libre, figurent les conceptions de la vie donnant la priorité aux rapports financiers et matériels et surtout à la consommation et à l'acquisition comme buts en soi. Ces conceptions peuvent avoir une influence néfaste et déformante sur les qualités et les valeurs socialistes de la vie, en contrariant l'utilisation intelligente et féconde des loisirs, permettant à la personnalité et à l'homme socialiste d'atteindre à un développement multilatéral. C'est précisément pour cette raison que la politique des loisirs doit tenir pour un objectif de première importance la création de conditions objectives réelles permettant d'utiliser intelligemment les loisirs, ainsi que « l'éducation aux loisirs », le développement de l'appréciation et du respect du temps libre et l'établissement d'une conscience des loisirs. Il s'agit de mettre les valeurs culturelles à la portée des masses, même si ces dernières n'ont actuellement pas encore suffisamment recours aux possibilités qui leur sont offertes et si elles ne font pas preuve d'un désir inextinguible d'assimiler les valeurs de la culture. C'est pour cela que la politique des loisirs n'a pas seulement pour tâche de satisfaire les exigences culturelles existant d'ores et déjà chez les masses : elle doit en même temps — et c'est peut-être là une tâche encore plus importante — développer ces exigences et ces besoins et éveiller dans les individus des besoins culturels élevés répondant aux qualités de la vie socialiste. Par l'éveil des exigences et la mise en place de possibilités permettant d'y répondre, nous devons travailler à la liquidation des « blancs » qui subsistent encore sur la carte culturelle de notre société. Dans le système culturel socialiste, le développement homogène et concerté de la culture des masses représente la grande chance de notre développement socialiste. Il n'a pas les mains liées par les limites imposées par le système capitaliste, d'où est absente la structure unitaire et de synthèse de la formation culturelle, où la concurrence et les points de vue commerciaux passent avant tout, et où le développement et la retransmission des valeurs culturelles constituent un terrain de chasse libre et une proie pour le profit. Dans les conditions qui sont celles du capitalisme, l'utilisation culturelle des loisirs est soumise aux objectifs fixés par le profit et la manipulation.

Cette différence, cette contradiction sont à l'origine du fait que, tandis que le progrès socialiste permet de faire aux activités culturelles une large place dans les loisirs, la réduction du temps de travail entraîne beaucoup moins un accroissement de la culture des masses dans les pays capitalistes, où les gens, loin de multiplier leurs activités de loisirs, semblent au contraire ne pas savoir quoi faire de leur temps. Parallèlement à cela, ils sont fondamentalement conditionnés par l'acquisition des biens et des moyens financiers, et on voit souvent prendre corps dans les faits la formule de Harvey Swados : « moins d'heures de travail — moins de temps libre ».¹¹ Dans les conditions qui sont celles du capitalisme, les conditions mêmes de la culture ressortissent beaucoup plus que dans le socialisme au domaine des affaires, et cela aussi montre que les besoins et les exigences de la société y jouent un rôle bien moindre dans la stimulation du développement culturel des masses.

C'est ainsi que l'on constate des différences considérables entre le monde

¹¹ In : Larrabe-Meyersohn : *Mass Leisure*. Glencoe, 1958.

capitaliste et le monde socialiste dans le domaine du livre et des exigences qui s'y manifestent. Tout le monde sait que les livres jouissent dans les pays socialistes d'un véritable culte. L'édition y produit en grandes quantités des livres de valeur qui sont à la portée de tous et de toutes les bourses, tandis que dans les pays capitalistes, les livres sont chers et presque inaccessibles pour les masses. C'est ce qui explique en partie le fait qu'il n'est pas rare de trouver chez un ouvrier hongrois une bibliothèque de plusieurs centaines de volumes — ce phénomène étant pratiquement inconnu dans les pays capitalistes les plus riches. Les habitudes de lecture se forment dès la première jeunesse, et l'on a constaté, en effectuant des sondages sur les samedis libres, que les ouvriers adultes considèrent la lecture comme une activité régulière et fréquente (les ouvriers d'usine plaçaient la lecture au cinquième rang de leurs distractions régulières, après la télévision, la radio, la lecture des journaux et le jardinage, dans une proportion relativement élevée, soit 47,6 p. 100 de l'échantillonnage¹²). Cela aussi montre que la crise prédite par Mac Luhan, la « fin de la galaxie Gutenberg »¹³, autrement dit la disparition du goût pour les livres avec l'extension des « canaux magiques » (les moyens de télécommunication, les *mass media*), est enrayerée par le goût pour la culture et les exigences culturelles de l'homme. Dans la Hongrie d'aujourd'hui, l'ouvrier qui a été formé et qui se cultive, s'efforce de perfectionner ses connaissances en fonction des besoins du développement de la vie et s'intéresse à beaucoup de choses, aux grands problèmes du monde qui l'entoure et à l'univers plus succinct de son entourage, de son lieu de travail, constitue à cet égard un personnage type. Son intérêt englobe aussi les valeurs culturelles, dont il n'est pas détourné par le besoin des biens de consommation, le désir de voiture, d'appareils de toutes sortes, etc., dont on dit si souvent qu'ils tuent chez l'homme les besoins culturels et artistiques.

Cela étant, la culture joue dans l'utilisation féconde du temps libre un rôle irremplaçable et fondamental. Bien que nous ayons repoussé l'identification automatique et sans souplesse des *loisirs à la culture*, il n'en apparaît pas moins entre loisirs et culture des *rappports directs* formant des catégories solides et fermes, et derrière eux des *rappports indirects*. Les loisirs, pris en tant qu'éléments de l'emploi du temps, font partie intégrante du système de conditions et du cadre temporel objectif qui président à la culture, et sans lesquels ladite culture est impossible. Dans le même temps, on s'aperçoit également, en analysant ces rapports, que la création et l'utilisation intelligente du temps libre fait également l'objet du processus culturel. Il ne faut pas négliger l'importance des *influences culturelles exercées sur les habitudes de loisirs* : l'évolution enregistrée en Hongrie prouve qu'un degré plus élevé de culture suscite un attrait encore plus fort, et qu'il pousse à une activité culturelle renforcée. Le développement culturel de l'individu objectivé dans la culture stimule le désir d'acquérir un niveau de culture encore plus élevé. La proportion du temps consacré à se cultiver est plus importante chez ceux qui ont déjà atteint un niveau culturel

¹² Cf. Gy. Fukász : « *A szabad szombatok bevezetésének hatása a munkások hétfői tevékenységeire* » (L'incidence de l'établissement des samedis libres sur l'emploi que font les ouvriers de leur week-end) in *Szociológia*, 1973/4.

¹³ Cf. Marshall Mac Luhan : *Die magischen Kanäle*. Düsseldorf—Wien, Econ Verlag, 1968.

assez important, et dont la formation scolaire ou autre a été plus poussée. Dans ce sens, la culture acquise a une influence directe sur la transformation en loisirs au plein sens du terme et sur l'utilisation intelligente du temps libre. La culture poussée à un certain degré assure de meilleures possibilités au développement du niveau culturel, la « vitesse acquise » est plus importante chez les individus déjà cultivés, leurs affinités avec les activités culturelles sont plus développées.

Le rôle de la culture de base en tant qu'indice de l'utilisation intelligente du temps libre apparaît à deux niveaux : d'une part le degré d'exigence, et d'autre part la réceptivité. Pour reprendre un lieu commun, on sait que les gens cultivés sont plus *exigeants* en général dans tous les domaines de la vie et sur le plan culturel en particulier. La culture de base a une incidence sur toutes les catégories d'activités de loisirs, et est à l'origine de la recherche de formes plus élevées de repos, de détente, de distractions. Elle entraîne généralement des habitudes de loisirs plus raffinées. Il est indubitable que l'exigence ne va pas automatiquement de pair avec le degré de culture, et que celui-ci n'entraîne pas toujours des activités culturelles d'un niveau élevé. Il n'est par exemple pas rare que des intellectuels se détendent précisément en se changeant totalement les idées, par exemple en pêchant à la ligne, en lisant des romans policiers ou en jouant aux cartes.

Cependant la culture de base, lorsqu'elle atteint un certain niveau, entraîne des affinités plus importantes avec les activités culturelles par la sensibilité accrue aux problèmes qu'elle implique, et elle permet à l'individu de réagir de manière adéquate aux nouveaux problèmes de la vie et d'utiliser intelligemment le temps libre dont il dispose. Les traits créateurs qui se manifestent également dans les activités de loisirs sont de nature à se répercuter sur toutes les sphères d'activité de la vie humaine, qu'il s'agisse du travail, du caractère créatif des relations humaines, etc. On comprend donc que ceux qui « s'encrent » sont assez rares parmi les gens ayant atteint un certain degré de culture.

Lors de l'analyse des rapports entre loisirs et culture, il faut également considérer les relations existant entre *la culture et le travail*. Contrairement à ce qu'affirment les conceptions erronées selon lesquelles la culture serait identifiable aux activités de loisirs et serait donc par essence exclue du domaine des activités professionnelles, et qui établissent un rapport binaire entre les loisirs et le travail, les premiers constituant une compensation au second, ce sont précisément les cadres fournis par le travail qui constituent une bonne base pour un développement culturel ultérieur, en reliant les phases convergentes de la culture des loisirs et de la culture du travail. Il arrive fréquemment que l'on nie purement et simplement le rôle culturel du travail en se basant sur une approche pratique à courte vue, comme si la culture était pour l'individu une affaire privée, indépendante de son travail et appartenant strictement au domaine des loisirs. En partant de ce principe, certains condamnent également son prestige social et refusent de reconnaître la valeur sociale de la culture et son importance du point de vue des bases de production et des forces productrices. C'est pourtant justement dans l'élévation du niveau du travail et dans le fonctionnement de l'homme en tant que force de production, qu'apparaît

l'importance énorme de la culture, du savoir. Ce phénomène est encore renforcé par la révolution scientifico-technique à laquelle nous assistons, par ses conséquences, par les exigences accrues manifestées à l'égard de la culture et du savoir, par le renouvellement et le dépassement constant de la science, l'apparition perpétuelle de nouvelles connaissances, et par l'abandon d'une partie des connaissances anciennes au fur et à mesure qu'ii en apparaît de nouvelles. Il ressort clairement de tout ceci que l'on ne peut nullement limiter la culture au domaine des activités de loisirs en niant le lien organique qui existe entre le travail et la culture. Par suite des antagonismes issus de la survivance de faux stéréotypes et de polarisations erronées ayant leur origine dans les conditions d'exploitation, on voit encore de nos jours opposer la facilité du « travail ne demandant aucune culture » à la « culture sans travail ».¹⁴

Outre le rôle grandissant des activités culturelles qui s'épanouissent et se développent dans le cadre des activités de loisirs, on voit croître également, dans la Hongrie d'aujourd'hui, l'importance de la culture liée au travail. C'est par exemple ce qui ressort de la décision du Conseil des Ministres sur la nécessité pour les entreprises de pourvoir à la formation continue des ouvriers. En dehors de son importance de principe, cette décision a également des incidences pratiques : la culture liée au travail, la formation continue et même tout simplement l'extension de la culture générale entraînent aussi des réductions de travail dans la mesure où ces activités culturelles sont poursuivies dans les limites des horaires de travail.

Les activités culturelles poursuivies en vue d'améliorer le travail ne se bornent pas à un simple développement des connaissances techniques ou scientifiques. De nos jours, les branches de plus en plus importantes des sciences sociales (sciences économiques, gestion d'entreprise, organisation du travail, management, théorie des systèmes, sociologie, socio-psychologie, design, etc.) passent de plus en plus, du point de vue de la main-d'œuvre, du stade de « software » à celui de « hardware ». Il s'agit donc d'emporter l'adhésion à la culture des couches les plus larges qui soient, en soulignant notamment l'importance pour la production de la culture générale.

Les rapports culture-travail viennent compléter les rapports loisirs-culture, sans réduire pour autant la valeur culturelle des loisirs, pas plus que ne la réduit le fait que nous considérons également l'homme du point de vue de la production, en tant que force productrice. Il ne s'agit pourtant là, comme chacun sait, que de l'un des aspects de l'existence humaine, de la totalité humaine. La place, le rôle de l'homme dans la société sont loin de se borner à son rôle de force de production. Il faut considérer en premier lieu la formation culturelle de l'homme (et cela tout autant dans le travail que dans les loisirs) comme servant le développement multiforme de la personnalité socialiste ; ce doit être là le point de départ ; il faut prendre pour base la totalité humaine afin de mettre en lumière les besoins culturels des loisirs. Il faut aussi partir de là pour pouvoir apprendre aux gens à avoir des loisirs et à les utiliser intelligemment ; il faut rechercher les rapports existant entre les loisirs et la culture

¹⁴ Cf. *Munka, technika, kultúra* (Travail, technique, culture), par György Fukász, Budapest, 1972, pp. 196-213.

— comme on l'a fait lors de la conférence « Culture et Loisirs » tenue à Budapest sous l'égide de la Société Hongroise de Vulgarisation Scientifique (TIT) et de l'UNESCO en 1971 — et s'efforcer de mettre en place toutes les conditions objectives et matérielles nécessaires à une utilisation culturelle du temps libre.¹⁵

GYÖRGY FUKÁSZ

BIBLIOGRAPHIE

- Annotated Bibliography on Leisure. Hungary. 1960-1969. Bibliographic Series 1. Prague. 1970. ECLE. 43 p. Compiled by S. Heleszta.
- The Use of Time. Daily Activities of Urban and Suburban Populations in Twelve Countries.* Edited by A. Szalai. Mouton. The Hague and Paris. 1972. p. 868.
- Compte rendu de la conférence « Culture et Loisirs », tenue à Budapest les 15, 16 et 17 avril 1971, p. 25.
- Szabad idő és művelődés* (Loisirs et culture). Budapest, 1972. Publié par la TIT, p. 520. — A nap 24 órája (Les 24 heures de la journée), pub. par le KSH (Off. Central des Statistiques). Budapest, 1965.
- Miklós Szántó : *Életmód, művelődés, szabad idő* (Mode de vie, culture et loisirs). Budapest, 1967, Akadémiai, p. 169.
- György Fukász : *Munka, technika, kultúra* (Travail, technique, culture). Budapest, 1972, pp. 393-448.
- A szabad idő felhasználásának rétegek szerinti vizsgálata, különös tekintettel a művelődésre és a szórakozásra (Sondage sur l'utilisation des loisirs selon les couches sociales, portant plus spécialement sur la culture et les distractions), réalisé par Iván Vitányi. Budapest, 1974. MRT TK, p. 121.

¹⁵ Compte rendu de la conférence « Culture et Loisirs », tenue à Budapest les 15, 16 et 17 avril 1971, p. 25.

Communauté, diffusion de la culture, société

L'EXPÉRIENCE DES BRIGADES SOCIALISTES

Est-ce une stagnation ou plutôt une évolution dynamique qui caractérisent les cinq dernières années ? A la suite de la réforme de la gestion économique, les conditions de la diffusion culturelle sont-elles devenues plus propices ou bien, étant donné l'utilisation plus large du principe de rentabilité, les problèmes en suspens de la culture publique ont-ils dû passer au second plan ? Le respect des lois de l'économie, de la production marchande n'a-t-il pas nécessairement pour conséquence le renforcement d'un esprit matérialiste, ou, en d'autres termes, ne s'agit-il pas d'un glissement catastrophique des valeurs s'effectuant progressivement au détriment des valeurs collectives ? De telles questions s'imposent à nous sous diverses formes au cours des réflexions qui mettent en regard les faits du développement économique et culturel de la demi-décennie qui vient de s'écouler.

Ces questions se présentent souvent avec une intensité dramatique. L'évolution des cinq dernières années était au fond moins spectaculaire. Une analyse de fait des processus ne justifie ni ceux qui font un éloge partial de la réforme du nouveau système économique, ni les critiques sévères qui se plaisent à susciter à ce sujet une atmosphère d'inquiétude.

Un résultat très important des cinq années envisagées est que maintenant nous raisonnons de manière plus réaliste, en tenant mieux compte des contradictions, du fait paradoxal que même les mesures positives ont leurs côtés négatifs, ainsi que du développement simultané des différentes sphères de la société.

Une caractéristique constante se révèle dans le fait qu'en posant les problèmes on soulève toujours des alternatives exclusives et ceci dans l'espoir que les phénomènes positifs et négatifs pourront être délimités d'une manière absolue. Mais, au fait, est-ce que les initiatives positives et négatives se scindent vraiment d'aussi rigoureuse façon au sein du mouvement social ? Est-il exact que seules les décisions néfastes aient de néfastes conséquences, et que les résolutions bien fondées, conformes aux nécessités historiques soient toutes salutaires avec des corollaires dénués de contradictions ?

Bien entendu, l'histoire permet de tracer des lignes de démarcation. Les intérêts du capital et de l'ouvrier se séparent nettement, en politique, et il n'est pas non plus douteux que les positions politiques et idéologiques de l'impérialisme et du socialisme se traduisent dans des contradictions antagoniques. Mais

il est plus difficile de juger les phénomènes, si l'on a l'intention d'apprécier les aspects différents de nos propres tentatives, de notre développement, si nous voulons tracer une ligne de séparation bien nette, susceptible de qualifier les phénomènes, les décisions et les institutions que nous rencontrons dans le travail quotidien. Dans ce cas le « bon » et le « mauvais » se présentent fréquemment dans un ensemble inextricable, et rarement sous une forme claire. L'art de la direction politique consiste précisément à percevoir les différents aspects des contradictions, à comprendre dans quelle mesure et pour quelles raisons certains phénomènes sont corollaires aux institutions nouvelles, aux rapports neufs. Dans quelques cas déterminés, le poids des facteurs négatifs est tel qu'une intervention, la modification de la décision originale deviennent nécessaires. Dans d'autres cas, la tension n'est pas grave et elle entraîne même une stimulation ou devient parfois une véritable source d'énergie.

Ceux qui glorifient — non sans parti pris — le nouveau mécanisme économique et ceux qui en sont les critiques sévères parviennent aux mêmes constatations extrêmes, parce qu'ils négligent ces caractéristiques de l'évolution. Dans leurs analyses, ils ne sont pas assez objectifs, ne tiennent pas compte des données historiques, de ce singulier enchevêtrement du passé, du présent et de l'avenir. Ils s'efforcent de proposer des solutions simplifiées là-même où les contradictions rendent les phénomènes *a priori* ambigus. Il relève de ces simplifications la supposition que toute décision éperonnant le développement de l'économie populaire pourrait servir directement l'accumulation des valeurs culturelles, que la mise en avant des besoins matériels des ouvriers serait susceptible d'avilir le travailleur, qu'invoquer les intérêts individuels accroîtrait l'égoïsme. En réalité, les relations entre la vie économique, politique et spirituelle sont à plusieurs faces. Il est vrai qu'en fin de compte, c'est l'existence qui détermine la conscience, mais l'existence n'évolue pas en ligne directe. Au contraire, ses changements se reflètent dans la conscience à travers de multiples diffractions.

Une particularité de notre développement qui n'a pas été analysée suffisamment réside dans l'apparition simultanée de certains besoins accentués qui sont, d'une part, des exigences de consommation que la bourgeoisie des pays capitalistes disposant d'une industrie développée a pu satisfaire avec succès, d'autre part, des exigences ayant trait aux valeurs sociales et culturelles qui s'attachent très intimement à l'essence même du socialisme et ne peuvent être satisfaites que dans les conditions d'une société socialiste. C'est sous la lumière de cette contradiction que nous nous proposons d'examiner le problème des réformes en matière de diffusion de la culture, ainsi que le rôle joué par les communautés dans les transformations structurales de ce domaine.

La diffusion de la culture est basée sur l'existence d'hommes actifs réfléchis ; elle ne suppose pas seulement une réception passive mais aussi une participation active. Donc une condition absolument nécessaire au développement de cette diffusion est l'aspiration aux connaissances, au savoir : l'homme curieux qui veut la culture. La réforme de la gestion économique a-t-elle stimulé ou affaibli le désir d'apprendre ? Les indices culturels des cinq années écoulées té-

moignent-ils d'un progrès ou d'un recul ? Les faits portent témoignage de plusieurs tendances qui se rencontrent, se corroborent ou s'infirmement. D'une part on a pu constater qu'auprès des indices quantitatifs, ce sont les indices qualitatifs qui ont été mis en avant et soulignés au cours des cinq dernières années. Le développement avec dynamisme de l'économie populaire, la coopération internationale ont permis d'utiliser rapidement les récentes découvertes scientifiques, d'accroître le rôle des facteurs spirituels et d'introduire des innovations techniques. La structure moderne de la fabrication, l'emploi des chaînes de machines à contrôle automatique, le parc des calculateurs supposent une direction plus moderne, une main-d'œuvre de plus haute qualification. Les modifications survenues dans l'agriculture ouvrent les mêmes perspectives.

La nouvelle gestion économique a fait appel à de nouveaux stimulants : elle s'appuie davantage sur l'intéressement. Les conditions de salaire et de revenu se rattachent plus directement au rendement, les indices reflètent d'une façon plus nuancée l'efficacité du travail, la rentabilité. Ces changements — quoique nous soyons encore loin d'exploiter nos possibilités — ont eu pour conséquence d'intéresser plus étroitement l'ouvrier, le membre de la coopérative agricole au développement de son entreprise ou de son exploitation agricole. A l'époque de l'édification du socialisme la réalisation de ces possibilités — en dehors de maints autres facteurs — dépend aussi de l'expérience, de la largeur de vue, de la culture générale des travailleurs d'une fabrique ou d'une exploitation agricole, s'ils connaissent bien leurs droits, leurs devoirs, mais elle dépend aussi de l'intelligence et de la souplesse d'esprit des dirigeants.

Au cours des trois décennies écoulées presque toutes les couches de la société ont subi des changements fondamentaux. Plus de deux tiers des dirigeants et des intellectuels avaient commencé leur carrière comme travailleurs manuels ou encore ils étaient de souche ouvrière ou paysanne ; la couche de travailleurs intellectuels, prise au sens le plus large — y compris les fonctionnaires, les employés de l'administration —, s'est également renouvelée dans une proportion approximativement similaire. Un peu plus d'un tiers (36 p. 100) des ouvriers qualifiés, près de deux tiers (60 p. 100) des ouvriers spécialisés et plus de deux tiers (68 p. 100) des ouvriers auxiliaires sont d'origine paysanne. Non seulement leurs conditions de propriété mais aussi la forme de vie des travailleurs des coopératives agricoles se sont transformées : ils conduisent des machines, font leur travail au sein d'un ensemble organisé, dirigent des processus technologiques, etc. L'adaptation à la nouvelle situation — surtout dans la première décennie après le tournant de 1948 — a mis à contribution d'immenses énergies. La nouvelle couche de dirigeants et d'intellectuels a passé, d'une manière presque continue, d'un établissement d'enseignement dans l'autre ; suivant là des cours de politique, commençant à apprendre ici des langues étrangères. Une pareille activité a pu être constatée aussi dans d'autres domaines, à d'autres niveaux. Une soif de connaissances réprimée pendant des siècles s'est manifestée. Les possibilités offertes par le pouvoir ont été accueillies avec enthousiasme. On ne saurait surestimer l'importance de ce processus. Non seulement le monopole culturel des anciennes classes dominantes s'est évanoui ; mais quant au niveau

de scolarisation, la Hongrie a atteint un standard européen. Cependant, l'évolution rapide a eu son revers : beaucoup de personnes passaient à étudier tout leur temps libre, l'étude empiétait sur les loisirs, sur le repos ; souvent les membres de la même famille ne se voyaient point pendant de longs jours. Dès le milieu des années soixante, les signes d'une extrême fatigue se manifestèrent chez une certaine catégorie de gens. Nous ignorons la mesure, l'étendue de ce phénomène. La transformation de la structure de consommation a eu aussi une répercussion — à travers certaines entremises — sur ce processus.

Le niveau de la culture publique, les institutions communautaires et la pensée communautaire ne sont pas les symptômes accessoires, périphériques, les éléments accessoires de la transformation socialiste ; ils relèvent de l'essence même du socialisme. Ils constituent à la fois une fin et fournissent, en fonction de leur réalisation, les conditions du développement ultérieur. A cet égard, nous pouvons affirmer que le niveau culturel, le renforcement et l'institutionnalisation de la pensée communautaire représentent aussi parfaitement « l'unité de mesure » de l'évolution socialiste que les indices de production. Bien plus : à un degré déterminé de l'évolution, en raison de la mise au premier plan des facteurs qualitatifs, le développement des forces de production devient de plus en plus fonction de ces facteurs.

Personne ne contestera la véracité — in abstracto — de cette affirmation. Mais si nous concrétisons nos points de vue, nous retombons aussitôt dans l'embarras des contradictions. Avant tout : l'accroissement de l'efficacité économique et le relèvement du niveau culturel, le développement des forces de production et l'affermissement des institutions communautaires dans les conditions de propriété socialiste ne sont pas forcément parallèles et ne s'additionnent pas toujours. Dans la répartition annuelle du revenu national, il faut opérer certaines concentrations et les grands investissements industriels peuvent absorber, pendant un temps plus ou moins long, les fonds financiers nécessaires au développement des établissements culturels et sociaux ; l'appel à l'intérêt individuel et, dans un sens plus large, l'utilisation du système marchandise-monnaie dans l'économie socialiste planifiée peuvent — du moins dans la conscience de certaines couches — renforcer l'esprit — et la pratique même — de l'égoïsme, de l'avidité, de l'âpreté au gain.

Les adeptes de l'uniformité voudraient faire cesser les contradictions mentionnées et éliminer les paradoxes. Or, l'histoire ne tolère pas les solutions arbitraires. L'application du système monnaie-marchandise dans les cadres de la planification économique socialiste, au niveau actuel du développement, est une nécessité objective. D'autre part, c'est un fait que la force magique fétichisante de la production marchande — décrite d'une façon frappante par Marx dans *le Capital* — peut être complètement contrebalancée, mais ne peut être complètement éliminée avant que ne soient réalisées les formes communautaires de la répartition.

Nous devons donc compter d'avance avec des effets négatifs et faire des efforts conscients pour les limiter, les neutraliser. Cependant, les solutions verbales ne suffisent point : une critique qui se borne à de simples paroles, quoique

passionnées, ne peut être efficace envers des phénomènes économiquement conditionnés. Des mesures cohérentes sont nécessaires, ainsi qu'un soutien organisé, résolu des institutions socialistes, des formes de contact. Ce groupe de problèmes renferme quantité d'éléments, à savoir : les questions de la propriété sociale, de la démocratie socialiste, d'une politique scientifique, d'une politique éducationnelle, enfin de la politique sociale et de l'hygiène publique — éléments qui dans leur totalité sont de nature à déterminer le caractère socialiste des conditions sociales.

Selon certaines thèses, le désir d'une existence communautaire est une particularité qui varie avec l'âge : seuls les jeunes éprouvent le besoin d'une forme de vie communautaire. « La génération moyenne » — lorsqu'elle a déjà fondé une famille — se trouve à l'aise en famille. Elle préfère un isolement tranquille dans son foyer et trouve le repos surtout dans la détente. Les plus âgés passent volontiers leur temps dans les cercles, dans les parloirs des foyers culturels. Cependant, ces compagnies occasionnelles, reliées par des liens ténus, ne peuvent pas aspirer au nom de communauté, il manque là les objectifs communs, l'activité commune — le temps passé ensemble se réduit à des causeries souvent superficielles.

Le besoin d'une vie communautaire serait donc une caractéristique de génération. Cette affirmation semble incontestable si nous identifions la communauté à un type de communauté déterminé. Je pense à un groupe de jeunes qui passent ensemble presque tous les moments de leurs loisirs et les organisent en commun, donc à un lien communautaire serré qui, plus d'une fois, remplace le foyer familial lui-même. Il est caractéristique de ce groupe que ses membres écartent les soucis existentiels, qu'ils s'abandonnent à un état de « flottement ». Cet état — dont les bases matérielles sont presque toujours assurées par les parents — appartient effectivement en premier lieu aux jeunes. Mais cette forme d'existence n'apparaît que comme variantes possibles ou succédanés des liens communautaires. La communauté socialiste embrasse des relations humaines, des sphères d'activité en rapport avec l'essence même des conditions socialistes ; son orbite, sa force d'action ne peuvent être réduites à l'une ou l'autre génération de notre société, aux distractions en commun, aux loisirs passés ensemble.

La communauté n'est pas identique au petit groupe. D'abord, tous les petits groupes ne constituent pas une communauté, ensuite, la notion « communauté » sert à désigner également d'autres formes de communication sociale plus universelles. L'image de la communauté — tracée ci-dessus — identifie celle-ci à un type de communauté qui est en essence celui des troupes de scouts, des « bandes », des clubs de jeunes — quelque différents qu'ils soient quant à leurs objectifs, mais étant, au fond, tous pareils par leur structure.

Si l'on considère la question du point de vue historique, les formes déterminant l'existence de dizaines et de centaines de milliers de personnes, donc des formes de communauté à l'épreuve du temps, ont servi de cadre à l'organisation de la production, ce qui les distingue nettement des communautés organisant des loisirs libres. Il y a — historiquement — une exception à cette règle : la

société bourgeoise qui s'était pour ainsi parler atomisée, précisément parce que la production capitaliste avait désagrégé les communautés productrices.

Les communautés connues de la formation précapitaliste étaient des groupements peu structurés, à l'effectif modeste. La communauté basée sur l'organisation de production était identique à la société elle-même. Au niveau actuel du progrès social, l'universalité des rapports communautaires ne saurait plus signifier que société et communauté soient synonymes. Le socialisme pourra devenir une société communautaire en tant que système de communautés de production.

Nous nous trouvons au premier stade du développement caractérisant cette époque historique. Mais déjà, au stade actuel de notre développement, il faut le souligner nettement : les communautés bien organisées, permanentes, ne se produisent que dans des organisations de production — ces communautés peuvent servir de cadres au travail commun, à la culture, ainsi qu'à l'utilisation raisonnable des loisirs. Bien entendu, il serait avantageux pour la mentalité socialiste si l'on pouvait augmenter le nombre des organismes politiques, des organes administratifs autonomes — par exemple clubs de jeunesse, établissements culturels, conseils de village, groupes de comédiens amateurs — qui sont capables de développer parmi leurs membres l'esprit communautaire, la conscience d'une responsabilité réciproque. Mais seules les usines, les coopératives agricoles, et, dans une plus large mesure, les collectivités et les organismes de production ayant un objectif social sont propres à faire entrer dans la pratique de tous les jours le caractère social de la propriété et à permettre que les producteurs — d'abord au niveau de leur milieu restreint — mettent sous leur contrôle leurs propres conditions sociales.

Les objectifs fondamentaux du programme relatif à la diffusion de la culture socialiste se proposent notamment d'encourager les travailleurs à développer et à s'approprier leur potentiel de production. Et nous employons la notion de potentiel de production dans son sens le plus large, en y comprenant les conditions sociales où se poursuit la production et même la reproduction sociale.

A ce propos, je voudrais m'étendre sur les possibilités des brigades, des coopératives socialistes. En me limitant strictement au sujet, j'examinerai en détail le problème des brigades appelées « socialistes ».

Plus d'un million et demi de personnes se groupent à présent dans les brigades socialistes et c'est certainement cette forme qui présente les meilleures chances pour constituer des communautés. Voici l'objectif déclaré du mouvement : travailler, vivre, étudier d'une manière socialiste : un programme complet et sérieux. Or, les analyses empiriques fournissent la preuve que ce programme se réalise de façon unilatérale, que, actuellement, la brigade socialiste sert beaucoup plus comme cadre de l'organisation aux compétitions de travail, et n'est pas devenue encore une forme d'existence capable de renouveler le mode de vie, le mode d'existence des gens, de restructurer leurs objectifs, leur hiérarchie des valeurs.

Le mouvement des brigades socialistes, considéré du point de vue historique, est une institution relativement récente. Les premières brigades socialistes

ont été constituées en 1959, la plupart n'ont qu'un passé de quelques années. On peut aisément comprendre qu'elles ne soient pas encore parvenues à maturité : elles cherchent leur voie. Il est, par ailleurs, inquiétant que certains dirigeants d'entreprise, certains organismes économiques demeurent réticents devant la forme actuelle du mouvement. Ils n'analysent pas les raisons du formalisme qui règne aujourd'hui dans ce mouvement. Ils ne se rendent pas compte des efforts multiples, conjugués qui s'imposent afin que le programme du mouvement se réalise.

Quelles sont actuellement les « unités de mesure » en cours dans l'appréciation des brigades socialistes ? Chaque brigade est tenue de produire un indice déterminé de l'activité de brigade. Le système des primes encourage l'activité de la brigade, si celle-ci satisfait à ses engagements. Une partie de ceux-ci est en relation avec la poursuite du plan de l'entreprise.

La réalisation harmonieuse du plan et des objectifs du mouvement de brigade est une condition indispensable pour que les personnes travaillant dans le sens des buts communs de la brigade soient vraiment communautaires, et que l'organisation de production socialiste devienne le cadre de cette communauté.

Cependant le mouvement peut aboutir à une impasse s'il se concentre exclusivement sur la production en négligeant ou en traitant d'une manière schématique les autres objectifs de la brigade.

Toutefois, le programme du mode socialiste du travail ne peut se borner à accomplir des tâches prévues dans les décisions de l'entreprise. L'élément socialiste est garanti précisément par une optique patronale à laquelle l'ouvrier est déjà parvenu : son droit légalement assuré et ses possibilités d'être renseigné quant aux affaires de sa propre entreprise, de prendre part aux décisions de l'entreprise lesquelles touchent ses conditions de travail. Les paramètres techniques qui changent rapidement, le grand nombre des informations nécessaires à l'étude du marché, et une série d'autres données technologiques et économiques, ne permettent pas, dans les circonstances actuelles de la division du travail, d'assurer le concours de la collectivité entière de l'entreprise en vue de la détermination des articles à fabriquer, de désigner les types de produits, etc. Mais l'usine n'est pas seulement une unité de production, elle est aussi une organisation *sociale*, c'est-à-dire un cadre d'organisation de certains rapports humains et de relations sociales déterminées.

Tout ouvrier qui connaît plus ou moins le fonctionnement de son usine se fait une opinion sur le caractère des relations humaines. Or, dans maintes usines, ces opinions ne trouvent pas l'expression, on leur refuse la publicité. Les meetings de production sont destinés à cet effet. Mais devant une collectivité plus grande — devant plusieurs centaines de personnes — les ouvriers, souvent peu entraînés à l'art de la parole, n'interviennent pas volontiers.

Les meetings des brigades socialistes offriraient, pour cette raison, un plus favorable terrain où l'on se prononcerait ouvertement, en confrontant les différents points de vue. Or, d'après les enquêtes sociologiques les dirigeants des entreprises n'attribuent pas l'importance convenue aux fonctions ci-dessus mentionnées des brigades — et cela malgré les décisions et les avertissements du

parti et du gouvernement. Si l'on ne demande pas l'opinion de la brigade en tant que collectivité, ni de l'ouvrier comme membre de la brigade, et si l'on ne les tient pas au courant des décisions social-politiques de l'entreprise, si l'on ne se soucie pas des vues du travailleur en procédant à la répartition du fonds culturel — il ne peut, certes, pas se sentir maître dans l'entreprise ni s'identifier avec les objectifs de celle-ci. Cependant, ses compétences en matière social-politique ne représentent qu'un but secondaire. Maintes brigades socialistes, particulièrement celles qui travaillent ensemble depuis longtemps et se recrutent parmi des ouvriers appartenant à la vieille garde de l'entreprise, sont d'ores et déjà capables de formuler des opinions mûries et d'avoir voix au chapitre quand il s'agit du processus de travail, tels que la division du travail, le règlement du rythme du travail et des conditions de salaire, l'élection, le choix des dirigeants aux postes n'exigeant pas une connaissance professionnelle exceptionnelle. Les brigades socialistes peuvent jouer un rôle important dans la rédaction des contrats collectifs et dans le contrôle de l'observation de ces contrats.

Que les directeurs techniques ou commerciaux d'une entreprise optent totalement en faveur de la production, ne voyant dans l'ouvrier que la main-d'œuvre, n'a rien de choquant en soi, quoique le type idéal du dirigeant économique socialiste doive adopter une attitude différente. Cependant l'attitude de l'administrateur, du directeur est déterminée — au moins dans la pratique — par les intérêts qui suggèrent au dirigeant à l'horizon étroit, ne comptant qu'avec ses intérêts immédiats, de juger toute institution, tout événement du seul point de vue de l'accomplissement du plan. Il s'ensuit donc un cercle vicieux : les ouvriers restent passifs, puisque les directeurs économiques, lorsqu'ils les renseignent, le font de manière purement formelle, l'opinion de l'ouvrier ne les intéresse qu'assez peu ; les directeurs économiques de leur côté invoquent la passivité des ouvriers et n'attribuent aucune importance à l'information qu'ils leur fournissent. Ce cercle vicieux ne peut être brisé que par les organes du parti et, dans les ateliers, par les communautés communistes qui connaissent intimement la vie des travailleurs.

Les directeurs économiques doivent tenir compte des intérêts de la branche dont ils s'occupent, des délais fixés, des limites imposées par les règlements salariaux et financiers. L'organe du parti est un organe *politique*. Sa mission fondamentale est de faire valoir le plus efficacement possible la volonté de la classe dominante, celle de la classe ouvrière. Ce fait s'exprime avant tout par la manière dont il représente les intérêts de toute la nation, mais ne se borne pas seulement à cette activité. Il faut mettre en vigueur le pouvoir des travailleurs dans chaque fabrique, dans chaque usine ; l'organe du parti se charge d'une tâche importante, à savoir d'assurer « la participation de grandes masses de travailleurs à la direction de l'entreprise et de l'usine ». Cet objectif ne peut être réalisé, dans l'enchevêtrement des intérêts contradictoires, qu'au moyen d'une lutte obstinée, patiente, d'autant que l'on se heurte souvent à une routine invétérée, à une inertie désarmante. Les efforts dans ce sens ne porteront leurs fruits que si les organes du parti mobilisent aussi les membres des brigades socialistes en vue d'exercer leurs droits légitimes.

Le porte-parole d'une brigade socialiste doit être un homme intègre, fidèle à ses principes. Il n'est donc pas indifférent de savoir qui sera placé à la tête de la brigade, et comment cette élection aura lieu. Selon l'acte de fondation le chef de brigade est élu par les membres de la brigade eux-mêmes. C'est là une condition importante d'une atmosphère démocratique de la formation d'une communauté. D'après les rapports des enquêtes, ce principe n'est pas toujours observé : en certains endroits, le chef de brigade est désigné ou encore, en créant « un fait accompli », on rend l'élection purement formelle. Selon les résultats des enquêtes, on désigne souvent un partenaire « loyal », accommodant, quelqu'un que l'on peut aisément convaincre de l'importance des heures supplémentaires, de l'utilité — au point de vue de la population entière — du travail social. Or, sous l'aspect de l'esprit de brigade et encore davantage sous celui de la formation d'une communauté, il n'est pas du tout indifférent si le dirigeant est *désigné* ou bien — conformément au sens de justice des travailleurs — *élu*.

En apparence, nous nous éloignons de notre sujet : le rôle de la communauté dans la diffusion de la culture. Mais, ce n'est qu'en apparence. Car, si la brigade socialiste — sur laquelle nous voudrions démontrer le rôle de la communauté socialiste qui a sa racine dans l'organisation de la production — est en premier lieu une forme de communauté ayant pour but d'organiser les compétitions de travail, et si l'exigence : « travailler d'une manière socialiste » se borne à remplir les indices prévus du plan, dans ce cas les autres objectifs — sociaux, culturels — de la brigade deviennent aussi formels. Mais si nous tenons compte des brigades socialistes — au cours de l'organisation sociale du travail — en tant que communautés en puissance, phénomène avec quoi nous devons compter lors de leur qualification, si nous considérons comme l'objectif principal de la brigade socialiste d'aider et de faciliter pour les ouvriers de l'usine et avant tout les membres de la brigade le contrôle collectif des conditions du travail, alors les autres objectifs de la brigade auront aussi une portée plus utile.

La devise : travailler d'une manière socialiste doit avoir pour sens : ce qui se passe dans l'usine, dans la production, dans l'existence même de la fabrique me concerne de près. Dans l'organisation du travail social le rôle du directeur, de l'ingénieur, du contremaître et de l'ouvrier est naturellement très différent. La division technique du travail réclame de la rigueur dans la répartition des rôles. Mais la division sociale du travail ne peut pas se réduire à la division technique du travail. Une grande usine est un organisme social. La réglementation des relations a plusieurs aspects, qui ne sont ni techniques ni commerciaux. Et, en faisant fonctionner les régulateurs, il faut compter d'une manière nouvelle avec les brigades socialistes et leurs représentants. La conscience d'une responsabilité vis-à-vis de la *totalité* de la société socialiste ne peut être formée et fortifiée qu'à travers ces agents médiateurs.

Nous en arriverons aux mêmes conclusions si nous voulons interpréter l'activité des brigades socialistes au point de vue de la diffusion de la culture. Cette diffusion présuppose des personnes qui agissent et qui réfléchissent. La diffusion de la culture est « liée à toute la vie sociale et constitue un moyen important quant à l'évolution de l'universalité humaine ». Selon nos conceptions

relatives à ce sujet « l'homme cultivé est celui chez qui la curiosité à l'égard de la culture et des connaissances est continuellement en éveil, et qui est capable de mettre les connaissances acquises dans la vie quotidienne au service de ses amis, de ses collaborateurs, et, en général, de toute cause humaine ».

Les brigades socialistes deviennent les vrais véhicules de la culture publique si leur activité sert effectivement à faire avancer l'universalité humaine et favorise de façon croissante la présence et l'absorption des valeurs de la culture socialiste. Dans ce sens, les différents éléments du slogan « travailler, vivre d'une manière socialiste » se complètent organiquement. Lorsque, par contre, les vues sont étroites dans les exigences relatives au travail — conformément à une logique technocrate spéciale — et si l'on considère l'ouvrier uniquement comme une main-d'œuvre, les études et la culture deviennent des éléments accessoires et la notion d'« universalité » se change en un slogan vide de sens.

Les enquêtes empiriques opérées dans les brigades socialistes apportent de précieux enseignements à ce point de vue. Les enquêtes cherchaient à déterminer ce que devient la structure de l'activité collective des brigades socialistes en dehors des tâches d'ordre productif qui, dans leur essence, se limitent aux travaux relatifs à l'accomplissement du plan.

Structure de l'activité collective des membres des brigades

Durant les trois derniers mois, avec la brigade n° 637	a participé			
	non	une fois	plusieurs fois	
— excursion	75,7%	14,8%	9,5%	100%
— théâtre	72,5%	19,9%	7,6%	100%
— cinéma	62,5%	18,6%	18,9%	100%
— conférence de vulgarisation	56,0%	21,4%	22,6%	100%
— accueil d'hôtes	60,9%	18,9%	20,2%	100%
— espresso, restaurant, réunion « devant un verre »	38,7%	28,7%	32,6%	100%
— travail social	8,9%	21,5%	69,6%	100%
— manifestations politiques	29,9%	27,5%	42,6%	100%
— travail en commun (entraide)	47,6%	23,1%	29,3%	100%

C'est le travail social qui reçoit le maximum de points, ainsi que l'engagement de production. La participation aux manifestations politiques désigne en général la fréquentation des meetings. Bien plus rare est l'échange de vues avec les dirigeants de l'usine, l'examen des difficultés, des doutes, des propositions dans une atmosphère de camaraderie. Les « performances » culturelles sont d'un caractère tout à fait accessoire.

Dans le contexte donné, nous regardons comme particulièrement impor-

tants la place et le rôle de la culture politique dans l'activité collective des brigades et dans les aspirations des membres de la brigade. D'après l'enquête déjà mentionnée, les membres de la brigade socialiste ont donné à la question suivante : a) Que devraient réaliser les membres de la brigade sur le terrain de l'enseignement et de la culture ? b) Quelles devraient être selon vous les réalisations des membres de la brigade sur le terrain de l'enseignement et de la culture ? les réponses suivantes :

N° 350	%
— intensifier la formation professionnelle	56,0
— l'éducation scolaire	13,8
— développer la lecture des œuvres littéraires	8,5
— inciter plus vivement à la lecture des journaux	2,5
— obtenir une fréquentation plus active des cinémas et des théâtres	6,3
— développer l'intérêt pour les œuvres musicales	0,8
— organiser davantage d'excursions, favoriser le tourisme dans le pays même	6,8
— pas de réponse	5,3
	100,0

Reconnaître l'importance de la formation professionnelle est en soi-même un fait positif. Mais cette reconnaissance ne se traduit pas par le nombre de ceux qui entreprennent des études, et, d'autre part, il est inquiétant que la formation professionnelle l'emporte sur des intérêts que peuvent susciter la vie publique et la politique.

Par « culture politique » nous n'entendons pas seulement le programme des cours idéologiques. La culture politique est tout un système de vues, de facultés, d'aptitudes qui permettent de bien interpréter les expériences quotidiennes, de déceler les contradictions, d'établir les formules raisonnables servant à dépasser les contradictions et à façonner les activités sociales. Les communautés ne naissent pas sans avoir des objectifs. Le fait est encore plus vrai pour les communautés socialistes : elles ne peuvent s'établir et se fortifier là où le lien entre les perspectives du socialisme et le travail quotidien se brise. Vue sous cet angle, la culture politique elle-même a quelque chose d'artificiel si elle ne se rattache pas à l'activité quotidienne de l'usine, aux efforts conscients des brigades socialistes d'être présentes comme facteur social dans la vie de l'usine. Et vice versa : l'activité ne peut être efficace, persévérante et constante si des valeurs de moyens, des indices de plan, des systèmes de primes en représentent le point de rapport. Il est évident que ces objectifs ne peuvent être atteints par les brigades socialistes abandonnées à elles-mêmes. Le soutien politique des organes du parti et des communautés communistes est également indispensable à cet égard.

Le recyclage professionnel ultérieur et la formation politique sont d'ailleurs inséparables des objectifs et des perspectives de communautés et des individus. Si dans une usine on observe le sous-emploi des experts hautement et

moyennement qualifiés, ce qui à l'échelon national s'explique par le fait que le changement de structure professionnelle, planifié par un organe central, précède la transformation de la structure locale, — la formation professionnelle, d'une manière paradoxale, loin d'augmenter le capital spirituel mobile, accroîtra peut-être le nombre des insatisfaits. Ou encore : si les ouvriers constatent que ni l'expérience politique ni la culture ne prêtent des qualifications suffisantes dans l'usine pour occuper les postes de haute hiérarchie, on peut présumer que le prestige des cours politiques ira en décroissant et qu'il y aura d'autant moins d'espoir que cet enseignement se rattache directement aux processus sociaux déterminant aussi le travail quotidien à l'usine, et qu'il s'adapte aux nécessités de la pratique.

Les engagements culturels des brigades prévoient en général la fréquentation en commun des théâtres, des cinémas, des spectacles de cirque, des concerts. Ces engagements peuvent, bien entendu, susciter l'intérêt culturel, inviter à se cultiver, favoriser les rapports multiples, familiers et amicaux. Mais, sous leur forme actuelle, ils ne peuvent remplir leur rôle — ou seulement d'une manière imparfaite.

Parmi les raisons qui influencent l'efficacité des engagements culturels, nous soulignerons le formalisme, d'une part, et, de l'autre, le manque d'initiative. Les raisons plus profondes du formalisme résident dans l'existence d'un fossé entre le programme : « vivre et se distraire d'une manière socialiste » et le travail, l'étude. En général, dans notre pensée existe entre le temps consacré au travail et celui consacré aux loisirs, entre la vie privée et la vie publique, une cloison trop hermétique.

Et sur ce point nous sommes confrontés à nous demander ce qu'il arriverait si, tirant de tout ceci des conséquences imprévues, les membres de la brigade socialiste exigeaient de fréquenter les cercles, de rencontrer des écrivains, des artistes, pour confronter des idées, etc. Si un tel mouvement touchait de grandes usines, des difficultés insurmontables en surgiraient — apparemment. On se rendra compte qu'après les heures de service il y aurait très peu de salles, dans l'usine, propres à permettre aux travailleurs de passer agréablement et confortablement leur temps libre. D'autre part, dans les foyers culturels, dans les maisons de la culture, ce sont les cercles d'étude, les groupes artistiques autonomes qui occupent toute la place.

Si nous voulons que les brigades soient vraiment les médiatrices, les réalisatrices de la forme de vie socialiste, il nous faut créer à leur intention les conditions d'une existence communautaire. Et non seulement il est nécessaire de créer des conditions socio-politiques, mais aussi des conditions objectives : Ces salles où les membres de brigades socialistes peuvent se rafraîchir, se divertir, passer une partie de leurs loisirs.

Il serait également profitable à la formation des collectivités — ce qui en même temps augmenterait l'autorité des chefs de brigade — si le programme culturel et sportif de l'entreprise était établi avec la participation de ces chefs. Le caractère de ces programmes variant, bien entendu, selon les différentes usines. Pour celles dont les travailleurs logent à proximité, la situation est évi-

demment plus simple que pour les usines où les ouvriers arrivent chaque jour des villages environnants.

La stratification de l'usine exerce une influence certaine sur l'établissement du programme, les différentes strates des travailleurs étant : les ouvriers auxiliaires, les ouvriers spécialisés, les ouvriers qualifiés, une certaine proportion de travailleurs intellectuels, administratifs, ainsi que le classement par génération des ouvriers, le nombre des femmes, etc.

Certes, la création des conditions optimales — ou au moins approchant l'optimum — constitue une tâche de plusieurs dizaines d'années. Et nos efforts tendant vers ce but n'auront une chance de réussir que si les entreprises et les organes administratifs du lieu d'habitation des ouvriers de la fabrique coordonnent leurs perspectives, réalisant leurs conceptions avec la participation des travailleurs. A longue échéance il est possible de concilier les efforts d'éducation des communautés avec des plans d'ordre socio-politiques, à savoir : construction de maisons d'habitation, développement de crèches, d'écoles maternelles, etc.

Dans l'examen des communautés issues des organismes de production, nous avons porté notre attention tout d'abord sur les brigades socialistes des usines. Mais les brigades des coopératives agricoles n'en seraient pas moins de cadres appropriés aux communautés de production.

L'analyse des similitudes et des différences dépasserait notre propos qui a pour but de poser le problème des brigades. Nous voudrions seulement signaler qu'il serait souhaitable et même nécessaire de s'occuper, sous ce rapport, des grandes exploitations agricoles employant actuellement plusieurs centaines d'ouvriers et disposant d'un important parc de machines : comment serait-il possible de créer dans ces exploitations les cadres d'un mouvement d'organisation basé sur l'idée communautaire et sur la volonté de se cultiver en commun ; ce mouvement devant compter naturellement avec la présence de l'intérêt privé et d'une propriété collective, l'exploitation domestique et bien d'autres éléments ayant une incidence sur la forme de vie paysanne. Il est à prévoir que la grande exploitation agricole moderne ne deviendra pas une communauté primaire comme les coopératives de production agricoles — coopératives « naines » — des années cinquante. En d'autres termes, si l'on examine les possibilités de l'organisation du travail dans la grande usine socialiste moderne, on doit se rendre compte que la coopérative de production agricole ne pourrait se transformer en communauté que sous forme de *système* des petites communautés agissant ensemble en faveur d'un but commun. Mais de tels efforts ne porteront leur fruit qu'à condition de considérer la coopérative non seulement comme une organisation de production, mais aussi comme un produit *social*, c'est-à-dire de tenir compte dans une large mesure des nouvelles relations spéciales qui se créent dans les coopératives et aussi des traditions et des obligations qui empêchent la formation de relations nouvelles ou — au contraire — les favorisent. Mais les traditions ne sont pas nécessairement négatives. Les formes de manifestations primaires du chant et de la danse pratiqués en commun se rattachent au travail. Il est certain que dans l'organisation de travail des coopératives de production agricole — surtout pendant l'hiver — on

retrouve aujourd'hui encore ces formes du travail en commun que le chant en commun rend plus émouvant et plus humain.

Dans les coopératives de production — en tenant compte du niveau de la scolarité des membres, de leur possibilité de se cultiver — l'organisation systématique de la diffusion culturelle est une nécessité interne de l'établissement des communautés encore davantage que dans les usines. Cependant, la situation de la diffusion culturelle est plus défavorable dans les coopératives de production. On ne peut s'attendre à un revirement à cet égard que si les conseils et l'intelligentsia agraire, toujours plus nombreuse, reconnaissent le rôle de la diffusion de la culture dans la vie sociale de la campagne, devenant ainsi les propagateurs, les soutiens, les animateurs des initiatives tendant vers cet objectif.

TIBOR HUSZÁR

Nouvelle politique de l'édition en Hongrie

Les études de R. Escarpit¹ exposent d'une manière intéressante les problèmes de l'édition et de la lecture tels qu'ils se posent, surtout, dans la société capitaliste. On ne peut que louer l'effort de l'auteur pour étendre aussi ses recherches aux pays socialistes, sans passer cependant sous silence le fait que ses observations dans ce domaine sont sommaires, souvent imprécises, en raison de l'insuffisance de sa documentation et d'une connaissance peu solide de la situation réelle de la culture de ces pays. Avec la postface que nous nous permettons d'ajouter à la traduction hongroise de ces études, nous voudrions esquisser, sur la base d'expériences acquises en Hongrie, les principales tendances de l'évolution de l'édition et de la consommation de livres dans la société socialiste.

UNE COMPARAISON

Les études de M. Escarpit nous incitent à définir, à l'aide d'une comparaison, les caractéristiques de la politique actuelle de l'édition en Hongrie. Cette comparaison, nous ne la ferons pas en tenant compte, d'une manière générale, de l'activité déployée sur ce plan dans les pays capitalistes, mais nous opposerons essentiellement l'évolution de l'édition et de la lecture sous le régime socialiste à la situation dans ce domaine en Hongrie sous le régime capitaliste. Il vaut d'autant plus la peine de faire cette comparaison que la différence entre les deux tendances de l'évolution s'était déjà affirmée chez nous, et d'une manière frappante, il y a cinquante ans. La République des Conseils avait en effet nationalisé l'industrie du livre et les entreprises de diffusion, et réformé, en peu de temps, l'édition et la diffusion en faisant désormais de la qualité des publications leur objectif principal. Outre les publications politiques au service des intérêts immédiats de la révolution, les classiques hongrois et étrangers avaient été édités à grand tirage. Un vaste réseau de diffusion fut créé ; les livres se vendaient partout : dans les villes, les bureaux, dans les usines, les établissements de bain, et même chez les concierges. Des trains chargés de livres

¹ L'article a paru à propos de la publication de la version hongroise des études de Robert Escarpit : *Sociologie de la littérature et Révolution du livre*, Il y est reproduit avec certaines remaniements.

partaient pour la campagne pour faire prendre aux paysans le goût de la lecture. Ainsi le livre avait cessé d'être un moyen au service de la culture et du profit capitalistes, pour devenir un des facteurs les plus importants de la diffusion de la culture et de l'éducation de l'homme.

Le régime contre-révolutionnaire rétablit la propriété privée, et les grandes maisons d'édition, qui étaient sous la dépendance des banques, poursuivirent de nouveau deux objectifs principaux : servir les intérêts des classes dirigeantes et faire des affaires. Ce n'est pas nous qui le disons, mais Jenő Pintér (1881-1940), historien de la littérature, d'esprit conservateur, un homme qu'on ne pourrait nullement soupçonner d'avoir eu des idées progressistes, qui, en parlant des années 30, déclare : « Les principes esthétiques de la plupart de nos éditeurs se règlent sur les intérêts du commerce : ce ne sont pas des œuvres de valeur qui paraissent, mais surtout des livres qui se vendent bien. » En 1938, il a été publié en Hongrie 2 438 livres — soit des publications comprenant plus de 64 pages — en 9 160 500 exemplaires ; parmi eux, 211 ouvrages, autrement dit presque le quart de l'édition totale de l'année, avec 2 millions et demi d'exemplaires, étaient des romans de pacotille. Pour les œuvres de valeur, le tirage moyen était de 3 000 exemplaires et pour les recueils de poèmes de 500 environ. L'édition d'ouvrages scientifiques ou techniques était limitée à l'extrême ; dans le meilleur des cas, les ouvrages spécialisés paraissaient en mille exemplaires environ. Les entrepreneurs capitalistes se montraient tout disposés, dans leur propre intérêt, à sacrifier à la politique officielle, et ils publiaient un grand nombre d'écrits d'esprit clérical ou nationaliste. Ce qui ne veut pas dire évidemment que des livres de qualité n'aient pas paru. L'édition d'œuvres classiques ou de grands auteurs étrangers ainsi que celle de certains ouvrages de vulgarisation ou scientifiques pouvaient constituer une bonne affaire pour les éditeurs, en raison de leur tirage très élevé. De plus, après la stabilisation du régime contre-révolutionnaire, certaines maisons d'édition, de moindre importance surtout et dont l'existence fut assez courte, s'efforcèrent de publier des ouvrages d'esprit progressiste, surtout littéraires. Les publications marxistes diffusées clandestinement en Hongrie ont paru, à quelques exceptions près, à l'étranger. Seules quelques revues de cette tendance paraissaient légalement, mais elles furent vite interdites par la censure.

L'importance des tirages permet de conclure que par rapport aux 8 millions d'habitants du pays, le nombre des lecteurs était peu élevé, il comprenait surtout les intellectuels et une partie de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie. Les travailleurs les plus conscients connaissaient l'importance du livre ; par contre, peu de livres sont parvenus aux paysans et nos meilleurs écrivains s'en sont souvent plaints. Pour les couches les plus larges de la population ce sont la Bible, les almanachs, les mauvais romans ou les divers best-sellers sentimentaux qui représentaient la *culture diffusée par les livres*.

Il nous a paru indispensable de rappeler cet état de choses plus ou moins connu chez nous, parce que certains sont enclins à ignorer les caractéristiques essentielles de l'édition capitaliste, en alléguant la publication à cette époque d'un certain nombre d'ouvrages d'esprit progressiste. Nous n'entendons nullement nier ce fait, nous affirmons même que l'influence exercée par ces livres

sur certains a été plus profonde que beaucoup ne l'imaginent. Mais il ne faut cependant pas oublier à quel point les produits de l'esprit caractéristique du régime contre-révolutionnaire ont influencé l'opinion publique, dans quelle mesure ils ont déterminé, entre les deux guerres, la conception politique, morale et esthétique de nos compatriotes.

La deuxième raison qui nous a amené à insister sur ces traits généraux, c'est que même si elle diffère sensiblement, surtout dans les pays développés, de celle de la Hongrie entre les deux guerres, la situation de l'édition dans les pays capitalistes ressemble à cette dernière par certains de ses éléments distinctifs. Pour cette édition le livre n'est qu'une marchandise, son intérêt scientifique ou artistique est ainsi relégué au second plan ou, autrement dit, il ne pourra passer au premier plan que s'il rejoint l'intérêt commercial. Certains changements se sont assurément produits dans la diffusion massive des valeurs réelles, cela surtout en raison de l'évolution du niveau culturel, mais on ne peut aller jusqu'à affirmer que l'édition capitaliste travaille dans l'esprit d'une démocratisation de la culture, même si la liberté et les possibilités de publication sont plus grandes qu'elles ne l'étaient autrefois en Hongrie. Les statistiques que nous trouvons aussi dans les études d'Escarpit prouvent que le livre et, en général, la culture restent l'apanage des couches économiquement et culturellement privilégiées.

QUANTITÉ ET DÉMOCRATIE

Il est notoire que l'objectif poursuivi par la révolution culturelle socialiste est de mettre fin au monopole culturel, à la situation privilégiée dont jouissaient certaines couches de la société, en général la classe dirigeante, et d'offrir à chacun, indépendamment de son appartenance sociale, l'accès à l'instruction, à la culture pour qu'il puisse non seulement acquérir une culture générale et une formation professionnelle, mais aussi se développer en tant qu'homme.

Dans un pays socialiste, cet objectif demande à l'édition de se mettre, d'abord et avant tout, au service des classes qui sont la base de la société, d'y éveiller des besoins culturels et de les satisfaire. Cette conception a mené à un *accroissement imposant* du volume de l'édition. Nous avons déjà mentionné que l'édition capitaliste avait fait paraître en Hongrie, en 1938, 2 438 livres en 9,1 millions d'exemplaires. Pour mettre le contraste en évidence, notons qu'en 1971, 5 536 livres ont paru chez nous en 53,5 millions d'exemplaires.* Le nombre des livres édités a donc plus que doublé et, ce qui est plus important, le nombre des exemplaires a plus que quintuplé. N'oublions pas que cette donnée statistique porte sur des livres, c'est-à-dire sur des publications de plus de 64 pages.

L'accroissement de la quantité est général, mais on constate une certaine différenciation selon les genres. La littérature scientifique, très négligée, insignifiante presque dans l'édition capitaliste, était représentée, au début des années 50, par 300 à 400 ouvrages. A la fin des années 60, les titres ont dépassé

* En 1973, on a publié 6 894 livres en un tirage de 63,9 exemplaires.

le chiffre de 600 et le nombre des exemplaires a atteint 600 à 700 000 dans les premières années pour passer à plus d'un million à la fin des années 60.

Le progrès dans l'édition d'ouvrages de vulgarisation est très important, surtout depuis le début des années 60. Cette branche de l'édition, nous l'avons créée, à proprement parler, à la fin des années 40 et au début des années 50. L'évolution qui s'est accomplie ces derniers temps se caractérise non seulement par l'augmentation du nombre des œuvres éditées (600 à 700 environ à la fin des années 60), mais — en premier lieu — par l'importance du tirage qui était de 11 à 12 millions d'exemplaires uniquement pour les livres. Notons que les brochures ont eu, elles aussi, leur importance dans ce domaine ; malgré une certaine régression qui s'est produite après les abus des premières années 50, elles ont pu conserver un tirage assez élevé de six millions d'exemplaires environ actuellement.

L'édition de la littérature technique qui, elle aussi, n'a commencé à se développer qu'après la Libération, présente un niveau assez stable puisque le nombre des ouvrages publiés annuellement ne dépasse que rarement le chiffre de 1500, avec un nombre d'exemplaires situé autour de 3 à 3,5 millions.

L'édition des œuvres littéraires s'est développée très rapidement : au regard des 300 titres des années 50, nous en enregistrons plus de 700 à la fin des années 60 et, ce qui est plus remarquable encore, le nombre d'exemplaires qui, il y a 20 ans, était de 2 à 3 millions, est passé à 15 millions.

L'édition des livres pour la jeunesse et pour les enfants s'est soldée, au début des années 50, par 100 publications ; ce chiffre s'est élevé à 200 à la fin des années 60, tandis que le tirage passait de 1 à 5 millions d'exemplaires.

Il faut enfin mentionner l'édition considérable de manuels scolaires en Hongrie : 1 000 ouvrages paraissent par an en 15 à 16 millions d'exemplaires.

C'est dans l'édition des œuvres littéraires, des livres pour la jeunesse et pour les enfants et des œuvres de vulgarisation que le progrès est le plus sensible. Ce qui se comprend puisque ce sont ces trois branches de l'industrie du livre qui s'adressent au public le plus nombreux ; de son côté l'édition d'ouvrages scientifiques ou techniques se distingue par un élargissement du choix, en même temps que par l'augmentation du nombre des œuvres éditées.

On dit souvent que l'édition socialiste *ne considère pas le livre comme une marchandise*. Ce qui est vrai avec certaines restrictions cependant, puisque en Hongrie aussi le livre se vend, il a un prix qui influe sur sa diffusion. Néanmoins le prix de vente du livre dans l'édition socialiste n'est pas calculé d'après son prix de revient, mais avant tout dans l'esprit des objectifs de la politique culturelle : le prix dépend ainsi du caractère du livre, de la catégorie à laquelle il appartient, du genre dont il relève et du public auquel il s'adresse. C'est à partir de ces critères que nous fixons un prix unitaire que les éditeurs doivent respecter et dont ils ne sont autorisés à s'écarter que dans certains cas exceptionnels. L'État socialiste se charge de couvrir la différence qui apparaît entre le prix de revient et le prix de vente du livre ; il accorde diverses tolérances au cas où la valeur n'est pas le point de vue déterminant, comme dans le cas d'œuvres faciles, romans d'aventures, romans policiers, etc. ; les bénéfiques qu'ils

assurent alimentent le fonds culturel et permettent par conséquent la dotation qui est faite.

En 1971, le prix moyen d'un livre était de 20 forint 30 fillér. Ainsi, le coût d'un « cahier » (soit 40 000 frappes) montait à 1 forint 21 fillér si le livre contenait, en moyenne, 16,7 cahiers. Selon les catégories, les prix moyens étaient les suivants : ouvrages littéraires : 18 Ft 60 f ; ouvrages scientifiques ou techniques : 30 Ft 20 f ; ouvrages de vulgarisation : 24 Ft 80 f ; manuels scolaires : 7 Ft 20 f. Le lecteur hongrois préférant presque toujours les livres reliés plus chers que les autres, le prix de la reliure est impliqué dans le prix moyen du livre. Les données statistiques montrent que les publications les moins chères sont les manuels scolaires et les livres pour la jeunesse ; ensuite viennent les ouvrages de vulgarisation, les œuvres littéraires et les publications scientifiques ou techniques. Il ne faut pas oublier que dans certaines branches de l'édition et dans certains genres, il existe aussi des séries bon marché de livres brochés.

La démocratisation de l'édition implique, en plus du grand nombre des ouvrages publiés, de l'importance du tirage et du prix assez bas pour qu'il soit accessible au public, la diffusion de ces ouvrages dans les milieux sociaux intéressés. Pour répondre à cette exigence, nous avons besoin d'un *réseau de distribution de livres* dont l'activité ne se limite pas à faire parvenir les livres au public par l'intermédiaire des librairies (le nombre de celles-ci ne s'élève pas encore à 400), mais à favoriser aussi leur vente dans les usines, coopératives, bureaux, hôpitaux, lieux publics, en mettant le lecteur potentiel en rapport direct avec les livres. Trois messageries spécialisées dans la distribution des livres fonctionnent actuellement en Hongrie, les maisons d'édition et d'autres organisations participant aussi activement à cette tâche.

Le résultat c'est qu'en 1951, 12,2 millions de volumes ont été vendus pour 143 millions de forint ; en 1971, la vente a connu un accroissement très sensible : 62,5 millions de volumes pour environ 1 150 millions de forint.* En 1951, l'achat des livres se répartissait d'une manière à peu près égale entre les personnes privées et les établissements publics. Par contre, en 1971, plus de 80 p. 100 des ouvrages vendus ont été achetés par la population. Ainsi, les habitants du pays, y compris les enfants ne sachant encore lire ni écrire, ont dépensé, par personne et par an, 88 forint pour acheter des livres. Si nous examinons comment ces dépenses se répartissent entre les différents genres, nous constatons que les œuvres littéraires occupent la première place ; elles sont suivies de près par les livres pour la jeunesse ; viennent ensuite les manuels scolaires qui constituent les 10 p. 100 de la vente annuelle, puis les œuvres de vulgarisation.

Une aide considérable dans la diffusion du livre est fournie par les bibliothèques qui se chargent d'attirer l'attention sur certains ouvrages et de satisfaire les demandes. Le nombre des bibliothèques de quartier, qu'elles dépendent du conseil de l'arrondissement ou des syndicats, dépasse 9 000 ; elles disposent d'un fonds de 25 millions de volumes et ont environ 2 millions de lecteurs inscrits. Les prêts à domicile représentent en moyenne 28 ouvrages

* En 1973, la somme des livres vendus a monté à 1 434 millions de forint.

par an et par personne. Les enquêtes montrent que les lecteurs empruntent surtout des œuvres littéraires ou des livres pour la jeunesse (70 à 80 p. 100).

Ces données témoignent suffisamment du développement des moyens traditionnels de la diffusion des livres, de l'évolution des modalités de vente et de l'activité des bibliothèques. Ce qui ne signifie pas que tout le monde lise en profitant des possibilités qui lui sont offertes.

Nous pouvons néanmoins dire, en résumé, que grâce au développement de l'édition, à la politique des prix et au perfectionnement des moyens de diffusion, l'État socialiste s'est efforcé d'atteindre les objectifs de la démocratie culturelle dans le domaine du livre également, et que ses efforts ont été couronnés de succès.

LIVRE ET VALEUR

Un des principaux objectifs de la politique culturelle socialiste est de faire en sorte que *seules des œuvres de valeur atteignent les grandes masses*. Le choix est très difficile quand il s'agit de littérature moderne ou de littérature pour la jeunesse. Or, ce sont justement celles qui atteignent le plus grand nombre de lecteurs. En matière de sciences, de technique ou de vulgarisation, même les ouvrages de moindre valeur sont propres à donner au moins quelques informations, à faire connaître des faits, on ne peut pas en dire autant des œuvres littéraires médiocres qui relèvent de la littérature, qu'elles s'adressent aux adultes ou à la jeunesse. Il est vrai que les ouvrages scientifiques, techniques ou de vulgarisation, dépourvus de valeur, peuvent, eux aussi, répandre des idées fausses, mais l'effet dans ce sens des œuvres littéraires est beaucoup plus profond parce qu'il s'exerce sous une forme attirante. L'énorme avantage de l'édition socialiste sur l'édition capitaliste orientée par le profit consiste dans le fait qu'elle n'est pas contrainte d'éditer, dans les domaines en question, des œuvres sans valeur pour la seule raison qu'elles se vendent facilement. S'il lui arrive pourtant de sembler faillir à ce principe, c'est pour deux raisons. L'une est la recherche du nouveau dans la littérature contemporaine. De ce point de vue, toute conception aristocratique peut entraver l'activité culturelle, le libre jeu des talents, et donc empêcher la formation d'une atmosphère culturelle saine. La deuxième raison de certaines concessions, c'est qu'il faut bien reconnaître que la littérature de divertissement répond à un besoin naturel qui doit être satisfait, tout en sauvegardant un certain niveau, sans laisser le champ libre à la violence, à la sexualité, en un mot au culte de l'inhumain. Dans les deux cas, il s'agit de trouver la proportion juste et de se tenir à l'intérieur de certaines limites. C'est un fait que ces dernières années on a publié en grand nombre des romans d'aventures, des romans policiers et d'espionnage ainsi que de faux romans historiques. Cela donne à réfléchir, mais seulement quant à la qualité de la distraction ou, pour mieux dire, au niveau de la culture générale sans que le problème de l'évolution de la vraie littérature en soit pour autant soulevé.

Si nous examinons la question de l'édition des œuvres littéraires du point de vue de la qualité, nous ne pouvons qu'être frappés, au premier chef, par

la renaissance des classiques. Depuis 1945, les œuvres de nos romanciers classiques, Mór Jókai, Zsigmond Móricz, Kálmán Mikszáth et celles de poètes comme Sándor Petőfi, János Arany, Endre Ady et Attila József ont été les plus grands succès de librairie. Parmi les écrivains américains ce sont Mark Twain et Jack London qui arrivent en tête ; pour la littérature anglaise, nous trouvons Shakespeare, Dickens, Defoe et Kipling au premier rang. Parmi les Français, Verne, Balzac, Zola, Maupassant, Stendhal, France et Hugo sont les plus populaires. Parmi les gros tirages la littérature allemande est représentée par les frères Grimm et Thomas Mann, l'italienne par Boccace ; la littérature russe par Gorki, L. Tolstoï et Pouchkine.

Quant à la littérature hongroise moderne, et à côté des œuvres de divertissement, le plus gros tirage a été atteint par les œuvres qui sont consacrées aux grands problèmes sociaux et humains. C'est la même remarque qu'il faut faire à propos de la littérature étrangère contemporaine ; lorsqu'ils la font connaître aux lecteurs hongrois, nos éditeurs font vraiment preuve d'une grande largeur de vues, puisqu'on traduit aussi, à côté d'œuvres maîtresses, des œuvres à la mode, illustrant des tendances vouées à l'oubli.

Dans le domaine de l'information, soulignons l'importance de la publication de dictionnaires très divers : La Nouvelle Encyclopédie hongroise a été suivie par le Dictionnaire de la littérature hongroise, le Dictionnaire biographique, le Dictionnaire des Sciences, le Dictionnaire d'Art, le Dictionnaire de Musique, le Dictionnaire d'Art cinématographique. Un Dictionnaire de la littérature universelle est en préparation. Un grand nombre de dictionnaires moins volumineux ont été publiés ou sont en élaboration. Dans les diverses branches des sciences exactes et de la sociologie, on fait paraître des dictionnaires spécialisés et des séries d'ouvrages qui s'adressent à différentes couches de la société et répandent les connaissances fondamentales aussi bien que les découvertes récentes.

On ne peut que se féliciter de l'activité originale qui se manifeste dans l'édition des œuvres d'art et des œuvres musicales. L'édition des manuels scolaires a, elle aussi, fait des progrès non seulement sur le plan de la quantité, mais aussi du point de vue de la qualité et de la présentation.

Car le livre attire le lecteur et par son contenu et par sa présentation. Une des caractéristiques de l'industrie du livre en Hongrie, c'est qu'elle donne lieu à un nombre croissant de bibliophiles : les beaux livres ne sont plus uniquement achetés par quelques rares amateurs, mais par des milliers de lecteurs. D'excellents typographes, des artistes graphiques travaillent avec les spécialistes des maisons d'édition, à la présentation des livres. Cette collaboration a entraîné un véritable essor de l'art du livre hongrois.

VUE SUR LE MONDE

L'édition en Hongrie n'a pas pour seule caractéristique de s'employer à populariser nos valeurs anciennes et modernes ; elle s'attache aussi à faire connaître à un public de plus en plus important les apports des cultures étrangères. Cette tendance est parfaitement illustrée par l'évolution que l'on constate depuis la libération dans l'édition des œuvres littéraires. Nous publions actuellement presque autant d'œuvres d'écrivains étrangers que de nos propres auteurs. Les écrivains qui ont été publiés entre 1945 et 1971 se répartissent ainsi selon leur nationalité : littérature russe et soviétique 25,7 p. 100 ; littérature française : 14,6 p. 100 ; écrivains anglais : 9,5 p. 100 ; auteurs allemands : 8,3 p. 100 ; auteurs américains : 6,9 p. 100 ; roumains : 6,44 p. 100 ; tchèques et slovaques : 4,8 p. 100. A côté d'œuvres littéraires, nous éditons aussi des livres scientifiques, techniques ou de vulgarisation d'auteurs étrangers. Leur nombre a augmenté ces dernières années. Si nous tenons compte des tirages atteints surtout par les œuvres littéraires et de vulgarisation, nous sommes en droit d'affirmer que le choix s'est élargi en même temps que le public. Ainsi, sans parler maintenant des lectures faciles, nous avons publié, en 1971, en plus de 100 000 exemplaires, *la Destinée humaine* de Choloikhov, *le Vicomte de Bragelonne* de Dumas, *le Faux Néron* de Feuchtwanger, *la Vagabonde* de Colette, *Doodsworth* de Sinclair Lewis, *Kipps* de H. G. Wells, *Kenilworth* de Walter Scott, *Aurélien* d'Aragon, *les Disciples de Jésus* de Leonhard Frank, *Feu follet* de Hardy et *la Dame au petit chien* de Tchekhov.*

Nous nous efforçons également de rendre les œuvres hongroises accessibles aux lecteurs étrangers. Bien que ces dernières années plusieurs œuvres littéraires et ouvrages pour la jeunesse d'auteurs hongrois aient été traduits dans des langues étrangères et publiés à l'étranger, le retard dans ce domaine n'en reste pas moins considérable, sans parler des autres branches de l'édition. D'après les statistiques de l'Unesco, le nombre de traductions d'œuvres littéraires hongroises publiées entre 1954 et 1969 s'est élevé à presque 3 000. Parmi les pays qui en ont édité plus de deux cents, il faut mentionner, en premier lieu, la Tchécoslovaquie, puis l'Union Soviétique, la République Fédérale d'Allemagne, la République Démocratique Allemande et la Roumanie. Il n'en reste pas moins que les produits de la littérature, des sciences et de l'art hongrois continuent d'être ignorés dans de nombreux pays, ce qui fait que l'édition en langues étrangères, en Hongrie, est d'une grande importance scientifique et culturelle.

Deux maisons d'édition, Akadémiai Kiadó et Corvina, font paraître en langues étrangères un nombre considérable d'ouvrages d'auteurs hongrois, scientifiques, techniques, de vulgarisation, d'art et de musique ainsi que des œuvres littéraires — ces dernières étant moins nombreuses — et les font diffuser à l'étranger en partie en coproduction avec un éditeur étranger. Nous avons également des revues en langues étrangères qui sont éditées en Hongrie et dont le nombre atteint déjà 60.

* En 1973, on a publié 18 romans dépassant les 100 000 exemplaires, dont les trois premiers sont les œuvres de Hugo, de Kazantzakis et de Balzac.

LECTEURS ET LECTURES

D'après une enquête de l'Office Central des Statistiques, 56 p. 100 de la population âgée de dix ans ou plus lisent des livres. Les variations selon les sexes sont négligeables ; elles sont par contre très nettes selon l'âge. Parmi les jeunes âgés de 15 à 24 ans, 96 p. 100 lisent, tandis que 25 p. 100 des personnes les plus âgées de la population ne lisent presque pas. Le facteur déterminant est le degré d'instruction. Parmi ceux qui ne sont pas allés jusqu'au bout des huit ans de l'école générale, 40 p. 100 seulement lisent des œuvres littéraires à la différence de ceux qui sont pourvus du baccalauréat ou d'un diplôme d'études supérieures, pour lesquels ce pourcentage s'élève à 92 et 93 p. 100.

L'existence ou la richesse d'une bibliothèque dans une famille permet de juger dans quelle mesure on lit. Selon les données d'une vaste enquête, dans 48 p. 100 des familles où le père de famille n'a pas son brevet d'études générales, on ne trouve pas un seul livre. Ce taux se réduit à 19 p. 100 chez ceux qui ont fait la 8^e année de l'école générale, il tombe à 5 p. 100 chez les possesseurs du baccalauréat et à 4 p. 100 chez ceux qui ont un diplôme d'études supérieures. Parmi ceux qui n'ont pas terminé leurs études à l'école générale, 37 p. 100 achètent des livres ; ce taux monte à 59 p. 100 chez ceux qui ont leur brevet d'études générales, à 85 et 86 p. 100 chez les bacheliers et les titulaires d'un diplôme d'études supérieures ou universitaires.

Si nous examinons maintenant la part qui revient aux diverses classes et couches sociales dans la consommation de livres, nous constatons que selon les données d'une enquête faite parmi les ouvriers d'une grande usine de Budapest, 70 p. 100 des ouvriers qualifiés, 52 p. 100 des ouvriers spécialisés et 44 p. 100 environ des manœuvres lisent régulièrement ou périodiquement. La lecture dépend, même dans ce milieu, du degré d'instruction des personnes interrogées : 76 p. 100 des ouvriers qui ont fait cinq années ou moins à l'école générale, 50 p. 100 de ceux qui ont abandonné leurs études au niveau de la 6^e ou de la 7^e classe et 24 p. 100 de ceux qui ont le brevet d'études générales, ne lisent pas. D'après les données d'une enquête effectuée en 1968 sur une base plus générale, 75 p. 100 des ouvriers lisent systématiquement ou périodiquement ; mais 25 p. 100 ne lisent pas du tout. Ajoutons que 48 p. 100 de ceux qui ne lisent pas n'ont pas terminé leurs études à l'école générale.

Quant à la paysannerie hongroise, toujours selon les données de l'Office Central des Statistiques, 27 p. 100 des travailleurs employés dans les coopératives agricoles lisent plus ou moins régulièrement. Une enquête montre que 41 p. 100 des paysans interrogés avaient lu au moins un livre au cours des quatre semaines qui avaient précédé l'enquête. La transformation du village a sensiblement modifié la place de la culture, notamment celle de la lecture dans la vie rurale, mais on y trouve toujours beaucoup de gens qui ne lisent pas surtout parmi les paysans appartenant aux générations âgées.

Alors que nous avons des données assez précises sur le nombre des lecteurs et l'importance de leurs lectures, nos connaissances se révèlent insuffisantes dès qu'il s'agit de savoir à quelles catégories sociales appartiennent les personnes qui lisent tel ou tel livre et quel bénéfice elles tirent de leurs lectures. La plupart

des enquêteurs se sont penchés sur la littérature et c'est dans ce domaine que l'on peut peut-être arriver à des conclusions plus générales. En classant les lectures de belles-lettres par genres, on constate que les préférences des lecteurs vont au roman historique, au roman d'aventures, au roman d'amour, à la relation de voyage, à la biographie romancée, au roman de guerre, au roman fantastique et, en dernier lieu, au roman moderne. Les intellectuels s'intéressent surtout aux romans historiques, aux relations de voyage et aux romans à sujet contemporain ; les ouvriers agricoles et les travailleurs manuels s'intéressent aux lectures pour la jeunesse ; la jeunesse est également attirée, en plus des œuvres écrites pour elle, par les romans historiques, les ménagères préfèrent les romans d'amour ; la poésie a un public formé surtout d'intellectuels et d'employés.

A la fin des années 60, on a établi une liste, par ordre de préférence, des écrivains le plus lus ; elle se présente ainsi : Mór Jókai, Géza Gárdonyi, Zsigmond Móricz, Kálmán Mikszáth, Jules Verne, Léon Tolstoï, Victor Hugo, Alexandre Dumas-père, László Passuth et Ferenc Molnár. Il est certain que cet ordre n'est pas uniquement dicté par le goût spontané des lecteurs ; il a été déterminé en partie par l'importance du tirage des œuvres éditées à l'époque.

Le problème vaut aussi d'être étudié du point de vue de l'appartenance sociale des lecteurs. Selon les données de l'enquête effectuée en 1968, les livres pour lesquels les ouvriers avaient alors une prédilection étaient les suivants : *les Étoiles d'Eger*, roman historique de Géza Gárdonyi, les romans romantiques de Mór Jókai, les lectures faciles d'András Berkesi, de Jenő Rejtő et de Sándor Dallos. Il serait peut-être plus instructif de retenir le fait que dans la littérature de qualité, dont nous excluons maintenant la littérature dite de divertissement, les œuvres romantiques sont représentées à raison de 45,7 p. 100, les œuvres classiques de conception traditionnelle (Léon Tolstoï, Zsigmond Móricz, Thomas Mann) à 35 p. 100 et les auteurs dits modernes (Hemingway, Semprun, Ferenc Sántha) à 19,3 p. 100. Mais n'oublions pas que la littérature de qualité constitue les 45,2 p. 100 et la littérature de divertissement les 38 p. 100 de tout ce qui est lu.

Les écrivains préférés des paysans hongrois sont Mór Jókai, Kálmán Mikszáth, Zsigmond Móricz ; mais des romanciers paysans, comme Cholokhov ou Péter Veres par exemple, trouvent aussi beaucoup de lecteurs dans ce milieu.

Les écrivains hongrois que préfèrent les étudiants, comme il ressort d'une enquête faite à l'Université de Szeged, sont : László Németh, Mór Jókai, Kálmán Mikszáth, Attila József, András Berkesi ; parmi les écrivains étrangers, Thomas Mann, Hemingway, Léon Tolstoï, Steinbeck et Dostoïevsky sont très lus dans les milieux estudiantins. Un sondage effectué dans un milieu d'intellectuels de province prouve que 10 p. 100 des lecteurs s'intéressent aux œuvres romantiques, 38 p. 100 aux œuvres classiques de conception traditionnelle et 52 p. 100 aux œuvres d'auteurs modernes. Parmi ces derniers cependant, les œuvres de divertissement occupent une place importante.

Un problème à part est de savoir quels sont les motifs qui incitent les lecteurs à choisir tel ou tel livre et quelle raison leur fait préférer les œuvres qu'ils lisent. Un sondage effectué dans trois communes hongroises par H. Judit Sas,

sociologue, permet de classer les lecteurs en plusieurs catégories : 28,7 p. 100 des personnes interrogées ne demandaient à la lecture qu'une distraction ; 6 p. 100 désiraient acquérir des connaissances nouvelles ; 11,4 p. 100 prenaient une plus grande conscience d'elles-mêmes face à la lecture ; pour 17,3 p. 100 la lecture était une sorte de quête du bonheur, 12,2 p. 100 s'intéressaient à des problèmes sociaux, 20,7 p. 100 à des problèmes éthiques et 3,7 p. 100 seulement au côté artistique de l'œuvre.

Un sondage fait en 1968 dans des milieux ouvriers a permis de grouper les besoins des lecteurs, par ordre de fréquence ; divertissement, intérêt porté aux problèmes moraux, activité, acquisition de connaissances, prise de conscience de soi, recherche du bonheur, snobisme et obligation de lire les textes inscrits au programme des établissements d'enseignement.

Une comparaison faite entre les ouvriers qui ont l'habitude de lire, les paysans et les intellectuels inscrits à une bibliothèque, a montré que, quand il s'agit de satisfaire des besoins de distraction, il n'y a pas de différence essentielle entre les lecteurs, qu'ils soient ouvriers, paysans ou intellectuels. Par contre, il est intéressant de signaler que chez les intellectuels le snobisme, la quête du bonheur ou l'identification de soi-même aux personnages fictifs d'œuvres littéraires jouent un rôle peu important tandis que domine ce qu'on peut appeler un besoin. Même s'ils n'aboutissaient pas à d'autres résultats, ces examens ont au moins apporté des preuves à l'appui de cette vérité fondamentale que le besoin de distraction est un besoin naturel de l'homme et que, parmi les motifs qui incitent à la lecture, une place importante doit être donnée à ceux qui, d'une façon ou d'une autre, qu'il s'agisse de la recherche du bonheur, de la connaissance de soi ou de problèmes moraux, sont liés à la formation de la personnalité du lecteur.

Depuis quelque temps on constate que certains genres littéraires développent eux aussi des connaissances et qu'il y a des ouvrages de vulgarisation qui, de leur côté, revêtent une forme littéraire. Au cours de ces dernières années la littérature de vulgarisation, en forme d'essai ou d'étude, prend petit à petit le pas sur l'autre. Cette tendance n'est pas uniquement hongroise mais mondiale.

L'importance qu'a prise la diffusion d'œuvres de vulgarisation s'explique par le niveau de l'instruction, le besoin de l'individu d'être au courant des conquêtes de la science, des bouleversements sociaux qui caractérisent notre époque, et de s'y retrouver. Quant à la littérature technique et à la littérature scientifique, leur destination est évidente et l'emploi que l'on peut faire d'elles est d'avance déterminé.

Les problèmes de l'édition et de la lecture en Hongrie sont en étroits rapports avec la situation générale de la culture, aussi ne peut-on les envisager que sous cet aspect. Selon les données du recensement effectué en Hongrie en 1970, 0,9 p. 100 de la population active (5 millions de personnes) n'ont pas fait d'études ; 10,2 p. 100 ont terminé leurs études avec la 5^e année de l'école générale (fin du premier cycle) ; 27,5 p. 100 sont allés jusqu'au bout de la 7^e, et 42,3 p. 100 seulement de la 8^e. Cela revient à dire que 38,6 p. 100 de la popu-

lation active n'ont pas terminé les deux cycles de l'école générale. Il est vrai que parmi eux, les personnes âgées sont nombreuses, mais il ne manque pas de jeunes non plus pour venir grossir les rangs de ceux qui n'ambitionnent pas d'avoir une instruction un peu solide. Il y a deux millions d'hommes et de femmes dont il faudrait éveiller l'intérêt pour les choses de l'esprit, et c'est là une des tâches majeures de l'édition et de la diffusion de livres dans notre pays.

La différenciation de la population dans le domaine culturel fait qu'aujourd'hui le nombre des bacheliers ou des diplômés est beaucoup plus élevé que par le passé ; il atteint presque un million. Il y a longtemps déjà que l'uniformisation dans l'industrie du livre en Hongrie a pris fin et que cette dernière s'efforce de satisfaire les exigences des diverses couches sociales. L'accroissement considérable de la population active ayant un degré d'instruction élevé implique pourtant qu'elle le fasse d'une manière encore plus variée.

Les problèmes les plus discutés au cours de ces dernières années étaient le développement de l'édition considérée dans son ensemble et les procédés qu'elle devrait employer pour satisfaire les besoins des masses et en susciter de nouveaux. Nous avons essayé de montrer dans ce qui précède que le besoin de distraction est un besoin naturel ; il ne s'agit donc pas de le traiter comme une passion nuisible à la société et prohibée par elle. Le problème consiste à trouver les moyens de le satisfaire à un niveau élevé. Le désir de se distraire n'apparaît d'ailleurs jamais d'une manière isolée, il est toujours lié à un certain nombre de connaissances, il prépare à un certain mode de vie et influence le goût. Ainsi, la distraction peut prendre des formes diverses et elle ne relève pas nécessairement des valeurs esthétiques. On commettrait une erreur de vouloir juger des divers romans historiques, biographies romancées, romans d'aventures et relations de voyage par rapport aux grandes œuvres littéraires. Mais inversement, il faut bien se rendre compte que les plus grands classiques peuvent eux aussi distraire le lecteur : tout dépend du niveau de culture et des besoins de celui qui les approche. Cependant, la popularité de la littérature facile comparée à celle dont jouit la littérature de qualité aux différents niveaux de la société donne à réfléchir. Le problème devient préoccupant dès que c'est la littérature au rabais qui fournit l'essentiel de ses lectures à un individu ou à une couche sociale, on est alors en droit de se demander si par ce chemin-là le lecteur pourra parvenir jusqu'à la grande littérature.

On discute aussi le problème de savoir si les lectures choisies correspondent ou non à l'esprit de l'époque. Les données des enquêtes montrent que les personnes d'un niveau d'instruction peu élevé lisent de préférence des œuvres appartenant au passé alors que les jeunes montrent plus d'intérêt pour la littérature moderne. On ne doit pourtant pas attribuer de valeur absolue à ce qui est considéré comme « moderne ». L'expérience prouve que les œuvres modernes les plus populaires appartiennent très souvent à la catégorie des œuvres sans prétention. Néanmoins, nous avons eu la satisfaction de constater, au cours de ces dernières années, un changement dans la curiosité, dont témoignent certaines couches de la société. Ce phénomène vaut d'être souligné,

parce qu'il favorise le développement de la littérature hongroise actuelle et montre l'évolution de la conception du monde et du goût des lecteurs.

L'adaptation à l'époque implique aussi le recours de plus en plus fréquent du public aux possibilités qui lui sont offertes par l'édition d'ouvrages de vulgarisation ou techniques. Au cours des années écoulées, nous avons été témoins d'un progrès considérable dans ce domaine, mais la révolution scientifique et technique, ainsi que la transformation de la société, exigent que cet intérêt augmente encore et qu'il s'étende à des couches de plus en plus larges de la population.

Tout ceci dépend étroitement de la modernisation de l'édition et de la diffusion des livres en Hongrie. Il faut souligner à ce propos l'importance des collections bien présentées et bon marché comprenant à la fois des œuvres littéraires, des œuvres de vulgarisation et des ouvrages spécialisés. Tant que l'édition en Hongrie ne parviendra pas à surmonter les difficultés qui résultent de la situation de notre industrie typographique, elle ne sera pas entièrement en mesure de moderniser la structure de la lecture et d'éveiller des besoins nouveaux dans les masses. Ainsi il serait souhaitable qu'elle se serve davantage des moyens modernes de la diffusion des livres et fasse un emploi plus large des moyens de communication de masse, et surtout de la télévision, pour la propagation des différentes publications. La Voie lactée que nous devons à Gutenberg continue à « briller » au-dessus de nos têtes, mais les nouveaux moyens que nous offrent la technique et les mass media sauront sans doute intensifier encore son éclat.

BÉLA KÖPECZI



La Hongrie et la sécurité européenne

Après la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe

La phase finale de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe s'est déroulée à Helsinki entre le 30 juillet et le 1^{er} août 1975. Les principaux dirigeants de 33 pays européens, ainsi que les États-Unis et le Canada, ont participé à la Conférence ; ils ont signé pour leurs gouvernements l'Acte Final rédigé pendant la deuxième phase de la Conférence sur la Sécurité.

On sait que la convocation de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe a été précédée d'une lutte politique longue et complexe. Les gouvernements des pays socialistes insistaient en vain — depuis déjà plusieurs décennies — sur la convocation de la Conférence sur la Sécurité. Enfin, sur l'Appel adopté par le Comité Politique Consultatif du Traité de Varsovie lors de la réunion de Budapest en mars 1969, les gouvernements des pays occidentaux donnèrent une réponse positive, et les préparatifs concrets de la Conférence purent être entamés. Grâce à la réussite de la conférence préparatoire ouverte à Helsinki à l'automne 1972, et aux travaux accomplis par les Ministres des Affaires étrangères pendant l'été 1973, l'élaboration de l'Acte Final de la Conférence a pu commencer en septembre 1973. Ce travail fut terminé au début du mois de juillet 1975, et la voie de la troisième phase de la Conférence fut ainsi ouverte, celle de la signature de l'Acte Final.

Dès maintenant un débat animé se poursuit dans la presse internationale au sujet de l'importance et des incidences de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération ; tout porte à croire que ceci va continuer à l'avenir. Il y aura peut-être des divergences de vues sur l'interprétation des dispositions de l'Acte Final et sur ce que l'on devra faire. Il semble donc opportun d'élucider certaines questions qui s'y rattachent.

I

L'importance de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe ne saurait être objectivement jugée que si nous l'examinons en fonction des principaux courants de l'évolution internationale. Il est évident que la Conférence sur la Sécurité n'aurait pas pu avoir lieu sans l'amélioration des conditions internationales en général, et, en particulier, sans la progression de l'idée de détente en Europe. C'est justement pour cette raison qu'il est in-

dispensablement nécessaire — lorsque nous examinons l'importance et l'effet de la Conférence sur la Sécurité — d'analyser aussi les tendances les plus importantes de la situation internationale. Le XI^e Congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois a examiné en profondeur l'évolution de la conjoncture internationale et a abouti aux conclusions suivantes : « Depuis le X^e Congrès, de profonds changements se sont produits dans la situation internationale. En résultat du programme de paix adopté au XXIV^e Congrès du Parti Communiste soviétique, des efforts communs de l'Union Soviétique et des pays socialistes, la détente est devenue la tendance principale de la politique mondiale. La politique de la coexistence pacifique gagne de plus en plus de terrain et de plus en plus de pays capitalistes cherchent à régler leurs relations avec les pays socialistes. Tout cela influe sur le sort des peuples dans un sens favorable. »¹

« Sous le signe de la coexistence pacifique, la situation internationale marque actuellement un tournant conduisant de la période de la guerre froide à la coopération politique, économique, technique, scientifique et culturelle également avantageuse pour les États de systèmes sociaux différents. »²

La détente constitue donc la tendance principale et fondamentale de la situation internationale. Nous connaissons plusieurs éléments du processus de la détente. Jetons un coup d'œil sur certains d'entre eux, en particulier sur ceux qui touchent l'Europe.

— Parallèlement à la préparation de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération et précédant celle-ci, les relations bilatérales entre les pays capitalistes développés et les pays socialistes se sont notablement élargies. Les contacts politiques ont également été élargis et élevés à un plus haut niveau ; dans le domaine de la coopération économique un important pas en avant a été accompli pour le bien et à l'avantage des deux parties. Les relations culturelles se sont généralisées, tout comme les contacts humains, le tourisme, les visites familiales, etc.

— La détente dans les relations bilatérales entre l'Union Soviétique et les États-Unis a joué et continue à jouer un rôle important dans l'évolution des relations entre les pays socialistes et capitalistes. Comme conséquence des efforts déployés par les gouvernements des deux puissances mondiales, de nombreux accords importants permettant de promouvoir les relations bilatérales et facilitant la coopération internationale ont vu le jour entre 1972 et 1974. Les plus importants parmi ceux-ci sont les accords relatifs aux principes fondamentaux régissant les relations entre l'Union Soviétique et les États-Unis d'Amérique, la restriction des systèmes anti-missiles, la limitation des armes stratégiques, ainsi qu'aux principes fondamentaux des négociations sur la limitation ultérieure des armements stratégiques, la limitation ultérieure des armements stratégiques, la limitation des explosions atomiques souterraines, la prévention d'une guerre nucléaire.

¹ Protocole du XI^e Congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, T. I : « Rapport du Comité Central », Édition Agence Budapress, Budapest, 1975, p. 44.

² Protocole du XI^e Congrès, T. II : « Résolution du XI^e Congrès du PSOH, sur le travail du parti et sur les tâches à venir. » Édition Agence Budapress, Budapest, 1975, p. 6.

Les gouvernements de l'Union Soviétique et des États-Unis s'efforcent également de résoudre des problèmes importants et de mettre au point des accords ayant trait avant tout au désarmement. Les pourparlers soviéto-américains continuent dans le but d'obtenir un accord sur la limitation des armes offensives stratégiques. Au sein du Comité du Désarmement de Genève, les représentants de l'Union Soviétique et des États-Unis ont rédigé un projet d'accord en vue d'interdire la guerre mésologique.

Toutes ces démarches facilitent non seulement le développement des relations bilatérales de ces deux grands pays, mais aussi la solution de problèmes internationaux encore non résolus. Il va de soi que l'extension de la coopération entre ces deux pays a constitué un apport déterminant dans la réussite de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération.

— Du point de vue de la détente en Europe, le règlement des soi-disant problèmes allemands avait été d'une importance déterminante. Les accords conclus par l'Union Soviétique, la République Populaire de Pologne et la République Socialiste Tchèqueoslovaque avec la République Fédérale d'Allemagne, les accords de base entre la RDA et la RFA, l'accord quadripartite sur Berlin-Ouest, puis l'établissement de relations diplomatiques entre la République Populaire Hongroise, la République Populaire de Bulgarie ainsi que la RFA ont eu pour résultat la normalisation des relations entre les pays socialistes européens et la RFA, et la soi-disant question allemande (qui après la Seconde Guerre mondiale continua à empoisonner l'atmosphère internationale pendant deux décennies) a cessé d'exister. Évidemment, on ne saurait exclure de nouvelles discussions sur cette question, mais les problèmes les plus substantiels ont néanmoins pu être résolus sous ce rapport.

En dehors de l'Europe, des événements ont aussi grandement contribué à l'amélioration de l'atmosphère européenne et au renforcement de la volonté de coopération. Il n'y a pas de doute que, p. ex., la fin de la guerre au Vietnam était un facteur important pour le changement positif des relations entre les deux puissances mondiales mais aussi entre les autres pays capitalistes et les pays socialistes, et pour l'atmosphère internationale. Ainsi une pierre d'achoppement constant, qui avait jusqu'ici entravé l'évolution d'une coopération entre ces pays, a cessé d'exister.

Tous ces éléments ont joué un rôle important dans le développement d'un climat international favorable à la détente et, en fin de compte, ont permis la convocation de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe. En même temps, la convocation de la Conférence sur la Sécurité, son travail préparatoire sur le fond sont devenus partie intégrante de la détente européenne, en même temps que facteur promotionnel de celle-ci. La phase finale de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération, la signature de l'Acte Final par les dirigeants suprêmes de l'Europe et de l'Amérique du Nord ont clos une période très importante du développement européen de l'après-guerre et ont ouvert une phase nouvelle. La signature de l'Acte Final est un indice marquant de ce que l'époque de la guerre froide, des confrontations aiguës (parfois armées) touche à sa fin, ce qui consolide de plus en plus la période de la coexistence pacifique et de la coopération fructueuse pour toutes les parties. La mise en

œuvre du contenu de l'Acte Final de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération facilitera beaucoup ce développement. On peut dire qu'en Europe et en Amérique du Nord c'est l'application même de l'Acte Final qui est devenue l'une des conditions les plus importantes de l'approfondissement et de l'irréversibilité de la détente. Il faut également souligner que l'évolution de la situation en Europe continue d'influer massivement sur la situation internationale en général. Comme nous l'avons vu, dans une certaine mesure, cela est aussi inversement valable : les événements du monde influent sur la situation en Europe, mais la conjoncture en formation sur les continents européen et nord-américain continuera dans l'avenir à être l'un des facteurs déterminant de la politique mondiale. Nous pouvons donc dire à bon droit que la signature de l'Acte Final de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe a été un événement d'importance historique.

II

Les instances compétentes de la République Populaire Hongroise ont évalué l'Acte Final et l'importance de la Conférence tout de suite après la clôture de celle-ci. M. János Kádár, premier secrétaire du CC du PSOH, chef de la délégation hongroise à la Conférence sur la Sécurité, à son retour d'Hel-sinki, a dit entre autres, dans sa déclaration faite à l'aéroport : « La Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe est, de plusieurs points de vues, d'importance historique. Elle est d'importance historique parce que — ainsi que cela a été évoqué à plusieurs reprises — depuis le Congrès de Vienne de 1815 qui a suivi l'achèvement des guerres napoléoniennes, les représentants des pays européens ne se sont pas encore rencontrés dans de pareilles conditions. Elle est également d'importance historique parce que, après la Seconde Guerre mondiale, le socialisme est devenu un système mondial ; depuis lors, les pays de l'Europe appartiennent à deux systèmes sociaux différents, aux systèmes respectivement socialiste et capitaliste. Le fait que, dans la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, les représentants des peuples européens se sont rencontrés pour la première fois, est aussi d'importance à cette conférence parce que, d'après sa dénomination et son contenu authentique, elle a été une réunion sur la sécurité et la coopération en Europe. Si nous considérons le fait que l'Union Soviétique, les États-Unis d'Amérique et le Canada y étaient représentés, alors nous pouvons dire à juste titre que les 35 pays participants à la Conférence entourent, au fond, tout l'hémisphère septentrional du Globe terrestre — si l'on conçoit visuellement leur situation géographique. »³

Le Conseil des Ministres de la République Populaire Hongroise a fait part de sa position le 13 août 1975 donc nous citons ce qui suit : « Le Conseil des Ministres a établi que par cette rencontre a commencé une étape nouvelle du processus de la détente. La Conférence, à laquelle ont participé les princi-

³ *Népszabadság*, le 3 août 1975.

paux dirigeants de 33 pays européens et de deux pays nord-américains, a contribué dans une grande mesure à la consolidation de la paix et de la sécurité internationales. La réalisation des dispositions de l'Acte Final continuera d'améliorer l'atmosphère de confiance réciproque, créera des possibilités nouvelles pour élargir et développer une coopération fructueuse. »⁴

A sa réunion du 15 août 1975, la Commission des Affaires étrangères de l'Assemblée Nationale a débattu le compte rendu présenté par le Ministre des Affaires étrangères sur la Conférence, et, dans sa prise de position, elle a souligné, entre autres, ce qui suit : « La Commission des Affaires étrangères a établi avec satisfaction que la troisième phase de la CSCE s'est terminée avec succès à Helsinki... La convocation de la CSCE est la victoire des forces éprises de paix et des partisans de la paix. Son importance historique réside en ce qu'elle a clos une période importante du développement européen après la Seconde Guerre mondiale et a frayé le chemin à la coopération fructueuse d'États à systèmes sociaux différents... La Commission des Affaires Étrangères souligne que la consolidation de la paix et de la sécurité internationales impose de nouveaux efforts persévérants. La République Populaire Hongroise continue de poursuivre sa politique qui a fait ses preuves, et fera tout pour le renforcement de la paix et de la sécurité en Europe, pour l'élargissement de la coopération européenne, tout en réalisant dans un esprit de continuité le contenu de l'Acte Final de la Conférence. »⁵

Il apparaît donc que l'essence de ces positions — qui font en même temps ressortir l'importance historique de la CSCE — pourrait être résumée en disant que, pour sa part, la République Populaire Hongroise est prête à exécuter pleinement tout ce que contient l'Acte Final de la Conférence.

On ne saurait entreprendre, dans le cadre de cet article, de se pencher sur tous les points substantiels de l'Acte Final. Cependant, il existe quelques problèmes sur lesquels je voudrais particulièrement attirer l'attention.

1) La première partie de l'Acte Final concerne les questions ayant trait à la sécurité européenne. La déclaration relative aux principes régissant les relations entre les États participants, où sont précisés les principes de base de ces relations et de la coopération entre États participants, est particulièrement importante. Nous avons entendu dire que ces principes de base figurent déjà dans plusieurs instruments internationaux, entre autres dans la Charte des Nations Unies et, bien qu'ils soient annoncés dans de nombreuses autres positions bilatérales ou multilatérales, et qu'au fond la raison pour laquelle ils figurent dans l'Acte Final de la Conférence sur la Sécurité ne soit pas tout à fait compréhensible, des articles ont également paru à ce sujet. Or, il n'en est pas tout à fait ainsi. Premièrement, les principes de base régissant les relations entre États n'ont encore jamais été rédigés avec une telle clarté dans un document adopté par les pays socialistes et capitalistes que dans l'Acte Final de la Conférence sur la sécurité. D'autre part, dans une conférence où il s'agit des questions de la coopération entre des pays à systèmes sociaux différents, on ne saurait omettre de discuter les principes mêmes de ces relations. Troisièmement,

⁴ *Népszabadság*, le 16 août 1975.

⁵ *Népszabadság*, le 16 août 1975.

il faut remarquer que la rédaction actuelle des principes de base offre aussi du nouveau : p. ex., le principe de l'inviolabilité des frontières ne figure dans aucun autre document international élaboré par les pays socialistes et capitalistes.

Quelles sont les tâches que nous devons accomplir en connexion avec les principes de base ?

— Nous estimons que nous devons faire des efforts encore plus grands que par le passé en vue de propager les principes de la coopération et de les enraciner dans la conscience des peuples d'Europe. Il faut faire refléter chaque fois ces principes dans le travail quotidien, dans les divers instruments internationaux, dans les prises de positions et les déclarations. Il faut veiller à ce qu'ils deviennent les lois qui dictent les actes dans la conscience de tous les peuples et dans la pratique de tous les États.

— Une autre tâche importante que nous devons accomplir est de veiller à l'observation exacte de ces principes. Les principes rédigés dans l'Acte Final constituent un ensemble intégral, donc personne ne peut en choisir que les seuls principes qui lui sont favorables, et personne ne peut violer ceux qui lui sont peut-être moins favorables. Dans la pratique politique internationale il faut tenir compte de tous les principes contenus dans l'Acte Final ; il n'est pas possible d'appliquer et d'exiger l'application de l'un d'entre eux et de violer l'autre, ni même de se froisser si d'autres en demandent l'application.

Sans vouloir faire un choix parmi les principes de base, nous devons attirer l'attention sur trois choses dont la prise en considération est d'une importance fondamentale pour la coopération ultérieure des États européens et nord-américains.

— L'un d'entre eux est le principe de l'inviolabilité des frontières. L'adoption de ce principe de base signifie que les dirigeants des pays capitalistes occidentaux reconnaissent également les changements qui s'opéraient dans les frontières et, pour l'essentiel, dans le système social en Europe après la Seconde Guerre mondiale. Ils reconnaissent les frontières des pays socialistes nouveaux, y compris la frontière d'État entre la RDA et la RFA, et renoncent aux anciens territoires allemands rattachés à d'autres pays. Ce principe de base veut dire que les pays signataires ne s'efforceront pas de modifier les frontières de quelque État européen que ce soit par l'emploi de la force. Par conséquent, l'observation de ce principe de base rend impossible la réalisation autoritaire de la soi-disant réunification allemande. Il est vrai que le principe d'une modification des frontières par des moyens pacifiques a aussi été rédigé et adopté — intégré dans le principe de base concernant l'égalité souveraine des États —, mais seulement avec le plein accord de tous les pays intéressés et conformément au droit international. Cela signifie que la modification des frontières — si elle s'opère par des moyens pacifiques — est un droit souverain de tous les États. Or, cela ne saurait nullement servir de base à ce que certains milieux, mécontents des changements ayant eu lieu en Europe, puissent tenir en permanence à l'ordre du jour la question de la modification des frontières, pour l'utiliser à des fins d'une propagande revancharde. Les dirigeants des pays intéressés rendraient un mauvais service à la cause de la paix et de la sécurité s'ils ne mettaient pas un frein à de pareilles tentatives.

— L'autre principe extrêmement important est celui de la non-intervention dans les affaires intérieures ; sans l'observation la plus stricte possible de ce principe aucune coopération internationale sur un pied d'égalité n'est concevable. A l'avenir, de même que par le passé, les pays socialistes refuseront catégoriquement toute tentative de l'Occident de s'ingérer dans les affaires intérieures et, pour leur part, ne s'ingéreront pas non plus dans les affaires intérieures des pays occidentaux. Ils s'attendent à ce que les dirigeants des pays capitalistes procèdent de même ; qu'ils se conforment au principe de la non-intervention dans les affaires intérieures des États. Il est particulièrement important dans la période actuelle d'observer et de faire observer ce principe de base, période où certains dirigeants occidentaux sont enclins à passer outre, sans scrupule à l'égard des principes qu'ils ont, eux aussi, adoptés. Prenons comme exemple le Portugal. Le peuple portugais est en droit de changer son système social, de le transformer comme il le veut. Personne n'a le droit de prescrire aux dirigeants portugais comment interpréter la démocratie, la liberté, et d'exercer sur eux une pression politique et économique pour qu'ils renoncent à l'orientation socialiste et acceptent la démocratie bourgeoise. Que nous le comprenions bien — ils ne peuvent pas exercer non plus une pression politique et économique, car cela est aussi une forme d'ingérence. Malheureusement, certains hommes politiques occidentaux, en particulier les dirigeants sociaux-démocrates de la II^e Internationale, sous des prétextes apparents, s'ingèrent ouvertement dans les affaires intérieures du Portugal et essayent d'influer sur l'orientation du développement. Or, on ne peut discourir sur l'ingérence étrangère, lorsque cela s'avère opportun de point de vue de la propagande, et en même temps s'ingérer grossièrement dans les affaires intérieures d'un autre pays même après Helsinki. Qui ferait crédit après cela à la bonne foi des politiciens qui prennent de telles décisions ?

— Le principe de la non-ingérence dans les affaires intérieures et du respect de la souveraineté des pays pénètre tous les points concrets de l'Acte Final, ainsi que toutes les tâches qu'il contient. Et cela est tout à fait compréhensible. Sans une progression raisonnable et bien établie, lorsque les partenaires ne respectent pas la souveraineté, les lois internes, les traditions, les coutumes des uns et des autres, lorsque, en s'ingérant dans les affaires intérieures du partenaire, ils veulent former la coopération à leur propre image et imposer aux autres leurs propres lois (traditions et coutumes) dans le cadre des relations internationales, la coopération n'est possible dans aucun domaine. Nous savons par expérience que beaucoup de dirigeants des pays capitalistes exigent des pays socialistes l'adoption de leurs lois, traditions, coutumes et idéaux. Mais la coopération entre États a un aspect bilatéral, ou bien nous tenons compte des intérêts, des possibilités et des visées de notre partenaire, ou bien nous rendons impossible la coopération.

2) La deuxième partie de l'Acte Final résume les principes, les méthodes et les tâches concrètes de la coopération sur le plan de l'économie, de la science, de la technique et de la protection de l'environnement. Elle contient des mesures tendant à développer la coopération commerciale et industrielle, favorisant la concertation des plans d'intérêt commun et l'extension de la coopération

à d'autres domaines. Il va sans dire que le gouvernement de la République Populaire Hongroise est pleinement d'accord en ce qui concerne le développement, par tous les moyens, des relations économiques bilatérales et multilatérales entre les pays socialistes et les pays capitalistes développés. Il est entendu que la mise en pratique des principes et des méthodes adoptés dans l'Acte Final de la Conférence sur la Sécurité, la réalisation des tâches concrètes qui y sont esquissées contribueraient dans une grande mesure à l'élargissement et au resserrement des relations économiques entre pays socialistes et capitalistes. Du point de vue des pays socialistes il est d'une grande importance que les principes et les méthodes de la coopération économique rédigés dans l'Acte Final reflètent les aspirations internationales qui visent à mettre fin à la discrimination. Les représentants des pays capitalistes ont aussi reconnu que « l'application du principe de la nation la plus favorisée est susceptible d'influer favorablement sur le développement du commerce. »⁶ Les pays socialistes ont toujours dit et continuent de dire que l'acceptation et la mise en œuvre conséquente du principe de la nation la plus favorisée sont indispensables dans le commerce international et que c'est seulement sur cette base que la coopération économique entre pays à systèmes sociaux différents peut atteindre de nouvelles hauteurs. Mais nous savons — et ce n'est pas un secret — qu'une partie des pays capitalistes ne partage pas cette opinion, au contraire, ces pays sont partisans de la discrimination économique. Dans la deuxième phase de la CSCE, les représentants des pays capitalistes réunis au sein du Marché Commun se sont pendant longtemps opposés à la mention dans l'Acte Final du principe de la nation la plus favorisée, c'est-à-dire que lorsqu'ils ne purent plus se dérober à cette question, à cause de l'insistance sur le principe de la « réciprocité », ils proposèrent, pour l'essentiel, la reconnaissance de la légitimité de la discrimination vis-à-vis des pays socialistes. En échange des avantages et des facilités accordés aux pays socialistes, ils s'efforçaient de s'assurer des contreparties dépassant de beaucoup les premiers. Le fait qu'ils n'ont pas pu atteindre leur but est un grand résultat. Les pays capitalistes ont finalement reconnu — il est vrai, sous forme conditionnelle seulement — l'effet bénéfique du traitement préférentiel dans le commerce international, et le principe de la « réciprocité » fut éliminé de l'Acte Final.

3) L'Acte Final contient en détail les principes de la coopération entre les pays et les tâches à accomplir dans les domaines « humanitaire et autres ». Les passages les plus importants de ce chapitre sont les suivants : a) contacts entre les personnes ; b) diffusion et échanges de l'information ; c) coopération et échanges dans le domaine de la culture ; d) coopération et échanges dans le domaine de l'enseignement. Au cours de la deuxième phase de la Conférence, la presse occidentale et d'autres organes de propagande s'efforçaient de prouver que les pays socialistes ne s'intéressent pas à la coopération dans ces domaines, que même « ils en ont peur », étant donné que l'application des dispositions de ce chapitre entraînerait les contacts quotidiens des larges masses populaires, et — disent-ils — les pays socialistes ne peuvent pas se permettre cela

⁶ Acte Final de la CSCE,

car leurs peuples apprendraient ainsi la « vérité » sur le système capitaliste, c'est-à-dire qu'ils gagneraient une image beaucoup plus favorable du capitalisme et de ses institutions que ne leur donne la version officielle. Il est vrai qu'en raison des maladies constitutionnelles du système capitaliste : la crise économique et monétaire, la stagnation et même la diminution de la production, la baisse du niveau de vie, qui se sont manifestées au cours des dernières deux ou trois décennies, cette propagande s'est affaiblie, mais nous rencontrons toujours de semblables points de vues.

C'est une manœuvre de propagande fallacieuse ! Pas un seul pays socialiste (dont la République Populaire Hongroise) n'a peur et n'avait peur de l'élargissement de la coopération dans le domaine humanitaire comme dans les autres, bien au contraire, ces pays la tiennent pour désirable. A notre avis, le fait que l'idée de coexistence pacifique ait gagné du terrain a de toute façon contribué à l'extension des contacts entre les personnes et à celle des échanges dans ces domaines. L'expérience confirme que les pays socialistes n'ont pas à craindre les rencontres entre citoyens des pays socialistes et capitalistes, ni les visites des touristes occidentaux ou les voyages de leurs propres citoyens dans des pays capitalistes. Lors de leurs visites, les ressortissants des pays capitalistes prennent connaissance de la réalité des pays socialistes, et elle est toujours beaucoup plus favorable que ne la dépeint la propagande occidentale. D'autre part, les citoyens des pays socialistes prennent connaissance de la réalité dans les pays capitalistes, et la plupart du temps elle est beaucoup moins favorable que l'image en rose qu'en donne la propagande occidentale. Nous n'étions pas contre l'élargissement des contacts dans ce domaine, nous avons seulement souligné que, parmi les points mis à l'ordre du jour de la Conférence, celui-ci n'est pas le plus important, ni le plus essentiel en ce qui concerne le développement des relations entre les pays socialistes et capitalistes. Nous avons mis un plus grand accent sur les questions ayant trait à la sécurité parce que nous les avons considérées, et les considérons aujourd'hui encore, comme l'élément le plus important de la coopération entre les pays européens et nord-américains. Si nous ne définissons pas les principes de base de notre coopération, le resserrement de cette coopération n'aura pas lieu. Cela ne signifie pas toutefois que nous ne considérons pas comme important l'élargissement des contacts dans les domaines humanitaires et d'autres.

L'autre remarque que nous faisons à ce propos est qu'il convient d'examiner les aspects concrets du contenu de la coopération, car sans cela une véritable coopération est difficilement concevable. Nous disons que nous voulons développer les échanges d'information, les échanges de valeurs culturelles et d'expériences dans les domaines de l'enseignement et de la science, mais la question principale est de savoir si cela sert le rapprochement des peuples ou, au contraire, provoque leur éloignement. Nous disons que nous avons besoin d'informations occidentales mais nous n'avons aucun besoin des calomnies et des propos outrageux bavés sur notre système ; nous avons besoin des véritables valeurs culturelles occidentales, mais nous n'avons pas besoin des résidus sans valeur de la vie culturelle des pays occidentaux. Sur ce point il est donc extrêmement important de préciser le contenu de la coopération.

En ce qui concerne ce point de la coopération, outre ce qui précède, il faut encore évoquer quelques questions.

La mise en pratique des mesures contenues dans l'Acte Final en connexion avec la coopération n'est concevable que sur la base d'accords bilatéraux conclus séparément par les gouvernements de tous les pays. Pendant les négociations préparatoires à ces accords il faut préciser les domaines d'application et les méthodes d'exécution des dispositions rédigées dans l'Acte Final (ce que les pays ont l'intention de faire individuellement), tels la réglementation et les détails des échanges d'information, des échanges culturels, etc. De temps en temps ils peuvent tomber d'accord sur les mesures que les diverses parties vont prendre pour intensifier la coopération et éliminer les obstacles éventuels. Le gouvernement de la République Populaire Hongroise déclare qu'il est prêt à entamer des négociations de cette nature avec les représentants de tous les pays capitalistes européens et nord-américains, et qu'il est prêt à conclure des accords bilatéraux qui prévoient l'application concrète, en harmonie avec les principes adoptés par la Conférence, des dispositions de l'Acte Final de la CSCE.

Un autre point de vue important du principe de coopération est de garantir dans tous les domaines la réciprocité. La République Populaire Hongroise emprunte une grande quantité de valeurs culturelles aux pays capitalistes occidentaux et les fait connaître au peuple hongrois. Mais cet échange culturel est actuellement plutôt unilatéral et la réciprocité fait défaut. Alors que la République Populaire Hongroise s'efforce de faire connaître à l'étranger tout ce qu'il y a de mieux dans la vie culturelle hongroise, c'est non pas sur l'exportation de valeurs culturelles authentiques que mettent l'accent certains organes de certains pays ouest-européens, mais justement sur celle de « produits culturels » qui ne sauront être qualifiés — même avec la plus grande bonne volonté — que de rebut culturel. D'autre part, en même temps que les organes de la République Populaire Hongroise encouragent et facilitent la connaissance des valeurs culturelles occidentales, les organes au pouvoir des pays capitalistes ne font rien ou très peu pour propager les valeurs culturelles hongroises. L'État de la République Populaire Hongroise consent à de grands sacrifices matériels pour faire connaître les valeurs culturelles occidentales ; les organes d'État des pays capitalistes, dans la majorité des cas, ne soutiennent pas financièrement les échanges dans le domaine de la culture, en se référant à ce que l'État n'est pas en mesure de le faire. Plus précisément, l'un ou l'autre des politiciens occidentaux désirent que les pays socialistes fassent tout leur possible pour diffuser les valeurs culturelles occidentales, mais de leur côté ils ne considèrent pas cela comme allant de soi pour la diffusion des valeurs culturelles socialistes. En cela, ils rendent plus difficile ou presque impossible un échange plus étendu des valeurs culturelles authentiques. S'ils consentent à des sacrifices matériels, ils ne le font que lorsqu'ils veulent promouvoir la diversion.

Les hommes politiques occidentaux s'en lavent les mains et font état, p. ex., du manque d'intérêt manifesté à l'égard des valeurs culturelles hongroises. Mais la chose est très simple ; l'intérêt des peuples pour la vie et les produits

culturels des autres pays ne vient que si cet intérêt est éveillé. Le peuple hongrois ne s'intéresserait pas non plus à un bon nombre de produits culturels occidentaux si nos quotidiens, mais surtout nos périodiques, ne s'occupaient pas régulièrement de la vie culturelle des pays occidentaux et n'éveillaient pas de l'intérêt pour leur culture. Étant donné, cependant, que la presse occidentale fait généralement silence autour de la vie culturelle des pays socialistes ou n'en parle que sous l'angle d'une propagande malveillante, cela crée un faible intérêt. Pourtant, l'essentiel n'est pas cela, mais que les organes officiels et non-officiels de certains pays occidentaux — à l'aide de diverses méthodes subtiles — s'efforcent d'omettre la présentation des acquisitions culturelles des pays socialistes, de crainte que celles-ci n'exercent un effet indésirable sur certaines couches. Ce fait démontre, à lui seul, quels sont ceux qui désirent vraiment l'extension des relations culturelles entre les pays.

La réciprocité se réfère aussi à l'échange d'information tant du point de vue du contenu que sous d'autres rapports également. En Occident, on conçoit cela sous un angle lucratif, c'est-à-dire avec des arrière-pensées. Si les mass media de la République Populaire Hongroise transmettent des informations à l'opinion publique des pays occidentaux, en donnant une image objective des conditions internes de notre pays, de sa politique intérieure et extérieure, de ses résultats, alors la Hongrie s'attend à ce que les organes de communication des pays occidentaux s'engagent, eux aussi, dans la même direction. On ne saurait aucunement parler de réciprocité alors que la propagande à l'étranger de la République Populaire Hongroise se garde de s'ingérer dans les affaires intérieures des pays occidentaux et met avant tout l'accent sur les acquisitions obtenues dans l'édification du socialisme en Hongrie, et que la propagande des pays occidentaux à propos de la Hongrie ne vise pas à donner une image objective de la situation de ce pays, mais à « évaluer » — c'est-à-dire à calomnier — notre construction du socialisme.

Si nous voulons un véritable échange d'information qui facilite le rapprochement des peuples, alors il faudrait procéder à la modification du contenu de la propagande occidentale. Malheureusement, les expériences acquises jusqu'à présent ne sont pas bonnes. Le but principal du dumping de l'information occidentale est la désorganisation du système social des pays socialistes, soit par falsifications grossières, soit par déformations subtiles. Rien ne le prouve mieux que les campagnes de presse que les organes occidentaux de propagande organisent assez fréquemment contre les pays socialistes. Pourtant, l'Occident devrait également comprendre que le peuple hongrois n'est absolument pas intéressé par les « évaluations » des politiciens réactionnaires occidentaux sur la situation interne de son pays. Le peuple hongrois la connaît mieux et peut l'apprécier plus correctement. Le peuple hongrois n'est pas curieux de connaître les « pensées », les « idées » depuis longtemps tombées en désuétude de chevaliers errants médiévaux tels que Soljenitsyne et Mindszenty. Notre peuple est intéressé par ce qu'il se passe dans le monde capitaliste, quel est son système social, quels sont ses acquisitions, ses difficultés, comment y vivent et réfléchissent les travailleurs. Seul un pareil échange d'information fait avancer

la cause de la coopération des pays, favorise l'amélioration de l'atmosphère et la consolidation de la confiance.

Dans la deuxième phase de la CSCE les pays occidentaux ont accordé une grande importance aux soi-disant contacts humains. Ils entendaient par là en particulier encourager l'émigration des pays socialistes et la réunion des familles. Une partie des dirigeants occidentaux conçoivent également cela d'une manière unilatérale, ils veulent continuer la pratique employée jusqu'ici, c'est-à-dire inciter les spécialistes hautement qualifiés des pays socialistes à émigrer en Occident, pour ensuite les abandonner à leur sort. Ils veulent continuer à réunir les familles mais en tenant uniquement compte des intérêts de ceux qui vivent en Occident. On ne pourrait pas accuser les organes compétents de la République Populaire Hongroise de ne pas faire preuve d'élasticité dans de pareilles questions. C'est pour cette raison même que le nombre des affaires de cette nature est infime. Mais nous n'avons jamais été indifférents au sort des citoyens hongrois qui, cédant à des promesses fallacieuses, ont quitté leur patrie. Nous sommes en droit d'exiger qu'un traitement équitable soit accordé aux citoyens hongrois émigrés, que des conditions de vie normales leur soient assurées. Mais aucun État occidental n'est prêt à garantir cela, c'est pourquoi de cruelles tragédies humaines ne peuvent être empêchées.

Conformément à l'esprit du document adopté à Helsinki, des mesures adéquates devraient être prises pour faciliter le déplacement des citoyens des pays de systèmes sociaux différents et pour encourager le tourisme. Cela facilite grandement la connaissance réciproque des peuples et des pays et contribue au renforcement de la confiance mutuelle. Mais dans la pratique nous constatons que les politiciens occidentaux, avec leurs propos émouvants sur les contacts humains, empêchent, plutôt qu'ils ne facilitent, le déplacement des personnes. Les organes compétents de la République Populaire Hongroise, guidés par le désir même d'une meilleure connaissance des uns et des autres, délivrent dans les 48 heures le visa touristique à tous les citoyens occidentaux qui le demandent. En même temps — à quelques exceptions près — les citoyens hongrois doivent attendre beaucoup plus, dans certains cas même quelques semaines, pour obtenir un visa occidental.

Enfin, il y a encore un point de vue très important. Au cours de la coopération entre États, et en particulier lors de l'accomplissement de tâches figurant sous le titre « domaines humanitaires et autres », il faut veiller fermement — comme cela a déjà été dit — à ce que la souveraineté des pays ne soit pas compromise, que l'ingérence dans les affaires intérieures soit évitée, que les lois, règles, traditions et coutumes des pays partenaires ne soient pas violées. Il est impossible de céder aux efforts occidentaux qui veulent imposer aux pays socialistes leurs propres règles, leurs coutumes, leurs méthodes, en ce qui concerne plus particulièrement ces points, et refusent de tenir compte des règles, coutumes et traditions des pays socialistes. Cela équivaldrait à une approche unilatérale de coopération et ne donnerait pas de fructueux résultats.

4) Le dernier chapitre de l'Acte Final est un résumé des mesures devant être prises après la Conférence. Les États signataires s'y engagent à l'exécution d'une part des dispositions de l'Acte Final par des mesures unilatérales, d'autre

part par des mesures bilatérales en poursuivant des négociations avec d'autres États participants, et enfin dans le cadre des organisations internationales.

C'est dans ce chapitre que la future rencontre des Ministres des Affaires étrangères (Belgrade, le 15 juin 1977) est mentionnée, rencontre où l'on discutera les possibilités d'une nouvelle réunion. Il est évident que le progrès accompli, l'application des dispositions de l'Acte Final de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération ainsi que le but et le contenu d'une nouvelle conférence éventuelle seront également discutés.

Quelques pensées seulement ont été évoquées en connexion avec l'Acte Final de la CSCE. Mais elles suffisent aussi pour montrer que l'application des dispositions de l'Acte Final est une tâche extrêmement complexe qui exige de grands efforts. Les pays socialistes, les forces en lutte pour la paix et le progrès, les partisans de la coexistence pacifique des pays de systèmes sociaux différents doivent tous veiller avec vigilance à l'observation des dispositions de l'Acte Final et, par des initiatives successives, rendre impossible tout retour en arrière. Pour notre part — conformément aux positions prises par notre Parti et notre État — nous ferons tout notre possible en faveur d'une transplantation dans la pratique des dispositions de l'Acte Final de la Conférence, et de leur réalisation complète.

Naturellement, le fait que les gouvernements des pays occidentaux soient ou ne soient pas prêts à tirer certaines conséquences du fiasco de la politique de guerre froide, et à exécuter loyalement les dispositions de l'Acte Final, dépend beaucoup des autres partenaires capitalistes. En ce qui concerne l'application de l'Acte Final, les hommes d'États occidentaux participant à la troisième phase de la Conférence ont fait des déclarations généralement positives. Nous n'avons pas tout à fait compris pourquoi d'aucuns ont souligné avec une telle insistance que l'Acte Final n'a pas de validité du point de vue du droit international. Ont-ils laissé paraître qu'il n'a pas un caractère obligatoire ? Il serait très déplorable s'ils considéraient la question sous cet angle. Nous ne l'interprétons pas ainsi. Qu'il nous soit permis de citer dans cette connexion la déclaration de M. János Kádár : « Les obligations assumées par la signature du document ont aussi été débattues. Les juristes peuvent à la rigueur discuter encore cette question, mais, grâce à la presse, à la radio et à la télévision, l'opinion publique hongroise a pu directement établir les traits caractéristiques de cet événement et se persuader : les peuples représentés à la Conférence désirent la paix à l'unanimité. Jusqu'à quel point cela est ou n'est pas obligatoire, est une chose secondaire. Mais les hommes d'État qui parlaient officiellement au nom de leur pays et de leur peuple s'engageaient politiquement et moralement à consolider la paix, à faire valoir la coexistence pacifique ! »⁷

A cela nous ajouterions encore que les hommes d'État signataires de l'Acte Final s'engageaient politiquement et moralement au nom de leurs

⁷ *Népszabadság*, le 3 juillet 1975

gouvernements à exécuter les dispositions de l'Acte Final et, à notre avis, cela signifie une obligation assez stricte.

Espérons que les dirigeants des pays occidentaux partagent, eux aussi, cette opinion.

III

La lutte menée pour l'achèvement de la Conférence sur la Sécurité et, d'une façon générale, le processus de la détente ont été souvent troublés — surtout pendant ces deux dernières années — par les actions négatives des divers groupements partisans de la guerre froide. Le complexe militaire-industriel américain, le lobby sioniste, les milieux réactionnaires et conservateurs des pays occidentaux, les survivances du fascisme, les groupes qui sont toujours et de toutes manières antisoviétiques et anticommunistes, ainsi que d'autres forces de la guerre froide exercent toujours une influence assez considérable dans les pays capitalistes, comme si, ces derniers temps, ils pouvaient respirer plus librement que par le passé, et leur activité s'est ravivée.

Cela est révélé par plusieurs faits. Comme si le grand élan pris par le développement des relations bilatérales entre pays socialistes et capitalistes s'était un peu ralenti. L'Occident ne fait pas son possible pour résoudre les vieux problèmes internationaux. Il ne freine pas la course aux armements, bien au contraire, il l'intensifie par l'augmentation considérable des dépenses militaires des pays membres de l'OTAN. Les campagnes contre les pays socialistes se succèdent dans les pays capitalistes. Des affaires qui peut-être auraient même passé auparavant inaperçus par la propagande occidentale sont maintenant amplifiés, et on s'efforce de les utiliser contre les pays socialistes. Cela est dû au travail de sape des forces de la guerre froide que — surtout en RFA — les milieux qui s'attaquent aux accords conclus avec les pays socialistes, à l'accord quadripartite sur Berlin-Ouest et à la politique de la RFA en général ont intensifié leur activité : ils essayent de défigurer, de fausser le sens, voire même de retourner tout cela.

Des manifestations qui ont vu le jour après la signature de l'Acte Final, des positions prises par les organes de la propagande occidentale, on peut déduire la ligne politique que les forces réactionnaires de la guerre froide entendent appliquer dans la période à venir et l'orientation de leur propagande.

— Après la signature de l'Acte Final de nombreux dirigeants des pays capitalistes évaluaient dans leurs déclarations officielles de manière constructive les résultats de la CSCE. Mais alors déjà, et surtout plus tard, une partie des déclarations occidentales, les discours de certains politiciens, des articles de presse reflétaient avec une certaine mauvaise grâce la dévaluation et la dépréciation des résultats de la conférence.

— Certaines évaluations ont présenté et continuent à présenter unilatéralement les résultats de la Conférence sur la Sécurité, disant que ceux-ci ne sont favorables qu'aux pays socialistes et que, par contre, les pays occidentaux ne gagnent finalement rien. Ils exigent donc que les pays socialistes fassent des

concessions dans d'autres domaines. Cette manière de voir a aussi gagné du terrain dans quelques-unes des positions officielles, p. ex., dans les déclarations de certains politiciens américains. Mais cette vue est intenable. Comme M. Léonide Brejnev l'a établi dans son discours pendant la Conférence, la Conférence sur la Sécurité, la signature de l'Acte Final n'ont que des gagnants, et évidemment, seulement si l'Occident s'efforce également de consolider la paix et la sécurité. Il est clair que les forces de la guerre froide visent à créer une tension sur le plan international, et que les milieux qui incitent à la guerre contre les pays socialistes sont les perdants de la Conférence sur la Sécurité. Mais c'est une autre question.

— On s'attend à ce que les adversaires de l'extension des relations avec les pays socialistes feront obstacle par tous les moyens à la transplantation dans la vie des dispositions de l'Acte Final de la CSCE. D'autre part, il faut tenir compte de ce que les politiciens occidentaux tenteront d'adopter une orientation leur permettant de faire avancer au premier plan les points de l'Acte Final qui leur sont favorables, tandis qu'ils chercheront à entraver l'application des dispositions qui, selon leurs suppositions, sont plus favorables pour les pays socialistes. Nous sommes dès maintenant témoins de pareilles tentatives. D'après notre position, les pays participants doivent s'appliquer à l'exécution de l'ensemble des dispositions de l'Acte Final.

— On peut observer que certains milieux des pays occidentaux veulent continuer, même après la signature de l'Acte Final, leur politique incompatible avec les principes de la coopération. Un exemple éloquent en est l'ingérence dans les affaires intérieures du Portugal, déjà mentionnée. De toute évidence, c'est inadmissible. Chaque pas qui viole les principes de base de l'Acte Final de la Conférence doit catégoriquement être refusé et dénoncé.

Les forces occidentales qui s'opposent à la détente commencent aussi à mobiliser les services secrets. Depuis la signature de l'Acte Final de la Conférence, l'activité déployée par les services secrets des pays capitalistes a sensiblement augmenté. Ces milieux s'efforcent de provoquer les pays socialistes et, d'une façon générale, les forces progressistes et éprises de paix, ce qui entraîne la détérioration de la relation entre pays socialistes et capitalistes. Contre cela il faut également fermement entrer en lutte.

— Se servant de l'atmosphère de détente en Europe, les cercles impérialistes s'efforcent dans d'autres régions du monde de retourner en leur faveur la situation. Nous pouvons voir de pareilles tentatives au Moyen-Orient, en Amérique latine et également ailleurs.

— Toutes ces actions sont accompagnées de campagnes de propagande antisocialistes et anticomunistes. C'est avec la poussée en avant du socialisme, le danger qui menace la « liberté » et la « démocratie », et la force militaire de l'Union Soviétique que la peur est semée parmi les citoyens du monde occidental. La propagande occidentale exploite toutes les possibilités de calomnier le système socialiste, ses institutions, ses acquisitions, ses politiciens. La propagande chinoise prête aussi la main à l'impérialisme ; elle renchérit dans la majorité des cas sur les calomnies impérialistes lorsqu'il s'agit de l'Union Soviétique ou des autres pays socialistes.

— Ces derniers temps la propagande occidentale a fait sienne le mot d'ordre de maintien du statu quo. Auparavant, lorsque les politiciens occidentaux avaient cru que peut-être le système capitaliste pourrait être rétabli dans les pays socialistes, ils avaient rejeté toute sorte de statu quo, qu'il soit territorial ou social. Mais à présent, lorsqu'ils craignent que les idées du socialisme ne prennent également forme en Occident, ce qui veut dire que l'imminence de la révolution socialiste est à prévoir aussi dans l'un ou l'autre pays occidental, ils parlent de la nécessité de sauvegarder le statu quo. Il convient de souligner que les pays socialistes, les partis communistes n'ont jamais été d'accord avec le statu quo social ; ils ont toujours considéré que tous les peuples ont le droit d'édifier le système social qu'ils désirent et sur ce point aucune ingérence extérieure n'est admissible.

Donc, la ligne de politique et de propagande des milieux réactionnaires des pays occidentaux vise à rendre impossible l'application complète des dispositions de l'Acte Final de la Conférence sur la Sécurité, pour entraver par là d'approfondir le processus de la détente et de le rendre irréversible.

Nous sommes convaincus que ces efforts sont voués à l'échec, mais seulement si les pays socialistes, les forces progressistes et l'humanité éprise de paix font tout leur possible à cet effet. Tout cela exige une lutte résolue, dure et persévérante.

Il est évident qu'à présent, alors que la lutte entre socialisme et capitalisme a déjà gagné le plan politique et idéologique, il faut compter sur l'acuité de cette lutte et, en particulier, de la lutte idéologique. Nous avons toujours souligné qu'entre les idéologies des deux systèmes sociaux — notamment des systèmes sociaux socialiste et capitaliste — la coexistence pacifique n'a jamais été et ne sera jamais possible. Nous estimons que cela va de soi et que cela est toujours valable après la Conférence sur la Sécurité. Certains politiciens occidentaux préconisent que les pays socialistes mettent fin à la lutte idéologique et saluent cette proposition comme l'une des conditions de la détente. Or, les capitalistes ne songent pas sérieusement à la suppression de la lutte idéologique mais ils voudraient obtenir cette concession des pays socialistes, ou du moins que ceux-ci diminuent l'ardeur de leur lutte. Nous savons trop bien qu'il n'est pas possible de mettre fin à la lutte idéologique. Nous connaissons bien l'ancienne vérité : dans la lutte idéologique il n'y a pas de vide ; là où l'idéologie socialiste est absente, l'idéologie capitaliste est absolument présente. Toute position socialiste que nous abandonnons à la sphère idéologique ouvre la voie à la pénétration de l'idéologie capitaliste. Cela se fait souvent d'une manière indirecte, mais c'est ce qui est primordial. En fin de compte, les manœuvres occidentales quant à l'armistice idéologique ne sont rien d'autre que des tours de passe-passe et visent pour l'essentiel au désarmement du socialisme.

*

Si nous résumons les résultats et les perspectives de la lutte pour la paix et la sécurité en Europe, et si nous évaluons les chances de l'application de l'Acte Final de la Conférence sur la Sécurité et de la consolidation du processus de

détente en général, nous pouvons, tout compte fait, être optimistes. La base la plus solide de notre optimisme c'est le décalage irréversible et constant du rapport des forces internationales en faveur du socialisme et du progrès. Si nous analysons l'évolution des rapports de force qui ont prévalu au cours des derniers 40 à 50 ans, il en ressort que, bien que le bien-être des pays capitalistes ait augmenté, ceux-ci sont aussi devenus plus forts sur le plan militaire, le socialisme a, en fin de compte, pris dans tous les domaines le dessus sur le capitalisme. Si nous y ajoutons encore l'instabilité accrue du système capitaliste, l'augmentation considérable des forces du socialisme, de la paix et du progrès dans les pays capitalistes et les processus progressistes en cours dans les pays en voie de développement, nous pouvons établir que notre optimisme est bien fondé. Il faut en outre tenir aussi compte d'autres facteurs importants. Les forces appréciant à sa juste valeur le développement international, qui savent trop bien que la guerre thermonucléaire mondiale n'a pas d'autre alternative que la coexistence pacifique, s'assurent une influence de plus en plus grande au sein des classes dominantes des pays capitalistes. Ces milieux se rendent toujours davantage compte que dans des conditions pacifiques, à long terme, ils trouvent mieux leur compte que dans une guerre mondiale trop aléatoire. La reprise de l'activité de ces forces dans la vie internationale est un élément nouveau, si bien que dans certains pays et dans certains cas elles parviennent à jouer un rôle extrêmement important. C'est grâce à cela, outre le rôle déterminant qu'ont tenu les pays socialistes et le monde progressiste, que les gouvernements des pays occidentaux ont finalement accepté la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe et ont adopté son Acte Final. En fin de compte, c'est grâce à cela que, même après la signature de l'Acte Final de la Conférence, des progrès ont été faits par les gouvernements des pays occidentaux. Le gouvernement des États-Unis a consenti à continuer des négociations soviéto-américaines sur la limitation des armes stratégiques. Il a accepté de présenter de concert avec le gouvernement de l'Union Soviétique un projet d'accord sur l'interdiction de la guerre mésologique. Le gouvernement de la RFA est tombé d'accord, au cours même de la Conférence, avec les dirigeants des pays socialistes sur une série de questions. Par exemple, la relation inadéquate entre la RFA et la Pologne fut normalisée. Ce sont des signes encourageants.

La tâche suivante découle de ce qui précède : les pays socialistes, de même que les forces progressistes éprises de paix, doivent se rallier à ces milieux des classes dominantes capitalistes qui observent dans sa réalité le courant du monde et sont prêts à exécuter pleinement les dispositions de l'Acte Final de la Conférence sur la Sécurité. Cela donnera un nouvel essor au processus de la détente internationale et aidera à l'approfondir et à le rendre irréversible.



Sécurité et coopération économique européennes

L'évolution des relations entre les États de notre continent touche à sa phase décisive.

Jamais, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la possibilité d'un arrangement basé sur la sécurité européenne ne fut si proche. Jamais encore des forces si importantes, organisations gouvernementales et sociales, à l'Est et à l'Ouest de l'Europe ne s'étaient déclarées prêtes à diminuer la tension, à encourager la politique du développement des relations. A la suite de ces faits, les rapports politiques, économiques et humains entre les différentes régions d'Europe sont devenus bien meilleurs qu'ils n'étaient voilà dix ou vingt ans.

Les tâches sont immenses et, jusqu'à présent, seuls les premiers pas ont été faits. La ratification des traités de Moscou et de Varsovie, la régularisation des relations entre les deux Allemagnes, l'« annulation » formelle de l'accord de Munich, la reprise des relations diplomatiques entre la République Fédérale d'Allemagne et tous les pays socialistes de l'Europe orientale, les conférences des gouvernements et des organisations sociales de l'Europe relatives à un arrangement politique, à la réduction des armements, à la collaboration économique, tout cela semble propice à l'ouverture d'une nouvelle époque dans la vie de notre continent. Ces préliminaires peuvent effectivement inaugurer une ère nouvelle dans laquelle les peuples d'Europe — ayant tant souffert au cours des deux guerres mondiales et pendant les années de « gel » de la guerre froide — auront toutes chances d'utiliser leurs énergies créatrices pour un travail d'édification pacifique, contribuant à la prospérité de notre monde européen.

Il existe pourtant une autre perspective plus sombre : si les ennemis de la détente européenne réussissent à l'emporter dans certains pays ouest-européens, notre continent peut retomber dans un nouvel état d'apathie, caractéristique de la guerre froide.

Bien entendu, ces forces ne sont pas capables d'annuler d'un jour à l'autre les faits concrets et les succès obtenus dans les rapports politiques économiques et culturels, qui se sont établis entre les deux parties de l'Europe. Cependant, les malheureuses incidences des échecs peuvent élever de nouvelles barrières hostiles à l'amélioration des relations.

Durant ces récentes années tout un réseau de conventions, de traités bi-

latéraux ont été passés entre les pays des deux systèmes sociaux de notre continent, traités commerciaux et de collaboration industrielle et technique, touristique, culturelle, scientifique, tous ces accords ne faisant pas, toutefois, pencher la balance en faveur d'une collaboration permanente et pacifique. Avec l'accord d'Helsinki nous pourrions parler d'un changement qualitatif sur notre continent. Dans le cadre d'un accord conclu à Helsinki, pourrait se créer, dans la seconde moitié du vingtième siècle, une collaboration multilatérale correspondant aux nécessités et aux intérêts économiques des pays européens. N'oublions pas que notre monde européen, qui a vécu au début du siècle sous la domination de quelques pays industriels de l'Occident, est devenu, vers les années soixante-dix, on peut dire, dans son intégrité, une vraie « région industrielle », avec toutes les conséquences que comporte ce changement.

La transformation économique la plus décisive qui se soit opérée sur notre continent est la création d'une zone industrielle est-européenne.

Entre les années 1950-1970, l'Europe a élevé de 37 à 46 p. 100 sa participation à la production mondiale. Dans la production brute de l'Europe en 1950, l'Union Soviétique et les pays démocratiques populaires est-européens avaient une part de 39 p. 100 s'élevant en 1970 jusqu'à 58 p. 100. A l'intérieur de cette participation, la part de l'Union Soviétique a passé de 27 à 40 p. 100, et celle des autres pays socialistes européens de 12 à 18 p. 100. En 1973, c'est l'industrie qui fournissait 49-50 p. 100 de la production totale, tandis qu'en 1950 l'industrie n'avait contribué à la production totale des pays socialistes européens qu'à raison de 32 p. 100. En Bulgarie, la part de l'industrie s'est accrue de 17 à 46 p. 100, en Tchécoslovaquie de 42 à 54 p. 100, en Hongrie de 32 à 53 p. 100, en Pologne de 29 à 46 p. 100 et en Roumanie de 21 à 50 p. 100.

Tandis qu'en 1950 l'Union Soviétique est restée à 10 p. 100 et les pays démocratiques populaires à environ 25 p. 100 au-dessous de la moyenne européenne quant à la production industrielle par tête d'habitant, en 1970 l'Union Soviétique a déjà atteint la moyenne européenne, la production par tête d'habitant des autres pays socialistes européens est demeurée d'environ 17 p. 100 au-dessous de la moyenne européenne. (La production industrielle européenne comptée par habitant s'est quadruplée entre les années 1950-1970.)

La structure économique des pays socialistes européens a commencé à rappeler à maints égards, vers la fin des années soixante, celle des pays capitalistes ouest-européens. Le document de la conférence de Delhi de l'UNCTAD en 1968 a pu le constater à juste titre en se référant aux relations économiques est-ouest :

« La coopération Est-Ouest sur le terrain scientifique et technique qui a débuté dans ces récentes années (...) est une coopération entre pays d'un potentiel similaire au point de vue technique... Le potentiel technique similaire ne signifie pas une égalité technique. Un pays quelconque peut disposer d'une plus forte capacité d'innovation dans une certaine industrie (par exemple la Suisse dans l'industrie pharmaceutique) ou dans toute une série de différentes branches industrielles (comme les États-Unis dans la production de

semi-conducteurs ou l'utilisation civile de l'électronique), mais selon les données statistiques la capacité d'innovation ne peut se concentrer dans un seul pays pour toutes les branches de l'industrie. De cette manière, il existe la possibilité d'une coopération favorable et réciproque entre les différents pays et les différentes zones ayant une capacité de réception semblable, en ce sens que la proportion des cadres scientifiques et techniques parmi les employés de l'industrie est élevée, et que ces pays disposent des capacités de production dans certaines branches industrielles basées sur la recherche scientifique... Une telle similitude technique existe entre les économies est- et ouest-européennes et assure une base de collaboration entre les deux groupes de pays en ce qui concerne les articles exigeant une technique développée et les expériences techniques acquises dans la production — soit en rapport avec les articles en question ou indépendamment de leur fabrication. »

La tendance identique des changements structureaux et la similitude de la structure économique ont donc créé une base économique objective au développement du volume des relations. En même temps ces changements sont propres à créer de nouveaux besoins permettant d'approfondir la coopération future des deux Europes.

Il est encore un autre changement qui relève des conditions économiques objectives. Il s'agit notamment d'un changement qui s'est produit dans la politique économique des pays du Conseil d'Entraide Économique et a eu sa répercussion sur le mécanisme de la direction économique, c'est-à-dire dans l'appréciation que celle-ci donne des relations dans ce domaine avec l'étranger, au cours des dix ou quinze dernières années : ces relations constituant un facteur important dans l'accroissement économique.

Au lieu d'être un « équilibreur de balance », le commerce extérieur a passé à l'utilisation des avantages offerts par une division internationale du travail, principe qui est devenu l'un des piliers de la politique économique et de la planification.

Bien entendu, ce changement a influencé sensiblement la conception de la planification, non seulement dans les relations existant à l'intérieur du Conseil d'Entraide Économique, mais aussi dans tout le système de rapports économiques internationaux des pays socialistes et dans les relations entre l'Est et l'Ouest.

Or, ces « conditions objectives » ne se seraient jamais réalisées sans une atmosphère politique assainie.

Le système des relations économiques entre les pays socialistes européens et les pays capitalistes présente un caractère particulier. Les corrélations structurales de l'économie mondiale, l'évolution scientifique et technique, l'internationalisation de la vie économique se reflètent avec une image considérablement déformée dans les relations des pays appartenant au système socialiste et au système capitaliste.

En raison de la différence des objectifs et des moyens, des mécanismes et des institutions, de la structure d'intérêt et des stimulants, les relations économiques entre les pays des deux systèmes sont *a priori* différentes de celles qui règnent à l'intérieur des systèmes capitaliste ou socialiste. Bien entendu, les

déviations peuvent être aussi d'importance dans les relations entre pays ayant un système économique identique. La particularité des relations entre l'Est et l'Ouest se reflète, en premier lieu, dans le fait que l'interaction entre les domaines économiques et politiques — qui sont toujours considérables dans les rapports interétatiques — exercent une influence bien plus large, bien plus décisive sur ce secteur de dimension mondiale de la division du travail.

La revue ouest-allemande *Die Welt* a trouvé cette formule diplomatique pour définir les connexions politiques des rapports entre les pays capitalistes développés et les pays membres du Conseil d'Entraide Économique : « Les considérations économiques relatives aux relations avec les pays est-européens sont constamment obscurcies par la politique. » (*Die Welt*, 12 novembre 1965.)

Cette « sensibilité à la politique » des relations entre les pays socialistes européens et les pays capitalistes développés ne se manifeste pas seulement dans les événements de la politique quotidienne, étant donné que le combat des deux systèmes exerce également un effet considérable sur les relations économiques : il les freine ou il les stimule. Telle ou telle crise politique — par exemple la contre-révolution hongroise de 1956, les événements cubains de 1962, les événements tchécoslovaques de 1968, etc. — déterminent des interruptions, des rechutes dans le développement des relations économiques entre les pays capitalistes développés, à l'avant-garde de la politique de la guerre froide d'une part, et, d'autre part, les pays socialistes qui luttent pour la préservation de la paix mondiale.

Si l'économie et la politique sont inextricablement enchevêtrées dans le développement de la division du travail entre les pays des deux systèmes mondiaux, c'est non seulement à travers les événements politiques quotidiens, mais il s'agit là de réciprocity plus profondes, plus générales.

On ne pourra jamais sous-estimer l'importance politique des relations économiques entre les deux systèmes sociaux. Naturellement, dans les relations économiques entre les pays des deux différents systèmes on relève nécessairement les facteurs économiques inhibitifs et stimulants dus à la différence du niveau de développement. Leur incidence durant la période prévue pour l'évolution des échanges de commerce extérieur peut être, par exemple, plus forte que l'effet des facteurs politiques. (Si par exemple, un pays socialiste est incapable de produire pour l'exportation un article recherché sur le marché des partenaires capitalistes, les relations ne sauront s'évaluer de façon adéquate même si, par ailleurs, l'atmosphère politique se révèle favorable.)

Quant aux relations économiques avec les pays socialistes, il existe encore dans les pays ouest-européens des forces qui continuent à attribuer un rôle décisif aux facteurs et aux conflits politiques.

Les éléments aléatoires de la politique restent inévitables dans les relations économiques entre l'Est et l'Ouest, déterminant finalement les limites de ces relations. Sous cet aspect, l'argumentation politique des milieux réactionnaires des pays capitalistes est compréhensible jusqu'à un certain point — d'après leur propre optique. N'oublions pas cependant qu'en pratique — dans les circonstances données — tout article figurant sur la liste du commerce

mondial peut servir des objectifs stratégiques — le blé comme les fusées, la brique comme l'uranium ; donc, dans cette logique, le gel total des relations offrirait seul une « sécurité complète » à ceux qui soutiennent et appliquent cette politique.

Certains milieux des pays capitalistes industriellement développés ont tenté d'empêcher avant tout la livraison des articles qui — d'après eux — seraient de nature à accroître le potentiel économique — donc militaire — des pays socialistes moins développés au point de vue économique.

Déjà dans le passé, les pays socialistes ont prouvé qu'ils étaient à même de se défendre efficacement contre la guerre économique. Leur évolution dans ce domaine est arrivée à un niveau tel que tout d'abord l'Union Soviétique, mais dans certaines limites les autres pays socialistes également, à commencer par la communauté du Conseil d'Entraide Économique — en organisant et en concentrant judicieusement leurs forces — seront capables de fabriquer des articles, des installations industrielles avec beaucoup moins de frais nationaux qu'auparavant. Ceci sous-entend que les positions des pays socialistes se sont renforcées objectivement dans le système des relations économiques entre l'Est et l'Ouest. La puissance accrue de l'économie des pays socialistes vide, à vrai dire, de toute signification la majeure partie des arguments des ennemis politiques des relations orientales-occidentales, étant donné qu'une technique évoluée ou des méthodes modernes de direction ne sont plus désormais des éléments « étrangers » ou « importés de l'étranger » dans l'économie des pays socialistes européens. Il est cependant évident qu'une technique occidentale, certaines formes de connaissances et d'organisation rendraient possible la solution plus rapide, plus efficace de maintes tâches concrètes. Mais vue sous cet aspect, la réciprocité des avantages stimulants et économiques neutralise les conceptions politiques des stratèges occidentaux relatives au renforcement de leur régime.

Les prolongements politiques des relations économiques entre les deux systèmes n'importent pas seulement quant aux forces réactionnaires. Devant ce grand problème international de la seconde moitié du xx^e siècle : quelle serait la forme essentielle de la lutte entre les deux systèmes ; compétition pacifique ou catastrophe nucléaire ? ce sont les relations économiques entre les pays capitalistes développés et les pays socialistes qui en préparent la solution dans un sens correspondant aux intérêts de l'humanité.

Le développement des relations économiques entre les pays capitalistes industriels développés et les pays socialistes fortifie la base économique de la coexistence pacifique dans les pays capitalistes et témoigne d'une prise de position s'opposant aux milieux les plus agressifs de l'impérialisme. L'énorme importance politique des relations économiques des deux systèmes antagonistes peut être décelée à travers l'histoire des rapports entre l'Est et l'Ouest depuis l'établissement de l'Union Soviétique dans le fait que ces rapports font progresser la coexistence pacifique.

Cette politique est réaliste, parce que les intérêts économiques de certains milieux importants des pays du système capitaliste ne sont pas nécessairement identiques aux buts politiques des forces réactionnaires — ces intérêts

sont même parfois contraires à ceux-ci. D'autre part, en temps de paix (et souvent même en temps de guerre), des fissures se forment dans le mur de la solidarité des pays capitalistes alliés.

De nos jours certains stratèges du capitalisme ont reconnu, eux-mêmes, les connexions économiques et politiques décrites ci-dessus, l'échec et l'impossibilité de la politique prohibitive, le réalisme, la force mobilisatrice de la volonté de coopération économique des pays socialistes.

Dans la situation mondiale des années soixante-dix, on s'était persuadé que le développement des relations économiques constituait une arme plus efficace que la limitation de celles-ci à condition de les utiliser avec souplesse et d'une manière appropriée, en vue de désintégrer la communauté socialiste. Dans certains cas, on refrène, ailleurs on ne stimule pas suffisamment le développement des relations économiques, mais, pour certains pays, on les encourage expressément. La politique de la « carotte et du bâton » est à l'ordre du jour, surtout aux États-Unis, en ce qui concerne les relations économiques entre les pays des deux systèmes différents, mais cette politique a trouvé aussi son écho dans certains pays ouest-européens.

Le plus grand danger de la politique de la « stimulation sélective » consiste dans le fait qu'elle se manifeste dans le cadre de la coopération économique entre les pays des deux systèmes, donc sur un terrain — dans l'intérêt des buts stratégiques du système monopole-capitaliste — où les intentions honnêtes et les efforts pour décomposer la communauté socialiste sont difficiles à distinguer.

De toute façon, il n'est pas aisé de mesurer les avantages et les désavantages éventuels résultant pour les pays socialistes des relations entre l'Est et l'Ouest, d'autant plus, qu'il est extrêmement compliqué d'apprécier leurs connexions économiques, politiques et idéologiques, même sous l'angle d'un seul pays. Deux autres facteurs contribuent encore à la complexité du problème.

Primo : Les pays socialistes dont les relations économiques avec les pays du Conseil d'Entraide Économique s'étaient considérablement réduites, ces pays traitant aujourd'hui la plupart de leurs affaires avec les pays de l'économie mondiale capitaliste, ont dû à des facteurs politiques de modifier l'orientation de leurs débouchés.

Secundo : Les tentatives de diversion de la stratégie occidentale peuvent être objectivement favorisées par le fait que dans les relations entre les pays du Conseil d'Entraide Économique — surtout sur le terrain de l'accélération du développement technique — la force stimulatrice économique n'est pas assez élevée ou même s'avère négative pour certains pays. Il est donc indispensable de développer, de perfectionner, de multiplier le contenu, la forme et les méthodes des relations économiques existant entre les pays socialistes, tout en tenant compte aussi des facteurs politiques afin que les ennemis du socialisme ne puissent détourner les relations économiques de leur véritable objectif et aussi afin que ces relations ne puissent troubler, à l'avenir, l'évolution de la coopération des pays du Conseil d'Entraide Économique, ni économiquement ni politiquement ni même idéologiquement. C'est là un axiome des

plus importants quant au rapport entre les deux coopérations qui font participer les pays socialistes à la division du travail d'une part au niveau des relations socialistes et d'autre part sur le plan international plus général.

Une question de haute importance est celle du développement des préalables nécessaires aux relations. Il est évident que les positions des divers pays socialistes diffèrent objectivement au sujet des relations Est-Ouest. Les possibilités ou problèmes qui découlent d'une situation objective donnée peuvent être modifiés dans une large mesure par des facteurs subjectifs de la politique.

Sans parler de leurs objectifs politiques, les intérêts des pays capitalistes développés et des États socialistes relatifs aux relations économiques ne sont pas identiques.

L'exportation totale des pays socialistes européens a représenté en 1970 les 21 p. 100 de l'exportation totale réalisée à l'intérieur de l'Europe. L'échange « est-ouest » en constitue environ 25 p. 100. Les pays ouest-européens représentent les 79 p. 100 de l'exportation totale à l'intérieur de l'Europe, dont 6 p. 100 échoit à l'exportation vers les pays socialistes.

L'« asymétrie » de l'intéressement a posé de grands problèmes dans le passé — et pourra en soulever encore à l'avenir. Derrière les moyennes, la participation concrète des différentes branches d'industrie est naturellement inégale comme l'est aussi la dynamique des changements.

En résumant ce que nous avons avancé jusqu'ici, on peut constater que le commerce extérieur poursuivi entre les pays européens socialistes et les pays capitalistes développés ne représente relativement qu'un très modeste pourcentage des échanges de marchandises internationaux. En dehors de certains cas isolés, le rythme d'accroissement des échanges est faible et reste de loin en arrière des possibilités offertes par les conditions politiques des deux systèmes. Les stimulants économiques du commerce extérieur avec les pays capitalistes développés ne sont pas suffisamment mis à profit, alors que l'on pourrait les multiplier aussi bien en les élargissant qu'en les diversifiant.

L'amélioration des préliminaires politiques ne conduit pas automatiquement à l'accroissement des relations économiques. Mais elle contribue à la solution des problèmes d'ordre économique qui, de nos jours encore, empêchent le développement d'une coopération économique entre les deux parties de l'Europe.

Le commerce extérieur constitue sans doute la forme la plus importante des relations économiques entre les pays socialistes et les pays capitalistes de l'Europe.

Ni le volume ni la structure du commerce extérieur ne correspondent aux changements economico-structuraux qui se sont produits depuis la Seconde Guerre mondiale dans la production des États socialistes. Les pays socialistes européens achètent aux pays capitalistes ouest-européens en premier lieu des machines, des équipements, et, dans une moindre quantité, des articles semi-finis, des matières premières, des produits alimentaires. Parmi les machines et les installations, les articles exigeant des recherches, le lot des marchandises fabriquées à l'aide d'une technique nouvelle occupent une place particulièrement importante. La structure des exportations des États de l'Europe occiden-

tales vers les pays du Conseil d'Entraide Économique diffère à peine de leurs relations avec d'autres pays. La situation est différente quant à l'exportation des pays du Conseil d'Entraide Économique. Plus de la moitié des exportations de ces pays se composent de produits alimentaires, de matières premières, et ceci même encore au début des années 1970.

Au cours des 15 dernières années, l'exportation des articles industriels en Europe occidentale s'est rapidement accrue. Mais durant la même période l'exportation des machines et des installations venant des pays socialistes vers l'Europe occidentale n'a pas augmenté, et, tandis qu'entre les années 1955-1957 les 2,4 p. 100 des importations des machines et des installations vers l'Europe occidentale venaient des pays socialistes, ce chiffre a diminué de 1,7 p. 100 en 1970. Les articles industriels ne sont plus représentés par des installations modernes, des machines, des véhicules, mais, le plus souvent, par des produits de l'industrie légère, de l'industrie alimentaire ou par des produits semi-finis : matières premières métalliques, etc.

Il est indiscutable que la production et la structure de l'exportation ne sont pas sujettes à la même logique d'évolution et que la structure de l'exportation et de l'importation des différents États ne peuvent pas être nécessairement identiques dans toutes les relations. Mais dans les rapports entre pays industriels ce sont les conditions de la division internationale du travail qui prévalent plus intensément : le développement technique, l'élargissement de la base scientifique, etc. Ces facteurs n'ont exercé qu'un effet unilatéral sur la structure des relations entre l'Est et l'Ouest. En éclairer les motifs n'est pas une tâche simple et encore plus difficile est de remédier à cette situation. La littérature spécialisée qui traite de l'économie et du commerce extérieur — d'une manière approfondie depuis le début des années soixante — avance plusieurs thèses :

Parmi les experts occidentaux, un bon nombre font allusion aux problèmes inhérents au système politique (rencontre de l'économie planifiée et de l'économie des marchés, ayant chacune son système de stimulants et de valeurs, ses mécanismes divergents). Souvent on avance aussi des raisons politiques et politico-commerciales (discrimination, embargo, restrictions douanières, etc.). De temps en temps l'accent est mis sur d'autres raisons, par exemple d'ordre technique (constructions peu modernes, faibles qualités), ou celles de l'organisation (un réseau insuffisant de vente, manque de la connaissance du marché, etc.).

On a soulevé avec insistance, surtout depuis l'élargissement du Marché Commun, le problème des deux organisations d'intégration, c'est-à-dire les relations entre le Conseil d'Entraide Économique et le Marché Commun — notamment leurs rapports futurs.

Il faut, de toute façon, confronter un grand nombre de problèmes difficiles — et la solution de ces problèmes sera aussi une tâche complexe. Il faut à la fois écarter les heurts structureaux d'ordre soit commercial soit politique, et faire accroître l'intéressement mutuel et de longue durée des partenaires.

Le changement de la situation politique européenne, l'amélioration de l'atmosphère politique à la fois en Europe et entre les États-Unis et l'Union

Soviétique semblent de nature à créer un climat propice aux échanges commerciaux.

Depuis le milieu des années soixante, on a vu se développer les relations Est-Ouest, ce qui prouve que la pratique économique a réagi raisonnablement aux possibilités et aux besoins nouveaux.

Premièrement : les pays socialistes européens sont devenus actifs sur les marchés capitalistes ouest-européens. Certains pays socialistes créèrent des établissements bancaires ou bien participèrent à leur fondation en Europe occidentale pour financer les relations économiques entre l'Est et l'Ouest. Par des crédits bancaires de moyenne ou de longue échéance, par la contraction de crédits de consortium et l'émission d'obligations — dont le volume dépassera plusieurs milliards de dollars d'ici la fin de l'année 1975 — on a voulu dominer les troubles structureaux des relations Est-Ouest. L'affermissement des relations financières a eu pour conséquence, d'une part, que les banques des pays capitalistes ouest-européens les plus importants ont pris une part plus active dans le développement des relations économiques entre l'Est et l'Ouest, et, d'autre part, que la période de discrimination appliquée jusque-là vis-à-vis des pays socialistes est arrivée à son terme. L'activité accrue des banques a stimulé en même temps les autres formes de relations économiques.

Deuxièmement : La coopération directe entre les entreprises, la collaboration industrielle et technique jouent un rôle de plus en plus important. Cette forme multiple de la coopération, très complexe et donc difficilement définissable, conjugue directement les intérêts des partenaires et les rend durables.

Depuis l'achat des brevets et des know-how jusqu'à la mise en valeur en commun ou à la garantie de la participation au capital, on trouve toute une série de formes sous le titre général : coopération internationale des entreprises. Cette formule exprime l'internationalisation des relations de production dans les conditions particulières des rapports Est-Ouest.

Entre 1968 et 1973, le volume de la production selon les accords de coopération a vu augmenter de 30 p. 100 sa moyenne annuelle. Cependant, dans les relations entre l'Est et l'Ouest, les livraisons coopératives n'avaient pas dépassé 0,5 p. 100 des échanges totaux.

Un problème crucial de l'évolution de la coopération industrielle et des relations Est-Ouest réside dans le transfert de la technique moderne. Le flux international de la technique moderne dans l'économie mondiale se déverse sous différentes formes et à travers plusieurs canaux. Les pays capitalistes industriellement développés dépendent, eux aussi, à divers égards, de l'importation d'une technique étrangère. Plus le pays est petit, et plus il lui faut concentrer ses efforts en vue du développement technique, plus il est tributaire de l'importation d'une technique moderne. La « circulation » de la technique nouvelle dans les relations entre l'Est et l'Ouest ne s'effectue pas à sens unique. Entre les années 1964-1971, les pays du Conseil d'Entraide Économique ont acheté aux pays occidentaux 31 927 brevets et vendu à ces pays 25 877

brevets. Dans la balance des sommes payées et reçues pour les brevets, le déficit est plus grand qu'il ne devrait l'être d'après ces chiffres.

La capacité scientifique des pays socialistes permettrait une coopération à la fois plus complexe et plus efficace avec les pays capitalistes industriellement développés que celle qui a cours aujourd'hui. Les thèses — professées soit à l'Ouest soit à l'Est — qui limitent le rôle des pays socialistes européens dans la coopération technique occidentale sont erronées, de même que celles qui veulent trouver le sens de la coopération dans « l'abandon aux pays orientaux » des opérations primitives exigeant beaucoup de travail physique, en alléguant que la main-d'œuvre y est meilleur marché. Une coopération industrielle bilatérale ou multilatérale sur le terrain de la fabrication des produits exigeant des recherches approfondies et des spécialistes hautement qualifiés offre, au futur, des perspectives bien plus étendues.

Troisièmement : De nouveaux horizons se sont ouverts devant une coopération économique englobant toute l'Europe. Déjà le programme des négociations préparant le traité de sécurité et de coopération européennes, étudiait avec insistance les possibilités d'une coopération dite économique-infrastructurelle. Une plus grande intégration du système de communications et de livraisons, le ralliement du réseau d'énergie électrique, l'utilisation commune des nouvelles sources d'énergie et plus spécialement de l'énergie nucléaire, les recherches en ce sens, un programme commun pour prévenir la pollution de l'environnement et pour entamer sa réhabilitation se révèlent possibles et même absolument indispensables à un niveau européen global.

L'évolution de la technique de livraison et de communication est très rapide et entraîne des frais importants. La combinaison des moyens de communication, l'emploi des containers, la mise en place des conduites, un nouveau réseau de voies navigables — qui permettent de relier plus étroitement les différentes parties de l'Europe — ne sont rentables qu'à un niveau européen et dans une parfaite harmonie chez des partenaires. Tout cela est encore plus vrai lorsqu'il s'agit des sources d'énergie nucléaire qui joueront à l'avenir un rôle de plus en plus grand et nécessiteront certainement d'immenses investissements. Une politique de coordination des pays européens en vue de l'exploitation de l'énergie électrique augmenterait, dans une large mesure, l'efficacité des investissements. Simplement en faisant judicieusement concorder les besoins en énergie des périodes de la consommation maximum, on pourrait réduire d'environ 10 p. 100 les besoins d'investissements à un niveau européen.

La coopération européenne, et même mondiale, relative à la protection de l'environnement s'impose encore davantage, étant donné que les mers et océans qui limitent l'Europe n'appartiennent pas à des pays ni à des systèmes politiques. Aussi les effets de pollution ont-ils leur impact plus étendu. Le même argument vaut pour l'air et les fleuves d'Europe. La coopération, une entente globale sont essentielles non seulement quant aux mesures préventives de la pollution, mais également dans le domaine des recherches scientifiques relatives à elle.

Le nouveau plan européen de collaboration multilatérale doit dépasser les cadres mis sur pied actuellement par les organes de l'ONU. Ce serait une

erreur de ne pas tenir compte du rôle positif qu'a joué — et devra probablement jouer encore à l'avenir — en Europe la Commission Économique pour l'Europe. Mais la collaboration européenne globale doit pouvoir s'appuyer sur une organisation dépendant uniquement des États européens et faisant preuve d'efficacité et de souplesse.

Ce sont les accords politiques qui doivent jeter les bases des institutions opératives multilatérales lesquelles — investies d'une responsabilité entière — seront capables de faire progresser la coopération européenne dans les activités économiques en même temps que de prendre l'initiative d'établir et d'organiser les contacts dans un domaine précis.

L'organe régional de coopération de l'ONU, la Commission Économique pour l'Europe créée en 1947, garde en instance depuis des années les questions de la coopération européenne. Cette commission a sans doute été pour beaucoup dans le développement de la collaboration entre les deux parties de notre continent. Elle fut le théâtre de débats importants et de propositions intéressantes relatifs à la coopération. Ses enquêtes attirèrent l'attention sur les réussites et sur les problèmes et signalent la direction des changements dans les besoins en Europe. La Commission a désigné les domaines qui promettaient une collaboration fructueuse entre les États de cette partie du monde. Elle a réussi à rapprocher des personnalités qui font autorité dans des secteurs économique, technique ou scientifique de leur pays et proposent à leurs gouvernements des décisions à prendre. Elle a exploré les possibilités du développement des relations en matière de commerce extérieur, d'industrie et de communication et a facilité la conclusion d'accords concrets.

D'autres institutions destinées à favoriser la collaboration régionale ont aussi vu le jour dans notre monde européen. Les institutions spécialisées de l'ONU ont mis en place, au cours de 25 années écoulées, des bureaux régionaux ou encore elles ont organisé des conférences régionales en Europe (WHO, Unesco, ILO, FAO, etc.). Cependant l'activité régionale n'a joué qu'un rôle limité dans la coopération entre l'Est et l'Ouest, restant bien éloignée d'exploiter les possibilités qui s'offraient sur ce terrain spécial.

La mobilisation des immenses sources d'énergie, de l'activité créatrice des peuples d'Europe dans l'intérêt des objectifs communs non seulement exige un réseau de conventions, de traités, mais il suppose aussi un système d'organisation efficace capable de suffire à ses tâches. En principe, il existe pour notre monde plusieurs solutions : élargir la compétence des organismes européens déjà existants ; augmenter le nombre des membres des organisations déjà en fonction, mais n'ayant qu'un nombre restreint de membres ; créer ou concentrer des organisations similaires et fonctionnant parallèlement, établir enfin des organisations nouvelles. Toutefois, dans la réalité les possibilités sont beaucoup plus restreintes.

Il résulte de l'exposé ci-dessus qu'une coopération européenne générale aurait des conséquences très avantageuses pour les peuples d'Europe. On peut poser quand même la question suivante : cette coopération répond-elle aussi à l'intérêt des États situés hors de notre continent ?

Selon certains avis, il n'en est pas ainsi, et l'on va jusqu'à affirmer que

l'Europe « se cloître », et que le développement des relations entre l'Est et l'Ouest est nettement contraire par exemple aux intérêts des États du Tiers Monde, qui toucheront « moins d'aide financière », ou parce qu'il sera moins aisé d'escompter un soutien ainsi que lors de la guerre froide, « l'Est » comme « l'Ouest » offrent alors leur assistance, guidés par des raisons politiques.

Les expériences historiques s'inscrivent en faux contre la réalité de ces points de vue. La tension entre les deux parties de l'Europe n'ont jamais servi les intérêts des pays en voie de développement — seules en bénéficiaient les commandes militaires. Cette tension a simplement empêché la coopération commerciale de l'Europe avec d'autres parties du monde.

C'est à partir d'une autre plate-forme que la propagande maoïste lance ses attaques contre le système de collaboration et de sécurité européenne. Dans leur animosité contre l'Union Soviétique, les dirigeants chinois actuels ne se font pas scrupule de rechercher la collaboration avec les milieux les plus réactionnaires de l'Europe occidentale, avec ceux qui s'efforcent de ramener la période de la guerre froide.

Les ennemis de la construction d'un système de sécurité et de coopération européennes représentent d'ailleurs une force considérable dans la politique de l'Europe. Ces forces ont accepté (ou furent contraintes d'accepter) les conditions des traités à la suite de la Seconde Guerre mondiale, notamment la reconnaissance de la République Démocratique Allemande, etc. Mais elles se refusaient à dépasser ces limites pour établir un système de sécurité collective dans toute l'Europe. Des raisons économiques, politiques et idéologiques les portent à déclarer inacceptable la politique des États socialistes qui veulent établir la sécurité européenne sur la coopération des peuples vivant dans cette partie du monde.

Il est cependant indiscutable que sur notre continent — d'où se sont déjà déclenchées deux guerres mondiales — les forces prenant fait et cause pour une coexistence pacifique s'imposent aujourd'hui davantage que jamais au cours de ce siècle. Et ce fait est loin d'être indifférent, d'autant plus que la volonté d'une coopération est solidement motivée des deux côtés de la barrière — par des intérêts objectifs — et jouit certainement du soutien d'une grande majorité de l'opinion publique à l'intérieur de tous les pays européens.

L'évolution de l'économie mondiale vue de la Hongrie*

En cette période de détente internationale, il est particulièrement important de comprendre les problèmes, les systèmes d'intérêts et les expériences tentées par les autres États, — par nos partenaires, réels ou éventuels. C'est uniquement par ce moyen que nous pourrons élaborer l'équilibre bien adopté d'intérêts divergents en présence, qui est à la base de toute activité internationale visant à la paix. L'évolution et la transformation radicales qui sont intervenues dans les relations politiques internationales ont ouvert de nouveaux horizons à la coopération entre économies nationales. Il s'agit là de *possibilités* nouvelles, et, non de résultats, étant donné qu'il existe une *interdépendance* entre la politique internationale et l'économie, et non pas des relations mécaniques de cause à effet. Ceux qui cherchent¹ des *éléments politiques* dans l'histoire des conceptions économiques et dans les événements économique-politiques soulignent généralement l'influence décisive qu'exercent sur les phénomènes et les situations économiques les événements politiques internationaux. Il est indiscutable que les théories économiques — et, souvent, les économistes eux-mêmes — sous-estiment l'effet des facteurs politiques sur les événements économiques et partent de l'hypothèse selon laquelle les actions économiques dépendent exclusivement de facteurs économiques. L'influence des facteurs politiques est également nettement sensible dans les économies internes (surtout dans les périodes critiques de développement), mais leur effet est encore plus évident en ce qui concerne l'économie internationale. Toutes les étapes importantes de la vie économique internationale après la Seconde Guerre mondiale (de l'embargo aux efforts de coopération) ont été étroitement liées à la politique internationale. L'économie ne représente en effet que l'une des composantes extrêmement importantes de l'activité globale d'une société, et toute décision d'ordre économique est précédée (consciemment ou non) par la fixation d'objectifs généraux (se trouvant en harmonie avec le système de valeurs de la société en question) à la communauté nationale. De même, la politique extérieure de l'État, ses rapports avec les autres pays sont composés d'éléments divers, parmi lesquels l'économie n'est qu'une composante interdépendante parmi d'autres.

* Ce texte a fait l'objet d'un exposé au Congrès Mondial de l'Économie (Budapest, août 1974).

¹ G. Myrdal : *The Political Element in the Development of Economic Theory*.

Tout en reconnaissant donc l'influence considérable (et parfois décisive) qu'exercent sur l'économie les facteurs politiques internationaux, nous aimerions préciser cette constatation, en soulignant que cette influence ou cet effet n'entraîne jamais une identité mécanique, parce que :

a) Les rapports de forces politiques d'un État ou d'un groupe d'États peuvent dépasser leur potentiel économique ou ne pas l'atteindre. Il est des États politiquement (ou stratégiquement) forts qui ne sont que moyennement développés du point de vue économique, tandis que certaines « grandes puissances », dans les domaines de l'économie, de la situation monétaire, de la technologie ou des sciences, sont politiquement faibles.

b) L'économie — et l'économie internationale de même — influence également considérablement la politique, bien que ces deux facteurs interdépendants fonctionnent dans des espaces-temps différents. En politique, les événements se déroulent en général plus vite et sous une forme plus démonstrative que ce n'est le cas pour le progrès économique — c'est-à-dire la réaction de l'économie sur la politique —, qui est en général lent, puisqu'il faut à peu près quatorze ans pour que le revenu national d'un pays double (en supposant une croissance annuelle de 5 p. 100).

c) En cas de situation internationale aiguë (guerre froide, tension importante ou guerre), l'économie, tant interne qu'extérieure, doit se conformer aux actions politico-stratégiques du pays considéré.

d) Par contre, si la situation internationale est normale ou bien favorable, l'évolution de la politique étrangère et de l'économie extérieure d'un État ne suit pas nécessairement des lignes parallèles, et ce pour deux raisons. Tout d'abord parce que l'identité d'intérêts politiques de deux ou de plusieurs pays ne suppose pas automatiquement que leurs structures économiques et leurs rapports d'intérêts se prêtent sur une base assez étendue à la coopération ou aux échanges commerciaux, ensuite parce qu'il arrive qu'il existe entre deux États une rivalité politique sans qu'il y ait entre eux une concurrence économique particulière, ou inversement, qu'une rivalité économique se soit développée entre eux alors que leurs intérêts politiques sont relativement semblables ou convergents. Il arrive donc dans certains cas que d'actives relations économiques existent entre deux pays malgré leur opposition politique, ou que des pays coopérant sur le plan politique se livrent à une concurrence économique aiguë.

Étant donné que nous tendons, au point de vue de la politique internationale, de l'époque de la guerre froide (cas « c ») vers des relations Est-Ouest normales et de coopération (cas « d »), il est bien évident que les rapports économiques nés conformément aux règles de cette période de départ exigent non seulement des remaniements petits et grands, mais aussi des modifications adaptées à l'importance et au poids des conditions internationales qui sont actuellement en cours de formation. Nous avons abordé ces problèmes dans cette introduction parce que nous avons l'intention de revenir, après un bref survol des relations économiques internationales, sur les problèmes posés par l'attitude économique-politique nouvelle rendue nécessaire par cette situation nouvelle.

Il faut observer l'évolution des tendances de l'économie mondiale dans les actions économiques internes et interdépendantes de quatre grands blocs, qui sont respectivement formés : des pays capitalistes les plus importants ; de l'URSS et des pays socialistes européens (Conseil d'Entraide Économique) ; de la République Populaire de Chine ; et des pays en voie de développement. Je suppose que la raison pour laquelle j'ai situé la République Populaire de Chine dans un groupe à part est évidente.

I. Des changements considérables sont intervenus dans les rapports de force liant entre eux les pays capitalistes développés par rapport aux premières années de la guerre froide. Ces changements ont eu pour résultat :

a) que l'on ne peut plus considérer les États-Unis comme la puissance économique *dominante* du bloc capitaliste, mais seulement comme la plus forte parmi les fortes ;

b) que le Japon, qui comptait en 1950 au nombre des puissances économiques les plus faibles du bloc capitaliste et qui a depuis laissé loin derrière lui, à l'exception des USA, tous ses concurrents, par le jeu d'une dynamique encore inconnue, est actuellement en voie de devenir une très grande puissance dans les domaines économique, technologique et monétaire ;

c) enfin, le fait que le Marché Commun a fait de grands progrès, tant sur le plan institutionnel que sur le plan économique, et qu'il est devenu, depuis l'entrée en son sein de la Grande-Bretagne, la plus grande puissance commerciale du monde, réduisant aussi la brèche technologique qui séparait encore au début des années soixante l'Europe de l'Ouest des États-Unis. L'association au Marché Commun de certains pays de l'Europe méridionale (région méditerranéenne) a également eu pour effet d'accélérer leur développement. Les rapports de force internes du Marché Commun sont encore en formation ; la position de la Grande-Bretagne, qui n'a pu accélérer sa croissance économique relativement faible autant que d'autres pays, s'est encore affaiblie ; et tout semble démontrer que, malgré le renforcement futur de l'Allemagne Fédérale, la France deviendra sans doute à la fin des années soixante-dix la puissance économique la plus forte d'Europe de l'Ouest. (Cela, naturellement, uniquement au cas où elle parviendra à conserver sa stabilité politique, car la rupture de l'équilibre politique peut causer une rechute plus grave dans un pays relativement centralisé que dans un pays décentralisé.)

Ce changement des rapports de force est dû à deux facteurs décisifs. D'une part, depuis l'adoption de la doctrine de Truman, les États-Unis ont pris plus d'engagements politiques qu'ils n'étaient capables d'en financer dans des conditions d'équilibre économique idéal ; d'autre part le Japon a atteint au cours de son développement une vitesse de croissance permanente qui n'a pas d'exemple dans l'histoire économique. Au siècle dernier, la croissance annuelle de la Grande-Bretagne, qui était alors la plus grande puissance économique au monde, était en moyenne de 2 à 2,5 p. 100 par an, ce qui équivaut à peu près à un doublement du revenu national tous les 25 ans ; après la Seconde Guerre mondiale, le rythme de la croissance est devenu plus rapide dans le monde entier (et est passé à 5 p. 100 environ, ce qui assure le doublement du revenu

national tous les 12 ou 14 ans), mais le Japon a connu une croissance annuelle supérieure à 10 p. 100, entraînant le doublement du revenu national tous les 6 ou 7 ans.

Il ne faut naturellement pas oublier que le développement des États-Unis est susceptible de s'accélérer après la conclusion de la guerre du Vietnam ; plus exactement, disons que les conditions de cette accélération sont données, du point de vue des innovations techniques. La technique n'est cependant pas suffisante en soi ; il est nécessaire de mener une politique économique juste, et de parvenir à une offensive saine des exportations, à une répartition plus juste des revenus et à une répartition plus adéquate des charges et des compétences entre l'administration et les entreprises. Par contre, dans le cas du Japon, le problème se pose de savoir jusqu'à quand il pourra soutenir ce rythme de croissance accélérée et s'il trouvera les forces motrices propres à alimenter une croissance économique aussi rapide dans la situation actuelle (nécessité de continuer à élever le niveau de vie, promotion de l'infrastructure, transformation graduelle des facteurs sociaux traditionnels, nouveau rôle dans l'économie mondiale, etc.). Il faut compter, dans le cas des deux pays, avec des facteurs nouveaux comme la pollution, certains troubles sociaux, etc.

On a vu croître en moyenne, dans le monde, les revenus nationaux de 5 p. 100 par an, le commerce extérieur de 7,5 p. 100, les exportations réalisées par les firmes multinationales de 10 p. 100, et le tourisme internationale de 12 p. 100.

En dépit de considérables succès économiques, le Marché Commun se débat dans de graves problèmes (politiques) de croissance. En effet, par suite des changements intervenus dans la situation mondiale, l'Europe de l'Ouest se trouve, elle aussi, placée devant des problèmes nouveaux. La nouvelle situation politique internationale repose sur l'équilibre atteint sur le plan stratégique (nucléaire) par l'URSS et les USA et sur la décision des deux parties de réduire au minimum les risques d'affrontement mutuel et de guerre. Dans cette situation, l'Europe de l'Ouest, y compris le Marché Commun, est devenue incertaine dans le choix de ses propres alternatives. Tout semble indiquer que les pays européens ne se réjouissent pas outre mesure du dialogue direct et des observations éventuelles des deux grandes puissances, et qu'ils souhaiteraient jouer un rôle un peu plus indépendant par rapport à celles-ci, sans cependant tenir pour une solution réaliste la formation d'une fédération européenne indépendante ; c'est pourquoi ils tiennent à la présence en Europe des troupes américaines. Sans croire au *partnership* à égalité qu'on leur avait promis d'Outre-Atlantique, ils rejettent également l'idée d'une Europe atlantique. Ils veulent intervenir dans les décisions prises dans toutes les questions internationales, mais leur « intérêt véritable » ne s'étend, en dehors de l'Europe, qu'au Proche-Orient et à l'Afrique.

Il se peut que ces incertitudes politiques et le fait que les pays de l'Europe de l'Ouest ne parviennent pas à trouver un dénominateur commun ait pour effet un renforcement de la coopération économique, car s'ils craignent la dés-

intégration, l'intégration est à l'heure actuelle essentiellement concentrée dans l'économie.²

Il est certain que les États-Unis ont subi de graves pertes de prestige en s'engageant, politiquement et économiquement, au-delà de leurs possibilités. (Nous n'avons pas l'intention de nous étendre ici sur les aspects profonds, moraux, etc., de ces engagements.) A l'heure actuelle, afin d'éviter la possibilité d'un conflit européen, l'Amérique souhaite l'équilibre stratégique avec l'URSS, un *partnership* avec les pays capitalistes les plus importants, une coopération limitée avec la Chine et une situation d'équilibre relatif dans le monde. Indiscutablement, cette politique internationale lui assure des possibilités économiques plus vastes qu'auparavant. De nouveaux marchés lui sont ouverts (dont elle se tenait jusqu'à présent éloignée, et dont elle éloignait même certains de ses alliés), de nouveaux moyens financiers et techniques s'offrent, et les conditions d'équilibre de son économie interne peuvent être améliorées. Il faut cependant mentionner le fait que l'économie et la dynamique des USA sont devenues plus sensibles qu'auparavant au commerce extérieur ; c'est pourquoi il serait nécessaire de repenser leur politique économique internationale. Il est possible que le vieil adage, selon lequel ce qui est bon pour la General Motors (Ford, etc.) est bon pour les États-Unis, soit maintenant dépassé. Si l'Amérique exploite bien les possibilités économiques que lui offre la situation mondiale présente, son rythme de croissance peut non seulement dépasser celui des « années d'essor » (*soaring years*), mais aussi celui des pays du Marché Commun. Il est évident que la situation qui s'est fait jour après la Seconde Guerre mondiale (par exemple les années qui ont suivi la défaite du Japon et la destruction des économies ouest-européennes) comporte de nombreux éléments temporaires qui ne se représenteront plus. Dans cette situation, les États-Unis sont devenus la puissance dominante du monde capitaliste, tant au point de vue économique que militaire. Il y a, bien entendu, eu des politiciens et des économistes, à l'Ouest comme à l'Est, pour extrapoler la tendance d'alors, en oubliant de prévoir des forces renaissantes comme celles qui sont apparues en Europe de l'Ouest et au Japon. Mais il est certain que la situation actuelle comporte également des éléments modifiables (et réversibles), et qu'une superpuissance economico-technique et scientifique est toujours à même de réaliser ces changements si elle adopte une politique et une politique économique qui soient justes.

Comme il est naturel, les tâches dans ce domaine n'échoient pas seulement au gouvernement, mais aussi au monde des affaires, qui ne doit par se contenter de se tourner vers l'extérieur, mais qui doit également apprendre à s'adapter à des marchés ne répondant pas à ses propres normes. Sous cet angle, les sociétés multinationales ne règlent pas le problème ; elles ne font bien souvent que prolonger la situation existante, dans la mesure où l'industrie ne s'adapte pas à d'autres normes et à d'autres besoins, mais exporte dans un milieu économique différent de son propre « système de normes ».

² Les conceptions et les incertitudes de l'Europe de l'Ouest auxquelles nous avons fait allusion sont particulièrement sensibles dans deux publications (C. W. Leske Verlag, Opladen, 1969) éditées par Alastair Buchan et patronnées par l'Institut d'Études Stratégiques de Londres : *Europas Zukunft — Europas Alternativen et Die siebziger Jahre zwischen Ost und West*.

II. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'URSS et les pays socialistes européens ont démontré que, même dans les conditions imposées par l'embargo et le blocus économique (ou « economic warfare », comme le nomme un économiste scandinave), la transformation sociale peut être menée de front avec une croissance économique rapide. Même durant la période la plus difficile, la production s'est développée, la nouvelle structure industrielle a poursuivi sa formation, et la participation au commerce international a été intensifiée. (Pendant cette période, cela était dû *en premier lieu* à l'extension du commerce entre pays socialistes.) Le blocus économique a donc échoué, et la politique du « roll back » de même.

Pendant la première période de « dégel », les dirigeants des pays socialistes ont concentré leur attention sur les problèmes que posait le développement économique. L'affrontement entre les nouvelles exigences et la structure socio-économique mise au point au cours de la phase précédente déboucha sur des tensions aiguës dans la politique intérieure. Qui plus est, les dirigeants négligèrent le fait pourtant bien connu que la croissance économique ne peut se faire que pas à pas, et que son épanouissement et sa réalisation requièrent une période assez longue, ce qui relègue à long terme le rattrapage et le dépassement éventuel des pays les plus développés. On assiste à partir du milieu des années soixante à l'apparition d'une nouvelle situation dans l'économie des pays socialistes. Les réserves de main-d'œuvre ayant été épuisées dans la plupart des pays, il s'agit d'assurer désormais la croissance de la production sur une base *intensive*. En raison d'une part du manque de main-d'œuvre, et d'autre part des réserves limitées (dans le cas de la réalisation des objectifs de production grâce à la technique moderne), il faut mettre au point une politique de promotion économique *sélective*. A la base de cette sélection, on ne peut trouver que l'économie avantageuse et l'efficacité, mais il faut pour mesurer celles-ci une échelle de valeurs unifiée et un véritable système des prix (car les prix « fantôme » ne suffisent plus). Il faut augmenter la stimulation matérielle et en isoler le système des indices quantitatifs de la production.

Certains objectifs doivent en l'occurrence être préférés à d'autres, mais au bout d'un certain temps, on ne peut trancher dans les questions de fonctionnement économique qu'en s'appuyant sur des rapports de prix et de valeurs comparables. Il faut donc stimuler l'adaptation du développement technique et, pour ce faire, relever l'intéressement matériel dépendant des résultats obtenus. Il faut intéresser les entreprises et les coopératives industrielles et agricoles à l'accroissement de l'exportation, et il faut, pour cela, rapprocher la production du marché (par les prix, la stimulation et les formes organisationnelles). Il faut augmenter l'intéressement matériel de l'agriculture (fermes d'État et coopératives) à la mise en place d'une structure de production moderne. La plupart des pays socialistes, et tout particulièrement l'URSS, disposent de ressources scientifiques considérables, mais celles-ci se trouvent la plupart du temps isolées des chantiers réels de l'activité économique concrète (usines, exploitations agricoles, etc.), et c'est pourquoi il est important d'une part de rapprocher la science de la production, et d'autre part d'importer, conformément aux principes de la rationalité économique, des technologies

qui ont été développées par d'autres pays. Si la période de l'embargo a présidé à la naissance de certaines tendances autarciques dans l'économie socialiste, l'ouverture économique pousse à l'abandon de la conception de remplacement des importations et à une insertion plus poussée dans l'économie internationale.

Les besoins et les efforts nouveaux dont nous avons parlé ont abouti à la reconnaissance du fait que le mécanisme de gestion économique « traditionnel » devait être remplacé par un nouveau système de gestion. A partir de la seconde moitié des années soixante, on a vu apparaître à l'ordre du jour de tous les pays socialistes européens les *réformes économiques* (réforme du système de gestion), bien que ces réformes aient présenté des divergences notables dans leur mise en pratique (selon la situation économique interne, le degré relatif de développement et de rapports avec le marché mondial des différents pays concernés, et par suite d'autres facteurs). Le processus de réalisation des réformes économiques n'est pas exempt de fluctuations, dans la mesure où les réformes timides n'amènent pas une solution satisfaisante, elles doivent être reprises et complétées par la suite. Par contre, celles qui « vont trop loin » par rapport à la structure interne et aux possibilités actuelles du monde socialiste échouent et entraînent une rechute provisoire. Mais cette rechute (le retour aux méthodes anciennes) ne peut qu'être provisoire parce qu'elle ne fournit aucune solution, ce qui fait qu'après avoir atteint un degré de consolidation adéquat, il faut reprendre la réforme, avec bien entendu une prévoyance accrue.

La réalisation des réformes économiques, la modernisation des méthodes de coopération et de commerce entre pays socialistes et le renforcement et la modernisation de leurs rapports avec le reste du monde constituent actuellement les facteurs propres à accélérer la croissance et à stimuler le progrès technique. Il ressort également clairement de ceci que la recherche de ces nouvelles formes de coopération ne représente pas, si l'on considère le facteur temps, un effort *tactique, mais stratégique*, à long terme. L'accélération du progrès technique, la consolidation de nouveaux marchés, une participation plus intensive qu'auparavant à la division internationale du travail, tout cela constitue déjà en soi, à l'exemple d'autres objectifs économiques, un ensemble de problèmes à long terme. En outre, ces objectifs se combinent encore avec d'autres facteurs : le système d'intérêts de chacune des parties vient s'imbriquer en profondeur dans l'économie nationale de l'autre partie. Ce sont des *intérêts économiques communs* qui constituent la meilleure garantie de coopération à long terme et de *confiance mutuelle*.

III. Il est peu vraisemblable que la République Populaire de Chine puisse jouer un rôle important dans l'économie mondiale avant plusieurs décennies encore. Si l'on considère son territoire, le pays est en train de devenir une grande puissance, son influence sur le continent asiatique s'étend considérablement, mais ce phénomène est principalement dû à son importante population, à sa tradition de discipline et aux résultats atteints dans le domaine de l'industrie de l'armement. Sous l'angle économique, la montée des États de l'océan Pacifique (PAHTIA) dans l'économie mondiale peut tourner à son avantage. On considère que les États en question (des pays d'Asie du Sud-Est

au Brésil et des États-Unis à l'Australie) devraient traiter en 1980 50 p. 100 de leur commerce entre eux. Il est évident que ce déplacement des lignes de force économiques, que d'aucuns comparent au déplacement de l'axe méditerranéen à l'Atlantique, servirait les intérêts de la Chine, si celle-ci accepte d'exploiter les possibilités ainsi offertes. Il est difficile de se livrer à des pronostics sur le développement de la Chine parce que sa politique économique présente, en raison des déplacements qui se produisent de temps à autres dans les forces politiques intérieures, des écarts importants. La Chine est déjà passée par deux périodes où le développement économique a progressé relativement vite et où des résultats considérables ont été atteints dans ce domaine. La première de ces périodes a été interrompue par le « grand bond », la seconde par la « révolution culturelle ». A l'heure actuelle, le pays traverse à nouveau une phase de reconstruction, et l'on peut même percevoir des signes d'« ouverture limitée » au point de vue du commerce international. Il est cependant difficile de savoir si la période actuelle constitue seulement l'une de ces phases de réussite devant être suivie d'une rechute due au manque d'équilibre des conditions politiques internes ou s'il s'agit de la conclusion d'une période fluctuante ancienne et du début d'un nouveau cycle s'étendant à une période plus longue. Pour l'heure, nul n'est à même de répondre à cette question. Si le cycle actuel se maintient, on peut peut-être prévoir une croissance annuelle du revenu national de 6 à 7 p. 100. Dans le cas contraire, l'essor actuel serait suivi d'une nouvelle rechute.

Parmi les pays économiquement forts, la République Populaire de Chine se livrera à des échanges commerciaux principalement avec le Japon, le Marché Commun et les États-Unis.

IV. On sait que l'écart qui sépare pays développés et pays en voie de développement en matière de revenus, de développement et de technologie n'a fait que s'élargir au cours des deux « décennies de développement ». Il n'y a pas actuellement dans l'économie internationale de force ou de processus qui puisse enrayer cette triste tendance du développement. Il est cependant de fait qu'est apparue entre les pays en voie de développement, au cours des dix dernières années, une forte différenciation, qui va s'accroissant de nos jours. Il existe trois types de pays en voie de développement dont la croissance s'est fortement accélérée :

- a) les pays producteurs de pétrole ;
- b) certains pays du Pacifique ;
- c) les villes-État.

Par suite de la crise de l'énergie, les pays producteurs de pétrole pourront connaître un important développement économique, dans la mesure où ils investiront leurs revenus pétroliers dans les secteurs de pointe de l'économie et où ils amélioreront considérablement la répartition des revenus. Les dernières années ont été marquées par un développement rapide par exemple en Iran, où les revenus ont été investis dans des secteurs où le degré de concentration du capital est particulièrement élevé. Cette situation a eu pour conséquence une croissance très rapide du revenu national et une augmentation du chômage.

(En effet, les capacités d'absorption de la main-d'œuvre dans les secteurs en question sont très limitées.)

On constate un développement également très rapide dans quelques États de la région du Pacifique, du Brésil à la Corée du Sud. Le *Brésil* est le pays le plus puissant d'Amérique latine, grâce à l'étendue de son territoire, à ses ressources naturelles, et à la présence en son sein de groupes ethniques qui avaient déjà reçu dans leur pays d'origine l'impulsion d'un milieu économique développé (Japonais, Allemands, Italiens, Autrichiens, Tchèques, Hongrois, etc.).

Mais cette accélération du développement économique dépend de la conjoncture des pays capitalistes développés et est étroitement liée à l'activité des sociétés multinationales. Par conséquent, ce type de développement économique est susceptible de provoquer la réaction d'un nationalisme extrêmement puissant et d'augmenter encore les tensions sociales.

Quant aux villes-État d'Asie (Singapour, Hong-Kong, etc.), elles jouent, d'une part, un rôle considérable dans les différents domaines commerciaux de transit et de transport, d'autre part les pays capitalistes développés y ont implanté la fabrication de certains types de marchandises, de pièces détachées et d'éléments, dont les frais de production dépendent en grande partie des salaires de fabrication. C'est ainsi que les États-Unis, qui produisaient 75 p. 100 des voitures et des camions du monde, sont apparemment tombés aujourd'hui à 20 p. 100, alors que 30 p. 100 de leur production en la matière est assurée par des firmes américaines installées à l'étranger. En 1960, les États-Unis possédaient la plus importante industrie de magnétophones du monde ; en 1970, seuls quelques types de magnétophones particulièrement chers et perfectionnés étaient fabriqués sur le territoire américain. Toujours en 1970, 80 p. 100 des appareils de radio américains étaient produits par des firmes américaines implantées à l'étranger. Dans le cas des villes-État, ce développement n'est pas aussi dangereux que pour les économies nationales, puisque les premières n'ont pas besoin d'une structure, alors que les secondes ne peuvent s'en passer.

Si nous faisons abstraction de ces quelques exceptions, le tableau d'ensemble qui s'offre à nous est affligeant, et nous sommes encore loin d'avoir atteint le point culminant de la crise. On estime que la population mondiale atteindra en 1980 4 milliards 100 millions de personnes, dont trois milliards vivront dans des pays en voie de développement. Toujours en 1980, les pronostics prévoient une production mondiale de 4,7 quintillions de dollars, dont seuls 0,9 quintillions (900 milliards) reviendront aux pays en voie de développement. Pour être plus clairs encore, disons que 73 p. 100 de la population mondiale disposera de 16 p. 100 du revenu mondial, tandis que les 27 p. 100 restants de la population du globe posséderont 84 p. 100 du revenu mondial. Il est bien évident que dans ces conditions, la « tension Nord-Sud » ne pourra que s'accroître considérablement. D'autre part, il faut compter avec les différentes manifestations du manque d'équilibre socio-économique que représentent les révolutions, les insurrections, les émeutes, les putsch militaires, les actions de sabotage et les différentes sortes de diversion. Ces tensions menacent bien évidemment aussi

l'équilibre du « monde développé ». Toujours d'après les prévisions, le monde connaîtra des famines de plus en plus sévères dans les vingt ou trente années qui viennent, et cela même si les pays qui disposent d'un surplus de céréales produisent à l'intention des pays en voie de développement. Il faut mentionner le fait que la situation de ces pays s'aggrave précisément lorsque les groupements économiques et sociaux qui constituent le « monde développé » sont préoccupés par leurs propres problèmes internes.

Cette esquisse de la situation de l'économie mondiale pourrait permettre de tirer des conclusions générales sur la situation et les rapports de force de ces quatre grands blocs, ainsi que des conséquences de détail sur certains éléments. Mais il vaut mieux mettre en relief les possibilités potentielles que recèlent les relations Est-Ouest dans le cadre de l'économie mondiale. Mon raisonnement tient naturellement compte de l'influence qu'auront les relations Est-Ouest sur les deux autres blocs. (Afin d'éviter les malentendus, je tiens à souligner que je n'entends pas ici par bloc un rassemblement, mais le composant d'un ensemble.)

Dans la situation mondiale actuelle, le développement des relations économiques Est-Ouest est rendu désirable, et même nécessaire, par les facteurs suivants :

1° La confiance mutuelle basée sur l'équilibre militaire ne peut avoir pour fondement unique ou principal le contrôle de l'armement (quelque poussé que soit le système de contrôle) ou sa limitation. Dans le monde actuel, le *système d'intérêts* d'une grande puissance et de ses alliés est beaucoup plus étendu et complexe. L'expérience démontre que les États ne donnent la préférence à un certain système d'équilibre au détriment d'autres variantes que lorsque le maintien de ce système est lié à leurs intérêts.

L'économie joue un rôle décisif dans la mise au point d'un *système d'intérêts commun* permettant d'atteindre l'ordre de grandeur souhaité. En effet, dans n'importe quelle société développée, l'économie se trouve au centre du *système d'intérêts*, puisque c'est par elle que se fait la répartition des biens, qui atteint en profondeur toutes les classes, tous les groupes et tous les individus de la société. C'est la raison pour laquelle l'opinion publique juge un gouvernement bon ou mauvais (en se trompant parfois) d'après le développement économique du pays et l'évolution du sort des citoyens. L'histoire contient de nombreux exemples du fait que des gouvernements ont pu juguler une situation politique extrêmement tendue et sans issue par une politique économique habile et ambitieuse ou que, au contraire, d'excellentes situations politiques ont été gâchées par une mauvaise politique économique. Les *intérêts économiques communs*, imbriqués en profondeur dans les économies nationales, poussent donc les gouvernements à faire progresser la coopération et à s'efforcer de dominer sans rupture les difficultés au fur et à mesure qu'elles surgissent. Dans un monde qui recèle tant de tensions héritées ou nouvelles et toutes évoluant rapidement, l'apparition de situations politiques critiques est inévitable. Les intérêts économiques communs ont pour effet de représenter, pour la plupart, un *contrepois* à ces tensions, et de pousser les parties en jeu à limiter l'extension des tensions.

Par contre, le manque ou l'insuffisance d'intérêts économiques communs crée un *no man's land* étendu pour la pénétration des tensions.

2° Chacune des deux grandes puissances a des intérêts particuliers — et principalement économiques — liés à l'extension des relations.

Les États-Unis sont contraints de poursuivre leur offensive d'exportation, déjà extrêmement forte, afin de pouvoir améliorer leur position par rapport à leurs alliés politiques qui sont pour eux des *partenaires économiques concurrents*, mais aussi parce que la nouvelle situation mondiale ne leur permettrait pas de faire obstacle à l'extension des relations commerciales d'une part entre leurs alliés politiques et partenaires économiques concurrents et l'URSS et les pays socialistes d'autre part. Cela signifierait aussi, en faisant abstraction des autres conséquences, qu'ils ne pourraient mettre un terme au déficit de leur balance commerciale et qu'éventuellement d'autres décalages pourraient se produire au profit de leurs rivaux économiques.

Il est nécessaire, afin que l'intensification du développement économique et l'accélération du progrès technique de l'URSS puissent se poursuivre dans de meilleures conditions, d'étendre ses relations commerciales avec les pays capitalistes développés. Dans ce sens, l'URSS consent à un sacrifice sérieux et fort utile du point de vue de ses partenaires occidentaux, en basant essentiellement son ouverture sur l'exportation de matières premières importantes. Il est vrai que l'augmentation de la production de certaines matières premières exige des investissements relativement sérieux et que les distances à couvrir pour leur transport soient considérables, mais dans la situation actuelle, étant donné que nous allons ou pourrions aller vers une crise de l'énergie et des matières premières, le déroulement normal de l'économie mondiale ne peut se faire sans l'apport de ces matières premières très importantes. Il est clair que l'URSS sera à même, au cours de la deuxième phase de ces relations, d'exporter également en quantités importantes des produits finis ; mais ce processus ne fait qu'accroître encore les liens qui existent entre les deux systèmes économiques, puisqu'il oblige à une analyse approfondie des composantes de la demande des marchés occidentaux. Mais au cours de cette phase (et de nombreux exemples de l'histoire économique le démontrent), ce ne sont pas seulement ses possibilités d'exportation que l'économie soviétique voit grandir, mais aussi ses besoins d'importation.

3° Dans cette atmosphère de politique mondiale, les pays socialistes plus petits seront à même de mener à bien les transformations de structure et d'élaborer les méthodes économiques indispensables à l'extension des relations commerciales avec l'Occident. Ils trouveront des partenaires, non seulement en Europe de l'Ouest et au Japon, mais aussi aux États-Unis, tout au plus ne sera-ce pas parmi les entreprises les plus importantes. Pour cela, ils doivent réaliser les changements qu'entraîne ce type de commerce.

4° Du point de vue du système des normes de l'économie socialiste, l'URSS et les pays socialistes ont mis en relief un facteur particulièrement à considérer lorsqu'ils ont décidé l'intégration de leur coopération avec les pays occidentaux à leurs *plans d'économie populaire*. Il s'agit là de décisions très importantes pour deux raisons : d'une part, leurs relations commerciales et leur

coopération économique avec les pays occidentaux ne constituent plus, comme au temps de la guerre froide ou dans les années qui l'ont suivie, un facteur additionnel, mais font désormais partie intégrante des plans d'économie populaire ; d'autre part, la coopération se trouve ainsi raccordée aux grands problèmes synthétiques du développement économique, conformément à la complexité totale de l'objectif. De cette manière, la coopération cesse d'être un phénomène isolé et fortuit, essentiel pour les entreprises, mais ne constituant qu'une paille dans l'économie populaire : elle devient par là un dérivé de ces processus complexes de coopération planifiés. Cela se traduira aussi par un volume accru, et non pas seulement par une démonstration de bonnes intentions mutuelles. Sous cette forme, la coopération pose de nombreux problèmes techniques, puisque non seulement les systèmes socio-économiques diffèrent, mais aussi l'ordre institutionnel et la structure des économies en présence — mais ces problèmes sont surmontables grâce à la création de nouvelles formes organisationnelles. (On n'aura par exemple recours à la participation aux droits de propriété — que rendent possible, en principe, les lois hongroises — que dans des cas exceptionnels.) Ces formes organisationnelles devront être modernes, souples et conformes aux exigences et aux fonctions, d'un côté comme de l'autre. Il faut donc s'écarter d'un côté comme de l'autre des modèles habituels. Nous voudrions cependant souligner que la mise au point et la réalisation des formes organisationnelles nécessaires *ne peut se faire sous une pression extérieure*. Il est évident qu'une économie nationale est toujours encline à moderniser ses formes organisationnelles *lorsque ses propres intérêts l'exigent*. Le rôle du partenaire se borne dans ce cas à parvenir *en commun*, au cours de l'examen des objectifs communs, à la constatation selon laquelle les formes organisationnelles économiques données sont impropres à une réalisation rationnelle des objectifs en question. Il se peut aussi qu'une nouvelle forme organisationnelle apporte aux deux parties en présence plus d'avantages que celle qui existait au départ.

5° Enfin, il faut mentionner, à propos de la croissance des pays en voie de développement, l'importance que revêt une coopération économique Est-Ouest efficace. Nous avons déjà tracé à grands traits la situation qui attend probablement les pays en voie de développement. Il est évident que seuls tels pays peuvent éprouver de la confiance à l'égard d'un système mondial composé d'éléments contradictoires et opposés, mais visant tout de même à un équilibre relatif, dont le développement, le progrès et la stabilité politique relative paraissent assurés. Dans le cas contraire, il faut prévoir des tentatives organisées et régulières ou informes et anarchiques de rompre l'équilibre. C'est pourquoi, à mon avis, il est important à notre époque, à l'époque de la détente, de chercher, en s'appuyant sur des bases scientifiques solides, où et comment nous pourrions agir en commun pour le bien des pays en voie de développement. Autrement dit, la coopération entre les deux blocs (Est et Ouest), destinée à servir l'équilibre du système mondial et les intérêts directs des deux parties en présence, doit d'une part ne porter tort à personne d'autre, et doit en outre être à l'avantage des pays en voie de développement, sans quoi l'équilibre du « système mondial » sera très instable, et les relations Est-

Ouest en souffriront aussi. Nous devons considérer qu'un « système mondial » digne de ce nom s'appuie essentiellement sur la responsabilité et la politique des centres de force existants, mais doit aussi servir les intérêts des pays dont la population ne vit pas dans les conditions rendues nécessaires et possibles par le développement du xx^e siècle. En ce sens, il est peut-être encore temps d'agir *intelligemment*, car l'avenir verra s'accumuler des initiatives, des passions et des contraintes qui feront obstacles.

J'espère qu'il ressort de ce qui précède que je tiens la coopération économique Est-Ouest pour l'un des éléments décisifs et l'une des conditions préalables du système mondial actuel ; mais après être parvenue à la solution de ces problèmes bilatéraux fondamentaux, elle doit à présent se tourner vers l'extérieur, car c'est seulement ainsi, par une activité humaine intelligente, que nous pourrons écarter certains dangers qui menacent.

JÓZSEF BOGNÁR

150 ans de l'Académie des Sciences de Hongrie

Un anniversaire

En 1975 l'Académie des Sciences de Hongrie célébrera ses 150 ans. Si nous évoquons l'Académie Française qui approche de son 350^e anniversaire, ou l'Académie des Sciences de l'Union Soviétique qui célèbre cette année le 250^e anniversaire de sa fondation, notre Académie nous semblera bien jeune. Mais si, au contraire, nous nous tournons vers quelques nouvelles académies nées à la fin du siècle dernier, ou même, vers plusieurs d'entre elles fondées seulement au cours de ce siècle, alors l'Académie hongroise nous paraîtra être d'un âge moyen. Nous nous en tiendrons là. Si pour les Hongrois, cet anniversaire est une grande fête, la fête de la science, d'autres nations consentiront également à reconnaître que cent cinquante ans représentent déjà un passé respectable.

Afin de commémorer cette date, l'Académie a fait écrire et publié son histoire, aussi ne convient-il pas ici de résumer celle-ci. Cependant, au cours de cette histoire de cent cinquante ans de notre Académie, différentes conceptions ont prédominé, conceptions qu'il n'est pas sans intérêt de commenter brièvement.

I

Au fond, à maints égards, la vraie naissance de notre Académie est entourée de brume, bien que l'on ait coutume de parler de la date exacte de sa fondation. Il est de fait que, dès la fin du xviii^e siècle certains écrivains hongrois avancèrent l'idée de la nécessité de fonder une société savante hongroise. De plus, et c'est la seconde étape, les Ordres proposèrent, bien avant la Diète qui en prit la décision, de créer une société afin de défendre et de cultiver la langue et la loi de 1808 prévoyant sa création dès la diète prochaine, ouvre à cet effet une « souscription nationale ».

Il semblait que cette fondation touchât des problèmes purement financiers, bien que ce fût une question de caractère profondément politique. Finalement c'est l'aristocratie hongroise qui prit en main toute l'affaire, fournissant ainsi une caution à la cour de Vienne. A la diète de 1825, le comte István Széchenyi offrit les revenus d'un an de ses domaines au profit de la Société Savante hongroise, c'est-à-dire de l'Académie hongroise (ce sont les termes de la loi de 1827 sur l'Académie). S'y sont joints encore, en offrant des subsides, le baron

Ádám Vay, les comtes György Andrassy et György Károlyi. Les dons de ces quatre aristocrates ont permis de fonder l'Académie, dont, en substance, on peut faire remonter la naissance à cet acte.

On s'est plu à représenter cette naissance de manière naïve et romantique. Un bas-relief, placé dans le mur extérieur de l'Académie, la commémore : le comte István Széchenyi remet à un fonctionnaire, peut-être le trésorier de l'Académie, le montant d'une année de revenu avec la même désinvolture que s'il s'acquittait d'une dette de jeu. Évidemment, la création de l'Académie ne fut pas si simple, il y eut un long processus, un long combat auquel le comte István Széchenyi, plus tard vice-président de l'Académie, prit une part des plus actives.

Le côté politique de l'affaire et la première orientation que l'on put donner à l'Académie furent déterminés par le fait que la Hongrie non officielle gardait depuis 1795 un culte pour les Jacobins hongrois, exécutés comme participants à un complot révolutionnaire, perdant ainsi pour longtemps l'espoir d'un développement politique favorable à l'affranchissement de la domination autrichienne. L'unique voie de sa survie nationale, voie inattaquable même du côté autrichien, était de sauvegarder sa langue et sa littérature. C'est sur ce point que Ferenc Kazinczy, poète et écrivain, après sa libération de la prison de Kufstein, fait porter son activité avec l'aide d'autres hommes de lettres. Fonder une Société Savante Hongroise revenait donc, en réalité, à créer une Société pour la Défense et l'Illustration de la Langue Hongroise. La cause de la langue et de la littérature était à cette époque celle du pays tout entier. On ne peut pas dire que l'aristocratie fondatrice ait trahi en éliminant ainsi les autres voies de la démocratisation, au contraire, c'est son mérite d'avoir frayé ce chemin, il n'en est pas moins vrai que cette Société Savante a joué en quelque sorte un rôle de soupape politique.

La situation n'était certainement favorable ni pour la langue ni pour la littérature, et la fondation d'une telle Académie s'imposait. En Hongrie, la langue officielle jusqu'en 1848 fut le latin, la vie littéraire était dans sa phase d'éclosion. Or, l'Académie était organisée de manière à faire participer à cette vie, outre les aristocrates, les vrais travailleurs intellectuels, écrivains et linguistes. Elle avait même une section de mathématiques et de sciences, mais l'essentiel de son action portait incontestablement sur la langue et la littérature.

Lorsque, en 1842, à l'assemblée de l'Académie, le comte István Széchenyi prononça, à la place du président, le comte József Teleki, le discours d'ouverture, il prit pour thème de son propos le « trésor qui nous est si cher », « notre nationalité, notre caractère national » (...) « Depuis longtemps, des patriotes dévoués, plus prévoyants, déjà disparus, avaient reconnu que notre existence nationale est fonction de notre langue. » Pour cette raison, il convient d'abord d'avoir en vue « un institut purement philologique » — dit Széchenyi. Ce n'est pas d'un institut polytechnique que nous aurions besoin, de toute façon nous sommes fort en retard dans les sciences. C'est sur leur propre langue que tout d'abord les Hongrois doivent travailler, ensuite il faudra répandre cette langue, car c'est le fondement de la nation et de son développement. Voilà

donc les premières idées qui entourèrent la naissance de l'Académie Hongroise, et qui en dernier ressort ont déterminé son caractère.

L'Académie des Sciences de Hongrie, en tant que société philologique et association pour cultiver la langue, devait être un moyen de sauvegarder l'existence hongroise et de développer le peuple, afin de le rendre capable d'assimiler d'autres sciences et de s'insérer dans la vie internationale. Cette idée, représentée aussi par Széchenyi, correspondait à une conception et à une tendance de l'Académie qui devait par la suite être développée dans ce sens. C'est la conception de la survie nationale, conception dont l'Académie est désormais le symbole et l'agent. C'est une autre question déjà si, selon les propos d'un de ses secrétaires, l'Académie à ce moment, en demandant de l'aide en premier lieu aux comitats (départements), devenait un reflet organisationnel du système des comitats qui prospéraient à cette époque.

Il serait injuste de dire qu'alors l'activité de l'Académie était réduite aux aspirations nationales relatives à la langue et à la littérature. Les différentes disciplines étaient également cultivées, et toute la vie scientifique connut un développement certain. Le rayonnement de l'Académie se faisait sentir surtout dans la vie scientifique et dans la vie publique en général. Ce n'était certes pas là son rôle fondamental, mais ces activités non négligeables exprimaient aussi l'Académie.

II

Après le compromis conclu entre l'Autriche et la Hongrie en 1867, une nouvelle conception, dépassant la première, se fit jour. Elle fut la suite des vains efforts pour rénover l'Académie qui eurent lieu pendant l'absolutisme de Bach après la révolution et la guerre d'indépendance de 1848-49, et des possibilités relativement plus étendues qu'apportèrent les années suivantes. En bref, la nouvelle conception tenait en ces termes :

- a) l'objectif de toute l'Académie doit être transformé, le but fondamental n'est plus de cultiver la langue, mais d'élever la vie scientifique hongroise au niveau européen ;
- b) la tâche centrale est de répandre en Hongrie les sciences internationales ;
- c) cultiver la langue et la littérature n'en reste pas moins l'une des tâches principales.

Sous l'aspect social, cette période était celle de la naissance du capitalisme en Hongrie. Le développement des recherches scientifiques, la pénétration accrue d'abord de la culture scientifique mais même des sciences économiques — qui eurent leur propre comité — étaient autant de conditions préalables du développement capitaliste.

C'est en réalité à cette époque que l'Académie est devenue une vraie *Académie des Sciences* où toutes les disciplines étaient également cultivées. C'est alors que des contacts furent établis avec l'étranger, que des séries de publications furent lancées pour porter à la connaissance du public hongrois les acquisitions récentes les plus importantes de la vie scientifique du monde entier. Cependant, l'Académie restait une société savante dont les membres, re-

présentant un cercle de plus en plus large de disciplines, étaient vraiment des membres actifs, et non de simples personnalités politiques. Pourtant, les mouvements qui précédèrent et suivirent le compromis furent lancés en 1858 par le comte Emil Dessewffy. Il est vrai aussi que bientôt c'est János Arany, le grand poète hongrois, qui fut nommé secrétaire de l'Académie, ce qui montre que le caractère linguistique et littéraire n'a pas cessé de prédominer. Aussi, les écrivains, travaillant dans le domaine non scientifique mais littéraire, sont restés membres de l'Académie. Ce fait a créé des ressemblances entre notre Académie et les autres, mais il est incontestable qu'elle a maintenant acquis plutôt, sinon entièrement, le caractère d'une Académie des Sciences et des Arts. Il est non moins réel qu'à la fin du siècle, le président de l'Académie fut le baron Loránd Eötvös, excellent physicien, et il occupa ces fonctions pendant seize ans, jusqu'en 1905. Par là, l'Académie obtint le caractère qui lui manquait dans une certaine mesure, en attribuant la place qui leur est due aux sciences exactes.

L'Académie restait encore une société savante, ce qui signifie qu'elle choisissait elle-même ses membres, qu'elle avait des sections, et qu'elle subsistait, sinon exclusivement, mais essentiellement, grâce à des dons. Pour avoir son propre bâtiment, elle ouvrit une souscription nationale à laquelle répondirent aussi la grande masse des petites gens. L'Académie resta donc une *cause nationale*.

Selon la nouvelle conception, on attribua aux sciences une importance croissante, mais loin de succéder à l'idée de « cultiver la langue », cette orientation devait plutôt compléter cette vue. L'Académie des Sciences de Hongrie ressemblait déjà beaucoup aux Académies européennes contemporaines, avec lesquelles elle ne devait pas tarder à entrer en relations.

L'époque dont nous parlons, l'époque qui a maintenu cette conception, a été très longue, elle a duré de 1867 jusqu'en 1945. Si nous traitons des époques et non des conceptions, nous devrions parler de l'époque nouvelle qui s'ouvrit en 1905, après la démission du baron Loránd Eötvös. C'était celle du baron Albert Berzeviczy qui resta pendant trente ans président de l'Académie. Cette époque fut marquée par une absence de conception propre et de conception en général. Il y eut certes des savants éminents, la vie scientifique ne s'interrompit point, mais l'Académie en tant que telle cessa de jouer le rôle social qu'elle avait tenu dans le passé. Ce fut surtout le cas, et de plus en plus nettement, sous le régime Horthy, après 1920. Ne parlons donc pas de périodes différentes durant ce laps de temps, il convient plutôt d'évoquer une conception durable mais de plus en plus estompée, conception formulée de 1849 à 1867 par les meilleurs esprits hongrois et même mise en œuvre après 1867, mais qui finit par végéter jusqu'à la libération de la Hongrie.

On ne pourrait dire qu'au temps de cette deuxième conception la communauté hongroise ait montré plus de compréhension pour l'Académie qu'au paravant, mais le contraire ne serait pas non plus exact. On dirait, et cela vaut encore de nos jours, que l'écart entre la vie scientifique et la vie publique était tel que tout au plus l'humour était à même de la combler. Les milieux officiels de l'État ne comprenaient plus guère à quelles fins ils versaient de l'argent, quand encore ils en versaient. Le rôle social de l'Académie n'était pas con-

sidérable. La nouvelle Académie d'après 1945 a apporté quelque changement à cet aspect, et elle devra en apporter davantage. C'est surtout cette fin que poursuit la nouvelle conception qui commence à se dégager après la libération de la Hongrie et qui, de nos jours, semble atteindre son plein épanouissement.

III

La conception de la nouvelle Académie connut deux étapes : la première prit naissance vers 1949, la seconde en 1970.

L'idée fondamentale, marquant la deuxième étape, veut que l'Académie soit en effet et uniquement une Académie des Sciences. Elle correspond à l'organisation et au caractère de l'Académie des Sciences de l'URSS, cette conception est un point essentiel pour les académies de type socialiste. Par conséquent, les écrivains ont été éloignés de l'Académie (ils ne cessent de le déplorer) pour n'y laisser que les chercheurs. Elle ne renferme plus de personnes représentatives, de formation non scientifiques.

L'autre aspect nouveau, répondant à un besoin absolument neuf (bien que l'Académie possédât auparavant aussi quelques instituts) est que l'Académie doit disposer d'un réseau de recherches. Ainsi, l'Académie a un double visage, c'est une société savante auprès de laquelle, ou subordonné à laquelle, travaille un réseau de recherches plus ou moins complet. La société, comprenant des membres et une direction élus, dirige en dernière instance ce réseau.

Ce type d'académie réunit deux institutions — dont, en Occident, l'existence est distincte —, c'est, d'une part, une société savante. Ces sociétés savantes occidentales ne jouent pas de rôle direct dans la direction et l'administration de la recherche, aussi ne reçoivent-elles pas, ou très peu, de subsides de la part de l'État. L'Académie hongroise est, d'autre part, un centre de recherche scientifique, pour différents instituts, dotés par l'État, et effectuant eux-mêmes de recherches. Il existe aussi en Occident des centres nationaux de recherches semblables, mais ils sont indépendants des Académies. Chez nous, le centre des recherches a derrière lui le corps scientifique qui lui donne les directives.

Les académies socialistes reçoivent sur le compte du budget d'État des dotations dont l'Académie dispose selon des besoins dont elle est seul juge. Depuis peu, les instituts de recherches disposent d'une nouvelle source financière que fournissent les honoraires découlant des contrats conclus avec les entreprises. Les instituts ont le droit de disposer d'une partie de ces subsides. Au fond, ces ressources ont un caractère de complément.

Ce caractère de Janus bifrons, de société savante et de centre de recherches, rend malaisés les rapports entre les académies de type socialiste et les académies occidentales, avant tout parce que les premières disposent de moyens financiers et que les dernières en sont dépourvues. Ce fait, ou plus exactement ce fait également, a incité notre Académie à développer encore sa conception fondamentale.

L'essence du changement survenu en 1970 (dit réforme de l'Académie) est de mieux distinguer au sein de l'Académie ces deux visages. Le but atteint par cette voie est double. D'une part, l'Académie, en tant que corps de savants

élus et, indirectement, de chercheurs ayant un grade académique, a de nouveau les possibilités de jouer un rôle dans la vie scientifique du pays. Les idées conçues dans le passé quant au rôle social de l'Académie, et qui, en grande partie, restèrent irréalisées, peuvent ainsi prendre corps. L'Académie peut devenir en effet l'Académie du pays, tandis que jusque-là il y eut lieu de craindre qu'elle ne reste en quelque sorte un corps isolé.

L'autre but est de séparer du corps des savants la direction et l'administration des instituts et des centres de recherche. A la tête de ces savants se trouve le Président qui, d'ailleurs, comme nous le verrons, est le président de toute l'Académie, tandis qu'à la tête de l'administration scientifique, donc de celle des instituts scientifiques, se trouve le secrétaire général de l'Académie. Cela permet une répartition d'un nouveau genre entre les diverses disciplines et la création de nouvelles conditions de travail pour la recherche.

Aux fins de cette nouvelle organisation, il fallait coordonner les deux branches répondant à ces deux objectifs, donc réaliser l'unité de l'Académie. A la tête de l'Académie est placé le président (fonction élue nécessitant l'approbation ultérieure de l'État, le secrétaire général par contre est nommé par l'État sur recommandation de l'Académie). L'organe où sont réunies les deux branches est la Présidence de l'Académie dont les membres sont les présidents des sections, des membres élus, ainsi que la direction de l'appareil d'administration scientifique. Dans le corps de savants, se trouvent des sections scientifiques — dix en tout — avec à leur tête des présidents de sections. Près des sections, des comités comprenant des non-académiciens travaillent selon les diverses disciplines. Or, cet organe du corps savant, tout en pourvoyant aux besoins sur le plan national, joue aussi le rôle de corps consultatif pour l'administration scientifique. Cela veut dire qu'il donne son opinion sur le travail scientifique des instituts et prend position dans des questions d'administration scientifique.

Cette nouvelle organisation de l'Académie, que nous appelons la troisième conception, donne depuis trois ans des résultats relativement satisfaisants. Son travail est toujours fondé sur le budget que l'Académie touche en une somme indivise, et que la Présidence répartit entre les deux branches.

IV

Cent cinquante ans ! Ce temps qui a apporté dans la vie de la nation des changements si grands et si radicaux a évidemment transformé et développé l'Académie elle-même. L'Académie de nouvelle conception, de nouveau type, de caractère socialiste est devenue dans le pays un centre scientifique et, je ne crains pas de l'affirmer, une puissance scientifique. Elle publie un grand nombre de périodiques (en langue hongroise et en langues étrangères), des livres en hongrois et en langues étrangères, ce qui lui ouvre des possibilités pour entrer en contact avec la vie scientifique internationale. Il faut mentionner tout spécialement les relations étroites entre l'Académie des Sciences de Hongrie et les académies des pays socialistes, en premier lieu avec celle de l'Union Soviétique. Des accords bilatéraux entre Académies définissent la coopération et les

recherches en commun. Ces accords sont renouvelés régulièrement, et à ces occasions on procède à l'évaluation des résultats obtenus. Les directeurs des instituts se rassemblent souvent pour débattre des problèmes de recherches. En outre, les Académies ont un organe commun qui se réunit de temps à autre pour délibérer des questions les plus générales, et sous l'égide duquel s'effectuent des recherches sur de multiples thèmes. Cette coopération multilatérale souligne d'ailleurs la voie que nous suivons et qui conduit vers des relations de plus en plus étroites, vers une intégration de plus en plus complète des recherches.

IMRE SZABÓ

BIBLIOGRAPHIE

Nous nous contentons de signaler les livres publiés à l'occasion du 150^e anniversaire de la fondation de l'Académie :

PACH, Zs. P. (éd.) : *A Magyar Tudományos Akadémia másfél évszázada 1825-1975* (Les 150 ans de l'Académie des Sciences de Hongrie). Budapest, 1975. Akadémiai Kiadó

ERDEY-GRÚZ, T. (éd.) : *Science in Hungary*, Budapest, 1975. Corvina

SÓTÉR, I. : *A sas és a serleg*. Akadémiai arcképek (L'aigle et la coupe. Portraits d'académiciens). Budapest, 1975. Akadémiai Kiadó

Research institutes, institutions and enterprises of the Hungarian Academy of Sciences, Budapest, 1975. Akadémiai Kiadó (en russe aussi)

A Magyar Tudományos Akadémia 150 éve adatokban 1825-1975. (Les 150 ans de l'Académie des Sciences de Hongrie, reflétée par les chiffres), Budapest, 1975. Akadémiai Kiadó

A Magyar Tudományos Akadémia tagjai 1825-1973. (Les membres de l'Académie des Sciences de Hongrie 1825-1973). Budapest, 1975. (publié par la Bibliothèque de l'Académie des Sciences)



Interview avec des savants hongrois à propos de l'anniversaire de l'Académie

A l'occasion du 150^e anniversaire de la fondation de l'Académie des Sciences de Hongrie nous avons posé la question à quelques célèbres savants hongrois : « Que pensez-vous de l'évolution de votre discipline au cours des trente dernières années ? »

Nous publions ici les réponses :

Physique

I

Un bref aperçu sur le développement de la physique en Hongrie durant les trois dernières décennies serait incomplet si nous ne faisons pas mention de l'évolution de cette science sur le plan mondial au cours de la période précédente.

Le début de la Seconde Guerre mondiale marque le terme d'une phase importante de cette évolution, pendant laquelle s'est développé un art véritable de la physique expérimentale, grâce auquel les physiciens arrivaient à obtenir d'admirables résultats ne nécessitant que des moyens fort réduits par comparaison à ceux qui sont nécessaires aujourd'hui. Ce qui caractérise le mieux cette période est la déclaration de Rutherford, le physicien anglais bien connu : « un physicien habile peut fabriquer, avec un peu d'adresse, les instruments nécessaires aux recherches les plus difficiles avec de la ficelle et de la cire à cacheter ».

Malgré la technique primitive des instruments d'expérience, on a réussi à approfondir la connaissance de plusieurs lois importantes de la nature. Rappelons, à ce propos, les résultats obtenus dans le domaine de la physique classique, la mise au point de la théorie de la relativité et de la théorie des quanta. A titre d'exemple, citons les découvertes de Loránd Eötvös connues aujourd'hui encore dans le monde entier.

Durant cette période, les résultats scientifiques se basaient nécessairement sur des recherches expérimentales, mais ils étaient obtenus comme conclusions

de raisonnements théoriques dépassant de loin l'énumération de données purement expérimentales.

Les exigences techniques de la Seconde Guerre mondiale, l'évolution scientifique de la physique nucléaire ont totalement transformé cette situation. Le développement du radar, la mise au point de la bombe atomique ont exercé une influence tellement profonde sur les méthodes industrielles-techniques qu'ils ont inauguré une deuxième période, de caractère tout à fait différent, pendant laquelle les recherches étaient inconcevables selon les anciennes méthodes rutherfordiennes et dans laquelle le travail scientifique commençait à s'appuyer de plus en plus sur les méthodes et les instruments développés industriellement. Ces méthodes et ces instruments techniques nouveaux — parmi lesquels nous attribuons une importance prédominante aux ordinateurs capables de résoudre rapidement les problèmes qui se compliquent sans cesse — ont permis la solution de questions qui jusqu'alors paraissaient impossible à résoudre.

II

Pendant la période qui précéda et suivit immédiatement la Première Guerre mondiale, la physique en Hongrie — malgré quelques grands résultats — restait inférieure au niveau mondial.

Cette situation s'explique par l'absence presque complète d'appui matériel, entraînant par voie de conséquence beaucoup de savants de talent à quitter le pays. Quelques-uns de nos scientifiques furent forcés par le terrorisme croissant des fascistes à continuer leur activité sous d'autres cieux pour y aider au développement de la science. Les plus marquants, parmi eux, furent, à mon avis, János Neumann, Leó Szilárd, Jenő Wiegner, mais cette liste pourrait comporter d'autres noms encore...

Après la libération (1945), étant donné les ravages de la guerre, la reconstruction absorba l'essentiel des ressources du pays, mais quelques années plus tard, sur l'initiative du Parti, le gouvernement prit la résolution d'encourager de façon efficace et active les recherches scientifiques, en premier lieu les recherches physiques. En conséquence, on décida de fonder un institut de recherches modernes, l'Institut Central de Recherches Physiques, auquel on assigna comme but d'introduire les méthodes de recherches physiques modernes en Hongrie.

Cela impliquait un double objectif, ainsi que le souligne notre introduction : il fallait non seulement moderniser les recherches physiques très retardées en Hongrie, mais il était également nécessaire de rattraper l'évolution en flèche ayant obtenu, durant ces périodes, des résultats considérables dans les pays étrangers.

III

Pour atteindre ce double objectif, il fallait commencer par un travail éducatif. Au début, le souvenir de la méthode ancienne, mentionnée plus haut, exerçait encore une forte influence sur beaucoup de chercheurs qui, esprits « romantiques », voulaient obtenir des résultats considérables — même sur le plan international —, en partant d'une « idée brillante » et avec un minimum de frais. Cette innovation fut accueillie, au début, avec beaucoup de réserves, mais après plusieurs années de grands efforts, on réussit à créer une base, déjà capable, aujourd'hui, de produire des appareils remarquables, même à l'échelle mondiale et ayant aussi favorisé l'évolution de notre industrie d'instruments de précision.

IV

La mise en service du réacteur expérimental reçu de l'Union Soviétique ouvre une phase très importante de l'évolution qui a fourni des possibilités — considérées auparavant comme inaccessibles — aussi bien aux physiciens qu'aux travailleurs d'autres domaines scientifiques, tels que la chimie, la biologie, etc.

Grâce à la coopération entre les savants hongrois et soviétiques, nos recherches de physique reçurent une aide importante pour la solution de nombreux problèmes de physique nucléaire et de physique des corps solides. Cette coopération donne la possibilité à nos chercheurs de se servir de grandes installations expérimentales dont la création ou l'acquisition dépassent de loin les possibilités matérielles d'un petit pays comme la Hongrie.

L'élévation du niveau scientifique de nos recherches, la réputation de nos résultats ont permis — en dehors de l'extension de nos rapports avec les instituts de recherche des pays socialistes — de nouer des relations nouvelles ou de resserrer les anciennes avec les chercheurs et les instituts de plusieurs autres pays européens, toujours sur la base d'une estime réciproque. Ce sont surtout nos relations avec le Danemark, la République Fédérale d'Allemagne et la France qui méritent d'être mentionnées à ce propos.

V

Grâce à l'appui matériel accordé par notre peuple aux fins du développement de la recherche scientifique, il s'est formé, au cours du dernier quart de siècle, une génération d'hommes de science hongrois, capables d'obtenir de nouveaux résultats dans n'importe quel domaine de la physique. Cependant, comme la Hongrie est un petit pays, nous devons compter avec le fait que nos ressources matérielles ne peuvent suffire à assurer les conditions financières pour tous les domaines de la recherche. C'est donc avec circonspection que nous devons choisir les secteurs de la recherche où nous pouvons espérer obtenir des résultats considérables. Tels sont la physique des corps solides, l'électro-

nique et certains problèmes de la physique théorique, qui ont de grandes traditions en Hongrie.

Soulignons toutefois que nous ne perdons pas de vue cette exigence : que la liberté de la recherche se fasse complètement valoir, et nous nous occupons aussi de multiples autres branches des sciences physiques, assurant ainsi à cette « flore » scientifique les conditions vitales indispensables au maintien d'une vie scientifique saine et capable d'aboutir à de nouvelles réalisations.

Lajos JÁNOSY

Sciences littéraires

Il me faut parler d'une science pour laquelle, en Hongrie, les matériaux furent réunis et les premières orientations importantes effectuées au milieu et à la fin du XIX^e siècle, mais où le XX^e siècle marque peu de progrès. Les sciences littéraires ont été représentées dans notre pays par des personnalités hors série, je dirais des géants solitaires, mais l'ensemble des recherches est resté en deçà des exigences de l'époque et de ses propres ambitions. Dans le domaine universitaire, il convient de citer le professeur János Horváth, et parmi les savants marxistes travaillant hors de la Hongrie György Lukács. Les recherches littéraires, l'analyse de la littérature d'hier et d'aujourd'hui, sa présentation furent assurées, en dehors de ces deux savants, par quelques chercheurs éminents, mais surtout par des écrivains et critiques, avant tout par la « génération d'essayistes » des années 1930, génération tragique car presque entièrement exterminée par le fascisme.

En conséquence, après 1945, mais surtout après 1950, il fallait presque tout reprendre et combler des lacunes parfois séculaires. Vers 1950 les tâches ayant été mesurées, les objectifs dressés, le travail de fond a pu réellement commencer à partir de 1955 environ, mais surtout après 1957.

I. Il fallait avant tout poser les fondements. Ce n'est pas une des moindres performances des sciences littéraires hongroises que d'avoir produit des éditions critiques, des premières éditions, des recueils de documents et des bibliographies qui, jusque-là, faisaient presque entièrement défaut. Grâce à ce travail textologique, nous possédons aujourd'hui d'excellentes et nouvelles publications modernes d'un grand nombre d'auteurs hongrois depuis le Moyen Âge jusqu'aux poètes du XX^e siècle. Les travaux préliminaires d'une bibliographie littéraire embrassant toute l'histoire littéraire hongroise ont été commencés ainsi que d'autres œuvres en projet.

II. La plus grande entreprise de chaque nouvelle époque historique et scientifique est de présenter sa propre histoire sous un nouvel angle synthétique. Dans le domaine de l'histoire littéraire hongroise nous avons accompli ce travail. Entre 1965-67 est sortie l'histoire de la littérature hongroise en six volumes. (Directeur de l'édition : István Sótér, et des différents volumes : Tibor Klaniczay, Pál Pándi, Miklós Szabolcsi.) Il ne fait aucun doute que toutes nos connaissances quant à la matière et aux conceptions sont résumées dans ces volumes et qu'ainsi ce travail est un point définitif, mais aussi un

point de départ propre à dégager de nouveaux problèmes pour combler des lacunes. Outre ce travail, et avant lui, plusieurs ouvrages importants ont paru en tant que synthèse de différentes époques de la littérature hongroise : sur le Moyen Age et l'humanisme (Tibor Kardos, Tibor Klaniczay), sur le XVIII^e siècle (József Szauder), sur le romantisme et l'évolution après 1849 (István Sótér), sur la seconde moitié du XIX^e siècle (József Mezei, Béla G. Németh), sur la première moitié du XX^e siècle et sur la littérature socialiste. De grands travaux sont en cours d'élaboration et même à la veille de leur achèvement, tels l'histoire de la critique en Hongrie, ou la synthèse de l'histoire littéraire d'après la Libération. Mais les lacunes restent encore nombreuses ; sur bien des époques, des périodes, nous manquons encore de tableaux d'ensemble, et presque rien n'a été fait dans le domaine de l'histoire des genres, etc.

III. Les sciences littéraires ont une tâche des plus difficiles mais des plus passionnantes, c'est de créer des portraits d'auteurs, des monographies présentant toute la carrière littéraire des grands noms de la littérature nationale. Elles expérimentent également les nouvelles méthodes de notre science, la sensibilité critique. De ce point de vue aussi, notre discipline fait preuve d'une sérieuse évolution. Des monographies plus ou moins satisfaisantes ont paru sur tous les auteurs importants des siècles passés. Pourtant, les plus marquantes, les plus synthétiques sont celles qui portent sur Miklós Zrínyi (Tibor Klaniczay), György Bessenyei et Ferenc Kölcsey (József Szauder), Mihály Vörösmarty (Dezső Tóth), József Eötvös (István Sótér), Sándor Petőfi (Pál Pándi et Sándor Fekete), Kálmán Mikszáth et Endre Ady (István Király), Zsigmond Móricz (Péter Nagy, Mihály Czine), Árpád Tóth (László Kardos), Attila József (Miklós Szabolcsi). Tout récemment des œuvres semblables ont paru aussi sur nos contemporains. Dans ce domaine, la plus sensible des lacunes est le nombre relativement réduit des ouvrages traitant des auteurs intéressants du XX^e siècle, à quoi il faut ajouter aussi le caractère peu approfondi des études.

IV. Toutes ces initiatives, prises dans le domaine de la recherche, ont été d'un grand effet sur l'opinion publique, sur les larges couches des lecteurs, sur la jeunesse. Aussi n'est-ce pas un de nos moindres succès que d'avoir transmis les résultats des recherches par toute une série d'ouvrages de vulgarisation. Je ne citerai ici que quelques-unes de ces importantes séries (*Classiques Hongrois* en 100 volumes ; *Chefs-d'Œuvre Hongrois*, [série qui commence] ; le *Parnasse Hongrois*, les *Siècles Hongrois* etc.), qui font connaître les découvertes de notre discipline, les textes, ainsi que les précis d'histoire littéraire d'importance « petite » et « moyenne », parus en plusieurs éditions, plusieurs séries populaires, etc. Nous pouvons et devons encore beaucoup travailler dans ce domaine, mais ce qui est déjà fait représente en soi un grand progrès pour former l'esprit public à la littérature.

V. Tout ce qui précède représente, à bien l'envisager, l'une des dimensions des sciences littéraires hongroises forcément limitée dans ses méthodes et sa portée : l'étude historique de la littérature nationale. La branche la plus vigoureuse de notre discipline est là, c'est là que nous travaillons avec les méthodes les plus subtiles et avec la plus grande efficacité. Mais l'évolution

la plus intéressante, l'évolution essentielle des dix dernières années est que les sciences littéraires hongroises, ayant dépassé ce stade, ont engagé aussi des travaux dans d'autres domaines. Avant tout hors frontières. Il n'est certes pas aisé d'étudier en Hongrie la littérature d'autres peuples, mais l'essor est important précisément dans ce domaine. Dans plusieurs branches de ce que l'on appelle la « philologie moderne », des monographies importantes ont vu le jour. Pour montrer l'activité qui se manifeste dans ces travaux, nous ne citerons que les premiers tomes déjà parus du *Dictionnaire de la Littérature Mondiale*, le commencement des travaux sur une histoire de la littérature mondiale, des synthèses et des recueils d'études sur les littératures anglaise, française, russe, allemande, américaine. Par ailleurs, d'importants succès ont été obtenus dans l'étude de différentes époques littéraires, travaux qui, suivis avec intérêt, font l'objet de discussions dans des milieux scientifiques internationaux. Nous nous référons à des ouvrages importants de chercheurs hongrois, parus à l'étranger, sur la Renaissance, le maniérisme le baroque, le classicisme, le romantisme et sur l'avant-gardisme.

Dans ce contexte, il convient de mentionner une nouvelle dimension de nos recherches, une des initiatives les plus considérables sur le plan international, du développement des études comparatives. L'étude des phénomènes littéraires dans le contexte international, leur confrontation, est une question vitale pour nous. Voilà pourquoi, dès la fin des années 1950, le comparatisme pour l'Europe centrale-orientale a pris son départ, pour commencer vers 1960 à occuper une place importante dans les travaux internationaux. Le résultat en est que les manuels parlent déjà d'une école de Budapest et du comparatisme hongrois, dont la tendance est d'étendre le domaine du comparatisme, au-delà des grandes littératures occidentales, jusqu'aux littératures de l'Europe centrale-orientale, appliquant dans ces recherches une méthode marxiste nuancée. Les volumes initiaux de l'histoire littéraire dite de langue européenne, des études théoriques, la revue *Néo-Helicon* témoignent de cette tendance.

VI. L'évolution des dix dernières années est marquée par le fait qu'outre les études où les méthodes strictement historiques sont appliquées, la théorie de la littérature connaît un renouveau et un regain. En ce qui précède ce renouveau, il faut noter deux aspects : d'une part, les sciences littéraires hongroises n'ont manifesté dans le passé que fort peu ou point de curiosité *théorique*, par conséquent les traditions n'en étaient pas telles que par exemple chez les Polonais ou les Tchèques ; d'autre part pourtant il y a eu l'œuvre immense de György Lukács qui offre un point de départ pour des études strictement théoriques

On a donc entrepris la mise en œuvre de l'élaboration d'une théorie autonome de la littérature et, parallèlement, d'une esthétique autonome de la littérature. Cette période fut inaugurée dès 1955 par les débats sur le réalisme, qui ont eu pour résultat que certains concepts fondamentaux des sciences littéraires marxistes, tels le réalisme, la réalité, l'engagement, le populisme, sont devenus plus clairs, plus nuancés. De plus, un changement considérable a eu lieu dans l'esthétique ayant des assises ontologiques plus fortes. Un autre résultat important est l'étude critique des méthodes poétiques modernes et la

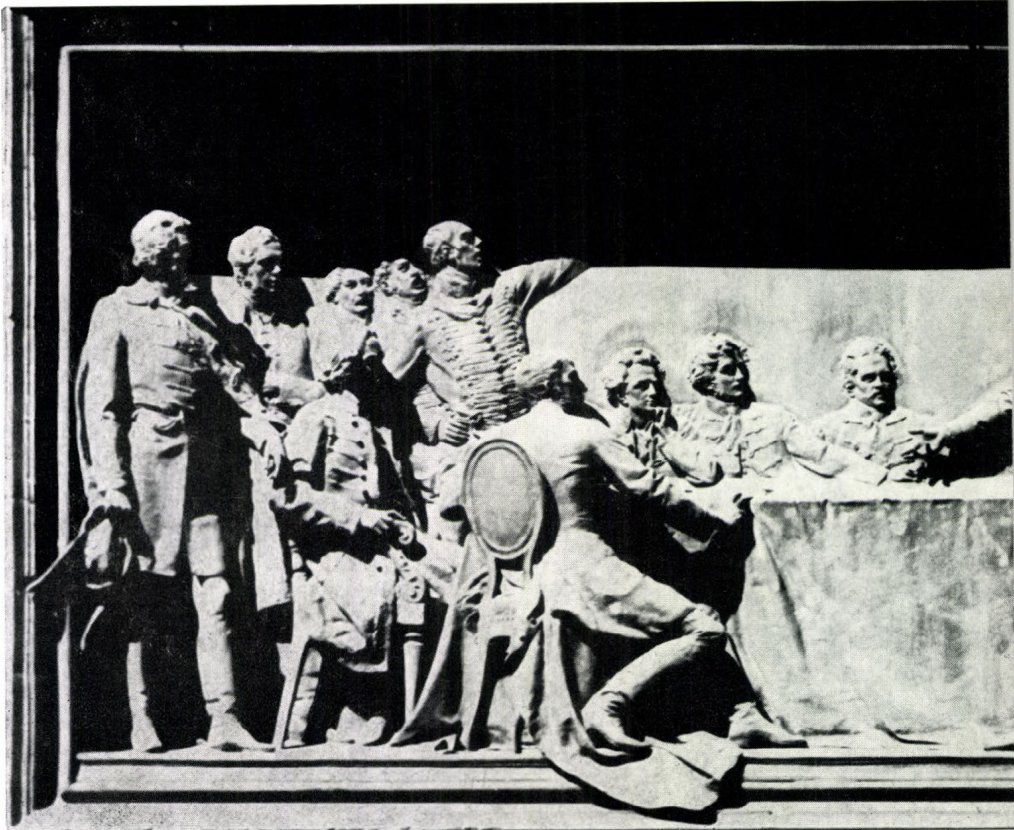
tentative de les utiliser afin d'enrichir et de nuancer l'analyse littéraire marxiste (à base historique et philosophique). La série d'études de ce genre, faites au cours des dernières années, a porté ses fruits, des méthodes d'analyse sont nées, et le résultat visible de ces efforts exerce aussi déjà son influence dans l'enseignement. Parallèlement à ces tendances, la sémiotique culturelle marxiste, l'approche et l'étude des domaines limitrophes de la linguistique et de la littérature ont connu elles aussi un progrès considérable.

Outre l'analyse des œuvres, nous avons mis à l'ordre du jour de reméditer la théorie, de nuancer la méthode historique ; avant tout d'étudier d'une manière plus subtile l'idéologie servant de fondement pour les œuvres en développant d'une part l'histoire des idées (Béla Köpeczi) et de l'autre la poétique historique. Et enfin, quelques pas ont été faits dans la voie de la théorie d'une sociologie littéraire empirique, pour créer ses propres méthodes. Tous ces travaux n'autorisent pas encore à parler d'une école autonome hongroise de la théorie littéraire, mais ils ont eu pour résultat de développer et de préciser les méthodes permettant d'étudier la littérature sous ses aspects tant synchroniques que diachroniques, de faire naître des tentatives fructueuses afin de pénétrer d'une manière plus nuancée l'œuvre littéraire et le processus littéraire.

MIKLÓS SZABOLCSI



Allégorie. Académie des Sciences de Hongrie. Œuvre de Johann Ender. Huile.



MONUMENTA HUNGARIAE HISTORICA.

MAGYAR
TÖRTÉNELMI EMLÉKEK.

KIADJA
A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADEMIA
TÖRTÉNELMI BIZOTTSÁGA.

MÁSODIK OSZTÁLY ÍRÓK

TIZHATMÁR KÖTET

PEST, 1865.
EGGENBERGER FERDINAND MAGYAR AKAD. KÖNYVTÁRSÁVAL.

MATEMATIKAI ÉS TERMÉSZETTUDOMÁNYI

KÖZLEMÉNYEK

VONATKOZÓLAG A HAZAI VISZONYOKRA.

KIADJA
A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADEMIA

MATEMATIKAI ÉS TERMÉSZETTUDOMÁNYI ÁLLANDÓ BIZOTTSÁG.

SZERKESZTI
SZABÓ JÓZSEF.

II. KÖTET.

PESTEN,
EGGENBERGER AKADEMIAI GYÖRGI, HARTNEREK, KULAX EGYETEM, LAMBLER,
LUDWIG & CO., PATERLÁN, FERENCZ PÉTER KÖNYVTÁRSÁGAL.
MDCCCLXV.



Le palais
de l'Académie,
après la fin
des travaux, en 1865.
La fondation
de l'Académie
des Sciences
de Hongrie.
Bas-relief de
Barnabás Holló,
décorant
le bâtiment
de l'Académie.
Deux anciennes
publications
de l'Académie :
*Monumenta Hungariae
Historica* ; *Bulletin
de Mathématiques
et de Sciences naturelles.*

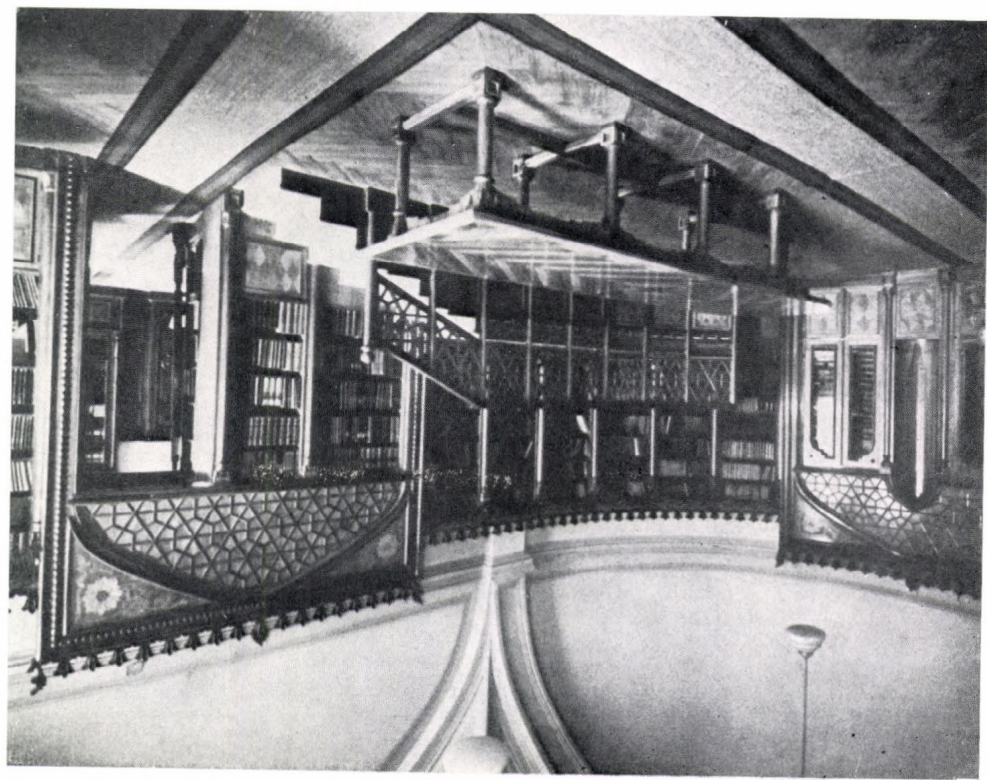
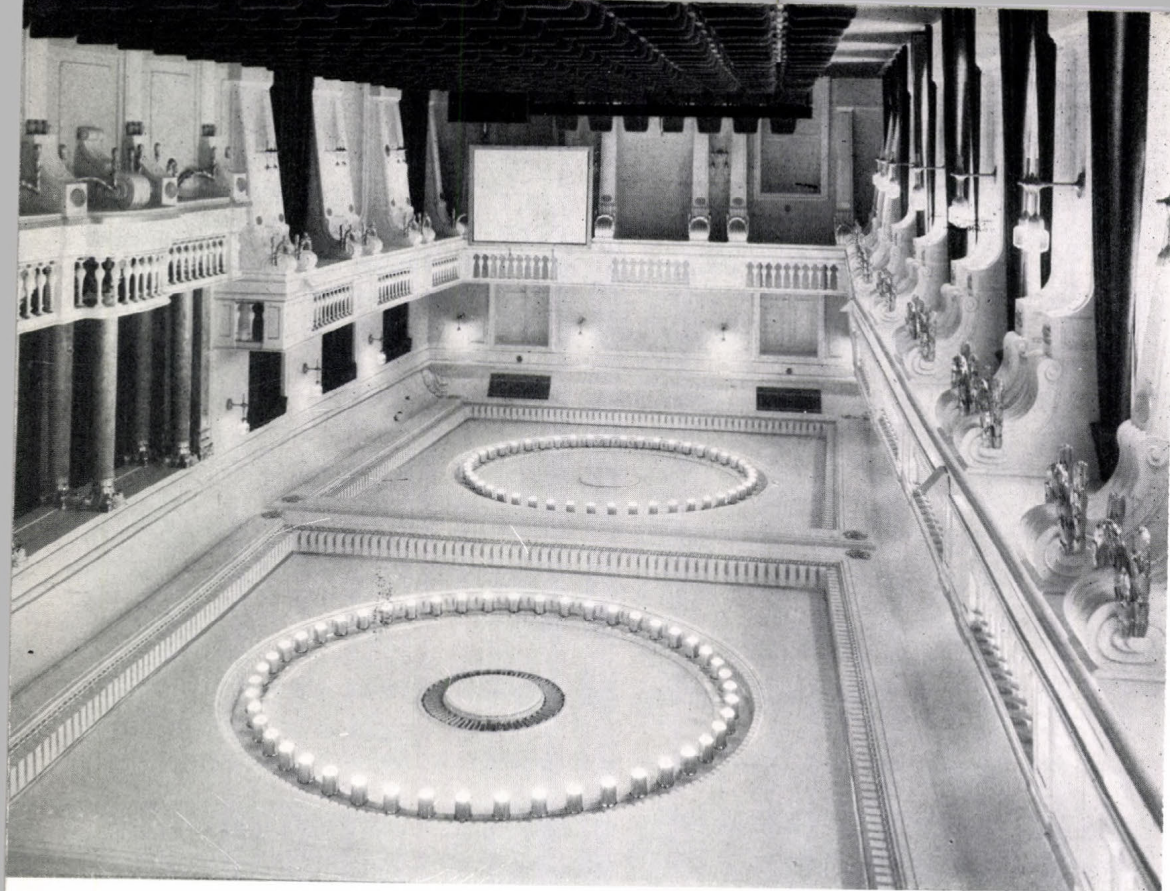




Le poète János Arany, secrétaire général
de l'Académie de 1865 à 1879.

József Eötvös, écrivain, président de l'Académie entre 1866 et 1871.
Œuvre de Viktor Madarász. Huile.





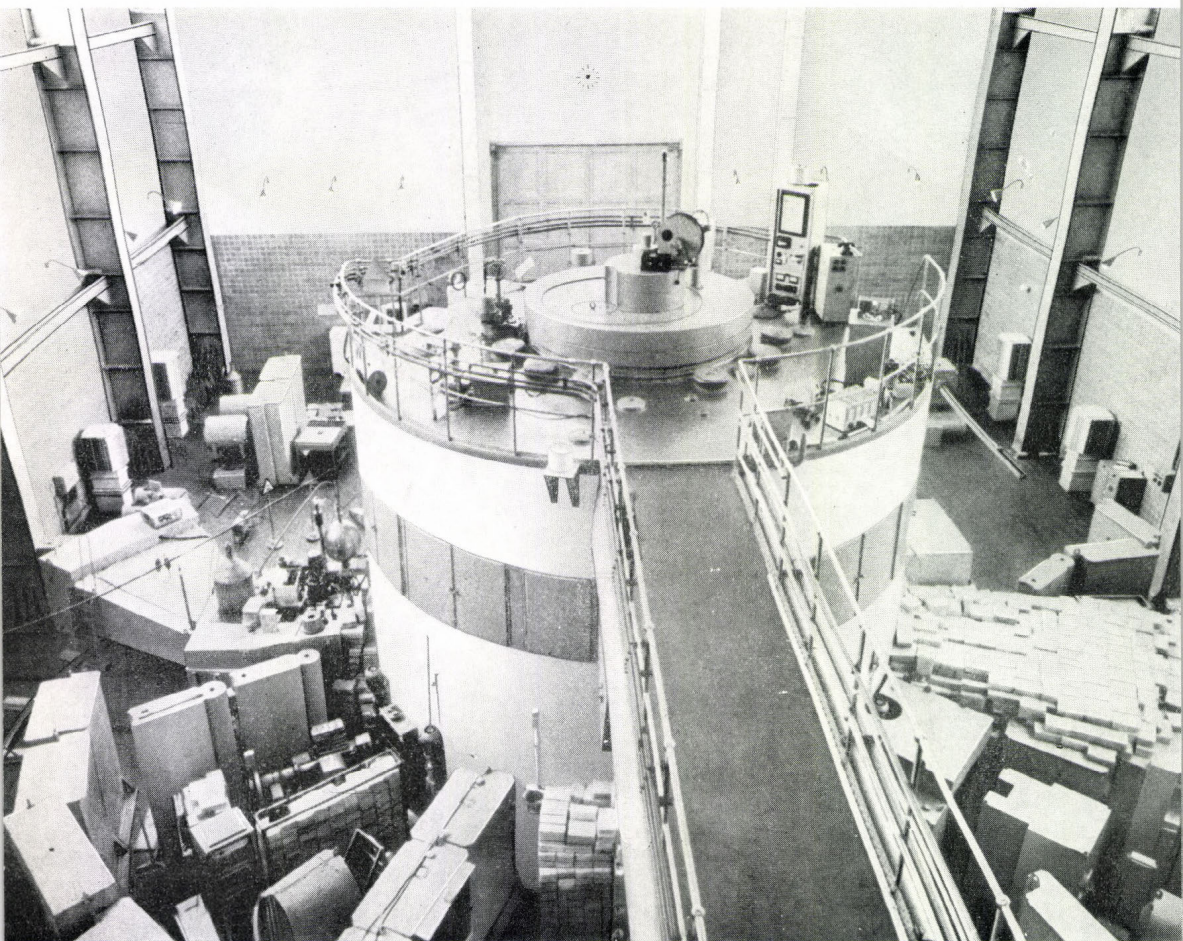


Discours de réception du compositeur Béla Bartók à l'Académie des Sciences de Hongrie, en 1936.

Béla Bartók écoutant un enregistrement de chansons populaires.

- ◁ ◁ Le physicien Loránd Eötvös, président de l'Académie entre 1889 et 1905.
Œuvre d'Ede Balló. Huile.
- ◁ La *Bibliotheca Orientalis* de l'Académie des Sciences de Hongrie.
- ◁ La salle de congrès de l'Académie des Sciences de Hongrie dans le quartier du Château de Buda.

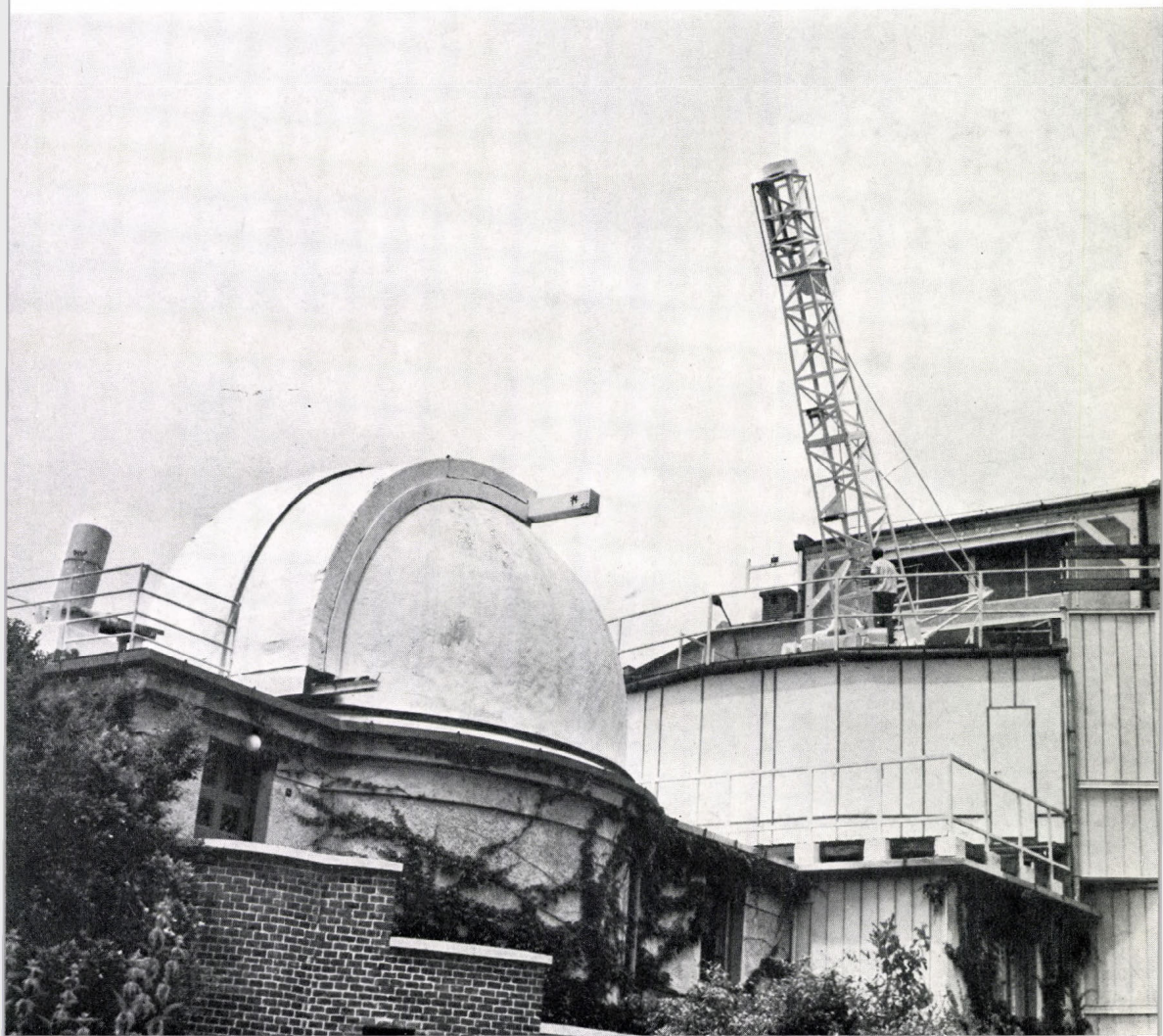


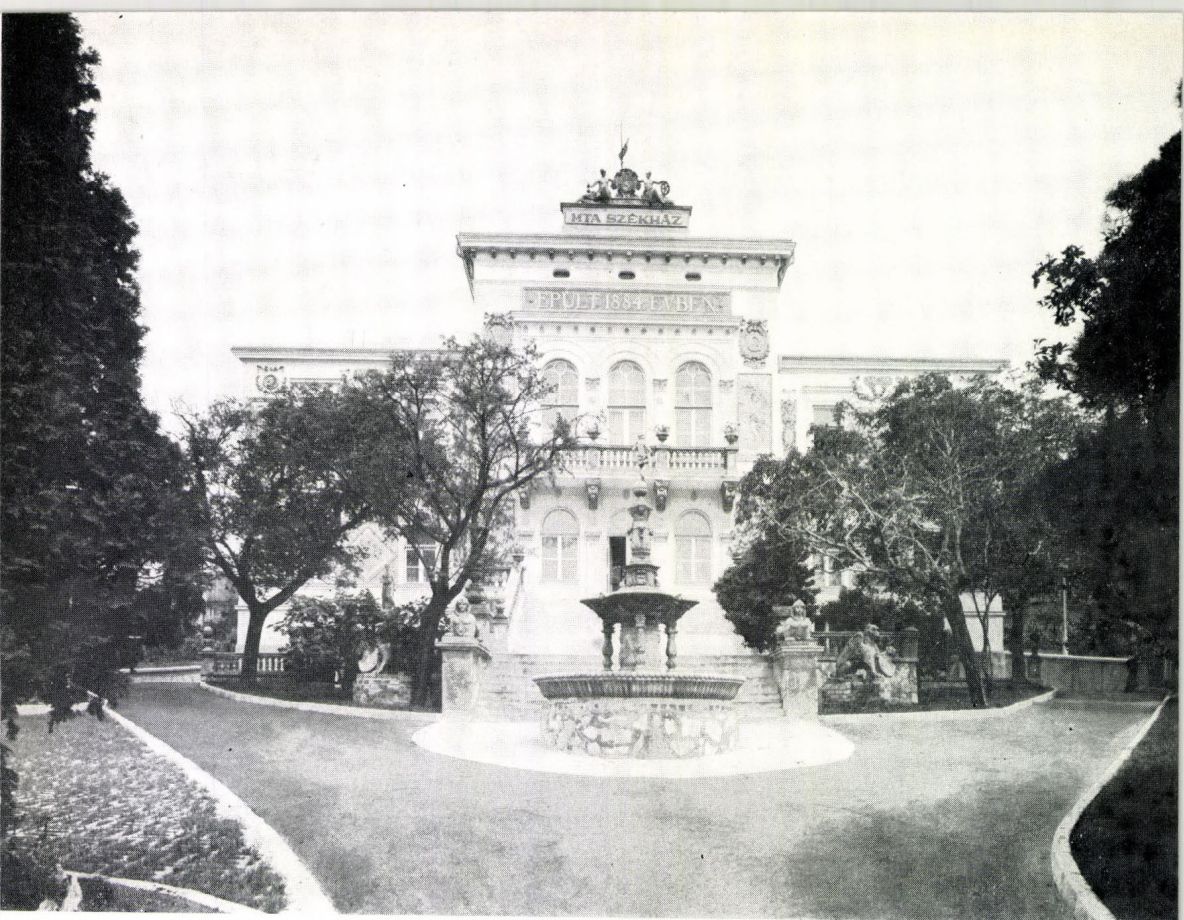


Réacteur nucléaire à l'Institut Central de Physique de l'Académie des Sciences de Hongrie.

Siège du Comité de l'Académie à Pécs. ▷
Institut de Recherches Agraires de l'Académie des Sciences de Hongrie à Martonvásár. ▷
Institut de Recherches Biologiques à Szeged. ▷ ▷
Albert Szent-Györgyi à l'inauguration de l'Institut de Recherches Biologiques ▷ ▷
de Szeged, en 1973.

Coronographe à l'Institut de Recherches de Physique Solaire de l'Académie
des Sciences de Hongrie à Debrecen.







TERMÉSZET-

TUDOMÁNYI

LEXIKON LN

RESULTS IN NEUROANATOMY,
NEUROENDOCRINOLOGY,
NEUROPHYSIOLOGY AND BEHAVIOUR,
NEUROPATHOLOGY

EDITED
BY
K. LISSAK



AKADÉMIAI KIADÓ • BUDAPEST 1973

ISTVÁN ERDELYI - ESZTER OJTOZI - WLADIMIR F. GENING

**DAS GRÄBERFELD
VON NEWOLINO**

AUSGRABUNGEN
VON A. V. SCHMIDT UND
DER ARCHÄOLOGISCHEN KAMA-EXPEDITION

MIT 26 ABBILDUNGEN, 101 TAFELN UND 3 KARTENBEILAGEN



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST 1969

**VILÁG
IRODALMI
LEXIKON**

Acta Historica
 ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

REVUE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE HONGRIE
 KÖNYVISMÉREK AZ AKADÉMIAI MUNKÁK
 JOURNAL OF THE HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES
 ZEITSCHRIFT DER HUNGARISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

Index

1. Gedenkschrift anlässlich des 200-jährigen Bestehens der Ungarischen Akademie der Wissenschaften
 2. Die Bedeutung der Naturwissenschaften für die Entwicklung der Kultur
 3. Die Bedeutung der Naturwissenschaften für die Entwicklung der Kultur (Fortsetzung)

1. Gedenkschrift anlässlich des 200-jährigen Bestehens der Ungarischen Akademie der Wissenschaften
 2. Die Bedeutung der Naturwissenschaften für die Entwicklung der Kultur
 3. Die Bedeutung der Naturwissenschaften für die Entwicklung der Kultur (Fortsetzung)

GENERICALLY
 VIA HUNGARISCHES EXTERNATUNALE
 OFFICE HUNG. DE. AGENC.
 SEPTEMBER 1968-1969

AKADÉMIAI KIADÓ*
 BUDAPEST
 1973

TOMUS XIX No. 3-4

**ACTA
 ZOOLOGICA**
 ACADEMIAE SCIENTIARUM
 HUNGARICAE

ADVANTAGES
 A. ABRAHAM, I. BODOR, L. GOMÁRNY, Z. KASZAR,
 A. MOGOS, G. SZÉLESTI

EDITORS
 J. BALOGH

TOMUS XX FASCICULI 1-2

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
 1974

ACTA ZOOLOG. HUNG.

Studia Musicologica
 Academicarum Scientiarum Hungaricarum
 Invenit et Zoltán Kodály

ADVANTAGES
 D. BARTHA, J. MARÓTHY, R. RAJECZKY,
 J. UJFALUSY

EDITORS
 B. SZABOLCSI

TOMUS XIV

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
 1972

VOLUME 17 - NO. 2 APRIL 20, 1977

**RADIOCHEMICAL
 AND RADIOANALYTICAL
 LETTERS**

An International Journal for RAPID
 Communication in Radiochemistry
 and Radioanalytical Chemistry

FEJLÉSZ 17(2) 91-124 (1976)

AUTHORS
 ASSOCIATE EDITORS
 EDITOR A
 EDITOR B

Manuscripts and
 reference letters
 Correspondence
 with associate
 editors

Typing
 Drawing
 Diagram
 checking
 Printing
 Binding
 Aircraft
 dispatch

8 days 2 days 1 day 5 days 25 days 18 days

ELSEVIER SEQUIOIA S.A.
 LAUSANNE AKADÉMIAI KIADÓ
 BUDAPEST

**Studia
 Scientiarum
 Mathematicarum
 Hungarica**

AUXILIO
 CONSILII INSTITUTI MATHEMATICI
 ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

EDITORS
 L. FEJES TÓTH

ADVANTAGES
 M. AKATÓ, I. CSIZSÁR, T. FREY, G. FREUD,
 H. GYÖRKE, A. HEVESI, L. KALMÁS, G. MARAL,
 A. PÁRKÖP, F. RÉVÉSZ, K. VANDORAI

TOMUS VIII.
 FASC. 1-2
 1973

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

**ACTA
 PHYSIOLOGICA**
 ACADEMIAE SCIENTIARUM
 HUNGARICAE

ADVANTAGES
 G. ADÁM, F. BALINT, M. BAL TÓFFER, E. KENST, B. KISSZÜTS GEM,
 L. KERTVÖR, J. KNOLL, P. ORÁSI, J. POSZSÁSI, P. VARGA

EDITORS
 K. LINSKÁ

TOMUS XLIIII FASCICULUS I

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
 1973

ACTA PHYSIOL. HUNG.



Le bâtiment de l'Académie des Sciences de Hongrie. e

- ◁ ◁ Publications de l'Académie des Sciences de Hongrie.
- ◁ Périodiques de l'Académie des Sciences de Hongrie.

Sociologie

La sociologie est l'une des disciplines dont la naissance et l'évolution s'accompagnent de débats qui ne touchent pas seulement aux problèmes inhérents à cette branche des sciences, mais qui, de temps à autre, mettent en question cette discipline elle-même, sa raison d'être, sa fonction sociale. C'est là un phénomène bien connu aussi dans le domaine scientifique, par rapport à tout ce qui est neuf et en voie de formation. La nouvelle discipline est toujours perçue d'abord comme un défi adressé aux goûts conservateurs, aux paresseuses intellectuelles, défi susceptible de porter atteinte à des intérêts réels ou imaginaires.

En Hongrie, la situation de la sociologie est différente ; elle est en effet encore plus grave. Pour des raisons historiques, depuis 70 ou 80 ans, donc depuis l'apparition de la sociologie dans notre société d'alors, non débarrassée encore d'éléments féodaux, elle y provoqua des suspicions, étant donné qu'elle représentait toujours le progrès soit dans le sens bourgeois, soit dans le sens marxiste. Avant la Libération, elle n'a au fond jamais été « officiellement » reconnue et ses représentants s'étaient formés à peu d'exceptions près à l'étranger. Parmi ces exceptions, je ne citerai ici que le regretté Ferenc Erdei, ancien secrétaire général de notre Académie. (Un autre exemple pourtant : Károly Mannheim.)

La libération du pays, voilà trente ans, semblait devoir marquer là aussi un tournant d'où la sociologie pourrait prendre son élan. Or, comme dans la plupart des pays de l'Europe centrale-orientale, les conditions de départ (nous le répétons : dues à une révolution historique) pour la transformation socialiste ont fait naître une pratique socio-économique et politique dont le caractère extensif ne nécessita ni ne permit l'épanouissement durable de la sociologie, qui, d'ailleurs, n'avait pas chez nous de profondes racines. La conception sociale déterminée par les conditions historiques fut aggravée par des déformations subjectives, ayant pour conséquence soit la paralysie des recherches sociologiques, à peine engagées, soit leur survivance partielle, qui les fit végéter dans les cadres d'autres disciplines comme la démographie, le droit, l'économie.

Les vrais motifs de l'épanouissement de la sociologie marxiste sont pourtant en rapport avec les besoins créés par le développement de la société hongroise, de même que le marasme qu'elle connut n'était pas causé uniquement par des

facteurs subjectifs. La naissance de ces besoins fut une conséquence de la phase d'évolution intense de l'économie et de la société, du fait que le développement social exige aussi bien l'efficacité économique que sociale, ce qui implique la planification à long terme non seulement économique mais également sociale. Si le chemin parcouru était jalonné de discussions, d'élan et de reculs, aujourd'hui nous pouvons déjà constater cette évolution. Paradoxe peut-être, mais les fautes commises aux débuts de l'édification socialiste ont, sous plusieurs aspects, contribué à faire reconnaître l'utilité sociale de la sociologie, et les recherches prirent un essor précisément dans les domaines les plus grevés de conséquences de la politique erronée. Les premières à s'épanouir furent la sociologie des usines et du travail, de l'habitat, la sociologie juridique et, en connexion avec ces thèmes, les recherches visant la structure de la société. Toutefois, et à cause de l'état relativement retardé de la sociologie, ces recherches devaient affronter des problèmes théoriques, historiques et méthodologiques. Aussi des progrès en ces domaines ont-ils été réalisés et le sont-ils encore, en liaison organique avec les recherches concrètes, spécialisées.

Au cours des années soixante, la sociologie hongroise connut un essor qui permit sur le plan de l'organisation de créer des cadres pour la recherche. C'est alors que fut fondé l'Institut des Recherches Sociologiques de l'Académie des Sciences de Hongrie, ainsi que le Centre des Mass Media de la Radio et Télévision Hongroise. Outre les établissements déjà existants (comme l'Institut de Recherches Démographiques de l'Office Central des Statistiques, ou l'Institut de Droit et de Sciences Politiques de l'Académie), ces instituts pouvaient déjà effectuer des recherches plus planifiées. Si les recherches sociologiques furent institutionnalisées, elles le durent essentiellement au fait que dans les instituts de recherche et d'enseignement du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, la sociologie obtint sa place, avant tout à l'Institut des Sciences Sociales et à la Haute École de Sciences Politiques. A la même époque la sociologie pénétra dans l'enseignement supérieur et l'on put commencer à former des sociologues.

Les années soixante doivent pourtant être considérées comme le « Sturm und Drang » de la sociologie hongroise. Les traits caractérisant toutes les jeunes disciplines, mais particulièrement forts dans la sociologie hongroise en raison de son passé (par exemple un penchant excessif à donner une trop grande importance aux possibilités et à la fonction sociales de cette discipline, une tendance peu justifiée à jouer un rôle politique, des ambitions journalistiques, etc.) ont marqué cette période, de même que les réserves des conservateurs envers cette discipline, remontant également à des conditions historiques et renforcées par l'apparition de nouveaux phénomènes, ainsi que par la peur de mettre en lumière des faits négatifs, etc. Néanmoins, l'augmentation des besoins sociaux assurèrent, tant dans la politique que dans la société, des assises de plus en plus favorables aux recherches sociologiques, au point qu'aujourd'hui le problème que nous devons affronter consiste plutôt à réduire l'écart entre les besoins sociaux et la capacité de recherches qui pourrait les satisfaire.

De nos jours, c'est-à-dire depuis le début de cette décennie, on peut déjà distinguer les traits, paraissant durables et propres à la sociologie hongroise.

Ces particularités sont en rapport avec les besoins sociaux déjà indiqués, en premier lieu avec ceux de la planification à long terme qui marquent les sciences sociales, mais aussi avec la manière dont la direction politique interprète ces besoins et les transmet aux sciences sociales, dont la sociologie. C'est dire que la tâche primordiale des sciences sociales est de *dégager la réalité* et d'assumer sous ce rapport une fonction idéologique. Il est essentiel que la fonction idéologique soit liée au dégagement de la réalité, ainsi la mutation sociale et sa planification se fondent, même dans la sphère consciente, sur la connaissance de la réalité. Donc, en liant les traits particuliers de la sociologie hongroise actuelle à l'apparition des besoins sociaux, en tout premier lieu à l'idée de la planification à long terme, et à sa réalisation, loin de la mettre en question, nous soulignons la *cognition*, fonction fondamentale pour toutes les sciences. Cette cognition pourtant ne peut pas rester au niveau de la connaissance empirique des faits. Les recherches empiriques sont indispensables pour que la réalité se dégage mais n'en constituent que le premier degré. Un élément substantiel de la sociologie, si elle veut devenir une discipline spécialisée, est le point de vue historique, c'est-à-dire l'interprétation des phénomènes dans leur contexte historique. Seules les recherches « historiquement concrètes » sont à même d'assurer la solution des problèmes théoriques de la sociologie, et le développement de son système de concepts, de sa méthodologie. Les nécessités de la pratique sociale et les nécessités de l'évolution de cette discipline imposent donc le même type de recherches. Il serait tout à fait artificiel d'opposer les points de vue sociologiques découlant d'une part des besoins scientifiques, de l'autre de sa participation à l'élucidation des problèmes que pose l'évolution sociale. C'est pourquoi je garde une attitude sceptique et réservée devant l'opposition, maintenant fort à la mode, entre sociologie « apologétique » et « critique », opposition impliquant que notre discipline est considérée soit comme une socio-technique, soit comme une critique fondée sur quelque modèle social idéal emprunté au passé ou à l'avenir. Aucun des éléments de la devise de Comte : « savoir pour prévoir », ne doit prédominer, car on en arriverait à une déformation du travail scientifique, qui mettrait en danger sa fonction primordiale, la connaissance qui, dans notre cas, signifie la connaissance historiquement concrète des phénomènes et des processus sociaux. Les vraies recherches sociologiques qui doivent être concrètes historiquement ont des résultats qui comportent l'élément aussi bien « apologétique » que « critique », indispensables pour planifier l'évolution de la société et la diriger sur une base scientifique, puisque ces recherches, en faisant connaître les véritables processus, dégagent et les possibilités et les conséquences.

L'autocritique est l'élément le plus important peut-être dans la phase d'épanouissement d'une discipline. L'histoire souligne que dans maintes branches de la science il y eut souvent des espérances excessives et aussi des entreprises mal fondées pour y répondre. Maintes fois, on espère beaucoup trop de la sociologie, on la considère comme une panacée, mais comme il n'existe pas de panacée, ces espoirs dépourvus de fondement aboutissent à des déceptions tout aussi injustifiées. Le pire serait pourtant si les sociologues eux-mêmes demandaient à leur discipline davantage que ce que peuvent apporter de

solides recherches. Il est certes exagéré de professer le doute faustien, mais il n'y a pas de science sans ce doute et il faut y accoutumer nos chercheurs surtout en face de notre propre travail.

Dans l'état actuel de notre discipline, nous sommes loin d'avoir résolu les difficultés et les problèmes découlant de l'évolution spécifique en Hongrie, il me semble pourtant que nous avons obtenu quelques succès à la hauteur des recherches européennes, même en tenant compte du fait que les connaissances sociologiques sur la société hongroise ont été dans le passé si infimes que presque toute recherche devait apporter quelque chose de neuf pour la pratique et pour la science. Selon moi, ces succès se trouvent dans les recherches relatives à la structure de notre société, dans l'analyse des composantes de cette structure et des mécanismes qui rapprochent ou séparent les différentes classes et catégories sociales ; dans le domaine de la sociologie de la famille, les recherches, effectuées en commun avec les démographes, sur les facteurs qui influencent les dimensions de la famille, les changements et la stabilité de ses fonctions ; telles sont encore les études du mode de vie dirigées vers la création d'un système de concepts concernant ce mode de vie, en partant d'analyses empiriques. Dans la sphère de la sociologie des organisations, des recherches importantes ont également retenu l'intérêt de cercles internationaux. Celles-ci portaient avant tout sur les problèmes sociaux des organisations présentes dans les usines, sur l'analyse de certains problèmes posés par la sociologie juridique (p. ex. la sociologie de la criminalité, la réalisation du droit, l'organisation de la juridiction, etc.), et, conformément aux traditions hongroises, sur la sociologie des agglomérations. Ces dernières recherches s'étendent à l'urbanisation et, depuis peu, aux mutations dans la société villageoise et aux phénomènes sociaux de la mobilité, conséquences de ces mutations.

L'évolution de la sociologie politique présente un certain retard par rapport aux branches spécialisées. Les recherches théoriques et empiriques qui s'y rattachent ne furent engagées qu'il y a quelques années. Les recherches liées aux mass media et aux manifestations sociales de l'opinion publique se multiplièrent également au cours des dernières années, de même que la sociologie des sciences. Nous sommes en droit de supposer que les succès récents des recherches relatives aux loisirs donneront une impulsion nouvelle aux analyses sociologiques relatives à la sphère de la conscience sociale, plus exactement aux rapports qui existent entre la société et certaines formes de cette sphère (littérature, arts, etc.). Ainsi qu'on peut le constater, sur les trois décennies écoulées depuis la Libération, à peine plus d'une quinzaine d'années se prêtent à l'évaluation du chemin parcouru par la sociologie en Hongrie. Toutefois, cette période a amené un progrès rapide, sinon sans problèmes, et a posé des fondements qui constituent une promesse pour l'avenir.

KÁLMÁN KULCSÁR

Sciences juridiques

1. Les conceptions relatives aux tâches de la science juridique reflètent de façon traditionnelle l'effet et l'influence soit des idées positivistes, soit de l'idée du droit naturel. Dans cette optique, on considère que la tâche du droit doit être ou bien la mise au jour et l'explication du droit positif ou, au contraire, la recherche d'un droit meilleur et plus équitable. De ces deux attitudes, la seconde est certainement la plus actuelle, car la société pose de nos jours, à une allure vertigineuse, des exigences sans cesse nouvelles à l'évolution du droit, et il n'est pas de professeur de droit qui puisse vraiment se contenter d'argumenter *de lege lata* : il doit disserter *de lege ferenda* également. Mais, parallèlement, la conception socialiste du droit est d'accord avec la conception américaine et scandinave du réalisme juridique pour dire que le droit naturel est une notion métaphysique qui n'a pas de connotation, et où chacun peut aisément placer sa propre « Weltanschauung » et ses propres motifs émotionnels.

Dans les pays socialistes, la conception qui s'est établie quant à cette question part de l'objet de la science juridique, donc du droit lui-même. Elle considère le droit — à l'instar d'autres systèmes à fonctions similaires — comme un système dont les racines plongent dans les rapports socio-économiques donnés, et qui est fait pour agir sur ces rapports, et cela dans l'intérêt de la classe sociale dominante disposant du monopole de la législation (ce qui n'exclut d'ailleurs pas, le cas échéant, que dans l'exercice de cette fonction, le droit ne serve en même temps certaines valeurs universelles). A cette conception fondamentale s'ajoute aussi le fait que les sociétés socialistes se considèrent elles-mêmes comme des sociétés de transition qui progressent consciemment et de manière planifiée vers des étapes toujours nouvelles de leur développement. Ainsi le droit est au service de ce développement social conscient et planifié, en liaison étroite et complexe avec d'autres facteurs sociaux, et c'est à cette tâche que contribue aussi la science juridique, tant par sa recherche fondamentale que par ses recherches appliquées. Le développement ainsi compris de la société peut impliquer le développement du *système des institutions* de la société, ou l'action consciente sur les *processus* sociaux, et le relèvement à un niveau plus élevé de l'ensemble de la *conscience* sociale.

La fonction principale de la science juridique est donc de promouvoir cette tâche du droit, de faire donc en sorte que le droit serve de la façon la

plus efficace possible le développement de la société. Il serait cependant faux de comprendre ce qui précède au sens étroit. Cet objectif implique également une compréhension plus profonde, à un niveau plus général aussi, de l'essence du droit et de la place qu'il occupe dans la société. Même les recherches relevant de *l'histoire du droit* par exemple, y compris les recherches sur le droit romain, peuvent rendre de bons services, à condition que nous considérions le droit non pas comme un système de règles évoluant simplement selon ses propres mouvements, mais bien comme l'un des facteurs intrinsèques du développement de la société. C'est pour cette raison que l'on étudiera par exemple le droit romain beaucoup plus comme le produit de l'évolution sociale que comme le modèle ossifié et « éternel » du droit des rapports de la vie privée. Cet objectif ainsi posé a conduit dans la *théorie du droit* à un déplacement du centre de gravité : il fut un temps où l'intérêt se portait essentiellement vers une notion normative du droit, mais depuis quelques années, la recherche théorique relative aux rapports juridiques est passée au premier plan : ce qui intéresse aujourd'hui avant tout la recherche théorique, ce sont les connexions existant entre les rapports juridiques et les rapports sociaux.

2. Les centres les plus importants des recherches poursuivies en Hongrie dans le domaine des sciences juridiques sont d'une part l'Institut des Sciences Politiques et Juridiques de l'Académie des Sciences de Hongrie, qui joue également un rôle capital d'organisation et de coordination dans l'ensemble de la discipline, et d'autre part, les facultés de droit des diverses universités. Leurs activités se développent sur la base de plans de recherches et de contrats de recherches, qui prennent naturellement en considération l'orientation, le champ des intérêts de chaque chercheur, ainsi que leurs spécialités.

La *planification* de la recherche se fait à plusieurs niveaux. Il existe plusieurs sujets de recherche centraux à long terme, dont le projet a été entériné par le gouvernement. Dans le domaine de la science juridique, nous trouvons avant tout deux sujets importants : « La modernisation de l'administration publique » et le thème de « L'entreprise socialiste » (entreprises de l'État et coopératives). La raison en est que, d'une part, les problèmes touchant la structure, l'organisation des entreprises et des coopératives, le mécanisme interne de leur fonctionnement, leurs rapports juridiques internes n'avaient pas été suffisamment étudiés, et que, de l'autre, l'autonomie considérable dont jouissent les entreprises et les coopératives dans le cadre de l'économie planifiée a donné une importance de premier ordre à l'élucidation de ces questions. Il existe encore, dans l'institut académique et dans les facultés de droit, d'autres sujets de recherche, qui vont du droit romain jusqu'au droit des coopératives et touchent à des questions jugées importantes dans les différentes disciplines intéressées. Nous voyons apparaître ces derniers temps des sujets modernes que le droit de la protection de l'environnement, ou encore le droit administratif, pénal, civil, et le droit du travail intéressant spécialement la protection contre les accidents de la circulation.

De plus, ces plans laissent libres certaines capacités de travail, afin que les centres de recherche puissent conclure des *contrats de recherche* avec divers organismes d'État ou avec les fédérations des coopératives. C'est sur la base de

contrats de ce genre que la science juridique participe à la préparation de certaines lois importantes (comme le Code civil, le Code pénal, le Code de droit international privé, les codes de procédure civile et de procédure pénale, etc.), et souvent elle se charge de rédiger les premiers textes de ces codes. C'est également sur la base de ces contrats de recherche qu'il a été procédé notamment à l'étude de l'évolution des contrats au cours des premières années de la réforme de la direction économique introduite en 1968, ou encore à l'analyse du système juridique de la défense de la qualité des produits.

3. De très importants changements se sont produits au cours des dix dernières années quant aux méthodes mises en œuvre dans le domaine des sciences juridiques.

L'introduction de la conception sociologique a rendu vivante la conception abstraite idéologique et normative du droit, en intercalant justement entre ces deux facteurs, de façon organique, les faits de la réalité sociale. Ces changements conduisirent par exemple à l'apparition de la criminologie, et à l'étude systématique, par exemple, de la criminalité des mineurs (bien que, ajoutons-le, ce problème soit loin de causer les soucis qu'il fait naître dans certaines sociétés). On a également cherché à cerner le degré de la connaissance du droit par la population, ou encore à examiner la participation des assesseurs populaires fonctionnant auprès des tribunaux de première instance dans l'élaboration du jugement.

Le second changement concerne l'extension de la recherche au-delà des horizons purement nationaux, et cela grâce à *la comparaison du droit*. Dans ce domaine, sur le plan de la théorie juridique, la recherche est avant tout centrée sur la méthodologie du droit comparé, ainsi que sur l'étude du fond commun des droits socialistes, et sur l'examen des divergences fondamentales existant entre le droit socialiste et le droit bourgeois (étude des types de droit). Quant aux différentes disciplines juridiques particulières, on y procède avant tout à l'étude des similitudes et des différences concrètes, nécessaire pour l'amélioration de la culture générale des juristes, mais utile surtout pour savoir ce qu'il est possible d'utiliser, et de quelle manière, des solutions adoptées par les droits étrangers — socialistes et bourgeois —, ainsi que des conclusions et des faits signalés par la littérature juridique de l'étranger. Les activités juridiques et la recherche scientifique organisée ces dernières années dans le cadre du Conseil d'Entraide Économique ont puissamment contribué au développement de la comparaison du droit. Mais à côté de ces travaux, la science juridique hongroise entretient des relations également bien établies avec la science juridique des États occidentaux ; nous mentionnerons à titre d'exemple les Journées juridiques franco-hongroises, organisées régulièrement tous les deux ans.

Un troisième changement méthodologique est justement en cours. Il va dans le sens du développement des recherches *interdisciplinaires*. Ce fait se manifeste sous deux aspects : à l'intérieur du droit et à l'extérieur du droit. Dans les conditions de la vie moderne, et en particulier dans une économie socialisée dans une grande mesure, les diverses branches du droit ne se distinguent pas et ne se séparent pas d'une manière tranchée : les instruments des diverses branches du droit agissent ensemble de façon complexe. De nos jours, par

exemple, il est déjà impossible d'écrire une monographie sur l'entreprise sous l'angle unique du droit civil : l'analyse serait forcément tronquée si elle n'était pas étayée par des éléments relevant du droit administratif, du droit du travail, du droit financier. Les chercheurs doivent forcément sortir des cadres de telle ou telle branche donnée du droit, et cela n'est pas toujours facile, étant donné les cadres traditionnels de la formation des juristes qui suit l'ossature des diverses disciplines partielles. Et j'ajouterai encore que souvent les recherches purement juridiques ne sont pas non plus suffisantes. Qu'il s'agisse du droit de propriété, des entreprises, du contrat ou de la responsabilité de droit civil, les développements juridiques doivent souvent aller de pair avec des explications et des analyses relevant de la science économique, ou encore de la sociologie ou des sciences politiques. Cela peut conduire dans certain cas à effacer quelque peu le rôle de l'élément juridique, et pourtant il est nécessaire de rechercher le moyen optimal de poursuivre le travail dans une optique interdisciplinaire. Il existe d'ores et déjà certains résultats prometteurs dans ce domaine.

4. De tout ce qui vient d'être dit, il ressort avec évidence que la science juridique hongroise a un caractère social nettement engagé. Ce caractère vaut aussi bien pour la recherche « purement » théorique que pour les rapports étroits qu'elle entretient avec la pratique juridique. Les anciennes traditions juridiques hongroises ont subi en partie une certaine sélection au cours des activités présentes de la science juridique, et elles se sont aussi en partie renouvelées, pour s'incorporer dans les cadres d'une science juridique nouvelle, répondant au système social socialiste, et imbue des idées et des objectifs nouveaux liés à la société nouvelle. Aujourd'hui, elles font déjà corps avec les traditions nouvellement élaborées de la science juridique. Et l'essence de ces *traditions* nouvelles est de s'orienter vers un *changement* constant, progressant étape par étape.

GYULA EÖRSI

Sciences économiques

Il s'agit à vrai dire de rendre compte d'une période de vingt ans ; la *Revue Économique* (Közgazdasági Szemle), le seul périodique économique de cette époque, fut lancé il y a vingt ans, et c'est il y a vingt ans également, en 1954, que fut fondé l'Institut d'Économie de l'Académie des Sciences, unique institut de ce genre dans le pays. A peine plus de vingt ans que les premiers jeunes économistes, de formation marxiste, ont quitté l'Université d'Économie. Ce ne sont ni ce périodique ni l'institut qui sont à l'origine du développement des sciences économiques, eux-mêmes étant le résultat de l'effervescence politique et intellectuelle qui avait rendu possible, voire nécessaire, le développement de notre discipline.

Dans la Hongrie d'après la libération il n'était guère possible de poursuivre des recherches dans le domaine de l'économie bourgeoise, et à vrai dire il n'y avait pas grand-chose à continuer : avant aussi bien que pendant la guerre, ce domaine avait été assez négligé. Quelques travaux de valeur, qui d'ailleurs ne furent pas interrompus, ne changeaient pas substantiellement la situation. Avant la Libération, l'économie marxiste n'était pas enseignée, aucun livre marxiste ne pouvait paraître. La situation changea en 1945, mais il y avait fort peu d'économistes marxistes, et les premières années qui firent suite à la guerre ne favorisèrent pas la recherche. Avant 1953, outre l'édition des œuvres de Marx, Engels et Lénine — ce qui était important —, on ne publiait guère que des articles commentant et louant la politique officielle, ainsi que des traductions d'ouvrages soviétiques.

Des événements intérieurs et extérieurs apportèrent du changement. La session du Comité Central du Parti des Travailleurs Hongrois, à la fin de juin 1953, joua un rôle particulièrement important dans ce sens. La politique économique pratiquée jusque-là y fut soumise à une critique serrée, et on exigea une politique économique fondée scientifiquement. Or, il était difficile de satisfaire à cette exigence. Lorsque, l'année d'après, le périodique fut lancé, d'aucuns se demandèrent comment on pourrait garantir le nombre nécessaire d'articles valables. A l'Académie, on me demanda, puisque j'étais le directeur désigné du nouvel institut, où je trouverais des économistes marxistes.

Aujourd'hui, par contre, nos économistes trouvent insuffisantes les possibilités de publier leurs travaux malgré la demi-douzaine de périodiques économiques qui paraissent déjà. Nous avons une demi-douzaine d'instituts où la re-

cherche porte exclusivement ou presque sur les questions économiques, et vingt autres où ont lieu des recherches économiques. Soixante chercheurs travaillent dans notre institut, dont deux académiciens, six docteurs ès sciences économiques et 26 candidats ès sciences. Dans le pays entier les candidats ès sciences économiques sont au nombre d'environ trois cents, ceux qui ont le titre de docteurs sont environ vingt et les chercheurs environ mille.

Il est évident que cette évolution quantitative marque aussi un développement de la discipline, qui a été dès le début en contact étroit avec tout ce qui se faisait dans ce domaine à l'étranger, avant tout dans les pays socialistes. Les vingt dernières années ont connu peu de tendances, d'écoles ou de courants scientifiques qui ne soient apparues en même temps ou avec un retard minime en Hongrie. Cela vaut aussi pour ces toutes dernières années pour l'approche cybernétique, les recherches opératives, la prognostique, la futurologie, les programmations stochastiques et non linéaires, etc. Il y a toutefois un trait propre au développement de notre discipline en Hongrie, et qui est, à mon avis, de grande importance, c'est qu'une part considérable des recherches est en étroite relation avec les problèmes pratiques de la vie économique et cherche à fournir des réponses aux questions concrètes de la réalité. Quelques économistes hongrois ont fait des travaux remarquables aussi dans des domaines comme la théorie du capital aujourd'hui, ou les nouveaux traits du cycle de production capitaliste, ou encore le développement des pays à économie arriérée, etc. Il s'agit pourtant là, en général, de résultats individuels se rattachant plutôt à des recherches internationales qu'à des travaux hongrois. Par contre, les études centrées sur la réalité de notre pays ont souvent soulevé de vifs échos et des débats animés, et en partie à l'étranger. Quant aux discussions scientifiques, elles se sont avérées être des moteurs efficaces pour l'évolution de la discipline.

Sur le plan international, ce qui est le mieux connu, et reconnu, ce sont les travaux par lesquels les économistes hongrois ont contribué à la préparation de la réforme économique réalisée au début de 1968. On sait que cette préparation a été menée avec beaucoup de soins, qu'elle a duré plusieurs années et a connu une intensité particulière en 1965-1966. On sait moins que ce travail s'appuyait sur des études et des recherches commencées ou faites dix ans plus tôt et davantage, ou que c'en était tout simplement la suite. Dès 1954 et 1955, en effet, les économistes hongrois concentraient leur attention sur des problèmes tels que la rentabilité du commerce extérieur, la centralisation excessive, l'intéressement matériel, le rendement. Bientôt, on vit à l'ordre du jour des questions comme la rentabilité des investissements, l'efficacité du travail consacré à la production directe, la productivité du travail, les formes possibles et désirables des systèmes de prix. Les recherches économique-mathématiques ont à peu près le même passé, surtout dans l'application du bilan des rapports entre différentes branches, ainsi que de la programmation linéaire et de l'optimisation. Là aussi, les chercheurs avaient pour point de départ, la solution de problèmes pratiques. Ils cherchaient les moyens de répartir correctement les investissements, de contrôler l'efficacité des modèles de prix, de concourir à la planifica-

tion des branches de l'économie puis de l'économie nationale, ils cherchaient des réponses à des questions passionnantes.

Ces recherches n'ont pas été menées en même temps, elles ont connu des à-coups et des interruptions, mais elles étaient nécessaires, comme l'étaient aussi d'autres recherches concernant la consommation, le niveau de vie, la répartition des revenus agricoles, et d'autres questions. Pour pouvoir tirer des conclusions d'une portée générale, il fallait, outre ces recherches, procéder au rassemblement d'énormes quantités de données, à des travaux minutieux sur les détails, à l'examen de la réalité sous tous ses aspects. Ces conclusions, qui serviront dans la suite de base pour élaborer la réforme économique, ont montré qu'il était opportun de changer notre système de planification, de transformer le rapport entre les entreprises et le marché socialiste. Le plan national fut réparti entre les ministères qui, à leur tour, les répartirent entre les entreprises qui leur étaient subordonnées. Tout le système d'intéressement matériel pour celles-ci était lié à l'accomplissement des indices du plan, imposés d'en haut. Afin que leur plan soit plus aisé à accomplir, les entreprises ne révélaient pas aux ministères les réserves dont elles disposaient. Sachant cela, les ministères étaient méfiants envers les entreprises. Par suite du mécanisme de leur établissement, les indices du plan qui réglaient le travail des entreprises ne pouvaient pas coïncider dans leur ensemble avec le plan national, et encore moins répondre à la demande réelle des producteurs et de la population. L'obligation d'accomplir le plan à terme conduisit à un déséquilibre dans la production. Les déficiences constatées isolément remontaient donc à une racine commune, à l'excessive centralisation de la planification, à la répartition du plan entre les entreprises, au système d'intéressement matériel dépendant uniquement de la réalisation des indices du plan et à quelques autres faits qui en découlaient. La conclusion était claire : il fallait opérer des changements, ne plus se tenir à des obligations inutiles mais s'appuyer sur les rapports du marché socialiste qui reflètent mieux les intérêts de l'économie nationale. Le plan de l'économie nationale doit avoir recours au lieu de « ventilation », à des régulateurs économiques surtout. C'était là la substance de la nouvelle attitude scientifique et c'est ce qui est à l'origine de la réforme économique en Hongrie. Cette réforme se rapproche de celles d'autres pays socialistes sous bien des aspects, mais elle a ses particularités hongroises.

Or, la réforme n'est pas uniquement liée à l'évolution de notre discipline par la participation d'économistes à son élaboration, elle a eu elle-même une influence féconde sur les sciences économiques. Elle a accru l'intérêt porté à l'économie, ainsi que la compréhension de notre discipline, elle en a élargi la sphère d'application auprès des organes de direction et des entreprises. Ainsi, la réforme a contribué, au cours de ces dernières années, à l'augmentation considérable du nombre des chercheurs économiques, à la diversification et à l'élargissement des domaines de recherche.

Les rapports étroits qui continuent à exister entre la théorie et la pratique se manifestent surtout dans les recherches de mathématiques économiques où le danger est particulièrement grand de s'éloigner de la réalité. Cela arrive en Hongrie également, mais ce n'est pas là le trait le plus caractéristique. Les cher-

cheurs hongrois essaient d'une part de démontrer, ou de vérifier, certaines thèses fondamentales de la théorie marxiste, et de l'autre, en commun avec les spécialistes d'autres domaines économiques, ils s'efforcent d'améliorer la planification et les décisions, d'élaborer des modèles proches de la réalité, des prévisions qui tiennent compte des possibilités, des solutions et des variantes optimales pour les investissements, la production, le commerce extérieur, de vérifier la consistance des plans sous leurs multiples aspects.

De nos jours, en Hongrie, les sciences économiques disposent d'une base de recherche très large par rapport aux dimensions du pays et à sa capacité de recherche. Ces dernières années ont vu s'accroître surtout les équipes de chercheurs dans différentes branches spécialisées de l'économie nationale, comme l'industrie, l'agriculture, le commerce extérieur, les finances, etc., aussi l'évolution théorique est-elle plus marquée dans ces branches qu'au niveau des questions plus générales, souvent plus théoriques. En même temps des progrès sont sensibles dans les recherches complexes, portant sur plusieurs thèmes et impliquant souvent plusieurs disciplines. Sans pour autant me permettre des prophéties quant à l'évolution à venir, je tiens à souligner deux de ces tendances qui sont de nos jours en plein épanouissement.

La première est celle des recherches de caractère de politique économique, qui embrassent un grand nombre de domaines et de questions. Certaines explications sont nécessaires. D'une part, une quantité importante de chercheurs, tant hongrois qu'étrangers, considèrent, à juste titre, que leurs recherches, qu'elles se rapportent à n'importe quel domaine important de la vie économique, sont des recherches d'économie politique. En général elles contiennent des enseignements considérés comme utilisables en matière de politique économique. Or, la tendance dont je parle ici présente une caractéristique qu'on ne peut généraliser. Elle cherche à dégager certains problèmes, certains domaines de la politique économique sous tous leurs rapports visibles, saisissables. Il est clair que c'est un but extrêmement ambitieux qui ne peut être vraiment atteint et qu'on ne peut approcher que grâce au travail très long et se complétant de plusieurs chercheurs. Il faut d'abord tenir compte du fait que toutes les branches importantes de l'économie, l'industrie, l'agriculture, le commerce extérieur, sont en étroite interdépendance, se déterminent réciproquement. Il ne faut pas oublier ensuite que les différents facteurs de la reproduction sociale, la production, l'échange, la répartition et la consommation, sont également en interdépendance et se déterminent réciproquement. Les mêmes rapports étroits existent entre les forces productrices et les rapports de production, entre plan, production, formes organisationnelles, mécanismes, formes d'intéressement. On ne peut pas non plus négliger les rapports et les interinfluences entre base et superstructure, rapports de production et conscience, institutions juridiques et politiques. Il va sans dire que les recherches relevant de la tendance que j'ai mise en relief ne peuvent s'étendre à tous ces aspects que prises dans leur ensemble. Individuellement les chercheurs ne peuvent travailler avec succès qu'en concentrant leurs efforts sur un terrain plus restreint, sur un thème bien délimité. Les résultats auxquels on arrive sont acceptables si, implicitement, ils reconnaissent ces rapports, s'ils contiennent des références à ces rapports.

L'autre tendance, qui se dégage de nos jours, est d'analyser les problèmes et les lois de l'intégration socialiste internationale. Partout dans le monde, et surtout dans les pays du Conseil d'Entraide Économique, de telles recherches se font en grand nombre. Les recherches en Hongrie se rattachent étroitement à celles effectuées dans les autres pays, tout en conservant un caractère propre. Cela découle de ce qui caractérise la gestion économique en Hongrie, à savoir de l'alliage caractéristique du plan d'économie nationale et de la régulation à l'aide de moyens économiques. Il va sans dire que les lois qui commandent l'intégration de différentes économies nationales diffèrent totalement de celles qui régissent chacune de ces dernières. Cependant, la mise au service du plan de régulation à l'aide de l'intéressement matériel a révélé en Hongrie, même à ce stade relativement rudimentaire, de nouveaux rapports et de nouveaux aspects, ce qui permet d'aborder d'une nouvelle manière certains problèmes de l'intégration et par conséquent d'attendre de nouveaux résultats. L'intégration socialiste internationale est elle-même récente. La recherche relative aux lois économiques hongroises ne fait que commencer, mais elle a un programme échelonné sur quinze à vingt ans, programme dont la réalisation est régie par la vie même, par les lois internes de l'évolution économique socialiste. L'intégration pénètre de plus en plus les économies des pays du Conseil d'Entraide Économique, aussi les recherches qui s'y rapportent occupent une place grandissante dans les pays socialistes. Encore que le thème en soit commun, ces recherches s'enrichissent des couleurs personnelles qu'y apportent les chercheurs de différents pays, dont les chercheurs hongrois.

J'espère avoir donné dans ce résumé, si bref et si incomplet soit-il, un aperçu des quelques traits qui me semblent essentiels dans le développement de notre discipline en Hongrie.

ISTVÁN FRISS



Sciences sociales et humaines

Recherches pédagogiques en Hongrie

Au cours des trente années qui se sont écoulées depuis la Libération l'instruction publique hongroise a parcouru un chemin considérable aussi bien du point de vue qualitatif que quantitatif. Grâce à ses conquêtes et à ses résultats, elle s'est assurée une place de choix — comme tous les autres pays socialistes — dans l'estime internationale.

Ce développement est dû en premier lieu aux changements survenus dans le système social et politique ainsi qu'à beaucoup d'autres facteurs dépendant directement des résultats économiques et des conquêtes politico-culturelles. Mais le progrès a aussi été favorisé par la pédagogie, quoique dans une moindre mesure, et avec moins de dynamisme qu'il ne l'aurait fallu.

La décision du parti en matière d'instruction publique (1972) — tenant compte des efforts et des résultats pouvant y être constatés — fait état de deux choses devant être critiquées particulièrement dans ce domaine : d'une part, celle-ci ne fait pas progresser assez efficacement la pratique pédagogique, d'autre part, jusqu'à maintenant, elle n'a pas pu fournir l'aide scientifique suffisante qui aurait permis de jeter les bases des décisions à longue échéance concernant la politique d'enseignement.

Dans notre étude nous nous proposons de passer en revue les résultats principaux de la pédagogie, ordonnés, pour plus de clarté, selon les trois grandes branches de la pédagogie : la théorie de l'éducation, la didactique et l'histoire de l'éducation. Enfin, en guise de conclusion, nous signalerons les tâches fondamentales qui attendent la pédagogie, conformément aux principes directeurs de la décision du parti se rapportant à l'enseignement.

THÉORIE DE L'ÉDUCATION

Dans le système de catégories de la pédagogie socialiste, la sphère plus large de la théorie de l'éducation embrasse les problèmes fondamentaux de l'éducation, y compris les questions de la philosophie de l'éducation et, au sens plus étroit, les problèmes ayant trait au contenu et à la méthodologie du travail éducatif.

Il est compréhensible que cette branche de la pédagogie soit la plus sensible vis-à-vis des changements survenus quant aux bases sociales et politiques.

C'est cette discipline qui assume la détermination des objectifs, des idéaux et des contenus éducatifs, en relation directe avec l'essence et les tendances fondamentales, de la société.

Les chercheurs qui s'occupent de la théorie de l'éducation se sont appliqués, ces dernières années, à montrer la justesse d'une philosophie pédagogique marxiste.¹ Ils se sont efforcés d'analyser, au point de vue de la philosophie de l'éducation, la théorie des buts pédagogiques.²

La pédagogie hongroise, notamment les recherches théoriques relatives à l'éducation mettent tout en œuvre pour exercer une influence utile sur le raisonnement pédagogique et le travail pratique des meilleurs et plus actifs éléments de l'enseignement hongrois.³ Sur ce terrain l'évolution se manifeste en ce que, dépassant les discussions anciennes pour la plupart abstraites, la théorie de l'éducation enrichit les dimensions de l'éducation à caractère communautaire, et que, mettant à profit les résultats de la sociologie, elle montre de façon concrète la structure des communautés, leurs rapports entre elles et les lois dynamiques de leur évolution. Elle se consacre donc au milieu qui offre les conditions les plus favorables à l'évolution de la personnalité socialiste.⁴

Bien que ce phénomène ait son importance pour toute la pédagogie, vu son caractère épistémologique, mentionnons ici le fait que l'on constate un vif intérêt pour les problèmes de recherche concernant la méthodologie en pédagogie. Dans les questions d'éducation, on s'attache de préférence à intensifier l'exactitude des recherches ou l'interprétation de l'exactitude se réservant la possibilité d'utiliser des techniques permettant de mettre au jour les faits pédagogiques. Au cours de ces travaux, une évolution s'effectue dans les méthodes de recherche traditionnelles (observation, enquêtes), on procède à la définition des critères et des conditions des expériences pédagogiques ainsi qu'à la délimitation du contenu de l'ensemble de ces expériences.⁵

DIDACTIQUE

Une autre grande branche de la pédagogie est la théorie de l'enseignement. Cette discipline a fait un pas décisif du point de vue théorique lorsqu'elle a fondé tout le processus de l'enseignement et des études sur une épistémologie dialectique et matérialiste. Ces dernières années, la pédagogie s'est efforcée — s'appuyant sur une base idéologique qui nous est naturelle — de considérer les phénomènes de la didactique et ses problèmes dans l'unité de l'enseignement et de l'étude, dans la collaboration active de l'enseignant et de l'élève.

Dans les recherches didactiques et dans les publications, la chaire de péda-

¹ Le dernier volume paru en 1972 — dans la série : « Études sur la didactique », s'occupe essentiellement de la philosophie de l'éducation.

² Ottó Mihály : *Philosophie de l'éducation et théorie des objectifs pédagogiques* (sous presse).

³ Soulignons l'activité de György Ágoston et son manuel intitulé *Théorie de l'éducation*, ainsi que les livres et les études d'Árpád Petrikás, László Gáspár, Éva Széchy, Katalin Nagy, Lajos Horváth, Péter Vajó, Sándor Daróczy, Tamás Kozma.

⁴ Mme Gy. Hunyady : *Les rapports entre la structure de la communauté de classe et l'attitude communautaire*. Budapest, 1973. (Dissertation de candidature.) — István Bábosik : *Le rôle du discernement moral dans la réglementation du comportement* (sous presse).

⁵ Questions méthodologiques des recherches pédagogiques. Institut National de Pédagogie. Budapest, 1972. Ágoston—Nagy—Orosz : *Méthodes d'enquêtes en pédagogie*. Budapest, 1962.

gogie de l'université Eötvös Loránd de Budapest joue un rôle prépondérant. On s'y occupe en premier lieu du processus de l'enseignement, de ses effets éducatifs, des activités de groupe des élèves et des études programmées.⁶

Il faut souligner l'importance de l'effort tendant à expliquer les problèmes didactiques et leurs multiples aspects, sous un angle plus moderne, en les intégrant à l'ensemble de l'éducation.⁹

Un autre résultat consiste dans l'analyse synthétique des problèmes de la culture, du rôle de l'école,⁸ ainsi que dans l'élaboration de principes directeurs dans la détermination du contenu de l'enseignement.⁹

Notre raisonnement pédagogique a dépassé la position qui ne voit dans la méthode des différentes matières scolaires qu'un simple didactisme appliqué, nous préconisons que les méthodologies doivent être les pédagogies des matières, c'est-à-dire qu'elles doivent réglementer l'enseignement de manière à ce que l'influence éducative soit convenablement mise en valeur. Il est caractéristique des recherches méthodologiques qu'un grand nombre de pédagogues actifs y prennent part. Outre leur accroissement extensif, il est utile qu'on ait mis au point des pédagogies spécialisées synthétisant les conceptions modernes, les expériences de l'enseignement et les résultats de recherches.¹⁰

HISTOIRE DE L'ÉDUCATION

Les recherches hongroises relatives à l'histoire de l'éducation se trouvent dans une situation spéciale. C'est un fait que la base officielle dont on dispose pour les recherches est plutôt modeste et peu étendue, mais, en même temps la plupart des meilleurs experts pédagogiques hongrois s'occupent de recherches sur l'histoire de l'éducation.

Il est compréhensible que ces recherches portent en premier lieu sur l'histoire de l'éducation hongroise. Voici les points cruciaux de ces recherches : mettre en lumière les époques représentant les traditions progressistes de l'éducation hongroise : l'histoire des collèges en tant qu'institutions éducatives spécifiquement hongroises : la révolution de 1848, ses tendances éducatives, ses conceptions pédagogiques et aussi celles de l'ère des réformes qui a précédé la révolution, la dictature du prolétariat de 1919 dont les décisions et les efforts courageux et progressifs dans le domaine de la politique de l'enseignement et de la pédagogie sont exemplaires, enfin le commencement des travaux sur l'histoire de l'éducation à l'époque qui a suivi la Libération.¹¹ Mener une recherche détaillée, approfondie, différenciée sur cette dernière époque et établir

⁶ Sándor Nagy : *Transformation historique et situation actuelle des conceptions relatives au processus de l'enseignement*. Budapest, 1972.

⁷ István Szokolszky : *Études choisies*. Budapest, 1972.

⁸ Árpád Kiss : *Culture et École*. Budapest, 1969.

⁹ Szilárd Faludi : *Études relatives à la théorie des programmes d'enseignement* (en particulier dans les volumes de la série intitulée « Études sur la science de l'éducation »).

¹⁰ Mme Gy. Balázs : *Présentation d'une époque dans l'enseignement de l'histoire*. Budapest, 1970. Judit Veress : *Les bases pédagogiques de la méthodologie concernant l'enseignement de l'histoire*. Budapest, 1968. Les méthodes d'enseignement de la langue russe (Banó—Kosaras), ainsi que les méthodes d'enseignement du chants (Péter).

¹¹ Les époques mises en évidence sont traitées par Éva Földes, István Mészáros, Sándor Kóte, Magda Jóboru, Márton Horváth. Ouvrage d'ensemble : Ravasz—Felkai—Ballér—Simon : *L'histoire de l'éducation hongroise*. Budapest, 1968.

des conclusions profitables pour notre travail actuel sont autant de tâches qui exigent des efforts sur le plan de l'organisation et un appareil bien plus large que jusqu'à présent. Afin de liquider par la voie critique les vues pédagogiques conservatrices, rétrogrades qui sont encore vivaces, il est nécessaire de traiter à fond, à partir d'une position scientifique marxiste convaincante, l'activité et l'idéologie pédagogiques du régime contre-révolutionnaire d'entre les deux guerres mondiales.

L'intérêt porté à l'histoire de l'éducation hongroise ne nous empêche pas naturellement de nous pencher aussi sur les différentes périodes de l'histoire de l'éducation universelle et de nous occuper des personnages éminents de la science de l'éducation. Parmi ces recherches, signalons celles qui ont traité à Pestalozzi et à Comenius, ainsi que la série qui jette les bases d'une synthèse plus large : les Cahiers de l'Histoire de l'Éducation Universelle qui paraîtront un peu plus tard.¹²

En terminant cette partie de notre exposé, nous sommes saisis d'une certaine inquiétude. Nous avons mis en évidence des ouvrages, des personnes, des résultats, nous les avons nommés en accentuant leur rôle, ce qui permet de mieux s'orienter à travers le sujet et rend possible de se familiariser davantage avec la matière traitée ; mais nous nous sommes peut-être montrés injustes à l'égard des travaux dont nous n'avons pas fait mention.

Ajoutons que dans l'activité pédagogique hongroise, le rôle de certains auteurs ayant publié des œuvres monographiques est incontestablement très utile, mais le rôle des résultats de recherches — dont les conceptions, les matières concrètes se sont intégrées dans les programmes, dans les manuels, dans les instruments de travail didactiques et éducatifs, dans les décisions et dans les instructions des administrations scolaires régissant l'activité de l'enseignement public doit être considéré comme encore plus important. En fait, dans un système didactique comme le nôtre, structuré selon une politique d'enseignement centralisée quant à ses principes fondamentaux, le rôle objectif des éléments mentionnés est d'une extrême importance. Ceci doit être souligné avec insistance non seulement pour donner satisfaction au camp de ceux qui se sont « sacrifiés » sur l'autel de la pédagogie, mais aussi pour appuyer sur le fait que la pédagogie est une science dont les publications sous forme de monographies ne représentent qu'une fraction des ouvrages efficaces.

LES CONDITIONS DE LA RECHERCHE

Les productions que nous venons de mentionner ne constituent que des cadres qui ont pu voir le jour dans des conditions subjectives et objectives déterminées.

En ce qui concerne *le réseau des établissements*, en Hongrie, pendant longtemps, la base de recherche la plus étendue se trouvait à la chaire de pédagogie ou de psychologie des établissements d'enseignement supérieur. Le premier

¹² Endre Zibolen : *Études sur Pestalozzi*.

institut de recherche affecté à cette seule fonction (sans compter ici l'Institut National de la Science Éducative, qui n'a connu qu'une existence éphémère) fut Institut Pédagogique Scientifique créé en 1954. En 1962, fusionnant avec l'Institut Central pour la Formation des Enseignants qui avait la charge de former les pédagogues, les deux établissements réunis fonctionnèrent sous le nom d'Institut National Pédagogique, lequel s'occupe également de la préparation concrète des programmes d'enseignement et comprend actuellement plus de cent collaborateurs en chaire.

Les besoins sociaux des années soixante qui se sont fait sentir partout dans le monde ont fait naître des exigences de plus en plus grandes vis-à-vis de la pédagogie, ce qui a entraîné l'élargissement de la base objective de la recherche. Ainsi fut créé en 1967 le Centre de Recherche Pédagogique de l'Enseignement Supérieur, puis, répondant à une revendication déjà ancienne, le Groupe de Recherche Pédagogique de l'Académie des Sciences de Hongrie (1972). Au même réseau appartiennent par leur caractère le Centre National de la Technique de l'Enseignement (1973), ainsi que les établissements pour la recherche et pour le perfectionnement professionnel.

Le Comité Pédagogique de l'Académie, organe de politique scientifique des recherches pédagogiques, fonctionne depuis vingt ans, son activité ayant été complétée ces dernières années par celle de trois sous-comités. La Société Pédagogique Hongroise, constituée en 1967, joue un grand rôle dans la concentration des efforts pédagogiques. Les différentes sections de la société groupent les chercheurs et les pédagogues selon les principales branches de la pédagogie.

Comme dans toutes les sciences, les périodiques, revues, publications jouent aussi un grand rôle dans la pédagogie. Parmi ceux-ci nous voudrions attirer l'attention sur la « Pédagogie Hongroise » (nouvelles années depuis 1961), périodique du Comité Pédagogique de l'Académie des Sciences de Hongrie, ainsi que sur la « Revue Pédagogique » (1951) qui paraît sous l'égide de l'Institut National Pédagogique et de la Société Pédagogique Hongroise.

Un grande partie des publications scientifiques s'insère dans la série appelée « Études Pédagogiques » paraissant régulièrement depuis plus de 10 ans par les soins de l'Académie. Le tome de 1972 (dernier paru) traite des problèmes relatifs à la philosophie de l'éducation.

Le nombre des chercheurs ayant une formation scientifique s'accroît d'heureuse manière. Il y a actuellement quatre docteurs ès sciences pédagogiques et 66 possédant le titre de « candidats ». Le nombre de ceux qui ont terminé leurs études universitaires avec la pédagogie comme spécialité dépasse le millier, dont une partie sont des amateurs fervents de cette science ou en constituent une réserve utilisable avec profit. On ne saurait oublier non plus que beaucoup d'enseignants actifs participent aux travaux de recherches et d'expérimentation — ce qui fait que la reconstitution des cadres de recherche ne pose pas de graves problèmes sur le terrain pédagogique.

Nous voudrions compléter la description de la situation actuelle par deux traits significatifs. Nous avons déjà dit que ces dernières années la pédagogie a montré un vif intérêt pour les questions concernant la méthodologie de re-

cherche. Il est évident qu'au centre de ces problèmes se situe la mise au jour de méthodes d'investigations plus précises, plus exactes — ajoutons tout de suite qu'il s'agit d'une exactitude correspondant à la nature des phénomènes pédagogiques et pouvant être interprétée dans cette sphère de phénomènes. D'autre part, on rencontre une tendance à jeter les bases d'une approche interdisciplinaire, c'est-à-dire à aborder d'une manière multilatérale les phénomènes pédagogiques, ce qui constitue une question qui relève en partie du domaine de la perception et en partie de la méthodologie de recherche. Il faut bien avouer qu'il reste encore assez de problèmes à résoudre, quoique les premiers pas, plus ou moins hésitants, aient été faits.

PERSPECTIVES DE L'ÉVOLUTION

On peut affirmer sans exagération que l'instruction publique hongroise et la science de l'éducation qui s'y rattache étroitement ont franchi une étape importante grâce à la décision que le Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois a prise en juin 1972, fixant les tâches ayant trait à la situation et au développement de l'éducation.

La décision du parti définit, surtout sous deux rapports, les devoirs de la pédagogie. Tout d'abord, elle exerce *expressis verbis* une critique sur la situation de la pédagogie : « Notre pédagogie demeure en arrière des exigences actuelles. C'est la raison pour laquelle elle ne peut fournir l'aide nécessaire, ni dans la pratique, ni dans la planification à long terme de l'éducation publique. Les bases de la recherche sont faibles, nous manquons d'écoles pilotes et l'évaluation des rares expérimentations pédagogiques n'a pas eu lieu. »

Une partie notable des recherches en cours ne s'inscrivent pas dans un plan mûrement réfléchi ; les recherches opérées à divers endroits ne sont pas coordonnées. Les recherches pédagogiques ne se rattachent aux sciences apparentées que par des fils ténus.¹³

D'autre part, il existe des tâches qui ont trait au développement plus ou moins prochain du système scolaire, et assignent tout naturellement des objectifs aux experts de la pédagogie et des autres sciences touchant l'instruction publique dans une mesure toujours plus grande.

La décision du parti précédemment mentionnée formule ainsi les devoirs les plus importants : « La tâche primordiale de la recherche pédagogique consiste à examiner et à résoudre les problèmes actuels du travail didactico-éducatif de l'école, en accordant une attention spéciale à l'école primaire, à l'orientation des élèves, à la formation multiple des facultés individuelles, à l'aide apportée aux talents éminents. Un effort plus intense est nécessaire pour jeter les bases scientifiques des décisions à longue échéance sur la politique de l'éducation, pour tirer au clair les questions théoriques de la planification de l'instruction publique. Il faut créer des écoles pilotes comme base pratique pour le travail scientifique et la formation des enseignants. Les éducateurs partici-

¹³ Situation et tâches de développement de l'enseignement étatique. Budapest, 1972, p. 86.

pant aux expériences pédagogiques auront droit à une aide matérielle et morale.

Afin qu'une solution fructueuse soit apportée aux tâches souvent nouvelles qui attendent la pédagogie, il y a lieu d'élargir le champ d'activité et dans certains cas il faut même jeter des bases dans le domaine des sciences limitrophes les plus importantes.¹⁴

Dans la société moderne et, bien entendu, dans la société socialiste moderne, la pédagogie se présente comme un système complexe dont le développement et le fonctionnement peuvent être planifiés et dirigés avec certitude s'ils reposent sur une base scientifique, et si en même temps leur efficacité s'en trouve augmentée.

Il s'ensuit que l'une de nos tâches fondamentales est d'établir entre les sciences intéressées une coopération qui permet de connaître de près les aspects essentiels de l'éducation, ses rapports sociaux, ses conséquences inévitables et d'harmoniser les facteurs afin d'assurer le fonctionnement du système sans heurts ni perturbations. Évidemment, dans cette coopération, ce sont les considérations et les intérêts pédagogiques qui doivent dominer.

L'autre tâche essentielle consiste à donner un contenu aux cadres du système didactique. Depuis une décennie maints projets mûrissent à ce sujet, non seulement en ce qui concerne la reconnaissance des problèmes, les points de vue de principe, mais aussi les essais pédagogiques concrets.

A un stade donné de ce processus, l'essence du changement qualitatif impliquerait la création de l'école éducative au sens socialiste. Cette école aurait pour but de situer au centre du système d'activité pédagogique le développement des facultés de l'enfant, la formation du comportement, donc le développement de la personnalité, au sens le plus profond du terme. Il va de soi qu'à cet effet l'école fournirait tout le contenu culturel de caractère instrumental, toutes les connaissances qui sont, d'un côté, les parties et de l'autre les véhicules fonctionnels du développement des aptitudes considérées comme fondamentales.

Il semble que se pose, pour ainsi dire d'une manière dramatique, la question : ou bien on réussira à atteindre ce but, à accomplir la tâche assignée, ou bien l'éducation sera submergée par les masses de connaissances qui vont en augmentant, et l'école ne sera pas en mesure d'assurer l'éducation, la formation d'une idéologie intensive ni de lui garantir un raisonnement souple et capable de facultés créatrices.

Si j'approfondis cette alternative, ce n'est pas par incertitude de la réponse positive et de la bonne solution. Puisqu'il s'agit d'un besoin objectif et puisque l'activité politique désire satisfaire à ces besoins, il est certain que nous ne sommes pas placés devant un dilemme historique pédagogique, « être ou ne pas être », la solution verra le jour, mais pas automatiquement, les tâches à accomplir sont nombreuses chez nous, comme d'ailleurs partout dans le monde.

Cette troisième tâche — non selon l'ordre d'importance mais dans notre énumération — consiste à définir ce que nous désignons constamment et par tradition comme la problématique de l'éducation. Il n'existe pas de prise de

¹⁴ József Szarka : « Recherches pédagogiques en vue du développement de l'instruction publique. *Magyar Tudomány* (Science Hongroise), 1973. N° 12.

position, pas de programme de recherche qui ne comporterait — effort très louable — des objectifs pédagogiques, et il n'est nullement étrange que nous soulignons ce fait. Il y a toutefois un élément nouveau, à savoir qu'il faut subordonner aux buts de l'éducation et qu'il faut incorporer aux cadres d'ensemble de celle-ci toute l'activité didactique, son contenu, ses méthodes, ses formes d'organisation, et cela doit être opéré avec plus de cohésion et au moyen de mesures plus réelles. Certaines personnes s'efforcent — ignorant à mon avis la réalité historique — d'envenimer la question ou plutôt la situation, en proclamant qu'en Hongrie il faut créer à la place d'une école qui par son essence n'est pas socialiste une école qui le soit. C'est du parti pris, c'est une exagération et en même temps cela marque le mépris de nos conquêtes historiques. Cependant, il est exact que tout en continuant d'appuyer notre travail sur les résultats déjà acquis, nous devons intégrer d'une manière plus logique, plus intense dans le système général de l'éducation les contenus, les organismes, les actions qui constituent autant de moyens si nous les comparons au but de l'éducation. Voilà les tendances principales des recherches pédagogiques quant à leur contenu. Le Conseil des Ministres hongrois les résume dans sa décision portant sur les recherches pédagogiques menées en vue du développement de l'instruction publique.

Les méthodes de travail, l'organisation, la coordination et, naturellement, les méthodes de recherche — notamment leur perfectionnement — sont d'une extrême importance. Les tâches que nous affrontons ici sont pareilles à celles que posent en général les sciences sociales. Dans notre cas, la spécificité réside dans le fait que nos expériences scientifiques ne sont pas aussi étendues qu'elles le sont dans d'autres branches de la science, et que le prestige social et scientifique de la pédagogie est — pour diverses raisons — moindre que celui des autres sciences. Mais ce qui importe, c'est que nos recherches, nos activités scientifiques s'opèrent sur un terrain qui soit en rapport direct et étroit avec les conditions et les exigences sociales soumises sans cesse à des changements dynamiques.

JÓZSEF SZARKA

BIBLIOGRAPHIE

Vingt années de notre instruction publique. Budapest, 1965.

Dans le même volume : József Szarka : « Évolution de la théorie de l'éducation », pp. 81-101 ; et Sándor Nagy : « Développement de la didactique », pp. 109-150.

Éva Földes : « Vingt-cinq années de notre science de l'éducation. » *Pédagogie Hongroise*, 170. N° 3.

E. I. Monoszhon—József Szarka : « Educational Research in socialist countries. » *International Review of Education*, XVI/1970, 3, pp. 367-368.

Cesar Birzea : *Educational Research in five European Socialist Countries.* Hamburg, 1973. Hungary : pp. 23-61.

L'esthétique en Hongrie depuis 1945

En recherchant les antécédents des dernières périodes de l'évolution de l'esthétique en Hongrie, on se trouve en présence d'un fait de grande importance qu'il ne faut pas perdre de vue, à savoir que la théorie marxiste put, dès après 1945, conquérir l'hégémonie dans la philosophie de l'esthétique sans devoir compter avec la concurrence d'aucune tendance bourgeoise. Il est par contre également de fait que, dans la critique d'art, dans la littérature de l'art et dans les recherches spécialisées, la situation était différente ; en effet, jusqu'en 1948, différentes tendances non marxistes et diverses y ont joué un rôle important.

Il faut chercher la cause de ce double aspect dans le fait que, pendant l'entre-deux-guerres, de nombreuses tendances modernes avaient marqué les travaux dans les domaines de la critique d'art et des disciplines spécialisées, mais que pendant la même période, la philosophie de l'esthétique avait connu en Hongrie un certain déclin. Dans la vie culturelle officielle, la prépondérance revenait à des vues nationalistes, conservatrices, néo-thomistes, néo-scolastiques, et non pas à des travaux de valeur de théoriciens bourgeois comme Sándor Sík, János Barta et surtout László Mátrai. Par contre, les représentants communistes de l'esthétique hongroise en émigration, György Lukács et Béla Balázs, avaient un rayonnement international, mais dans leur pays, leurs travaux ne purent influencer les esprits, jusqu'en 1945, que par des voies clandestines.

Après 1945, les principaux représentants des différentes tendances de la philosophie esthétique bourgeoise, compromis du point de vue politique, restèrent en marge de la vie scientifique, ou bien, comme László Mátrai, renonçant à leurs anciennes positions, ils adoptèrent les méthodes marxistes. Cette circonstance créa des conditions particulièrement heureuses pour l'évolution de l'esthétique marxiste. Dès le début, les jeunes chercheurs, du moins leur élite, furent attirés par le marxisme, et leur développement intellectuel se trouva accéléré du fait qu'ils eurent la possibilité de se familiariser avec les nouvelles idées sous la direction d'un penseur tel que György Lukács, qui avait accepté d'enseigner à l'Université de Budapest. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste des représentants actuels de cette discipline en Hongrie pour se rendre compte que cette circonstance devait exercer un effet qui dure jusqu'à nos jours.

D'un autre côté, vue d'aujourd'hui, cette situation favorable n'a pas non plus manqué d'inconvénients. La théorie marxiste pouvait, sans entrer dans une critique détaillée, refuser purement et simplement les positions anachro-

niques de la philosophie officielle du régime de Horthy, mais étant donné que les théories bourgeoises relativement modernes n'avaient pas eu dans notre pays une influence notable, les marxistes ne les ont pas soumises à l'analyse critique substantielle qui aurait pourtant été nécessaire pour pouvoir leur donner des réponses marxistes précises et bien fondées à tous points de vue. L'absence de ce travail théorique se fait sentir jusqu'à nos jours dans tous les cas où nous nous trouvons en face de l'esthétique bourgeoise moderne. En outre, le fait que, dans l'esthétique philosophique, l'hégémonie marxiste avait pu se produire, tandis que dans la critique d'art et dans les disciplines traitant des arts, les conceptions bourgeoises se maintenaient, conduisit, ou du moins contribua, à une rupture entre ces deux sphères.

Il va sans dire que l'esthétique philosophique ne pouvait pas se passer de la démonstration de ses thèses à l'aide d'analyses d'œuvres concrètes. Or, les liens l'attachant aux autres disciplines s'étant relâchés, ces démonstrations se réduisirent de plus en plus au domaine le plus populaire, c'est-à-dire à la littérature. Ce fut là l'origine de ce que l'on appelle le « littératuro-centrisme ». Il est entré dans les traditions d'illustrer les thèses générales de la théorie des arts par des exemples pris à la littérature, et l'on peut de plus démontrer que les définitions se voulant générales contiennent plus d'un élément qui convient uniquement aux œuvres littéraires, et dans la plupart des cas aux œuvres épiques. Le fait d'exiger les spécificités de la réflexion littéraire des autres domaines des arts a nuï, non seulement à l'autorité de l'esthétique marxiste, mais aussi à la pratique artistique.

C'est après 1948 que cette tendance négative devint prédominante, quand la politique culturelle dogmatique freina l'évolution dans le domaine de l'esthétique aussi et exerça un effet désorientant, en déformant et dénaturant des catégories telles que l'engagement, le réalisme socialiste, le héros positif, le caractère typique, et la totalité. Au nom de tels concepts, dont le sens primitif fut faussé, cette politique culturelle dressa devant les créateurs l'exigence de créer des œuvres d'un militantisme rudimentaire, et d'une idéalisation sans principe du régime en place. Cela ne manqua pas de compromettre fortement cette discipline. Dans le même temps, les deux plus importants représentants de l'esthétique marxiste furent mis à l'écart. En 1949-1950, György Lukács fut au centre d'une campagne grossière dans la presse, dont le but réel était de le mettre en marge de la vie publique. Les œuvres d'esthétique cinématographique de Béla Balázs, décédé au printemps de 1949, furent, sans aucune discussion, condamnées à l'oubli. La régénération des recherches ne put pas commencer avant 1957, la période 1953-1956, période de conflits politiques tragiques, ayant promu au premier plan des problèmes théoriques et pratiques tout différents.

D'un autre côté, il faut toutefois mentionner que les années qui s'écoulèrent entre 1949 et 1957 apportèrent quand même plus d'une œuvre qui pouvait servir de point de départ pour la période d'après 1957. Les plus importantes sont les œuvres de György Lukács, qui put de nouveau se faire publier après 1953, mais il convient de citer dans la théorie musicale Bence Szabolcsi et, dans l'architecture, Máté Major et Frigyes Pogány, qui publièrent dès cette époque des travaux qui servirent de base à l'évolution qui conduisit après 1957 à la

liquidation des conceptions littératuro-centriques et à l'épanouissement de l'esthétique dite spécifiée, traitant les problèmes esthétiques des différents domaines des arts. C'est également à la fin de cette période, au congrès d'histoire littéraire tenu à Budapest en novembre 1955, que commencèrent les débats sur la catégorie du réalisme, débats qui se prolongèrent jusqu'au milieu de la décennie suivante et qui contribuèrent considérablement à interpréter cette catégorie centrale de l'esthétique marxiste.

Au cours de la période qui commença en 1957, le plus important facteur parmi ceux qui déterminèrent en général l'évolution fut le fait que l'on commença à mettre en œuvre en Hongrie également les principes politiques adoptés au xx^e congrès du Parti Communiste de l'URSS, ce qui aboutit à la défaite des forces du dogmatisme. Cette défaite était certes le résultat de luttes politiques et non pas de débats esthétiques — dans le domaine de l'esthétique, il n'y eut pas de « débat sur le dogmatisme » —, mais la liquidation de la politique culturelle propre à la période du culte de la personnalité impliquait la liquidation des conceptions dogmatiques dans les arts, et ce d'autant plus que même pendant la période du culte de la personnalité, l'esthétique prise au sens strict ne s'était prêtée à l'appui de la pratique déformée. Par conséquent, les acquis précédents de l'esthétique marxiste, théoriquement corrects, purent reconquérir sans discussions spéciales la place qui leur revenait de droit.

L'esthétique, débarrassée des servitudes dogmatiques, prit un essor spectaculaire, surtout dans les domaines spécifiques. Parmi les domaines qui n'avaient pas connu de stagnation auparavant non plus, la théorie de l'architecture (Frigyes Pogány, György Korompay) et l'esthétique musicale (János Maróthy) s'enrichirent particulièrement, et dans ce dernier domaine, la plus importante des conceptions hongroises, l'œuvre de József Újfalussy, *L'image musicale du réel* (A valóság zenei képe, 1962) date même précisément de cette période. Il y eut une renaissance dans l'esthétique cinématographique grâce aux nouvelles éditions des œuvres de Béla Balázs, condamnées plus tôt à l'oubli, et grâce aux travaux de jeunes chercheurs, alors débutants (Miklós Almási, Ervin Gyertyán, István Hermann, István Nemeskürty). Les recherches dans le domaine de l'esthétique des beaux-arts furent également lancées (Nóra Aradi). Qui plus est, dans bien des domaines restés en marge de la théorie traditionnelle, la théorie esthétique produisit des travaux remarquables. Ce fut le cas de recherches relatives à la radio et à la télévision (Miklós Cserés), à l'art du livre (Imre Kner), à la danse (Iván Vitányi), et à l'art photographique (Iván Hevesy, Károly Nemes, Lajos Végvári).

Les recherches dans l'esthétique littéraire prirent également une autre orientation. Au cours de la période précédente, un certain esprit unilatéral, centré sur les grands genres épiques, avait caractérisé ce domaine ; désormais, les problèmes de la poésie en général et de la poésie lyrique en particulier (Bence Szabolcsi, Miklós Szabolcsi, Ferenc Tőkei), de la dramaturgie (Miklós Almási) et des spectacles de théâtre (Géza Staud) jouirent également des faveurs des chercheurs, sans causer pour autant une baisse de niveau dans les recherches concernant les questions théoriques du roman (Dezső Tóth). Enfin, il convient d'attribuer une importance toute particulière, même du

point de vue de l'esthétique littéraire, aux recherches, surtout à celles d'Iván Fónagy, concernant la stylistique, la versification et la phonétique. En soumettant à une analyse exacte d'expressivité artistique des formes langagières, ces recherches introduisirent dans la théorie marxiste hongroise un aspect de l'analyse totalement négligé jusque-là.

Dans l'esthétique générale, des impulsions fort utiles nous sont venues des théoriciens soviétiques qui tentèrent, au milieu des années cinquante, de poser les fondements d'une théorie marxiste de la beauté. Leurs débats suscitèrent un vif intérêt parmi les spécialistes hongrois et la conception de la beauté, développée d'une manière fort convaincante au cours de ces débats par L. N. Stolovitch et V. V. Vanslov, fut complétée à cette époque, sur certains points essentiels, par les études de László Garai sur la psychologie des arts. Certaines initiatives furent prises (Károly Szalay) pour approcher la théorie du comique.

Dans le tableau d'ensemble de cette période, ces résultats s'accompagnent pourtant de côtés négatifs aussi, dont le plus décisif fut le renversement de la situation dans les recherches. Comme nous l'avons dit, elles avaient été marquées au cours de la période précédente par des spéculations abstraites, unilatérales, relatives à la théorie générale des arts, et par l'absence de recherches dans les différentes branches de l'art. Par contre, alors, l'évolution de la théorie générale des arts marquait un retard sur l'évolution des recherches dans les différentes branches. De plus, les acquis de ce genre de la période précédente furent remis en question, une grande partie des spécialistes les ayant contestés, et les résultats dans les différentes disciplines naquirent ainsi souvent isolés les uns des autres, en marge des conceptions d'ensemble.

La clef de cette situation anormale peut être trouvée dans le problème Lukács. Comme on sait, Lukács, par suite de ses prises de position politiques en 1956, fut en désaccord avec le parti et le gouvernement. Son livre important, *La Singularité en tant que Catégorie Esthétique* (A különosság mint esztétikai kategória) parut cependant en 1957, il ne publia rien en Hongrie jusqu'à 1965, et les répercussions de ses idées, non seulement politiques mais aussi scientifiques, furent déterminées par les refus. Étant donné que la majeure partie des thèses marxistes relevant de la théorie générale des arts furent élaborées avant 1957 par Lukács, après 1957 ces thèses furent en grand nombre soumises à caution ou même privées de validité. Réunies par l'opposition à Lukács, les vues les plus extrêmes se trouvaient en accord : les partisans de l'esthétique naturaliste du populisme et ceux de l'esthétique avant-gardiste des « urbanistes » croyaient voir en lui le marxiste dogmatique-sectaire, d'autres par contre le critiquaient comme révisionniste, et cette appréciation pouvait aussi bien trouver un plan commun avec les vues nostalgiques du naturalisme schématique des années cinquante qu'avec un avant-gardisme teinté de « proletkult ».

La confusion qui régnait dans la théorie générale des arts apparut nettement au cours de la discussion sur le réalisme qui eut lieu en 1963-1965. Par là, nous passons dans la plus récente période de l'évolution. L'essentiel dans ce tournant réside dans le fait que les recherches dans la théorie marxiste générale des arts furent réhabilitées et que cette discipline connut un brusque développement. A propos de la réhabilitation, un rôle déterminant incombait à la

prise de position du Groupe de Travail pour les Questions Théoriques de la Culture près le Parti Socialiste Ouvrier Hongrois. Publié au début de 1965, ce fut là un document important dans les débats sur le réalisme, tant du point de vue scientifique que du point de vue de la politique culturelle. Le concept du réalisme, et tout particulièrement du réalisme socialiste, y est analysé avec circonspection, tout comme les problèmes que posent les catégories esthétiques qui y sont les plus étroitement liées. En même temps, une appréciation nuancée y est donnée des arguments plus ou moins convaincants des opinions divergentes. Les vues de György Lukács y sont traitées avec un soin particulier. Le document indique les points concernant lesquels, selon l'opinion du Groupe de Travail, il y a dans l'œuvre de Lukács des éléments problématiques, tout en constatant que le noyau correct de cette œuvre correspond aux fondements de la théorie générale des arts du marxisme. Après cette prise de position du parti il n'était plus possible de poursuivre la tactique de certains qui, sous le prétexte de Lukács, considéraient comme annulées les principales thèses de l'esthétique marxiste. Ainsi l'œuvre de Lukács reconquit-elle la place qui lui revenait de droit.

C'est immédiatement après que fut publiée la traduction hongroise de l'œuvre principale de Lukács dans le domaine de l'esthétique, la grande synthèse intitulée *La spécificité de l'esthétique* (*Az esztétikum sajátossága*, 1965). Dans ce livre, Lukács étend à tous les domaines de l'art (et jusqu'à l'art décoratif et à l'art de l'ordonnance des jardins, par exemple) l'examen des traits spécifiques de ce qui est esthétique, cette notion étant comprise dans le même sens que l'art. Ce faisant, il confronte l'activité esthétique aux formes les plus variées de l'action et de la connaissance humaines et soumet à une analyse particulièrement fouillée les identités et les divergences dans la manière dont la réalité est reflétée dans la conscience magique, religieuse, scientifique et quotidienne d'une part, et de l'autre dans le mimétisme artistique. Dans sa conception, le critère fondamental du mimétisme artistique est l'anthropocentrisme (c'est-à-dire que son objet est dans tous les cas l'univers humain, les phénomènes de la réalité étant toujours perçus sous l'aspect particulier de l'homme social et non pas dans leur objectivité autonome), qu'il reflète la totalité intensive (c'est-à-dire qu'il dégage du tronçon de vie représenté) toutes les déterminations sociales essentielles et qu'il se rattache à un agent homogène (c'est-à-dire que son système de signes incorpore les matières et les formes traditionnelles des différents domaines de l'art). Les œuvres répondant à ce critère sont appelées par Lukács « conformes au monde ». Il souligne que le critère décisif de leur valeur réside dans le fait que la réflexion de la réalité doit répondre à une vision où la particularité (la subjectivité d'un ordre inférieur) est éliminée et où sont reflétés les aspects concernant l'espèce (c'est-à-dire qui représentent les intérêts objectifs de l'évolution de toute l'espèce humaine). Selon l'argumentation de Lukács, une œuvre répondant à ces critères est propre à provoquer la catharsis chez le lecteur et à former la conscience de toute l'espèce humaine.

Partout dans le monde, on considère cette œuvre de Lukács comme le sommet actuel de la théorie marxiste de l'art, sa publication eut pour résultat

un bond en avant qui révolutionna cette discipline, et sa traduction hongroise apporta un changement radical dans l'opinion des milieux scientifiques hongrois. Désormais, il ne fait pas de doute qu'en abordant les problèmes de l'esthétique, de quelque côté que ce soit, le fait d'ignorer Lukács anéantit toute argumentation. Ce tournant est significatif, non seulement parce qu'il a provoqué un changement heureux en réhabilitant toutes les valeurs de son œuvre, mais aussi parce qu'il a créé des conditions normales à l'exposition des réserves que l'on peut avoir à l'égard de cette œuvre. Jusqu'au milieu des années soixante, une bonne partie de nos esthètes évitait, à juste titre, la critique de Lukács, estimant que la situation n'était pas propice à échanger avec franchise les opinions. Depuis, ces obstacles ont été éliminés et l'on ne peut pas passer sous silence le fait que certains de nos spécialistes, sans pour autant diminuer les mérites de Lukács, n'acceptent pas dans tous leurs détails les conceptions du philosophe. Nous ne nous référons qu'à un des problèmes discutés, mais qui a une importance fondamentale. Comme nous l'avons déjà dit, Lukács identifie la notion de l'esthétique à la notion de l'art et désigne comme pseudo-esthétique tout ce qui n'y entre pas (la beauté de la nature, par exemple). D'autres représentants de cette discipline estiment par contre que malgré les différences qualitatives indiscutables qui existent entre les œuvres d'art et les autres objets appartenant à l'homme ou les phénomènes naturels, il y a entre eux des identités aussi qui démandent l'extension de la catégorie de l'esthétique à ces derniers et qui démontrent que le caractère artistique n'est qu'une variante, privilégiée certes, de l'esthétique. Dans d'autres questions, plus spécialisées, de nombreuses objections et définitions modifiées ont été avancées depuis, ce qui signifie d'autre part que l'œuvre de Lukács est devenue en Hongrie un fonds commun, et que sous une forme ou une autre, ses idées pénètrent toute la littérature de ce domaine.

Des travaux traitant des questions générales de la théorie de l'art (Miklós Almási, Ervin Gyertyán, József Szigeti) et d'autres, relatifs à des questions de détail ou analysant certaines notions essentielles, ont largement contribué à l'évolution de cette discipline. Les théoriciens hongrois ont confronté les vues marxistes aux problèmes d'actualité de la théorie et de l'art bourgeois, et dégagé les limites de l'existentialisme (Béla Köpeczi), de l'esthétique techniciste (György Fukász), les contradictions dans les tendances de la décadence bourgeoise (István Hermann), de l'avant-gardisme et du néo-avant-gardisme (Miklós Szabolcsi). Des analyses importantes ont enrichi la littérature concernant certaines questions clefs de la théorie marxiste de l'art telles que le réalisme socialiste (Béla Köpeczi), la totalité (István Hermann), ou le message idéologique (Béla Köpeczi). La recherche s'est aussi étendue aux phénomènes qui se situent à la limite des arts majeurs. Un grand nombre de travaux traite du problème de la ligne de démarcation entre le « grand art » et la « distraction » utile et de qualité, entre les « genres légers » et un « kitsch » nocif, des moyens grâce auxquels on pourrait limiter autant que possible l'action de ce dernier (Elemér Hankiss, István Hermann, Iván Vitányi, etc.) ; et des identités et différences entre les arts professionnels et folkloriques (Vilmos Voigt).

Plus d'un débat poursuivi dans la presse et touchant à des questions théoriques générales a également contribué à préciser certains problèmes esthétiques. C'est le cas de la « discussion sur les goûts » qui dure déjà depuis bientôt dix ans avec la participation de plusieurs périodiques, et qui a été mise à l'ordre du jour de la session scientifique de l'Académie des Sciences de Hongrie en 1970. Au cours de ces débats, outre des questions relevant de la psychologie et de la sociologie des arts, on a considérablement éclairci les problèmes du mécanisme qui préside à la réceptivité artistique et au jugement porté sur les œuvres. Sous ce rapport, les recherches de László Halász méritent l'attention.

Un grand intérêt a également été soulevé par la discussion sur les styles, lancée par Tibor Klaniczay. Jusqu'au milieu des années soixante, les recherches stylistiques avaient été marquées par des conceptions non marxistes et les différentes catégories stylistiques n'avaient pas du tout (ou à peine) de définition marxiste. Toutefois, les notions de base étaient aussi indispensables à la littérature marxiste, et cet état de choses recelait bien des incertitudes et des équivoques. Sans pour autant aboutir à des résultats univoques, on est quand même arrivé à un début de mise au point des divergences de vues.

On a obtenu comparativement moins de résultats dans le domaine de l'esthétique générale que dans celui de la théorie générale de l'art. Les contours d'une évolution future se dégagent, plus qu'ailleurs, dans les recherches de ce que l'on désigne comme qualités esthétiques, grâce à la conception de la beauté avancée par József Barna et basée sur la philosophie des valeurs, et aux travaux analysant les propriétés du tragique et du comique (Károly Szalay, Tamás Ungvári). József Szigeti a tenté une entreprise d'envergure dans la deuxième édition (1971) de son livre *Bevezetés a marxista-leninista esztétikába* (Introduction à l'esthétique marxiste-léniniste). Il a été le premier dans notre littérature marxiste à avancer une hypothèse sur la manière de systématiser les qualités esthétiques les plus variées (charme, grotesque, héroïque, sublime, etc.).

Dans les branches spécialisées de l'esthétique, l'esthétique littéraire reste toujours la plus évoluée. L'intérêt pour les problèmes du théâtre s'accroît d'une manière frappante. Parmi les œuvres traitant de ces questions, il convient de mentionner les travaux de Miklós Almási, István Hermann et György Székely. Dans la théorie des genres épiques, on remarque un tournant : les théoriciens ne se contentent plus de multiplier les illustrations aux thèses concernant le roman classique, et établies en premier lieu par György Lukács ; ils étendent désormais leurs recherches aux genres modernes (Péter Egri, Vilma Mészáros, Mihály Sükösd). La théorie poétique connaît également un développement, les recherches visant les formes abstraites ayant été complétées par des analyses intérieures des formes et du contenu (Elemér Hankiss, Zsigmond László, István Szerdahelyi, Attila Tamás). Les recherches de Miklós Szabolcsi sont importantes dans l'explication des textes poétiques, et la monographie d'István Király sur Ady contient de précieuses constatations relevant de la théorie de la poésie lyrique (et aussi de la théorie générale de l'art). Les initiatives de Lajos Nyirő ont apporté une animation dans l'examen (dit « métascientifique ») des problèmes théoriques de la littérature, ainsi que dans les

travaux de répertoriation des tendances modernes dans les sciences littéraires. Dans bien des travaux d'historiens ou de critiques littéraires, on remarquera l'importance que prennent la théorie de la littérature et l'esthétique littéraire (Mihály Czine, László Illés, Péter Nagy, Pál Pándi, István Sótér, Ferenc Tókei).

Au cours de cette période, l'esthétique musicale s'est rapprochée du niveau de l'esthétique littéraire. Outre Bence Szabolcsi et József Újfalussy, on a remarqué récemment les travaux esthético-historiques de Dénes Zoltai, qui aborde les problèmes musicaux sous leur aspect philosophico-esthétique. János Maróthy a provoqué des débats féconds avec ses thèses sur le caractère de classe de la musique. Antal Molnár a publié la seconde partie (partie pratique) de son manuel représentatif de l'esthétique musicale bourgeoise, et les travaux de Zoltán Kodály, également précieux du point de vue théorique, ont également paru. De la riche activité d'András Pernye, on connaît surtout ses analyses du jazz, tandis qu'Iván Vitányi a abordé les problèmes fondamentaux de l'esthétique musicale sous l'angle de la psychologie et de l'histoire de la théorie.

Grâce aux travaux de Pál Granasztói, Máté Major, Imre Perényi et Frigyes Pogány, la théorie de l'architecture occupe désormais une place digne de son importance parmi les esthétiques spécialisées. La plupart de ces auteurs se font en outre remarquer par un aspect positif en dépassant les cadres traditionnels de l'esthétique architecturale réduite aux monuments pris individuellement, ils élargissent leurs recherches dans le sens de l'esthétique de l'urbanisme d'une part, et d'autre part dans le sens de l'examen complexe de l'intérieur du monument y compris les objets ; ils sont ainsi les pionniers d'une vision esthétique selon laquelle tous les phénomènes esthétiques du milieu humain doivent être examinés dans leur contexte.

Nóra Aradi a brossé d'une manière remarquable les principaux rapports entre les thèses de la théorie générale de l'art et les faits artistiques ; en outre, elle est parvenue avec Lajos Németh à des résultats non négligeables dans l'analyse esthétique des problèmes posés par les tendances modernes des beaux-arts. Malgré ces côtés positifs, l'esthétique dans les beaux-arts fait partie des domaines relativement peu évolués, et il en est de même en ce qui concerne l'esthétique dans l'industrie (Pál Erdöss, Károly Simon).

L'esthétique cinématographique est étonnamment riche en publications. Parmi les théoriciens, Károly Nemes s'est fait connaître en appliquant aux faits concrets de l'art cinématographique les catégories de la théorie générale de l'art. Yvette Bíró, István Hermann et István Nemeskürty abordent le thème en partant des identités et différences entre les moyens expressifs de la littérature, et avant tout du drame, et du film. L'esthétique théâtrale (Ferenc Hont), celle de la danse (Géza Körtvélyes) et les autres disciplines esthétiques, relativement plus périphériques, s'enrichissent elles aussi d'une affluence d'idées neuves.

Comme nous l'avons déjà dit, de nos jours, les aspects principaux de l'esthétique en Hongrie sont déterminés par l'influence de la théorie de György Lukács, cela étant vrai avant tout dans la théorie générale de l'art. Cette influence est pourtant loin d'être la seule, et d'autres facteurs ont également joué

un rôle appréciable dans les orientations de cette discipline. Nous avons déjà dit qu'une partie des œuvres hongroises récentes accorde une attention particulière aux récentes recherches soviétiques en matière d'esthétique. Pour certains des théoriciens s'occupant des qualités esthétiques, c'est une orientation principale. Les chercheurs hongrois reçoivent des impulsions non seulement de la conception de beauté avancée par Vanslov et Stolovitch, mais puisent aussi dans d'autres analyses qui, étant restées à un stade peu avancé, n'ont pas encore apporté de résultats définitifs mais doivent être mentionnées en raison de leur efficacité. C'est ainsi que nos axiologues s'appuient sur les recherches de leurs confrères soviétiques (Tougarinov, Symposium de Tbilissi), et que les chercheurs s'occupant des particularités des systèmes de signes artistiques suivent avec attention les travaux de l'école sémiotique de Tartou, en tout premier lieu ceux de Y. M. Lotman.

A partir de la fin des années soixante, on a cherché à confronter de plus en plus les acquis des disciplines auxiliaires et assimilées à celles de l'esthétique philosophique, afin de les démontrer, les approfondir et les développer. La sociologie, la psychologie, la théorie des communications, la sémiotique, la théorie des systèmes, les analyses de structures, ont permis des approches qui ont considérablement consolidé et enrichi la théorie marxiste des rapports esthétiques. Il y a peu de temps encore, une partie de ces disciplines qui s'étaient développées dans le cadre des idéologies bourgeoises représentaient certains sens de l'orientation. Il faut ajouter ici toutefois que dans ces cas l'orientation équivaut toujours à une sélection critique, sur une base marxiste, des procédés utilisables.

Pour préparer ce travail, de nombreuses publications ont été consacrées aux théories bourgeoises (Elemér Hankiss, Béla Köpeczi, Pál Miklós, Lajos Nyirő, Iván Vitányi, etc.), élargissant ainsi d'une manière qui n'a pas de précédent les horizons de cette discipline. Ce fait a contribué, surtout grâce aux travaux de Dénes Zoltai, à l'essor des recherches dans le domaine de l'histoire de l'esthétique qui n'a connu, depuis 1945, que des performances plutôt isolées (György Lukács, István Hermann, Ferenc Tókei).

Si, pour conclure, nous voulons résumer les grandes lignes de cette évolution, il faut bien constater que l'élan de l'épanouissement que l'esthétique marxiste avait connu en Hongrie après les débuts encourageants d'après 1945 avait été coupé, et qu'elle avait stagné jusqu'en 1957, pour avancer ensuite à un rythme intense au cours des dix-sept dernières années, et ce surtout à partir des années soixante. Il n'est pas sans intérêt de se référer aux données numériques de la statistique des livres qui reflètent bien cette évolution. Le nombre des livres sur l'esthétique a décuplé, entre 1957 et 1973, par rapport à la moyenne annuelle des années 1945-1950. La courbe monte particulièrement vite à partir du milieu des années soixante, la moyenne annuelle des années 1957-1963 a triplé entre 1964 et 1973. Ces chiffres indiquent, peut-être, que les recherches scientifiques en esthétique attirent en Hongrie non seulement l'attention d'un milieu restreint d'intellectuels et de spécialistes, mais intéressent aussi une couche plus large de lecteurs.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DES ŒUVRES HONGROISES ESTHÉTIQUES
PARUES DEPUIS 1945

Cette bibliographie comprend les travaux ayant trait à l'esthétique et qui ont paru, au cours de la période traitée, sous forme de livre. Outre les œuvres traitant de l'esthétique et de la théorie de l'art au sens strict, nous avons aussi inclus ici les livres d'histoire de l'art ou de la littérature dont les idées sont importantes pour notre sujet. S'il s'agit d'ouvrages traduits en langues étrangères, nous ne mentionnons que les éditions dans les principales langues occidentales, sans indiquer les références de l'édition hongroise. Étant donné que les œuvres complètes de György Lukács sont parues en allemand et en espagnol, nous n'avons pas inclus dans la présente bibliographie les données des œuvres isolées, mais seulement celles des éditions complètes.

- ACZÉL, György : *Culture et démocratie socialiste. Sur la politique culturelle hongroise*. Paris—Budapest, 1971. Éd. Sociales—Corvina, 368 p. 18 cm.
- ALMÁSI, Miklós : *A drámafejlődés útjai. Egy műfaj története Goethétől O'Neillig* (Les voies de l'évolution du drame. L'histoire d'un genre, de Goethe à O'Neill). Budapest, 1969. Akadémiai, 487 p. 22 cm.
- ALMÁSI, Miklós : *Ellipszis. Tanulmányok* (Ellipse. Études). Budapest, 1967. Éd. Szépirodalmi, 344 p. 19 cm.
- ALMÁSI, Miklós : *A látszat valósága* (La réalité de l'apparence). Budapest, 1971. Éd. Magvető, 439 p. 19 cm.
- ALMÁSI, Miklós : *Maszk és tükör* (Masque et miroir). *Esszé a dramaturgiáról* (Essai sur la dramaturgie). Budapest, 1966. Éd. Magvető, 293 p. 19 cm.
- ALMÁSI, Miklós : *A modern dráma útjain. Az újabb drámatörténet és a shakespeare-i hagyományok* (Les voies du drame moderne. Histoire récente de la dramaturgie et traditions shakespeareiennes). Budapest, 1961. Éd. Gondolat, 275 p. 21 cm.
- ARADI, Nóra : *Absztrakt képzőművészet* (Les Beaux-Arts abstraits). Budapest, 1964. Éd. Kossuth, 227 p. 17 pl. 21 cm.
- ARADI, Nóra : *A katedrálisok az ipari formáig. A képzőművészet elméleti problémái* (Des cathédrales aux formes industrielles. Problèmes théoriques des Beaux-Arts). Budapest, 1967. Éd. Kossuth, 236 p. 16 pl. 21 cm.
- ARADI, Nóra : *Képzőművészet és közönség* (Les Beaux-Arts et le public). Budapest, 1961. Éd. Gondolat, 229 pl. 20 p. 19 cm.
- ARADI, Nóra : *A szocialista képzőművészet története. Magyarország és Európa* (Histoire des Beaux-Arts socialistes. La Hongrie et l'Europe). Budapest, 1970. Éd. Corvina, 316 p. 16 pl. 23 cm.
- Ästhetische Aufsätze. József Szigeti, János Maróthy, etc. Trad. Béla Weingarten. Budapest, 1966. Éd. Akadémiai, 223 p. 24 cm.
- BAJOMI LÁZÁR, Endre (réd. et introd.) : *A szürrealizmus* (Le surréalisme). Budapest, 1968. Éd. Gondolat, 324 p. 19 cm.
- BALÁZS, Béla : *Estetica del film* (Trad. et introd. Umberto Barbaro). Rome, 1954. Ediz. di Cultura Sociale, XIII, 219 p. 21 cm.
- BALÁZS, Béla : *Der Film. Werden und Wesen einer neuen Kunst* (Trad. Alexander Sacher-Masoch). Vienne, 1949. Globus Verlag, 247 p. 1 pl. 21 cm. — 2^e éd., 1961.
- BALÁZS, Béla : *Il film. Evoluzione ed essenza di un'arte nuova* (Trad. Fernando Di Giammatteo). Turin, 1952. Editions Einaudi, 345 p. 15 pl. 21 cm. — 2^e éd., 1955.
- BALÁZS, Béla : *Theory of the film. Character and growth of a new art* (Trad. Edith Bone). Londres, 1952. Dobson, 291 p. 8 pl. 22 cm.
- BÁN, Imre (réd. et introd.) : *A barokk* (Le baroque). Budapest, 1962. Éd. Gondolat, 181 p. 12 pl. 19 cm.
- BARTA, János : *Élmény és forma. Esztétikai tanulmányok* (Les effets et la forme. Études esthétiques). Budapest, 1965. Éd. Magvető, 256 p. 19 cm.
- BENEDEK, Marcell : *Az olvasás művészete* (L'art de la lecture). Édition remaniée et complétée. Budapest, 1970. Éd. Gondolat, 387 p. 19 cm.
- BIRÓ, Yvette : *A film drámaisága* (Le dramatisme du film). Budapest, 1967. Éd. Gondolat, 387 p. 19 cm.

- BIRÓ, Yvette : *A film formanyelve* (Le langage cinématographique). Budapest, 1964. Éd. Gondolat, 238 p. 16 pl. 19 cm.
- BIZÁM, Lenke : *Kritikai allegóriák Dickensről és Kafkáról* (Allégories critiques sur Dickens et Kafka). Budapest, 1970. Éd. Akadémiai, 311 p. 21 cm.
- CSERÉS, Miklós: *Rádiószínház — televíziószínház* (Le théâtre à la radio et à la télévision). Budapest, 1962. Éd. Gondolat, 207 p. 19 cm.
- CZINE, Mihály (réd. et introd.) : *A naturalizmus* (Le naturalisme). Budapest, 1967. Éd. Gondolat, 405 p. 18 pl. 19 cm.
- EGRI, Péter : *Álom, látomás, valóság. Az újabb európai regényirodalom álom- és látomásábrázolásának művészi szerepéről* (Rêve, vision, réalité. Sur le rôle artistique de la représentation du rêve et de la vision chez les romanciers européens de notre époque). Budapest, 1969. Éd. Gondolat, 419 p. 18 cm.
- EGRI, Péter : *Avantgardism and modernity. A comparison of James Joyce's Ulysses with Thomas Mann's Der Zauberberg and Lotte in Weimar*. Trad. Paul Aston. Introd. H. Frew Waidner. Budapest—Tulsa, 1972. Éd. Akadémiai—Univ, Tulsa, 117 p, 17 cm.
- EGRI, Péter : *Survie et réinterprétation de la forme proustienne. Proust—Déry—Semprun*. Debrecen, 1969. Éd. Alföldi Nyomda, 169 p. 24 cm.
- ERDŐSS, Pál : *Ipari formatervezés* (Design industriel). Budapest, 1967. Éd. Műszaki, 193 p. 24 cm.
- FÓNAGY, Iván : *A költői nyelv hangtanából* (De la phonétique du langage poétique). Budapest, 1959. Éd. Akadémiai, 289 p. 20 cm.
- FORGÁCS, László : *A költészet bölselete. A marxista irodalomesztétika alapjai* (La philosophie de la poésie. Fondements de l'esthétique marxiste de la littérature). Introd. : József Szigeti. Budapest, 1971. Éd. Kossuth, 203 p. 20 cm.
- FORGÁCS, László : *A szocialista realizmus esztétikai meghatározásához. Tudatosság és költőiség* (La définition esthétique du réalisme socialiste. Caractère conscient et caractère poétique). Budapest, 1962-1970. Éd. Magvető, t. 1-2. 19 cm.
- FÖVÉNY, Lászlóné : *Tükör és prizma. Tanulmányok* (Miroir et prisme. Études). Budapest 1968. Éd. Magvető, 365 p. 26 pl. 19 cm.
- FÜST, Milán : *Látomás és indulat a művészetben* (La vision et l'émotion dans l'art). Édition complétée. Budapest, 1963. Éd. Akadémiai, 518 p. 24 cm.
- GRANASZTÓI, Pál : *Ember és látvány városépítészetünkben* (L'homme et le spectacle dans l'urbanisme). Budapest, 1972. Éd. Akadémiai, 271 p. 25 cm.
- GRANASZTÓI, Pál : *Az építészeti igézetében. Tanulmányok, kísérletek* (La fascination de l'architecture. Études, essais). Budapest, 1966. Éd. Magvető, 515 p. 19 cm.
- GYERTYÁN, Ervin : *A műszak testvérisége. Összehasonlító esztétikai vázlat* (Fraternité des muses. Esquisse d'une esthétique comparative). Budapest, 1966. Éd. Gondolat, 263 p. 19 cm.
- GYERTYÁN, Ervin : *Művészet és szubjektivitás. Tanulmány* (Art et subjectivité. Étude). Budapest, 1966. Éd. Magvető, 286 p. 21 cm.
- GYERTYÁN, Ervin : *Párbeszéd sokszemközt* (Dialogue entre beaucoup d'yeux). Budapest, 1973. Éd. Szépirodalmi, 473 p. 19 cm.
- HALÁSZ, László : *Adalékok a műértékelő tevékenység pszichológiai vizsgálatához* (Contribution à l'examen psychologique des jugements sur l'art). Budapest, 1972. Éd. Akadémiai, 155 p. 19 cm.
- HALÁSZ, László : *Művészet és pszichológia* (Art et psychologie). Budapest, 1964. Éd. Gondolat, 145 p. 10 pl. 14 cm.
- HANKISS, Elemér : *A népdaltól az abszurd drámáig* (De la chanson populaire au drame absurde). Budapest, 1969. Éd. Magvető, 320 p. 2 pl. 19 cm.
- HEGEDŰS, Géza : *A kentaur és az angyal. Esszék a világirodalom, a dramaturgia és az esztétika köréből* (Le centaure et l'ange. Essais sur les thèmes de la littérature mondiale, de la dramaturgie et de l'esthétique). Budapest, 1968. Éd. Szépirodalmi, 545 p. 20 cm.
- HELLER, Ágnes : *Alltag und Geschichte. Zur sozialistischen Gesellschaftslehre*. Neuwied—Berlin, 1970. 119 p. 19 cm.
- HELLER, Ágnes : *Historia y vida cotidiana. Aportación a la sociología socialista*. Trad. Manuel Sacristán. Barcelona—Mexico, 1972. Grijalbo, 166 p. 19 cm.

- HELLER, Ágnes : *Hypothese über eine marxistische Theorie der Werte*. Francfort-sur-le-Mein, 1972. Suhrkamp, 84 p. 18 cm.
- HERMANN, István : *A gicc* (Le kitsch). Budapest, 1971. Éd. Kossuth, 314 p. 20 cm.
- HERMANN, István : *Kants Teleologie*. Trad. József Kovács. Budapest, 1972. Éd. Akadémiai, 367 p. 21 cm.
- HERMANN, István : *A polgári dekadencia problémái* (Les problèmes de la décadence bourgeoise). Budapest, 1967. Éd. Kossuth, 476 p. 20 cm.
- HERMANN, István : *Szent Iván éjjelén. Tanulmányok, esszék* (La nuit de la Saint-Jean. Études, essais). Budapest, 1969. Éd. Szépirodalmi, 465 p. 19 cm.
- HERMANN, István : *A szifnx rejtelye* (L'énigme du sphinx). Budapest, 1973. Éd. Gondolat, 464 p. 20 cm.
- HERMANN, István : *A szocialista kultúra problémái* (Problèmes de la culture socialiste). Budapest, 1970. Éd. Kossuth, 526 p. 20 cm.
- HERMANN, István : *Vászon és függöny. Tanulmányok* (La toile et le rideau. Études). Budapest, 1967. Éd. Magvető, 502 p. 19 cm.
- HORVÁTH, Károly (réd. et intr.) : *A romantika*. Budapest, 1965. Éd. Gondolat, 340 p. 20 pl. 19 cm.
- ILLÉS, László : *Józanág és szenvedély. Tanulmányok és kritikák* (Le bon sens et la passion. Études et critiques). Budapest, 1966. Éd. Magvető, 638 p. 19 cm.
- KIRÁLY, István : *Ady Endre* (Ady). Budapest, 1970. Éd. Magvető, t. 1-2. 19 cm. — 2^e éd., 1973.
- KIS, Tamás (réd.) : *Marxista-leninista esztétika* (Esthétique marxiste-léniniste). Édition complétée et remaniée. Budapest, 1973. Éd. Kossuth, 709 p. 20 cm.
- KLANICZAY, Tibor : *Marxizmus és irodalomtudomány* (Marxisme et science littéraire). Budapest, 1964. Éd. Akadémiai, 275 p. 20 cm.
- KOCZOGH, Ákos (réd. et introd.) : *Az expresszionizmus* (L'expressionnisme). Budapest, 1964. Éd. Gondolat, 317 p. 28 pl. 18 cm.
- KODÁLY, Zoltán : *Folk music of Hungary*. Trad. Ronald Tempest, Cynthia Jolly. Budapest, 1960. Éd. Corvina, 166 p. 6 pl. 25 cm.
- KODÁLY, Zoltán : *Mein Weg zur Musik. Fünf Gespräche mit Lutz Besch*. Zürich, 1966. Die Arche. 135 p. 6 pl. 19 cm.
- KODÁLY, Zoltán : *Visszatekintés. Összegyűjtött írások, beszédek, nyilatkozatok* (Regard sur le passé. Écrits, discours, déclarations réunis). Prés. et choix par Ferenc Bónis. Budapest, 1964. Éd. Zeneműkiadó, t. 1-2. 24 cm.
- KOMLÓS, Aladár (réd. et introd.) : *A Szimbolizmus* (Le symbolisme). Budapest, 1965. Éd. Gondolat, 288 p. 18 pl. 19 cm.
- KÖPECZI, Béla (réd. et introd.) : *Az egzisztencializmus* (L'existentialisme). Budapest, 1965. Éd. Gondolat, 402 p. 12 pl. 19 cm.
- KÖPECZI, Béla : *Eszme, történelem, irodalom* (Idées, histoire, littérature). Budapest, 1972. Éd. Akadémiai, 172 p. 19 cm.
- KÖPECZI, Béla (réd. et introd.) : *A szocialista realizmus* (Le réalisme socialiste). Budapest, 1970. Éd. Gondolat, t. 1-2. 19 cm.
- KÖPECZI, Béla—JUHÁSZ, Péter (réd. et introd.) : *Littérature et réalité*. Trad. François Bottelier-Lasquin, Bruno Heilig, László Pődör, Gáspár Soltész. Budapest, 1966. Éd. Akadémiai, 313 p. 24 cm.
- KÖRTVÉLYES, Géza : *A modern táncművészet útján* (Sur la voie de l'art chorégraphique moderne). Budapest, 1970. Éd. Zeneműkiadó, 182 p. 8 pl. 24 cm.
- LÁSZLÓ, Zsigmond : *A rím varázsa* (Le charme de la rime). Budapest, 1972. Éd. Akadémiai, 517 p. 21 cm.
- LENDVAI, Ernő : *Bartók költői világa* (L'univers poétique de Bartók). Budapest, 1971. Éd. Zeneműkiadó, 458 p. 2 pl. 20 cm.
- LUKÁCS, György : *Œuvres en allemand : Ausgewählte Schriften*. Neuwied-Berlin, 1967-1970. Rowohlt. t. 1-4. 19 cm ; *Werke*. Neuwied—Berlin, à partir de 1963. Luchterhand, 22 cm.
- En espagnol : *Obras completas*. Barcelona—Mexico, à partir de 1966. Grijalbo, 21 cm.
- LUKÁCS, György : *L'anima e le forme*. Milan, 1963. Sugar, 351 p. 21 cm.

- LUKÁCS, György : *Balzac et le réalisme français*. Trad. Paul Lavenu. Paris, 1967. Maspero, 111 p. 18 cm.
- LUKÁCS, György : *Brève histoire de la littérature allemande*. Trad. L. Goldmann, M. Butor, Paris, 1949. Nagel, 259 p. 19 cm.
- LUKÁCS, György : *Breve storia della letteratura tedesca dal Settecento ad oggi*. Trad. Cesare Cases. Turin, 1966. Einaudi, 237 p. 22 cm.
- LUKÁCS, György : *Contributi alla storia dell'estetica*. Trad. Meilio Picco. Milan, 1957. Feltrinelli, 490 p. 23 cm.
- LUKÁCS, György : *Cultura e potere*. Réd. Carlo Benedetti. Rome, 1970. Ed. Riuniti, 172. p. 19 cm.
- LUKÁCS, György : *Essays on Thomas Mann*. Trad. Stanley Mitchell. New York, 1965. Grosset and Dunlap. 169 p. 20 cm.
- LUKÁCS, György : *Estetica*. Trad. Anna Marietti Solmi. Turin, 1970. Einaudi, t. 1-2. 22 cm.
- LUKÁCS, György : *Goethe and his age*. Trad. Robert Anchor. Londres, 1968. Merlin Press, 250 p. 22 cm.
- LUKÁCS, György : *Goethe e il suo tempo*. Trad. Enrico Burich. Vérone, 1949. Ed. Mondadori, 353 p. 21 cm.
- LUKÁCS, György : *Goethe et son époque*. Trad. L. Goldmann-Frank. Paris, 1949. Nagel, 351 p. 18 cm.
- LUKÁCS, György : *The historical novel*. Trad. Hannah Mitchell, Stanley Mitchell. Londres, 1962. Merlin Press, 363 p. 22 cm.
- LUKÁCS, György : *La letteratura sovietica*. Trad. L. P. Florence, 1956. Riuniti, 353 p. 21 cm.
- LUKÁCS, György : *Il marxismo e la critica letteraria*. Trad. Cesare Cases. Turin, 1953. Einaudi, 472 p. 21 cm. 2^e éd., 1964.
- LUKÁCS, György : *The meaning of contemporary realism*. Trad. John Mander, Necke Mander. Londres, 1964. Merlin Press, 137 p. 22 cm.
- LUKÁCS, György : *Realism in our time*. Introd. Georg Steiner. Trad. John Mander, Necke Mander. New York—Evanston, 1964. Harper and Row, 135 p. 20 cm.
- LUKÁCS, György : *Le roman historique*. Trad. Robert Saille, introd. Claude Edmond Magny, Paris, 1965. Payot, 407 p. 23 cm.
- LUKÁCS, György : *Il romanzo storico*. Trad. Eraldo Arnaud. Turin, 1965. Einaudi, 499 p. 18 cm.
- LUKÁCS, György : *Saggi sul realismo*. Trad. Mario Brelich, Angelo Brelich. Turin, 1970. Einaudi, 374 p. 18 cm.
- LUKÁCS, György : *Scritti di sociologia della letteratura*. Introd. Peter Ludz. Milan, 1964. Sugar, 598 p. 21 cm.
- LUKÁCS, György : *La signification présente du réalisme critique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris, 1960. Gallimard, 276 p. 20 cm.
- LUKÁCS, György : *Il significato attuale del realismo critico*. Trad. Renato Solmi. Turin, 1957. Einaudi, 159 p. 22 cm.
- LUKÁCS, György : *Solženitsyne*. Trad. Serge Bricianer. Paris, 1970. Gallimard, 81 p. 17 cm.
- LUKÁCS, György : *Solženitsyn*. Trad. William David Graff. Londres, 1970. Merlin Press, 88 p. 22 cm.
- LUKÁCS, György : *Studies in European realism*. Introd. Roy Pascal. Londres, 1950. Hillway, 277 p. 22 cm.
- LUKÁCS, György : *Teoria del romanzo*. Trad. Francesco Saba Sardi. Introd. Lucien Goldmann. Milan, 1962. Sugar, 221 p. 21 cm.
- LUKÁCS, György : *La théorie du roman*. Trad. Jean Clairevoye. Genève, 1963. Gonthier, 196 p. 18 cm.
- LUKÁCS, György : *The theory of the novel*. Trad. Anna Bostock. Londres, 1971. Merlin Press, 160 p. 22 cm.
- LUKÁCS, György : *Thomas Mann e la tragedia dell'arte moderna*. Trad. Giorgio Dolfini. Milan, 1956. Feltrinelli, 180 p. 23 cm.

- MAJOR, Máté : *Az építészet sajátosságai* (La spécificité de l'architecture). Budapest, 1967. Éd. Akadémiai, 112 p. 19 cm.
- MAJOR, Máté : *Az építészet új világa. Tanulmányok* (Le nouvel univers de l'architecture. Études). Budapest, 1969. Éd. Magvető, 655 p. 19 cm.
- MAJOR, Máté : *Geschichte der Architektur*. Berlin—Budapest, 1957-1960. Henschel Verlag—Éditions Akadémiai, t. 1-3. 24 cm.
- MARÓTHY, János : *Az európai népdal születése* (La naissance du chant populaire européen). Budapest, 1960. Éd. Akadémiai, 797 p. 1 pl. 24 cm.
- MARÓTHY, János : *Zene és polgár, zene és proletár* (La musique et les bourgeois, la musique et les prolétaires). Budapest, 1966. Éd. Akadémiai, 534 p. 24 cm.
- MIKLÓS, Pál : *Olvadás és értelem. Tanulmányok* (Lecture et raison. Études). Budapest, 1971. Éd. Szépirodalmi, 244 p. 19 cm.
- MOLNÁR, Antal : *Gyakorlati zeneesztétika* (Esthétique musicale pratique). Introd. József Újfalussy. Budapest, 1971. 772 p. 1 pl. 24 cm.
- NAGY, Péter : *Táguló világ. Tanulmányok* (Un univers élargi. Études). Budapest, 1968. Éd. Magvető, 597 p. 19 cm.
- NEMES, Károly : *A filmművészet útján* (Les voies de l'art cinématographique). Budapest, 1968. Éd. Magvető, 462 p. 19 cm.
- NEMES, Károly : *A mai szovjet filmművészet* (L'art cinématographique soviétique moderne). Budapest, 1969. Éd. Kossuth, 293 p. 12 pl. 20 cm.
- NEMES, Károly : *A nyugati filmművészet konfliktusa* (Le conflit de l'art occidental du film). Budapest, 1971. Éd. Kossuth, 273 p. 20 cm.
- NEMES, Károly : *Valóság és illúzió. Az európai népi demokráciák filmművészetének fejlődése* (Réalité et illusion. L'évolution de l'art cinématographique dans les démocraties populaires européennes). Budapest, 1971. Éd. Magvető, 509 p. 19 cm.
- NEMESKÜRTY, István : *A filmművészet nagykorúsága* (La « majorité » de l'art cinématographique). Budapest, 1966. Éd. Gondolat, 578 p. 24 pl. 19 cm.
- NEMESKÜRTY, István : *A Meseautó utasai. A magyar filmesztétika története 1930-1948* (Les passagers de la voiture fabuleuse. Histoire de l'esthétique cinématographique hongroise 1930-1948). Budapest, 1965. Éd. Magvető, 362 p. 24 cm.
- NEMESKÜRTY, István : *A mozgóképtől a filmművészetig* (De l'image animée à l'art cinématographique). *A magyar filmesztétika története 1907-1930* (Histoire de l'esthétique cinématographique hongroise de 1907 à 1930). Budapest, 1961. Éd. Magvető, 416 p. 24 cm.
- NEMESKÜRTY, István : *World and image. History of the Hungarian cinema*. Trad. Zsuzsanna Horn. Budapest, 1968. Corvina, 244 p. 24 pl. 20 cm. Second enlarged edition : 1974.
- NÉMETH, G. Béla : *Tragikum és történelemfelfogás. A századvégi tragikum-vita* (Tragique et conception de l'histoire. Les débats sur le tragique à la fin du siècle). Budapest, 1971. Éd. Akadémiai, 126 p. 19 cm.
- NÉMETH, Lajos : *Modern art in Hungary*. Trad. Lili Halápy. Budapest, 1969. Éd. Corvina, 187 p. 74 pl. 24 cm.
- NÉMETH, Lajos : *Moderne ungarische Kunst*. Trad. Irene Kolbe. Budapest, 1969. Éd. Corvina, 184 p. 72 pl. 24 cm.
- NÉMETH, Lajos : *A művészet sorsfordulója* (Le grand tournant de l'art). Budapest, 1970. Éd. Gondolat, 332 p. 16 pl. 19 cm.
- NYIRŐ, Lajos : *Irodalomelmélet. Korszerű művészet. Tanulmányok* (Théorie littéraire. Art moderne. Études). Budapest, 1967. Éd. Magvető, 357 p. 19 cm.
- NYIRŐ, Lajos (réd. et introd.) : *Irodalomtudomány. Tanulmányok a xx. századi irodalomtudomány irányzatairól* (Science de la littérature. Études sur les tendances dans les sciences littéraires au xx^e siècle). Budapest, 1970. Éd. Akadémiai, 593 p. 21 cm.
- NYIRŐ, Lajos (réd.) : *A szocializmus irodalma. Tanulmányok az irodalom szocialista elméletéről*. (La littérature du socialisme. Études sur la théorie socialiste de la littérature). Introd. István Sőtér. Notes : István Sipos. Budapest, 1966. Éd. Gondolat, 405 p. 18 cm.
- PÁNDI, Pál (réd. et introd.) : *Elvek és utak* (Principes et voies). *Tanulmánygyűjtemény* (Recueil d'études). Budapest, 1965. Éd. Magvető, 526 p. 19 cm.

- PÁNDI, Pál : *Kritikus ponton* (A un point critique). Budapest, 1972. Éd. Szépirodalmi, 758 p. 19 cm.
- PERÉNYI, Imre : *Die moderne Stadt. Gedanken über die Vergangenheit und Zukunft der Städteplanung*. Trad. Miklós Marosszéki. Budapest, 1970. Éd. Akadémiai, 154 p. 29 cm.
- PERÉNYI, Imre : *Town centres. Planning and renewal*. Trad. Katalin Nagy. Budapest, 1973. Éd. Akadémiai, 199 p. 29 cm.
- PERNYE, András : *A jazz* (Le jazz). Budapest, 1964. Éd. Gondolat, 337 p. 20 cm. — 2^e éd., 1966.
- PERNYE, András : *A német zene története 1750-ig* (Histoire de la musique allemande jusqu'à 1750). Budapest, 1964. Éd. Zeneműkiadó, 130 p. 20 cm.
- POGÁNY, Frigyes : *Belső terek művészete* (L'art des espaces intérieurs). Avec la collab. d'Erzsébet Tompos. Illustr. Sándor Kasper. Budapest, 1955. Éd. Műszaki, 331 p. 25 cm.
- POGÁNY, Frigyes : *Szobrászat és festészet az építőművészetben* (Sculpture et peinture dans l'architecture). Avec la collab. d'Éva Balázs, Zoltán Szentkirályi. Budapest, 1959. Éd. Műszaki, 469 p. 24 cm. — 2^e édition complétée et corrigée. 1965.
- POGÁNY, Frigyes : *Terek és utcák művészete. Történeti áttekintés* (L'art des places et des rues. Revue historique). Illustr. Sándor Kasper. Budapest, 1954. Éd. Építésügyi, 213 p. 25 cm. — 2^e édition corrigée et complétée, 1960.
- RÉVAI, József : *Válogatott irodalmi tanulmányok* (Études littéraires choisies). Notes de László Bóka, Pál Pándi. Budapest, 1960. Éd. Kossuth, 447 p. 1 pl. 21 cm.
- RÓNAY, György (réd. et introd.) : *A klasszicizmus*. Budapest, 1963. Éd. Gondolat, 297 p. 20 pl. 19 cm. — 2^e éd., 1967.
- SÓTÉR, István : *Aspects et parallélismes de la littérature hongroise*. Budapest, 1966. Éd. Akadémiai, 291 p. 21 cm.
- SÓTÉR, István : *The dilemma of literary science. Studies*. Trad. Éva Róna. — Small Hungarian Biographical dictionary. Budapest, 1973. Éd. Akadémiai, 271 p. 23 cm.
- STAUD, Géza : *Színház és közönség* (Théâtre et public). Budapest, 1963. Éd. Gondolat, 157 p. 14 cm.
- SÜKÖSD, Mihály : *Változatok a regényre* (Variations sur le roman). Budapest, 1971. Éd. Gondolat, 224 p. 19 cm.
- SZABÓ, György (réd. et introd.) : *A futurizmus*. Budapest, 1962. Éd. Gondolat, 257 p. 17 pl. 19 cm. — 2^e éd., 1964.
- SZABOLCSI, Bence : *A concise history of Hungarian music*. Trad. Sára Karig. Londres—Budapest, 1964. Barrie & Rockliff—Corvina, 239 p. 23 cm.
- SZABOLCSI, Bence : *A history of melody*. Trad. Cynthia Jolly, Sára Karig. Londres—Budapest, 1965. Barrie & Rockliff—Corvina, 212 p. 9 pl. 24 cm.
- SZABOLCSI, Bence : *Aufstieg der klassischen Musik von Vivaldi bis Mozart*. Trad. Mirza Schüching. Budapest, 1970. Éd. Corvina, 144 p. 16 pl. 22 cm.
- SZABOLCSI, Bence : *Bausteine zu einer Geschichte der Melodie*. Budapest, 1959. Éd. Corvina, 317 p. 1 pl. 25 cm.
- SZABOLCSI, Bence : *Béla Bartók. Leben und Werk*. Leipzig, 1961. Éd. Reclam, 96 p. 15 cm.
- SZABOLCSI, Bence : *A zene története az őskortól a XIX. század végéig* (Histoire de la musique des temps préhistoriques jusqu'à la fin du XIX^e siècle). 3^e édition. Budapest, 1958. Éd. Zeneműkiadó, 408 p. 14 pl. 20 cm.
- SZABOLCSI, Bence : *A zenei köznyelv problémái. A romantika felbomlása* (Problèmes du langage commun musical. La désintégration du romantisme). Budapest, 1968. Éd. Akadémiai, 95 p. 19 cm.
- SZABOLCSI, Miklós : *Jel és kiáltás. Az avantgarde és neoavantgarde kérdéseihöz* (Signe et cri. Sur les questions de l'avant-garde et de la néo-avant-garde). Budapest, 1971. Éd. Gondolat, 197 p. 17 cm.
- SZABOLCSI, Miklós : *Költészet és korszerűség* (Poésie et modernité). Budapest, 1959. Éd. Magvető, 266 p. 19 cm.
- SZABOLCSI, Miklós : *Változó világ — szocialista irodalom* (Un monde en évolution — littérature socialiste). Budapest, 1973. Éd. Magvető, 503 p. 19 cm.

- SZABOLCSI, Miklós : *A verselemzés kérdéseihez. József Attila : Eszmélet* (Questions de l'analyse poétique. Attila József: Réveil). Budapest, 1969. Éd. Akadémiai, 123 p. 19 cm.
- SZALAY, Károly (réd. et introd.) : *A komikum breviáriuma* (Breviaire du comique). Budapest, 1970. Éd. Magvető, 563 p. 19 cm.
- SZALAY, Károly : *Szatira és humor* (Satire et humour). Budapest, 1963. Éd. Magvető, 457 p. 19 cm.
- SZEMERE, Samu : *Kunst und Humanität. Eine Studie über Thomas Manns ästhetische Ansichten*. Budapest—Berlin, 1966. Éditions Akadémiai — Akademie Verlag, 171 p. 19 cm.
- SZERDAHELYI, István : *Költészetesztétika* (Esthétique poétique). Budapest, 1972. Kossuth, 388 p. 20 cm.
- SZERDAHELYI, István—ZOLTAI, Dénes (réd.) : *Esztétikai kislexikon* (Petit dictionnaire esthétique). 2^e édition remaniée et complétée. Budapest, 1972. Éd. Kossuth, 718 p. 24 cm.
- SZIGETI, József : *Bevezetés a marxista—leninista esztétikába* (Introduction à l'esthétique marxiste-léniniste). 2^e édition complétée. Budapest, 1971. Éd. Kossuth, 479 p. 21 cm.
- TAMÁS, Attila : *A költői műalkotás fő sajátosságai* (Les principales particularités de la création poétique). Budapest, 1972. Éd. Akadémiai, 277 p. 21 cm.
- TÓTH, Dezső : *Életünk — regényeink. Tanulmányok* (Notre vie — nos romans. Études). Budapest, 1963. Éd. Szépirodalmi, 229 p. 19 cm.
- TÓKEI, Ferenc : *Genre theory in China in the III—VIth centuries. Liu Hsieh's theory on poetic genres*. Budapest, 1971. Éd. Akadémiai, 177 p. 24 cm.
- TÓKEI, Ferenc : *Naissance de l'élegie chinoise*. Paris, 1967. Gallimard, 218 p. 18 cm.
- TÓKEI, Ferenc : *Vázlatok a kínai irodalomról. Esszék* (Esquisses sur la littérature chinoise. Essais). Budapest, 1970. Éd. Kossuth, 197 p. 20 cm.
- ÚJFALUSSY, József : *Béla Bartók*. Trad. Ruth Pataki. Budapest, 1971. Éd. Corvina, 459 p. 1 pl. 20 cm.
- ÚJFALUSSY, József : *Béla Bartók*. Trad. Sophie Boháti, Robert Boháti. Budapest, 1973. Éd. Corvina, 511 p. 19 cm.
- ÚJFALUSSY, József : *A valóság zenei képe. A zene művészi jelentésének logikája* (Image musicale de la réalité. Logique de la signification artistique de la musique). Budapest, 1962. Éd. Zeneműkiadó, 172 p. 25 cm.
- UNGVÁRI, Tamás : *Modern tragikum — tragikus modernség* (Tragique moderne — modernité tragique). Budapest, 1966. Éd. Gondolat, 227 p. 8 pl. 19 cm.
- UNGVÁRI, Tamás : *Poétika* (Poétique). Budapest, 1967. Éd. Gondolat, 632 p. 19 cm.
- VITÁNYI, Iván : *A « könnyű műfaj »*. (Le « genre léger »). Budapest, 1965. Éd. Kossuth, 237 p. 20 cm.
- VITÁNYI, Iván : *A tánc* (La danse). Budapest, 1963. Éd. Gondolat, 285 p. 16 pl. 20 cm.
- VITÁNYI, Iván : *A zene lélektana* (La psychologie de la musique). Budapest, 1968. Éd. Gondolat, 333 p. 20 cm.
- VITÁNYI, Iván : *A zenei szépség* (La beauté musicale). Budapest, 1971. Éd. Zeneműkiadó, 277 p. 24 cm.
- VOIGT, Vilmos : *A folklór esztétikájához* (Sur l'esthétique du folklore). Budapest, 1972. Éd. Kossuth, 224 p. 20 cm.
- VOIGT, Vilmos : *A folklór alkotások elemzése* (Analyse de la création folklorique). Budapest, 1972. Éd. Akadémiai, 377 p. 19 cm.
- WÉBER, Antal (réd. et introd.) : *A szentimentalizmus* (Le sentimentalisme). Budapest, 1971. Éd. Gondolat, 232 p. 12 pl. 19 cm.
- ZOLTAI, Dénes : *Az esztétika rövid története* (Histoire concise de l'esthétique). Budapest, 1972. Éd. Kossuth, 343 p. 20 cm.
- ZOLTAI, Dénes : *Ethos und Affekt. Geschichte der philosophischen Musikästhetik von den Anfängen bis Hegel*. Trad. Béla Weingarten, revu par Heinz Pepperle, Katherina Ochsenreiter, Frank Schneider. Budapest—Berlin, 1970. Éditions Akadémiai—Akademie Verlag, 271 p. 24 cm.
- ZOLTAI, Dénes : *A modern zene emberképe. Zeneesztétikai tanulmányok*. (L'image de l'homme dans la musique moderne. Études d'esthétique musicale). Budapest, 1969. Éd. Magvető, 569 p. 19 cm.

Relations franco-hongroises

Le Passé

Un fait divers hongrois vu par un contemporain de Voltaire

Indiquer sa place à Louis d'Ussieux dans la longue théorie des prosateurs français serait une tâche malaisée. Faut-il le classer parmi les émules attardés de Crébillon fils ? parmi les préromantiques ? On ne court peut-être pas grand risque en insérant son nom entre celui de Marmontel et celui de Louis-Sébastien Mercier.

D'Ussieux a connu des jours de renommée, sinon de gloire. Son drame *Le siège de Saint-Jean-de-Losne* fut représenté par les Comédiens Français en 1780, puis traduit en néerlandais. Son recueil de nouvelles, le *Décameron Français*, a eu plusieurs éditions. Si le titre de l'ouvrage promettait cent nouvelles et si l'auteur ne nous régale qu'avec une dizaine, il peut faire valoir des excuses : il avait à partager ses loisirs entre la littérature et la viticulture. Il publia et compléta ainsi le *Traité* de l'abbé Rozier, que nous avons d'ailleurs la chance de pouvoir lire en traduction hongroise : *A Bor tsinálásához megkövántató eszközökről... az Égettbor készítése*. 1813. En rappelant d'Ussieux dans le *Petit almanach des grands hommes* Rivarol a donc vu juste : « Ce beau génie s'annonça par un débordement, tout fut de son domaine. »

La première nouvelle du *Décameron* parut en 1772, les autres suivirent au cours des années. Une préface fait connaître les principes qui ont guidé l'auteur en écrivant : « S'il s'est permis de varier ou de multiplier les situations des personnages dont les noms sont consacrés dans les fastes historiques » — dit-il — « il s'est efforcé de ne point altérer leur caractère, non plus que celui de la nation qui leur a servi de théâtre. » Ces intentions excellentes furent-elles réalisées ? L'auteur a beau situer les sujets de ses nouvelles, de ses « anecdotes historiques » sous des cieus lointains, voire exotiques, des mots et rien que des mots, Portugal, Turquie, Mexique, d'autres encore, tiennent lieu de couleur locale ; c'est toujours le joli pays de France de Louis le Bien-Aimé que nous avons devant les yeux, avec ses prairies plantureuses et ses hôtels du Faubourg Saint-Germain.

A-t-il le sens du moment historique ? Les précieuses gravures de Philippe Caresme qui embellissent *Berthold, comte de Moravie*, (1773) avec leurs colonnes corinthiennes et les costumes vaguement Henri IV témoignent au moins d'un effort de remonter vers l'époque où se noue l'intrigue. Mais d'Ussieux ne réussit pas à sortir du XVIII^e et c'est bien un fils du siècle des lumières qui a rédigé les phrases par lesquelles débute cette « anecdote » de *Berthold* :

« Cet esprit de vertige, ce zèle aveugle de religion (...) régnait encore

dans toute l'Europe (...). Ces émigrations nombreuses » — il s'agit des croisades — « que la politique de Rome conseilla d'abord et qu'elle finit par ordonner à la crédule piété des rois et des peuples (...) tant il est facile de maîtriser les hommes quand on les tient enchaînés par les liens de la conscience. »

Cette tirade a toujours le mérite de suggérer la date approximative des événements qui vont être racontés ; elle sera précisée par la mention du roi de Hongrie André II, qui tint le sceptre aux alentours de 1200 et dont le règne — semble-t-il — « fut celui des arts, de la paix et des vertus. » Arrivés à ce point, nous devinons que l'auteur va nous entretenir de la lugubre histoire du banus Bank qui, cette fois, avec un accent martial et latin, se nommera Banchanus. La reine Gertrude, d'une désinence tudesque, sera rebaptisée en Éléonore, nom qui sent la lointaine Espagne. Le vocable de Meran, enfin, qui convint au comte Berthold, mais qui ne disait rien aux lecteurs français, sera changé en « Moravie », nom d'une province auquel les guerres de Marie-Thérèse prêtaient l'impression du « déjà entendu quelque part ».

D'Ussieux a pu découvrir le sujet dans une édition tardive des *Décades* de Bonfini. Mais, se souciant peu des faits comme ils advinrent, il les étoffe, les surcharge, les complique à souhait et abuse des effets de scène.

Il ne fait manœuvrer que cinq personnages, et encore le roi André reste un peu dans l'ombre ; les « utilités » manquent pratiquement. Tous parlent beaucoup, présentent une outrance dans leurs attitudes et ne respirent que les plus nobles sentiments. Même le comte Berthold, qui déclenche l'action, n'est pas une âme damnée mais le beau ténébreux des mélodrames.

Ce sont les vertus des protagonistes qui amènent la triste fin. Ainsi, la reine Éléonore a un grand cœur et ce cœur sera sa perte. Elle aime tout le monde et elle aime plus que tout son frère Berthold. Hélas, celui-ci languissait à vingt lieues de la cour au fond d'une obscure prison. Sa jeunesse séduite par l'appel de la couronne de saint Étienne avait levé l'étendard de la révolte. Le ciel — c'est l'auteur qui disserte — favorisa la cause du roi légitime.

La reine aimait aussi d'une sincère amitié l'épouse de Banchanus, quoique les charmes de Melinda l'emportaient sur ceux d'Éléonore. Mais par un sentiment « assez rare dans les personnes de son rang et de son sexe » la reine n'éprouva aucune jalousie envers son amie.

Le scénario esquissé, le roi peut partir pour la Syrie. Il prononce son discours conventionnel : « les intérêts de l'auguste loi que nous professons m'appellent dans les champs de l'Idumée » — annonce-t-il. Il n'a point oublié cependant les intérêts de son peuple. Pour le gouverner durant son absence il se fie à Banchanus. « Neuf années d'un sage et glorieux ministère » garantissent ses vertus. « Les grands ministres font l'ouvrage des grands monarques » (...) Banchanus « saura bien s'arrêter à ce point difficile où finit l'autorité d'un monarque et commence le despotisme. » (On croirait entendre la voix du président Montesquieu.)

Entre-temps on annonce la reine. Elle est précédée d'un cortège. Melinda marche à sa suite portant une magnifique écharpe, qu'Éléonore avait elle-même travaillée et avec laquelle l'épouse va ceindre le roi. (Tout cela est de l'Opéra, on s'attend à ce que l'orchestre attaque des accords joyeux.)

Mais des notes en mineur se font entendre aussi. La reine est souffrante, « l'éclat de ses charmes semblait dépérir chaque jour », elle est affaiblie, « le roi se voyait obligé de partir sans elle pour la Terre Sainte, malgré la coutume de ces temps qui voulait qu'une reine accompagnât toujours son époux dans ces guerres prétendues saintes ». (Une trouvaille de l'auteur ?) Éléonore ne peut oublier son frère, son sort, elle souffre avec lui ; « l'amour pour son époux (...) ne pouvait être comparé à l'attachement » — le mot est faible — « qu'elle nourrissait pour Berthold. » Elle ose demander sa grâce. Le roi fait la sourde oreille, mais Banchanus présente aussi des arguments en faveur du prisonnier ; « Tout est extrême dans cette âme ardente, impétueuse ; elle ne fut et ne sera jamais criminelle ou vertueuse à demi. » Le roi ne peut que céder à tant de belles paroles et part.

Banchanus en personne va porter la bonne nouvelle au comte. Il arrive au dernier moment, car Berthold, honteux de son crime, livré aux remords et s'écriant « mes maux ont trop duré, il est temps que je meure » veut se tuer. Banchanus entre dans sa cellule et la coupe de poison échappe aux mains de Berthold. C'est la joie, ce sont des baisers, des larmes.

Pour fêter l'heureux événement on sert un splendide repas à la cour. « On avait prodigué toute la pompe dont l'orgueil des rois aime à s'environner. » Berthold est parmi les convives, ainsi que Melinda, qui « jamais (...) n'avait paru favorisée de tant de charmes. » Comme, décidément, elle possède tous les talents, la reine désire que « sa tendre amie fasse entendre la douce harmonie de sa voix. » (De l'Opéra encore.) Melinda chante, Berthold tourne les yeux sur elle et c'est le coup de foudre. Il a beau évoquer le nom de son bienfaiteur, de Banchanus, sa passion est plus forte que lui.

La scène suivante a lieu dans un bosquet, où Melinda se rendait souvent pour cultiver les plus belles fleurs du printemps. Car, l'auteur nous l'explique, sa jeunesse fut élevée et nourrie au milieu « de l'innocence des champs ». En effet, « les grands, jaloux d'une noble indépendance, n'avaient point encore déserté leurs châteaux pour venir dans le palais des rois mendier les faveurs de la fortune et ramper lâchement dans de viles et pénibles intrigues. » (Cette diatribe vise plutôt Versailles que Buda, le jour de la Bastille approche.)

Melinda, elle, restait « sensible à tous les charmes de la nature, c'était avec des transports de volupté qu'elle contemplait le lever de l'aurore, le coucher du soleil, qu'elle admirait l'émail des campagnes, qu'elle respirait le parfum des fleurs ». (D'Ussieux se garde bien de nous révéler que la *Nouvelle Héloïse* devait être sa lecture quotidienne.)

Au milieu de cette idylle champêtre apparaît à l'improviste Berthold. Il profite de l'occasion pour confesser son amour : « Ayez pitié de moi ! » soupire-t-il. Melinda dispose d'arguments convenables pour le repousser : « Vous êtes chevalier et vous respecteriez si peu mon honneur et le vôtre ?... Pourriez-vous me croire fidèle à l'amour, moi qui aurais été infidèle à l'hymen ? » etc., etc. Mais après cette entrevue elle juge toujours prudent d'inventer un prétexte pour quitter la cour et gagner un village lointain.

Berthold ayant essuyé ce refus ne voit plus en Banchanus son bienfaiteur mais son rival. Certes il s'efforce de triompher de sa passion, et y réussit d'abord,

puis il lui cède, puis il triomphe encore, puis il cède à nouveau. L'analyse de ces états d'âme font traîner l'action ; qu'importe ! Ce siècle a eu un faible pour la psychologie, il ne doit pas se plaindre qu'on honore ses humeurs.

Au milieu de ses tourments, Berthold se souvient qu'il a une sœur, qu'il a Éléonore. Il s'adresse à elle : « Que je puisse voir Melinda une seule fois encore ! » et il promet qu'après l'avoir rencontrée il va s'exiler et aller vivre au fond de la Moravie et l'oublier. Pour ramener la jeune femme à la cour, que la reine emploie donc l'autorité que lui confèrent ses droits de souveraine et d'amie ! Un petit service que la sœur ne peut refuser à son frère, elle écrit donc à Melinda en rappelant la promesse de Berthold. A-t-elle cru à la sincérité de la promesse ? c'est possible.

L'entrevue souhaitée par l'un, redoutée par l'autre, a lieu dans un appartement écarté du palais. La reine prie son amie d'accorder son pardon au chevalier amoureux, puis se retire. Que les deux s'expliquent ! qu'il montre son cœur à nu, Berthold ! Il va le montrer — ce qui est regrettable. La vertu prête des forces à Melinda, elles ne sont pas suffisantes. Berthold — comme dit si joliment l'auteur — « passe jusqu'à l'insolence la plus effrénée et nouveau Tarquin il renouvelle le malheur de Lucrèce. »

Sur ces entrefaites, Banchanus entre en scène, il voudrait embrasser sa femme. « Arrêtez-vous, Seigneur, » s'écrie celle-ci avec les accents d'une héroïne de Corneille, « Melinda n'est plus digne de vos transports ». Elle remet à son mari la missive de la reine, qu'elle accuse d'une amitié traîtresse, et lui fait part aussi de son désir de s'enterrer avec sa honte dans un manoir lointain. Banchanus s'élançe pour châtier le misérable, mais Berthold n'est nulle part.

Pour la suite nous n'assisterons pas au dénouement : poignard et sang. Comme dans les tragédies classiques, nous sommes renseignés par un récit déclamé devant les feux de la rampe. C'est Banchanus qui s'explique : « Le coupable s'est dérobé à ma vengeance ; il me fallait une victime et ma juste fureur a fait choix de la reine plus criminelle que son frère. La perfide, ici dans son palais, aujourd'hui même, a prostitué mon épouse... »

Justice a été faite. Fidèle à son souverain, ayant la bonne conscience d'un honnête homme, Banchanus ne craint pas de révéler en personne « cette sanglante catastrophe » au roi. Accompagné de trois illustres seigneurs il prend la route qui doit le conduire au port de Venise d'où il va s'embarquer pour Constantinople, séjour momentané du roi André. (La route choisie n'est pas la plus courte.)

Entretemps Berthold miné de remords erre sur les routes du pays. Un soir il s'égaré vers le lieu destiné à la sépulture des rois. C'est un temple vénérable, « à quelques lieues de la capitale, à l'entrée d'une vaste forêt ». (Peut-on être plus exact ?) Berthold aperçoit un cortège funèbre éclairé de pâles flambeaux, des prêtres s'avancent revêtus de chapes noires de deuil, il entend des chants qui évoquent la mort. Intrigué il demande à un vieillard : « Quel est cet homme dont les cendres vont obtenir une place dans le tombeau de nos rois ? » La réponse : « Banchanus en apprenant le crime du comte Berthold... » est interrompue : « Il s'est donné la mort ? » Le vieillard continue : « Non,

il a assassiné la reine. » A ces mots Berthold se met à hurler : « Le voici le meurtrier de la reine » et se jette sur le cercueil. (Grand tableau d'Opéra.)

Maintenant Berthold ne demande pas mieux que d'expier sa faute, que de tomber sous la main de Banchanus. Il veut le rejoindre à Constantinople. Arrivé là-bas il charge son écuyer de porter un message à Banchanus : un chevalier l'attend pour le combattre. Banchanus ne pose pas de questions — nous sommes à l'époque de la féodalité —, accepte le défi et se rend au lieu désigné. Dans le duel qui suit, Berthold ne pare que faiblement, s'offre à découvert aux coups, au défaut de sa cuirasse l'épée de l'adversaire pénètre et le transperce.

Sa tâche achevée, Banchanus est introduit auprès du monarque. Il lui apprend les événements advenus en Hongrie et lui apporte sa tête. Le roi, frappé de tant de maux, reste muet, cherche la parole, lorsque des gardes entrent, portant un guerrier souillé de sang. C'est Berthold qui touche à sa dernière heure. « Mon crime n'appartient qu'à moi seul » soupire-t-il, « la reine n'est point coupable », il demande pardon à Dieu et aux hommes et rend son dernier soupir.

Comme il se doit, les paroles pour marquer la fin de tous ces malheurs et pour proclamer aussi la primauté de la raison d'État sont prononcées par Sa Majesté ; il se tourne vers Bank : « Soyez absous ! Votre supplice ne me rendrait point la reine et j'y perdrais un sage ministre. Éléonore m'était chère, mais le salut de mon peuple est mon premier amour. Retournez en Hongrie ! J'ai appris, mais trop tard, que l'absence d'un roi fut toujours funeste à son peuple. » C'est la sagesse même qui s'exprime du haut du trône !

Quant à nous, ayant suivi les péripéties de cette « anecdote historique », pseudo-historique, il nous reste le devoir de résoudre un petit problème qui se pose inévitablement : Katona et Grillparzer qui, avec des matériaux analogues, construisirent leurs drames, ont-ils connu l'œuvre d'Ussieux ? Notre opinion est nette : c'est tout à fait improbable. Nous serons moins affirmatifs en ce qui concerne Sándor Kisfaludy et son *Bánk*. Cet écrivain, interné pendant les guerres de la Révolution, savait le français.

A propos des « influences » et un peu pour la bonne bouche, il nous semble intéressant de rappeler aussi une affaire des plus curieuses. Le marquis Tommaso Gargallo, un arcadien possédant une âme romantique, exhuma dans la bibliothèque Bargerini de Rome — comme il l'affirma au public — une nouvelle jusqu'alors inconnue de Boccace, qui avait pour titre : *Il Palatino d'Ungheria* ; il s'agissait encore des vicissitudes de Bánk. La découverte inespérée mit la joie au cœur des lettrés. En quelques années *Il Palatino* eut au moins quatre éditions. Mais les philologues, gens désagréables, avaient leurs scrupules, le style de la nouvelle ne leur plut pas, les vocables employés relevaient plutôt du dialecte sicilien que du toscan ; ils ne mâchaient pas les mots et qualifiaient la chose imprimée de supercherie pure et simple.

Gargallo se confessa de bonne grâce. Mais ce qui nous importe c'est de relever que certaines situations, certaines phrases entières de cette nouvelle

« de Boccace » ressemblent comme des sœurs à celles qu'on rencontre dans *Berthold*. Il serait oiseux de dresser leur liste et nous récusons cette fois le plaisir de cultiver la belle discipline nommée Littérature Comparée.

En marge : Au mois de septembre 1825 — deux ans après la publication du *Il Palatino* — Gargallo fut invité par Esterházy à une chasse en Hongrie ; « c'était un carnage » dit-il et il donne une description précise et pittoresque de tout le faste princier. (*Memorie autobiographice*, ed. 1923, p. 426-429.)

SÁNDOR BAUMGARTEN

Michelet et ses amis hongrois

Il est connu que le grand historien français Michelet avait des amis hongrois, qu'il s'intéressait à l'histoire hongroise, particulièrement à la révolution de 1848-1849. Nous savons aussi que son jeune disciple, Auguste de Gérando (1819-1849), fils adoptif de son ami le baron de Gérando qui l'initia à la question hongroise, Auguste de Gérando ayant épousé une Hongroise, Emma Teleki, vécut en Hongrie avec sa famille à partir de 1840. La Bibliothèque historique de la Ville de Paris possède des documents précieux sur cette amitié franco-hongroise. Nous avons publié dans le numéro d'*Europe* consacré à Michelet quelques-uns de ces documents et nous avons même résumé l'histoire de cette relation.¹ Nous publions ici certains documents complémentaires qui éclairent l'histoire de cette amitié.

Nous donnons en entier la seconde lettre d'A. de Gérando, adressée à Michelet. La lettre date du 16 septembre 1845.

Hosszúfalva 16 septembre 1845

Soyez remercié, cher Monsieur et ami, d'avoir pris de l'intérêt pour la petite note hongroise. Vous avez été très bien inspiré d'agir comme vous avez fait, et comme vous le dites, c'est mieux que je n'avais demandé ; Je voudrais que cela servît d'exemple pour nos feuilles, qui sont chargées d'instruire le public, afin qu'elles ne se hâtent pas d'accueillir des insinuations lancées de certains lieux, dans un but déterminé. La Hongrie est inconnue, c'est un mal : mais il serait plus malheureux encore qu'elle fût méconnue.

Vous savez par la lettre que ma femme écrit à Madame Duménil, que nous avons fait en Hongrie bon nombre d'excursions, pendant que vous étiez à Cherbourg, et c'est en arrivant, après ces courses en Transylvanie, que nous avons reçu votre lettre, au moment où je me disposais à vous demander de vos nouvelles. Je me réjouis d'apprendre que vous avez fait aussi un voyage ; vous êtes revenu avec des forces nouvelles et j'attends avec impatience le gros volume que vous m'annoncez pour janvier prochain. Le moyen le plus sûr de le faire parvenir est de le mettre à la diligence Lafitte-Caillard, avec l'adresse de ma belle-sœur à Pest. Je n'ai pas reçu le livre de M. Quinet.

Je me demande si vous m'annoncez *Rome et France*, qui me rappellera le cours que j'ai entendu, assis sous votre chaire, à côté d'Alfred, ou le volume

¹ I. Fodor : « Michelet et la Hongrie », Documents inédits, *Europe* Nov.-déc. 1973. N° Michelet, pp 184-203.

de Charles VIII qui doit contenir sur l'Italie du xvi^e siècle des choses que vous seul saurez dire. Quelqu'il soit, vous êtes sûr qu'il sera le bien venu, et que loin de vous votre livre sera lu avec sympathie. Je conçois que le tourbillon intérieur vous saisisse, quand vous avez de grandes choses à faire, et c'est du moins une grande compensation aux fatigues du travail, que de penser que des paroles comme les vôtres ne sont pas prononcées en vain.

Pour moi, j'ai repris tranquillement ma vie de moyen âge, derrière ces épaisses murailles que vous savez. Le monde n'arrive pas jusqu'à moi. L'univers visible consiste actuellement pour moi en quelques chevaux, plusieurs vieux domestiques, et trois personnes, Emma, mon beau-père et sa nièce. Rien ne trouble la tranquillité de l'eau, pour parler par métaphores, si ce n'est de moins en moins une visite d'une heure de quelque passant. Je vis cependant de la façon la plus variée. Le temps passe vite au milieu des études que cette existence provoque et encourage, et je suis toujours entre les Romains et les Turcs. Une heure après m'être promené à cheval, par le village et les bois, j'ouvre un vieux livre oublié et je me mets au travail, non sans mêler à mes recherches quelques-unes de nos bonnes idées modernes. Dans deux jours je dirige une gigantesque chasse aux loups pour venger la mort de dix-huit de nos brebis, et j'aurai à conduire le ban et l'arrière-ban de l'endroit. Vous voyez que je suis de toutes les époques et de tous les pays. Enfin, ce n'est qu'ici que je trouve l'équilibre entre l'âme et la bête ; les exercices de corps et d'esprit vont de front, sans que l'un porte préjudice à l'autre. J'aurais envie de vous dire que j'engraisse, mais tous vous vous écrieriez que je me lance dans l'hyperbole, et j'aime mieux écrire simplement que je fais ici provision de santé. C'est un capital dont je dépense à Paris plus que les intérêts.

Vous avez voulu des détails sur moi, en voilà assez, j'espère. Pour tout dire, je dois vous avouer qu'il me prend parfois de terribles envies de monter dans l'omnibus vert et d'aller rue des Postes ou au Collège de France.² Ce bienheureux omnibus dont la lenteur me désespérait, me paraît avoir maintenant une foule de qualités, et j'ai besoin de me dire que je renouerai connaissance avec lui.

Je ne sais ce que vos journaux disent de notre pauvre Hongrie, car c'est un des avantages que je trouve ici que je ne vois pas une seule feuille. A Paris je lisais quelquefois dans les *Débats* des puffs monstrueux, jamais rien de raisonnable. Nous aurions bientôt une Diète en Transylvanie, car les commissions qui élaborent les projets de loi d'une session à l'autre, pour abrégé les travaux de l'assemblée ont terminé leurs besognes.³ On parle entre autres d'une mesure qui améliorerait encore le sort des paysans ; Vous savez que la dernière Diète de Hongrie leur a donné le droit de posséder et d'*arriver aux emplois*. La seule différence consiste dans l'*impôt* que la noblesse n'acquitte pas. Mais la Diète prochaine effacera cette distinction et dans un seul comitat après un discours d'un orateur libéral, il est arrivé que 203 nobles se sont invités pour payer

² Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Fonds Michelet A 4783 bis (5) :

³ Je n'ai pas réussi à retrouver la petite note en question de Michelet.

l'impôt. J'aurais beaucoup de choses à vous dire de ce geste, mais l'espace me manque en paix je n'aime pas les grosses pattes...⁴

Je félicite Alfred de son examen : le voilà tout à fait délivré de son droit et libre de continuer ses études de prédilection. Veuillez lui faire mes bonnes amitiés. Je présente aussi mes respects à M. votre père et à M. Duménil et mes hommages à Mad. votre fille. Il va sans dire qu'Emma est de moitié dans tous ces souvenirs. Recevez l'expression de mon bien sincère dévouement

A. de Gérando

Je serre aussi la main à Charles⁵

A la nouvelle de la révolution française de 1848, de Gérando quitte la Hongrie et sa famille et s'installe à Paris. En prenant contact avec des républicains français, il devient ardent propagandiste de la révolution hongroise de 1848-1849. Il publie des livres, des brochures et des articles dans le *National*. On lui confie même d'importantes missions diplomatiques qui ont pour but d'établir des relations diplomatiques entre la France et la Hongrie. De Gérando tombe malade. Michelet informe sa femme de sa santé. Emma répond à Michelet dans une lettre datée du 20 octobre 1848 :⁶

« Les tristes choses que vous me dites sur la santé de M. de Gérando ne m'étonnent pas. Lorsqu'il m'a dit adieu, j'avais la certitude que les fatigues auxquelles il s'exposera, amèneront ce qui est arrivé ; aussi est-il parti à mon grand regret et seulement après nous avoir assuré que l'inaction au milieu de l'activité générale lui serait mortelle.

Le seul genre de vie qui lui convient est, à ce que je crois, une activité tout à fait indépendante d'autrui, avec la faculté absolue de se reposer des affaires chaque fois que son organisation trop irritable le demanderait. Certes, ce ne sont pas les personnes attachées à la diplomatie qui ont cette faculté. C'est pourquoi, malgré l'amour pour mon pays, je verrais avec peine M. de Gérando mêlé dans le chaos que tant de têtes inexpérimentées amènent chez nous, qui n'ont pas assez d'abnégation d'eux-mêmes pour se soumettre à une direction étrangère. Veuillez, Monsieur, je vous en conjure, user de tout votre ascendant pour retenir M. de Gérando chez vous ; je remets dans vos mains tous mes droits sur lui, que mon bonheur ne soit pour rien dans la décision que vous prenez, si même notre triste séparation devait se prolonger pour des années, n'en tenez pas compte. Des devoirs sacrés que vous comprenez, Monsieur, puisque un si beau lien vous a uni à monsieur votre respectable père, me retiennent ici ; tant que mon père sera en danger, je ne puis quitter ces liens ; mais au premier indice de sécurité je vole en France. Choisissez, je vous prie, pour M. de Gérando l'endroit qui lui convient le mieux, engagez-le d'y passer l'hiver en renonçant aux affaires. Ah ! de grâce, ne l'abandonnez pas, remplacez-lui sa famille !

⁴ En effet, la lutte pour la transformation bourgeoise de la société hongroise a été dirigée par la noblesse moyenne qui acceptait de céder quelques-uns de ses privilèges. Pourtant, l'embourgeoisement de la société, la modernisation de la production a été aussi de l'intérêt de la noblesse. Ce n'était pas un pur sacrifice, comme le pensait de Gérando et même Michelet, car sur le manuscrit de la lettre Michelet a marqué l'avant-dernier paragraphe (On parle... payer l'impôt), il a souligné les mots : *arriver aux emplois, l'impôt, 203 nobles se sont invités*. En haut de la lettre il a écrit la phrase suivante : *Le monde n'es pas mort encore !*

⁵ Charles Michelet, fils de l'historien.

⁶ Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Fonds Michelet A 4783 (1).

J'ai lu avec la plus grande douleur que vous-même, Monsieur, êtes accablé de maladie. Pourquoi, malgré tout mon zèle pour votre bien, ne serai-je jamais assez puissante pour dissiper le moindre mal qui vous obsède ? Je ne peux que vous offrir des vœux ardents pour votre bien, que Dieu conserve vos jours précieux pour la gloire de la France et le bonheur de vos amis.

Agrérez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués

Emma de Gérando Teleki

Nagy Bánya ce 20 Octob. 1848 »

Nous avons également trouvé des lettres de de Gérando, adressées à E. Noël, son ami, écrites au printemps 1849 lors de la campagne victorieuse des Hongrois contre les Autrichiens.

Paris 17 mai 1849

Le beau temps que le nôtre et qu'il fait bon de vivre ! Comprenez vous, mon ami, des gens qui ne songent qu'au repos, n'aspirent qu'au néant, et qui ne sentent pas que les générations bénies de Dieu sont celles qui luttent, qui souffrent, qui fécondent, qui créent, les générations comme la nôtre ! Inutile de vous dire combien j'aurais le désir de vous voir dans de si solennels moments. Il est si bon de se reconnaître et de se compter !... Nous souffrons de Rome et nous nous glorifions de la Hongrie, ma Hongrie ! Voilà qui enfle le cœur. Depuis l'élan de 92, je ne sache rien d'aussi beau que cela. Un jour ou l'autre je vous en parlerai.⁷

Paris 29 mai (1849)

Vous avez compris, cher ami, que ma réponse à votre première lettre a été l'article sur la guerre de Hongrie. Vous me demandiez de vous parler de Kossuth. Je l'ai fait. Seulement au moment de vous envoyer la lettre, j'ai pensé que je pouvais l'envoyer, en même temps qu'à vous, à la foule d'amis inconnus que nous avons. Voilà pourquoi j'ai imprimé ce qui d'abord n'était fait que pour vous ... J'aime à constater qu'Alfred, vous et moi, n'avons qu'un cœur. Là est notre force, là aussi est la confiance dans les destinées de notre France. Nous ne sommes pas seuls, mon cher Noël, combien de frères ignorés comptons-nous dont le cœur bat à l'unisson du nôtre ? Et ne sentons-nous pas que l'avenir est à eux, à nous, que tout ce qui nous combat aujourd'hui s'en ira bientôt en poussière ?... Je cherche la vie dans mes conversations avec Alfred et Prévault. Là est l'air que je respire, et Dieu sait que j'ai fort à faire pour ne pas périr au milieu de l'atmosphère officielle qui m'entoure : Vous avez mille fois raison de vivre en Cincinnatus ! Aujourd'hui il faut agir, avoir sur tout ce qui se passe une influence directe, pour tâcher d'empêcher le mal ou se retirer au milieu de la verdure, pour s'y retremper, se rajeunir, se fortifier par le repos et la méditation afin d'être prêt et fort à l'heure donnée... J'accepte votre prophétie à l'endroit des russes. Nous les convertirons plus que nous les battons. Ceci est admirablement senti par les Hongrois, dont ils se font les ennemis.

⁷ Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Fonds Michelet A 4783 bis (10).

⁸ Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Fonds Michelet A 4783 bis (15).

Au manifeste impérial du tzar-pontife, Kossuth a répondu par une proclamation hongroise qui est la paraphrase du couplet de la *Marseillaise* :

Épargnez ces tristes victimes...

« Ce sont vos frères, dit-il, ils viennent à nous pour chercher la lumière » rien de plus beau !

En attendant, il faut bien repousser l'invasion. C'est dans ce contact qu'on se reconnaîtra, et ce contact, tout d'abord, c'est la bataille — on a battu les russes deux fois, en Transylvanie et sur les frontières de la Galicie !

Allah kèrim ! Pourquoi la magnifique génération de la révolution de 89 s'est-elle éteinte sans voir ce consolant et divin spectacle ?

Quand il apprend que la Révolution hongroise, prise entre l'armée autrichienne et russe, est en danger, il quitte précipitamment Paris et rejoint l'armée hongroise. Après la reddition des armes à Világos (le 11 août 1849), il quitte la Hongrie et, épuisé, tombe malade en Allemagne. C'est d'Augsbourg qu'il écrit une lettre à sa sœur, dont une copie faite par Emma est conservée dans les papiers de Michelet :

Augsbourg 5 septembre 1849

Je veux seulement te rassurer sur mon compte, te dire que je ne suis ni tué ni pendu. C'est tout ce que je peux te dire de consolant, car, du reste, il n'y a partout que tristesse et désastre... Je passai 15 jours à cheval, ce qui m'a donné une santé telle que Hetzel que j'ai rencontré avant-hier ne me reconnaissait pas. Comme je n'étais pas venu pour faire le métier de partisan, je cherchai à joindre Dembinski que je connais, comme tu sais, et à l'état-major duquel je voulais m'attacher pour écrire l'histoire de cette campagne. J'étais en route pour le rejoindre quand j'ai appris que tout était fini. Tu ne sauras jamais ce qu'il y a de sanglots pour moi dans ces trois mots ! — Chacun alors a tiré de son côté, et j'ai été rejoindre mes contrebandiers qui m'ont ramené, en me faisant sortir comme ils m'avaient fait entrer... Je ne sais pas ce que je vais faire. J'ai un dégoût de la France. Je ne puis cependant aller en Hongrie, à présent nos ennemis y sont maîtres... Écris-moi à Munich, poste restante, au nom de Marguerin.⁹

Annette de Gérando s'adresse à Dumesnil qui écrit immédiatement à Michelet :

La sœur de de Gérando m'écrit que son frère est à Munich *navré*, ne pouvant rejoindre sa femme, et qu'il est si désespéré qu'il ne veut ni revenir en France ni même vous écrire. Écrivez-lui avec tout votre cœur, relevez-le en lui disant que tout n'est pas fini.¹⁰

Nous avons publié la lettre de Michelet et la réponse de de Gérando dans *Europe*. Épuisé, de Gérando meurt à Dresde en décembre 1849. Michelet, bouleversé par la nouvelle, lui consacre une partie de son premier cours au Collège de France (27 décembre 1849). Les notes de ce cours se trouvent également à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, dont je recopie ici les passages essentiels.

Circ[onstances] de l'Europe les plus graves depuis 1815

⁹ Ibid. A 4783 bis (12).

¹⁰ Ibid. A 4753 (33).

la barbarie avance... Hongrie ! It[alie] !
 La Suisse nous crie que déjà elle voit de ses
 montagnes l'avant-garde d'Attila

.....
 A la fin de juin dernier, était sur ces bancs, au milieu des miens *A. de Gérando-Barberi-Teleki* (triples)

malade, condamné... qui pouvait croire... à Raab...
 il s'est fait mettre à cheval... brûlé... drapeau.

M, du cœur !

toujours prévu, craint, désiré... l'événement
 facile à prévoir la H[ongrie] ferait, comme autrefois,
 av[ant] garde contre barbares
 mais, le voyant tel, n[ous] craignons qu'en
 un tel jour,

il ne pût...

Il avait rendu service très grand par ses 2 livres, spécial[ement]

par le second

là, n[ous] apprîmes qu'en Hongrie rév[olutions] ont des

martyrs

Combien utile d'éclairer l'Europe sur ces questions :

que la magnanimité de nos armées gagna la Hongrie

(le précipice...)

N[ous] apprîmes les sacrifices inouïs de la noblesse hongroise qui voulait
 égalité entre Slaves et Magiares égalité avec paysans... Question ignorée
 ici... Dans un seul comitat 1 300 nobles sur 1 300 paysans comme en Espagne
 sur frontières des Maures

Il avait rendu grand service, en éclairant la *presse* sur la dernière révolution —
 combattu les innombrables

mensonges...

son vrai poste était ici (v[ous] avez lu ses brillants articles dans le National)

En juin une perplexité très grande...

plus utile ici — plus glorieux là-bas — A cette vie courte, brillante eût
 manqué l'achèvement d'une mort belle

Il y alla... mais l'enterrement de son drapeau tr[icolore ?] hongrois mais
 Rome... Il était Romain par sa mère...

Trente ans, et vie très complète... Cette *gloire* singulière de *créer un anneau* entre
 France et Orient comme Mickiewicz avec Slaves (son cours vient de pa-
 raître) lui si jeune, comme Mickiewicz ! Oui, c'est une vie complète...
 quoique si tôt terminée Déplorer ? non, mais Envier... ah ! que n[ous]
 tous une telle mort !.....

En présence de ces grands événements et de ces grands poètes, *nous* que ferons-
 n[ous]

« qu'est-ce qu'une bataille perdue ? Une bat[aille] qu'on croit perdue »
 (le Mar[échal] de Saxe)

Et Montaigne : « Il est des défaites triomphantes, à l'envie des victoires, et...¹¹

¹¹ Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Fonds Michelet, Collège de France 1849. Pour l'inter-
 prétation du texte voir *Europe* N° cité, p. 195.

Un peu plus tard Michelet entreprend d'écrire un grand ouvrage de légendes modernes laïques sur les révolutions démocratiques européennes et leurs martyrs. Il veut également parler des révolutionnaires hongrois, comme il ressort clairement de sa lettre, écrite à Mickiewicz en 1850.

J'entreprends une croisade. J'emploie les loisirs qu'on me fait à écrire la *Légende des dernières révolutions* (Galicie 1846, Posen, Hongrie, Italie, Vienne, etc. en 1848). Ce n'est pas une histoire, c'est la biographie de quelques martyrs.

Je commencerai par les femmes.

J'ai plus de cœur que de science pour tout cela. Ne pourriez-vous me mettre en rapport avec *quelques jeunes gens actifs* qui m'indiqueraient les livres, les journaux et revues, m'aideraient de renseignements. A la veille des grands événements que doit attendre l'Europe, je crois faire une œuvre utile et qui mérite d'être aidée.

P. S. — La seule légende ancienne que j'ajouterai probablement, c'est celle de Kosciuszko. Veuillez m'indiquer les meilleurs livres ou me les prêter.¹²

A la préparation de la documentation de ce livre (*Les futures Légendes démocratiques du Nord*) prennent part également la veuve de de Gérando, Emma, qui s'installe à Paris et sa sœur, Blanka Teleki, restée en Hongrie. La correspondance des deux sœurs est interceptée par la police autrichienne, Blanka Teleki sera emprisonnée. Sur la demande d'Emma, Michelet lui envoie dans sa prison une lettre dont un brouillon se trouve également dans les papiers de Michelet et qui reflète fidèlement son état d'âme après le coup d'État.

(?) Septembre 1852 à Mad. Téléki

Si quelque hasard heureux fait parvenir ce mot au fonds de votre sombre prison, dites-vous, Madame, que cette nuit est la lumière de l'Europe. Elle vit du rayon qui lui vient de ses martyrs.

Les temps avancent. Tout s'éclaire. Cette horrible éclipse finit.

Ah ! madame, que mon cœur souffre pour la France en vous écrivant.

... Il le fallait — c'est la punition d'un abus de la victoire. Nous avons été 15 ans ivres des succès de la force. Il en est résulté cette idolâtrie, ce Moloch, adoré de nos pères, et qui dévore leurs enfants.

Ma longue expérience de l'histoire de ce pays m'a habitué à voir de violents et subits changements par lesquels il passe. Je ne m'étonne point de ceci, et je sais parfaitement que demain tout aura passé.¹³

Blanka Teleki, libérée de sa prison, meurt à Paris chez sa sœur en 1862, quelques années après sa libération. La presse française s'occupe également d'elle lors de son décès. Sa sœur envoie une lettre à Tanárki, secrétaire de Kossuth, à Turin où l'ancien chef de la guerre d'indépendance hongroise est en émigration :

« Les journaux français parlent très bien de la décédée. Je vous envoie ces quelques lignes que mon grand ami, Michelet a fait insérer dans *le Siècle*, *le Temps*, *l'Opinion nationale* et *la Presse*. »¹⁴

¹² Cité par Ladislav Mickiewicz : *La trilogie du Collège de France : Mickiewicz, Michelet, Quinet*. Paris 1924. Musée A. Mickiewicz, pp. 36-37.

¹³ Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Fonds Michelet A 3867/162.

¹⁴ Cette lettre, datée du 7 novembre 1862, se trouve aux Archives Nationales hongroises à Budapest. Elle m'a été aimablement communiquée par mon collègue et ami M. Kun.

Voici le texte de l'article nécrologique :

« NÉCROLOGIE. — L'illustre martyr de Hongrie, M^{lle} Téliki, si longtemps prisonnière, a fini ses souffrances. Elle a été déposée hier samedi au cimetière du Mont Parnasse. A la tête de ses nombreux amis marchait sa noble et intéressante famille (De Gérando-Téliki) et son héroïque compagne, la jeune demoiselle Clara qui, volontairement, partagea sa captivité. »¹⁵

Dans sa lettre du 27 octobre Emma remercie l'historien :

« Je vous remercie, Monsieur, des belles lignes que vous avez fait insérer dans les journaux. J'éprouve un grand regret, c'est de n'avoir pas eu le courage de vous prier de prononcer quelques paroles sur la tombe. »¹⁶

ISTVÁN FODOR

¹⁵ Il s'agit de Klára Lövei, également emprisonnée avec Blanka Teleki pour avoir voulu contribuer à la préparation des *Légendes démocratiques* de Michelet. Elle traduira plus tard en hongrois *La Mer* de Michelet.

¹⁶ Fonds Michele A 4783 (32).

Contribution à la question des relations françaises des membres de l'émigration Kossuth

LES RENCONTRES A LONDRES ENTRE LOUIS BLANC ET LES ÉMIGRÉS HONGROIS

Il nous serait difficile, dans le cadre d'un bref article, de présenter en détail les relations françaises des membres de l'émigration Kossuth ou d'en donner une analyse approfondie, bien qu'une étude complète consacrée à ce sujet soit de nature à combler une importante lacune de notre littérature spécialisée. Il y aurait là aussi matière à une tâche passionnante pour l'historien penché sur les traditions progressistes des deux nations. Nous nous contenterons ici de contribuer à compléter les connaissances que nous possédons déjà quant aux contacts entre les participants du mouvement d'indépendance nationale hongrois, émigrant du continent dans l'insulaire Grande-Bretagne et le représentant célèbre du socialisme petit-bourgeois français, le grand historiographe Louis Blanc. Nous ne pouvons entreprendre, dans ces pages, de faire connaître les aspects hongrois des écrits et de l'héritage épistolaire de Louis Blanc ; c'est la liste de ses amis hongrois émigrés que nous tenterons d'établir en y associant la communication de trois documents. L'original des deux premières lettres écrites par Louis Blanc à Sebő Vukovics se trouve dans le legs Vukovics des Archives Nationales. Le troisième texte, également rédigé par Louis Blanc, est conservé dans l'analecte Pulszky, du Fonds des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale Széchényi.

*

L'activité publique et historique de Louis Blanc était déjà connue des lecteurs hongrois au cours de la décennie précédant le « printemps des peuples ». Pál Pándi notamment s'est intéressé dans les détails à la question de savoir quel rôle les travaux d'un Louis Blanc se fondant sur un socialisme petit-bourgeois ont pu jouer dans la formation de la conscience de Sándor Petőfi et des « jeunes de mars ». Le nom de l'historiographe français fut connu aussi des couches les plus cultivées de la moyenne noblesse libérale qui devait constituer plus tard le contingent le plus important de l'émigration Kossuth.

Quant aux relations hongroises de Louis Blanc, postérieures à la défaite de la guerre d'Indépendance, elles furent déterminées surtout par le fait que les réfugiés hongrois, arrivant à Londres dès 1849 par vagues successives, ne constituèrent jamais un ensemble cohérent et fermé, nous ne pouvons donc affirmer que l'émigration Kossuth en tant que telle aurait maintenu de bons contacts

avec Louis Blanc. Et bien que le théoricien français ait assisté aux funérailles du baron Ferenc Kemény, témoignant ainsi de sa sympathie pour toute la colonie hongroise de Londres, il paraît qu'entre 1850 et 1852 il n'eut de contacts véritablement politiques qu'avec les représentants de l'aile gauche de l'émigration. Prenons-en pour preuve, par exemple, la réunion « chartiste », consacrée le 11 février 1851 à la mémoire de Joseph Bem, à laquelle participèrent, du côté français, Louis Blanc et ses adeptes et, du côté hongrois, Ernő Simonyi, János Xantus et Dániel Kászonyi, connus pour leurs idées démocratiques et constituant pour Kossuth une sorte d'opposition de gauche, à la fois très rapprochée des émigrés socialistes polonais et du groupe allemand de Willich-Schapper.

Plus tard, après l'arrivée de Kossuth en Angleterre, une partie de ce groupe de Hongrois émigrés sympathisant avec Louis Blanc s'effrita ; les uns, pourchassés par les soucis pécuniaires, furent contraints de prendre le chemin de l'Amérique et les autres, par la suite, réduisirent, quant à la vie publique, leur activité. Pour près d'une décennie encore l'activité de la communauté hongroise d'Angleterre fut marquée par le triomphal voyage de Lajos Kossuth dans le pays insulaire et par son séjour prolongé sur ce sol.

L'ex-gouverneur lui-même voulait éviter, de façon visible, tout rapport de caractère politique avec Louis Blanc et les disciples qui l'entouraient. La raison en était que, sous l'influence de G. Mazzini, il choisit alors pour allié le représentant de l'aile modérée de l'émigration française, Alexandre-Auguste Ledru-Rollin. De sorte que de 1853 à 1855, ce fut le « triumvirat » constitué à l'exclusion de Louis Blanc qui, aux yeux de l'opinion publique européenne, tant officielle qu'oppositionnelle, incarna l'état-major unifié de l'émigration en Angleterre. L'alliance Kossuth—Ledru-Rollin n'a pas signifié pour autant que les membres de son entourage politique plus proche ou du cercle de ses amis aient pris une attitude *a priori* réservée à l'égard de l'émigré français de grande renommée. La situation des émigrés dans la société suffisait à elle seule à déterminer la proximité, l'identité parfois même, de leurs sphères de relations et de contacts. Dans les salons des réfugiés plus connus, tels Alexandre Herzen, ou dans les salles de lecture du British Museum, Louis Blanc pouvait rencontrer chaque jour Márton Dióssy, Jácint Rónay, Dániel Ihász, Gergely Bethlen, qui vivaient dans la capitale anglaise, ou Zsigmond Thaly et Sándor Teleki, séjournant à Londres pour un temps plus ou moins long. Au début des années 1850, une amitié plus étroite s'était nouée entre lui-même et l'une des personnalités les plus marquantes de l'émigration Kossuth, Sebő Vukovics.

Vukovics qui, au cours de la guerre d'Indépendance hongroise, avait pris des mesures vigoureuses, en tant que sous-préfet du comitat de Temes, contre les insurgés serbes du Sud de la Hongrie jouant le rôle de contre-révolutionnaires, et s'attira pour cela l'approbation des organes gouvernementaux, entra le 14 avril 1849 comme ministre de la justice dans le cabinet indépendant hongrois, formé par Bertalan Szemere, et dont il fut l'un des membres les plus actifs jusqu'aux jours de la défaite de Világos. Quand l'armée de Görgey eut déposé les armes, il cherche refuge sur les domaines de la famille Vlačay, d'origine serbe ; c'est là qu'il entreprit d'écrire ses Mémoires. Ayant réussi à

s'enfuir du pays, il vécut d'abord à Paris jusqu'en 1852, puis à Londres de 1852 à 1869. Encore que, grâce à sa parfaite connaissance de l'anglais et à ses relations étendues, il n'ait pu s'y sentir isolé, il n'en est pas moins resté, jusqu'à la fin de ses jours, un patriote inébranlable et un représentant des Hongrois ayant trouvé refuge en Angleterre.

Il s'ensuit directement de ce qui précède que Louis Blanc, défendant un socialisme petit-bourgeois et Sebő Vukovics poursuivant, même en émigration, une politique basée sur des principes nationaux, et abordant aussi sous cet aspect les changements de la structure politique anglaise, ne se sont pas alliés à partir d'une plate-forme commune quant aux vues sociales. Les deux lettres en langue anglaise publiées ci-dessous témoignent cependant de ce qu'ils suivaient tous deux de très près les manifestations coordonnées des émigrés contre la réaction internationale et qu'ils s'efforçaient d'accorder leurs vues lorsque, dans certains cas, les actions des réfugiés provoquaient des difficultés et dissensions.

L'un de ces cas se produisit à la suite d'un malentendu ayant pour point de départ l'organisation, pour le 29 novembre 1854, d'un meeting de protestation, malentendu qui contribua grandement à une polarisation intense à l'intérieur du camp des réfugiés de Londres. La grande manifestation eut lieu au beau milieu de la guerre de Crimée et ses organisateurs, le président de la Centralisation Démocratique Polonaise, S. Worcell, ainsi que la direction de la société anglaise s'efforcèrent de lui prêter un aspect aussi « salonnard » que possible. Ils voulaient esquiver par là les attaques de la presse conservatrice, ayant d'autre part pour objectif de pousser les puissances occidentales en guerre avec la Russie du Tzar à fournir une aide plus efficace aux mouvements de libération nationale polonais, hongrois et italien. Le discours de Kossuth, prononcé devant un auditoire très nombreux et contenant une critique virulente contre la politique de l'Angleterre et de la France s'opposant aux mouvements de libération nationale, n'a pas paru répondre aux espoirs des organisateurs du meeting.

Les lettres en question portent une date antérieure à ce meeting. Elles ne traitent donc pas des événements qui s'y sont déroulés mais seulement de leurs antécédents. En effet, le comité de préparation, voulant écarter autant que possible les hommes politiques émigrés de la liste des orateurs éventuels, se garda pendant un certain temps de fournir des données précises sur les circonstances de l'organisation du meeting. C'est ainsi que Sebő Vukovics faisant partie de l'entourage immédiat de Kossuth et qui jouait un rôle important dans la communauté hongroise de Londres n'a pu, lui non plus, obtenir pendant longtemps d'informations de sources sûres quant à la manifestation la plus importante des émigrés pour l'année 1854.

Il est intéressant de remarquer que Vukovics s'est adressé précisément à Louis Blanc qui, selon toute vraisemblance, ne fut pas non plus informé par le comité de préparation des objectifs et des conditions du meeting à organiser. Les lettres de l'homme politique français envoyées en réponse à Sebő Vukovics semblent aussi laconique que substantielles. Il est aisé à comprendre qu'elles s'abstiennent d'exprimer une opinion car la manifestation fut, pour l'essentiel,

l'œuvre du Comité central démocratique européen qui rassemblait les émigrés français républicains du groupe Ledru-Rollin, et rivalisait ainsi avec la Communauté dirigée précisément par lui.

« Dear Sir,

I have absolutely nothing to do with the management of the meeting you speak of. Nor did I receive any invitation. So I cannot give you the information you desire.

Sincerely yours,

Louis Blanc

28, 9, 1854

Et l'autre lettre :

6 o'clock

My dear Sir,

I just receive a ticket this shaped:—

St Martins Hall, Long Acre

a public meeting

will be held

on Wednesday evening Nov. 29th

at half past seven P.M.

Sir Josua Walmsley, M.P.

In the chair

M. Kossuth will address the meeting.

Platform ticket 25.6 d

This is the only information I can give you at present.

Cordially yours

Louis Blanc

Dès 1849, une autre figure marquante de l'émigration Kossuth, Ferenc Pulszky, entra également dans le cercle amical de Louis Blanc. Pulszky, publiciste aussi bien connu de l'Angleterre que du Nouveau-Monde, avait déjà lu dans sa jeunesse les œuvres de l'historiographe français ; « Nous avons fait connaissance avec Mérimée, Garland, Sandeau et A. de Vigny, mais nous en avons étudié aussi de plus sérieux, de Nizard à Louis Blanc. »

Dans les années 1840, les écrits du jeune Pulszky, notamment ses œuvres consacrées à l'histoire, à des thèmes archéologiques ou à la question nationale, ont vu le jour dans plusieurs organes de presse hongrois, autrichiens ou allemands. Pendant les premiers mois de la guerre d'indépendance, il a représenté à Vienne le gouvernement Batthyány, puis dès janvier 1849, il fut, aux côtés de László Teleki, chargé à Paris et à Londres de missions diplomatiques. Les objectifs de la politique hongroise en matière de politique étrangère correspondaient alors à l'obtention de la reconnaissance et du soutien des gouvernements européens officiels. Lors de son séjour en France et en Angleterre, Pulszky évitait donc de se mettre en contact plus étroit avec des républicains « rouges ». Il est intéressant de noter que parmi les membres de la colonie

française se constituant à Londres, Pulszky n'ait fait connaissance qu'avec le seul Louis Blanc : « j'ai retrouvé en lui l'auteur plein d'esprit de *l'Histoire de dix ans* et je l'ai souvent rencontré dans les salles de lecteurs du British Museum où il était plongé dans l'histoire de la première révolution française » — comme l'évoquera plus tard Pulszky dans ses Mémoires, en se rappelant la période initiale de leur amitié.

La lettre de Louis Blanc que nous transcrivons ici et qui fut l'objet de certaines allusions dans la monographie de l'historien bourgeois hongrois Henrik Marczali, consacrée à Pulszky, témoigne que l'historiographe français considérait Pulszky comme une autorité scientifique sérieuse dans le domaine de l'archéologie et de la numismatique. D'autres sources aussi sont connues, capables de fournir de précieux éléments permettant de reconstruire les rapports *politiques* existant entre Pulszky et Louis Blanc.

Parmi les facteurs importants dans le système des relations entre les deux hommes politiques, facteurs que les chercheurs n'ont malheureusement pas pris jusqu'ici en considération, se trouvent, en tant que points de contact essentiels, la franc-maçonnerie et l'anti-cléricalisme. Des contributions à ce sujet sont fournies par les lettres rédigées par l'homme politique hongrois ou adressées à lui et conservées dans le legs Pulszky de la Bibliothèque Nationale Széchényi, ainsi que par le journal tenu en langue allemande par sa femme et les notes de mémoire de Gyula Tanárky qui appartient pendant longtemps à l'entourage le plus proche de Kossuth et de Pulszky, notes publiées seulement en partie. C'est à partir de fragments de phrases et d'allusions éparpillées à maints endroits qu'il est possible de reconstituer une image authentique des relations entre les deux hommes politiques.

Il est à noter que lorsque Ferenc Pulszky, s'étant établi en Italie dans les années 1860, envoya l'un de ses fils à Londres pour y faire des études, il lui recommanda d'acquérir l'amitié de l'Allemand G. Kinkel, du Russe Alexandre Herzen et du Français Louis Blanc. Les lettres illustrant les entretiens ayant eu lieu à Londres entre les deux hommes, lettres traitant, cette fois, non de discussions théoriques mais d'une mise au point des questions de politique actuelle, ne nous ont pas été conservées. Le texte que nous citons ci-dessous pourrait se ranger dans la catégorie qui — d'après Léo A. Loubère, chercheur américain de la vie de Louis Blanc — est dominante dans le legs épistolaire de l'homme politique français.

13, Georges St. Partuian sq.
Londres, le 3 juillet 1856

Mon cher monsieur Pulszky,

permettez-moi de vous présenter et de vous recommander un de mes compatriotes, Mr. Marchal de Lunéville, qui a rapporté de voyages lointains de très précieux objets de curiosité dont il désirerait ici trouver le placement. Comme vous êtes de tous les hommes que je connais à Londres, celui qui est le mieux en état d'apprécier la valeur de ces choses, j'ai naturellement songé à vous. Peut-être pourriez-vous mettre Mr. Marchal de Lunéville en rapport avec des personnes qu'il lui serait agréable ou utile de connaître.

votre tout dévoué,

Louis Blanc

Mes compliments respectueux et affectueux à madame Pulszky, je vous prie. Mon frère arrive, il s'empressera d'aller vous voir.

*

Pour conclure, il nous paraît utile de donner un résumé de ce qui précède sur les rapports que Louis Blanc entretenait avec l'émigration hongroise. Les bases de ces contacts se caractérisaient dès le stade initial — sans tenir compte de l'alliance éphémère avec le groupe de Simonyi—Xantus — non par une plate-forme idéologique et sociale commune mais plutôt par des prises de position identiques contre le conservatisme et le despotisme. Il est vrai que les frères Perczel, vivant près de V. Hugo dans l'île de Jersey, Sándor Teleki s'enthousiasmant dans ses écrits publiés dans l'« HOMME » pour l'idée d'une République mondiale, et Cézár Mednyánszky qui devait connaître une mort prématurée sympathisèrent pendant un certain temps avec la conception du monde d'un socialisme petit-bourgeois représenté par Louis Blanc, mais pour aucun d'eux l'influence de tout ceci ne s'est avérée durable.

Les rapports personnels cordiaux liant certains personnages connus de l'émigration Kossuth, tels Ferenc Pulszky, Sebő Vukovics, György Klapka, ne se révélèrent pas suffisamment efficaces pour assurer une collaboration régulière, une alliance entre les républicains français et le groupe des réfugiés hongrois, en tant que corps organique et constituant une unité.

Après la formation du triumvirat Kossuth—Mazzini—Ledru-Rollin, Louis Blanc lui-même a engagé la discussion avec les membres de ce triumvirat, pris séparément ou dans leur ensemble. Il en fut ainsi, par exemple lorsque Lajos Kossuth, Giuseppe Mazzini et A. Ledru-Rollin publièrent sous le titre *Aux républicains*, au mois de septembre 1855, un manifeste dans l'« HOMME », journal de la « démocratie universelle » de l'île de Jersey, dans lequel, s'étant rendu compte de l'imminence de la fin de la guerre de Crimée, ils invitaient les nations européennes opprimées, et en particulier les Polonais, à déclencher de nouvelles actions révolutionnaires. Louis Blanc, fustigeant le point de vue abstrait et dépourvu de tout programme d'action des auteurs, publia une réponse virulente d'abord dans les colonnes du même périodique, puis sous forme d'une brochure en langue anglaise.

La discussion mentionnée, qui constituerait par elle-même un sujet dont l'étude approfondie ne manquerait pas d'intérêt, rendit définitivement impossible toute approche politique entre Kossuth et Louis Blanc, éveillant par ailleurs de la sympathie pour Louis Blanc dans l'aile de l'émigration hongroise opposée à Kossuth. Quant à l'accueil que l'historiographe français a connu en Hongrie de la part du public dans les années suivantes, nous pouvons nous apercevoir que dès 1850 son nom disparaît presque entièrement des pages des

publications populaires. Ce n'est que vers la fin des années 1860 qu'on le redécouvrira, à un moment où le mouvement ouvrier hongrois organisé commence à prendre son essor.

MIKLÓS KUN

BIBLIOGRAPHIE

- M. Nagy : *Az 1848-1899-es emigráció memoire irodalma* (Les documents littéraires concernant l'émigration entre 1848-1899). Budapest, 1936.
- E. Waldapfel : *A független magyar külpolitika 1848-1849* (La politique étrangère indépendante de la Hongrie, 1848-1849). Budapest, 1962.
- C. Mednyánszky : *Emlékezései és vallomásai az emigrációból* (Ses Mémoires et Confessions de l'émigration). Budapest, 1930.
- L. Blanc : *Observations sur une récente brochure de Kossuth*. L. Rollin et Mazzini, Londres, 1855.
- E. Renard : *Bibliographie relative à Louis Blanc*. Toulouse, 1922.
- A. Loubère : *Louis Blanc, his life and his contribution to the rise of French Jacobin-socialism*. Buffalo, 1961.
- F. Pulszky : *Életem és korom, I-IV*. (Ma vie et mon époque, I-IV). Budapest, 1879-1882.
- B. Szemere : *Összegyűjtött munkái, I-IV*. (Œuvres complètes I-IV). Pest, 1869-1871.
- Gy. Tanárky : *A Kossuth-emigráció szolgálatában* (Au service de l'émigration Kossuth). Budapest, 1961.
- S. Vukovics : *Mémoires*. Imprimés par Ferencz Bessenyei. Budapest, 1894.
- P. Pándi : *Kísértetjárás Magyarországon* (Le spectre qui hante la Hongrie). Budapest, 1972.



Les proscrits de la Commune en Hongrie Un chapitre inconnu des relations franco-hongroises

Lors du centenaire de la Commune de Paris, nous avons abondamment fêté cet événement : des dizaines de livres, d'études et de nombreux articles parurent ; des expositions et des commémorations furent organisées. Bien entendu, tous ces rappels n'ont point omis de mentionner la participation d'illustres Hongrois à la révolution de 1871, surtout en ce qui concerne la prestigieuse figure de Frankel, délégué au Commerce, et le commandant d'artillerie Györök qui participa à la défense du fort d'Issy et fut deux fois condamné à mort. Cependant, habitués au fait historique que, durant les siècles passés, la France se trouvait presque toujours plus avancée sur le chemin du progrès et que le courant de l'émigration se dirigeait en général vers la France, nous avons oublié le phénomène inverse, c'est-à-dire l'arrivée des émigrés français dans notre pays. A vrai dire, qui eût cru que les communards eussent échoué, outre les pays solidement libéraux comme l'Angleterre, la Belgique ou la Suisse, dans cette Hongrie à peine remise de la glorieuse, mais terrible aventure de la Révolution de 1848 et de son tragique écrasement en 1849, pays où, après le Compromis de 1867, le pouvoir se trouva entre les mains de gros propriétaires fonciers (73 p. 100 des députés en 1875) et des représentants du grand capital ? L'histoire est cependant pleine de paradoxes et d'imprévus : dans ce pays encore semi-féodal où les autorités paralysaient l'action des premiers syndicats et intentaient des procès contre les dirigeants teintés de marxisme de l'*Association ouvrière générale*, les quelques réfugiés de la Commune jouissaient d'une grande liberté — à condition toutefois de ne pas se mêler au mouvement ouvrier local. Il faut cependant considérer le contexte historique et psychologique : durant la guerre franco-prussienne, la Hongrie fut unanime à prendre parti pour la France, et, en 1871, la Hongrie fut la seule nation d'Europe à protester contre le traité de Francfort. Cette sympathie ardemment francophile engloba les aristocrates libéraux, les poètes radicaux et s'étendit, bien sûr, également aux ouvriers socialistes aussitôt que le peuple français eut signifié son congé à Badinguet. Plus tard, après la proclamation de la Commune, les ouvriers organisèrent manifestations sur manifestations pour se solidariser avec leurs frères parisiens.

Malgré cette vive sympathie, les communards les plus en vue ne se réfugièrent pas en Hongrie, et ceux qui le firent parmi les moins illustres n'y vinrent que dans des circonstances particulières que nous allons examiner. Mais voyons

d'abord de qui il s'agit ! Nous ne comptons pas parmi eux ceux qui ne s'y établirent pas, comme Élisée Reclus, bien que son séjour ait duré plusieurs mois. Ce grand géographe fut très lié à Antonine de Gérando dès 1861 et rendit visite à Kossuth lui-même à Turin. Savant puritain et anarchiste résolu, auteur d'une gigantesque *Géographie universelle*, il se chercha asile en Suisse d'où il se rendit en 1873 en Transylvanie, accueilli par Attila de Gérando et la famille des comtes Teleki, profondément francophile et amie de Michelet. Reclus connu vraiment une situation paradoxale en Hongrie car l'Académie des Sciences, cette citadelle de l'esprit conservateur, fit une louable exception en sa faveur en l'élisant parmi ses membres en 1881.

I Auguste Rogeard

AVANT LA HONGRIE

Il y eut cependant quelques combattants de la Commune qui s'établirent en Hongrie pour de longues années. La figure la plus intéressante parmi ceux-ci est, à n'en pas douter, Louis-Auguste Rogeard qui, bien que défrayant la chronique européenne pendant le Second Empire, est maintenant presque complètement oublié, en France comme en Hongrie. Rares sont les ouvrages historiques ou les dictionnaires biographiques qui lui consacrent quelques lignes, et encore plus rares les publications qui évoquent son long séjour en Hongrie...

Le personnage est pourtant haut en relief et pourrait fort bien figurer dans un roman hugolien plein de rebondissements romantiques ; il est même quelque peu étonnant que notre Jókai ne l'eût point choisi pour héros... Mais voyons les faits ! Rogeard, issu du mariage de Pierre-Augustin Rogeard et de Marie-Eulalie Quevanna, naquit le 25 avril 1820 à Chartres. Diplômé de l'École Normale Supérieure de Paris, docteur ès lettres, il devint professeur de lycée et changea fort souvent d'affectation au cours de cette carrière. Cela était dû certainement à son esprit critique et à son tempérament rebelle à toute discipline. Professant, en 1842, à Obernai, il fut bientôt congédié pour s'être refusé à assister à la messe. Mis en congé pour six mois, nous le retrouvons aux collèges de Libourne, puis de Blaye où il enseigne la grammaire et la rhétorique. De 1846 à 1848, il travaille à Angoulême, et ce véritable Tour de France finit à Paris où il participe aux mouvements républicains, ce qui lui vaut, bien entendu, d'être renvoyé derechef en province : il enseigne d'abord à Brive-la-Gaillarde, puis au lycée de Pau (mais il n'eut point l'honneur d'y avoir pour élève un certain Isidore Ducasse qui n'y arriva qu'une dizaine d'années après...) d'où il est congédié définitivement après le Deux Décembre, car, bien sûr, il refuse de prêter serment à l'usurpateur.

Après avoir été ainsi congédié, cet homme hostile à tout embrigadement n'eut jamais d'emploi fixe et dut se contenter d'expédients. Il donna d'abord

des leçons à Paris, puis il traversa la Manche et fut précepteur durant quelques mois dans le comté de Kent. Revenu à Paris, il végète comme « professeur libre », mais est de plus en plus accaparé par une passionnante activité politique. Il met sa vaste culture, sa grande érudition et son tempérament bouillonnant au service de l'opposition dont les leaders spirituels sont Paul-Louis Courier, Béranger, Louis Blanc et Proudhon. Il publie son premier pamphlet intitulé *Le deux décembre et la morale* (Paris, 1852 ; Francfort, 1866). Ce libelle abonde en formules cinglantes, dignes parfois d'un Saint-Just : « Le crime du deux Décembre est un monstre dont l'armée et la police sont les deux jambes » ou « M. Bonaparte avait tué la jeune république dont il était le tuteur et forcé le trésor dont il était le gardien ». En 1863, il édite une nouvelle brochure intitulée *Abstention* dans laquelle il appelle les Français, sur un ton venimeux et passionné, à ne pas participer aux élections qui constituent, à son avis, un leurre. Outre la politique proprement dite, il s'occupe aussi de littérature. En 1855, il publie dans l'éphémère revue *Avenir* un article théorique dans lequel il préconise l'engagement de l'artiste : « La littérature est l'art de faire aimer la vérité par le charme du style, elle donne une âme, un esprit aux idées abstraites et nues que fournit la science. » (*Avenir*, 17 août 1855.) Tout en soulignant la prédominance du contenu, il fait observer que le message ne peut toucher son but sans le style qui est « une condition de force et de durée » pour les idées. Il publie d'autres articles violents dans les petites revues de ce Quartier Latin où l'effervescence estudiantine et l'esprit contestataire règnent de plus en plus fort. Il attaque le *Dictionnaire* de Bouillet dans *La Jeunesse* (6 juillet 1861) ; il fustige, dans *Le Travail* (22 décembre 1861), ceux qui, en vieillissant, abandonnent leur esprit révolutionnaire ; il tonitruie, dans le même organe (22 février 1862), contre « l'Esprit mystique » qui glisse de l'astronomie à l'astrologie, de la chimie à l'alchimie. Il donne trois articles à la revue *Réforme littéraire* où il ne ménage guère ni About ni Sainte-Beuve reprochant à ce dernier d'avoir parlé favorablement de Catherine II. Toujours en cette année 1862, il propose, dans un article intitulé *Projet d'un congrès universel des sciences morales (Réforme littéraire, 27 juillet et 17 août)*, le rassemblement des hommes de sciences et d'avenir.

En 1864 commence l'aventure la plus foudroyante de Rogeard : il lance une revue, intitulée *La Rive Gauche*, organe farouchement républicain et socialiste, rédigé par Charles Longuet qui y publie la traduction des statuts de l'Internationale, rédigés en anglais par Marx dont il épousera la fille en 1872. Rogeard devient le principal collaborateur de la revue, où paraissent également des articles de Paul Lafargue, y déployant une activité intrépide, publiant des articles philosophiques, sociaux et politiques adressés surtout aux étudiants français et étrangers. La revue ne dure que 18 mois (y compris les derniers numéros paraissant en Belgique), mais s'illustre à jamais par une série d'articles intitulée *Les propos de Labiénus* où, sous couvert de latinité, Rogeard fustige le despotisme impérial. Ces articles, publiés aussitôt en brochure (1865), puis traduits en plusieurs langues, réédités sans cesse et dont le tirage total devait atteindre 800 000, constituent une véhémement réplique à l'*Histoire de Jules César* de Napoléon III. Le porte-parole de Rogeard est Titus Labiénus, lieute-

nant de César, qui, affirme notre brillant polémiste, « avait (...) un goût bizarre, inexplicable : il aimait la liberté ». La pseudo-histoire de Rogeard abonde en formules incisives et propos acerbes. Malgré la présentation fictive (Rogeard prétendait qu'il s'agissait d'un manuscrit retrouvé de Labiénus), personne ne fut dupe ; tous les lecteurs reconnurent, sous les noms romains, les personnages détestés de l'Empire : Auguste n'était autre que Badinguet, Varius le duc de Morny et Licinius le général Bazaine. L'empereur lui-même, ne mesurant pas d'abord l'ampleur de l'affaire, voulait traiter avec le journaliste, mais la police commença son enquête, saisit les lettres de félicitations adressées à l'auteur et, finalement, Napoléon ordonna l'arrestation de Rogeard. Celui-ci réussit à partir à temps pour Bruxelles. Ainsi commença sa vie erratique qui le conduisit de ville en ville et de pays en pays. Condamné en France par contumace à cinq ans de prison, il quitta la Belgique, se réfugia au Luxembourg, puis à Londres. En 1866, il publia à Francfort l'*Histoire d'une brochure* où il avoue : « Ce succès extraordinaire, démesuré, a étonné tout le monde, mais personne plus que moi, si ce n'est l'empereur... Grâce à lui, le cri de justice que j'ai poussé à Paris, a retenti dans les 2 mondes et les échos des 2 continents l'ont renvoyé dans toutes les langues. »

Il publia diverses autres brochures pendant cette première émigration à Bruxelles et à Francfort. Deux furent consacrées aux questions électorales de 1869, une troisième (*Le Plébiscite impérial*) parut déjà à Paris en 1870 et sonnait le glas de l'Empire aux abois. Signalons que le fougueux pamphlétaire taquinait aussi le luth et publia en 1865 un recueil de vers à Bruxelles : *Pauvre France*. Les dix-sept poésies que l'on y lit ne diffèrent guère de ses articles acrimonieux, sinon, bien entendu, par la rime. Notre poète s'y inspire à n'en pas douter de l'illustre précédent des *Châtiments*, mais n'atteint guère à la majesté blessée et à l'indignation altière de Victor Hugo ; toutefois, il y témoigne de certaines vertus lyriques non négligeables, et ses apostrophes tantôt acerbes, tantôt bougonnes, ne manquent pas de grandeur, bien que parfois il ne plane guère plus haut que les chansonniers de Montmartre :

..... Paris qui fut le Capitole
De la Démocratie en est la nécropole.

Après cinq ans d'exil durant lesquels, outre les villes et pays mentionnés, il séjourna à Madrid et en Suisse, il rentre en février 1870 sur la rive gauche où les étudiants chantent son poème intitulé *Le Lion du Quartier Latin* :

L'étudiant à l'avant-garde
Qui conduit au feu l'ouvrier
Il n'a pas perdu la cocarde
de Juillet et de Février...

Ayant fait la connaissance de Blanqui, de Pyat et de Flourens à Bruxelles, rentré à Paris, il intervient — selon le témoignage de Jules Vallès dans *Jacques Vingtras* — fin août auprès de Michelet afin que celui-ci rédige une lettre ouverte

Ervely Des Nagy Mlcs, Kerdv-Lona
chez André Kémi-Miska.

Jude à Gygyre 79

Chère Madame,

Dés vous la? et que devenez-vous? moi

je commence à devenir réservé et à me

demander quand et comment je mourrai

une chose inconnue survenant et je n'ai pu écrire

jamais une lettre de la? je n'ai pu écrire

à Kémi, c'est et la France et je ne vois

que arriver de tous les côtés.

Il y en a beaucoup de peine à publier, mais

je n'ai pu écrire en brochure, je ne communique

plus rien à Kémi, ce qui m'a fait donner

peine. Il y a des protestations et des

à Londres et à Genève, maintenant c'est la

liste des articles qui faudrait publier.

Le fait est?

Je me demande si faire à son propre honneur, et

avoir de l'honneur en même temps que avoir

un élève de Hegel pour sonner le grand

je commence à voir quelques choses de l'autre dans

cette note. mes projets, que je ne dois en donner de

la tête, j'ai dit tout cela à son espérance pour donner

encore, mais tout ce temps on dit que de Hegel et de

pour proposer une grande de France et pour les

propos de Hegel, j'ai dit de France et pour les

à mes engagements, c'est pour cela que l'on

aurait pu gagner. Le plus bel épisode avec

empire de la France, de la France, de la France

Je n'ai pu dire, Madame, de la France, de la France

de la France, de la France, de la France

de la France, de la France, de la France

de la France, de la France, de la France

de la France, de la France, de la France

de la France, de la France, de la France

de la France, de la France, de la France

de la France, de la France, de la France

de la France, de la France, de la France

France et qui... amitez, ont toujours en
honneur. De votre famille et de vos amis communs
et de votre pays. De tout ce qui est bon.

A. Appert



Portrait de V-M. Tinayre.

◁ Lettre de Rogeard à V-M. Tinayre. Dés, 1879.

Kassau (Hongrie) 23 juillet 1877.

(Epigraphe)

La calomnie

Chapitre premier.

Un mot sur le contour de cette histoire

Pour ceux qui ne sont pas d'ici, je dirai qu'il n'était pas des plus savants, le père Jeandron, quoiqu'il fut depuis 1820, il fut maître d'école à St Babel. C'est à peine s'il pouvait distinguer un nom d'avec un verbe, mais, s'il lisait, les personnes et les choses semblaient sortir de son livre. Son écriture était si régulière, si nette, si bien formée qu'on la pouvait lire comme une imprimée. Il savait faire les quatre règles à la plume, mais il n'y avait pas de compte dont il ne pût venir à bout, de tête, et qu'il n'enseignât à ses élèves. Il savait que l'encre, le papier, le crayon ou la

Une page de la nouvelle de V-M. Tinayre, écrite à Kassa (aujourd'hui Košice, Tchécoslovaquie), 1877.

Marcelle Tinayre = Sœur Victoire Tinayre
in B. Tinayre

! était enragée et certainement fatiguée. Blessé à l'entrechat
par ~~l'ennemi~~^{une} balle prussienne, il ignorait ce qu'était devenue
la femme et se rendait à Paris pour la chercher - et pour
tomber sans jugement sous les balles françaises. Il n'a
même pas le temps même pas d'acte de décès. Après vingt-
sept ans la loi ironique le déclare absent.

J'ai entendu souvent raconter à ma belle-mère, avec une
pathétique simplicité, comment l'air sang-froid, la fermeté
emmenent ~~les~~ les juges du conseil de guerre et par quel mira-
-cle elle se retrouva, seule, sans gîte, sans argent, à travers Paris
en feu. Une bonne âme la recueillit. On lui procura un pass-
-port au nom d'une dame Lissine et elle put s'échapper, se re-
-fugier à Genève où la retrouvèrent ses enfants. A force d'é-
-nergie elle parvint à vivre, tour à tour couturière, professeur,
écrivain. De Genève, elle partit en Hongrie et revint en France
après l'amnistie, son fils dit à au prix de quels efforts ~~elle~~
~~elle parvint à élever cinq enfants. Elle~~
~~prévenait pourtant et les fils~~
~~deux enfants de son mari~~ ^{font toujours} lui
mes dans le monde des arts.

L'âge ^{avait} assagi son âme sans la refroidir. Principale di-
-rectrice de l'école des enfants assistés, rue Dufferin-Rochereau
Mme Victoire Tinayre consacra ses dernières années à cette
bonne tâche, mais elle ne se désintéressa point de l'évo-
lution sociale et particulièrement de l'évolution féministe.

Marcelle Tinayre sur sa belle-mère (V-M. Tinayre).

Consulat Général
DE FRANCE
au Japon

Indurat, le 24. Juillet
1879

Madame,

Je suis chargé par M.
Lévesque de vous faire savoir
qu'aucune mesure de grâce
n'étant encore intervenue

Madame Paul Tinayre, né Guerin,
Prestige, N° 104
Rue de Valenciennes
Paris

en votre faveur, le Ministre
de l'Intérieur ne peut donner
suite à la demande que vous
m'avez adressée de séjourner
tout mois en France

Mme Legrand, Madame

~~me je ne puis, conformément
à l'avis qui m'a été transmis
me procurer plus favorable~~

Le Directeur des affaires de l'Intérieur
M. de la Roche-Beaucourt

Paul Tinayre

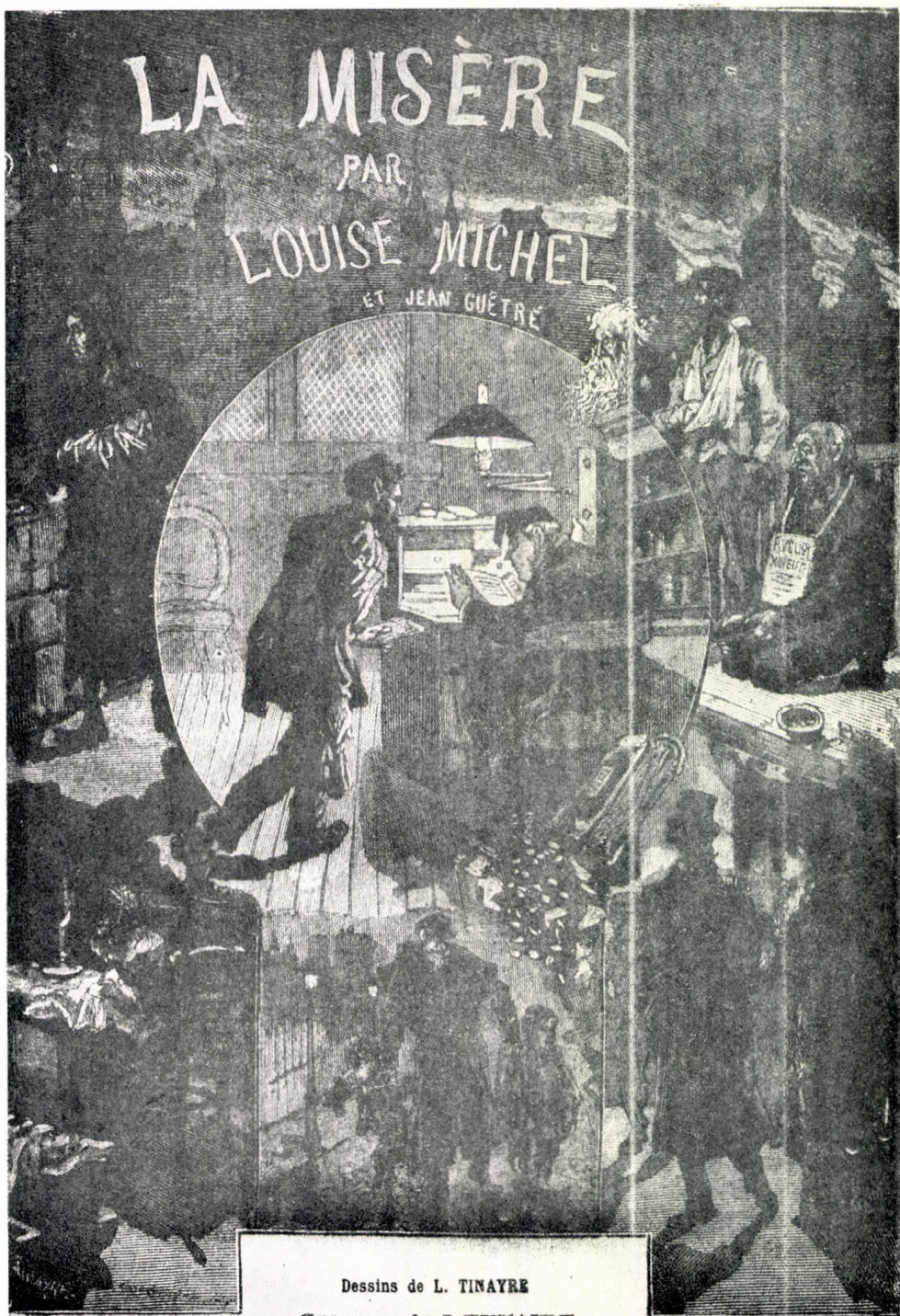
Refus de grâce de V-M. Tinayre, 1879.

LA MISÈRE

PAR

LOUISE MICHEL

ET JEAN GUÉTRÉ



Dessins de L. TINAYRE

Gravures de J. TYNAIRE

Librairie républicaine, 78, Boulevard Saint-Michel, Paris.

en faveur d'Eudes et de Briteau condamnés à mort à la suite du coup de main de La Villette. Il participe après le 4 septembre à la lutte contre les séqueles de l'Empire, devient artilleur pendant le siège et déploie une activité frénétique de journaliste. Il collabore au quotidien *Le Combat* de Pyat. Ce dernier était rentré dès 1869 après avoir essayé de prendre le contrôle de l'*Internationale*. Rogeard continue de travailler avec lui au *Vengeur*, fondé le 3 février 1871. Ce journal devint l'un des organes les plus populaires de la Commune et Rogeard fut nommé son rédacteur en chef. C'est ici qu'il salua le 30 mars avec exaltation la Commune. Il fut ensuite l'un des rédacteurs du quotidien *La Commune* parue à partir du 20 mars et animée par Millièrè, fusillé sur les marches du Panthéon le 26 mai. Rogeard, élu au Conseil de la Commune dans le VI^e arrondissement, n'accepta pas son mandat trouvant le nombre de voix obtenues insuffisant. Ces scrupules montrent l'intégrité susceptible de notre personnage...

Durant la Semaine Sanglante, caché d'abord par ses amis, il réussit à gagner l'Alsace. Condamné à mort par contumace pour avoir été le secrétaire du préfet de police, il s'installa à Vienne où il vécut jusqu'à son expulsion qui eut lieu en août 1873. De la capitale autrichienne, il gagna la Hongrie.

ROGEARD EN HONGRIE

Rogeard n'était point inconnu chez nous lorsque le sort capricieux des émigrés le fit échouer en Hongrie. La presse, suivant l'exemple de tous les journaux européens, avait rendu compte des exploits de cette personnalité facilement exploitable sur le plan du journalisme à sensation. Les *Fővárosi Lapok* (« Feuilles de la Capitale ») insérèrent en 1865 un article intitulé : *Qui est Rogeard ?* On y trouve sa biographie et un compte rendu, non seulement de ses brochures, mais de certains de ses retentissants articles, le tout présenté d'une manière très sympathique. (Un autre organe intitulé *Ország Tükre* — « Le Miroir du Pays » — reproduisit ce même article.) Bien mieux encore : ses *Propos de Labiénus* parurent dès 1865, la même année qu'en France, sous le titre de *Anti-Caesar*, dans une traduction à peu près fidèle. Cette présence spirituelle de Rogeard, avant son arrivée physique, est fort compréhensible car les démocrates magyars, opprimés par l'Autriche, suivaient avec une vive curiosité tous les mouvements contre l'absolutisme, et tout particulièrement celui de leur pays d'élection, la France !

Nous ne savons pas comment Rogeard s'installa à Vienne, pourquoi il a choisi ce pays plutôt qu'un autre, par exemple l'Angleterre ou la Suisse où se réfugièrent la plupart des communards échappés au peloton ou à la déportation. Le fait est qu'il vécut dans la capitale de cette monarchie peu clémentine aux révolutionnaires, jusqu'à son expulsion. La question suivante qui se pose est, bien entendu, la suivante : pourquoi est-il venu s'installer dans cette Hongrie qui jouissait, certes, d'une très relative indépendance depuis le Compromis de 1867, mais où le mouvement ouvrier était encore balbutiant par rapport à l'essor connu dans les pays industrialisés de l'Occident. Il est facile

d'y répondre : s'il vint dans ce pays dont il devait entendre parler par les communards hongrois comme Frankel (celui-ci était à ce moment précis à Londres, mais peu après il s'installa, lui aussi, à Vienne d'où il fut transféré en 1876, menottes aux mains, en Hongrie), c'est qu'il y fut invité — comme le prouve le témoignage du peintre Louis Tinayre¹ — par la famille franco-hongroise des de Gérando. Madame veuve Auguste de Gérando dont le mari était fort lié aux groupes libéraux de Michelet, de Quinet et de Chassin, et qui avait publié plusieurs ouvrages historiques sur la Hongrie et avait participé à la guerre d'indépendance hongroise, était une fille Teleki, c'est-à-dire membre de cette dynastie de comtes imbue de culture française. Cette Emma Teleki et ses enfants : Antonine et Attila de Gérando, vivaient tantôt en France, tantôt en Hongrie, et leur salon de Pest constituait un centre de ralliement des nobles libéraux et des intellectuels radicaux. Mme Auguste de Gérando qui avait perdu son mari dès 1849, rentra en Hongrie avec ses deux enfants en 1870. Il se peut, mais nous n'en possédons pas la preuve formelle, que cette comtesse magyare, auréolée du prestige de la révolution de 1848 et de la guerre d'indépendance hongroise, et dont le cousin László de Teleki fut le ministre plénipotentiaire à Paris du gouvernement révolutionnaire de Kossuth, ait rencontré Rogeard à Paris ; en tout cas, il est exclu que, activement mêlée aux mouvements libéraux, elle n'eût connu ce personnage célèbre ! Le fait est que Rogeard, installé à Budapest vers la fin de l'été de 1873, fréquenta le salon des de Gérando-Teleki. Comme presque tous les émigrés, il fut obligé de donner des leçons de français pour subsister. Mais ce qu'il fit avec bien plus de joie c'était de tenir des causeries philosophiques, historiques et littéraires rétribuées, devant un auditoire composé de femmes de la noblesse, issues des plus grandes familles magyares : les Tisza, les Károlyi, les Bethlen, les Csáky, etc.

A vrai dire, les méandres de l'histoire sont fort sinueux ! Voici un ancien pamphlétaire d'inébranlables convictions républicaines, un journaliste ayant prempé dans la Commune, qui avait combattu avec Blanqui, Proudhon, Flourens, voire avec Rigault — épouvantail à bourgeois s'il en fut ! — qui parle dans un salon cossu de Pest devant ce monde huppé, constellé de comtesses ! Dr, en novembre de cette même année 1873, l'hebdomadaire socialiste *Munkás Heti-Krónika* (« Chronique Hebdomadaire Ouvrière ») signale et commente avec une certaine ironie l'arrivée du bouillant polémiste : « Expulsé de Vienne, le célèbre écrivain Rogeard, membre de la Commune de Paris, se trouve à Budapest. Nous ne croyons pas que les autorités d'ici suivront l'ignoble exemple de Vienne, car nos dirigeants sont de « braves gens » — libéraux, démocrates, que peuvent-ils faire si Vienne en dispose autrement ?... » Et de fait, le gouvernement hongrois qui pourtant avait démantelé un an auparavant, grâce à un procès dit de « haute trahison », l'Union Générale des Ouvriers, première organisation socialiste de Hongrie, permit non seulement à l'expulsé de Vienne de séjourner chez nous, mais ne lui créa pendant les six années à venir aucun ennui.

¹ Ce fils de Victoire Tinayre, élevé en Hongrie, publia en 1934, dans la revue *Budapesti Szemle*, de très précieux souvenirs traduits en hongrois.

Il est vrai que Rogeard ne se mêla nullement de politique intérieure. Il se contenta de prononcer des conférences enflammées devant une galerie de dames de la « haute », mais auxquelles devaient pourtant se mêler bientôt des hommes non moins éminents, tels le musicien Liszt et le romancier Jókai, et en général la fine fleur de l'intelligentsia libérale. Peut-on accuser Rogeard d'être pour autant devenu renégat ? Nullement ! Cela ne fut point sa faute s'il devait parler, non dans des réunions de faubourg (où personne ne l'eût compris...), mais devant un parterre composé de personnes qui étaient accourues pour l'entendre, soit mues par un esprit démocratique sincère, soit poussées par un snobisme de bon aloi. Il suffit de considérer et la liste des sujets qu'il traita et les commentaires de la presse hongroise pour se convaincre que l'auteur des *Propos de Labiénus* ne remisait point ses idées au magasin des accessoires de l'Histoire. Dès sa première causerie, il glorifia Desmoulin, cette prestigieuse figure révolutionnaire qui avait si fortement enthousiasmé notre grand poète Petőfi. L'un des plus grands quotidiens, le *Pesti Napló*, fit remarquer à propos de cette conférence tenue en 1874 que « si l'auditeur ne partage pas pour autant l'avis du conférencier, celui-ci l'entraîne cependant par la vivacité et la conviction de son éloquence ». Cette « première représentation » fut suivie, au cours de l'hiver, par des causeries consacrées notamment à Mme de Staël, à Chateaubriand, à Lamartine, à Victor Hugo, à Béranger, à George Sand, à Gautier, Pascal et Corneille. En 1876, il parla entre autres de Molière, Boileau, Racine et La Fontaine. L'année suivante, il présenta à son public d'élite Voltaire, Rousseau, Beaumarchais, etc. En 1878, il traita de Rabelais, des *Châtiments*, de Montaigne, de Mirabeau et de *La Marseillaise*. Pendant la dernière année de son séjour budapestois, il prononça des conférences sur Lamennais, Paul-Louis Courier, Pétrus Borel, Michelet, Quinet, Louis Blanc, Proudhon, Erckmann-Chatrion, etc.²

Nous voyons donc qu'il a su savamment doser ses sujets éclectiques ; mais avouez qu'il fallait une certaine audace *hic et nunc*, c'est-à-dire dans ce salon aristocratique et dans un État faisant partie de la monarchie bicéphale, de mêler Proudhon à Boileau ou d'exalter Victor Hugo en déclamant sur un ton passionné (ce qu'il ne manqua point de faire !) un poème vengeur des *Châtiments* ! Ce n'est pas par hasard qu'un journal hongrois fit remarquer : « Les causeries de Rogeard ne sont pas moins intéressantes par leurs opinions esthétiques que par les principes sociaux. » Tous les chroniqueurs observaient que Rogeard, sous prétexte de littérature, jonglait avec une adresse remarquable avec les propos subversifs. Tous les commentateurs, si réservés qu'ils fussent vis-à-vis de son idéologie, reconnaissaient son talent de conférencier, admiraient son éloquence et étaient littéralement subjugués par l'ardeur de ses intrépides convictions républicaines.

Au bout de cinq ans et demi de causeries fort appréciées par cet auditoire avide d'entendre parler français (indépendamment d'ailleurs, dans une certaine mesure, de la teneur des propos ainsi proférés...), Rogeard qui avait

² Nous empruntons la plupart de ces renseignements à la précieuse dissertation d'Edith Szikszay, publiée en 1936, sous l'égide de la Faculté des Lettres de l'Université de Pécs, et contenant un court résumé français. (*Louis-Auguste Rogeard. Egy francia emigráns Magyarországon.* — « L.-A. R. Un émigré français en Hongrie ».)

entrepris dans la capitale hongroise un ouvrage consacré à l'histoire philosophique des lettres françaises et qui avait maintenu sa collaboration à la presse communarde émigrée (il publia, par exemple, un article dans le journal anarchiste *Le Travailleur* de Genève³ en août 1877), quitta Budapest au printemps de 1879 pour s'établir à Kolozsvár (actuellement : Cluj).

ROGEARD EN TRANSYLVANIE

Dans la capitale transylvaine, Rogeard fut hébergé et, nous pouvons l'affirmer sans exagérer, choyé par la famille Teleki, soit dans leur château de campagne, soit à Kolozsvár. C'est dans le salon de ce petit hôtel près de la Grand-Place qu'il prononça certaines de ses nombreuses conférences dans une ambiance ardemment francophile. Il se lia avec l'historien Sámuel Gergely qui devait passer deux ans à Paris comme précepteur chez les Teleki et auditeur au Collège de France ; il fit la connaissance de l'illustre savant Sámuel Brassai, digne successeur des encyclopédistes. Tout ce monde parlait français et le libraire János Stein publiait souvent les livres traduits du français en devançant les éditeurs de Budapest. Un club de francophiles y fonctionna également, présidé par Henrik Finály, éminent linguiste et archéologue⁴. Bien entendu, dès son arrivée, ce club organisa un banquet en son honneur au cours duquel Rogeard fut fêté fort tard dans la nuit.

Sa première causerie fut consacrée, le 7 avril 1879, aux salons littéraires du XIX^e siècle. Cette « première » eut lieu dans la salle du conseil de la Mairie. Outre les deux quotidiens de la ville, un journal de Budapest rendit compte de cet événement en soulignant que le « Tout Kolozsvár » y avait assisté : « toute l'aristocratie, les généraux de l'armée, les professeurs de Faculté et de lycée ainsi que les membres du Club Français. » L'un des impressarii qui déploya une grande activité de publicité en faveur des causeries de l'homme de lettres français était le professeur de lycée László Sámi, ancien secrétaire particulier de Kossuth et partisan ardent de la Révolution Française. Le corpulent conférencier français, bel homme, portant beau malgré la soixantaine, la figure relevée par un front puissant, une belle barbe et un nez aquilin, proférant, de ses lèvres sensuelles, des phrases brillantes en faveur de l'émancipation des femmes, était la coqueluche des dames. C'est Antonine de Gérando qui lui exprima, dès sa deuxième causerie, consacrée aux femmes écrivains, la gratitude de la gent féminine en le qualifiant de « champion aux cheveux gris de notre sexe ».

Les conférences se succédèrent à une cadence régulière, sauf en été où Rogeard rejoignit avec les Teleki leur résidence estivale. Après les trois conférences de 1879, il en tint vingt-cinq autres en 1880 où Mirabeau, Desmoulins,

³ Ce renseignement nous est fourni par l'excellent *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* rédigé par Jean Maitron, mais qui — tout comme le non moins méritoire *Dictionnaire de la Commune* de Bernard Noël — mentionne à peine le séjour de Rogeard en Hongrie.

⁴ Ce professeur — ingénieur à ses débuts — étant originaire du quartier Ó-Buda (Buda-la-Vieille) de Budapest où il naquit en 1825, il nous est possible de supposer sans crainte d'erreur qu'il était originaire de la même famille d'où sont issus les Finaly français (également originaire d'Óbuda) dont Horace devint le riche directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas...

Louis Blanc voisinaient avec André Chénier, Vigny, Lamartine, Musset, Béranger, Balzac, Murger, etc. Les billets étaient en vente chez les libraires et l'on pouvait s'abonner aux causeries pour 13 florins. Tandis qu'à Budapest Rogeard n'avait été jamais pris à partie, à Kolozsvár une vive polémique se déroula entre le quotidien *Magyar Polgár* (« Citoyen Hongrois »), organe de l'opposition, et le second quotidien de la cité : *Kelet* (« Orient »), porte-parole de la réaction. Le comte Zdenkó Klebelsberg, père du futur ministre des cultes du régent Horthy, tout en reconnaissant les « belles vertus d'éloquence » du conférencier exaltant Victor Hugo, regretta que « Monsieur Rogeard ne sût dominer ses passions politiques ». « S'il lui fallait de toutes façons reprendre le drapeau rouge » ajouta-t-il, « il n'eût pas dû le déployer ». Là-dessus, trois défenseurs de Rogeard, dont le professeur Sámi, publièrent une *Déclaration* réfutant les critiques du comte Klebelsberg et prirent chaleureusement la défense de Rogeard. Ceci se passait en février. Or, au mois de mars, le comte István Bethlen, père du futur président du Conseil, vint à la rescousse des adversaires du Français. A la suite des causeries consacrées à Louis Blanc et Proudhon, cet aristocrate conservateur n'y alla pas de main morte et fustigea en termes énergiques l'orateur qu'il accusait d'« épais subjectivisme » et de « se complaire dans le rôle avantageux d'exilé rouge ». Et de citer Tocqueville et Taine pour condamner les excès de la Révolution. Les trois radicaux, Sámi en tête, reprirent la plume illico pour blanchir Rogeard de ces accusations intempestives. Mais le comte Bethlen n'abandonna pas la partie pour autant et leur répondit en enjoignant à l'aristocratie « de s'appuyer sur des bases réelles et d'abandonner la philosophie radicale » de Rogeard. Cette polémique ne diminua pourtant pas la popularité de l'« exilé rouge », mais fut sans doute la cause du refus que la Faculté opposa à ce qu'il y tînt des conférences.

Cependant, le gouvernement français décréta une amnistie partielle. Rogeard adressa une protestation publiée par *Le Citoyen* de Paris le 13 janvier 1880 et reprise par *Magyar Polgár*. Cette lettre ouverte adressée à la commission des grâces et au président de la République fut également publiée par le journal *Egyetértés* (« Concorde »), porte-parole des partisans de Kossuth, et par l'hebdomadaire socialiste *Krónika* (« Chronique ») de Budapest. Elle prouve que Rogeard ne s'était nullement repenti et n'avait rien perdu de sa virulence verbale. Il y affirme ne jamais avoir demandé la grâce qu'il n'accepte d'ailleurs pas, tout en saisissant l'occasion pour rentrer, encore que le pays soit gouverné par des terroristes ramollis qui, s'ils étaient sincèrement républicains, devraient, non pas amnistier les proscrits, mais les inviter à aider la République. Cette lettre, où reparait le ton vindicatif des *Propos de Labiénus*, fut expédiée de Fiume le 23 janvier, c'est-à-dire avant qu'il se fût établi en Transylvanie. Cette violente diatribe fut-elle la cause secrète de son départ de la capitale hongroise à la suite de quelque protestation française ? Nous n'en savons rien, mais cette supposition n'est pas exclue...

Après son séjour transylvain relativement court, il publia une *Déclaration* rédigée en français. Le texte original parut dans le *Magyar Polgár* du 7 avril 1880 : « Servir dans la mesure de mes forces le progrès des études françaises

dont le goût est si répandu en Hongrie, tel est le but de mes efforts, depuis 6 ans à Pest et depuis quelques mois à Kolozsvár. Au moment de quitter cette ville, je tiens à exprimer publiquement ma reconnaissance à toutes les personnes qui ont prêté leur concours à ma modeste entreprise... Puissent mes chers auditeurs hongrois conserver de moi quelque indulgent souvenir, comme je conserverai pour eux, au nom des Lettres Françaises que nous aimons ensemble, un vif et durable sentiment de fraternité internationale. »

Il faut hélas ! reconnaître que ce souvenir s'estompa assez vite... Il est vrai qu'en 1888 fut publiée à Győr une petite plaquette intitulée *Képek a francia irodalom történetéből* (« Images de l'histoire de la littérature française ») avec le texte de certaines de ses conférences, mais celui qui, après avoir tenu le 4 avril 1880 sa dernière causerie consacrée à Erckmann-Chatrion, fut tellement fêté, adulé même chez nous pendant sept ans, tomba dans un tel oubli que, comme nous l'avons dit au début de cette étude, personne n'en parla, ou à peine, lors des festivités commémoratives de la Commune en 1871.⁵

L'intransigeant polémiste survécut pendant seize ans à son exil. Ce fut une bien triste vieillesse ! Celui qui avait jadis soulevé l'enthousiasme du Quartier Latin, végéta assez misérablement dans son pays où cependant il maintint le contact avec les Teleki. Après son décès, survenu le 7 décembre 1896, le cercueil de ce farouche républicain, dont l'esprit d'indépendance avait prévalu sur tout et était la cause de sa solitude, ne fut suivi que par une cinquantaine de camarades de combat dont le fidèle Longuet.

II Les Tinayre

Nous avons déjà dit que c'est le peintre Louis Tinayre (1861-1941) qui rappela dans ses souvenirs de Hongrie comment Rogeard trouva asile chez nous. Mais qui est ce Tinayre et comment échoua-t-il lui-même si loin de son pays ?

Il n'avait que onze ans lorsqu'en 1872 il arriva à Encs, petit village qui se trouve à une bonne trentaine de kilomètres au sud de Cassovie (Kassa — actuellement Košice, en Slovaquie), chez les Adler, famille aisée de propriétaires fonciers. Ceux-ci le firent venir de Suisse par une agence qui s'occupait de placer des instituteurs et des précepteurs français dans les familles. Quant à la Suisse, il y était arrivé avec ses trois frères et sa petite sœur, conduits par leur mère : Victoire-Marguerite Tinayre qui s'y réfugia après la Semaine Sanglante.

⁵ Il nous faut signaler cependant avec gratitude une étude de la bibliothécaire Márta Nyilas qui fut la première à ranimer la mémoire des réfugiés de la Commune dans un article publié par la revue *Századok* (« Siècles ») dès 1972 (No d'avril-mai).

AVANT LA HONGRIE

Mme Tinayre, née Guerrier, naquit le 6 mars 1831 à Issoire, dans le Puy-de-Dôme. Son père, élevé par un modeste meunier, était l'enfant naturel d'un marquis. Il fit la campagne de Russie, demeura un fervent de Bonaparte et c'est ce culte de l'empereur qui fit qu'il prénomma Victoire l'une de ses sept enfants. Celle-ci fit de bonnes études, passa son brevet d'institutrice et partit pour Paris à dix-sept ans. C'était en février 1848. Elle fut le témoin de la révolution et elle s'y trouvait fort à l'aise. Vers 1856 elle épousa l'Issorien Jules Tinayre un clerc de notaire de santé fragile qu'elle domina totalement par un très fort tempérament et par ses allures viriles. Ce fut une femme entreprenante dans toute l'acception du terme ; dévorée d'une curiosité invincible qui la poussa vers les sciences exactes et sociales, pourvue d'une imagination qu'un rapport de police⁶ devait qualifier d'« aventureuse » ; ayant un cœur hypersensible qui lui fit épouser toutes les causes justes ; possédée enfin par une volonté d'action sociale, familiale et personnelle dont elle ne se lassa jamais. Nous pouvons donc affirmer qu'elle évoque, par de nombreux traits de caractère, une autre puissante personnalité de l'époque : Louise Michel, avec qui elle eut par ailleurs en commun un physique plutôt ingrat : de grands yeux noirs, il est vrai, et une superbe chevelure bouclée, mais les traits si fortement marqués, qu'à regarder son portrait on a du mal à se persuader qu'il s'agit d'une femme...

Jules, fils d'un confiseur aisé, avait quelque fortune que son épouse s'ingénia à faire fructifier grâce à ses idées où l'invention technique s'alliait aux velléités humanitaires. Elle essaya donc de financer une invention bizarre due à un autre Issorien nommé Barissa qui avait imaginé de faire installer chez les bistrotts un... pyrophore à musique (ce nom pompeusement grec cache tout simplement un... porte-allumettes). Ce fut, bien entendu, un fiasco total ! Elle s'adonna aussi aux spéculations immobilières grâce aux expropriations consécutives aux travaux entrepris par le préfet Haussmann. Ne nous y trompons cependant pas : elle ne visa point le gain mais le bénéfice social car si elle était à la recherche de terrains, c'était pour y établir des pensionnats libres. Elle dirigea donc des écoles un peu partout dans la capitale et ses environs (Neuilly, Bondy, Noisy-le-Sec).

Outre cette activité fébrile, à laquelle s'associa son frère Jean Guerrier, l'aîné des sept enfants, un ardent républicain ayant connu la prison après le 2 Décembre, et le pittoresque Jules Babick d'origine polonaise, parfumeur, chimiste et d'un psychisme mal équilibré qui devait épouser Anna, la sœur de notre héroïne et fonder la religion « fusionniste », Victoire brigua la gloire de sa « grande sœur » George Sand, et publia, en 1864, un premier roman intitulé *La Marguerite* qu'elle signa du nom masculin de Jules Paty. Elle y raconte l'édifiante histoire d'une sœur dévouée aux siens, et elle y peint ses modestes protagonistes, selon Edith Thomas, qui reste à peu près la seule

⁶ C'est la regrettée Edith Thomas qui avait dépouillé les archives de la Préfecture ; cf. : *Les Pétroleuses*, Paris, 1963.

lectrice de cette littérature doucement assoupie à la Bibliothèque Nationale⁷, « avec précision, avec amour ». *Un rêve de femme* (1865), son second roman, la montre quelque peu désabusée, bien qu'elle y conte l'histoire utopique, d'inspiration saint-simonienne, d'une cité idéale et d'une usine-modèle où le bonheur collectif est gâché par la vie privée : Valentine, épouse au grand cœur de Gustave, fondateur de la fabrique « sociale », est supérieure à son mari (tout comme l'auteur...) lequel devient fou, séquestre sa femme et finit par se suicider. L'intrigue pleine de rebondissements est composée pour illustrer la thèse moralisante de l'auteur selon laquelle « la lumière dans les cerveaux obscurs » est capable d'élever l'homme au faite...

Cette romancière, qui n'obtient aucun succès dans la République des lettres, milite avec davantage de fortune pour la République tout court. Dès 1865, elle fréquente le sombre local de l'*Internationale*, rue des Gravilliers, et en 1867, elle se trouve parmi les fondateurs de la *Société des Équitables*, imbue d'idées utopistes, dont le président est un nommé Sixte-Casse dit Fortuné Henry, cordonnier de son état, futur communard condamné à mort et réfugié en Espagne. Son fils Émile Henry devait finir sous le couperet, le 21 mai 1894, après avoir perpétré de retentissants attentats anarchistes.

Mme Tinayre devint donc membre de la Commission de Contrôle de la Société et la fit adhérer et à l'*Internationale* et à la *Fédération des Sociétés Ouvrières*. Pendant le siège, elle fit de nombreuses interventions dans les clubs et y déploya une propagande intense en faveur des coopératives, après avoir envoyé ses nombreux enfants (Julien, né en 1859 ; Louis, en 1861 ; Caroline, en 1863 ; Abel, en 1866 ; André, en 1868) en Auvergne, tandis que son mari montait la garde aux remparts. Elle se prodigua dans les ambulances, fit la connaissance de quelques militants influents, comme Vaillant et Millièrre, et se lia d'amitié avec Rogeard.

Elle se jeta dans l'aventure de la Commune avec tout son tempérament d'ardente patriote et d'utopiste au grand cœur. Toujours prompte à s'enthousiasmer, elle occupa de nombreuses fonctions éducatives, devint inspectrice des écoles de filles du 12^e arrondissement et fut nommée le 11 avril, par Vaillant, alors délégué à l'Enseignement, inspectrice générale des livres et des méthodes d'enseignement dans les écoles de filles. Elle travailla pour la laïcisation et pour l'introduction de ses idées sur l'éducation dite « intégrale », conception très moderne qui préconise le développement parallèle de toutes les capacités, y compris la faculté physique, et prévoit, dans un esprit fouriériste, des formes pédagogiques collectives basées sur l'internat. Déiste et anticléricale, elle n'était point athée et s'opposa le cas échéant aux excès de violence.

Durant la Semaine Sanglante, elle se dévoua, accompagnée de son mari, aux blessés qu'ils allèrent chercher sur les barricades. Après l'entrée des Versaillais, au lieu de s'enfuir, tous deux réintègrent leur domicile de la rue Sainte-Anne. Dénoncée, les soldats l'arrêtèrent le 26 mai. Son mari, le paisible clerc de notaire, névropathe sujet à la dépression, ne s'était guère hasardé dans la

⁷ Nous analysons ces romans selon l'ouvrage cité d'Edith Thomas ; nous avons d'ailleurs, grâce à M. Noël Tinayre, petit-fils de Victoire, un cahier de brouillons où se trouvent quelques passages d'*Un rêve de femme*.

politique. Cette fois, cependant, il s'interposa. En vain : tous deux furent emmenés au Châtelet, puis séparés. Jules, considérant que sa femme serait plus utile aux enfants, se montra brave. Ce courage familial fut sans doute jugé politique. Le résultat : le mari innocent fut fusillé à la caserne Lobau. Le colonel qui interrogea Victoire fut pris de remords et fit libérer la survivante...

Elle fut condamnée par contumace à la déportation « pour avoir eu des intelligences avec les directeurs de bandes insurrectionnelles et s'être immiscée sans titre dans des fonctions publiques ». Mais ce verdict ne fut rendu que le 9 janvier 1874 lorsqu'elle se trouvait déjà en Hongrie, après avoir passé à Genève sous un faux nom, accompagnée de son frère Jean, qui avait accepté un poste à la Régie des Tabacs et fut condamné à la même peine. Elle y avait emmené ses cinq enfants, gardés jusque-là en Auvergne par sa sœur Anna de neuf ans plus jeune que Victoire. Les réfugiés vécurent en Suisse de divers expédients, secourus par la société d'entraide *La Marmite Sociale*. Sur les 4 000 réfugiés qui se répandirent un peu partout, la plupart se replièrent sur la Suisse où ils se groupèrent autour de Guesde, Malon, Pindy et où l'on trouva Élisée Reclus. C'est ici que Babick épousa Anna, mais ce mariage se révéla malheureux et ils se séparèrent bientôt. Quant à Victoire, elle fit des tentatives infructueuses (faute d'argent...) pour fonder des écoles ; puis elle s'intéressa à l'industrie hôtelière et à la librairie, sans plus de succès. Elle se vit réduite aux leçons et à la couture. Son fils aîné, Julien, fut pris en charge à Buchs par une famille de pasteurs. Louis, placé en Hongrie, comme nous l'avons dit, fit aimer sa maman à travers ses lettres à la famille Adler, celle-ci invita donc Victoire à son tour.

EN HONGRIE

Le séjour des Tinayre en Hongrie constitue, pour le chercheur, un terrain presque entièrement inconnu, contrairement à l'activité assez bien éclaircie de Rogeard. En dehors de quelques tentatives de Márta Nyilas⁸ à qui revient l'honneur d'avoir été la première, depuis la Libération, à rappeler ce chapitre inconnu des relations franco-hongroises, tentatives *a fortiori* véhiculant des erreurs, nous sommes les premiers à essayer d'y voir un peu plus clair. Les informations demeurent cependant assez fragmentaires. Ce qui est sûr, malgré tout, c'est que par le canal des agences ci-dessus mentionnées et très probablement par les liens de certaines amitiés franco-hongroises où les familles de Gérando et Teleki ont joué le premier rôle mais auxquelles nous pouvons ajouter les relations entre Édouard Vaillant et Aladár György⁹, et éventuellement les rapports étroits qui unissaient Mme Adam (Juliette Lambert) aux anciens

⁸ Selon l'état actuel de nos recherches, le premier article consacré à Victoire-Marguerite Tinayre est dû à Mme Nyilas ; cf. : « Marguerite Tinayre, a Budapestre menekült kommunár irónő » (« M. T., femme-écrivain communarde réfugiée à Budapest »), paru dans la revue mensuelle *Budapest*, en juin 1971.

⁹ Aladár György (1844-1906), journaliste et historien, fit la connaissance de Marx à Londres vers 1860 et entra en Hongrie en 1871 ; sa femme était la directrice de l'Association Nationale des Femmes de l'Industrie (Országos Nő-Iparegylet) où Victoire fit des conférences, comme nous avons pu l'établir grâce aux communications écrites de M. Noël Tinayre. (C'est également ce petit-fils — peintre et historien — de V. Tinayre qui a bien voulu mettre à notre disposition les photocopies des lettres de sa grand-mère, écrites en Hongrie — ce dont nous le remercions.)

émigrés magyars, en 1875 toute la famille se trouve à Kassa. Victoire, au bout de quelques mois passés à Nagykároly (actuellement Carci, en Roumanie) où Anna devait la retrouver après avoir placé sa fille Caroline dans la famille Riedel, ingénieur en chef des Chemins de fer de la Tisza à Debrecen, et après un été heureux à Encs avec son fils Louis chez les Adler, habite en septembre 1874 chez les Láng où elle est rejointe par Louis de Encs et par Julien venu de Suisse (celui-ci y arrive le 7 septembre). Anna garde provisoirement les tout petits (Caroline, Abel et André) auprès d'elle à Nagykároly, mais sur l'insistance de sa sœur, inquiète du sort d'Anna en butte aux difficultés de la vie avec trois enfants en bas âge et craignant toujours son ex-mari, elle s'installe également dans la grande ville de la Haute-Hongrie.

Que les lettres de Victoire sont émouvantes ! Cette veuve de quarante-cinq ans, précipitée par le destin tragique des révolutions vaincues dans cette cité étrangère, y lutte avec une volonté et une énergie admirables, entretenues et par un dévouement de sainte sacrifiant tout à ses enfants et par une foi inébranlable dans un avenir vague, mais meilleur. A peine arrivée dans l'Est du pays, elle avait vu y sévir la famine : « la famine hongroise, sans être aussi terrible que la font les journaux » — avait-elle écrit à sa sœur de Nagykároly, le 27 décembre 1875 — « existe pourtant et il meurt beaucoup de pauvres... Je passe mes jours à m'indigner et à essayer d'insuffler dans des cœurs de pierre un peu d'amour pour le prochain. J'explique, autant que je puis, les lois de solidarité, tantôt je prie, tantôt je menace au nom de cette loi sacrée, mais je trouve beaucoup d'indifférence. Celui qui le premier a dit : ventre affamé n'a pas d'oreilles, n'avait pas été en Hongrie, sans cela il aurait sûrement dit : ventre *repu*. » Bien qu'ayant reçu une offre de Russie, elle reste en Hongrie où les Grünhut (la famille d'un médecin de Nagykároly), les Adler (les gens de Encs) et finalement les Láng sont tous très cordiaux avec elle qui est en proie, dans ce milieu inhabituel, à la solitude et à l'indigence. Elle apprend d'abord l'allemand, puis le hongrois tout en donnant des leçons et en surveillant ses enfants. Elle songe à s'établir en Hongrie à demeure, à faire de ses fils des agriculteurs. Pleine de projets et d'espoir, elle admire la beauté de la ville où les Tinayre habitent la Grand-Rue sur les bords de la rivière Hernád, mais elle perd souvent courage et se plaint à sa sœur en des termes déchirants. Elle enseigne le français dans les écoles et soutient une âpre concurrence avec les quatorze autres instituteurs et institutrices de France (dans une ville de 20 mille habitants !) pour obtenir des leçons particulières. Elle trouve néanmoins le temps d'écrire des récits qui se passent dans sa chère Auvergne et rappellent ses ancêtres, mais elle avoue — bien honteusement — à sa sœur qu'elle a fait des... vers aussi. Ce sont parfois des rondes que les enfants chantent dans la cour (« tu pourrais... te croire encore dans la rue Daubenton » — confie-t-elle à sa sœur). Elle gagne de 60 à 100 florins par mois et recourt à toutes les astuces de l'épargne pour pouvoir joindre les deux bouts, sans beaucoup de succès...

Des rumeurs vagues circulent : « Qu'est-ce que je viens d'apprendre. Il y a eu en France un plébiscite ! Et la France a proclamé la République ! » — écrit-elle le 15 octobre 1874. — « Et cela avec un ensemble qui écrase à

jamais les prétentions des *prétendants*. Oh ! je suis sous le coup d'une telle émotion que je tremble... ». Et de parcourir la ville pour chercher des journaux français désireuse de contrôler ce bruit (faux, bien entendu...). Espérant pouvoir rentrer, elle éprouve bien vite une cruelle déception et cite à sa sœur Mirabeau, Rousseau, Taine, Jouffroy, Pascal pour se consoler. Guisletty, l'éditeur de ses deux romans, donne de ceux-ci une nouvelle édition, mais ne paie point (elle lui intentera plus tard un procès). Lorsqu'un incendie ravage Kassa, elle écrit : « cela me rappelle les horribles scènes des derniers jours de la Commune... » (17 novembre 1874). Elle exprime son indignation devant l'hypocrisie des nobles à propos d'un scandale qui défraye la chronique de la ville où un comte avait épousé sa propre fille naturelle ! « Et voilà comment les classes *dirigeantes* entendent le point d'honneur et pratiquent la morale ! » (11 décembre 1874).

Tandis que Louis apprend le dessin chez le peintre Klimkovics, fait la connaissance d'un artiste, ancien élève d'Ingres à Paris, courtise la future vedette Ilka Pálmay, devient l'ami d'une famille Veisz dont les enfants connaîtront — sous différents noms magyarisés — la gloire comme pianiste, violoniste et peintre, il passe les étés aux châteaux des seigneurs des environs où il enseigne le français aux célébrités futures (l'un d'eux, Endre Puky, devait être nommé ministre des Affaires étrangères). Le sort de Julien est analogue : il apprend le métier de peintre chez le graveur Ödön Alexi et initie les rejetons d'aristocrates à la langue de Voltaire...

L'été 1876 vit Victoire et ses deux fils aînés s'installer à Pest, 24, rue Esterházy. Elle avait pris cette décision surtout pour pouvoir assurer une instruction plus sérieuse à ses grands fils qui briguaient une carrière d'artistes. Elle les fit s'inscrire à l'École des Beaux-Arts où ils devinrent les élèves d'aussi grands maîtres que Benczur et Székely. Anna hérita des leçons de sa sœur et demeura en province avec les trois petits.

Victoire continua à donner des leçons, fréquenta avec ses fils le salon des de Gérando pour entendre Rogeard, et écrivit dans ses loisirs un roman « misérabiliste » intitulé *Les victimes de la vie*. Elle-même fit des causeries littéraires, assura un cours littéraire dans une école et gagna 180 florins par mois. Elle espéra faire paraître une traduction de l'un de ses livres, mais fut vite déçue. Le mal du pays ne la quitta guère. Aussi introduisit-elle une demande en grâce qui fut enregistrée le 17 janvier 1879. On décréta bien une grâce partielle permettant aux femmes frappées par les tribunaux d'exception de rentrer, mais elle en fut exclue sous prétexte qu'elle s'était mêlée à Genève à des « menées socialistes et internationalistes ». Aussi écrivit-elle une lettre de protestation qui fut publiée le 15 octobre par la *Marseillaise* : « La société magyare m'avait donc acceptée comme une femme fourvoyée peut-être dans les partis extrêmes, mais en définitive comme une honnête femme. Les familles, les écoles m'avaient ouvert leurs portes, mes cours étaient suivis par des jeunes filles appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler « le meilleur monde ». Enfin, sur l'intervention d'un député d'Auvergne et après une enquête favorable conduite par le consul général Bourgoin à Budapest, le directeur de la Sûreté l'autorise à revenir dans son pays pour trois mois le 3 septembre 1879, ce qui

devient définitif car le 29 novembre elle obtient la remise du reste de sa peine. L'exil hongrois se termine pour toute la famille car Louis, après avoir obtenu son diplôme à Budapest, rentre par Vienne et Munich où il parachève ses études. Julien a reçu, lui aussi, son diplôme, le 5 mars 1879, signé par Gusztáv Keleti, directeur de l'École des Beaux-Arts.

DE NOUVEAU EN FRANCE

Victoire survécut presque aussi longtemps que Rogeard, mais ne trouva point la quiétude dans son pays. Installée rue Saint-Jacques, puis à Montmartre, elle entreprend avec un allant juvénile qui dément son âge les multiples aventures qui la jettent tour à tour dans la publicité, dans l'édition, dans la littérature et dans l'industrie coopérative. Auteur d'un *Traité du style*, elle voudrait le faire publier par Hachette, puis Hetzel, mais n'y aboutit pas. Elle n'abandonne cependant pas la vie publique : elle intervient deux fois au Congrès de l'enseignement, milite à l'Union des Femmes, publie chez l'éditeur Kéva des brochures sur la jeunesse des Français illustres (Lamartine, Hugo, Michelet, etc.)¹⁰ Elle traduit des nouvelles hongroises, esquisse le portrait d'un nihiliste russe, essaye de faire connaître Lassalle, puis s'associe, à la demande de l'éditeur Fayard, à Louise Michel pour développer un scénario de celui-ci : *La Misère*. Ce roman touffu, confus même, qui s'inspire à la fois de l'imagination buissonnière de Sue et des idées socialistes, paraît en fascicules tirés à 40 000 exemplaires. Les coauteurs se chamaillent sans arrêt, non point à cause des modestes honoraires, mais pour des raisons idéologiques, car l'intraitable Louise voudrait que le côté tendancieux apparaisse plus nettement, tandis que Victoire est plus réticente à ce point de vue et désire reprendre la trame des *Victimes de la vie* écrites en Hongrie. Elle signait Jean Guêtré en reprenant le nom d'un personnage d'une chanson du poète socialiste Pierre Dupont. *La Misère*, parue en 1882, fut illustrée par Louis et Julien Tinayre, et elle fut traduite en russe en 1962 ! Les deux amazones des lettres et des luttes sociales n'étaient pas faites pour s'entendre, et lorsque le 7 août 1882 Louise Michel convoqua Victoire à une réunion, elle précisa qu'elle ne s'adressait pas à sa consœur, mais à celle qui « sait se dévouer pour les étrangers (il s'agissait d'une réunion de la *Ligue Internationale des femmes révolutionnaires*) ... Étrange chose, nous sommes à la fois amies et ennemies. »

En 1883, Victoire partit pour Londres, invitée par un industriel positiviste désireux de lui assurer une carrière dans l'enseignement. Hélas ! ce fut en vain, et elle dut retourner en France pour se lancer aussitôt dans une aventure technique, comme jadis avec le pyrophore : un industriel saint-simonien nommé Jean-Baptiste Godin (dont le nom est aussi vivant que celui de Bock ou de Poubelle grâce au poêle de sa conception), fonda à Guise une usine surnommée le *Familistère* où les ouvriers étaient associés au profit et votaient pour choisir les

¹⁰ Nous avons emprunté la plupart des renseignements sur la fin de la vie de V. Tinayre à M. Jean Larat, professeur à Saint-Germain-en-Laye, qui publia, à partir du 16 juin 1971, un récit intitulé *Une femme « de chez nous » dans la Commune : Victoire Tinayre d'Issoire* dans le quotidien clermontois *La Montagne*.

cadres. Victoire y dirigea l'enseignement et devait rédiger un catéchisme social inspiré par Fourier et par Auguste Comte, mais elle dut renoncer bientôt à collaborer avec ce curieux patron socialiste car celui-ci lui avait fait des avances.

Après ce nouvel échec, elle songe un instant à retourner à Budapest, mais elle part seulement pour Paris où elle accepte un emploi aux Enfants Trouvés. Son âme est aussi juvénile qu'autrefois et sa passion demeure brûlante. Elle adore ces petits déshérités et confie : « ... jamais, au grand jamais je ne me suis sentie vivre avec une telle intensité ». Mais le corps n'y est plus : après un séjour à la fondation hospitalière américaine « Galignani » de Neuilly, elle s'éteint doucement, à l'âge de 67 ans, le 8 août 1898 à Galluis, dans les Yvelines...

Cependant, les rapports des Tinayre avec la Hongrie ne sont pas rompus : Julien (1859-1923) désirait y retourner, mais son ami Benedek Bálint, graveur sur bois, l'en dissuada. Il demeura donc en France où il épousa Marcelle Chateau qui devint, sous le nom de Marcelle Tinayre (1870-1948), un écrivain célèbre, mais éloignée des idées de sa belle-mère car elle adapta en français un ouvrage hostile à la Commune hongroise de 1919 (il s'agit du *Livre proscrit* de Cécile Tormay, paru en français en 1923), d'après la traduction brute de son beau-frère André Tinayre. Celui-ci retourna pour de bon en Hongrie pour enseigner le français à Debrecen (1891), puis pour remplir à Budapest la fonction de vice-consul. Il y reçut d'ailleurs en 1904 sa belle-sœur, et il prépara pour celle-ci, en utilisant le pseudonyme de Jean Guerrier, une traduction littérale d'un autre livre de Mme Tormay qui parut en 1913 sous le titre de *Au pays des Pierres*. Noël Tinayre enfin, né en 1896, sculpteur et écrivain, contribua, dans les années trente, à ranimer le culte de François II Rákóczi en France. Il adapta et introduisit récemment, sous le nom de Victor Guerrier, les souvenirs d'un guerillero espagnol sous le titre de *El Mexicano* (1970). Cet ouvrage combatif, paru en hongrois en 1972, prouve que, lui, comme il l'a dit et l'a écrit à l'auteur de cette étude, demeure fidèle à la mémoire de Victoire-Marguerite Tinayre, figure exemplaire du grand combat pour le Progrès.

ANDRÉ LAZAR

Le Présent

Économie

L'évolution favorable des relations économiques franco-hongroises de ces dernières années s'est poursuivie au cours de 1973. De nombreuses initiatives ont vu le jour des deux côtés, visant au développement des relations commerciales, et le résultat s'est manifesté dans le volume des échanges de marchandises réciproques, qui, en 1973, a atteint le chiffre approximatif de 150 millions de dollars. Nous estimons particulièrement favorable le fait que le volume des exportations hongroises a considérablement augmenté (de 36 p. 100 environ) et que nous avons réussi par là à réduire encore le passif déjà devenu chronique de notre balance bilatérale, sans pour cela freiner le développement des échanges.

Les échanges de marchandises entre les deux pays sont réglementés par la Convention commerciale et économique à long terme signée à Paris le 5 janvier 1970. La Convention, entrée en vigueur au 1^{er} janvier 1970, doit expirer le 31 décembre 1974.

Au cours des quatre dernières années, les échanges commerciaux franco-hongrois ont évolué de la manière suivante :

Valeur (en millions de FF)

Année	Exportations hongroises	Importations hongroises	Total
1970	146	277	423
1971	150	441	591
1972	206	453	659
1973	279	405	684

Dans la période écoulée depuis la signature de la Convention à long terme le volume des échanges de marchandises n'a cessé de croître d'année en année. Mais dans les premières années (1970 et 1971), cette croissance est apparue avant tout dans les importations hongroises en provenance de la France, tandis que les exportations indiquaient une certaine stagnation. C'est cet état de choses qui a provoqué un très fort accroissement du passif de la balance hongroise, passif qui devait atteindre son point culminant en 1971. A partir de 1972, grâce à une politique commerciale mieux équilibrée et à l'activité des entre-

prises hongroises du commerce extérieur, nous avons réussi à accroître dans une mesure importante le volume de nos exportations destinées à la France, réduisant par là le montant de notre passif sans pour cela entraîner le recul du volume total de nos échanges.

Les exportations hongroises de matières de base et de produits semi-finis, ainsi que celles des pièces détachées ont grandi de 46 p. 100 par rapport à l'année dernière. Nous regardons comme un signe favorable le fait que dans ce volume l'exportation des produits de l'industrie pharmaceutique a presque quadruplé. La vente des produits de l'industrie du cuir ainsi que nos exportations relevant de l'industrie du bois se sont également développées de manière satisfaisante. Nous trouvons de même avantageuse l'augmentation, toujours pour 1973, de nos exportations de pièces détachées.

En 1973, l'exportation des produits de l'industrie mécanique a considérablement augmenté par rapport à l'année précédente : elle a plus que doublé, ce qui est d'autant plus intéressant qu'il nous a fallu compenser l'arrêt des exportations de tracteurs par celles d'autres articles. La majeure partie de nos exportations relevant de ce groupe de marchandises est fournie par les pièces détachées électroniques de l'entreprise Elektromodul. Nous devons encore signaler parmi les exportations de quelque importance les ventes de machines-outils réalisées par l'entreprise Technoimpex, celles des roulements à billes par Metalimpex, ainsi que les ventes de software relevant de la manutention par l'entreprise Videoton.

L'exportation des articles de consommation industriels marque depuis plusieurs années une croissance régulière, tendance qui s'est maintenue au cours de l'année 1973 (la croissance a été de 33,3 p. 100 en 1973). Outre la conjoncture favorable, nous devons y voir aussi l'activité croissante des entreprises intéressées sur le marché français. Autre fait favorable : l'exportation des produits de notre industrie textile indique un décalage vers les articles exigeant un plus fort appoint de main-d'œuvre.

Les produits agricoles et alimentaires constituent toujours la moitié environ de nos exportations vers la France. Nos ventes de bêtes sur pied et de viandes ont augmenté de 14,5 p. 100. Cette croissance provient avant tout de la hausse survenue dans les prix. Nos exportations de gibier vivant et tué se sont élevées de façon notable (30 p. 100), et nous sommes parvenus à introduire en France nos jus de fruits.

Quant aux importations hongroises, il y a une tendance croissante pour les matières de base et les produits semi-fabriqués. Le volume le plus important est celui des produits chimiques, tels que les herbicides et insecticides, les matières de base de l'industrie des films, etc. Sont encore importantes nos importations de matières de base de l'industrie textile et pharmaceutique, ainsi que des produits de la sidérurgie.

Nos importations de machines et d'équipements ont quelque peu reculé par rapport à l'année précédente. La raison principale en est l'achèvement de la livraison des équipements destinés à la fabrication des engrais chimiques et achetés par l'Usine de Constructions mécaniques de l'industrie chimique de Budapest (BVG). Il n'y a eu aucune livraison pour d'autres installations du

même calibre, qui aurait pu combler ce trou. Dans nos importations de machines, les produits les plus importants ont été ceux des équipements électroniques, ainsi que des machines de l'industrie de la chaussure et de l'industrie textile.

Nos achats d'articles de consommation sont restés aux alentours de leur niveau de l'année précédente, alors que nos importations de voitures automobiles ont pratiquement cessé du fait des prix trop élevés (12 voitures, contre 350 en 1972 et 640 en 1971). Dans ce secteur nos importations montrent un très large éventail de produits de valeur relativement faible : parmi ceux-ci nous pouvons mentionner les articles de confection, les tissus et les tricotages, certains produits spéciaux de l'industrie pharmaceutique, les produits de beauté, des articles en caoutchouc et en matières plastiques.

Nos importations de produits agricoles ont baissé par rapport à l'année 1972, tant en proportion qu'en valeur absolue. C'est là la conséquence du fait que nous n'avons pas répété cette année les gros achats d'orge fourrager effectués en 1972. Les articles les plus importants de nos achats sont, dans ce domaine : les concentrés fourragers, les graines de semence, les alcools et les produits distillés, le lait en poudre fourrager.

Nous avons enregistré au cours de 1973 plusieurs visites importantes de part et d'autre, et diverses délégations ont poursuivi des négociations tant au niveau intergouvernemental qu'à celui des entreprises dans le dessein de développer plus avant les relations commerciales entre les deux pays. Nous signalerons en particulier la visite effectuée par le ministre adjoint du commerce extérieur Jenő Tordai à l'occasion de la Foire de Paris, ainsi que la visite du chef du gouvernement français, Pierre Messmer, à Budapest et ses conversations poursuivies avec le premier ministre hongrois, Jenő Fock.

Signalons également la visite effectuée en Hongrie par la délégation française des conseillers commerciaux de province, visite ayant pour but d'étudier les possibilités d'achats.

Quant au développement de la coopération économique des deux pays, ses bases ont été établies par la Convention de coopération économique et industrielle signée le 5 décembre 1968, à la suite de la visite effectuée en France par le premier ministre hongrois Jenő Fock en 1968. Il a été procédé, sur la base de cette Convention, à la création d'une Commission mixte franco-hongroise dont la tâche est de définir les lignes générales de la coopération, d'aider les négociations effectuées en ce sens au niveau des entreprises, d'écarter dans la mesure du possible les obstacles gênant la réalisation et la conclusion d'affaires concrètes avantageuses pour les deux parties. D'une façon générale, la Commission mixte siège une fois par an, tour à tour à Budapest et à Paris, mais elle peut se réunir plus souvent s'il est nécessaire.

La conclusion de la Convention sur la coopération a fourni une bonne base de départ au développement de la coopération économique des deux pays. Un témoignage particulièrement probant de l'intérêt porté par les deux parties aux échanges commerciaux est la création, peu après la constitution de la Commission mixte, de diverses sous-commissions pour l'étude approfondie des nombreuses propositions concrètes présentées aux autorités compétentes.

Cinq sous-commissions fonctionnent à l'heure actuelle, à savoir dans le domaine du développement industriel, des ordinateurs, de l'industrie du bâtiment, de l'agriculture et des eaux. La sous-commission à l'agriculture s'occupe également des questions relatives aux machines agricoles.

Au cours de sa dernière session, la Commission mixte a examiné de façon critique la liste des accords de coopération et a pu constater qu'il existe d'ores et déjà 24 accords de coopération entre les entreprises hongroises et françaises. Les négociations se trouvent à un stade avancé en ce qui concerne 21 autres sujets, tandis que l'on est en train d'étudier 10 nouvelles propositions concrètes touchant à la coopération économique.

Au cours des entretiens poursuivis à Budapest en juillet 1973 par les premiers ministres Fock et Messmer, les deux parties ont souligné l'importance de l'extension de la coopération industrielle dans le cadre du développement des relations économiques entre les deux pays.

Parmi les divers accords de coopération, nous signalerons la coopération établie dans le domaine des ordinateurs entre la CII et l'entreprise Videoton, ainsi qu'entre la SAGEM et les établissements MOM, dans le domaine de la verrerie de laboratoire entre SOVIREL et Metrimpex, dans celui de la construction des machines-outils à commande numérique entre RATIER-FOREST et Technoimpex-SZIM. Des négociations sont en cours entre la FILLOD et les établissements Komplex et Fémunkás pour l'achat d'un brevet relatif au mode de construction à dispositif léger, entre la COSTIL et la Fabrique de cuir de Simontornya pour la livraison d'équipements spécialisés, etc. Des négociations prometteuses avaient commencé entre la SAVIEM et le MOGÛRT pour la fabrication en coopération d'autocars, mais elles ont été suspendues à la suite de la crise pétrolière.

En vue de promouvoir le développement des formes de la coopération, la partie hongroise a remis aux instances françaises compétentes une liste englobant 81 thèmes. Ces sujets sont ceux pour lesquels les entreprises hongroises, compte tenu des plans hongrois de développements industriels à long terme, recherchent la collaboration de partenaires étrangers.

Au cours des négociations Fock-Messmer, on émit l'idée que la conclusion d'un accord de coopération d'une durée de dix ans assurerait une base plus sûre et plus durable au développement de la coopération. Les négociations ont déjà commencé à cet égard et nous espérons qu'elles aboutiront dans un proche avenir, nous permettant de fonder à long terme la coopération industrielle et économique de nos pays.

Nous désirons développer davantage encore nos relations économiques au cours des années qui viennent, afin d'assurer par là une extension des échanges de marchandises avantageux tout à la fois pour la Hongrie et pour la France.

FERENC FÁBRI

Culture

En 1973, deux anniversaires importants ont marqué la vie culturelle dans les deux pays : il y a 300 ans mourait Molière et il y a cent cinquante ans naissait Petőfi. Ces deux dates ont laissé des traces dans la chronique des relations culturelles entre les deux pays malgré les différences entre la commémoration de Petőfi en France et celle de Molière en Hongrie. Ici et là, il fallait certes dire ce qu'un grand génie signifie pour notre époque, mais le rôle qui fut celui de Molière dans le pays de Petőfi n'est pas le même que le rôle de Petőfi en France. Dès le xviii^e siècle *Georges Dandin* était joué dans les écoles de Hongrie et ce paysan parvenu fut même gratifié d'un nom hongrois « Duda Gyuri », et de nos jours on présente, dans l'adaptation de Gyula Illyés, une pièce populaire toute semblable à celle qu'il y a deux cents ans on pouvait voir sur les scènes estudiantines. On entend souvent dire qu'en Hongrie Molière, comme Shakespeare, a depuis longtemps acquis la nationalité hongroise. Ce qui n'est pas un banal lieu commun ; on trouve toujours une de ses pièces à l'affiche des théâtres de la capitale ou de la province, bien mieux, depuis deux cents ans il n'a cessé d'être joué. Peut-être la cour de Louis XIV, ou même le public français actuel, habitué aux spectacles fidèles aux traditions de la Comédie-Française, trouveraient-ils ces spectacles quelque peu insolites, nul doute que Molière par contre, l'homme de théâtre, serait fier de cette continuité. Le grand événement qu'a marqué ce 300^e anniversaire, a été la présentation par le théâtre de Szolnok, une petite ville de province, de *l'Impromptu de Versailles* et de *Georges Dandin*.

Petőfi est, parmi les poètes hongrois, le plus connu à l'étranger, une des grandes personnalités révolutionnaires du xix^e siècle. « Je le considère comme un phénomène unique depuis l'existence de la race humaine » — écrivait István Örkény dans le numéro spécial d'*Europe*, paru en février de l'année Petőfi. Et pourtant, est-il vraiment connu en France ? En avril, à la Maison de la chimie à Paris, une commémoration fut organisée avec la participation d'excellents acteurs budapestois et parisiens. Le poète Jean Marcenac présenta le programme au cours duquel on put entendre Georges Cziffra, les affiches étaient l'œuvre de Vasarely. La soirée eut un grand succès, un public d'environ huit cents personnes applaudit les poèmes de Petőfi et la musique de Liszt et de Chopin, évocatrice des révolutions de l'époque.

L'événement qui a le plus marqué cet anniversaire, en France, fut le

numéro spécial par lequel la revue *Europe* rendit hommage à la mémoire du poète. Des écrivains, artistes et esthètes hongrois et français firent part de ce qu'ils pensaient de Petőfi, de l'actualité de ses idées, de son œuvre, et aussi des possibilités et du comportement des artistes dans un pays où la révolution a vaincu. Pour faire la preuve de l'actualité des idées des Petőfi, les rédacteurs d'*Europe* eurent l'excellente idée de poser à quelques créateurs hongrois de premier plan la question suivante: « Parmi les idées révolutionnaires de Petőfi, lesquelles vous semblent avoir gardé leur actualité jusqu'à ce jour? La poésie — et plus généralement la création artistique — en tant que fait révolutionnaire, n'a-t-elle pas souvent, au cours de l'histoire, été opposée au pouvoir? Qu'arrive-t-il lorsque le pouvoir lui-même est révolutionnaire, lorsque la révolution a triomphé? » Autant de personnes interrogées, autant de réponses, de comportements mais tous parlaient de leurs propres soucis, de leur propre responsabilité; le poète né il y a cent cinquante ans reste actuel par tout ce qu'il éveille en nous.

Sans qu'il soit lié à un anniversaire, mentionnons ici un événement, la fondation en France et la réorganisation, en Hongrie, en 1973 et indépendamment l'une de l'autre, de l'Association Franz Liszt. La vie et l'œuvre d'un des plus grands musiciens du XIX^e siècle constituent un élément considérable du passé des relations culturelles hungaro-françaises. Liszt, qui a toujours revendiqué la nationalité hongroise, avait des liens très forts, aussi bien avec la France qu'avec la vie artistique internationale qui avait alors Paris pour cadre. L'Association française Franz Liszt fut fondée sous le patronage de Valéry Giscard d'Estaing, « destinée à faire rayonner l'œuvre du musicien, à assurer l'édition de ses ouvrages musicaux et littéraires encore inédits et à maintenir les rapports étroits avec les sociétés étrangères similaires ». Au congrès de réorganisation de l'Association hongroise Franz Liszt, qui eut lieu à l'Académie de Musique Franz Liszt, a pris part Mme Ollivier de Prévaux, arrière-petite-fille du compositeur, qui fut élue présidente d'honneur des Associations hongroise et française.

Dans les autres domaines des relations culturelles, il y eut également des événements importants en 1973, dans les arts plastiques et du théâtre.

La Galerie d'Art, la plus importante salle d'exposition de Budapest, a accueilli cette année les œuvres de maîtres comme Fernand Léger, Victor Vasarely, Marc Chagall. Ces expositions furent un événement dans la vie artistique de la Hongrie, elles n'en furent pas moins importantes en tant que présentation de l'œuvre d'ensemble de ces artistes. En novembre 1973, dans cette salle aux grandes traditions furent exposées les œuvres d'Édouard Pignon, offrant un tableau d'ensemble de l'œuvre de ce grand artiste, ami de Picasso. Pignon lui-même vint au vernissage, et le public hongrois témoigna une grande sympathie à ce peintre-ouvrier français dont l'œuvre rayonne d'un profond humanisme et d'un idéal progressiste. Dans cet univers de thèmes et de formes d'une si grande richesse, la critique souligna surtout la puissance saisissante des œuvres évoquant les horreurs de la guerre et la finesse du dessin des nus.

Nous avons commencé notre compte rendu par une évocation de la présence de Molière en Hongrie, mais il faut s'étendre aussi sur l'art théâtral français actuel dont nous avons vu plus d'une manifestation sur les scènes de

Budapest. Au cours de ces dernières années, les amateurs de théâtre ont pu applaudir la merveilleuse interprétation de *Phèdre* par Marie Bell, les spectacles Molière présentés par la troupe de Planchon, le Théâtre de Villeurbanne ou par la Comédie-Française, ils ont pu voir des pièces de Claudel jouées par des Français, et même avoir un avant-goût de ce nouveau genre parisien qu'est le café-théâtre. Après tout cela, les comédiens hongrois étaient en droit de considérer comme anormal qu'aucune troupe hongroise ne fût encore allée en France, car, par delà les difficultés de langue, ils étaient en mesure d'apporter quelque chose au public français formé par des siècles de traditions théâtrales.

1973 fut un tournant dans ce domaine. En été, le Théâtre des Marionnettes de Budapest se manifesta au Festival d'Avignon avec *János Hány* de Kodály, *le Prince de Bois* et *le Mandarin Merveilleux* de Bartók et *Petrouchka* de Stravinsky, joués avec cet art éprouvé auquel sont habitués ceux qui connaissent les marionnettistes hongrois. Ils s'étaient déjà produits une fois en France, mais il fallait le climat du Festival et l'attrait qu'il exerce pour que les milieux de théâtre français aient l'attention attirée par l'originalité de cet ensemble.

Le Théâtre de Marionnettes a présenté sur la scène française des opéras, des ballets et des pièces musicales, il aurait donc pu, comme l'Opéra de Budapest, aller plus tôt en France en espérant que par le truchement de ce langage international que sont la musique et la danse, il serait compris. Le vrai tournant dans les échanges théâtraux survint pourtant avec la tournée à Bordeaux de la troupe du 25^e Théâtre de Budapest. Jean-Louis Barrault lui-même avait invité ce jeune ensemble budapestois au festival où une demi-douzaine de troupes venues de différents pays du monde, présentèrent les diverses adaptations du vieux thème d'Électre. Les Hongrois remportèrent un succès bien mérité avec la pièce de László Gyurkó, directeur du théâtre, *Électre mon amour*. Comme la critique l'a souligné, c'est sous l'angle du pouvoir que cette pièce approche la tragédie antique ; elle place Oreste au centre de l'action et change l'issue de la tragédie, exprimant, par la mise en scène et le jeu très personnels, des idées absolument neuves.

Passant aux relations scientifiques, il faut mettre au premier plan de contacts multiples et variés, les deux colloques hungaro-français tenus à Budapest, en 1973. L'un était consacré à l'économie, l'autre à la géographie, et tous les deux furent le résultat d'une coopération de plusieurs années et ils n'étaient pas les premiers dans la série de rencontres similaires. Les participants du V^e colloque de géographie hungaro-français avaient cette fois choisi comme thème les problèmes de la recherche régionale. Deux jours furent consacrés aux conférences où les chercheurs firent connaître les résultats de leurs travaux, ensuite pendant quelques jours les participants firent connaissance de quelques régions de la Hongrie.

Encore plus importante du point de vue des relations politiques et économiques générales entre les deux pays fut la rencontre, également organisée à Budapest, consacrée aux problèmes du management. C'est que, outre les échanges de vue concernant des questions strictement professionnelles et théoriques touchant à l'économie, ce colloque permit aux spécialistes du commerce extérieur des deux pays de mieux connaître les possibilités de coopération

commerciale et économique entre les entreprises de leurs pays. Plusieurs firmes françaises profitèrent de cette occasion pour envoyer leurs représentants au colloque de Budapest où ils eurent d'utiles échanges d'opinions avec leurs partenaires hongrois.

Nous avons surtout cherché dans cette chronique à souligner un certain nombre d'événements importants et nous avons peut-être été injustes envers des faits moins spectaculaires, plus quotidiens qui, pourtant, constituent la base des relations culturelles et scientifiques hungaro-françaises. Or, ces contacts de routine sont importants rien que par leur nombre, et sans eux les « sommets » dont nous venons de parler seraient inimaginables. Nous sommes déjà habitués, au point de ne plus guère le remarquer, au fait que chaque année plusieurs centaines de chercheurs, de professeurs, d'artistes se rendent de Hongrie en France et vice versa. Les livres français aux devantures des librairies hongroises sont un fait quotidien et les ensembles hongrois aux festivals folkloriques français sont chose courante. L'Institut Hongrois à Paris et l'Institut Français à Budapest coopèrent systématiquement et informent ceux qui s'y intéressent, sur les faits culturels et scientifiques des deux pays.

Nous pouvons dire en conclusion que les relations culturelles et scientifiques hungaro-françaises ont continué à se développer en 1973, et qu'elles reflètent le désir qui se manifeste dans les deux pays de mieux se connaître.

GÉZA RAJNAVÖLGYI

Relations techniques et scientifiques

Sous l'angle des relations techniques et scientifiques franco-hongroises, l'année 1973 présente comme bilan, d'une part, la poursuite des résultats obtenus au cours des années précédentes et, de l'autre, la réalisation des projets conçus dans cette période.

Ces relations se trouvaient réglementées au niveau intergouvernemental par le plan de travail établi par les deux parties pour l'année 1973. Ce plan de travail ne comportait pas de modifications spéciales par rapport aux années précédentes. On peut observer une extension progressive des rapports au niveau des entreprises et des institutions. Les accords spéciaux déjà en vigueur (entre institutions) ont été suivis en 1973 par la conclusion de nouveaux contrats. Je rappellerai à titre indicatif les rapports qui s'étaient établis entre les deux pays jusqu'en 1973 : Entre l'*Académie des Sciences de Hongrie* et le *Centre National de la Recherche Scientifique* les échanges de chercheurs se font dans le cadre des dispositions modifiées en 1971. En 1973, les deux parties se sont efforcées d'étendre la coopération au domaine des sciences sociales. Il existe un accord de coopération entre l'*Institut Central de Recherches Physiques de l'ASH* et l'*Institut de Physique Nucléaire de Strasbourg* pour la poursuite de recherches communes. Ce même institut hongrois, l'*ICRP*, est également en relations avec l'*Institut de Physique Nucléaire de Saclay*. Les échanges de boursiers sont réguliers entre l'*Académie des Sciences de Hongrie* et la *VI^e Section de l'École Pratique des Hautes Études*.

On a pu observer en 1973 une extension sensible de la coopération établie entre l'*Alliance des Associations Techniques et des Sciences Naturelles (MTESZ)* et l'*Association Nationale de la Recherche Technique (ANRT)*. Les parties intéressées projettent d'importantes actions communes.

Il existe des accords spéciaux entre le *Trust du Pétrole et du Gaz Naturel et le Gaz de France*, entre, d'un côté, l'*Office National des Eaux et les Établissements Électriques de Hongrie* et, de l'autre, *Électricité de France*. Un accord de coopération est en vigueur entre l'*Institut de Recherches des Matières Plastiques* et le *Centre Français d'Études des Matières Plastiques*.

L'accord signé entre le *Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation* et l'*Institut National de la Recherche Agricole* mérite une attention particulière, étant donné que d'importants résultats sont nés de leur coopération au cours des deux dernières années, 1972 et 1973. Après les premières visites d'études et de prise de contacts, des recherches communes se sont établies dans de nombreux domaines.

Des recherches communes et des échanges d'expérience à caractère méthodologique sont en cours dans le domaine de la virologie des fruits entre *l'Institut de Recherches Horticoles* et le *Service de Coordination de la Production Fruitière de l'INRA (Bordeaux)* et la *Station de Phytopathologie d'Angers* ; dans le domaine des maladies affectant les abricotiers, entre *l'Institut de Recherches pour la Défense des Cultures* et la *Station de Phytopathologie* (les parties ont organisé un colloque en la matière au printemps de 1973) ; dans le domaine de la sélection des luzernes, entre *l'Institut de Recherches pour la Sélection des Plantes et la Protection des Sols* et la *Station de Sélection de Montpellier de l'INRA*. Des recherches communes sont poursuivies dans le domaine de la culture de la tomate entre *l'Institut de Recherches pour la Culture des Légumes* et la *Station de Recherches de Grignon de l'INRA* et *l'Institut du Ministère français de l'Agriculture et de l'Alimentation (Puyricard)*. Dans le cadre du programme de la production de la viande, le Ministère hongrois de l'Agriculture et de l'Alimentation cherche également à développer la coopération franco-hongroise dans le domaine de l'élevage des bovins. C'est là le but des voyages d'études effectués par les spécialistes de ce domaine.

Il existe des accords de coopération entre, d'un côté, le *Ministère hongrois du Bâtiment et de l'Urbanisation* et le *Ministère des Communications et des PTT* et, de l'autre, le *Ministère français de l'Aménagement du Territoire, de l'Équipement, du Logement et du Tourisme* ; entre la *Commission Nationale du Développement Technique* et le *Haut-Commissaire à la Technique des Ordinateurs du Ministère français du Développement Scientifique et Industriel* ; entre *l'Office Central de Géologie* et le *Bureau de Recherches Géologiques et Minières (BRGM)* ; entre le *Bureau National du Plan* et le *Commissariat Général Chargé du Plan* ; entre *l'Institut de Recherches de l'Industrie du Cuir* et le *Centre Technique du Cuir* de Lyon ; entre la *Commission Nationale pour l'Énergie Atomique* et le *Commissariat à l'Énergie Atomique*. Ces accords de coopération ont été conclus récemment.

En 1973, les accords de coopération suivants ont été réalisés :

un accord entre *l'Institut de Recherches Physiques Techniques de l'ASH* et *l'Institut de Recherches des Couches Minces* de Mulhouse pour des recherches communes partielles ; un accord de coopération entre *l'entreprise INFELOR* spécialisée dans la technique des systèmes et le *Laboratoire de Recherche en Informatique et Automatique (LRIA)* ; un accord de collaboration technique et de coopération dans la production entre, d'une part, la *Fédération Nationale des Coopératives Artisanales (OKISZ)* et la *Fédération des Coopératives de l'Industrie des Matériaux de Construction* de Budapest et, de l'autre, la *Confédération Générale des Sociétés Coopératives Ouvrières de Production* et la *Fédération Nationale des Sociétés Coopératives Ouvrières de Production du Bâtiment et des Travaux Publics* ; un accord entre les établissements *Tungsram* et le *Laboratoire Central des Industries Électroniques* dans le domaine des méthodes de mesure et de contrôle des pièces détachées actives électroniques et des foyers lumineux ; un accord particulier entre la *NOVEX (Société Anonyme pour la Commercialisation et le Développement de l'Invention)* et *ANVAR (Agence Nationale de Valorisation de la Recherche de la République Française)*.

Au-delà de ces accords et contrats de coopération, de très nombreuses institutions projettent l'établissement de contacts directs avec les institutions et centres de recherches français du même type.

Les manifestations diverses organisées par l'Institut Hongrois de Paris ont joué un rôle important dans le développement de ces relations. L'Institut Hongrois a organisé, dans le domaine de l'urbanisation et dans celui de la transmission de l'énergie électrique, des conférences à l'intention des urbanistes français et des spécialistes de l'Électricité de France. C'est une conférence donnée par un des collaborateurs de l'Institut de Recherches de Physique Technique sur la physique des couches minces, et la table ronde qui l'a suivie, qui a éveillé l'attention de l'Institut de Recherches sur la Physique des Couches Minces de Mulhouse. Les voyages d'études organisées entre les deux instituts aboutirent à la signature d'un accord de coopération scientifique. Signalons comme autre événement important l'élection du professeur János Holló, de l'Université Polytechnique de Budapest, parmi les membres de l'Académie d'Agriculture de France. Le professeur à la Faculté de Médecine Bernard Halpern, le professeur de physique Alfred Kastler et l'ingénieur Jean Kessel se sont vu remettre, des mains de notre ambassadeur à Paris, Péter Mód, le diplôme de membres *honoris causa* de l'Académie des Sciences de Hongrie. Une délégation universitaire française s'est rendue en Hongrie, sous la direction du professeur Petitjean, afin d'établir des contacts avec les universités hongroises.

Dans le domaine des boursiers, les proportions sont restées relativement inchangées : en 1973, la partie hongroise a pu de nouveau mettre presque entièrement à profit les cadres disponibles des échanges, tandis que du côté français, le nombre des boursiers venus en Hongrie est resté au niveau habituel.

En 1973, comme au cours de ces dernières années, le *Centre Français d'Information Scientifique et Technique de Budapest* a organisé d'importantes manifestations et actions. Parallèlement à l'orientation technique de ses activités des années écoulées, le Centre a développé en 1973 ses activités dans le domaine proprement scientifique, et en particulier dans celui de la protection du milieu et des sites naturels. L'actualité du problème se trouve liée à la création au début de 1973 du Parc National du Hortobágy qui représente une grande valeur nationale, tant du point de vue scientifique qu'économique. C'est la protection de ce site qui a incité le Centre à organiser des échanges expérimentaux avec les organisations françaises intéressées. Des Journées françaises de la Protection de la Nature furent organisées dans cet esprit en juin 1973. A cette occasion, les spécialistes français visitèrent les zones protégées de Hongrie et firent connaître les résultats obtenus en France dans ce domaine. Les journées de la protection de la nature constituent la base des rapports établis entre l'Office National Hongrois de la Protection de la Nature et le Ministère français de la Protection de l'Environnement. La partie hongroise désire utiliser de la même façon les expériences françaises recueillies dans le domaine de la protection de l'environnement. La bibliothèque du Centre a réuni au cours de 1973 une importante documentation intéressant la protection de l'environnement, et le Centre prévoit l'organisation pour 1974 d'une série de conférences sur la protection des eaux et de l'air, sur les nuisances provoquées par l'industrie et le bruit, sur le problème des déchets, avec la participation de spécialistes français.

Le Centre a organisé en février 1973, et avec plus de 300 participants, en

collaboration avec l'Office National de Géologie, des journées du film géologique, qui ont connu un grand succès à Budapest, Miskolc, Pécs et Veszprém.

Une nouvelle direction des activités du Centre est l'établissement des contacts avec les universités. En 1973, il a organisé des conférences sur le système français de l'enseignement et sur la formation des géologues en France.

En 1973, d'importantes manifestations ont eu lieu aussi dans le domaine de l'information technique. Faisant suite aux journées de 1972 consacrées à l'industrie des machines du textile, une série de huit conférences fut organisée en mai 1973 sur la technologie française de l'industrie textile, avec la collaboration de plusieurs importantes entreprises françaises du textile. Des contacts directs furent établis entre l'Institut de Recherches de l'Industrie Textile et les établissements Duvivier Six et Schlumberger pour l'étude des machines utilisées dans l'industrie du lin. La série de conférences organisée en 1972 sur l'utilisation des textiles dans la construction des routes a suscité l'intérêt des organismes hongrois compétents, et à titre expérimental, 40 000 m² de tissus ont été incorporés jusqu'à présent dans la route en construction à Szigliget. L'analyse de cette expérience se fera après l'ouverture de ce tronçon en 1974. Une série de conférences sur la sylviculture et l'industrie du bois avait été prévue pour 1973 : son actualité est dictée par la réorganisation et la restructuration des forêts domaniales et de l'industrie du bois en Hongrie.

Au cours de l'année 1973, l'intérêt porté par les spécialistes hongrois aux films techniques français n'a fait que croître : des entreprises et des écoles viennent régulièrement emprunter des films au Centre. Cette institution entretient des rapports continus avec plusieurs cliniques qu'elle fournit en films et publications relevant de la technique médicale, contribuant ainsi à la modernisation de l'enseignement et de la spécialisation. En 1973, le Centre a publié les matériaux des conférences organisées en 1972 au titre des Journées de la Construction routière et des Journées du Transport en Containers. L'intérêt porté aux cours de langue française du Centre est toujours aussi grand, en particulier dans les domaines spécialisés de la technique des ordinateurs et de la gestion des eaux. La convention intergouvernementale franco-hongroise pour la coopération technique et scientifique des deux pays, signée en 1966, prévoyait l'organisation mutuelle, dans les deux capitales, d'un centre d'information technique-scientifique. A ce jour, le centre hongrois de Paris n'existe pas encore. En 1973, la partie hongroise a présenté aux autorités françaises une proposition concrète à ce sujet qui devrait permettre en principe la création à brève échéance du centre hongrois, en fonction de la réponse de la partie française. Le but de ce centre serait d'informer les ingénieurs, spécialistes et chercheurs français des résultats obtenus en Hongrie dans le domaine technique et scientifique. Ses méthodes seraient l'information orale (conférences, colloques), l'information démonstrative (expositions spécialisées, présentation de machines, films techniques et scientifiques), et enfin l'information écrite.

La création du centre hongrois représenterait un grand progrès dans l'évolution des relations franco-hongroises sur le plan technique et scientifique.

Revue des livres et des revues de Hongrie paraissant en langues étrangères

Livres

QUESTIONS GÉNÉRALES

J. Kádár : *For a Socialist Hungary — Speeches, Articles, Interviews, 1968-1972*. Budapest, 1973. Corvina.

Hongrie 73. Budapest, 1973. Corvina.

Etydy o Vengrii, Budapest, 1973. Corvina.

T. Huszár : *A Contemporary Hungarian Society*. Budapest, 1973. Corvina.

Fidèles à nos traditions, nous nous faisons un devoir de rendre compte, ici, des ouvrages, parus en 1973 en langues étrangères, et présentant la vie politique et sociale de la Hongrie. Il va sans dire que nous ne visons pas à examiner tout ce qui est paru en ce domaine. Nous nous contentons d'analyser les ouvrages d'un niveau élevé qui nous semblent les plus aptes à donner la vue d'ensemble la plus vaste sur la Hongrie de 1973.

Nous commençons par présenter le volume de János Kádár *For a Socialist Hungary — Speeches, Articles, Interviews, 1968-1972* paru en langue anglaise. Ce recueil du premier secrétaire du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois reflète comme un miroir, l'image de quatre années importantes : 1968-1972. Il ne comprend pas seulement des discours prononcés en Hongrie, mais aussi des interviews et des interventions faites lors de différents congrès et de conférences à l'étranger.

Le mot qui peut le mieux caractériser ce livre est celui de « sincérité ». Le succès de l'édition hongroise s'expliquait déjà par le fait que dans les paroles de János Kádár, se retrouve clairement la satisfaction commune des succès aussi bien que les fardeaux et les soucis partagés,

mis en pleine lumière et portés également en commun.

Nous y retrouvons le texte de sa conversation de novembre 1969 avec Giuseppe Boffa, correspondant particulier de *l'Unità*, organe du Parti Communiste Italien, aussi bien que les réponses données aux questions de R. C. Longworth, correspondant de l'UPI, en mars 1971, de même que les discours prononcés aux meetings d'ouvriers.

Il comprend encore les interventions de János Kádár aux congrès de quelques partis frères. Elles témoignent toutes, et de façon non équivoque, d'un même engagement visant à consolider l'unité de la communauté socialiste et à contribuer à son développement continu.

Le volume contient aussi son discours de clôture prononcé au X^e congrès du PSOH et son intervention à la conférence des partis communistes et ouvriers tenue à Moscou. Les discours mentionnés nous donnent une idée de l'ensemble et de l'essence des principes et des objectifs de la politique extérieure et intérieure du parti hongrois. D'autre part, un bon nombre de chapitres du livre ont pour but d'analyser telle ou telle question actuelle de la politique intérieure.

Le volume intitulé *Hongrie 73* publié en cinq langues (anglais, français, allemand, russe et espagnol) sera consulté avec profit non seulement par ceux qui s'y intéressent pour ainsi dire d'office, pour des raisons professionnelles et presque obligatoirement, mais aussi par tous ceux qui, simplement pour le plaisir ou pour enrichir leurs connaissances, désirent se renseigner de façon plus détaillée sur la Hongrie.

Le volume intitulé *Etydy o Vengrii* (Études sur la Hongrie) publié en langue russe, est divisé en trois parties principales : il analyse la situation de la Hongrie avec l'intention d'aborder son sujet scientifiquement. La première partie réunit six études sous le titre de « Science sociale. Politique. Droit. ».

Dans la deuxième partie, six études s'occupent également des problèmes des secteurs suivants : « L'économie populaire hongroise. L'industrie. L'agriculture. Le commerce. »

La dernière partie du volume est consacrée aux questions culturelles.

Les illustrations du volume présentent la vie et l'œuvre de Sándor Petőfi à l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance.

Tibor Huszár, titulaire de la chaire de sociologie à l'Université Loránd Eötvös de Budapest examine la société hongroise d'aujourd'hui du point de vue du sociologue dans son volume paru en anglais et intitulé *A Contemporary Hungarian Society*.

Le volume se caractérise par une enquête reposant sur une base scientifique solide et par un esprit concret ; le lecteur étranger qui s'intéresse à ce sujet et qui veut s'y initier à un niveau convenable, consultera avec profit le livre de Tibor Huszár.

Dans son introduction, l'auteur donne un aperçu historique sur les particularités évolutives de la société hongroise du début de ce siècle. Il analyse le rôle des structures féodales, la situation des couches sociales qui se forment sous l'influence de l'industrialisation et de l'urbanisation, puis il passe aux événements de cette année 1945 qui a une importance décisive du point de vue de la transformation sociale.

Au juste, l'auteur se propose comme but de faire connaître les traits les plus importants de la formation de la société démocratique populaire. Il illustre par les données statistiques les plus éloquentes la restructuration de la société par suite du changement des rapports de propriété.

C'est d'ailleurs l'alliance de la statistique et de l'approche sociologique qui est un des traits intéressants du volume. L'authenticité des recherches basées sur des analyses du sociologue et la justesse de la conclusion finale sont plus d'une fois confrontées et appuyées de façon probante par la statistique. Pour encourager le lecteur curieux, ajoutons que la structure nette, le style clair, et l'économie rationnelle des données et des exemples font que ce livre est une lecture plus intéressante et même plus passionnante que ne le sont, d'habitude, les ouvrages de vulgarisation politiques.

Ce livre de 48 pages est illustré par 40 photos représentant des scènes de la vie industrielle, agricole et culturelle hongroise.

Les quatre volumes dont nous venons de rendre compte représentent bien la Hongrie d'aujourd'hui, sa vie politique, sociale, économique, scientifique et culturelle. Leur date de parution est la même : 1973. Certains de ces livres se bornent à s'occuper des événements d'une seule année. Mais même une publication de cette sorte, comme *Hongrie 73* apporte beaucoup plus au lecteur que la chronique d'une année.

Les quatre volumes reflètent la réalité hongroise d'aujourd'hui, ils font la somme des succès, des soucis et des objectifs qui remplissent les jours de semaine et les jours de fête de la Hongrie.

T. THURZÓ

ÉCONOMIE

The Market of Socialist Economic Integration publié (sous la direction de T. Kiss.) Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973. 234 p.

Economic Development and Planning (publié sous la direction de T. Földi.) Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973. 160 p.

I. Meznerics : *Law of Banking in East-West Trade*. Budapest, et A. W. Sijthoff-Leiden,

Oceana Publications Inc.—Dobbs Ferry N.Y., 1973. 427 p.

Le volume intitulé : *The Market of Socialist Economic Integration* contient un choix de textes qui donne un aperçu des travaux de la conférence organisée à Budapest sous l'égide du Conseil d'Entraide Économique du 17 au 19 novembre 1970. La Commission Économique Permanente du CEE

avait choisi le titre suivant : « Le caractère de marché du CEE et ses problèmes ». A cette conférence ont pris part, soumettant à la discussion diverses questions, des économistes bien connus et des spécialistes de l'intégration socialiste venus des huit États membres.

Le présent ouvrage contient les études dont le sujet prête à de nouvelles discussions. De nos jours, en effet, l'étude de l'intégration des pays du CEE constitue un problème des plus vivants, aussi les résultats de la conférence suscitent-ils un très large intérêt. A cela s'ajoute encore le fait que les auteurs adoptent plus d'une fois les positions divergentes sur les mêmes problèmes. Les auteurs expriment en général leur avis personnel, et non pas la position officielle de leur gouvernement. Les différences reflétées par l'ensemble sont, pour une part, la conséquence naturelle du fait que nous n'en sommes encore actuellement qu'à rechercher les solutions définitives quant à la majorité des problèmes soulevés. D'autre part, certaines différences ne sont qu'apparentes : nous pensons ici à celles qui proviennent d'un usage parfois mal élucidé de certaines notions. En effet certains termes techniques ou économiques, comme « entreprise », « rapports internes à l'entreprise », « marché », « rapports de marché » ou « mécanisme économique » ne signifient pas toujours la même chose dans les divers pays socialistes. La conférence a fourni une occasion excellente pour éclaircir les notions, les opinions, les points de vues et les conceptions diverses, grâce à des discussions utiles.

Le volume comprend quatre parties. La première traite des questions générales de l'intégration du CEE et du marché représenté par le CEE. Les auteurs attachent une importance particulière aux rapports existant entre le marché et la coordination internationale des plans. La deuxième partie a pour titre : « Le mécanisme économique et l'intégration ». Les études qui y figurent passent en revue les méthodes de la direction économique mises en œuvre par les divers États membres, ainsi que le mécanisme international de l'intégration. La troisième partie traite du commerce extérieur. Les auteurs y analysent les problèmes de la spécialisation internationale de la production et les tâches qui incombent au commerce extérieur. Dans la quatrième

partie, nous trouvons les études relatives au système des prix en usage dans le groupe des pays du CEE, ainsi que divers problèmes financiers. Les auteurs confrontent leurs conceptions relatives à la forme des prix internationaux à pratiquer au sein de l'intégration, ainsi que celles touchant les problèmes monétaires internationaux.

L'avant-propos adjoint au volume a été écrit par l'académicien István Friss, président de la conférence. Quant à l'introduction, Tibor Kiss, rédacteur du volume, y donne un jugement général de la conférence et fournit la liste des personnes qui sont intervenues dans la discussion des divers thèmes, mais ne figurent pas dans le présent ouvrage. Le volume : *Economic Development and Planning* (publié par T. Földi), présente un choix des études rédigées par les collaborateurs de l'Institut des Sciences Économiques de l'Académie des Sciences de Hongrie. Des six études que contient l'ouvrage, deux sont des œuvres posthumes, leurs auteurs, György Cukor et le professeur Károly Ihrig, sont décédés avant la mise sous presse du présent volume.

L'auteur de la première étude : *On long-term national economic planning*, est István Eriss. En guise de préambule, celui-ci soulève deux questions à propos de la planification à long terme. La première : Est-il possible de préparer des plans économiques réalistes portant sur une période de 15 ou 20 ans ?, et la seconde : Si oui, est-ce bien nécessaire et est-ce utile ?

Au cours de l'analyse de la première question, Friss donne un aperçu des expériences hongroises relatives aux plans à long terme. Le premier plan de 20 ans comprend la période allant de 1960 à 1980, tandis que le premier plan de 15 ans va de 1970 à 1985. L'auteur répond clairement par l'affirmative à sa première question. Quant à la seconde, les économistes y ont donné une réponse plus ou moins affirmative, certaines différences étant décelables quant à leur façon d'approcher le problème. Dans la suite de son étude, l'auteur traite des plans à long terme et de la théorie de la convergence, pour examiner ensuite plus en détail les problèmes de la politique économique, les tâches futures à la lumière des expériences du passé, et pour analyser enfin le rythme prévisible du développement de l'économie.

L'étude de György Cukor : *Industrial*

development strategy in developing countries traite du problème de la croissance économique des pays en voie de développement. La clef de la solution de ce problème est l'industrialisation. Quant aux méthodes les plus appropriées de l'industrialisation des pays en voie de développement, on a pu voir apparaître des conceptions théoriques assez divergentes, mais aussi une pratique plus ou moins variée.

L'auteur cherche à cerner ce qu'il convient de préférer, et dans quelle mesure, dans le processus de l'industrialisation :

- 1° l'industrie artisanale (ou domestique) ou l'industrie usinière, la petite entreprise ou au contraire la grande entreprise ;
- 2° la technologie réclamant un important travail manuel, ou au contraire celle qui met en œuvre de nombreux capitaux ;
- 3° le remplacement des importations ou le développement des exportations ?

Robert Hoch—Ilona Kovács : *Changes in income and consumer prices affecting demand*. Dans leur analyse de l'évolution du volume et de la structure de la consommation, les auteurs partent des fonctions mathématiques traditionnelles de la consommation et aboutissent au modèle total de la consommation par tête en progressant par les divers échelons de la confection des modèles. Il s'est avéré que ce modèle permet de mesurer les effets liés à l'évolution des revenus et des prix, aussi bien dans leur structure internationale que dans l'analyse chronologique par pays. En vue d'aboutir à une étude plus maniable, les auteurs n'examinent, parmi les facteurs influençant la demande, que les effets exercés par les revenus et les prix. Ils soulignent cependant clairement l'importance des autres facteurs. Les modèles de la consommation par tête et de la demande relative, calculées en prix courants, se prêtent au contrôle de la validité de ces analyses. La tâche suivante sera de confectionner une forme plus évoluée du modèle total de la consommation par tête, de préparer un modèle complet réunissant tous les éléments sociaux importants du problème : mais la chose nécessite des recherches nouvelles.

Ádám Schmidt : *Equilibrium of the budget and of the national economy*. L'étude examine le problème de l'équilibre budgétaire, puis, dans ses grandes lignes, celui de l'équilibre de l'économie nationale, et enfin certains aspects des rapports existant entre l'équi-

libre du budget et celui de l'économie nationale. L'auteur considère l'équilibre comme un état idéal et non comme une notion économique réelle, car il est impossible de voir s'établir dans la vie économique un équilibre parfait, total et durable. Et malgré ce fait, l'impératif de l'équilibre joue un rôle très important dans la vie réelle et ne saurait en aucune façon être négligé. Il existe à tout moment dans l'économie nationale des absences d'équilibre plus ou moins importants, mais leur somme ne doit pas dépasser une certaine limite. Il est de la tâche des économistes d'établir, en se guidant sur l'idéal de l'équilibre, la juste mesure des efforts, à réaliser l'équilibre dans le processus contradictoire de cet équilibre même et de ses ruptures.

Béla Csendes : *Development trends of Hungarian agriculture*. L'auteur étudie tout d'abord le rythme de croissance obtenu entre 1957 et 1967 par l'ensemble de l'agriculture, puis séparément, le rythme du développement de l'agriculture proprement dite et de l'élevage, ainsi que les oscillations de la production agricole. Dans la suite de son étude, il analyse l'évolution des trois facteurs principaux de la production agricole : la terre, les moyens de production et la main-d'œuvre. Dans le cours du développement de la vie économique, l'évolution de ces trois facteurs indique des orientations divergentes. Les proportions établies entre eux subissent nécessairement certaines modifications, et nous voyons apparaître ici des tendances assez claires. L'auteur examine les changements de ces facteurs, dans le temps de l'efficience sur la base de la valeur produite brute par unité quantitative de ces facteurs.

Károly Ihrig : *Agriculture's contribution to the growth of capitalist economies*. L'auteur part de la définition de la croissance donnée par le professeur américain S. Kuznets, pour passer ensuite en revue les autres définitions de la croissance. Il étudie ensuite les divers facteurs des progrès de l'agriculture et compare leur contribution à la croissance du produit national brut (dans la moyenne de la période 1949-1960) dans les divers pays. Il examine la croissance à l'intérieur de la vie économique de l'agriculture en tant que secteur à part, ainsi que les effets de l'interdépendance sur la croissance proportionnelle de l'agriculture (et notamment l'effet stimulant de l'industrie).

L'auteur analyse enfin les diverses façons dont l'agriculture contribue à la croissance économique, et cela du point de vue de la production, de la main-d'œuvre, de l'accumulation, de la technique et des terres cultivables.

Iván Meznerics : *Law of Banking in East-West Trade*. Les Éditions de l'Académie ont coutume de ne publier en langues étrangères tel ou tel ouvrage d'économie politique ou de droit que s'il a eu du succès parmi les lecteurs hongrois. Le livre du professeur Iván Meznerics (professeur à la chaire de Droit financier de l'Université Attila-József de Szeged et directeur juridique de la Banque Nationale de Hongrie) fait exception. Son édition en anglais est justifiée par le fait qu'il donne de son sujet une étude théorique d'ensemble d'une valeur exceptionnelle, dont l'importance est particulièrement grande de nos jours, à l'époque de l'extension de la coopération internationale.

L'œuvre de Meznerics ne constitue pas un exposé complet et détaillé du droit bancaire : elle ne fait qu'en donner une analyse spécialement orientée sur les besoins du développement du commerce international. L'auteur use de la méthode comparative et interdisciplinaire. Dans la formulation de ses thèses, il prend pour base les règles du droit hongrois, fournissant par là des renseignements de valeur aux juristes des États et des entreprises entretenant des relations commerciales avec la Hongrie, mais il procède en comparant ces règles au droit de divers autres pays et, en particulier, à celui des pays socialistes. La méthode interdisciplinaire mise en œuvre est justifiée par les tendances propres au développement du droit bancaire socialiste. Contrairement au caractère relevant presque exclusivement du droit privé des droits bancaires du monde capitaliste, le droit bancaire des pays socialistes prenait place dans les débuts, avec l'introduction de l'économie planifiée, dans le droit public (dans le droit administratif, plus précisément) : les règles du droit civil n'y jouaient qu'un rôle formel ou simplement auxiliaire. Depuis 1968, avec l'introduction du nouveau mécanisme économique, la situation a changé. Il s'est avéré que le système de la comptabilité autonome et l'accumulation socialiste se développent bien mieux dans le cas où les opérations financières (basées sur la valeur) propres aux affaires bancaires se trouvent régle-

mentées par les institutions du droit civil, tout en réservant dans certains cas la possibilité de l'application des règles de l'administration publique. La présentation harmonieuse et unifiée des règles de ces deux branches du droit (qui constituent en RDA une branche unique, celle du droit économique), et les analyses économiques exactes ici mises en œuvre permettent une exposition riche et diversifiée des questions traitées.

Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur expose les questions générales touchant les affaires et opérations bancaires, et avant tout les problèmes intéressant les catégories des sources de droit et des opérations bancaires, ainsi que la terminologie du droit bancaire.

La deuxième partie traite des opérations bancaires en usage dans le commerce est-ouest. Les institutions dont il s'agit ici sont nées dans les pays capitalistes : les pays socialistes ne s'en servent que dans le commerce poursuivi avec ces derniers. Ce qui donne un caractère particulier à ces institutions dans le commerce est-ouest, c'est qu'elles sont réglementées également par le droit interne des États socialistes (cf. la troisième partie), ce qui influe d'une façon particulière sur leur fonctionnement. Voyons par exemple ce qu'il en est des contrats de crédit. Les banques des pays socialistes connaissent et utilisent les types de crédit en usage dans le commerce international : crédit sur compte bancaire, crédit postal, crédit de garantie, etc., mais uniquement dans les domaines autorisés par le gouvernement. En Hongrie par exemple, le gouvernement définit dans ce qu'on appelle les principes directeurs de la politique du crédit, obligatoires pour les activités de la banque, les types des contrats fiduciaires ainsi que les conditions de leur versement. Ces règles doivent être connues par tous ceux qui poursuivent des activités commerciales avec des partenaires hongrois.

Dans le cadre des opérations bancaires en liaison avec le crédit, l'ouvrage traite, au-delà des contrats de crédit, des prêts bancaires, des garanties sur les crédits et prêts avancés par la banque (hypothèque, droit d'hypothèque, garantie, lettre de change, transfert de propriété à titre provisoire, session de droits, contrat d'assurance de crédit, clause de valorisation, etc.), de la garantie assurée par la banque,

du cautionnement ainsi que de l'escompte ; quant aux opérations bancaires en liaison avec les paiements, l'auteur étudie les problèmes touchant les accreditifs (leurs types, les usages et la pratique internationale commune), les titres, le système monétaire, les lettres de crédit non commerciales et les comptes clearing. Dans la suite de l'ouvrage, l'auteur examine les diverses opérations bancaires touchant à la conversion des devises, ainsi que les problèmes liés aux emprunts d'État. Le dernier chapitre de la deuxième partie analyse les efforts déployés en vue d'unifier le droit des paiements internationaux. A ce propos, l'auteur examine avant tout les résultats et les possibilités de l'UNCITRAL (la Commission de Droit Commercial de l'ONU), mais aussi, et en particulier à propos des accreditifs, les activités d'autres institutions, telles la Chambre de Commerce Internationale, l'UN-DROIT, etc.

La troisième partie passe en revue les opérations bancaires internes des pays socialistes. Dans son analyse des diverses institutions, l'auteur cherche avant tout à mettre en lumière les solutions socialistes communes, tout en traitant en détail, parallèlement, des règles concrètes du droit civil hongrois intéressant la matière. Après le chapitre introductif qui traite des caractéristiques du système bancaire socialiste et des rapports entre les banques et les entreprises, l'ouvrage examine d'abord le rôle du crédit (et des prêts), leur réglementation par la loi, leurs types divers (dans leur connexion historique, ainsi que les types de crédit en liaison avec les rapports internes, nationaux des entreprises, et ceux en liaison avec leurs relations extérieures) ; il étudie les garanties du prêt

bancaire, ainsi que la réglementation juridique de l'émission et du dépôt des billets de banque (dépôts d'épargne et autres dépôts bancaires), et enfin les dispositions relatives aux arrêtés de comptes et aux paiements (principes du paiement, système des comptes en banque, divers contrats relatifs aux comptes en banque, paiement en espèces).

Dans sa dernière partie, le livre traite des opérations bancaires entre pays socialistes. Les rapports commerciaux des pays membres du CEE, ainsi que leurs rapports financiers en liaison avec les investissements, sont réglementés par des conventions internationales. Deux systèmes de paiements ont vu le jour. Le premier est le système des paiements immédiats entrant dans le cadre des Conditions Générales des Livraisons, le second est le système du clearing multilatéral représenté par la Banque de Coopération Économique Internationale fondée en 1963, et par la Banque Internationale d'Investissements fondée en 1970. Après avoir passé en revue les thèses fondamentales et les règles les plus importantes, l'auteur analyse le système des paiements et du crédit des pays membres du CEE, ainsi que les possibilités de son développement.

Le nouveau livre du professeur Meznerics est un ouvrage d'une extrême valeur qui renferme de nombreuses informations, utiles aussi bien pour les chercheurs intéressés au niveau de la théorie par les mécanismes économiques des pays socialistes, que pour les hommes d'affaires et les juristes qui s'intéressent au développement du commerce est-ouest.

Á. HARMATH

DROIT

- I. Szabó : *Les fondements de la théorie du droit*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1974.
- I. Szász : *Conflict of Laws in the Western, Socialist and Developing Countries*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1974.
- L. Szamel : *Legal Problems of Socialist Public Administrative Management*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973.
- Gy. Antalffy : *Basic Problems of State and Society*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1974.
- G. Garancsy : *Labour Law Relation and Its Termination in Hungarian Law*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973.
- M. Gy. Domé : *Legal Aspects of the Associations of Agricultural Cooperatives*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973.
- « Entwicklungsfragen der Verwaltung in

Mittleuropa » (*Studia Iuridica*). Sous la rédaction d'A. Csizmadia. Pécs 1972
 « Verwaltungshistorische Studien » (*Universitas Quinqueecclesiensis Facultas Politica-Iuridica*). Sous la direction d'A. Csizmadia. Pécs 1972

Les résultats de la recherche poursuivie dans le domaine des sciences politiques et juridiques voient dans une grande mesure le jour sous forme de monographies. Déjà au cours des années écoulées, et en particulier par les soins des Éditions de l'Académie de Budapest, un grand nombre d'ouvrages d'auteurs hongrois a paru en langues étrangères, et surtout en anglais. Dans la période que nous examinons ici le chiffre des publications hongroises parues en langues étrangères a atteint une ampleur encore inégalée.

En premier lieu il nous faut parler du livre de l'académicien I. Szabó sur *Les Fondements de la théorie du droit* qui doit paraître également en allemand et en russe. Dans cet ouvrage qui fait suite à toute une série de ses monographies, l'auteur cherche à répondre, à partir d'une conception marxiste, aux problèmes les plus fondamentaux de la théorie du droit, et cela en dépassant sur de nombreux points ses propres recherches antérieures. A considérer le fait d'une manière générale, ses efforts visent à reconstituer, sur la base de l'analyse les connexions et les interactions mutuelles existant entre les rapports sociaux et les rapports juridiques, la conception marxiste du droit et à élaborer la théorie sociale du droit. Ainsi, l'ouvrage constitue une tentative originale, tout en représentant en même temps, dans l'œuvre toujours accrue de l'académicien Szabó, une sorte de synthèse. Dans sa démarche, l'auteur tente de formuler en trois temps la réponse à donner aux questions fondamentales du droit. Tout d'abord, il analyse les connexions existant entre les rapports sociaux et les rapports de droit, en étudiant séparément les rapports de propriété, les rapports juridiques existant entre l'État et le citoyen, et les problèmes plus spéciaux des rapports de droit procéduraux, pour aboutir enfin à la définition des caractéristiques fondamentales de la nature sociale du droit. Cette analyse des rapports juridiques typiques lui permet de montrer l'unité dialectique formée par le côté juridique et le

côté social du droit, mais elle lui permet aussi de situer d'une manière générale les rapports de droit dans la hiérarchie des rapports sociaux. Dans la suite de son ouvrage, l'auteur analyse les connexions entre droit et État, le processus de la création, de l'application et de l'observation du droit, autrement dit les processus dans lesquels les rapports sociaux reçoivent une expression juridique et se réalisent en tant que rapports de droit. Son étude conduit l'auteur à formuler le caractère fondamentalement étatique du droit, dans le cadre d'une très ample argumentation. Pour terminer, il analyse les problèmes de la conscience sociale et de la conscience juridique, leurs éléments composants, leur mouvement, tels qu'ils se présentent dans leur connexion avec le mouvement et les éléments composants des rapports sociaux et des rapports de droit. En conclusion, l'auteur souligne que la conscience juridique constituée, elle aussi, une des formes de la conscience sociale, et en tant que telle, elle est l'un des facteurs qui composent le droit.

I. Szászy, membre correspondant de l'Académie, dont les ouvrages publiés en anglais à Budapest sur les questions de la procédure civile internationale, sur le droit international du travail ainsi que sur le droit privé international des démocraties populaires d'Europe sont connus par nos lecteurs (nous en avons donné des comptes rendus dans les volumes précédents des *Nouvelles Études Hongroises*), vient de faire paraître un nouveau manuel. Son ouvrage *Conflict of Laws in the Western, Socialist and Developing Countries* est rédigé dans un esprit comparatiste, il cherche à cerner les solutions appliquées dans les pays les plus divers aux différentes espèces de conflits de lois. Il traite tout d'abord du phénomène des conflits de lois dans sa généralité, en analysant les notions fondamentales, pour chercher ensuite à en déterminer les divers types. Il consacre en conséquence des chapitres à part aux conflits de lois internationaux, interrégionaux, interpersonnels et enfin intertemporels. Son analyse est également globale sous son aspect juridique : il étudie aussi bien les règles et les questions de procédure du droit civil, familial, commercial, que celles du droit du travail, du droit financier, du droit constitutionnel, du

droit administratif ou du droit pénal matériel ou encore du droit de procédure pénale. Son étude s'achève par l'analyse et la solution des situations de conflit intervenant entre les différentes branches et institutions du système de droit, ainsi qu'entre les diverses dispositions juridiques.

L. Szamel, comme en témoigne son ouvrage *Legal Problems of Socialist Public Administrative Management*, est l'un des premiers à chercher dans la littérature socialiste à répondre aux problèmes posés par l'orientation des organismes de l'administration publique socialiste, par les moyens dont elle dispose et par leur définition sur le plan juridique. Dans les deux parties qui suivent l'exposition des bases théoriques du problème, l'analyse des diverses conceptions et notions, l'auteur examine les niveaux de la direction et les instruments juridiques de la direction administrative. Il étudie la différence fondamentale existant entre le centralisme bureaucratique et le centralisme démocratique, ainsi que les problèmes historiques soulevés par la liquidation de la bureaucratie ; les problèmes de la direction par le gouvernement et de celle opérée par le parti ; les formes de la tutelle, de l'orientation et de la direction immédiate ; et enfin les moyens juridiques et extra-juridiques de tout cet ensemble. Dans le cadre de l'analyse élargie des moyens juridiques, l'auteur traite ensuite des dispositions légales et réglementaires, ainsi que des décisions à caractère personnel, des activités de réglementation normatives et concrètes, et prend enfin position dans la question de l'obéissance aux ordres supérieurs, intéressante tant du point de vue théorique que pratique.

L'ouvrage général de Gy. Antalffy, publié sous le titre *Basic Problems of State and Society*, souhaite contribuer à la littérature marxiste de la théorie de l'État, laquelle, on le sait, n'est pas trop riche, que ce soit en Hongrie ou en général dans les pays socialistes. Le livre traite d'un ensemble très vaste de problèmes : son analyse va de l'étude des rapports entre État et société à l'examen sur le plan de la théorie des étapes du développement de l'État socialiste, du problème de la souveraineté de l'État socialiste, des buts et des fonctions de l'État socialiste, de l'organisation et de la structure de l'État socialiste, jusqu'à

l'appréhension théorique du rôle dirigeant exercé par le parti dans l'État et la société socialistes. Il utilise, expose et analyse avec un grand luxe de détails la pensée des classiques du marxisme touchant les questions étudiées. Il traite avec une pénétration particulière du rôle joué par l'État en tant que phénomène social dans le modelage de la physionomie de la société socialiste. Pour analyser ces problèmes, il traite avant tout des impératifs de l'historicité ; mais parallèlement, sur le plan de la méthode, il souligne la nécessité de la complexité de l'analyse : ainsi, il estime nécessaire de formuler des jugements de valeur dans l'examen de l'État socialiste, et quant au problème de la souveraineté considéré sous son aspect général et particulier, il souligne l'importance du côté sociologique qu'il présente.

La thèse de Mme G. Garancsy a paru dans la série publiée par l'Institut des Sciences politiques et juridiques de l'Académie des Sciences de Hongrie sous le titre de *Labour Law Relation and Its Termination in Hungarian Law*. Comme entrée en matière, l'auteur présente le droit au travail en tant que droit constitutionnel du citoyen pour en arriver rapidement à exposer comment le droit au travail a été admis en tant que principe fondamental du droit du travail, à la mise en lumière du but et du rôle social des rapports juridiques liés à l'emploi, et par ce biais, à l'explication de la cessation de ces rapports en liaison avec la cessation, la disparition du but même de l'emploi. Après cet exposé théorique, l'auteur donne une analyse comparative de l'institution du licenciement telle qu'elle fonctionne dans les États socialistes, pour procéder ensuite à l'analyse de la réglementation hongroise du licenciement. Elle examine les causes susceptibles de justifier le licenciement, elle traite de la résiliation de l'emploi opéré par l'employé, elle étudie les autres modalités ou formes de la cessation du rapport juridique de l'emploi et se penche avec la même attention sur les procédures à suivre en liaison avec le licenciement ou le congé, ainsi qu'avec la cessation de l'emploi due à quelque autre cause.

L'étude de Mme M. Gy. Domé a paru, elle aussi, dans la série de l'Institut des Sciences politiques et juridiques de l'Académie des Sciences de Hongrie. Sous le

titre : *Legal Aspects of the Associations of Agricultural Cooperatives*, elle traite également d'un problème particulier, en cherchant cependant à le cerner dans sa totalité. La littérature juridique socialiste s'intéresse de plus en plus aux associations de coopératives agricoles, et en particulier à trois de leurs formes juridiquement reconnues : la simple association économique, l'entreprise commune et la fondation en commun d'entreprise nouvelle. Le fait se comprend étant donné la grande importance de la question du point de vue de l'essor de la production agricole. L'ouvrage se propose d'une part de résoudre le problème à la fois économique et juridique posé par ces associations, et d'autre part de rechercher les solutions organisationnelles et juridiques les plus favorables. C'est pour cette raison qu'après l'analyse des formes juridiques des coopératives de production et de leurs associations, l'auteur traite des problèmes les plus importants des associations de coopératives du point de vue pratique, économique et juridique : les problèmes relevant du droit de propriété, ceux de l'administration interne et de la structure organisationnelle, le statut juridique des coopérateurs et des employés travaillant dans les associations, ainsi que les conditions et les formes de la responsabilité juridique des associations. Par son analyse détaillée, l'auteur désire contribuer à la disparition des lacunes existant encore dans la réglementation juridique hongroise de la question ainsi qu'à l'élaboration d'une réglementation plus homogène du point de vue des diverses formes d'association.

Signalons encore deux ouvrages dont

le sujet est le même sans être identique : tous deux nous offrent un choix des matériaux de la conférence internationale d'histoire administrative organisée en 1972 à Pécs et Siklós. L'un de ces ouvrages, de 300 pages environ, a paru sous la rédaction d'A. Csizmadia, en tant que N° 80 de la série des *Studia Juridica auctoritate Universitatis Pécs publicata* (Pécs, 1972) et porte le titre de *Entwicklungsfragen der Verwaltung in Mitteleuropa*. Il contient vingt études rédigées par des auteurs de l'Europe centrale, hongrois et autres, en langues allemande, française et russe. Le second ouvrage intitulé *Verwaltungshistorische Studien*, publié sous forme ronéotypée par l'*Universitatis Quinqueecclesiensis Facultas Politico-Juridica* (Pécs, 1972), a paru en deux volumes comptant au total 600 pages environ, également sous la rédaction d'A. Csizmadia. Cette publication contient 31 études écrites par les participants à la conférence. Il serait trop long de présenter une par une ces études : elles traitent de nombreux problèmes de détail intéressant l'histoire administrative, depuis la fin du xviii^e siècle jusqu'en 1945, et cela de la Prusse à la Pologne et à la Russie, en passant par la Hongrie ou la Bulgarie. Elles étudient aussi bien l'administration publique générale que ses diverses branches, et l'administration des villes et des communes ou celle des communautés professionnelles. Elles s'intéressent à l'évolution des institutions et des formes et solutions organisationnelles, aussi bien qu'à l'évolution historique de l'administration des diverses activités.

Cs. VARGA

PHILOSOPHIE

Dezső Kalocsai : *Le problème des règles de la morale « provisoire » de Descartes*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973.

L'ouvrage de Dezső Kalocsai est essentiellement polémique au sens positif du terme. Il nous en avertit dès le début en écartant comme fausses les interprétations simplistes (cléricales ou matérialistes) de l'éthique de Descartes qu'il envisage, pour sa part, dans sa complexité et ses contradictions historiquement déterminées.

L'auteur n'a nullement l'intention de présenter sa manière de voir et l'objet de ses recherches sous un angle objectiviste; il veut assurer à ses conclusions un caractère réellement objectif par des analyses honnêtement conduites de textes non tronqués et par un système d'interprétation consciemment engagé dans le sens du progrès historique.

Il situe les idées morales de Descartes dans le cadre de la lutte réelle des classes

et dans celui de l'antagonisme des deux attitudes fondamentales caractérisant toute l'histoire de la philosophie, pour dégager de leur forme franchement idéaliste et religieuse le contenu progressiste et matérialiste. Ce faisant, il est contraint de réfuter les tentatives faites pour ramener la philosophie et l'éthique de Descartes au bercail de l'Église (Jean Laporte et Sartre), et il doit critiquer (suivant en cela la voie ouverte par Asmus et Lefèbvre) l'attitude de beaucoup de chercheurs marxistes pour qui « dans les questions sociales, Descartes n'a rien créé de progressiste qui mériterait quelque attention » (p. 15).

L'un des premiers pas dans l'analyse de l'éthique de Descartes est la comparaison de la morale « provisoire » (Discours de la Méthode) à la morale « définitive » (Lettres sur la Morale). Cette comparaison sert à souligner, à côté des similitudes, les différences qui se manifestent entre les deux étapes de l'évolution philosophique de ce penseur, et à mettre en relief les formulations les plus poussées des principes de base de sa morale (Chapitre I).

Les trois chapitres centraux de l'ouvrage sont consacrés à démontrer que la morale n'est pas un élément accessoire de ce système et n'est même pas son « peron », mais bien l'une de ses composantes, qui a des rapports mutuels avec les différents aspects et parties du système cartésien et avec le système même. C'est le dégagement de ces rapports multiples qui se réalise dans les trois chapitres portant les titres de Fondement « métaphysique »

et gnoséologique..., Les fondements mécaniques, biologiques, et physiologiques... et Fondement psychologique de la morale cartésienne.

Le cinquième et dernier chapitre ainsi présenté s'attaque à l'analyse des contradictions internes du système qui s'expliquent par des raisons extérieures (sociales, économiques, politiques, etc.) à ce système.

Pour conclure, l'auteur constate que l'éthique de Descartes dépasse « tout en les contenant » et les enseignements de la morale stoïcienne, et ceux de la scolastique de l'époque, et que ce dépassement, prenant appui sur un rationalisme rendu possible par les acquisitions scientifiques, va dans le sens de l'épicurisme.

L'ouvrage est intéressant et convaincant sur beaucoup de points. S'il ne me satisfait pas tout à fait, c'est qu'en luttant contre les simplifications, il semble tomber dans le piège d'autres simplifications. Il serait peut-être possible de traiter avec plus de nuances la problématique des contradictions de l'éthique de Descartes en tenant compte du caractère très particulier du féodalisme français qui, en raison des réformes (mais seulement des réformes), est en train de redevenir capable, pour une période considérable, d'intégrer toute une série de phénomènes bourgeois, aussi bien sur le plan économique qu'idéologique.

Il n'en reste pas moins que cet ouvrage mérite l'attention des spécialistes et celle d'un public plus large.

J. ÚJFALUSI NÉMETH

PÉDAGOGIE

COMENIUS AND HUNGARY, essays.

Edited by *Éva Földes* and *István Mészáros*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973.

Les recueil comprend les études qui furent présentées à la conférence organisée en Hongrie du 23 au 26 novembre 1970, en l'honneur de Comenius par les institutions pédagogiques hongroises, conférence qui s'est déroulée à Budapest et à Sáropatak, où Comenius enseigna entre 1650 et 1654.

L'introduction de László Mátrai, de l'Académie des Sciences de Hongrie, souli-

gne l'importance du rôle de Comenius dans l'évolution de la pensée et de la civilisation. Elle recommande comme méthode à suivre l'analyse de l'internationalisme irrésistible du grand humaniste résumé par lui-même dans la devise suivante : « Omnia sponte fluant, absit violentia rebus. »

Les quinze études réunies dans le volume sont consacrées à trois sujets principaux : les éléments hongrois dans l'œuvre de Comenius avec la Hongrie, puis, plus particulièrement, ses rapports avec Sáropatak, enfin, Comenius face aux grands problèmes de l'humanité.

Le premier sujet a été développé par Sándor Maller, Ilona Komor et József Bakos.

Sándor Maller (In memory of Comenius) retrace avec une grande plasticité la vie pleine de vicissitudes de Comenius, parlant de ses années passées à Sárospatak et analysant avec maîtrise l'influence sur Comenius de la situation sociale et culturelle hongroise à l'époque de son professorat à Sárospatak.

Ilona Komor (The problems of technological culture in Schola ludus) examine comment les problèmes de production et de culture matérielles, les caractéristiques de l'évolution économique de la société hongroise se reflètent dans l'œuvre de Comenius.

József Bakos indique, dans une étude abondamment documentée (On Comenius the philologist, in view of the linguistic, terminological and textological problems relating to Hungarian), l'urgence de procéder à la recherche philologique dans l'œuvre de Comenius. A son avis, l'examen textologique précis des écrits de Comenius ne doit plus être différé ; il convient de se livrer à l'analyse philologique de ses manuscrits édités en Hongrie et de revoir aussi, au point de vue philologique, les traductions hongroises de ses œuvres, en vue de préparer et de faire les corrections qui s'imposent.

Sept études sont consacrées aux liens qui rattachent Comenius à la ville de Sárospatak.

Josef Brambora (The significance of Comenius' stay at Sárospatak in the evolution of his pedagogic and pansophic concepts) insiste sur l'importance de son séjour à Sárospatak. Il fait connaître les conceptions et les projets du grand humaniste au moment de son arrivée en Hongrie, établit la liste de ses ouvrages écrits dans notre pays et énumère ceux dont l'idée fut mûrie pendant les années passées à Sárospatak. Selon l'auteur, ces années eurent une influence décisive dans l'élaboration et la mise au point de *Consultatio*.

Kálmán Újszászy (The role of the ecclesiastical authorities and of princely family in the life of the Sárospatak school between 1650 and 1654) rend compte des résultats acquis au cours des recherches récentes entreprises pour mieux con-

naître le rôle de Zsuzsanna Lorántffy et celui de János Bali de Tolna.

Éva Földes (Comenius' connections with the anti-feudal movements) éclaircit un problème peu étudié avant elle en insistant sur les relations de Comenius, l'un des animateurs de la communauté religieuse connue sous le nom de Frères tchèques avec les anabaptistes de Sárospatak.

József Kődöböcz (Comenius and teacher training at Sárospatak) expose sommairement les pensées de Comenius sur le pédagogue et la vocation pédagogique.

Lajos Orosz (Comenius' school reforms at Sárospatak) insiste sur l'activité d'organisateur et de réformateur d'établissements d'enseignement de Comenius à Sárospatak et étudie en détail les circonstances qui ont accompagné la création dans cette ville d'une école pansophique dont les cours portent sur trois années.

István Mészáros (On the history of the Sárospatak school in the 15th—16th centuries and Comenius' «schola trivialis» there) apporte des lumières sur les étapes inconnues du développement du collège de Sárospatak avant 1550.

Erzsébet Ladányi (The graduates of the Sárospatak school in the time of Comenius in the everyday life of the Hegyalja district) examine le rôle qu'ont joué dans la vie de la région de Hegyalja les anciens étudiants du collège qui avaient terminé leurs études à Sárospatak entre 1623 et 1671. Parmi eux se trouvent les anciens élèves de Comenius.

Les études d'ensemble appartenant au troisième groupe des sujets peuvent être classées sous le titre général : *Comenius et les grands problèmes de l'humanité*.

József Polisensky (Comenius, Hungary and European politics in the 17th century) recherche consciencieusement les racines de la conception politique de Comenius, analyse ses buts, ses projets, ses idées et les mobiles souvent mystiques de son activité dans la vie publique. Il traite le problème dans le contexte particulier des guerres qui opposèrent, avec des fortunes diverses, l'empire des Habsbourg et les coalitions ennemies de cette dynastie. Ses réflexions ont été reprises et développées par *Klaus Schaller* (J. A. Comenius' «Panorthosia») qui fait connaître l'une des pensées les plus intéressantes de Comenius, son idée de la «réforme totale de la manière de vivre de

l'humanité », exposée dans un volume de la *Consultatio*. De l'avis du grand pédagogue et philosophe, l'humanité ne pourrait jouir d'une existence parfaite dans ce monde sans les réformes à accomplir dans trois domaines corrélatifs : les sciences, la politique et la religion qui demandent à être complètement renouvelées, transformées.

Jiří Kyrašek (The teaching of Comenius and modern education) a choisi, parmi les sept volumes de la *Consultatio*, la *Pompaedia*, synthèse du système éducatif. Il démontre que dans la personnalité de Comenius, homme politique, philosophe, théologien, savant, l'élément dominant qui l'emporte sur tous les autres, c'est son caractère d'éducateur, de pédagogue.

Tibor Wittman (The image of the New World in the didactic works of Comenius) nous amène dans un domaine que les chercheurs ont presque complètement oublié. Le Nouveau Monde fait partie

intégrante de l'univers de Comenius qui, dans son système, tient compte de l'existence de l'Amérique et des conséquences de cette existence, non pas comme d'un simple fait historique, mais de « more paedagico ». Pour lui les deux hémisphères de la Terre ne font qu'un tout organique ; par conséquent, il indique « sub specie Orbis Terrarum » les tâches qui incombent aux porteurs de la civilisation.

Magda Jóboru (Comenius' legacy) examine dans son intégralité le système d'idées de Comenius et recherche les aspects de sa philosophie qui, n'ayant rien perdu de leur actualité, sont propres à nous inspirer encore aujourd'hui dans notre activité pédagogique.

Le volume donne des renseignements sur les noms, sur les publications des œuvres de Comenius en Hongrie (lieu et date) et contient 68 illustrations.

G. TÓTH

BIBLIOLOGIE

Rado, Polycarpus : *Libri liturgici manuscripti bibliothecarum Hungariae et limitropharum regionum*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973.

Csapodi, Csaba : *The Corvinian Library. History and Stock*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973. (« Studia Humanitatis ». Publications of the centre for renaissance research 1.)

C'est durant la Seconde Guerre mondiale que furent réunis les premiers matériaux de ce livre pour lequel l'auteur a dépouillé les livres liturgiques manuscrits se trouvant dans les bibliothèques de la Hongrie et des régions limitrophes. L'ouvrage précédent est dû également à Radó : *Libri liturgici manuscripti bibliothecarum Hungariae*. Tom. 1. Budapest, 1947. 223 p.) dans la série : (Publications de la Bibliothèque Nationale Széchényi, N° 26), n'utilise cependant que les livres se rapportant à la messe. Depuis, les travaux concurrent des à-coups. La vue affaiblie du professeur Radó ne lui permettant pas de continuer ses recherches, celles-ci furent poursuivies par László Mezey. Les lecteurs du présent ouvrage n'y trouveront donc pas

une simple suite du travail paru en 1947, mais un nouveau livre auquel le premier est incorporé et où les manuscrits liturgiques d'un territoire délimité sont étudiés et dépouillés sous différents aspects. Faisant suite à la préface et à la légende des abréviations, l'ouvrage se divise comme suit : I. Libri liturgici manuscripti ad missam pertinentes : 1. Sacramentaria, 2. Missalia, 3. Lectionaria missae ; II. Libri liturgici manuscripti ad officium chori pertinentes : 1. Psalteria, 2. Breviaria, 3. Lectionaria, 4. Promptuaria ; III. Libri liturgici manuscripti ad liturgiam sacramentalem pertinentes : 1. Pontificalia, 2. Libri rituales, 3. Ordinarii ; IV. Libri musicae sacrae : 1. Gradualia, 2. Antiphonaria, 3. Cantionalia.

La description tient compte de tous les détails : le lieu où le livre fut trouvé, sa cote, la date de sa rédaction, son contenu, ses caractères, puis l'énumération du propriétaire, du scribe, de la provenance et de la bibliographie. Certaines descriptions constituent toute une étude, par exemple celle qui traite de la provenance du Codex Prayanus, monument de la langue hongroise datant du xii^e siècle. Dans d'au-

tres cas les données dont on dispose n'offrent guère d'orientation « c paucis fragmentis », mais la description précise n'en est pas moins donnée.

L'étude des manuscrits ainsi décrits est facilitée par vingt tableaux comprenant les fêtes de l'année, les patrons des cathédrales diocésaines, des églises capitulaires, les fêtes propres à la Hongrie, et les variations qui en découlent pour les missels, les bréviaires et les ordinations.

L'appendice qui suit la description des 198 livres liturgiques, contient plusieurs index : ceux relatifs à la provenance des manuscrits, un index des noms propres et un index du contenu et des noms de lieu. Comme l'ouvrage traite du Moyen Age, il était indispensable d'élargir géographiquement le domaine concerné pour obtenir un tableau cohérent, ainsi que l'indique le titre : *bibliothecarum Hungariae et limitropharum regionum*.

Le livre est écrit en latin, cette langue se prêtant le mieux à ce genre de description et devant être familière à tous ceux qui étudient cette question.

Le second ouvrage trace un tableau de la civilisation hongroise à l'époque de la Renaissance qui clôt le Moyen Age. Il contient des renseignements de source sûre relatifs à la célèbre bibliothèque du roi Mathias et s'appuie sur les résultats des recherches les plus récentes. La bibliothèque de Mathias, qui mérite en effet l'adjectif de « légendaire », est décrite par les contemporains, savants et connaisseurs, familiers des bibliothèques d'Italie, comme « hors série », ce sont seulement les données numériques qui nous manquent. Nous en sommes réduits à des estimations, ignorant le nombre des volumes que les scriptoria italiens, florentins, puis l'atelier de Buda fondé par Mathias, avaient pu fournir à la Bibliotheca Corvina.

Quant au nombre des volumes, les spécialistes hongrois et étrangers en arrivent à des conclusions divergentes. Une hypothèse datant du xvii^e siècle veut que le nombre des manuscrits et des livres imprimés se soit élevé à 50 000. Les recherches ultérieures réduisirent ce nombre

à 100 et même à 500. Enfin, l'opinion généralement admise fut qu'on ne saurait arriver à aucune certitude sur cette question.

Après l'étude minutieuse des sources contemporaines, les comparaisons avec d'autres bibliothèques, les observations sur l'emplacement de la bibliothèque, ainsi que sur les différentes phases, nettement distinctes, de sa formation, Csapodi en arrive à la conclusion qu'il convient de calculer un nombre de volumes se montant à 1 800-2 000 dont 300-400 livres imprimés. Actuellement, dispersés dans les différentes bibliothèques du monde, on en connaît 10 p. 100. L'auteur relate aussi comment la bibliothèque s'est dispersée.

La majeure partie du livre de Csapodi est consacrée à la description bibliographique précise des volumes qui nous sont parvenus, s'étendant sur les lieux de conservation, le lieu de fabrication, l'enluminure, les armes, la reliure, sur toute la bibliographie qui s'y rapporte, et aussi sur les livres considérés par erreur comme des Corvinas.

L'appendice énumère les concordances retrouvées dans les œuvres consacrées aux fonds de la bibliothèque Corvina ; il donne le groupement des volumes selon le lieu de conservation, avec indication des changements, la liste des Corvinas authentiques, la reproduction et la description des armoiries figurant dans les volumes.

A la fin du livre il y a des index qui facilitent l'orientation : liste des abréviations, index alphabétique des scripteurs et enlumineurs, ainsi que des propriétaires.

Pour nous résumer, grâce à d'éminents spécialistes, les Éditions de l'Académie offrent aux chercheurs deux ouvrages qui présentent un tableau clair et cohérent du thème traité. Non seulement ils contribuent aux recherches dans leur propre discipline, mais ils facilitent la confrontation des résultats obtenus dans l'histoire de la civilisation et dans d'autres disciplines limitrophes, et l'interprétation sous de nouveaux aspects des acquisitions communes.

Á. KARAKAS

HISTOIRE

1. *Paysannerie française, paysannerie hongroise aux XVI^e-XX^e siècles*. Volume publié sous la direction de B. Köpeczi et d'É.H. Balázs. Budapest, 1973. Akadémiai Kiadó.
2. Erzsébet Andics : *Metternich und die Frage Ungarns*. Budapest, 1973. Akadémiai Kiadó.
3. *History of the Revolutionary movement in Hungary* t. III. Publié sous la direction de D. Nemes. Corvina, Budapest, 1973.
4. Endre Sík : *History of the Black Africa*. IV. Budapest, 1973. Akadémiai Kiadó.

Le livre intitulé *Paysannerie française, paysannerie hongroise aux XVI^e-XX^e siècles*, comprend les conférences faites lors du colloque des historiens français et hongrois qui eut lieu en mars 1972 à l'Université Loránd Eötvös de Budapest. Les participants ont cherché à présenter les résultats des dernières recherches, ayant toujours en vue les possibilités d'analyser par des méthodes comparatives les éléments essentiels de l'évolution hongroise et française et leurs divergences. Dans son discours d'ouverture, Béla Köpeczi en a souligné toute l'importance.

S'appuyant sur les dernières recherches en matière d'histoire économique, d'histoire sociale, d'histoire des prix, de démographie historique, d'étude des mentalités, E. Le Roy Ladurie, J. Meyer et J. Bérenger ont retracé l'évolution de la société paysanne française aux XVI^e et XVII^e siècles. Les historiens hongrois ont également analysé les problèmes essentiels de cette époque. L. Elekes a élucidé les rapports entre la lutte de classe des paysans et les structures de l'État fondé sur les ordres, Gy. Székely a montré les résultats démographiques de l'occupation turque de la Hongrie, et P. Zsigmond Pach les contradictions internes de l'économie marchande des seigneurs domaniaux, fondée sur la corvée.

La période de l'évolution qui sert de base à la transformation capitaliste de la Hongrie a été présentée avec plus de détails. Un tableau d'ensemble fut tracé du monde agraire du XVIII^e siècle par Imre Wellmann. É. H. Balázs a analysé la politique paysanne du pouvoir central de l'absolutisme éclairé et des classes diri-

geantes de propriétaires terriens. K. Vörös a décrit les formes particulières des luttes de classe paysannes dans la première moitié du XIX^e siècle ainsi que les positions des différentes couches paysannes en face de la politique d'intérêts communs menée par la noblesse libérale. Gy. Benda a examiné l'influence réciproque des exportations de céréales aux XVIII^e-XIX^e siècles, de la production du blé et de la productivité. E. Niederhauser a comparé les traits spécifiques des mouvements paysans est-européens au XIX^e siècle. T. Hoffmann s'est servi de méthodes ethnologiques pour éclaircir les phénomènes de la crise de la condition paysanne au XIX^e siècle, lesquels trouvent leur expression dans la culture paysanne. Deux rapports français se sont occupés de cette époque : E. Mandrou a parlé de la fonction de la culture paysanne dans la vie paysanne sous l'Ancien Régime, R. Marx a analysé la participation de la paysannerie à la Révolution française, ainsi que les effets, très discutés, de la Révolution sur l'ensemble de l'évolution économique.

D'importantes études ont été consacrées à l'époque contemporaine. I. Katona a exposé les formes d'organisation du travail chez les saisonniers agricoles. P. Gunst a analysé les influences réciproques qui existaient, avant et après la Première Guerre mondiale, entre les possibilités d'écoulement des produits agraires, la production agricole et la structure de la société hongroise. P. Barral a fait une conférence sur la nouvelle période de l'évolution agraire en France qui a commencé au début des années 1950. Mme M. Somlyó a montré l'importance de la réforme agraire, L. Komló a mis en évidence les principales étapes et les résultats de l'industrialisation et de la transformation socialiste de l'agriculture après la liquidation de l'état semi-féodal dans lequel elle se trouvait.

À la fin de la quatrième et dernière journée M. Tapié a fait le bilan du colloque en soulignant l'enrichissement que signifie pour l'historiographie des deux pays la confrontation des méthodes de recherche et des résultats acquis.

Fruit de recherches infatigables, poursuivies pendant plusieurs décennies, Mme Erzsébet Andics a publié un ouvrage intitulé

« Metternich und die Frage Ungarns », basé sur le dépouillement de Metternich-Familien-Archiv de Vienne, et de plusieurs archives de Budapest et de Prague.

Outre l'exposé par des méthodes marxistes du thème indiqué dans le titre, l'auteur nous apprend beaucoup de choses nouvelles sur l'activité diplomatique de Metternich pendant les guerres napoléoniennes et pendant la période du « printemps des peuples ». Il y a aussi du nouveau dans la description suggestive de l'influence que Metternich exerça sur l'aile réactionnaire, conservatrice de l'aristocratie hongroise.

Un des traits marquant du livre est qu'il comprend un grand nombre de preuves qui infirment ou réfutent l'une après l'autre les affirmations et positions des historiens bourgeois à propos de Metternich. Son argumentation n'est pas faite « ex cathedra »; outre l'excellent appareil critique du livre, elle se réfère aux documents publiés à la fin de l'ouvrage. Une partie considérable des sources documentaires découvertes dans les fonds Metternich et minutieusement fouillées par l'auteur, éclairent notamment les relations économiques austro-hongroises, les facteurs politiques et économiques de la semi-colonisation de la Hongrie au temps de Metternich. (Cette méthode, Mme Andics l'a déjà appliquée avec succès et d'une manière convaincante dans son livre « Les Habsbourg et les Romanov » où elle traite de leur alliance en 1848-49, et relate l'histoire variée et pleine de contradictions de ces deux régimes autocratiques. La presse, aussi bien les publications spécialisées que les quotidiens, a été unanime à apprécier le niveau élevé du livre « Metternich und die Frage Ungarns ».)

C'est pour le vingt-cinquième anniversaire de la Libération de la Hongrie que parut le dernier volume de l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire, édité sous la direction de l'académicien Dezső Nemes, par l'Institut de l'Histoire du Parti dépendant du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois. Les auteurs — Miklós Lackó, János Molnár, Ágnes Ságvári, Ilona Sánta, Bálint Szabó, András Zsilák — qui présentent près de deux décennies du mouvement ouvrier révolutionnaire hongrois ainsi que les transformations politiques et économiques sur-

venues sous sa conduite, s'étendent sur l'histoire des partis alliés et sur la suite des événements historiques. A partir de juin 1948, date de la victoire de la révolution socialiste, la perspective s'élargit pour embrasser l'histoire politique de l'édification du socialisme, l'histoire socio-économique, étant donné qu'à cette époque l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire avait déjà les dimensions de l'histoire nationale, de l'histoire des fondements du socialisme. Aussi est-ce la première œuvre qui contienne une analyse d'ensemble — mais détaillée lorsque c'est nécessaire — de la période la plus passionnante de l'histoire hongroise, et peut-être la plus décisive pour le pays.

On ne peut que féliciter les auteurs d'avoir placé cette partie de l'histoire dans le contexte de l'histoire internationale, dans le processus d'évolution du mouvement communiste international. Ils examinent surtout l'évolution des mouvements révolutionnaires et progressistes, du syndicalisme et du mouvement pour la paix, ainsi que celle des rapports entre les pays socialistes. Ils ne passent pas sous silence les soucis et les problèmes — par exemple les différends entre la Yougoslavie et les pays socialistes — qui ont exercé une influence sur l'histoire nationale et sur l'évolution hongroise.

L'ouvrage ne débute pas avec la Libération proprement dite — en cela il diffère de la périodisation généralement admise — mais il part de l'automne 1944, moment où l'Armée soviétique commence à libérer le pays de l'oppression nazie et de ses serviteurs hongrois. La libération ayant duré près de six mois, elle peut aussi être considérée comme le début de la révolution démocratique-populaire en Hongrie. En présentant les événements de la Libération, les auteurs examinent aussi, conformément à leur importance, les faits principaux de la résistance. L'exposé cohérent de ces trois processus : la libération, le mouvement de résistance et les débuts de la révolution démocratique-populaire, met en lumière la voie que le Parti Communiste Hongrois a prise pour devenir le moteur de l'évolution historique.

L'histoire des luttes entre 1945 et 1948 en vue de défendre les réformes démocratiques, de reconstruire le pays et de mener à la victoire la révolution socia-

liste, n'est pas seulement traitée sous l'angle du mouvement ouvrier révolutionnaire, mais l'histoire du Parti Social-démocrate, autre grand parti de la classe ouvrière, y trouve également une place proportionnelle à son poids. Sont étudiés — en outre conformément au rôle qu'ils ont joué dans l'évolution historique — tous les partis et toutes les personnalités politiques qui ont eu une influence sur l'épanouissement de la révolution démocratique-populaire soit dans un sens positif soit dans un sens négatif.

Ce livre présente, parallèlement aux événements de l'histoire politique, les résultats de la reconstruction et les phases de la lutte pour le pouvoir économique. Nous voyons en détail comment la nationalisation des banques et de leurs entreprises élargit le secteur national de l'économie, au point que le rôle économique du secteur socialiste fut décisif. Cette analyse appuie bien la nouvelle appréciation des auteurs selon laquelle le pouvoir démocratique-populaire, en procédant à la nationalisation révolutionnaire des banques et de leurs entreprises, devint la dictature du prolétariat, et les auteurs ne manquent pas d'exposer dans tous ses détails la voie qui a permis, grâce à la mobilisation des masses populaires, d'obtenir la victoire de la révolution socialiste par des moyens pacifiques.

L'ouvrage offre un tableau authentique des succès atteints au cours de l'édification socialiste. Outre les acquis économiques, les mutations sociales apportées par le plan triennal, puis par la première période du premier plan quinquennal, les auteurs examinent les causes qui provoquèrent le règne du dogmatisme dans la politique du Parti des Travailleurs Hongrois. Ils étudient dans le détail les conséquences de la politique dogmatique, sectaire, l'insuffisance dans la critique des défauts et fautes, et le révisionnisme qui s'ensuivit. Ils exposent toutes les raisons de politique intérieure et extérieure qui contribuèrent à l'éclatement d'une contre-révolution en octobre 1956.

En analysant la politique du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, les auteurs montrent le processus de la réorganisation du parti, l'essor de l'édification socialiste, la construction des fondements du socialisme.

Le dernier chapitre est consacré à la politique agraire, économique, culturelle,

à la politique d'alliance du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, et aux plans à long terme élaborés au VIII^e congrès du Parti.

A côté des faits et des généralisations largement répandus, ce volume de quelque quatre cents pages contient aussi des données qui jusqu'ici sont fort peu connues. Les appréciations politiques embrassent une plus large perspective et sont plus mûries que dans les livres précédents traitant de la même période ; ce faisant, les auteurs ont allié avec bonheur l'engagement et l'objectivité. L'analyse des faits a permis de combler certaines lacunes, de mieux connaître plusieurs domaines mal connus de l'histoire de l'édification du socialisme, de réviser certaines vues, positions et appréciations erronées concernant l'historiographie, de réexaminer certains jugements, et au besoin, de procéder à leur rectification, sans pour autant aboutir à une dépersonnalisation des processus historiques. Il convient de souligner tout particulièrement que cet ouvrage fournit des prises de position catégoriques, fondées sur des faits, dans des questions historiques fondamentales, ayant aujourd'hui encore une importance politique.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire, à la politique internationale, n'ignorent pas que de l'Afrique, il y a toujours quelque chose de nouveau qui vient nous étonner, nous Européens. C'est qu'en histoire et en politique l'opinion publique sait fort peu de choses sur l'Afrique. Par son actuel volume sur l'Afrique, Endre Sik s'est acquitté d'une vieille dette envers l'historiographie marxiste ; après le nombre important d'ouvrages qu'il a écrits sur des questions spéciales de l'histoire de l'Afrique Noire, il résume pour la première fois tout le processus de son évolution historique dans une monographie. Il n'étudie pas l'histoire de l'ensemble du continent africain, mais seulement celle de l'Afrique Noire. Cela s'explique par la différence considérable, qui existait par le passé et qui existe encore aujourd'hui, entre les évolutions historiques, culturelles et économiques des peuples de l'Afrique Noire et des peuples arabes.

Le tome IV de la monographie d'Endre Sik décrit l'histoire des peuples de l'Afrique Noire après la Seconde Guerre mondiale, la décomposition des empires coloniaux en

Afrique, la lutte pour l'indépendance des peuples colonisés opprimés et la naissance des États nationaux africains indépendants.

Seize chapitres sont consacrés, pays par pays, à l'histoire des colonies anglaises, françaises, belges, italiennes et espagnoles, de sorte que chacun des chapitres offre un tableau d'ensemble des conditions économiques, politiques, sociales et des partis de ces États aujourd'hui indépendants. L'auteur analyse les efforts, les plans et les tentatives des colonisateurs pour sauvegarder leur domination et pour ajourner l'octroi de l'indépendance. Il aide à comprendre les contextes en exposant dans le détail les principes politiques de la colonisation anglaise et française ainsi que les conceptions fédéralistes.

En exposant les mouvements d'indépendance des pays colonisés, l'auteur s'est appliqué à présenter les conceptions authentiques des différents groupements politiques et à analyser les rapports entre ces groupements. Les parties du livre les plus intéressantes sont celles où il cite l'essentiel des décisions politiques, les

mémoires des partis et des différentes organisations. C'est que là il publie des sources documentaires historiques difficilement accessibles aux lecteurs. L'exposé des principes et des objectifs politiques forme toujours une unité stricte avec la description des événements historiques, ce qui met en lumière bien des rapports cachés.

L'auteur intervient aussi dans des débats théoriques et politiques, par exemple dans la question du « socialisme africain ». Les faits exposés fidèlement, sous leurs multiples aspects, sont susceptibles d'aider à résoudre les débats politiques futurs.

L'immense matière parfaitement ordonnée et facile à consulter, la bibliographie soigneusement choisie contribueront à ce que les chercheurs, journalistes, politiciens, ainsi que tous ceux qui s'intéressent à la politique internationale soient à même de comprendre et de juger les projets politiques et économiques des pays de l'Afrique Noire qui ont conquis leur indépendance.

A. MISKOLCZY, M. KUN, J. BOTOS

ARCHÉOLOGIE

Á. Kiss : *Roman Mosaics in Hungary* (Fontes Archaeologici Hungariae). Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973. 72 p., 22 fig. dans le texte, 17 pl.

A. Mozsolics : *Bronze- und Goldfunde des Karpatenbeckens. Depotfundhorizonte von Forró und Opályi*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973. 249 p., 18 fig. dans le texte, 112 pl.

Les Questions Fondamentales du Peuplement du Bassin des Carpates du VIII^e au X^e siècle. Conférence Internationale 1971 à Szeged. (Mitteilungen des Archäologischen Instituts der Ungarischen Akademie der Wissenschaften, Beiheft 1. Magyar Tudományos Akadémia Régészeti Intézete, Budapest, 1972. 230 p., 33 pl.

Gy. Ürögdi : *Reise in das alte Rom*. 3^e éd. Corvina, Budapest, 1973.

Budapest, 1973. 3^e éd.

Nous commençons cet aperçu sur la littérature archéologique hongroise parue en langues étrangères en 1973, par la présentation d'une nouvelle collection. L'objectif

des *Fontes Archaeologici Hungariae* est la prompte publication du matériel archéologique mis au jour en Hongrie, c'est-à-dire qu'ils ont pour dessein de faire paraître des ouvrages amplement documentés, base sûre de recherches ultérieures. Les volumes de cette collection, rédigés par I. Holl, paraîtront dans différentes langues choisies conformément à l'importance de la matière étudiée, et quant aux publications paraissant en hongrois, elles contiendront un résumé traduit en plusieurs langues. Le premier volume des « Fontes » est susceptible d'éveiller un vif intérêt international. L'auteur, Á. Kiss, y étudie les mosaïques mises au jour dans la partie hongroise de la Pannonie romaine, dont des œuvres aussi célèbres que les mosaïques de la villa d'Hercule d'Aquincum, ou que celles de Balácsa et de Szombathely. La première partie de cet ouvrage publié en anglais donne l'histoire des recherches ; ensuite vient la description des monuments, puis dans la partie suivante, une appréciation récapitulative des mosaï-

ques. Dans le chapitre final l'auteur tire les enseignements du matériel publié ; il site les mosaïques dans le cadre de l'art annonien et les insère dans les perspectives de l'ensemble de l'Empire. Le texte est accompagné d'un grand nombre de dessins et de photographies. Le mérite essentiel du livre d'Á. Kiss est de présenter et d'étudier l'ensemble d'un groupe de monuments. Ce programme suit parfaitement les objectifs des « Fontes », et contribue, en même temps, à acquitter une des grandes dettes de la recherche hongroise : depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le besoin de ce type de monographies se faisait sentir de façon de plus en plus pressante. L'appréciation de la valeur scientifique de l'ouvrage sera la tâche des spécialistes hongrois. Mais sans attendre les critiques de détail, nous pouvons constater dès maintenant que le livre d'Á. Kiss sur les mosaïques peut être considéré comme une riche et importante source d'informations pour les nombreux spécialistes de l'art romain.

Le livre d'A. Mozsolics sur les objets en bronze et en or de la période dite B IV du bassin carpatique constitue un grand enrichissement de la recherche hongroise sur l'âge du bronze. Nous avons signalé la parution du volume intitulé « Bronzefunde des Karpatenbeckens, Depotfundhorizonte von Hajdúsámson und Kosziderpadlás. Budapest, 1967 », qui constitue pour ainsi dire l'antécédent, dans le numéro de 1968 de cette revue, et maintenant nous pouvons ajouter que, depuis, le livre a obtenu un vif succès international. Succès qui s'explique car les travaux de synthèse de Mme Mozsolics sont sortis d'un ensemble de créations très riche dont ils sont le digne couronnement. Les « dépôts » qui peuvent être classés dans l'horizon dit de Forró et Opályi ont été traités selon les méthodes appliquées et les principes exposés dans le précédent volume. L'objectif principal de Mme Mozsolics est d'élucider, au moyen d'analyses complexes et fouillées, la typologie des différents groupes d'objets (armes, outils, bijoux, harnais et vases de bronze, et dans un chapitre à part, celle des objets en or), ainsi que le problème des antécédents et celui de l'évolution typologique. Elle n'omet pas d'approfondir aussi les problèmes que posent la matière première utilisée, le coulage du bronze et les ateliers.

Les résultats les plus substantiels du livre sont exposés dans la partie consacrée au classement culturel des dépôts, à leur chronologie relative et absolue. L'armature chronologique de l'ouvrage repose sur les recherches faites par l'auteur en Italie, recherches qui ont ouvert, à plusieurs égards, une nouvelle voie. Par ses vues originales, elle ajoute de nouveaux traits au tableau historique de la période des environs de 1200 av. n. è. Le corps de l'ouvrage est complété par le catalogue alphabétique des gisements des dépôts au nombre d'environ 300. En appendice, E. Sangmeister communique les résultats de l'analyse spectroscopique des objets de bronze.

Après ces deux monographies, nous signalons encore un recueil de conférences. En 1971, l'Union Internationale Archéologique Slave tint sa session scientifique à Szeged. Les documents relatifs à cet événement important ont été publiés dans un tome supplémentaire des publications de l'Institut Archéologique de l'Académie des Sciences de Hongrie. Les communications ont été exposées dans deux sections : la première se proposait comme sujet principal les problèmes des ethnies avare et slave, la seconde examinait les questions ethniques de l'époque de la conquête hongroise. Il y avait, parmi les communications, des conférences qui se proposaient de faire la synthèse du sujet traité (*Gy. László* sur les problèmes chronologiques et ethniques de l'époque avare ; *I. Boba* sur l'ethnogenèse du peuple hongrois, etc.) ; des comptes rendus de nouvelles et importantes découvertes archéologiques (*I. Bóna* sur la colonie avare de Dunaújváros ; *S. Nagy* sur le cimetière avare de Vrbas, etc.) ; des exposés sur des problèmes historiques et linguistiques (*S. Szádeczky-Kardoss* sur les sources de l'histoire des Avars ; *F. Zagiba* sur les sources occidentales relatives aux peuples des VIII^e-XI^e siècles) ; d'autres traitant des problèmes passionnants de certaines relations culturelles (*I. Erdélyi* sur les parallélismes orientaux des inhumations équestres des Avars ; *D. Bialeková* sur l'influence carolingienne démontrable en Slovaquie ; *M. Aglarov* sur le problème des Avars du Caucase, etc.) ; des rapports sur les résultats de recherches d'histoire des arts (*I. Fodor* sur les relations iraniennes de l'art des Hongrois de la conquête, etc.). Cette énumération fort in-

complète suffira peut-être à faire comprendre combien le programme de la conférence de Szeged était varié et intéressant. Le volume d'une présentation digne de la richesse du contenu, fournit un tableau d'ensemble, aussi complet que possible des recherches les plus récentes sur l'histoire et le legs archéologique des peuples établis dans le bassin des Carpates du VIII^e au X^e siècle.

La série des monographies publiées en

1973 s'achève sur l'ouvrage de vulgarisation de Gy. Úrögdi. Le volume qui présente la Rome antique ayant été analysé dans cette revue en 1967, nous nous bornerons ici à appeler l'attention sur la 3^e édition, dont la parution prouve, sans commentaires superflus, l'intérêt suscité par ce travail.

M. SZABÓ

LINGUISTIQUE

János Balázs. *Funktionswerte der Pronominalität* Budapest, 1973. Akadémiai Kiadó et Wilhelm Fink Verlag, München. 240 p.

G. Hazai. *Das Osmanisch-türkische im XVII. Jahrhundert. Untersuchungen an den Transkriptionstexten von Jakab Nagy de Harsány*. — Bibliotheca Orientalis Hungarica n° XVIII. Budapest, 1973. Akadémiai Kiadó, 498 p.

Gábor O. Nagy. *Abriss einer funktionellen Semantik*. Budapest, 1973. Akadémiai Kiadó et Mouton et Co. La Haye. 124 p.

A. M. Rot. *Vengersko-vostotchnoslavjanskije jazykovye Kontakty*. Contacts linguistiques hongrois-slaves orientaux. Budapest, 1973. 572 p.

Four Papers of the Pécs Conference on Contrastive Linguistics (Pécs, 14-16 October 1971). Budapest, 1973. Linguistics Institute of the Hungarian Academy of Sciences and the Centre for Applied Linguistics. 65 p. (The Hungarian-English Contrastive Linguistics Project, Working Papers, n° 4.)

La linguistique évolue, en Hongrie, d'un mouvement égal ; en 1973, elle était, à plusieurs égards, plus riche que dans les années précédentes. Toutefois, cela ne se reflète pas dans la production parue en langues étrangères. Comme avant, la production linguistique de Hongrie, prise au sens le plus large, ne peut être appréciée dans sa totalité que par celui qui lit le hongrois.

Les termes hongrois *nyelvészlet* (linguistique) et *nyelvtudomány* (dont la traduction littérale serait « science du langage »)

signifient à peu près la même chose : tous deux recouvrent un domaine plus large que le terme *linguistique*. Les deux termes hongrois ont à peu près la même extension que le terme depuis longtemps reçu en Russie « *filologičeskie nauki* » (« sciences philologiques ») ou l'anglo-américain « *language sciences* » de date plus récente. Cela revient à dire que tout ouvrage d'ambition scientifique relatif à la langue ou qui a quelques rapports avec la langue peut y être inclus (et non seulement les approches exactes qui sont seules admises par la linguistique générale et la méthodologie linguistique). Leur traduction française pourrait plutôt être *linguistique et philologie* (mais point le terme *philologie* seul). Il est intéressant de noter que le terme hongrois *filológia* lui-même n'est pas univoque ; de ses diverses significations, on voit passer au premier plan la suivante : « ensemble des points de vue et des méthodes de recherches complexes relatifs aux langues (en premier lieu non au hongrois moderne) ».

La production de livres est numériquement un peu inférieure à celle de l'année précédente. Par contre, on peut constater un certain accroissement du nombre des revues. La publication de la revue de linguistique mathématique en langues étrangères a enfin repris.

Deux des cinq livres se rattachent à la linguistique générale, le troisième est à la fois théorique et empirique (celui de Rot), le quatrième est de nature philologique (celui de Hazai) et le cinquième est un travail de linguistique appliquée (le volume d'études contrastives).

János Balázs est le titulaire de la chaire de linguistique générale et appliquée de

l'Université Loránd Eötvös de Budapest. Son livre (*Funktionswerte der Pronominalität*) est l'édition remaniée en langue allemande de sa thèse en langue hongroise présentée pour obtenir le grade de « docteur ès sciences humaines (de l'Académie) ». Il s'est écoulé une dizaine d'années entre la soutenance de thèse et la parution du livre. Il traite d'un problème qui a reparu à plusieurs reprises au cours de l'histoire de la linguistique : celui des pronoms ; ce sujet est en fait une sorte de pierre de touche de la sémasiologie et de la théorie syntaxique de chaque époque. Le professeur Balázs ne perd pas de vue la relation du particulier et du général dans son analyse de la fonction référentielle des éléments non pronominaux et pronominaux. Par sa méthode, il cherche à atteindre l'unité de l'explication théorique (« logique ») et historique : il part des éléments pronominaux de l'antécédent historique de la langue hongroise : la langue finno-ougrienne et ouralienne primitive. Il part donc des éléments monosyllabiques primitifs, puis il introduit, d'après une hypothèse relevant de la théorie des communications, les mots-phrases élémentaires dissyllabiques. Il fait, parallèlement, des remarques intéressantes sur l'évolution possible de la structure des phrases et de leurs éléments (celle par exemple des pronoms et des suffixes). Un des principaux mérites de ce livre composé sur la base d'une érudition multilatérale, est justement que, dans les années soixante, donc instruit des récentes acquisitions de la linguistique, l'auteur a entrepris la solution théorique et empirique de problèmes que la linguistique n'a pas encore mis à l'ordre du jour. Ainsi, outre ses résultats obtenus dans le domaine de la théorie, ce livre est à la fois une contribution à la linguistique historique et à la linguistique comparée ouralienne. Ses résultats théoriques ne pourront être appréciés, naturellement, qu'avec un recul historique plus considérable.

György Hazai a reçu sa formation à l'école de turcologie de Budapest comme disciple de Gyula Németh. Depuis déjà plus de dix ans, il dirige les recherches de turcologie à l'Université Humboldt de Berlin, mais sans cesser de prendre une part active aux travaux turcologiques de Hongrie. Son ouvrage publié et donne une analyse philologique multilatérale du livre de conversations turco-latines de Jakab Nagy,

théologien originaire de Harsány qui vivait au xvii^e siècle. Ce texte — qui comprend aussi de précieux renseignements concrets sur l'Empire ottoman contemporain — est en caractères latins, il est accompagné d'une traduction latine par son auteur que l'éditeur a doublée d'une traduction allemande. Le texte est particulièrement précieux du point de vue linguistique car son auteur — qui était au service des Turcs comme diplomate —, se prescrivait des objectifs pratiques en le composant : aussi est-il non seulement le plus long texte turc osmanli, de langue commune et parlée de son époque, mais — étant donné sa forme dialoguée, — il est propre à être soumis aux analyses linguistiques de tous les niveaux. L'éditeur donne une étude linguistique détaillée de ce monument de la langue turque qui, une fois publié, exercera une influence probablement déterminante quant aux recherches futures sur l'histoire de la langue turque du xvii^e siècle.

Gábor O. Nagy (1915-1973) était chef d'une section scientifique de l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de Hongrie. Il est mort par suite d'un accident d'automobile avant la parution de son livre. Cet excellent lexicographe a dirigé son attention vers les bases théoriques de son activité dans les dernières années de son travail philologique pratique d'auteur de dictionnaires auquel il a consacré la majeure partie de sa vie. C'est ainsi qu'il a commencé à s'occuper de la théorie de la phraséologie et de la lexicologie, puis, utilisant les résultats de ces recherches, il s'est tourné vers la sémantique théorique. Ce livre qui est sorti de ses cours professés à Goettingue pendant le semestre d'été 1968, ne représente, en vérité, que les débuts de ses recherches dans ce domaine ; il ne pourra malheureusement pas donner une forme définitive à sa théorie au grand détriment de la sémantique empirique. Outre les quelques facteurs déjà mentionnés, sa conception sémantique peut être caractérisée par sa nature « contextuelle », par le fait qu'elle réserve la place centrale aux sémantèmes considérés comme unités de signification, qu'elle s'intéresse en premier lieu à leur fonction « nominative », et seulement dans le cadre de cette dernière, à leur fonction grammaticale et stylistique. Un mérite particulier de l'auteur est de relier la phraséologie et la sémantique et

d'apporter une attention redoublée à la synonymie ; on sait qu'il travailla jusqu'à sa mort à un dictionnaire hongrois moderne des synonymes. Bien que l'auteur ait connu la sémantique des années soixante, ses conceptions théoriques le rapprochaient plutôt des tendances « fonctionnalistes » des décennies précédentes. Ceci souligne qu'il envisageait le problème de la signification surtout du côté du lexique.

Aleksandr Mavrikevitch Rot est professeur titulaire à l'Université d'Ujgorod (Ungvár) dans la RSS Ukrainienne. Sa volumineuse monographie est une véritable synthèse encyclopédique des problèmes des contacts entre la langue hongroise et les langues slaves orientales. Le sujet principal du livre est, à côté d'une revue critique de la littérature internationale (l'accent étant mis surtout sur la littérature russe), la description des contacts entre le russe ancien et le hongrois et des rapports, continus depuis plusieurs siècles, entre l'ukrainien et le hongrois, ainsi que l'analyse du processus historique de ces contacts. L'auteur s'occupe aussi brièvement des résidus linguistiques des contacts hongrois-russes directs du xx^e siècle dont les cadres politico-historiques sont les relations régulières entre l'Union Soviétique et les Hongrois, puis de la Hongrie. Les recherches du professeur Rot portent sur l'histoire entière de la langue hongroise, puisqu'elle avait ou pouvait avoir, pour ainsi dire à toutes les époques de son histoire, des contacts avec les langues slaves orientales. Dans le cas des dialectes hongrois orientaux, la proportion de ces contacts était naturellement plus forte. Le point de vue de l'auteur diffère à plusieurs égards de la conception régnant dans la linguistique de Hongrie (dans la linguistique et la slavistique hongroises) qui considère comme un devoir de second plan de spécifier la langue ou le dialecte concrets qui ont fourni les mots d'emprunts slaves à la langue hongroise, — ou plus exactement, sans sous-estimer l'importance de cette spécification, les linguistes hongrois ne voient pas la possibilité de le faire. De ce point de vue, le livre peut être considéré comme un ouvrage de polémique qui aura, nous l'espérons, une influence fécondante sur les recherches étymologiques de Hongrie relatives à cet ordre de problèmes. Les résultats théoriques de la monographie ne

sont cependant pas négligeables non plus, ce qui assure à ce volume une place importante parmi les rares ouvrages linguistiques décrivant les contacts du hongrois avec d'autres langues.

Le projet de linguistique contrastive anglo-hongroise est une entreprise commune de l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de Hongrie et du Center for Applied Linguistics de Washington. Nous avons déjà annoncé la parution des trois premiers cahiers de la collection « Working Papers » présentant les premiers résultats des travaux. Les cahiers qui rendront compte de l'achèvement des recherches systématiques, paraîtront dans les années suivantes. Cette année, un seul cahier a été publié. Du 14 au 16 octobre 1971 fut tenue à Pécs une conférence sur « Les problèmes théoriques et pratiques des grammaires contrastives des langues vivantes » organisée par l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de Hongrie, par l'École Supérieure Pédagogique de Pécs et par le Comité National pour l'Enseignement des Langues Étrangères de la Société pour la Diffusion des Connaissances Scientifiques. Les documents de cette conférence sont parus entre-temps sous le titre de « *Analyse linguistique contrastive, enseignement des langues* » (Budapest, 1972. Tankönyvkiadó. 479 p.) Ce volume contient un très grand nombre d'articles relatifs à la langue. La Rédaction de la collection « Working Papers » a jugé nécessaire que quatre des études ayant un sujet anglais paraissent aussi en langue anglaise. Nous appelons l'attention sur le premier de ces quatre textes, le travail commun de László Dezsó et de William Nemser (directeurs hongrois et américain des recherches sur le sujet) : *Language typology and contrastive linguistics* (pp. 3-26), qui expose, comme on l'a remarqué depuis, la nouvelle conception de l'approche de la linguistique contrastive dans un cadre typologique. — Mentionnons encore que ce fut à la suite des travaux de la section française de la Conférence de Pécs que fut formée l'équipe de chercheurs pour les études de linguistique contrastive du hongrois et du français ; nous pourrons rendre compte de ses travaux à partir de l'an prochain.

BELLES-LETTRES

- Magyar Anjou Legendárium*. Budapest, 1973. Magyar Helikon
- Janus Pannonius : *Carmina Selectiora* — Poèmes choisis (Choix, préface et notes de Tibor Kardos). Budapest, 1973. Corvina
- Петефи, Шандор: *Собрание сочинений*. Budapest, 1973. Corvina
- Rebel or Revolutionary ? Sándor Petőfi*. (Selection, foreword and notes by Béla Köpeczi.) Budapest, 1973. Corvina
- Révolté ou révolutionnaire ? Sándor Petőfi*. (Choix des textes, préface et commentaires par Béla Köpeczi.) Budapest, 1973. Corvina
- Rebeller oder Revolutionär ? Sándor Petőfi*. (Auswahl, Einleitung und Verbindungstexte von Béla Köpeczi.) Budapest, 1973. Corvina
- L'irréconciliable. Petőfi, poète et révolutionnaire*. (Directeur de publication : Sándor Lukácsy.) Budapest, 1973. Corvina
- Szabadság, szerelem. Budapest, 1973. Ifjúsági Lapkiadó
- Madách Imre : *The Tragedy of Man*. Budapest, 1973. Corvina
- Móricz, Zsigmond : *Der grosse Fürst*. Budapest-Berlin, 1973. Corvina-Verlag der Nation
- Karinthy, Frigyes : *Grave and Gay*. Budapest, 1973. Corvina
- Thurzó Gábor : *Die Ermittlungen des Prälaten*. Budapest, 1973. Corvina-Union Verlag
- P. Howard : *Der blonde Hurrikan*. Budapest, Corvina-Eulenspiegel Verlag
- Passuth, László : *In Ravenna wurde Rom begraben*. Budapest—Wien—Berlin, 1973. Corvina-Paul Neff Verlag
- Nagy, László : *Love of the Scorching Wind*. Budapest, 1973. Corvina-Oxford University Press
- Arion 6* (Almanach International de Poésie) (Publié par György Somlyó.) Budapest, 1973. Corvina

indiqué de les considérer dans l'ordre de leur création.

La série commence par deux ouvrages écrits en latin. Le premier, le *Légitime des Anjou hongrois* (*Magyar Anjou Legendárium*), est un manuscrit médiéval, le second, consacré à l'œuvre poétique de *Janus Pannonius*, évoque la Renaissance. En effet, la littérature hongroise a longtemps vu, comme cela a également été le cas dans d'autres pays, la suprématie du latin entraver considérablement le développement de la culture en langue nationale. C'est pourquoi, bien que nous connaissions deux œuvres du XII^e siècle en hongrois ancien : une *Oraison funèbre* (Halotti beszéd) écrite vers le milieu du siècle et la *Complainte de Marie* (Ómagyar Mária-siralom) datant de la seconde moitié du même siècle, qui laissent entrevoir une culture poétique relativement développée, ainsi que diverses légendes et paraboles du XIV^e siècle également en hongrois, il n'est pas exagéré de dire que les œuvres représentatives de la littérature hongroise ont été pour la plupart écrites en latin jusqu'au milieu du XIV^e siècle, époque de la Réforme. Mais même les œuvres en latin ont en majorité disparu sans laisser de traces ; beaucoup d'entre elles en effet, ont été détruites, d'abord par suite des ravages causés par l'invasion des Mongols (1241), puis au cours des cent cinquante ans de domination turque qui suivirent la perte de la bataille de Mohács (1526). Les spécialistes en sont souvent réduits à s'appuyer uniquement sur d'infimes fragments et sur des témoignages d'époque pour reconstruire en esprit les ouvrages dans leur état primitif, et ce travail patient et minutieux n'est que rarement couronné d'un succès inattendu et spectaculaire même aux yeux des profanes. Une surprise de ce genre s'est produite récemment, lorsque l'on a mis au jour dans le cadre des fouilles menées dans le Château de Buda, toute une série de statues gothiques brisées en trois ou quatre morceaux — jetées dans une cave par les occupants du Château au début du XIV^e siècle —, dont la beauté nous apporte un témoignage du niveau élevé de l'art de cour en Hongrie à l'époque des Anjou. C'est à cette même époque que remonte le *Légitime des Anjou hongrois*, dont la décou-

Le hasard, les anniversaires et les centennaires font bien les choses : les œuvres littéraires publiées en langues étrangères par les maisons d'édition hongroises en 1973 offrent pratiquement un panorama complet de l'histoire littéraire hongroise de ses débuts à nos jours. Il est donc particulièrement

verte et la mise au point de l'édition en fac-similé ont une histoire aussi complexe que celle des statues du Château. Les pages du manuscrit furent éparpillées dans le monde au gré des siècles, et Ferenc Levárdy, responsable de l'édition en fac-similé et auteur de l'étude qui la préface a consacré trente années de travail à cette entreprise, retrouvant certaines parties de l'ouvrage dans les collections de trois institutions : la Biblioteca Apostolica Vaticana de Rome, la Pierpont Morgan Library de New-York, et l'Ermitage de Leningrad. Malgré cela, un quart du *Légendaire*, dont on estime qu'il devait comporter deux cents pages environ, manque encore.

Les illustrations du manuscrit sont exceptionnellement riches, et constituent un véritable roman en images. Les images réparties par groupes de quatre sur des pages à fond doré magnifiquement encadrées, ne sont accompagnées que de quelques lignes de texte explicatif. Les illustrations naïvement romanesques de la vie du Christ et des saints, sont inspirées d'un exemplaire de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, parvenu en Hongrie, et complété par la vie des saints hongrois. L'auteur des miniatures est probablement Hertul, peintre de cour du roi Charles I^{er} Robert (Carobert) qui travaillait dans le style des miniatures bolonaises. Le *Légendaire* était vraisemblablement destiné au plus jeune fils du roi, le prince Endre, qui ne faisait alors qu'aborder l'art de tracer les lettres, et date des années vingt ou trente du xiv^e siècle.

Ce manuscrit compte parmi les pièces les plus précieuses de l'art de la miniature du Trecento, et sa découverte, puis son identification, ont nuancé l'idée que l'on se faisait jusque-là de l'art gothique hongrois, et ce pour deux raisons : d'une part, il constitue la seconde œuvre parvenue jusqu'à nous du maître Hertul (la première étant la *Bible de Nekcső* — Neksei Biblia), d'autre part le *Légendaire* permet de résoudre de façon plus précise les nombreux problèmes de style posés par la plus belle des chroniques médiévales hongroises, la *Chronique Illustrée de Márk Kálti* (Kálti Márk Képes Krónikája [1358], publiée en fac-similé aux Éditions Corvina, Budapest, 1964). Par ailleurs, cette œuvre revêt une grande importance du point de vue de l'histoire de l'art européen, en ceci qu'elle constitue l'une des plus belles créations de

la période de transition qui va du début de l'époque de l'art bolonais de la miniature influencé par Byzance, jusqu'au style caractéristique, à réminiscences françaises, de Pseudo Nicolo et de Nicolo di Giacomo da Bologna. La mise au point typographique et la qualité artistique de cette édition, qui a remporté en 1973 le second prix du concours du « Plus beau livre du monde », sont tout entiers dus au travail de Tibor Szántó.

L'édition bilingue (latin-hongrois) des poèmes choisis de *Janus Pannonius* (1434-1472) représente la période suivante de la littérature hongroise en latin, celle de la Renaissance et de l'humanisme. En 1972, l'opinion publique littéraire hongroise a en quelque sorte redécouvert Janus Pannonius, à l'occasion du 500^e anniversaire de la mort du poète, et les meilleurs poètes et traducteurs littéraires hongrois ont entrepris de traduire en hongrois ses poèmes en latin. En l'espace d'un an, deux éditions, l'une de poèmes choisis, et l'autre de l'œuvre intégrale, ont été épuisées. Malgré sa parution un peu tardive, le présent ouvrage bilingue a également été réalisé à l'occasion de cet anniversaire.

Janus Pannonius fut le premier poète hongrois important, en même temps que l'une des plus remarquables figures de la poésie humaniste du xv^e siècle. Mais le poète, au-delà de son rôle historique, culturel et littéraire, parle-t-il au cœur des lecteurs modernes ? On sait, en effet, que le genre représentatif de la Renaissance n'était pas la poésie, mais la nouvelle et le théâtre, et les spéculations des savants humanistes, les innombrables allusions mythologiques, ont plutôt tendance à nous ennuyer. Il s'avère cependant que le choix fait par le remarquable spécialiste hongrois de la Renaissance récemment décédé Tibor Kardos, est apte à convaincre le lecteur de la vie et de l'actualité de la plus grande partie de l'art de Janus Pannonius. (L'unique lacune du livre réside dans le fait que parmi les extraordinaires épigrammes érotiques du poète, une seule figure dans ce recueil.)

Des genres typiques de la Renaissance, le panégyrique est certes le plus périssable, et seuls quelques passages des éloges de Janus Pannonius ont survécu à son époque. Mais quelle force poétique, quel esprit vif, quel sens du jeu, de l'ironie et d'une satire mordante recèlent ses épigrammes ! Ce sont ces épigrammes qui confèrent toute sa va-

leur à sa première période, la période italienne. L'art poétique que traduisent ses poèmes font de lui une des figures poétiques les plus hardies et les plus novatrices du début de la Renaissance : loin, de se contenter de considérer comme un exemple la poésie des siècles précédents et l'héritage antique, il les soumet à la critique, et fait preuve d'un goût marqué de l'originalité et d'une conscience poétique non exempte d'une certaine espièglerie, comme dans *Sur un amateur de vieux ouvrages* (De amatore librorum veterum) ou *Sur soi-même* (De se ipso).

Janus Pannonius rentre en Hongrie en 1458. A cette époque qui marque les débuts du règne du roi Mathias, la culture de la Renaissance ne touche encore que des cercles très limités. C'est seulement après 1472, c'est-à-dire après la mort du poète, que le roi Mathias mettra en œuvre sa politique « napolitaine », et que la science et l'art de la Renaissance pénétreront alors en Hongrie. L'essentiel de l'univers poétique de Janus Pannonius tient précisément dans l'angoissante contradiction entre son ambition poétique et les opinions reçues et indifférentes que professent ses compatriotes à l'égard de la poésie, et le motif de l'amandier en fleur au cœur de l'hiver pannonien ou de l'arbre fruitier croulant sous le poids de ses fruits, devient un véritable symbole dans sa poésie (*Un amandier né en Hongrie* [De amygdalo in Pannonia nata]), *L'arbre fruitier ployant d'abondance*. Or c'est précisément cette contradiction qui deviendra la principale source d'inspiration de son art, et l'on comprend dès lors que l'élégie voisine de plus en plus souvent dans sa poésie avec l'épigramme. Les souffrances du corps et la peur de la mort apparaissent dans ses poèmes avec une grande puissance d'évocation et la force que donne l'expression de sentiments personnels, et ses considérations sur les questions capitales de la vie humaine vont de pair avec une profonde plénitude de sentiments et un ton douloureux et élégiaque. (*Janus malade à Blaise en campagne* — Blasio militanti Janus febricitans) ; *Au sommeil*. *A son âme* — Ad animam suam ; *Lorsqu'il tomba malade au camp* (De se aegrotante in campo).

*
* * *

La Hongrie a fêté en 1973 le cent cinquantième anniversaire de la naissance de

deux écrivains hongrois du XIX^e siècle : Sándor Petőfi et Imre Madách.

Petőfi (1823-1849) est sans doute maintenant encore le poète hongrois le plus connu, et c'est son nom qui vient le plus fréquemment à l'esprit des étrangers lorsqu'il est question de la poésie hongroise. Cela ne signifie malheureusement pas, loin de là, que son œuvre se soit réellement intégrée à l'opinion littéraire internationale. La plupart du temps, l'intérêt et l'admiration qu'il suscite, s'adressent au révolutionnaire au destin romantique qui devint célèbre en tombant dans une bataille perdue. Et pourtant, nombreux furent les traducteurs, pour la plupart pleins de bonnes intentions, et moyennement doués, qui ont adapté ses poèmes dans leurs langues, sans pour autant que sa poésie, qui aurait dû avoir la plus grande résonance à cette époque, ait trouvé l'écho qu'elle méritait. Au cours des dernières années, des efforts louables ont été faits pour traduire les poèmes de Petőfi dans une forme artistique. Cette redécouverte participe plutôt — et c'est fort compréhensible, étant donné l'évolution des styles — d'un intérêt littéraire historique. Les Éditions Corvina ont publié, après maintes années de mise au point, plusieurs volumes de poèmes de Petőfi. Ceux-ci sont en partie parus avant l'anniversaire, et ont été réédités à l'occasion du cent-cinquantième. C'est ainsi que Corvina a publié en 1971 un choix de poèmes de Petőfi en français, sous le titre de « Petőfi. Poèmes ». L'adaptation française est l'œuvre de poètes-traducteurs connus des milieux poétiques hongrois : Paul Chauot, Guillevic, Michel Manoll et Jean Rousselot. C'est ce dernier qui est l'auteur de l'étude enthousiaste qui préface le livre. Des poèmes choisis de Petőfi ont également été publiés en espéranto, sous le titre de *Liberio kaj amo*, dans une traduction de Kálmán Kalocsay. Le livre contient l'un des poèmes épiques de Petőfi, inspiré par les contes populaires : *János Vitéz* (Jean le Preux). Toujours à l'occasion du cent-cinquantième, les *Œuvres complètes de Sándor Petőfi*, poèmes et écrits en prose, sont parues en seconde édition en russe, traduites par des poètes soviétiques célèbres, notamment Issakovsky, Martinov, Marchak, Pasternak et Tikhonov. Ce recueil a été publié sous la direction d'Ágnes Kun, et préfacé par Antal Hidas. Une autre seconde édition a été réalisée, en allemand, cette fois. Il

s'agit des poèmes choisis (Gedichte), publiés en coédition par les Éditions Corvina et l'Aufbau Verlag. Les 174 poèmes du recueil sont le résultat du travail très approfondi du traducteur Martin Remané ; Géza Engl a procédé au choix, et Jürg Buschmann est l'auteur de la postface. Pour sa part, la Maison d'Édition de la Presse pour la Jeunesse (Ifjúsági Lapkiadó) a fêté l'anniversaire de la naissance du poète par la publication d'un livre miniature pour bibliophiles contenant 25 traductions en langues différentes du poème *Liberté, amour* (Szabadság, Szerelem) de Petöfi. Parmi les essais parus à l'occasion du cent-cinquante-naire, *L'irréconciliable — Petöfi, poète et révolutionnaire* (en français) et *Révolté ou révolutionnaire — Sándor Petöfi* (en anglais, français et allemand) contiennent également de nombreux poèmes choisis. La version anglaise de ce dernier ouvrage est particulièrement remarquable, en ceci qu'on y trouve 32 nouvelles traductions d'Edwin Morgan extrêmement soignées et d'une poésie inspirée. De même, l'almanach poétique international *Arion* a ouvert ses pages à un cycle de poèmes de Petöfi en anglais, bulgare, finnois, français, polonais, macédonien, allemand, italien, russe et espagnol.

Que recèle donc la poésie de Petöfi, qui ait une valeur universelle, et présente de l'intérêt hors de la Hongrie ? Exception faite de toute une série de poèmes de circonstance, ses poèmes d'inspiration sociale conservent leur actualité à plus d'un siècle de distance.

Les poèmes anarchiquement tumultueux, riches en aphorismes et d'une structure picturale hardie du cycle de *Felhök* (Nuages), ceux qui sont empreints d'une ironie tragique comme *Ha jöne oly nagy fergeg* (Si un tel orage s'abattait sur nous) ou *Mit étél föld* (Terre, qu'as-tu mangé...), ceux qui constituent une satire mordante, les poèmes prophétiques influencés par les premières idées socialisantes, par exemple certains passages de *Levél Várady Antalhoz* (Lettre à Antal Várady), *Az ítélet* (le Verdict), *Beszél a fákkal a bús őszi szél* (le Triste vent d'automne parle aux arbres), ou *Az apostol* (l'Apôtre), toute une série de poèmes d'une force élémentaire consacrés à la révolution et à la lutte pour l'indépendance hongroise *Forradalom* (Révolution), *Szörnyű idő* (Horribles temps), sont autant d'étapes maîtresses de cette poésie politique vécue

et mûrie de l'intérieur. C'est dans son œuvre que l'idée de révolution et de liberté mondiales a trouvé pour la première fois une expression artistique élevée. Le recueil qui porte le titre de *Petöfi. Poèmes* contient un choix assez étendu de ses poèmes révolutionnaires, et seuls ceux de la période de *Nuages* y figurent en moindre nombre. (On en trouvera par contre plusieurs en italien, dans le numéro d'*Arion* que nous avons mentionné.)

Petöfi a été un maître exceptionnel de la poésie descriptive, mêlant avec beaucoup de naturel les éléments lyriques et épiques, l'objectivité, la réflexion et les confessions. Chez lui, la vie quotidienne et les objets les plus simples se chargent d'intimité et de signification. C'est ainsi que l'*Alföld*, cette Grande Plaine considérée comme typiquement hongroise, et qui jusqu'alors ne passait pas pour poétique, devient avec Petöfi une source d'inspiration poétique et l'expression caractéristique de sa vision du monde et de son sens de la liberté. *Az Alföld* (la Grand-Plaine), *A puszta télen* (la Puszta en hiver), *A Tisza* (la Tisza), *A csárda romjai* (les Ruines de la csárda). Sa poésie d'atmosphère et l'humour que recèlent ses poèmes sont également remarquables. Mais cet humour est tout aussi difficile à rendre en traduction que la légèreté et la simplicité et le naturel de son style.

Si la poésie de Petöfi procède de l'optimisme de la période révolutionnaire de 1848 et d'un enthousiasme agissant et créateur d'Histoire, l'univers littéraire de Madách est lourd des désillusions qui ont suivi l'échec des révolutions. Dans son poème dramatique *Az ember tragédiája* (la Tragédie de l'Homme) Madách cherche à répondre en actualisant les tournants caractéristiques de l'histoire, aux grandes questions de l'existence humaine et aux problèmes fondamentaux de l'Histoire et du Progrès. C'est ainsi qu'en fait, il oppose dans les personnages d'Adam et de Lucifer le romantisme et l'optimisme de la philosophie de l'histoire de sa jeunesse et la conception téléologique de l'Histoire de Hegel, aux positions et au pessimisme du positivisme et du matérialisme vulgaire des années 1850-1860. Madách ne tente nullement de nous fournir des explications définitives et toutes faites. Ses doutes, ses combats, et surtout sa passion de la recherche et de l'interrogation confèrent à son œuvre une actua-

lité et une vie qui ont survécu à cent ans d'âge, et la rapprochent de l'homme moderne balançant entre le désespoir intellectuel et l'humanisme actif. Les Éditions Corvina viennent de publier la *Tragédie de l'Homme* dans sa cinquième édition en anglais, dans une traduction de J. C. W. Horne. La traduction elle-même, comme l'ont justement remarqué certains critiques, est assez terne, ce qui permet tout juste aux lecteurs de la version anglaise de se faire une idée du contenu de l'œuvre, dont la force artistique n'apparaît que très peu dans cette version. Il serait temps de présenter la *Tragédie de l'Homme* sous une forme nouvelle et moderne en anglais également. (Il existe deux versions de qualité en français : l'une, en prose, de Roger Richard, date de 1964 ; la traduction poétique de Jean Rousselot a été publiée en 1967 par les soins des Éditions Corvina.

Deux noms ont marqué les publications de l'année dernière en matière de prose hongroise de l'entre-deux-guerres et des premières décennies du xx^e siècle : ceux de Zsigmond Móricz et de Frigyes Karinthy.

Móricz a été l'un des rénovateurs du réalisme, et sa peinture de la vie paysanne l'apparente à Reymont, Sadoveanu et Chokolov. Son *Grand Prince* (A nagy fejedelem), publié en allemand, en coédition par Corvina et Verlag der Nation (Berlin), constitue le second volume d'une trilogie de romans historiques. (Le premier volume, *Tündérkert* [Le Jardin des fées] est sorti en allemand en 1970 en coédition entre les deux mêmes maisons.) Cette trilogie fait revivre l'une des périodes les plus critiques de l'histoire de la Hongrie, celle où le pays se trouva fractionné en trois, par suite de l'invasion turque. Une partie de la Hongrie était turque, une autre subissait le joug des Habsbourg, et seule la principauté de Transylvanie put conserver son indépendance. Le *Jardin des fées*, c'est-à-dire le premier roman de la trilogie, dépeint le chaos et la destruction dans lesquels le pays tomba aux mains d'un prince ambitieux et ayant des conceptions bien à lui, mais impétueux et manquant du sens des réalités historiques, István Báthory. Le personnage central des deuxième et troisième volumes est Gábor Bethlen, personnalité diamétralement opposée à celle de Báthory : bien qu'il admire et comprenne les désirs de celui-ci, Bethlen pèse les projets à la lumière des possibilités

réelles et déclare sagement : « Un prince ne doit pas rêver ce qu'il veut, mais ce qui est possible... Et pas seulement ce qui est possible, mais ce qui est nécessaire. » Et Bethlen fait s'épanouir la Transylvanie par une politique et un travail patients, minutieux et prudents, en fonction des possibilités existantes, tout en sentant lui-même qu'il manque de hardiesse et qu'il n'a pas l'extraordinaire audace de Báthory.

Il faut savoir pour pouvoir comprendre cette trilogie, que son auteur l'a commencée à l'époque de la terreur blanche qui a sévi en Hongrie après l'échec des révolutions de 1918-1919. L'opposition révolution-réforme, anarchie semi-féodale et édification bourgeoise pacifique se dessine dans le roman, mais manque de netteté sur le plan idéologique. « L'intention de Zsigmond Móricz dans *La Transylvanie* », devait écrire l'un de ses critiques, « était de réduire aux possibilités réelles les aspirations révolutionnaires, mais du point de vue artistique, il a même sans le vouloir condamné la démission forcée. » Dans sa structure, le *Grand Prince* est plus relâché, plus inégal que le *Jardin des fées*, et il arrive que certains passages d'un réalisme bouillonnant rejettent l'essentiel à l'arrière-plan.

La contradiction qui oppose possibilité et réalité a pénétré plus avant encore la pensée d'un contemporain de Móricz, Frigyes Karinthy (1887-1938). A la différence cependant de Zsigmond Móricz, Karinthy n'a jamais été révolutionnaire, et ses conceptions ont été déterminées par l'alternance de sa foi et de son scepticisme à l'égard des réformes et du progrès scientifique et technique. Le rationalisme hérité de l'époque des Lumières donnant de moins en moins de possibilités d'interpréter le monde d'une manière homogène, on voit apparaître dans l'œuvre de Karinthy les chocs de l'histoire et de la vision du monde et les problèmes de la personnalité humaine sous un jour tragique, ou humoristique et satirique, ou encore grotesque et ironique selon les cas. La conception anthologique qui a présidé à la mise au point du volume intitulé *Grave and Gay*, qui regroupe des nouvelles et des écrits humoristiques et satiriques, rend bien cette dualité de l'attitude littéraire et de la manière de voir de Karinthy. Ce livre est divisé en cycles portant sur les thèmes et les problèmes principaux et caractéristiques de l'art de l'écrivain :

d'abord les nouvelles (tragiques pour la plupart), puis les « humoresques ». On trouve parmi les nouvelles des œuvres en forme de parabole (*Barabbas*), d'autres remplies d'ardeur expressionniste (*la Bataille — Ütközet*), et l'auteur y utilise fréquemment la condensation visionnaire pour exprimer l'aliénation (*la Maison en flammes — Égő ház*), (*la Solitude — A magány*). Dès les années dix, on voit apparaître dans ses nouvelles et dans ses pièces humoristiques, l'influence du freudisme, et de nombreux écrits l'apparentent aux précurseurs de l'humour absurde (*Une conversation légère — Könnyed társalgás, Buxbaumné a fa — Madame Buxbaum l'arbre, Testi szépség — la Beauté du corps, Beszélgetés egy jó emberrel — Une conversation avec un brave homme*).

Le livre de Gábor Thurzó (né en 1912), *le Saint* (A szent), paru en allemand aux Éditions Corvina, compte au nombre des romans hongrois à succès des dix dernières années, qui ont également été remarqués à l'étranger. L'action se base sur un fait vécu, en l'occurrence la machination qui a été montée à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, et pour prétexte la « béatification » d'un jésuite hongrois. Comme Heinrich Böll, Thurzó est un représentant radical de l'humanisme catholique. Son œuvre, qui pose des problèmes idéologiques et moraux, constitue en partie un auto-examen et la mise en lumière d'une conscience fautive et d'une conspiration, mais elle condamne aussi sans appel le rôle historique joué à l'époque par l'Église catholique hongroise. Cette révélation objective et cet auto-examen moral découlent du désir de l'écrivain de s'intégrer dans le présent avec intelligence, d'une manière active et avec la conscience de ses responsabilités. « Ce roman », écrit l'auteur, « traite de la foi et de l'abus qui en a été fait... J'ai voulu être de ceux qui ouvrent le dialogue entre l'Église et notre régime socialiste. »

Enfin, pour en terminer avec les ouvrages en prose, mentionnons deux livres publiés tous deux en seconde édition en allemand : *le Cyclone blond*, roman d'aventures parodiant de manière amusante le roman policier classique, de Jenő Rejtő (P. Howard de son nom de plume 1905-1943), et *Rome a été enterrée à Ravenne*, de László Passuth (né en 1900), roman historique qui retrace la vie et l'époque de Théodoric le Grand.

Un seul recueil de poèmes donne un

aperçu de la poésie hongroise contemporaine. Il s'agit de poèmes de László Nagy, remarquablement traduits en anglais par Tony Conner et Kenneth McRobbie, préfacés par un essai de George Gömöri, et publiés en coédition par Corvina et Oxford University Press. Bien que ce recueil ne contienne que 30 poèmes en tout, leur sélection permet au lecteur de faire une découverte authentique et marquante du poète. Un ou deux de ces poèmes seulement remontent à ses débuts, au cours de la seconde moitié des années quarante ; les autres datent pour la plupart des quinze dernières années.

László Nagy est le poète de la vie intense, et de l'imagination mythique. Presque tous ses poèmes expriment le drame intérieur d'un moi lyrique objectivé. Ce qui frappera le lecteur occidental, dans la poésie de Nagy, c'est que la culture paysanne traditionnelle et la vie proche de la nature ne constituent pas pour lui une expérience livresque et « exotique », mais une réalité vécue dans le vif au cours de son enfance. Dans sa poésie, la vision paysanne du monde enracinée dans le passé, le sentiment de la vie de ceux qui respirent au rythme de la nature, tout cela se heurte au rythme trépidant de la civilisation moderne, à ses dissonances, et à la nouvelle image du monde introduite par les sciences. Ce conflit de conceptions et de sentiments de la vie ne s'enlissent pas dans des nostalgies à bon marché et dans des fuites destinées à se tromper soi-même. László Nagy est un poète cruel, et cruel également à l'égard de lui-même. Il assume son temps, en vit les crises, et sait regarder en face les tragédies pour lesquelles il n'est ni consolation ni solution. Il s'élève passionnément contre tout ce qui attaque l'intégrité intérieure de l'homme, contre tout ce qui vient entraver son épanouissement. Les images déferlent ou éclatent par éclairs jaillissant elles aussi de contrastes dramatiques et chargées d'intensité expressive. Le poète du changement d'époque pare de formes mythologiques ses expériences vécues et la réalité qui se dégage peu à peu du chaos, et son univers poétique est peuplé d'anges destructeurs et combattants, de dragons à face humaine, d'hommes à face de bêtes, de fées assoiffées de sang, de monstres-machines et de fleurs-symboles. En découvrant la poésie de László Nagy, le lecteur fera connaissance avec une ten-

dance importante de la poésie hongroise contemporaine, qui réalise l'union de l'inspiration folklorique et des modes d'expression modernes.

Nous avons mentionné, à propos des nouvelles traductions des poèmes de Petőfi le numéro 6 de l'Almanach Poétique International *Arion*, publié à Budapest. Outre les poèmes consacrés au souvenir de Petőfi, ce numéro contient des œuvres de très nombreux poètes, des classiques du xx^e siècle à la nouvelle génération. On trouvera au sommaire de ce numéro 6 d'*Arion*, un second extrait de la petite anthologie poétique réalisée à l'initiative du PEN Club Hongrois, qui contient de toutes nouvelles traductions d'œuvres littéraires, une présentation d'un poème du lauréat du Prix Robert Graves 1972, Dezső Tandori, des poèmes de László Nagy traduits en anglais par Kenneth McRobbie et Tony Connor, et réciproquement des poèmes de ceux-ci traduits en hongrois par László Nagy, un poème expressionniste, dadaïste du maître hongrois de l'avant-garde, Lajos Kassák, récemment publié en français et en anglais dans des traductions respectivement signées Philippe Dome — Tibor Papp et Paolo Santarcan-geli ; ces deux traductions sont analysées

dans un essai de György Rába ; un article de Péter Nagy est consacré au grand maître hongrois contemporain de la nouvelle et de l'essai, Endre Illés, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, en même temps que figure un extrait de l'essai d'Illés sur Stendhal.

Parmi les films hongrois les plus intéressants de ces dernières années, la critique a unanimement retenu *Szindbad* qui met en œuvre tout un système de signes visuels éminemment poétiques et suggestifs : si le metteur en scène avait su résister au danger de certaines longueurs et tirer un parti plus audacieux des possibilités d'expression et de composition que recèlent les méthodes de l'association libre, il aurait sans doute réussi là un chef-d'œuvre. Le scénario a été tiré d'une nouvelle tout empreinte de lyrisme de Gyula Krúdy (1878-1933), une des personnalités les plus attachantes de la prose hongroise du début du siècle. L'auteur du film, Zoltán Huszár, analyse dans un article d'*Arion* intitulé *Szindbad, mon film*, les liens existant entre l'œuvre littéraire et son film, ses dilemmes de créateur et les problèmes techniques qu'il a dû résoudre.

I. KERÉKGYÁRTÓ

SCIENCES LITTÉRAIRES

Gyula Illyés : *Petőfi*. Budapest, 1973. Corvina

Révolte ou révolutionnaire ? (Sándor Petőfi à travers son journal, ses lettres, ses écrits polémiques et ses poèmes. Choix de textes, préface et commentaires par Béla Köpeczi). Budapest—Paris, 1973, Corvina—Odéon-Diffusion. (Le livre a paru aux Éditions Corvina en versions anglaise et allemand.)

L'irréconciliable Petőfi, poète et révolutionnaire. (Études et choix de poèmes publiés pour le 150^e anniversaire de la naissance du poète ; avec une préface d'Aurélien Sauvageot, directeur de publication : Sándor Lukácsy.) Budapest, 1973. Corvina

Petőfi. 1823-1973. (Hommage à Sándor Petőfi à l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance). Budapest, 1973. Corvina

István Sötér : *The dilemma of literary science*. Budapest, 1973. Akadémiai Kiadó

Expressionism as an international literary phenomenon. (A Comparative History of Literatures in European Languages.) Budapest—Paris, 1973. Akadémiai Kiadó — Librairie Marcel Didier

Scenographia Hungarica (Décors et costumes dans le théâtre hongrois contemporain. Direction de la publication, texte et notices bibliographiques : József Bögel et Lajos Jánosa.) (Texte en hongrois, en anglais et en français.) Budapest, 1973. Corvina

Le 150^e anniversaire de la naissance de Petőfi fut une source de travaux féconds et vit se multiplier les ouvrages ayant pour objet d'expliquer, d'apprécier et d'interpréter la vie et l'œuvre du poète. Quelques-uns d'entre eux sont accessibles également

en langues étrangères. Nous commencerons à énumérer ces travaux en citant un livre écrit voilà déjà quelque temps, en 1936. Il s'agit du *Petőfi* de Gyula Illyés (né en 1902) qui reste la meilleure, la plus authentique et la plus fascinante des biographies du poète. Cette biographie qui eut sept éditions en hongrois, fut traduite en plusieurs langues. En 1962, elle parut chez Gallimard en français. A l'occasion de l'anniversaire du poète, Corvina et Aufbau Verlag l'ont publiée en seconde édition allemande, et c'est aux Éditions Corvina que l'ouvrage parut pour la première fois en langue anglaise. La traduction anglaise est due à l'excellent interprète de la littérature hongroise, à G. F. Cushing. Ce livre d'Illyés, dont d'ailleurs notre revue a déjà parlé à propos de la première édition en allemand, doit sa grande popularité au fait que le récit biographique et l'analyse esthétique sont présentés dans un style captivant par un écrivain inspiré. Doué d'un sens psychologique pénétrant, l'auteur va de l'analyse objective, à l'ardeur passionnée et à l'ironie, dégageant ainsi le chemin parcouru par Petőfi, l'homme et le poète, et esquissant, en quelques traits, une image expressive de la situation en Hongrie au milieu du XIX^e siècle.

L'une des publications les plus intéressantes suscitées par cet anniversaire est un recueil de documents intitulé *Révolté ou révolutionnaire ?* paru, sous la direction de Béla Köpeczi, en trois langues : en anglais, français et allemand. L'objectif fondamental de ce recueil est de rendre Petőfi actuel, d'éveiller l'intérêt du lecteur occidental contemporain. Dans son introduction le directeur de la publication reconnaît sans illusions dès le départ, que l'époque où nous vivons se prête moins que toutes autres à propager et à faire apprécier la poésie de Petőfi en Europe occidentale, car les contemporains anglais et français de Petőfi, plus exactement les poètes d'un modèle plus ou moins analogue, tels Byron, Shelley, Hugo, ne sont au fond, étant donné les goûts du moment, que des « poètes tolérés » par l'opinion littéraire de leur propre pays. Que peut-on donc espérer pour Petőfi dont les œuvres sont particulièrement difficiles à adapter en d'autres langues ? Des recueils de ses poèmes ont déjà paru par le passé en français et en allemand. Il serait

difficile, dans un proche avenir, d'intensifier encore les efforts d'adaptation, d'atteindre de meilleurs résultats. Aussi, l'idée maîtresse du choix fut-elle ici de présenter tout d'abord Petőfi non pas en tant que poète, mais plutôt comme révolutionnaire, comme personnalité de la vie publique. Par cette méthode, on cherche en même temps à fournir une réponse à l'un des dilemmes douloureux, toujours renouvelé, des intellectuels et des mouvements estudiantins occidentaux, à l'alternative de la révolte anarchique ou de l'engagement social assumé. C'est l'idée qu'exprime le titre du livre *Révolté ou révolutionnaire ?* Qui était-il ce Petőfi ? Était-il un utopiste poursuivant des buts éloignés et théoriques, ou un petit bourgeois emporté par hasard par le courant d'événements exceptionnels, ou encore un révolutionnaire conscient et actif ? Voilà la question que pose Béla Köpeczi. L'étude sur la carrière du poète, les textes documentaires, les notes de journal et de voyage, les lettres, les polémiques, les articles et les poèmes font ressortir avec la force de l'authenticité la formation de sa personnalité, ses efforts intellectuels incessants pour trouver sa voie. Il ne cesse d'être en quête, et de la révolte anarchique il va jusqu'aux idées républicaines-communisantes, de l'exigence de l'indépendance nationale jusqu'au besoin de la liberté universelle.

On trouvera dans cette étude une analyse convaincante de l'attitude révolutionnaire de Petőfi qui, loin de se contenter de réflexions abstraites, de théories stériles, fut un révolutionnaire actif. Pour mieux mettre en œuvre ses principes, il figura parmi les initiateurs et les chefs de la révolution de mars 1848. Dans la suite, pendant la guerre d'indépendance, il fit des efforts d'un héroïsme presque tragique pour s'adapter aux exigences de la situation historique concrète, aux tâches historiques qui s'imposaient, car il comprenait que les buts en perspective ne pouvaient être atteints qu'après avoir trouvé une solution aux problèmes réels du moment.

Le recueil intitulé *L'irréconciliable* (Éditions Corvina ; directeur de la publication : Sándor Lukácsy) présente un nouveau choix de recherches philologiques sur Petőfi.

Le but en est d'analyser, en se servant

des recherches récentes, le modernisme idéologique et esthétique de Petőfi replacé à son époque. L'auteur de l'introduction, le professeur Aurélien Sauvageot, excellent connaisseur et grand amateur de la littérature hongroise, résume, avec une remarquable concision, tout ce que le lecteur français doit savoir pour s'orienter dans la poésie de Petőfi et dans les conditions de vie hongroises du XIX^e siècle.

Le recueil comprend des études biographiques, des études relevant de l'histoire des idées et de l'esthétique. Celle de Sándor Fekete relate les années d'enfance et de pérégrinations, pour présenter ensuite le poète du cycle *Nuages*, ce révolté romantique et anarchique. Il continue en esquissant le processus pendant lequel le poète conçoit ses idées révolutionnaires et sa poésie au souffle nouveau, il suit enfin les luttes menées pendant la guerre d'indépendance, ses grands efforts pour représenter activement ses principes révolutionnaires dans les conditions féodales-bourgeoises de la Hongrie d'alors.

Trois études sont consacrées à l'analyse des idées de Petőfi. Sous le titre *Principaux traits de l'idéologie révolutionnaire de Petőfi*, Sándor Lukácsy offre un tableau génétique du système idéal du poète, et dans les cas où il possède des documents probants, il indique aussi les sources de ses idées — Cabet, Louis Blanc, Buonarroti — et situe les conceptions politiques, la vision du monde de Petőfi dans les courants républicains-socialistes de son époque. Lukácsy démontre d'une façon convaincante que l'œuvre de Petőfi est l'unique manifestation poétique importante, dans l'Europe de ce temps, des idées annonciatrices du socialisme révolutionnaire, des principes blanquistes-buonarrotistes. Cette étude de synthèse est complétée par deux articles traitant deux problèmes de détail. Celui de Sándor Lukácsy démontre l'influence exercée sur Petőfi par la Révolution française de 1789, et par Cabet, historiographe blanquiste de cette révolution. Sándor Fekete analyse les combats intérieurs, les crises et les doutes du poète en matière idéologique. Deux articles traitent des problèmes esthétiques. Mihály Szegedy-Maszák confronte les œuvres des poètes lyriques européens de l'époque et celle de Petőfi, et fait des remarques intéressantes, encore que, souvent un peu improvisées, concernant la vision du

monde et le style. Balázs Szappanos analyse quelques passages de l'œuvre poursuivre l'évolution et la métamorphose du symbolisme des images employées par le poète.

Les études de ce recueil contiennent de nombreux éléments de l'histoire des idées en rapport avec la France. Ces textes fournissent des renseignements précieux sur la propagation et l'influence des idées de la grande Révolution française et des idées avancées par les républicains proches du communisme.

Sous le titre *Hommages à Sándor Petőfi à l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance*, on a réuni en quatre langues (anglais, français, allemand, russe) dans un volume les plus importantes allocutions, les interventions de politiciens et d'écrivains. On trouve dans ce petit livre l'appel adressé au public par le Comité pour la Commémoration de l'anniversaire de Petőfi, les allocutions prononcées à la fête organisée à l'Opéra de Budapest, notamment celle qui fut prononcée par Pál Losonczi, président du Présidium, la conférence du poète, Prix Kossuth, Gyula Illyés, l'allocution de György Aczél, membre du Bureau Politique du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, et enfin le discours commémoratif prononcé lors du dépôt d'une couronne, par le président de l'Association des Écrivains Hongrois, le regretté József Darvas.

De nos jours, où les œuvres ne sont abordées que sous l'angle de la critique littéraire ou de l'histoire littéraire, toutes deux restant d'ailleurs absolument distinctes, où la majorité des tendances se font, en toute bonne foi, un devoir de limiter la recherche à un seul côté du problème, une attention particulière doit être accordée à tous ceux qui s'efforcent d'offrir une interprétation complexe, d'élaborer une méthode complexe. C'est précisément cet effort d'une approche complexe qui constitue la qualité majeure du recueil d'études d'István Sötér *The dilemma of literary science* paru aux Éditions Akadémiai. Sötér y affronte les contradictions internes de cette discipline, les dangers de la gratuité, de la fragmentation, de la simplification. En étudiant la littérature des XVIII^e-XIX^e siècles, l'époque du classicisme, du romantisme et du réalisme, il se rend compte que sans une mise au point théorique, il est impossible de dire quelque chose de valable de cette époque et de ces courants, comme, en général, de n'importe

quelle époque et de n'importe quel courant, ainsi que de comprendre et d'interpréter les phénomènes littéraires dans leur mobilité, dans leurs contradictions et mutations. Aussi, la première partie du recueil est-elle consacrée à des problèmes théoriques. L'auteur commence par élucider le rôle des arts et de la science. Comme modèle, il se réfère à la conception et à la pratique de Goethe quant à l'usage de l'art : « L'homme doit se servir de la culture » — constate-t-il dans l'étude qui porte le même titre que le recueil — « comme de ses propres muscles. S'il ne s'en sert pas, la culture dépérit aussi bien que l'homme. Les sciences des arts sont appelées à assurer cet usage, à l'enseigner. De nos jours, et dans le monde entier, les sciences littéraires existent en premier lieu pour satisfaire aux besoins de l'enseignement. Cependant, l'usage de la culture ne finit pas avec la formation scolaire, tout comme l'usage des muscles se prolonge au-delà des classes de gymnastique... Le dernier maître qui nous a effectivement enseigné le comment et le pourquoi de l'usage des arts, était Goethe... Il trouve une équivalence entre les arts et la nature. Dans les deux, il découvre une source pure et efficace utile à l'existence humaine, il y voit donc les possibilités toujours ouvertes de prendre des forces et de se renouveler, de guérir et de s'éclairer, de se connaître et de se purifier. L'art dont on se sert selon les conceptions de Goethe, possède une utilité pratique, prête une aide concrète. »

Sóter trouve la solution de la contradiction apparente entre histoire littéraire et critique, entre l'analyse esthétique-critique de l'univers inhérent à l'œuvre et l'observation extérieure, c'est-à-dire le principe historique, et il se propose de les appliquer toutes deux « à leur place et dans leur fonction nécessaires ». Après avoir exposé la synthèse des questions théoriques de la méthode créatrice (« Another » Nature), il met à profit les enseignements du principe léniniste du mouvement dialectique pour élaborer la méthodologie de l'examen critique et historique. (*Lenin's method, Criticism and romanticism in Gorky.*)

Dans la seconde partie du livre il met en pratique sa théorie. Il analyse les différentes époques dans leur déroulement, sous leurs aspects multiples, ne perdant jamais de vue les qualités esthétiques propres à

l'œuvre ni les liens entre l'œuvre et son environnement socio-historique. Il s'ensuit par exemple que le tableau qui surgit de son exposé du romantisme est, sous bien des rapports, plus complexe et plus nuancé que ceux auxquels on est habitué. C'est que, jusqu'alors sur le plan international, la recherche partait du romantisme allemand-anglais, français, italien et espagnol. Sóter y incorpore aussi les littératures de l'Europe centrale-orientale et de l'Europe du Nord, il caractérise la fonction spéciale que celles-ci ont remplie, fixe les traits qui les rapprochent ou les font diverger du romantisme occidental, et met à profit les enseignements tirés dans la définition de l'ensemble du romantisme.

Dans les deux dernières études du volume, il se livre à des réflexions sur les phénomènes littéraires de nos jours, analyse les particularités de la poésie lyrique hongroise et essaie de la situer dans la littérature mondiale.

Fruit de la coopération scientifique internationale, la Maison d'Édition Akadémiai (Budapest) et la Librairie Didier (Paris) ont publié en coproduction dans la collection de l'Association Internationale de Littérature Comparée un recueil d'études en anglais, sous le titre de *Expressionism as an international literary phenomenon* publié par U. Weisstein. En 1967, la Société Internationale d'Histoire Littéraire Comparée prit la résolution de lancer une série appelée à offrir une histoire comparée des littératures de langues européennes. Les études de cette série doivent présenter les différentes littératures non pas isolées les unes des autres, mais en suivant les différents phénomènes et les courants littéraires dans toute leur étendue, en dégagant dans un large contexte les traits caractéristiques communs à chacune et à toutes. Le premier volume de cette série est ce recueil d'études où l'expressionnisme est traité en tant que phénomène mondial de la littérature. La présentation historico-analytique des courants expressionnistes dans les différentes littératures, les analyses esthétiques, ainsi que les conclusions théoriques constituent une contribution importante à une future grande synthèse où toute l'histoire et toute l'esthétique de l'expressionnisme seront élaborées. Il est dommage qu'une partie des auteurs se serve si peu des possibilités, pourtant si instructives, qu'offre la comparaison avec

les tendances expressionnistes dans les autres branches de l'art, par exemple dans les arts plastiques.

Ce recueil comprend les études de dix-neuf chercheurs de différents pays : Ulrich Weisstein (Bloomington, Indiana), György M. Vajda (Budapest), H. F. Garten (Londres), Reinhold Grimm (Madison, Wisconsin), Henry J. Schmidt (Columbus, Ohio), Armin Arnold (Montréal), Richard Drinkmann (Tübingen), Paul Hadermann (Bruxelles), Henry A. Les (Amherst, Massachusetts), Lotte H. Eisner (Paris), Breon Mitchell (Bloomington, Indiana), Mardi Valgemac (New York City), Eugene Bristow (Bloomington, Indiana), Richard Vowles (Madison, Wisconsin), Jean Weisgerber (Bruxelles), Zoran Konstantinovic (Innsbruck), Al. Dima (Bucarest), Dan Grigorescu (Bucarest), Miklós Szabolcsi (Budapest), Jan Jozef Lipski (Varsovie), Vladimir Markov (Los Angeles). Directeur de la publication : Ulrich Weisstein. Le volume est complété par une bibliographie sommaire.

Parmi les publications intéressantes parues au cours de l'année 1973 il faut mentionner la *Scenographia Hungarica* (Éditions Corvina), le premier livre à tracer un tableau d'ensemble de l'art des décors et costumes théâtraux en Hongrie. Comme on le sait, le rythme ralenti de l'évolution sociale, les longs siècles de la domination des Habsbourg, ont retardé le développement de l'art théâtral en Hongrie. En effet le théâtre scolaire commença au xvi^e siècle, les mises en scène de Haydn à Kismarton et à Eszterháza eurent lieu au xviii^e siècle, mais la première troupe théâtrale permanente ne s'est formée qu'en 1790. Au lieu d'art scénographique, il ne s'est agi pendant longtemps que de peinture des coulisses scéniques, car jusqu'au dernier tiers du xix^e siècle les décors étaient maintenus dans le style conventionnel de la peinture classique et romantique. Durant la première moitié du xx^e siècle, on rencontre, certes, de nombreuses tentatives intéressantes, cependant, l'épanouissement véritable, à un niveau réellement artistique, de la scénographie hongroise ne survint que pendant les quinze dernières années. Dans les années soixante à soixante-dix, la dramaturgie prend son essor, les programmes théâtraux témoignent d'une grande ouverture et se

modernisent, de nouvelles tendances de mise en scène apparaissent, c'est au milieu des années cinquante qu'a commencé, au niveau de l'enseignement supérieur, la formation des décorateurs-maquetistes. Les exigences, par conséquent, se sont accrues quant aux décors et aux costumes.

Cet ouvrage publié sous la direction, et avec une introduction de József Bögel et de Lajos Jánosa, fait connaître cette période, à travers les travaux de trente-sept scénographes. Ces artistes ont commencé leurs travaux pour la plupart pendant cette décennie, mais on remarque aussi dans l'œuvre de leurs aînés les signes de ce changement de qualité qui font que cette période doit être considérée comme une époque.

L'introduction présente une brève esquisse des grandes lignes d'évolution de la scénographie hongroise de nos jours, de ses soucis, de ses résultats, et du processus qui conduit à un équilibre de plus en plus stable entre la fonctionnalité et le niveau artistique. La composition du livre est subordonnée aux aspects propres à la scénographie, elle n'est donc pas basée sur la valeur de la pièce ou de la mise en scène, mais uniquement sur le niveau du projet de décor et des costumes. S'en tenant à l'usage des expositions internationales, les photos et figures ne reproduisent pas des décors et costumes déjà réalisés, mais seulement des cartons peints. C'est que les esquisses en couleur provoquent une émotion artistique plus complète et qu'en outre, grâce à leur caractère direct, « à main levée », elles reflètent avec plus de sensibilité les idées de l'artiste, suggérant l'esprit du spectacle et son atmosphère. On n'y trouve pas d'esquisses autonomes, uniquement des projets déjà réalisés sur la scène, en tout, plus de cent illustrations en noir et blanc et douze en couleur.

En résumé, comment la scénographie hongroise d'aujourd'hui se présente-t-elle ? Elle a incontestablement rompu avec les procédés picturaux traditionnels, elle cherche à satisfaire à la fois aux exigences découlant du caractère appliqué de cet art et à celles de l'expression à un haut niveau artistique.

Elle est marquée par des tendances variées, d'un degré élevé, mais la caractéristique de cette multiplicité des tendances

est, pour le moment, l'éclectisme. Il s'ensuit que l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans ces œuvres, comme on en découvre dans les scénographies polonaise et tchèque,

des recherches qui s'engagent sur de nouvelles voies, qui créent des écoles.

J. KERÉKGYÁRTÓ

HISTOIRE DE L'ART

De nombreux livres sur des sujets variés, tous en langues étrangères, un tirage important, des coopérations avec de grandes maisons d'édition étrangères généralement connues — voilà ce qui caractérise en 1973 l'édition hongroise en langues étrangères.

La majorité des livres dont il est question, sont des publications que les années ont justifiées et qui figurent depuis longtemps au programme des éditeurs. Ainsi et avant tout, le livre de Jenő Barcsay : *Anatomie artistique de l'homme*, important non seulement en tant que manuel indispensable dans les études relatives aux arts plastiques, mais aussi pour ses qualités artistiques qui font de ce volume le continuateur de la tradition existant depuis la Renaissance dans la recherche des structures du corps humain. Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1953, peut être aujourd'hui considéré comme un document historique d'une époque classicisante, désormais close, en même temps qu'il est la performance peut-être la plus durable des arts plastiques hongrois des années 1950. En commémorant la deuxième décennie de sa première publication, nous sommes en droit d'en parler en employant les termes que l'on réserve généralement à une œuvre classique. Il ne faut pas oublier en outre que cette fois-ci encore, il a été publié non seulement en français, mais en italien, en espagnol, en allemand, en russe et en anglais (dans cette dernière langue c'est la huitième édition !).

Mentionnons aussi les autres publications, illustrées, qui font en permanence partie des programmes des éditeurs, avant tout de la Maison d'Édition Corvina, et qui présentent l'art hongrois et les trésors des musées hongrois. Ainsi le livre de Klára Garas : *Le Musée des Beaux-Arts de Budapest* paru en français et en allemand. L'ouvrage présente les principales œuvres d'art de cette grande collection budapestoise. Dans cette même catégorie figure l'album de Gábor Ö. Pogány, en français, anglais,

espagnol, russe et polonais : « La peinture hongroise au XIX^e siècle ». Deux autres petits albums, en deuxième édition, poursuivent le même but, en nous faisant connaître deux ensembles d'œuvres qui figurent dans les collections hongroises : il s'agit du livre d'Ágnes Czobor : *Rembrandt et son cercle*, et de celui de Marianne H. Takács : *Rubens und die Flämische Malerei*. Cette série, contenant un choix de tableaux des époques et des écoles les mieux représentées dans les collections hongroises, semble être terminée. Peut-être sous l'effet de la pratique des reproductions suivie dans ces livres, on n'a pas encore tenté d'aborder les autres domaines de l'art, la sculpture, par exemple.

Il semble cependant que la maison d'édition s'en tienne aux traditions et, sûre de son expérience, elle s'efforce de présenter d'autres collections, d'autres domaines de l'art, sous des formes semblables. Les premiers résultats de ces efforts sont sensibles dans deux sens : ainsi la série consacrée aux différentes époques de la peinture européenne est désormais ouverte également aux collections de la peinture hongroise. C'est sous le même format, en obéissant aux mêmes méthodes de présentation qu'a paru le choix de Katalin Telep des *Paysages à la Galerie Nationale Hongroise* (en français, anglais, allemand et russe). Évidemment, le même format est appliqué ici à un genre quelque peu différent : la série consacrée à l'histoire générale de la peinture comprenait les œuvres d'art figurant dans les collections hongroises. Ici par contre, il est moins important de chercher à faire un choix complet, que d'offrir un tableau d'ensemble de l'histoire de la peinture hongroise. Nous avons l'impression que l'auteur du livre ne se rend pas encore entièrement compte de la différence entre la série déjà connue et sa nouvelle version. Pourtant un choix fait dans cette optique, pourra faciliter l'initiation d'un public plus vaste à la connaissance de la peinture hongroise. Certes, il y a lieu de se demander ce qu'il

faudra faire lorsque, dans la présentation des matières de la Galerie Nationale, on arrivera à la période où les catégories traditionnelles des genres ne jouent plus. Pour continuer, l'éditeur se trouvera confronté à de nouvelles tâches.

Les deux premiers volumes d'une nouvelle série ont également paru. Illustrés surtout d'excellentes photos en noir et blanc, ils comportent une introduction où l'on trouve des informations sur l'histoire des collections et sur l'évolution du genre en question, et présentent les principaux objets d'art des différentes collections du Musée National. L'accent est toujours mis sur les objets d'art et non pas sur la portée, historique ou archéologique, des collections elles-mêmes. Un de ces volumes, œuvre de Judit H. Kolba et de Annamária T. Németh, les *Ouvrages d'Orfèvrerie* (en français, anglais et allemand), présente surtout l'évolution de l'orfèvrerie en Hongrie. La portée internationale de la production locale doit évidemment être tout aussi bien prise en considération que les objets d'art importés. Ceci est encore plus évident dans le choix relatif aux collections numismatiques, choix d'ailleurs fort réduit par rapport à la richesse des collections, en raison du format dont on disposait. Ce choix a paru en anglais sous le titre *Coins and Medals* et en allemand. Le texte est de Katalin Sey et d'István Gedai.

Il y a moins de nouveautés dans les publications sur les monuments d'art, dont le nombre est de toute façon plus limité. La deuxième édition du livre d'Anna Zádor *Die Kathedrale von Esztergom*, a paru avec un résumé en anglais et en français. Un autre ensemble de monuments historiques, la forteresse d'Eger, nous est de mieux en mieux connu grâce aux fouilles en cours. Cette forteresse remonte au Moyen Age mais c'est au XVI^e siècle qu'elle a acquis la forme qu'on lui connaît aujourd'hui. L'archéologue Károly Kozák, qui dirige les fouilles, décrit ce monument dans son livre *Die Burg von Eger — Eger Fortress — Egersky Hrad*. A cette production d'ouvrages, dont la modestie ne se justifie pas, il convient d'ajouter un seul album contenant d'excellentes photos. Il est consacré à l'église abbatiale de Ják, le plus important monument de l'architecture hongroise du XIII^e

siècle, monument typique, mais au-dessus de la moyenne par sa richesse et par la beauté de son décor artistique. Le livre *Abteikirche von Ják* contient les photos d'Endre Rácz et l'étude (en allemand) de Pál Granasztói ; il nous fait connaître, jusque dans ses plus petits détails, une œuvre maîtresse de l'art hongrois ancien, qui depuis le milieu du XIX^e siècle, a souvent représenté à l'étranger, à elle seule, l'art médiéval hongrois, et ce sous un nom erroné (par un hasard inexplicable on a créé, à partir du nom du lieu, un nom de saint — saint Jaak — qui n'a jamais existé).

Comme dans le livre d'Endre Rácz, c'est également la contribution du photographe, Károly Gink, qui prédomine dans une autre publication de Corvina, *Die Baukunst Armenien*. Ici aussi, le but était de toute évidence de révéler les beautés cachées, l'atmosphère de cette architecture. Károly Gombos est l'auteur du texte qui contient des informations historiques et artistiques fondamentales. Deux albums, fort bien illustrés, sur l'histoire de la peinture, sont destinés au grand public dans l'acception la plus large du terme. Le livre d'András Székely : *Spanische Malerei* (en polonais aussi) traite un thème plus important, donc embrasse un horizon plus vaste. Le livre d'Edit Lajta : *Les primitifs français* est consacré surtout à l'art des XIV^e et XV^e siècles, sujet plus limité dont il offre un tableau plus exhaustif. Le livre d'images de János Jajczay, *Noël dans l'art*, fut publié pour la première fois il y a trente ans. Sa nouvelle édition, remaniée, est un bel album, bien présenté.

Plus importants que ces albums sont ceux qui présentent les artistes vivants et les grands courants dans l'art du XX^e siècle. L'œuvre de Clarisse Philippe sur *Béla Czóbel*, membre hongrois du groupe des Fauves, est riche en observations fines, témoignant d'une grande sensibilité. La deuxième édition comprend un résumé en français. En français et en anglais a paru un livre sur l'art de *Vasarely* avec l'étude de Gaston Diehl. L'art du sculpteur *Erzsébet Schaar* est présenté dans les notes critiques et biographiques de László Beke, historien hongrois de l'art précédé d'une introduction de Pierre Emmanuel. Deux albums de grand format complètent ces publications : les œuvres de *Chagall* avec une introduction de

Louis Aragon et les gravures sur cuivre d'Arnold Gross accompagnées de l'étude d'Éva Körner.

Notre revue serait incomplète si nous passions sous silence deux livres en langues étrangères parus aux Éditions Akadémiai. Ils ont en commun d'être plus anciens et, accompagnés d'une documentation solide ils sont destinés au grand public. C'est entre 1954 et 1960 qu'a paru, en hongrois, la synthèse de Máté Major, professeur d'histoire de l'architecture à l'Université Technique de Budapest ; cette œuvre vient de reparaitre, remaniée, en allemand, sous le titre *Geschichte der Architektur*. Son importance tient non seulement au fait qu'elle est une synthèse cohérente, marxiste de l'histoire universelle de l'architecture, mais aussi qu'elle contient des chapitres où l'auteur

offre un tableau et des appréciations fort personnels de l'histoire de l'architecture moderne et de ses plus remarquables productions. L'ouvrage de Gyula Kaesz, qui avait déjà paru en 1962 et a été réédité sous le titre de *Möbelstile*, est un bref compendium des arts décoratifs mais qui ne manque pas d'intérêt aussi bien comme manuel d'études que comme livre destiné aux amateurs d'art.

Ces deux livres permettent d'espérer que les éditions en langues étrangères réserveront aussi une place à côté des albums à succès, aux recherches sur l'art hongrois qui généralement, ne sont accessibles que dans les livres et périodiques en langue hongroise.

E. MAROSI

ETHNOGRAPHIE

Art Populaire Hongrois 7. György Martin : *Les danses populaires hongroises*. Corvina, Budapest, 1973.

Ce dernier volume de la série sur l'art populaire hongrois, lancée en 1969, est le premier ouvrage de synthèse consacré aux danses populaires hongroises paru depuis longtemps. Dès la fin du siècle dernier des publications de ce genre ont, certes, vu le jour, ainsi que des livres abrégés de vulgarisation dans les années 1940, mais ceux-ci utilisaient des matériaux historiques ou, encore, offraient des informations pratiques aux danseurs populaires, sans traiter de la danse populaire hongroise en tant que phénomène ethnographique. Depuis bientôt deux décennies, György Martin effectue des recherches dans ce domaine, parcourant tout le pays et se livrant même à des enquêtes sur l'ensemble des territoires hungarophones. L'ouvrage de Martin est basé sur les matériaux ainsi recueillis et sur les archives de danses, internationalement connues, de l'Institut de Culture Populaire, de l'Institut Musicologique de l'Académie, du Groupe de Recherches Ethnomusicologiques de l'Académie et du Musée d'Ethnographie Hongrois. Dans son ouvrage, György Martin passe brièvement en revue

l'histoire des recherches hongroises, situe les danses populaires hongroises dans l'ensemble du folklore européen, pour les décrire ensuite en les examinant une à une selon leurs différents caractères. Des rondes de jeunes filles, des danses de berger, ainsi que de certains types de danses de jeunes gens et de pas de deux représentent, par exemple, les genres anciens. Parmi les danses de nouveau type et de nouveau style, il consacre une place spéciale au *verbunk* et à la *csárdás*, bien connus dans le monde. Sa spécialité véritable est la description des types locaux (des « dialectes ») des danses hongroises. Il présente les danses folkloriques hongroises des régions du Danube, de la Tisza et de la Transylvanie. Une bibliographie soigneusement établie clôt le livre. Les illustrations (38 planches en noir et blanc et 16 en couleur) offrent le coloris fastueux des matériaux recueillis au cours des enquêtes modernes en même temps que la reproduction des sources historiques. L'auteur présente ses observations soigneusement documentées sous forme d'une lecture captivante. C'est dire que ce nouveau volume de la série peut s'attendre à éveiller un vif intérêt dans les milieux les plus étendus.

V. VOIGT

MUSICOLOGIE

- János Maróthy : *Music and Bourgeois — Music and Proletarian*. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973.
- Corpus de la Musique Populaire Hongroise* (Corpus Musicae Popularis Hungariae), t. VI, 900 pages. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973.
- Ferenc Bónis : *Béla Bartók. His Life in Pictures and Documents*. 260 pages. Corvina, Budapest, 1973.
- Ferenc Bónis : *Béla Bartók. Sein Leben in Bilddokumenten*. 260 pages. Corvina, Budapest, 1973.
- János Demény : *Béla Bartók. Briefe I-II*. 456 pages. Corvina, Budapest, 1973.
- József Gát : *Die Technik des Klavierspiels*. 292 pages. Troisième édition. Corvina, Budapest — Barenreiter Verlag 1973.
- József Gát : *Technika fortepianoj igrü*. 244 pages. Corvina, Budapest — Muzika, Moscou, 1973.
- Klára Hamburger : *Franz Liszt*. 360 pages. Corvina, Budapest, 1973.
- Erzsébet Szőnyi : *Kodály's Principles in Practice*. 88 pages. Corvina, Budapest, 1973.
- Erzsébet Szőnyi : *Aspekte der Kodály-Methode*. 88 pages. Corvina, Budapest, 1973.
- József Újfalussy : *Béla Bartók*. 511 pages. Deuxième édition. Corvina, Budapest, 1974.

Musique et bourgeoisie — Musique et prolétariat, étude de János Maróthy, est le premier ouvrage de cet éminent représentant de la musicologie hongroise, qui, après avoir été publié en hongrois, en 1966, a été traduit et édité en anglais en 1973 par la Maison d'Édition Akadémiai. Avant d'en parler plus en détail, il convient, à notre avis, de présenter l'auteur, de considérer ses ouvrages antérieurs et sa carrière. Maróthy a fait un doctorat d'Université, puis il a été promu docteur en musicologie précisément en considération de l'ouvrage dont nous allons parler. On peut le regarder comme le modèle même de ces chercheurs qui doivent leur formation à l'école musicologique et à la société hongroises de nos jours. C'est de Bence Szabolcsi qu'il a appris à concevoir l'histoire de la musique comme la manifestation incessante d'influences réciproques entre les grandes œuvres et la musique du peuple. A l'exemple de son

maître, il s'en tient toujours à cette conception dans l'étude de la musique ouvrière, hongroise ou internationale, aussi bien que dans ses analyses de l'opinion que la classe ouvrière s'est formée sur la musique. Il s'est spécialisé dans l'étude des traditions révolutionnaires de la musique, dans la recherche et la mise au jour de chants ouvriers et s'est distingué aussi dans la sociologie de la musique. Il a étudié les premières manifestations de l'interpénétration du « haut » et du « bas » de la hiérarchie sociale dans une imposante monographie, *la Naissance du chant populaire européen*, publiée en 1957, précédée et suivie d'un grand nombre d'études sur le même sujet. Auteur et animateur de très nombreuses publications de chants ouvriers, il passe aujourd'hui pour l'un des meilleurs spécialistes de ce problème.

Dans son ouvrage traduit en anglais, *Musique et Bourgeoisie — Musique et Prolétariat*, il applique à l'époque moderne sa méthode synthétique d'explorer le monde et l'histoire. S'appuyant sur une documentation importante, il y fait ressortir les traits essentiels de la conception bourgeoise et ceux de la conception ouvrière de la musique.

Son ouvrage se divise en quatre parties essentielles. Le premier chapitre expose, au point de vue théorique, esthétique et historique, les caractéristiques de la conception du monde et de la musique propre à la bourgeoisie. La principale catégorie est marquée par la primauté du moi dans la musique de la bourgeoisie que seuls les plus grands maîtres des quatre siècles derniers ont pu dépasser. Cette primauté du moi est à l'origine du caractère mélodieux de cette musique bourgeoise ; elle explique la recherche, au XIX^e siècle, après les révolutions à mi-chemin abandonnées, des impressions collectives dans l'enivrement dionysiaque ou leur compensation par le culte du génie et par l'extériorisation du sentiment de la solitude.

Le deuxième chapitre étudie le rôle du peuple. L'auteur donne un sens très large à la musique populaire entendant par elle musique des masses. Il démontre avec éloquence dans quelle mesure on peut considérer les formes de la musique populaire

comme des prototypes apparaissant au cours de l'histoire de la musique et dans quelle mesure ces formes sont liées aux classes exploitées. Il étudie le problème parallèlement à l'évolution de la musique bourgeoise et il examine comment se traduisent dans la musique, d'une part la façon dont la bourgeoisie voit le peuple, d'autre part l'embourgeoisement d'une partie des paysans petits producteurs marchands.

Les deux derniers chapitres constituent la partie la plus importante de l'ouvrage : les deux premiers chapitres, bien qu'ils représentent un appareil scientifique très précieux, ne servent en réalité qu'à les préparer. L'auteur nous fait parcourir le chemin qui a conduit le peuple du rejet de l'idéologie bourgeoise à la création et à l'affirmation de la conception du monde du prolétariat ; parallèlement, il suit le développement de la haute culture musicale, c'est-à-dire l'évolution de la composition. En étudiant l'art populaire, Maróthy est amené à constater que son contenu primitif désagrégé au cours de l'évolution bourgeoise, a été rétabli par l'art ouvrier. Il est très intéressant de lire l'analyse par laquelle il réussit à montrer comment les hymnes, les marches de la bourgeoisie ont été assimilés dans la pratique musicale des masses, perdant leur caractère de classe par suite de la transformation satirique de leur contenu sentimental ou pathétique devenu réaliste, ou encore en raison de l'emploi de certains procédés caractéristiques et dynamiques du chant ouvrier tels que les polyrythmiques et les polymodalités.

Se penchant sur le problème de l'évolution de la composition, Maróthy traite de l'art créateur qu'il qualifie avec bonheur de bourgeois et d'antibourgeois. Il constate que sur la voie de la primauté du moi les étapes les plus marquantes sont représentées par Gesualdo, Wagner, Schönberg, Webern ; celles de la lutte menée contre cette primauté du moi portent les noms de Monteverdi, Moussorgsky, Bartók. Là, les analyses musicologiques et esthétiques sont bien à leur place et permettent à l'auteur de souligner les formes que la musique a pu et peut employer pour protester contre le mode d'exister bourgeois. Enfin, le chapitre final est consacré à l'examen de ce qui s'est produit dans le domaine de la musique sous l'action du réalisme socialiste : destruction des illusions bourgeoises, nais-

sance et pratique d'une musique renouvelée dans son fond. Maróthy démontre que le réalisme socialiste dépasse l'image du monde réfléchi par la musique bourgeoise tout en reprenant et en continuant les traditions très précieuses de celle-ci prétendant à une certaine totalité.

La publication d'un autre ouvrage a fait également sensation : c'est le tome VI du *Corpus de la Musique Populaire Hongroise* (*Corpus Musicae Popularis Hungariae*). Elle prouve qu'au point de vue de la qualité les recherches en Hongrie quant à la musique folklorique sont parvenues à un stade nouveau. Édition critique de notre musique populaire, elle paraît depuis 1951. L'établissement des principes à suivre dans la mise au point de la matière et de la documentation a demandé de longs préparatifs et a exigé beaucoup de prudence. Ainsi, dans le classement de la matière des premiers volumes, ce sont les principes de l'ethnographie et non pas ceux de la musicologie qui ont prévalu. (Jeux d'enfants, Chansons comiques accouplant des noms de garçons et des noms de filles en vue du mariage, Plaintes, etc.) Le titre *Types de chansons populaires hongroises I*, donné au sixième volume de la série, publié en 1973, montre qu'a commencé enfin la systématisation qui permettra la publication d'une sorte de « dictionnaire » de presque 100 000 chansons populaires. Que ce travail ait demandé et demande du temps, rien ne le prouve mieux que le fait qu'un des directeurs de la publication, Pál Járdányi, est déjà mort (en 1966). C'est, depuis, l'autre directeur, Imre Olsvai qui assume la tâche de la préparation des volumes.

Le projet de l'édition du *Corpus Musicae Popularis Hungariae* (nous nous servons par la suite des initiales CMPH) est déjà ancien. Le plan de la série fut établi dès 1913, par Bartók et Kodály. Pensant au problème de la disposition de la matière réunie ou à réunir, ils ont écrit « ... dans un recueil de chansons la disposition de la matière doit se faire uniquement suivant des principes musicaux résultant des caractères mélodiques et elle doit prendre la forme d'une sorte de dictionnaire pour que les mélodies analogues présentées côte à côte fassent nettement ressortir les types principaux. » Assisté des chercheurs de l'Académie des Sciences de Hongrie, Bartók a travaillé six ans, de 1934 à 1940, à la pré-

paration du CMPH, sans pouvoir laisser, en raison de la médiocrité des moyens dont il disposait, un manuscrit bon à tirer.

Le travail de recherche sur la musique folklorique est, en effet, un travail collectif : chaque volume du CMPH a certainement un rédacteur responsable, mais il doit contenir toutes les expériences de l'équipe hongroise de chercheurs folkloriques. Le cycle porte les noms de Bartók et de Kodály, mais en réalité le volume dont nous parlons ne suit pas leurs principes dans le classement des matériaux : ni ceux de Bartók dans lesquels prévalaient des points de vue structuraux, métriques et mélodiques, ni ceux de Kodály qui permettaient pourtant d'établir une sorte de lexique des chansons folkloriques. Les principes de l'ordonnance des chansons populaires fondées sur la ligne mélodique ont été mis au point par Pál Járdányi. Sa méthode tient compte avant tout du mouvement de la ligne mélodique des vers et de leurs relations réciproques. Elle rend possible à la fois la disposition en forme de dictionnaire et aussi l'ordonnance selon les propriétés musicales des mélodies. Elle distingue trois catégories : 1^o le premier vers se meut dans un registre plus haut que le vers final ; 2^o le vers final regagne le registre du vers initial (on peut ranger toutes nos chansons folkloriques authentiques dans l'une ou l'autre de ces deux catégories) ; 3^o la mélodie du vers initial est plus large que celle du vers final (catégorie comprenant des chansons provenant de la musique savante ou de musiques folkloriques étrangères). Le principal mérite de ce classement est, comme le prouve le nouveau volume de la série, que les mélodies semblables ou analogues y sont vraiment présentées côte à côte.

Le volume publie 685 mélodies principales accompagnées d'annotations résultant d'un très vaste appareil scientifique. Il peut donc être utilisé aussi par des chercheurs étrangers tout son texte étant intégralement traduit en anglais. De plus, on peut y lire la traduction anglaise des paroles. Aujourd'hui, où la recherche — à l'échelle internationale — sur la musique folklorique, recherche tant souhaitée par Bartók et sur la nécessité de laquelle il a tant insisté, d'ailleurs en vain, commence à se réaliser, où la chanson populaire cesse d'être un instrument du nationalisme opposant les peuples les uns aux autres, pour devenir déjà celui

de l'internationalisme qui rapproche les peuples, je n'hésite pas à affirmer que ce nouveau volume du *Corpus Musicae Popularis Hungariae* se révélera certainement un instrument indispensable pour la recherche internationale de musique folklorique.

La Maison d'Édition Corvina a enrichi la littérature spéciale de deux ouvrages importants consacrés à Béla Bartók. L'étude de *Ferenc Bónis, La vie de Bartók par l'image et les documents*, est une iconographie du compositeur hongrois. Elle a paru, traduite en anglais et en allemand, dans une édition augmentée et entièrement remaniée. L'auteur s'emploie déjà depuis deux décennies à réunir les photos et illustrations relatives à la vie et à l'activité de Bartók. La première version, textes anglais, français et allemands, de son iconographie comprenant 264 illustrations, date de 1964. La publication récente présente 375 illustrations, mais une simple soustraction ne suffirait pas pour permettre de compter les documents nouveaux. Disons que 150 images et documents n'ont pas figuré dans la version de 1964. L'auteur n'hésite pas à remplacer une illustration déjà bonne par une meilleure, plus éloquente, si, au cours de son travail ininterrompu, il réussit à en découvrir une. L'essentiel, c'est qu'il ne s'est pas contenté d'offrir au lecteur un beau livre richement illustré ; son ambition a été de faire une bonne biographie par l'image. La composition de son ouvrage excelle d'abord parce qu'il doit, avant tout, à la sélection judicieuse des documents en sa possession. En parlant de la beauté du volume, il faut parler aussi de sa présentation et mentionner que la qualité du tirage des reproductions s'est sensiblement améliorée depuis 1964. A cette date, la presse avait critiqué non sans raison la qualité inégale de la reproduction. Le nouveau volume ne donnera pas lieu à de telles observations. Pourtant, l'exécution technique de la reproduction n'était pas chose aisée, puisque le tirage devait se faire souvent d'après des clichés de photos d'amateurs déjà flous, jaunis par le temps, ou d'après des affiches défraîchies.

Les illustrations évoquent les phases les plus importantes de la vie et de l'activité de Bartók. Il nous serait impossible, dans le cadre de ce bref compte rendu, de les analyser toutes et en détail. Remarquons

cependant l'heureuse pensée de l'auteur de présenter, partout où cela pouvait se faire, au lieu de la reproduction de notes de musique imprimées, les photos des pages du manuscrit original qui, en fac-similé, sont non seulement plus impressionnantes, plus intimes, mais aussi plus précieuses, plus instructives au point de vue musicologique. La valeur scientifique des documents s'accroît par le fait que presque tous sont accompagnés de notes indiquant la date exacte (jour, mois, année) de l'origine du document ou de celle de l'événement illustré par lui. Le volume s'ouvre sur une excellente biographie de Bartók, rédigée par Ferenc Bónis, remarquable par sa sobriété. Malgré les limites qui lui étaient imposées, il retrace avec fidélité la carrière du compositeur soulignant les phases les plus importantes de son activité d'artiste et de savant, dont les ramifications sont très nombreuses. C'est avec plaisir que nous lisons dans cette introduction, une analyse très précise de l'influence, sur les compositions de Bartók, de la musique de danse de recrutement à la mode en Hongrie au siècle dernier et nous constatons avec satisfaction que l'étude des relations de Bartók avec Schönberg et Stravinsky a gagné en profondeur par rapport à celle que l'on trouve dans l'introduction du volume publié en 1964. En résumé, aujourd'hui où les iconographies sont à la mode, Ferenc Bónis a encore enrichi d'un bel ouvrage foisonnant de faits et d'idées nos connaissances sur Bartók.

János Demény, collectionneur des lettres de Bartók, qui a traduit en allemand une partie de sa Correspondance, vient de publier en allemand encore et en deux volumes, un choix de la correspondance du compositeur, plus complet que tous les recueils qui l'avaient précédé. La première édition d'un recueil des lettres de Bartók a été publiée en hongrois toujours par Demény, il y a vingt-cinq ans, en 1948. Depuis cette date, l'auteur a publié en hongrois trois recueils nouveaux. Celui dont nous parlons, traduit en allemand, est le cinquième parmi les publications en langues étrangères de cette très précieuse correspondance.

Demény publie 314 lettres ; environ un quart d'entre elles ont été récemment découvertes ou publiées pour la première fois en recueil. Certaines très importantes étaient déjà connues, mais dans des traduc-

tions diverses. Il est à craindre que l'existence de plusieurs traductions allemandes « autorisées » des mêmes lettres ne prête à confusion, qu'elle ne trouble, au moins dans une certaine mesure, les chercheurs.

Un quart des textes ici réunis comprend donc des documents inédits. On peut considérer comme des nouveautés les sept lettres adressées par Bartók, vers 1909-1910, à Andreas Volkmar, directeur de l'orchestre Tonhalle à Zurich, au sujet de la Rhapsodie op. 1 et du Quatuor 1 de Kodály. (Les deux compositions furent présentées en mai 1910, au Festival de Zurich. L'intérêt de ces lettres se trouve rehaussé par le fait qu'elles furent découvertes et publiées dans le journal *Neue Zürcher Zeitung* (du 17 janvier 1971) par Werner Fuchss, ancien ambassadeur de Suisse en Hongrie, musicologue passionné et grand ami de la musique hongroise.

Deux lettres (nos 122 et 124) témoignent de l'intérêt porté par Bartók aux beaux-arts et révèlent aussi ses goûts. Dans ces lettres, Bartók décrit minutieusement comment il concevait la couverture de ses cahiers de musique. Les couvertures des livres de musique parus avant 1912 ont été exécutées dans le style de la sécession, reproduisant des motifs folkloriques hongrois. Elles prouvent que la conception de Bartók a été rigoureusement respectée. Quant à ses préférences littéraires, c'est une lettre de jeunesse (n° 40) qui nous en informe : Bartók y explique à sa jeune sœur que l'œuvre de Gorki fait époque dans l'histoire des lettres. Il n'était pas très accommodant quand il s'agissait de choses touchant à la littérature, à l'art d'écrire. Deux lettres rédigées durant l'émigration en témoignent. En parlant du projet d'une édition anglaise de ses chœurs pour enfants, il explique en détail, avec insistance, comment il entend la traduction des paroles (le rythme, la structure des vers, les rimes, la prosodie du texte populaire original doivent être conservés). Ne nous étonnons pas si le traducteur choisi n'a pu se plier à toutes ces exigences.

Plusieurs documents nouveaux nous apprennent que Bartók était déjà hanté, en 1919-1920, après la chute de la République des Conseils, par la pensée d'émigrer et qu'il s'est informé dans plusieurs pays des moyens et des conditions de son établissement éventuel. Finalement, il s'est décidé à rester : il a choisi l'émigration intérieure. Et quand en 1942 il fut contraint de choisir

l'émigration véritable, il s'efforça de créer une association antifasciste des Hongrois résidant aux États-Unis (n^{os} 303-304) : « ... Nous autres représentants de la civilisation hongroise qui, vivant aux États-Unis, pouvons exprimer librement nos opinions, avons le devoir, la tâche de sortir de notre réserve traditionnelle à l'égard de la politique. Nous sommes convaincus que nous devons déclarer clairement, à la face du monde, que des millions de Hongrois dont nous représentons l'esprit, sont aux côtés de ceux qui luttent pour un monde libre, honnête, démocratique et qu'ils prendront part à la lutte, se joignant aux autres opprimés, chaque fois que l'occasion s'en présentera. Nous avons donc décidé de créer, au sein du mouvement *Pour une Hongrie indépendante*, le comité qui y représentera les sciences et les arts. »

Qu'il nous soit permis de rappeler aussi l'intérêt du volume dans le domaine des relations françaises de Bartók : comptes rendus détaillés de son séjour en France en août 1905 (lettres n^{os} 43, 44 et 45), sa correspondance se rapportant au Festival Hongrois à Paris le 12 mars 1910 (lettres n^{os} 75, 76, 77, 78, 81 et 82) ; documents écrits concernant les préparatifs à Paris de ses voyages de recherche folklorique en juin 1913 dans des pays arabes (lettres n^{os} 103, 105) et nous en passons car il serait difficile d'insister davantage sur le grand intérêt de cette correspondance.

Le volume s'accompagne de notes soigneusement établies bien que trop peu nombreuses, à notre avis, car c'est une erreur de croire que le lecteur étranger connaît tous les faits, tous les événements qui se sont produits autrefois dans la vie musicale hongroise. Cette publication en deux volumes, format livre de poche, présente d'autres désavantages par rapport à la version anglaise (Bartók Letters) dont nous avons rendu compte dans ces pages : elle n'a ni index nominatif, ni table analytique, ni catalogue énumérant les œuvres de Bartók mentionnées dans le texte. Cet appendice qui n'aurait pas demandé beaucoup de place, manquera à tous ceux qui, non contents de lire ce recueil très instructif, désirent aussi l'utiliser dans la recherche.

Parlant toujours de Bartók, nous signalons à l'attention de nos lecteurs un disque spécial de valeur : c'est l'enregistrement par une firme Hungaroton, dans le cadre de l'édi-

tion des œuvres complètes de Bartók, de la première du *Concerto pour violon* achevé en 1938. Cette composition a été interprétée le 23 mars 1939 à Amsterdam par Zoltán Székely, violon solo de renom du Quatuor Hongrois, et l'orchestre Concertgebouw que Willem Mengelberg dirigeait. La première fut enregistrée sur disque de gomme laque par la Radio de Hilversum. Zoltán Székely reçut de cet enregistrement une copie qu'il donna à Hungaroton où les spécialistes travaillèrent un an dans le laboratoire pour améliorer la qualité du son. Ce document sonore n'a pas d'équivalent, à notre connaissance ; nous ne savons aucune œuvre, surtout importante, présentée avant 1940 dont la première ait été enregistrée de façon telle qu'encore aujourd'hui on puisse la faire entendre.

Le *Concerto pour violon* fut composé à la demande de Zoltán Székely, cet excellent violoniste avec qui Bartók donnait régulièrement des concerts à partir de 1921 et à qui il fit hommage de sa *Deuxième Rhapsodie*, en 1928. Bartók connaissait donc bien le soliste et il composa son *Concerto* de façon à permettre au violoniste de révéler pleinement tous les aspects de son talent. Bartók ne pouvait pas assister à la première de son œuvre à Amsterdam, car, le lendemain il devait donner un concert à Budapest. Mais il tenait à répéter avec le soliste, non pour contrôler son jeu, mais plutôt pour voir si la partie de violon se prêtait bien à l'interprétation et pour aider Székely à triompher des difficultés techniques éventuelles de l'exécution. La répétition commune eut lieu à Paris où Bartók avait joué, le 3 mars, à la Radio, des morceaux du *Microcosmos* et avait présenté avec sa femme, le 6 mars, dans la Salle de l'École Normale de Musique, dans le cadre d'une soirée moderne de *Triton*, sa *Sonate pour deux pianos et instruments à percussion*. Les répétitions à Paris du *Concerto pour violon* avaient dû se passer de façon parfaite, car Bartók écrit avec satisfaction à la femme de Zoltán Székely : « avec Zoltán, nous avons eu des répétitions très bonnes et très longues à Paris ; je dois vous dire qu'il joue brillamment la partie de violon du *Concerto*. »

L'enregistrement de la première montre bien que Bartók ne s'est point trompé en exprimant sa bonne opinion du jeu de Székely. Il est presque incroyable que cet artiste d'une sensibilité et d'une intuition

sans pareilles ait pu interpréter après une seule approche de l'œuvre, avec une perfection classique cette composition qui passe pour difficile, de même qu'il tient du miracle que l'Orchestre Concertgebouw dirigé par Mengelberg, ait pu comprendre, au point de vue technique et musical, et sans avoir reçu d'instructions du compositeur, le message de la partition de Bartók. Cependant, nous devons à la vérité de dire que ce disque, vraie pièce de musée, n'atteint pas, ne pourrait atteindre la haute fidélité des enregistrements stéréo de nos jours. Mais cette imperfection au point de vue des normes de la technique moderne est largement compensée par le charme vivant de la musique enregistrée non pas en studio mais en salle de concert.

Au sujet des publications sur Bartók nous pouvons ajouter qu'après l'édition anglaise et l'édition russe, la Maison Corvina a édité aussi en allemand, en 1973, la monographie fondamentale que *József Újfalussy* avait consacrée à Bartók. Dans les pages de cette revue j'ai fait un compte rendu de la version anglaise de cette œuvre. Si bien qu'aujourd'hui j'ajouterais peu de chose à ce que j'ai déjà dit : l'étude imposante d'Újfalussy s'est enrichie de résultats acquis au cours de recherches récentes (la version allemande contient des documents qui viennent d'être découverts et par cela elle a gagné encore en précision) ; la conception de ce savant spécialiste de l'esthétique de la musique donne du poids à ses excellentes analyses des compositions bartokiennes.

La monographie de Klára Hamburger consacrée à Liszt et publiée par Corvina en langue allemande est l'œuvre d'un auteur très cultivé, consciencieux dans son travail et connaissant à fond la riche littérature qui traite du même sujet. Elle est la traduction allemande intégrale du texte hongrois original paru en 1966. Divisée en six chapitres, elle suit la carrière de Liszt et introduit non sans bonheur, dans le récit des événements de cette existence, des analyses qui font bien comprendre les œuvres et l'art de créer du compositeur. Étant donné qu'il s'agit d'une publication en langue allemande, nous approuvons pleinement la prise de position de l'auteur qui démontre, de façon convaincante, la qualité de Hongrois de Liszt. Ce fait a de l'importance parce que les représentants d'orientation

nationaliste de la musicologie allemande s'empresment toujours de faire passer Liszt pour un compositeur allemand. Bien que Klára Hamburger se montre avare d'illustrations, elle a bien fait de reproduire en fac-similé le passage d'une lettre dans laquelle Liszt déclare en 1874 : « ... je resterais Hongrois dans mon cœur et dans mes sentiments. » (p. 240.) Il n'est pas moins important que l'auteur, en possession d'un vaste appareil scientifique, prouve que c'est à la France que Liszt devait sa conception du monde, ses idées progressistes aussi bien que les innovations révolutionnaires de sa musique. On se rend mieux compte ainsi que ce n'était pas l'influence des salons parisiens qui était décisive, mais bien celle des pensées puisées dans Saint-Simon, Lamennais, Victor Hugo, Béranger et dans l'activité de compositeur de Berlioz. Claire dans ses expressions, rejetant le jargon des spécialistes, K. Hamburger fait connaître les caractères du style musical de Liszt et elle analyse l'emprise de ses compositions sur la postérité. Naturellement elle souligne son influence sur certaines œuvres de Bartók : elle insiste sur l'origine de quelques éléments de forme et de sens quand elle parle des variantes, chez Bartók, des solutions monothématiques de Liszt dans la *Sonate en si mineur* et dans la *Faust-Symphonie*. Elle se sert d'un grand nombre de citations empruntées aux deux études de Bartók sur Liszt. (Qu'elle nous permette ici une petite observation de philologue : Il était inutile de traduire en allemand ces deux études, puisqu'elles furent déjà publiées en 1972, à Leipzig, par Reclam-Verlag, dans *Béla Bartóks Musiksprachen*, pp. 133-154).

L'ouvrage est accompagné d'une notice biographique analytique, d'un répertoire moderne des œuvres établi par Humphrey Searle et d'une bibliographie mentionnant les études les plus importantes. Il est dommage que l'auteur ne l'ait pas complété d'un index et d'une table analytique. Cette lacune est d'autant plus regrettable que les six chapitres ne se subdivisent pas, d'où il résulte que le lecteur désireux d'avoir des renseignements sur telle ou telle œuvre de Liszt, doit chercher longtemps pour trouver le passage dont il aura besoin. J'aurais été heureux aussi de rencontrer, dans l'appendice, au moins une allusion à l'édition critique en préparation des œuvres complètes

de Liszt et aux disques enregistrés en Hongrie dont plusieurs sont des pièces uniques et passent pour des raretés.

Erzsébet Szőnyi, professeur titulaire d'une chaire au Conservatoire National de Musique de Budapest, vice-présidente de la Société Internationale de l'Éducation Musicale, a publié, aux Éditions Corvina, un petit manuel en anglais et en allemand sur l'éducation musicale en Hongrie. Étant donné qu'il s'agit d'un ouvrage peu volumineux, d'un précis, l'auteur a dû se borner à exposer, très sommairement, l'essentiel de son sujet. Erzsébet Szőnyi est considérée, déjà depuis un quart de siècle, comme une spécialiste de renom international de la méthode de Kodály et elle est l'ambassadrice itinérante de la pédagogie musicale hongroise à l'étranger. Dans son ouvrage, elle expose les principes pédagogiques de Kodály publiés déjà en hongrois, fait l'histoire de la méthode, puis elle traite, en huit chapitres, de la méthode et de l'utilité de l'enseignement du chant. Pour conclure, elle résume les informations que désirent posséder les pédagogues étrangers qui, depuis dix ans déjà, ne cessent de venir assister en foule aux leçons de chant dans nos écoles.

Le manque de place est surtout à regretter dans la première partie traitant des principes pédagogiques de Kodály. Pour plus de brièveté, l'auteur résume lui-même ces principes et se montre extrêmement avare de citations. Nous déplorons aussi que les résultats des recherches récentes aient échappé à son attention. Quittant Berlin pour Paris, en 1907, Kodály écrit à Bartók : « Je vais visiter aussi le Conservatoire (il s'agit du Conservatoire de Paris) et j'espère le trouver plus intéressant que la Hochschule (de Berlin). » (*Documenta Bartókiana*, t. IV. 1970. p. 1-7). C'est le premier document écrit témoignant de l'intérêt de Kodály envers la pédagogie.

Si chez nous ou à l'étranger, nous parlons de l'éducation musicale en Hongrie, il nous faut énoncer clairement que les efforts de Kodály ont été couronnés de succès en raison de la politique culturelle de la Hongrie de nos jours, c'est-à-dire que les idées d'un grand homme ont pu être réalisées grâce à l'assistance qu'un gouvernement est venu leur prêter. En effet, les principes de la conception pédagogique de Kodály ont été élaborés déjà en 1929 et,

peu après, les moyens pratiques de leur application ont été découverts. Seule une nouvelle politique scolaire se faisait attendre, cette politique qui se serait fait un devoir de la diffusion de la culture dans les masses. Je dois relever, en la regrettant, l'absence, dans l'ouvrage, de l'énonciation claire de cette vérité.

Dans les chapitres consacrés à la pratique et destinés à l'information du lecteur étranger, Erzsébet Szőnyi illustre en conséquence les principes à respecter par des exemples empruntés à la matière musicale inscrite au programme de nos écoles : brefs récits rythmés pour enfants, chansons folkloriques hongroises, chœurs de Kodály et de Bartók, etc. Bien que n'étant pas pédagogue en exercice ou précisément parce que je ne le suis pas, j'aurais trouvé plus utile qu'elle puise ses exemples dans la musique anglaise savante ou folklorique de l'édition anglaise de son livre et dans la musique allemande, savante ou folklorique, de la version allemande. Je crois que l'on doit persuader le lecteur étranger, le professeur de musique ou de chant, de la possibilité d'employer avec succès la méthode hongroise adaptée, par le choix raisonnable de la matière, aux conditions de son propre milieu, comme nous le faisons avec notre musique dans nos écoles. Voilà ce que le spécialiste étranger attend de nous et en quoi il a besoin de notre aide. Et puisque nous en sommes au chapitre de la pratique qui doit être la préoccupation principale de l'auteur, faisons remarquer que sa bibliographie oublie fâcheusement de mentionner quelques ouvrages de pédagogie musicale parus en Hongrie en plusieurs langues étrangères, alors qu'y figurent des manuels écrits en hongrois, désuets et introuvables dans nos librairies. L'auteur a omis également de faire connaître les œuvres de Kodály qui, publiées récemment à l'étranger, peuvent être utilisées avec succès dans l'enseignement scolaire. Le lecteur étranger, informé par le manuel d'Erzsébet Szőnyi, s'adressera vainement à la Maison d'Édition *Magyar Kórus* à laquelle on doit les premières éditions de ces œuvres : elle a cessé d'exister voilà vingt-cinq ans.

L'auteur du compte rendu qui paraît dans cette revue est mal à l'aise d'être contraint de faire de semblables observations, pourtant il lui faut bien dire que l'ouvrage d'Erzsébet Szőnyi, tout en exposant avec

précision mais d'une manière stérile, l'une des conceptions de l'éducation musicale hongroise, celle, sans doute, qui est la plus répandue, n'est pas propre à remplir sa fonction véritable, puisqu'il néglige le problème de l'adaptation de la méthode à d'autres circonstances qu'à celles qui existent en Hongrie : il se borne à faire con-

naître un seul cas des multiples applications possibles de la méthode. Or, l'essentiel des principes pédagogiques de Kodály prévoit que leur application peut s'exercer dans l'enseignement de la musique de n'importe quel peuple.

J. BREUER

LIVRES POUR ENFANTS ET POUR LA JEUNESSE

En 1973 la publication aux Éditions Corvina de livres pour enfants, a connu un nouvel essor. L'activité croissante de la maison d'édition Móra y est pour beaucoup (une partie considérable des livres pour enfants, en langues étrangères, étant publiée par Corvina à partir des publications de la maison Móra), ainsi que l'évolution de l'art graphique hongrois auquel nous devons des illustrations modernes et de très belle qualité.

En Hongrie, et même au-delà de nos frontières, l'année dernière était celle du 150^e anniversaire de la naissance de Petőfi, grand poète hongrois du XIX^e siècle. Les enfants allemands et slovaques en ont eu leur part, le poème de Petőfi *Arany Lacinak* parut en allemand sous le titre de *An Laci Arany*, et en slovaque, sous le titre de *Jednemu Chlapčekovi*. Ce livre est de grand format, il est fait pour être lu à plat ventre sur un tapis, et il est illustré par Ádám Würtz.

Le petit Laci Arany, formé par la poésie de Petőfi et de son propre père János Arany, grandit et commença lui-même à écrire. Il adapta trois contes populaires hongrois fort en vogue dans *Der güldene Pfennig des Hähnchens*.

La premier raconte l'histoire du petit coq qui trouve sur le fumier un sou en diamant qu'il mit de côté pour le donner à sa maîtresse. Astucieux, il déjoue les cruelles épreuves imposées par l'Empereur turc tant et si bien qu'à la fin il réussit à faire don à la pauvre paysanne de tout le trésor du sultan. Le deuxième conte est celui de la triste princesse que le berger arrive à faire rire d'un rire irrésistible grâce à son petit agneau au poil collant. Le troisième relate l'histoire de la tige qui ne voulait pas bercer le petit oiseau. Les répétitions constantes qu'on trouve dans ces trois contes, la gradation propre aux vieux contes

populaires, sont encore soulignées par les spirituels dessins de László Réber, où il y a beaucoup de choses à regarder. La revue ouest-allemande, *Der Bibliothekar*, écrit à propos de ce livre en allemand : « Ces trois contes populaires, fort bien présentés, se distinguent par leur action claire, spirituelle et riche en événements. »

Le livre intitulé *Die Märchen der Mutter Gans* relève de la catégorie du « conte populaire classique ». Il contient les « nursery rhyme » bien connues et goûtées par tous les enfants anglophones du monde, dans l'adaptation du poète Heinz Kahlau (RDA). Le livre, avec les belles illustrations d'Ádám Würtz, est une coproduction de Corvina et de Kinderbuchverlag de Berlin.

Pour les tout petits, il y a l'*Appau* d'Erzsi Gazdag, publié cette fois-ci en tchèque (Na Jarmarku, illustré par Károly Reich), et le livre de Veronika Marek, illustré par Anna Györfy, paru en allemand sous le titre *Als du noch klein warst*. Ce dernier n'est pas un vrai conte, c'est plutôt un livre de souvenirs, il enregistre les premiers mouvements, les premières paroles des petits.

Die bunte Amsel d'Ervin Lázár s'adresse à la même classe d'âge, aux élèves des petites classes. Il a paru en deuxième édition, en allemand. Les contes d'Ervin Lázár, d'une grande sensibilité, pleins d'esprit, et d'un style exigeant, appartiennent aux meilleures productions de la littérature hongroise pour enfants. Le conte du merle ambitieux parle de la solitude, des enfants, de leur désir d'avoir des amis, de l'erreur qu'ils commettent en voulant « se faire passer pour » ce qu'ils ne sont pas. L'histoire est celle d'un merle qui veut gagner l'amitié d'un petit garçon, mais qui ne se trouvant pas assez beau à côté des autres oiseaux au plumage coloré, peint ses plumes en vert, en blanc,

de toutes les couleurs — tandis que le petit garçon rêve au merveilleux oiseau noir, qu'il n'a aperçu qu'une fois. Les illustrations sont de László Réber.

Le premier livre des tout petits est le livre d'images de Károly Reich, *Was ist das?*, paru en allemand en quatrième édition. Que le livre soit publié « en allemand » est de peu d'importance, puisque l'essentiel ici est précisément qu'il n'y a pas de texte. Les images évoquent les objets et les animaux les plus simples, dont l'enfant apprend le nom avant tout autre, que les parents lui enseignent en demandant « qu'est-ce que c'est ? » (*was ist das?*).

La « collection d'or » de Corvina est celle qui a connu le plus d'éditions dans le plus grand nombre de langues ; *I×I* et *ABC*. L'année dernière *I×I* fut publié en tchèque, danois, finnois, italien et espagnol, *ABC* atteignit sa dixième édition en allemand. L'un et l'autre sont agrémentés des charmantes images de Károly Reich. *I×I* est particulièrement ingénieux. Sans texte, les images introduisent les enfants d'âge préscolaire, ou ceux des premières classes, dans le monde enchanté du calcul.

Outre les tout petits, les plus âgés trouvent eux aussi de quoi lire parmi les livres de Corvina s'ils savent l'allemand.

La mer reste un thème éternellement passionnant des livres pour la jeunesse. « Le Titanic, paquebot de la compagnie White Star Line, de 45 000 tonnes, qui était sorti des chantiers navals, en 1911, à Belfast, heurta un iceberg à 2 h 20 du matin le 15 avril 1912, à 500 lieues de Cap-Race, près de Terre-Neuve, et coula. 1494 personnes ont péri. » Tel était le texte du communiqué. András Dékány dont les romans *Matrosen, Schiffe, Kapitäne* ; *Die letzten Abenteuer Robinson Crusoes* ; *Piraten im Nordmeer* ; *Der Erdumsegler*, eurent un grand succès en RDA, se montre un conteur passionnant dans *S. O. S. Titanic*, où il suit, jour après jour, le paquebot dans son dernier voyage, et le sauvetage des passagers sur un radeau pneumatique. Le protagoniste, Jan Kovalce, 11 ans, qui se cache pour ne pas devoir quitter le bateau dans des canots de sauvetage transportant les enfants, les femmes et les vieillards, finit, après de nombreuses aventures, par être sauvé.

Il y a autant d'aventures, concernant cette fois non pas le passé mais l'avenir,

dans le livre de Klára Fehér *l'Île des tremblements de terre* (*Die Insel des Erdbebens*). En l'an 2057, une expédition part pour découvrir les causes des séismes. Les héros, enfants et adultes, du roman traversent des tempêtes, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques, et connaissent d'innombrables aventures sur terre, sur mer et dans les airs. Comme dans les romans d'aventure utopiques, l'auteur s'occupe moins de l'évolution affective et du caractère de ses héros, que de l'action passionnante, jalonnée de trouvailles techniques.

István Fekete, auteur de romans d'animaux goûtés tant par les enfants que par les adultes, raconte dans *Lutra* (paru en allemand) l'histoire d'une loutre intelligente, de grande expérience. De son terrier sous un arbre au bord de la rivière, elle se en va chasser, avec tant d'adresse qu'elle échappe à toute poursuite. Miklós, le chasseur, ne retrouve que ses traces. Les figures secondaires, elles non plus, ne sont pas négligées, la vie du renard, du hibou, des poissons et des oiseaux sauvages est évoquée d'une manière passionnante. Dans chacun de ses romans, István Fekete réussit à créer la symbiose du réel et du conte, les animaux pensent comme les hommes, ils se parlent entre eux, mais tout ce que l'écrivain nous conte sur leur milieu, leurs coutumes, s'appuie sur un sens profond des champs et des forêts, l'observation de la nature, et ainsi il enrichit énormément les connaissances du lecteur.

Passons enfin à la série pour la jeunesse qui ne s'adresse pas à une classe d'âge, mais à toute personne ayant le sens de l'humour, de l'autocritique et le don de l'observation ; cette série est par conséquent appréciée aussi bien par les enfants que par les adultes, et non seulement en Hongrie, mais un peu partout en Europe. Il s'agit des œuvres communes de l'écrivain Éva Janikovszky et du dessinateur László Réber, dont nous donnons la liste :

Grosse dürfen alles, paru en allemand en 1973, en deuxième édition, en coproduction entre Corvina et Anrich (RFA).

Mir passiert immer etwas ; en première édition, chez les mêmes éditeurs.

Ob du's glaubst oder nicht ; même coproduction, deuxième édition.

Bertalan és Barnabás (Napoleon ja Noponen) est publié cette fois-ci pour les

petits Finlandais (il a déjà paru en anglais, français, allemand, polonais, serbo-croate, slovène et slovaque).

Quel est donc le charme des livres d'Éva Janikovszky et de László Réber ? Éva Janikovszky est un excellent observateur, elle connaît bien la vie, avec une assurance parfaite elle découvre tous les défauts des adultes, toutes leurs erreurs dans l'éducation des enfants. Les lieux communs utilisés à tout propos, avec les enfants, l'hypocrisie des principes d'éducation, leurs mobiles égoïstes sont analysés avec tant de finesse, tout en étant dénoncés avec force, que tout adulte s'y reconnaît, a honte, et adopte de meilleures méthodes pédagogiques. L'enfant ne s'en rend pas compte,

il ne goûte que le charme des histoires, les malices et les petits malheurs de la vie des enfants, qui sont parodiés, avec un délicieux humour. Les dessins, loin de n'être qu'une illustration, ajoutent encore des nuances au texte. Il y a une très grande originalité dans la fine ironie, dans la gentillesse spirituelle de chacun des livres de cette série.

Cette année, *Grosse dürfen alles* a obtenu le Deutscher Kinderbuch-Preis, prix du meilleur livre d'enfants du Ministère de la Famille et de la Jeunesse de la République Fédérale Allemande. C'est la première fois qu'un livre hongrois a cet honneur.

É. VERESS-DEÁK

VARIA

Asturias, Miguel Angel—Neruda, Pablo : *Comiendo en Hungría*. 2^e éd. Corvina, Comiendo en Hungría. 2^e éd. Corvina, Budapest — Editorial Lumen, Barcelona 1973. 120 p.

Asturias, Miguel Angel—Neruda, Pablo : *Saveurs de Hongrie*. 2^e éd. Corvina, Budapest, 1973. 120 p.

Ungarn — *Reiseführer*. Publié par Gyula Németh. 2^e édition augmentée. Corvina, Budapest, 1973. 280 p.

Reismann János : *Bakony* (en allemand). Corvina, Budapest, 1973. 184 p.

Budapest in 64 Colour Photographs. Préface par Klára Fehér.

Budapest 64 Photographies en couleurs.

Budapest in 64 Farbfotos.

Budapest in 64 illustrazioni colorate.

Budapest 64 Cvetnyije fotografii. Corvina, Budapest, 1973. 64 p.

Túrós, Emil : *Wildbret für Feinschmecker* 2^e éd. Corvina, Budapest — Verlag für die Frau, Leipzig 1973. 176 p.

Varnusz, Egon : *Die Spanische Partie*. Corvina, Budapest, 1973. 168 p.

Venez, József : *Nationalgerichte aus Ungarn*. 3^e éd. Corvina, Budapest, 1973. 176 p.

Venez, József : *Vengerskié natsionalnyé kouchania*. Corvina, Budapest, 1973. 100 p.

Le livre intitulé *Saveurs de Hongrie* écrit en collaboration par les poètes sud-américains, Angel Miguel Asturias et Pablo Neruda — tous deux honorés du

Prix Nobel —, vient de connaître une deuxième édition en espagnol et en français. La revue *Mannheimer Morgen* rend compte de la version allemande précédemment publiée, dans les termes suivants : « Nous avons appris de cet ouvrage que l'expérience acquise en pays étranger sera plus complète si les saveurs elles-mêmes y sont différentes de celles auxquelles on est accoutumé chez soi, et aussi que le vrai poète puise la grâce de l'inspiration dans la joie du boire et du manger quand celle-ci est assez vive pour prêter des ailes à son imagination. Ce livre ne vous renseignera pas sur la manière de voyager aujourd'hui en Hongrie (ou dans n'importe quel autre pays), mais bien plutôt sur la façon d'effectuer le voyage afin d'en retirer les plus profondes expériences. Le fait que les deux poètes aient — entretemps — obtenu le Prix Nobel n'a pas rendu plus infallible leur jugement gastronomique, mais il peut donner à maints lecteurs l'envie de connaître ce livre. L'ouvrage est somptueusement illustré. »

Il apparaît que des touristes — sans prix Nobel ceux-là — ont découvert, eux aussi, que parmi les curiosités de la Hongrie se range la bonne cuisine. En effet, la demande est constante pour les livres de recettes culinaires en langue hongroise. Signons la parution l'an dernier en deuxième édition en allemand du livre de Emil Túrós : *Diverses manières d'accommoder le gibier*. Cet ouvrage présente à la fois les recettes tradi-

tionnelles et celles de la cuisine moderne pour préparer le gibier en cette giboyeuse contrée. Citons aussi *Cuisine à la hongroise* de József Vencesz, qui, consacré à nos spécialités nationales, a paru en 1973, en allemand (3^e édition) et en russe. Les deux publications sont illustrées de jolies photos en couleurs prises des plats eux-mêmes.

Un guide de Hongrie par Gyula Németh a été réédité en allemand. Ce guide s'efforce de résumer de façon brève et succincte les connaissances et les données les plus utiles. Il s'adresse surtout aux touristes venant de la R.D.A. L'ouvrage, *Budapest en 64 photos* a paru en plusieurs langues : anglais, français, allemand, italien et russe. L'introduction est de la plume de Klára Fehér et les photos en couleurs sont l'œuvre des meilleurs photographes hongrois. La ville y apparaît vivement colorée grâce au Danube « bleu », aux montagnes verdoyantes ainsi qu'aux multiples bâtiments de style néo-classique, recouverts d'un crépi jaune. Les valeurs caractéristiques n'en apparaissent donc vraiment bien que sur des photos en couleurs.

L'artiste photographe János Reismann a composé cette fois un album de photos prises sur les montagnes du Bakony situées au nord du lac Balaton, habitées jadis par des bandits et dont les beautés romantiques exaltent l'imagination. « Des forêts, des villages vus par deux artistes », le livre mériterait ce titre et d'autant mieux que les visions du photographe sont complétées par un texte d'introduction du poète, István Simon, originaire de cette région.

Les livres consacrés aux sports font défaut cette année parmi les publications de Corvina. Seuls les amateurs de sports intellectuels ont été favorisés — par un ouvrage paru en allemand : « Die spanische Partie ». L'auteur, principal enseignant à l'Association Hongroise des Échecs, passe ici en revue toutes les versions importantes du roi des jeux ouverts : l'ouverture espagnole. Ce livre qui dépasse de beaucoup le manuel d'échecs ordinaire décrit avec des commentaires aussi amusants qu'instructifs 38 parties différentes.

É. VERESS-DEÁK

Revue

QUESTIONS GÉNÉRALES

THE NEW HUNGARIAN QUARTERLY, 1973

Cette revue, lancée en septembre 1960 et qui arrive cette année même à son 50^e numéro, se compose de cahiers dont chacun est consacré à un seul sujet.

Ainsi le n° 49 traite de la rencontre, organisée à Budapest en septembre 1972, des représentants des capitales européennes.

Le discours d'ouverture de Zoltán Szépvölgyi, président du Conseil de la capitale hongroise est suivi par plusieurs articles traitant de la formation et du développement de Budapest.

L'étude de László Mátrai mérite une attention particulière ; elle examine le legs culturel de la Monarchie austro-hongroise non seulement du point de vue hongrois, mais aussi autrichien et tchèque.

Dans le n° 50 jubilaire, le rédacteur en chef de la revue, Iván Boldizsár résume les résultats obtenus jusqu'ici et assigne, à la revue, les tâches futures à remplir. C'est à cette occasion qu'elle est saluée également par l'article de C. P. Snow.

Ce numéro spécial — dont le titre pourrait être « La Hongrie dans un monde changeant » — publie les études d'hommes d'État, de dirigeants de la politique et de la culture (János Kádár, János Péter, Béla Köpeczi, Péter Rényi) sur les rapports de la Hongrie et de l'Europe, sur notre politique intérieure et extérieure, sur notre idée de la nation, notre situation économique.

Les n°s 51 et 52 s'occupent de la détente internationale et des possibilités pratiques de la coexistence pacifique (György Aczél, Iván Boldizsár, Rezső Nyers, János Péter, Péter Rényi).

On a fêté en 1973 le cinquième centenaire du livre imprimé hongrois. C'est ce que commémore l'article de Gedeon Borsa et l'étude de Béla Köpeczi qui s'occupe des lecteurs et des ouvrages lus.

L'étude sur la crise du capitalisme de Thomas Balog, économiste renommé d'origine hongroise, mérite d'être mentionnée.

Iván Boldizsár écrit dans le numéro 50 commémoratif que les cahiers de la revue parus jusque-là pourraient servir d'anthologie littéraire hongroise quant à la seconde moitié du xx^e siècle. Dans le volume en question, de nombreuses études sont vouées à la mémoire de Petöfi à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de sa naissance (György Aczél, Gyula Illyés, Sándor Lukácsy, György Radó, István Sötér) et un riche choix de vers du poète est offert au lecteur.

Des textes pour gourmets de la littérature sont les premières traductions en anglais des poésies latines de Janus Pannonius, premier poète humaniste hongrois de dimension européenne. Les poésies sont accompagnées d'une étude sur le poète.

Les publications sur les arts sont nombreuses et variées. Sont spécialement dignes d'attention : une interview donnée par Béla Bartók en 1932, une étude sur l'iconographie de l'Art Nouveau hongrois (Judit Szabadi), un texte de l'Anglais J. C. Trewin sur la vie des théâtres de Hongrie et des comptes rendus sur différentes expositions.

G. SIROS

ÉCONOMIE

Les deux premiers articles du N° 3-4 de 1972 des *Acta Oeconomica* ont été rédigés sur la base des exposés présentés en juin 1972 à la conférence internationale des économistes organisée à Budapest. Cette table ronde d'une durée de trois jours avait été organisée en commun par le Conseil scientifique de l'économie mondiale, de Budapest, et par l'Institut International de la Paix. Les spécialistes venus de presque tous les pays européens et des États-Unis ont discuté des aspects économiques de la sécurité européenne, ainsi que des problèmes d'actualité du commerce est-ouest.

Le premier article s'appuie sur la conférence de A. F. Boutov, collaborateur de l'Institut de l'Économie Mondiale Socialiste, de Moscou. Il a pour titre : *Legal and institutional forms of East-West economic contacts*. Boutov y souligne l'importance des conventions commerciales à long terme, celle des accords scientifiques et techniques et des commissions mixtes intergouvernementales.

Le second article est l'exposé de G. Adler-Karlsson (Suède), collaborateur de l'Institut de Recherches Économiques de Vienne, il traite des *Problems and perspectives of East-West economic contacts*. Dans une première partie, l'auteur étudie le problème de l'écart grandissant existant entre les pays situés à différents niveaux du développement, il traite également des questions touchant l'indépendance et l'efficacité économiques. Dans la seconde partie de son exposé, l'auteur passe en revue les diverses méthodes assurant la croissance de l'efficacité : les accords de coopération internationaux et les problèmes du crédit et des investissements de capitaux.

Nous trouvons dans ce même numéro les articles suivants :

Ottó Gadó : *The development of planning and management methods in Hungary*. A l'occasion du 25^e anniversaire de l'introduction de la planification économique en Hongrie, l'auteur donne un aperçu de l'évolution des méthodes de planification et de gestion. Les débuts de la planification remontent à 1947 : c'est à ce moment-là qu'est né le plan triennal dont le but fondamental avait été la reconstruction de la vie économique d'après-guerre. Ce plan fut suivi par un plan quinquennal, puis par une nouvelle période

de reconstruction qui permit de passer au second, puis au troisième et au quatrième plan quinquennal, dont la réalisation s'achève en 1975. L'auteur analyse les objectifs fondamentaux et les résultats de ces plans et traite naturellement de façon très détaillée des méthodes appliquées avec l'introduction en 1968 du nouveau système de la direction économique (système de direction indirecte), et de leurs effets sur la gestion économique.

Gábor Révész : *Capital-labour substitution*. Dans son article, l'auteur cherche à montrer les effets exercés par les moyens de régulation économique actuellement en vigueur en Hongrie sur l'intéressement des entreprises du point de vue de la mécanisation de la fabrication et de l'utilisation des techniques modernes. Il examine le problème sous l'angle des décisions prises par les entreprises : aussi ne prend-il en considération, dans le groupe des régulateurs économiques, que le système des prix et l'ensemble des prescriptions relevant du système financier (bénéfices et réglementation des salaires). Il étudie l'effet résultant du remplacement de la main-d'œuvre par les machines sur les bénéfices des entreprises, et en particulier les raisons qui font que le travail vivant est « bon marché », tandis que le travail mort « coûte cher ». Il traite en détail du problème de la taxation fixée pour les entreprises sur leurs installations et sur les salaires versés, et examine leurs proportions réciproques du point de vue de la gestion de l'entreprise. Parmi les divers instruments possibles de la régulation des salaires, il place au premier plan le système de la réglementation de la masse salariale, qui stimule par elle-même puissamment la mécanisation destinée à remplacer le travail vivant. Au cours de l'analyse des effets indirects, l'auteur établit que la mécanisation de certains processus s'est effectuée non pas tant pour des raisons de rentabilité au niveau des entreprises que des nécessités urgentes posées par le manque de main-d'œuvre. (Notons que depuis la parution de cet article, certaines idées nouvelles ont vu le jour touchant la révision et la modification du système des régulateurs économiques. Ces conceptions ont été signalées pour la première fois par le ministre des finances, Lajos Faluvégi, à la conférence

organisée du 1^{er} au 3 octobre 1973 à Sopron par l'Association Scientifique pour les problèmes de l'Organisation et de la Direction du MTESZ (Union des Associations Scientifiques Hongroises) et par la Section Financière de la Société Économique Hongroise. Un extrait de l'exposé du ministre a paru dans le N° 40 de l'hebdomadaire de politique économique « Figyelő » en date du 3 octobre 1973.)

Zoltán Román : *An enterprise survey on factors of productivity*. L'auteur rend compte des méthodes et des résultats de l'enquête sur questionnaire réalisée en commun avec les partenaires tchécoslovaques et polonais au sein du groupe de travail de la productivité, fonctionnant auprès du Conseil d'Entraide Économique. L'étude traitant de l'industrie de transformation, ne concerne donc ni l'industrie minière, ni l'industrie de l'énergie électrique. La majeure partie des questions posées était commune aux trois pays, mais le questionnaire comportait également plusieurs questions spéciales. L'auteur expose les questions figurant dans le questionnaire ainsi que quelques problèmes touchant les notions utilisées. En effet les intéressés comprennent différemment certaines expressions, (par exemple la notion de « niveau mondial »). Pour la mesure de la productivité, l'article prend en considération, comme une de ses composantes importantes, la qualité et la modernité des produits. L'auteur montre à ce propos, en plusieurs tableaux très expressifs, les facteurs influençant les réponses données par les intéressés. Il expose enfin, par ordre d'importance, et en procédant par branches industrielles, les facteurs qui influent négativement sur le niveau de la productivité. L'une des leçons importantes tirées par l'auteur de cette enquête est qu'il convient de faire bien comprendre aux entreprises que l'amélioration de la productivité doit se fonder sur une efficacité plus grande des dépenses en travail et en moyens fixes, sans pour cela négliger, naturellement, le rôle des facteurs humains.

Béla Csendes : *The expanding scope of economic activities in Hungarian agricultural cooperatives*. Le nouveau système de la direction économique a apporté d'importantes modifications dans l'extension des activités productrices des grandes entreprises agricoles. Dans une période précédente, la spécialisation et la division rigoureuses du tra-

vail avaient rendu impossible même pour les coopératives l'exercice des activités les plus étroitement liées à la production agricole (réparation des machines, préparation de mélanges fourragers, etc.). A la suite des changements intervenus au cours de ces dernières années, les coopératives agricoles et les fermes d'État modernes sont devenues des organisations de caractère vertical de la production alimentaire. Ces entreprises s'adonnent notamment à diverses activités de réparations mécaniques, de construction, elles préparent des mélanges fourragers, travaillent le bois et les produits alimentaires, commercialisent ces derniers, elles font du transport et exercent diverses activités dans le secteur des services. Les instruments de la régulation économique sont appelés à limiter, le cas échéant, l'extension injustifiée des activités industrielles et les conséquences négatives qui en découlent.

Ferenc Kozma : *The effects of the international division of labour on national economics*. L'auteur étudie les interconnexions complexes existant entre la division internationale du travail et l'efficacité économique au niveau national. Il analyse l'effet exercé par le marché mondial sur les économies nationales à travers quatre éléments importants : 1° la différence existant entre les taux internationalement reconnus des dépenses (travail mort — travail vivant) par unité, et les taux nationaux ; 2° la souplesse de l'adaptation des exportations aux changements intervenant dans la demande sur le marché mondial ; 3° l'amélioration de l'efficacité de la production nationale par l'intermédiaire des produits importés ; 4° le développement de la division du travail dans l'industrie, en particulier grâce à la spécialisation et à la coopération. C'est sur la base de ces quatre éléments composants que l'auteur analyse les avantages réciproques de la division internationale du travail, ainsi que les rapports existant entre ces éléments et l'intégration économique.

Le N° 1 de l'année 1973 publie l'étude du professeur polonais J. Pajestka sous le titre : *The socio-economic factors of progress*. L'auteur étudie ce problème extrêmement complexe, l'interconnexion des facteurs internes du développement, sur un modèle basé sur une approximation successive. Les trois phases de ce modèle reflètent la com-

plexité croissante des interconnexions, le réseau de plus en plus compliqué des feedback. Quatre schémas nous aident à mieux suivre le raisonnement : le premier présente les connexions fondamentales, le second donne déjà la description de certains rapports spéciaux, le troisième représente les rapports fondamentaux complétés maintenant par les facteurs instrumentaux de l'efficacité, et enfin le quatrième schéma complète le tableau général des facteurs internes du développement par le dernier facteur, le facteur politique.

A. G. Aganbegian—K. A. Bagrinovski : *Problem-complexes in optimal planning*. Les professeurs de l'université de Novosibirsk présentent quatre types de modèles de planification territoriale optimale :

- 1° le modèle dynamique de l'input-output ;
- 2° le modèle allocationnel (interrégional) ;
- 3° le modèle de planification à long terme, à plusieurs secteurs et à un secteur ;
- 4° le modèle touchant les diverses zones économiques prises une à une.

Ils présentent la solution mathématique du problème en recourant à de simples modèles sectoriels et à des tables input-output.

István Friss : *Progrès technique, plan, réforme économique* (en russe). L'auteur examine un des anciens problèmes de l'économie hongroise : le rythme relativement bas du développement technique, dans ses connexions avec la réforme économique et l'intégration socialiste. Dans sa recherche des causes et des possibilités de solution, l'auteur souligne que l'intégration économique des pays socialistes contribue dans une mesure importante au progrès du développement technique, mais chacun des pays socialistes doit d'abord assurer les conditions nationales du développement économique en général, et du développement technique en particulier.

György Varga : *On the system of preferences*. L'article présente d'abord un aperçu international des systèmes de préférences, pour analyser ensuite en détail les subventions, les exemptions, les limitations exceptionnelles en vigueur en Hongrie, qui fonctionnent en tant que mesures préférentielles. La conclusion de l'auteur est que toute économie en voie de développement a besoin de préférences et de limitations. Dans les pays socialistes, le système des préférences est un instrument de la politique économique, il exprime les intérêts de l'économie

nationale, sa sphère d'application, ses effets et ses dimensions sont définis par le plan de l'économie nationale. Il s'agit de trouver le système préférentiel le mieux adapté et le plus efficace dans les conditions données.

László Komló : *The industrialization and integration of agriculture in a socialist country*. Dans son introduction, l'auteur examine les rapports mutuels existant entre l'industrialisation de l'agriculture et son intégration verticale, et traite ensuite des conditions économiques nationales et internationales de l'industrialisation de l'agriculture. Dans aucun pays, les diverses branches de l'agriculture ne peuvent s'industrialiser toutes à la fois et au même rythme : aussi l'intégration verticale ne peut non plus être étendue simultanément à tous les secteurs de l'agriculture. L'auteur cherche à élucider quelles sont les branches et les entreprises qui peuvent faire partie des diverses unités verticalement intégrées de la production alimentaire, et quelle est celle qui peut jouer le rôle de coordinateur de l'ensemble donné. Il souligne enfin que parallèlement à l'industrialisation progressive de la production agricole, les rapports de production qui ont caractérisé les entreprises coopératives de type manufactural changent eux aussi progressivement dans l'agriculture.

Tibor Palánkai—Péter Veress : *Effect of the United Kingdom's entry into the Common Market on Anglo-Hungarian relations*. L'extension de la Communauté Économique Européenne sera d'un très grand effet sur les relations est-ouest. Après l'adhésion de la Grande-Bretagne, il convient de compter sur le fait que les exportations anglaises se dirigeront avant tout vers ses nouveaux partenaires. La chose vaut également pour les importations britanniques. Du fait de l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché Commun, des changements particulièrement sensibles sont prévisibles dans le commerce des produits agricoles. Dans les exportations de la Hongrie vers l'Angleterre, la part des produits agricoles et alimentaires s'établit aux alentours de 45 p. 100. Nos exportations agricoles destinées à la Grande-Bretagne de demain dépendent de plusieurs facteurs, mais du fait de l'entrée au Marché Commun, elles peuvent facilement baisser, et se réduire de moitié même par rapport à l'état actuel des choses. Si la question nous pose des problèmes, c'est surtout parce

que les relations économiques entre la Hongrie et la Grande-Bretagne n'ont pas encore atteint le niveau qui serait possible et désirable pour les deux pays. Le développement de la coopération industrielle reste, lui aussi, en-deçà des possibilités. De ce point de vue, à l'heure actuelle, l'extension du Marché Commun ne représente pas un obstacle. Bien des événements dépendent des effets « dynamiques » de l'entrée de la Grande-Bretagne. Une rapide croissance de la vie économique peut contrebalancer les effets « commerciaux » négatifs. De plus, il existe dans de nombreux domaines des possibilités pour promouvoir une coopération économique paneuropéenne. Celles-ci sont étroitement liées aux perspectives de l'établissement d'une ambiance politique favorable en Europe et à la réalisation de la sécurité européenne.

Béla Csendes—Vilmos Marillai : *International conference on co-operative theory in Budapest*. Les auteurs présentent un compte rendu de la deuxième conférence internationale organisée par les pays socialistes du 5 au 8 octobre 1971. Trois questions figuraient à l'ordre du jour :

- 1° la position, le rôle et les formes des coopératives dans l'agriculture socialiste ;
- 2° l'intégration verticale de la production alimentaire et des coopératives ;
- 3° les études poursuivies dans les pays socialistes à propos des coopératives, particulièrement en considération des possibilités de la coopération.

Le président de la première section était Béla Csendes, directeur de recherches de l'Institut des Sciences Économiques de l'Académie des Sciences de Hongrie, celui de la deuxième section János Márton, directeur de l'Institut de Recherches Économiques Agricoles. L'article donne une image détaillée des travaux de la conférence et un rapide résumé des diverses interventions.

Dans le n° 2 de 1973, les *Acta Oeconomica* publient les articles ci-dessous :

György Szepesi—Béla Székely : *Some features of the economic structure : an international comparison*. Les auteurs examinent la structure économique des pays socialistes et capitalistes avancés dans leur évolution, en remontant jusqu'à la fin des années 50. Ils utilisent la méthode comparative, et mettent à profit les tableaux input-output standard élaborés et publiés par le Secrétariat de la Commission Économique Européenne de l'ONU. Ils analysent les corrélations entre le commerce extérieur et la structure économique, ainsi que la sensibilité de la structure économique à travers certains indices économiques importants.

Iván Gönczi : *Développement agricole et efficacité économique* (en russe). L'étude traite du développement de l'agriculture, et en particulier des problèmes économiques de la modernisation technique. L'auteur examine les conditions propres à la Hongrie et définit les cas où la modernisation entraîne l'amélioration de l'efficacité économique, et ceux où elle aboutit à la chute de l'efficacité. En aucune façon il n'est possible de reprendre de façon machinale des modèles servant au développement de l'agriculture des pays développés.

Aladár Madarász : *Is political economy timely ?* Cette étude a été rédigée à l'occasion de la publication en hongrois des *Grundrisse* de Karl Marx.

Tamás Bácskai : *The experience of savings-bank in socialist economies and its applicability to developing countries*. L'auteur donne un résumé d'ensemble des activités bancaires des divers pays socialistes et étudie les formes et les méthodes applicables dans les pays en voie de développement quant à la circulation intérieure de l'argent et des capitaux.

Á. HARMATH

DROIT

À côté des livres publiés en langues étrangères, c'est avant tout par la voie des revues hongroises de droit éditées en langues étrangères que le lecteur a la possibilité de se faire une idée des travaux réalisés par les sciences politiques et juridiques hongroises.

Parmi ces revues, les *Acta Juridica Academiae Scientiarum Hungaricae* jouent un rôle de premier plan, tant par leur caractère général que par leur niveau scientifique. Cette revue publie des études, rédigées pour la majeure partie en français et en anglais, et pour une part mineure en allemand et

en russe, sur divers problèmes actuels des sciences politiques et juridiques. Le XV^e volume de la revue paru en 1973, et qui est par ailleurs publiée deux fois par an sous la rédaction de Gy. Eörsi, comprend notamment les matériaux de deux colloques internationaux organisés récemment en Hongrie.

L'une de ces conférences est la III^e Rencontre juridique franco-hongroise, dont le thème était la situation sociale et juridique de la famille. Le colloque a examiné les possibilités de la contribution des diverses branches et des institutions du droit à la protection et au raffermissement de la famille. Mme M. Gobert (Paris) et T. Pap (Pécs) ont procédé à l'analyse des moyens de protection relevant du droit civil et du droit familial, A. de Laubadère (Paris) et Mme G. Garancsy (Budapest) ont traité des aspects du problème touchant le droit du travail et la sécurité sociale, tandis que les éléments de la protection de la famille et de l'enfance intéressant le droit pénal ont été examinés par G. Uzan (Paris) et A. Szabó (Budapest).

La II^e Conférence internationale de table ronde en matière de droit comparé organisée en Hongrie a rencontré le même intérêt général. La conférence était centrée sur les problèmes méthodologiques et théoriques généraux de la comparaison des institutions juridiques, et devait examiner en particulier les possibilités de solution de la garantie et de la responsabilité dans les divers systèmes de droit. Les problèmes généraux de la comparaison des droits des États à systèmes sociaux différents ont été traités par K. Zweigert—H. J. Puttfarcken (Hambourg) et I. Szabó (Budapest), tandis que les études particulières étaient représentées par celle de R. O. Dalcq (Bruxelles) sur les solutions belges de la responsabilité et de la garantie, et en contrepoint, pour l'approche socialiste de la question, par l'étude de W. Czahórski — J. Rajski (Varsovie). Parmi les autres études, hongroises celles-là, nous trouvons l'analyse de V. Peschka sur les « types idéaux » de la sociologie du droit de Max Weber, celle de L. Viski sur le dilemme du droit pénal de la circulation, l'article de Mme H. Bokor-Szegő sur le rôle joué de nos jours par le droit coutumier en droit international, et enfin la position théorique de F. Márkus d'une actualité particulière sur l'approche

en droit pénal international des actes de piraterie aérienne et d'autres délits touchant la sécurité du trafic aérien civil. Nous trouvons dans le même volume une étude de J. Halász sur le rôle joué par le mouvement du Front Populaire Patriotique dans le système politique hongrois, un article de A. Harmathy sur le système de la responsabilité contractuelle et de la responsabilité du fait d'autrui, une analyse réalisée par P. Schmidt à la lumière de la réglementation hongroise de 1970 du sens des réformes entreprises dans le domaine de la représentation politique et des élections, un essai de Mme I. Hagelmayer sur les diverses formes des contrats de travail collectifs connues dans les pays socialistes, et enfin une étude de L. Vékás sur la place occupée dans le nouveau système hongrois de la direction économique par le droit contractuel, et sur les modifications survenues dans ce domaine. Des articles de moindre envergure donnent un aperçu de l'histoire de la codification du droit matrimonial hongrois (L. Hartai) et du problème de plus en plus actuel de la réglementation hongroise des associations économiques à participation étrangère (F. Mádl). Le lecteur trouve enfin dans le présent volume des *Acta Juridica* une revue des livres hongrois, des comptes rendus sur divers colloques scientifiques, ainsi qu'une bibliographie complète portant sur une année d'activité de la science juridique hongroise.

Une autre publication, celle de la Faculté de Droit de Budapest est l'*Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös nominatae*, qui publie chaque année, pour une majeure part en allemand et en français, et pour une moindre part, en russe et en anglais, les études choisies des enseignants de la Faculté. Les contributions parues dans le XIV^e volume publié en 1972 portent toutes, sans exception, sur le domaine des sciences pénales. Les divers travaux compris dans le volume traitent du problème de la luxure (I. Békés), des composantes conceptuelles du comportement antisocial (Z. Bogdál), de la question de la responsabilité des experts, en particulier, dans le cas où l'on a recours à plusieurs experts dans le procès pénal (Á. Erdei), du problème de la rééducation des délinquants mineurs qui ont déjà purgé leur peine (Mme K. Gönczöl — J. Vigh), des fondements méthodologiques du raisonnement

criminalistique (E. Károly), des tribunaux en tant que titulaires et détenteurs du monopole de vérité (T. Király), des aspects procéduraux de la préparation judiciaire de l'audience en matière criminelle (F. Kratochwill), du problème de l'autonomie, tout au moins partielle, du droit pénal des mineurs dans l'évolution contemporaine de la science pénale (J. Molnár), de certaines questions d'actualité des délits contre la sécurité de la circulation, telles qu'elles se présentent en Hongrie (J. Pintér), des possibilités et des formes du jugement de la prétention civile dans la procédure pénale (Mme T. Szabó) et enfin du problème théorique de la classification des infractions d'après leur degré de gravité (L. Szüik).

Il serait naturellement difficile de ranger parmi les revues hongroises la *Revue Internationale de Droit Pénal* connue des spécialistes : il nous faut cependant en parler ici, dans le cadre de la présente revue des revues. En effet ce journal, qui paraît depuis 45 ans comme bulletin de l'Association Internationale de Droit Pénal, est rédigé, pour chacun de ses numéros, par les divers groupes nationaux de l'Association. Le N° 1-2 de 1972 a été réalisé par le groupe national hongrois, sous la direction de L. Viski, et édité par les soins des Éditions de l'Académie de Budapest. Ce numéro constitue la reconnaissance de l'importance des travaux scientifiques et des activités organisationnelles déployées à ce jour par le groupe national hongrois ; il sert de plus à introduire et à préparer le XI^e Congrès International de Droit Pénal qui se réunit en septembre 1974 en Hongrie. Conformément aux principes respectés et admis dans la rédaction de la revue, le présent numéro représente en grande partie un numéro spécial à caractère hongrois. Après la nécrologie de M. Kádár, professeur à la Faculté de Budapest et ex-doyen de la Faculté, ancien président du Groupe national hongrois, la revue publie en première place une étude d'ensemble de la plume de M. Kádár sur l'évolution et les étapes du développement du droit pénal hongrois. Ö. Szakács examine le rôle de la Cour Suprême de la République Populaire Hongroise dans la direction de la jurisprudence pénale, tandis que l'étude de J. Földvári analyse la place occupée par la discipline de la peine dans le système des disciplines pénales. J. Gödöny traite du problème de la preuve des causes

de l'infraction, qui intéresse la théorie de la criminalistique, tandis que T. Horváth donne un aperçu de la qualification pénale de l'euthanasie, compte tenu tout particulièrement des conceptions qui ont cours en Hongrie à ce sujet. Le problème logique de la constatation de la vérité et de la qualification de l'infraction est examiné par T. Király, alors que J. Molnár cherche à répondre à l'intéressante question théorique de la causalité de l'omission relevante. Enfin, la revue publie quelques articles de la plume d'autres juristes socialistes : l'article de V. N. Merlekov (Alma-Ata) donne un aperçu des dispositions soviétiques concernant la responsabilité pénale dans le domaine des stupéfiants, alors que M. Zolyneak (Jassy) traite de la question du concours d'infractions. Le numéro hongrois de la *Revue Internationale de Droit Pénal* donne de plus un compte rendu de la conférence internationale en table ronde organisée en 1971 à Visegrád (Hongrie) sur le thème : les recherches des sciences naturelles et le droit pénal. Il traite, dans un bref article, des développements récents du droit pénal en Hongrie (Gy. Rácz), et donne pour finir un aperçu des activités exercées jusqu'à ce jour par le Groupe hongrois (A. I. Wiener).

La *Revue de Droit Hongrois* est éditée par l'Association des Juristes Hongrois en dehors de l'édition française parallèlement en anglais et en russe. Mais contrairement aux revues précédentes, le but de ce journal n'est pas de présenter les produits les plus importantes de la recherche scientifique hongroise dans le domaine des sciences politiques et juridiques : son objectif est avant tout de publier, à titre informatif, des textes permettant de prendre connaissance des développements nouveaux de la pratique juridique hongroise et des résultats récents de la législation. Cet objectif original fait que la revue ne publie qu'en partie seulement des articles ; la plupart de ses études ne servent que de cadre, de commentaire aux textes législatifs publiés par elle. Ainsi en 1973, les numéros de la *Revue de Droit Hongrois* parus avec du retard, le n° 2 de 1971 et le n° 1 de 1972 publiés ensemble, traitent exclusivement de l'évolution du droit hongrois des coopératives, tandis que le n° 2 de 1972 est consacré à la nouvelle législation sur les conseils locaux. Nous trouvons dans le premier de ces volumes la loi de 1971 sur les coopé-

ratives, ainsi que le texte des lois et règlements concernant les coopératives de production agricoles, les coopératives artisanales et les coopératives de consommation, qu'accompagnent les études de L. Nagy, I. Molnár, Gy. Szép et J. Bak. Le lecteur

trouvera dans le second de ces volumes le texte de la nouvelle loi de 1971 sur les conseils, le texte de diverses autres dispositions concernant l'exécution de la loi, et enfin l'étude détaillée de J. Varga.

Cs. VARGA

HISTOIRE

Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae, tomos XIX, Nr. 3-4.

Annales Universitatis Budapestinensis de Rolando Eötvös Nominatae, Sectio Historicae, 1973.

Le numéro 1973/3-4 des *Acta Historicae* s'ouvre par l'article « Die ungarischen Chroniken und die Sankt-Ladislaus-Legende » de J. Geric, médiéviste de renom. Tout d'abord, l'auteur cherche à identifier le chroniqueur dont la culture latine et même grecque est manifeste. L'analyse du texte permet d'établir la genèse des chroniques et de la légende, les rapports du contenu et de la chronologie. Selon J. Geric, la légende de saint Ladislaus naquit dans la première ou deuxième décennie du XIII^e siècle, tandis que les passages correspondants des chroniques remontent à une époque plus ancienne.

Dans son étude « Les mouvements des prix hongrois et l'évolution européenne (XVI^e-XVII^e s.) », Mme V. Zimányi se sert de sources documentaires relatives aux prix à Sopron (Ouest de la Hongrie) et dans le Szepesség (région au Nord de la Hongrie) pour démontrer que les mouvements des prix en Hongrie suivaient généralement les fluctuations de prix qui survenaient pendant la même période dans les autres pays du continent. On peut dire que pendant la période de la « révolution des prix » au XVI^e siècle, c'est avant tout celui des céréales qui monta en flèche, tandis que les prix du bétail et des articles industriels augmentaient à un moindre degré. En Hongrie toutefois on ne put profiter que partiellement de la conjoncture des céréales. La situation économique du pays ne pouvait être considérée comme stable notamment parce que l'industrialisation et, en partie, la division du travail que connurent les pays occidentaux, ne « pénétrèrent » pas dans les territoires transleithans. Aussi, lorsqu'au

XVIII^e siècle, les prix des céréales recommencèrent à monter, la Hongrie ne put-elle profiter que partiellement des possibilités offertes par la conjoncture, vu le prix élevé des articles industriels.

L'auteur de l'article suivant, L. Kerekes a effectué, durant des années, des recherches fructueuses dans des archives autrichiennes. Son étude « Der Anschluss und die Alternative der Donaukonföderation in der Aussenpolitik Otto Bauers in den Jahren 1918-1919 », présente une première esquisse de théorie, relativement progressiste, de l'Anschluss, celle d'Otto Bauer, fondée sur des traditions de 1848. La conclusion de l'article est claire : tandis que pendant « le printemps des peuples » la réalisation de « l'Allemagne unifiée » s'est avérée être non seulement un mot d'ordre démocratique mais une alternative réelle, après la Première Guerre mondiale la valeur de cette théorie devint discutable même dans l'interprétation d'Otto Bauer, propagateur de l'austromarxisme. Étant donné qu'après l'assassinat de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, l'idée selon laquelle « le rattachement à l'Allemagne est le rattachement au socialisme » était devenue illusoire, et que le secrétaire d'État autrichien Otto Bauer avait été obligé de démissionner, l'« Anschluss » professé par lui — tendance qui de toute façon différerait nettement des aspirations du capital autrichien à s'unir au capitalisme allemand — échoua définitivement.

Dans la rubrique « Communications », la revue publie l'article de K. Vörös : « Grandeur et décadence de Károly Francsics, barbier à Veszprém ». Le numéro se termine par la partie traditionnelle, un riche « Compte rendu de livres ».

Le numéro XIV des *Annales Universitatis Budapestinensis* comprend dans sa majeure partie des études plus volumineuses. La première, en langue russe, de M. Kun,

est intitulée « La problématique des premiers numéros de "l'Étoile polaire" ». L'auteur y traite de certains changements, survenus sous la pression des libéraux de Russie, dans le contenu de cet almanach politique des émigrés russes, lancé en 1855 avec un profil nettement international. L'auteur de l'article « The Western Capitalist Textile Trade : the Road from the Protective System to Liberalism in the First Half of the 19th Century », Gy. Tolnai s'appuie sur certaines thèses économique-historiques des classiques du marxisme, non seulement du point de vue régional de la révolution industrielle, mais aussi sous son aspect général. Les nombreuses constatations neuves de I. Dolmányos, dans son article intitulé « Die Eisenbahnpragmatik vom Jahre 1907 und der Beginn der kroatischen Obstruktion », enrichissent aussi bien les recherches sur l'Europe orientale que les recherches historiques hongroises.

Les articles suivants des *Annales* portent tous sur l'histoire récente. L'article de J. Horváth « Die Italienische Sozialistische Partei und der Krieg 1914-1915 », est une analyse des attitudes des diverses fractions du parti social-démocrate italien face à la guerre mondiale impérialiste. B. Kirschner décrit sous le titre « Die Clemenceau Noten vom Juni und die Meinungsverschiedenheiten innerhalb der Partei in der Räterepublik », un des moments les plus dramatiques qu'a connus la République Hongroise des Conseils, tel qu'il se dessine à travers les événements du congrès de juin du Parti.

L'auteur a le mérite de soumettre à une analyse serrée la situation internationale et les rapports de force entre les puissances de l'Entente, qui ont exercé une influence fatale sur les destins de la République Hongroise des Conseils. Du point de vue du contenu, se rattache à ce thème l'article de J. Gergely « Beiträge zur Geschichte der christlichsozialen Bewegung (Der Nationalsozialistische Landes-Arbeiterverband in der Zeit der Räterepublik) », ainsi que celui de Gy. Stemler « Die Machtübernahme der Gegenrevolution und der Ausbau ihrer Gewaltorgane im Budapester Rathaus (1919-1921) ». Par contre l'étude de M. Unger « Beziehungen zwischen Geschichtsschauung und Sozialpolitik im Mittelschulgesetz und Lehrplan vom Jahre 1924 » se penche sur les questions de la politique culturelle dans la Hongrie souffrant sous la terreur blanche. Enfin, par son article « Konstituierung und Programm der Tildy-Regierung », S. Balogh fournit des points de repère solides aux chercheurs s'occupant des problèmes hongrois consécutifs à la Seconde Guerre mondiale.

L. Molnár s'occupe des domaines limitrophes de l'histoire de l'art et de l'histoire économique. Son article intitulé « La manufacture de porcelaine de Herend et la crise économique mondiale » a paru en russe. Dans la rubrique « Chronique » Gy. Székely évoque la mémoire de l'illustrateur byzantologue Gy. Moravcsik décédé récemment.

M. KUN

ARCHÉOLOGIE

Comme les années précédentes, cette année encore les *Acta Archaeologica* publient, en langues étrangères, des études, communications, chroniques et critiques. La majeure partie des articles traitent des fouilles faites en Hongrie. M. Párducz trace un vaste tableau des problèmes de l'âge dit scythique dans le bassin carpatique. M. Fekete nous fait connaître la fouille d'un dépôt provenant de l'âge du fer précoce. E. Jerem traite des sépultures de Berecent datant de l'âge du fer tardif, et fournit des renseignements précieux concernant l'histoire de la population « indigène » de la Transdanubie à cette époque. Dans les recherches relatives

à l'époque romaine, il convient de mentionner l'étude d'E. Tóth sur la « basilique Quirinus » de Savaria qu'il définit comme palais impérial datant de la basse Antiquité. I. Tóth étudie le problème de la destruction au III^e siècle des sanctuaires de Jupiter Dolichenus qui se trouvaient le long du Danube et du Rhin. D. Gabler reconstruit le plan détaillé d'une ferme romaine mise au jour par lui-même à Fertőrákos-Golgota. E. T. Szönyi analyse l'expansion en Pannonie de la céramique dite de Raetia tandis que G. Radan se penche sur l'histoire des Juifs de Pannonie. La littérature relative à l'époque des grandes migrations des peuples

ainsi qu'au Moyen Age s'enrichit d'un article d'E. Garam sur les vases à boire en verre du temps des Avars, et de l'étude de G. Vékony sur les inscriptions grecques du trésor de Nagyszentmiklós. Nous rangerons encore parmi ces articles celui de F. Fülep sur l'histoire de la ville de Pécs au haut Moyen Age et celui de K. Kozák sur les églises du XI^e siècle à abside en demi-cercle. Les horizons des Acta se sont élargis ces temps derniers ce dont témoignent la grande étude d'E. Moskovszky sur l'aspect archéologique des légendes romaines anciennes, l'article de M. Szabó sur un des types de la sculpture en argile de l'art béotien du IV^e s. avant n. è., ainsi que l'étude d'A. Kiss sur la culture Bjelo-Brdo en Szerémség (Slavonie, Yougoslavie). Dans la rubrique des chroniques, il convient de mentionner encore le compte rendu d'A. Mócsy traitant des recherches sur la Pannonie effectuées entre 1969 et 1974.

Comme on le sait, les recherches relevant de l'archéologie classique et de l'Antiquité orientale, sont publiées dans le *Bulletin* du Musée des Beaux-Arts. Dans le numéro 40 de ce périodique L. Fóti donne un article intéressant sur les amulettes égyptiennes en forme de porc. J. Gy. Szilágyi examine un miroir étrusque en bronze et trace un tableau passionnant de l'hellénisation de l'art étrusque au cours du IV^e siècle avant n. è. L'unique étude archéologique du numéro 41 est de la plume de M. Szabó qui traite de l'histoire, très peu connue, de la sculpture de grès béotienne au VII^e siècle avant n. è.

L'annuaire du Musée National, les *Folia Archaeologica* n'ayant pas paru en 1972, nous devons rendre compte ici de deux numéros. Conformément au profil du Musée National, le N^o 23 contient plusieurs articles, en hongrois et en langues étrangères, sur des thèmes allant de la préhistoire jusqu'aux temps modernes. Parmi les études archéologiques on remarquera celle de T. Kovács sur les ascos, les vases en forme d'oiseau, les grelots, de l'âge du bronze (en anglais). K. Biró Sey fait état d'importantes découvertes de médailles celtiques (avec résumé anglais). L'article d'E. Tóth présente au lecteur un intéressant monument de l'art funéraire de la basse Antiquité, une plaque *loculus* en marbre, de Savaria (en allemand). L. Barkóczi poursuit l'étude de l'art verrier romain, il s'inté-

resse avec détails à l'un des types des coupes en verre de la basse Antiquité, dont il publie ici un résumé détaillé en allemand. Une contribution précieuse aux recherches sur l'époque des grandes migrations est due à I. Kovrig qui nous entretient du chaudron hun de Várpalota, étudiant en même temps les chaudrons types en général.

Le N^o 24 des *Folia Archaeologica* reflète de nouveaux principes de rédaction. C'est qu'entre-temps le Musée National ayant lancé un nouveau périodique destiné à publier les recherches étrangères à l'archéologie, les « *Folia* » sont devenus le forum des archéologues. Malheureusement, contrairement aux années précédentes, le nombre des études en langues étrangères diminue et ne constitue qu'un tiers des articles, les autres étant complétés par un résumé en langue étrangère. T. Kovács s'intéresse à un groupe de vases de grès de l'âge du bronze, notamment à ceux qui sont ornés d'une représentation de quelque arme (en anglais). M. Szabó examine minutieusement une scène de combat d'animaux gravée sur l'urne celtique de Lábatlan (en allemand). L'article de L. Barkóczi a pour sujet la sculpture de pierre en Pannonie à la charnière des III^e et IV^e siècles de n. è. (en allemand). E. Tóth tente de donner une nouvelle interprétation de l'iconographie du manteau de couronnement des rois de Hongrie (en allemand).

Après avoir passé en revue les bulletins des deux grands musées de la capitale il nous faut relater aussi le progrès appréciable observé dans le réseau provincial des musées. C'est à Kecskemét qu'a paru, daté de 1972, *Cumania*, contenant les communications des musées du comitat de Bács-Kiskun. Ce premier numéro d'un bon niveau, est fort bien présenté et comprend des études pour la plupart en langues étrangères. L'introduction rédigée par le rédacteur établit, en toute modestie, le seul objectif de la revue : faire connaître sur le plan international les fouilles effectuées sur le territoire du comitat. Les matières contenues suggèrent pour- tant que *Cumania* deviendra un des forums les plus importants des recherches sur le « barbaricum ». On ne peut que louer cet effort pour donner un « profil » à un périodique provincial. Afin d'appuyer ce que nous venons de dire, nous ne citerons que l'article d'E. Thomas sur une statuette en bronze de Victoria trouvée dans la Grande

Plaine et datant du Haut Empire (en allemand). De la même problématique relève l'étude de M. Kőhegyi qui passe en revue les documents relatifs au commerce effectué par l'itinéraire Intercisa-Csongrád (avec résumé allemand), ainsi que l'analyse d'A. Mócsy du voisinage entre Romains et Barbares dans la basse Antiquité (en allemand) ou l'article où M. Párducz explore les données concernant un cimetière sarmate (en allemand). Le plus sensationnel dans ce numéro est pourtant le rapport préliminaire de E. H. Tóth sur la trouvaille princière avare à Kunbábonya (en anglais). L'étude de S. Bökönyi sur l'urne dont les restes ont été mis au jour réjouira les paléozoologistes.

Avant de terminer, nous parlerons encore des Communications de l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de Hongrie (Mitteilungen des Archäologischen Instituts der Ungarischen Akademie der Wissenschaften) dont le tome 3 (1972) a

paru l'an dernier. Selon les traditions déjà admises, ce tome contient, en allemand, études, rapports de fouilles et bibliographie. Trois études sont consacrées aux résultats de fouilles néolithiques et de l'âge du cuivre (L. Papp, I. Ecsedy, N. Kalicz), tandis que I. Torma rend compte de fouilles effectuées pour dégager une colonie fortifiée de l'âge du bronze précoce. L. Castiglione étudie la question des « saintes empreintes de pied » aux Indes et dans le monde gréco-romain. L. Barkóczi analyse les coupes de verre panoniennes ornées de fleurs et d'oiseaux. L'article de K. Bakay et de I. Kiszely contribue à l'histoire du comitat de Békés au temps de la conquête du pays par les Hongrois et fait état de nouvelles découvertes. Les autres communications traitent des récents résultats des recherches effectuées à l'Institut dans le domaine des sciences naturelles.

M. SZABÓ

PHILOGOLOGIE CLASSIQUE

Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae
Tomus XX. Fasciculi 1-2. Éd. Akadémiai, Budapest, 1972.

Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös Nominatae. Sectio Classica Tomus 1. 1972.

La théorie de l'harmonie conçue par Héraclite, est un problème fort ramifié dans l'histoire grecque des idées et, jusqu'à nos jours, l'interprétation du fragment N° 54 était restée extrêmement vague. L'étude en français de R. Falus — dont la seconde partie sera publiée par la suite — offre une nouvelle explication de ce fragment à partir de l'histoire des mathématiques, selon laquelle, chez les Grecs, à « l'harmonie visible » correspondait la construction géométrique des quantités numériquement incommensurables, tandis qu'à « l'harmonie invisible », d'un ordre supérieur, correspondait leur approche arithmétique. J. Roy passe en revue la question du tribalisme en Arcadie sud-occidentale, à l'époque classique. Dans son essai intitulé « Spinas runcare » E. Maróti élucide, à partir d'une tradition textuelle variée, une notion spéciale de l'agriculture antique, la *runcatio*.

L'étude en langue française de A. Miche expose l'idéal de culture de Cicéron, surtout sur la base de « De oratore ». Dans son récent travail, I. Borzsák, qui prépare actuellement la nouvelle édition d'Horace dans la Bibliotheca Teubneriana, revoit la tradition de la transmission des textes et des titres des poèmes et arrive à la conclusion qu'il est impossible de distinguer des « classes » de manuscrits dans les codex d'Horace. I. Hahn systématise les traits principaux d'Hannibal peints par Appien et indique d'une manière rigoureusement argumentée, sa source principale : l'ouvrage de W. Fabius Pictor. J. Harmatta étudie, par ordre d'apparition, les différentes formes de propriété terrienne dans la Pannonie antique, en tenant compte des parallélismes orientaux. A. Mócsy s'appuie sur une matière documentaire fort riche pour analyser le statut juridique compliqué des territoires militaires panoniens le long du Danube. P. Váczy démontre, en se basant sur des recherches numismatiques fort étendues, que la couronne en forme de coupole des empereurs byzantins n'apparut qu'au début du XII^e siècle et que le diadème en bandeau, hérité de l'époque romaine, s'y retrouve

aussi. Gy. Györfly suggère une nouvelle solution à la question tant discutée de l'identification du chroniqueur Anonyme auteur de la *Gesta Hungarorum*. A l'opposé des hypothèses précédentes, il propose de l'identifier au prévôt de Buda, puis d'Óbuda qui vécut dans les premières décennies du XIII^e siècle. I. Kapitánffy et T. Szepessy ont retrouvé dans un manuscrit de Budapest un fragment de l'œuvre de Paulus Hungaricus, premier dominicain hongrois, et ils le décrivent dans leur article. Une importante étude de Zs. Riboók clôt le présent numéro de la revue. L'auteur y soumet à une analyse minutieuse les traductions de poésie grecque faites par Janus Pannonius pour démontrer d'une façon convaincante combien ce poète humaniste était versé dans la métrique grecque et latine et dans le style de cette poésie.

L'annuaire de l'Université Loránd Eötvös s'est enrichi d'un nouveau domaine : les publications du groupe de chaires des Études Antiques. Un des rédacteurs en chef du premier numéro, le professeur Imre Trencsényi-Waldapfel n'a malheureusement pas vu la sortie de ce volume, c'est à sa mémoire qu'est consacré le premier article de la revue, un article nécrologique rendant compte de la carrière scientifique du professeur défunt, écrit par le professeur János Harmatta, l'autre rédacteur en chef de la revue. Dans le dernier numéro nous trouvons des comptes rendus des recherches effectuées dans toutes les disciplines cultivées par le groupe de chaires, lesquels constituent la première partie et la plus grande, du volume. Deux études égyptologiques présentent les recherches sur l'histoire de l'Antiquité orientale. Partant de deux adages grecs, L. Kákósy démontre l'essence du dieu-devin Ptah. L. Fóti étudie la notion du destin en Égypte en relation avec les exemples concrets du culte de dieux thériomorphes. Un article à sujet grec est consacré aux antiquités gréco-romaines : Mme D. Hegyi a récemment publié une monographie, *Médismos*, en langue hongroise, sur l'attitude pro-perses de certaines cités grecques pendant les guerres médiques. Dans ce numéro, elle a publié la partie de cette monographie concernant la Boétie.

Pour ce qui a trait à l'histoire religieuse, gréco-romaine, il convient de citer l'étude de J. Bollók et E. Szepes qui démontrent des notions religieuses égyptiennes dans une épitaphe en langue grecque d'Hermopolis, et soumettent à une analyse poussée les rapports entre le culte d'Hécate et l'Énéide de Virgile. Quant à l'histoire de la littérature romaine classique, nous avons l'étude, en langue française, de M. B. Révész, sur Virgile où l'auteur démontre, dans la figure d'Achate, des traits relevant d'Agrippa, ainsi que l'étude de l'auteur du présent compte rendu sur l'interprétation des vers II. 34, 31-32 de Properce. Les études de linguistique latine sont représentées par l'article de Cs. Töttössy sur les rapports entre le gérondif latin et l'adjectif verbal grec. Cette première partie se termine par une étude du professeur János Harmatta, linguiste indo-iranien de renom international, qui se penche sur les problèmes que posent les inscriptions bactriennes de Kara-Tepe.

La seconde partie de la publication comprend les conférences prononcées à la session scientifique de l'Association Hongroise des Études Antiques, tenue le 19 décembre 1969 en l'honneur du 500^e anniversaire d'Érasme. L'étude d'I. Trencsényi-Waldapfel est consacrée à la place qu'occupe dans la théorie de la culture et dans la pédagogie d'Érasme, la notion des *bonae litterae*. Gy. Székely cite de nombreux exemples concrets montrant l'influence des idées d'Érasme sur les partisans et les adversaires de la Réforme. E. Földes complète ce tableau en soulignant l'influence d'Érasme sur l'idéologie des différents mouvements hérétiques. I. Komor confronte les dialogues d'Érasme avec les modèles antiques pour préciser leur genre, et analyse les vues sociales dans les *Colloquia familiaria*. Le dernier conférencier de la session, le professeur Tibor Kardos, décédé récemment, grand spécialiste des études italiennes et des recherches sur l'humanisme en Hongrie, avait tracé l'image que se font d'Érasme les différentes générations et les différents peuples, et résumé l'histoire des études érasmienne en Hongrie.

K. SZABÓ

LINGUISTIQUE

- Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*. Redigit J. Németh, adiuvantibus K. Bolla, C. J. Hutterer, P. Király, Gy. Lakó, D. Pais, Gy. Szépe, L. Tamás, Zs. Telegdi. Tomus XXII, Fasc. 3-4 (1972, paru en 1973) ; Tomus XXIII, Fasc. 1-2 et 3-4 (1973).
- Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae*. Redigit L. Ligeti, adiuvantibus B. Csongor, K. Czeglédy, G. Kara, J. Németh, Zs. Telegdi. Tomus XXVII J. Németh, Zs. Telegdi. Tomus XXVII, Fasc. 1-3 (1973).
- Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*. Redigit J. Harmatta, adiuvantibus I. Borzsák, I. Hahn, J. Horváth, Gy. Moravcsik, Zs. Ritoók, S. Szádeczky-Kardos. Tomus XX, Fasc. 1-2 et 3-4 (1973).
- Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae*. Redigit L. Hadrovics, adiuvantibus F. Balezky, L. Dobosy, P. Király, L. Kiss, I. Sipos. Tomus XIX, Fasc. 1-3 et 4 (1972).
- Annales Universitatis Scientiarum Budapestiensis de Rolando Eötvös Nominatae*. Sectio Linguistica. Redigit I. Szathmári, adiuvantibus J. Balázs, G. Bereczki, M. Fogarasi, L. Hadrovics, C. J. Hutterer, Gy. Kara. Tomus IV (1973).
- Analecta Linguistica*. Informational Bulletin of Linguistics. Redigit A. Róna-Tass. Vol. III, n^{os} 1, 2 (1973).
- Folia Practico-Linguistica*. Rédigé par Gy. Hell. Tomus III (1973). Budapest, Institut de Langues de l'Université Technique de Budapest.
- Computational Linguistics and Computer Languages*. Comité de rédaction : B. Dömlki, F. Kiffer (réd.), T. Legendi (réd.), Á. Makai, F. Papp, Gy. Szépe, D. Varga et T. Frey (président). Ce volume a été rédigé par Gy. Szépe et Éva Bence-Szöllösy. Vol. IX (1973).
- La revue *Acta Linguistica* est remarquable cette année encore, par la variété de son contenu. Soulignons dans les deux numéros doubles parus en 1973, les articles suivants : J. Lotz (Washington, D. C.) : « Productive Inflectional Morphonomic Mechanism in English », vol. XXII, pp. 251-259. T. Tarnóczy (Budapest) : « Problems of Speech Controlled Typewriter », vol. XXII, pp. 261-271. Présentation d'un des produits techniques possibles de l'analyse et de la reconnaissance automatique du langage. — C. J. Hutterer et Gy. Mézáros (Budapest) : « Zur Fachsprache der zigeunerischen Wahrsager in Ungarn », vol. XXII, pp. 317-347. En dehors d'une analyse linguistique de valeur, l'article offre une étude fort estimable également du point de vue ethnographique et sémiotique, des divers usages de dire la bonne aventure chez les Tziganes de Hongrie. — S. Imre (Budapest) : « Quelques questions morphologiques concernant les dialectes hongrois », vol. XXII, pp. 363-379. Étude qui se base sur la documentation très riche de l'Atlas des Dialectes Hongrois. — D. Hegyi et Zs. Ritoók (Budapest) : « 25 Jahre Indogermanistik in Ungarn (1945-1970) », vol. XXII, pp. 401-407. — T. A. Sebeok (Boonington, Indiana) : « Problems in the Classification of Sign », vol. XXII, pp. 7-17. Un résumé préliminaire très dense de son livre de sémiotique. — J. Zsilka (Budapest) : « The structure of meaning. The unity of the notion of meaning », vol. XXIII, pp. 19-149. L'auteur présente un compte rendu de la phase récente de ses recherches spécifiques de sémantique syntaxique formelle. — Zs. Telegdi (Budapest) : « Remarques sur les emprunts arabes en Persan », vol. XXIII, pp. 51-58. Étude du plus éminent spécialiste hongrois de la linguistique générale sur un sujet de son domaine de recherche originel. — G. Bárczi (Budapest) : « Dezső Pais (1886-1973) », pp. 275-277. Nécrologie du nestor de la linguistique hongroise de Hongrie ; I. Szathmári (Budapest) : « Que doit la langue littéraire hongroise à Petőfi ? », pp. 279-291 ; article récapitulatif publié à l'occasion du cent cinquantième anniversaire du poète ; Á. Szabó (Budapest) : « Die Beschreibung der eigenen Sprache bei den Griechen », pp. 327-353. Une étude de synthèse de l'excellent historien des mathématiques et philologue classique ; J. Végh (Budapest) : « Ergebnisse und organisatorisch-wissenschaftliche Fragen der neueren Sammlungen geographischer Namen in Ungarn », pp. 381-400.
- La revue *Acta Orientalia* a publié aussi, en 1973, une riche collection d'études qui restent, en général, dans le cadre des respectables traditions des recherches orienta-

listes de Hongrie. Nous appelons l'attention du lecteur sur les textes suivants : L. Ligeti (Budapest) : « A propos d'un document ouïgour de l'époque mongole », pp. 1-18. — L. Lőrincz (Budapest) : « Die mongolische Mythologie », pp. 103-126. — J. Blaskovics (Prague) : « Some Toponyms of Turkic Origin in Slovakia », pp. 191-199. — K. Czeglédy (Budapest) : « Gardizi on the history of Central Asia (746-780 A. D.) », pp. 257-267. Une source précieuse de l'ancienne histoire hongroise.

L'étude la plus importante de la revue *Acta Antiqua* est « Armonih φ aneph » par R. Falus (Budapest), pp. 1-41, et 291-340, qui traite des rapports de l'histoire des idées grecques et de l'histoire des mathématiques. — I. Borzsák (Debrecen) : « Zur Überlieferungsgeschichte des Horaz », pp. 77-93. Un travail d'histoire littéraire. — J. Harmatta (Budapest) : « Landed property in early Roman Pannonia », pp. 123-132 et 389-393. C'est une étude d'histoire appliquant une méthode complexe. — Gy. Györffy (Budapest) : « Abfassungszeit, Autorschaft und Glaubwürdigkeit der *Gesta Hungarorum* des anonymen Notars », pp. 209-229. Analyse de la première source de l'historiographie hongroise, qui reste toujours un peu énigmatique. — Dans le n° 3-4, deux éminents philologues classiques étrangers ont publié des études : M. Mayrhofer (Wien) : « Die arischen Sprachreste — eine Abwehr der Hyperkritik », pp. 271-282. V. I. Georgiev (Sofia) : « Deutung und Übersetzung der 1972 publizierten etruskischen Inschriften », pp. 283-289. Ces quelques articles mis en vedette montrent la multiplicité des rapports de la philologie classique de Hongrie avec les recherches sur l'histoire de la civilisation hongroise et européenne.

Le volume de 1973 de *Studia Slavica* est très riche ; il a été offert par les slavistes de Hongrie au VII^e Congrès International de Slavistique tenu à Varsovie en 1973. L. Deze (= L. Dezső) (Debrecen) : « Voprosy obščej slavjanskoj sintaksičeskoj tipologii », pp. 1-16. Un travail important sur la typologie moderne des langues slaves. — L. Gáldi (Budapest) : « Défense et illustration de la phonétique stylistique », pp. 39-46. Détail, exposé avec maîtrise, de la conception de l'excellent linguiste (mort au début de 1974) sur la stylistique fonctionnelle. — L. Hadrovics (Budapest) :

« Syntaktischen Neuerungen in der Schriftsprache der ungarländischen Kroaten », pp. 59-74. — P. Király (Budapest) : « Die slavischen Mundarten in Ungarn und die ungarländischen Druckwerke in slavischen Sprachen », pp. 149-164. — L. Kiš (= L. Kiss) (Budapest) : « Kal'ki slavjanskich slov v vengerskoj leksike », pp. 166-175. L'auteur recueille les calques d'origine slave du lexique hongrois et les classes selon un point de vue thématique. — F. Papp (Debrecen) : « O nekotorych obščich čer-tach slavjanskich zaimstvovanij v vengerskom jazyke », pp. 225-234. L'auteur analyse, au moyen d'un ordinateur électronique les particularités structurales des mots d'emprunt d'origine slave de la langue hongroise. — M. Peter (M. Péter) : Razgovornaja rec kak konstruktivnyj element poezii (na materiale rousskoj poezii XX veka), pp. 235-247. L'auteur examine le rôle de la langue parlée dans la construction de la langue poétique, d'après la poésie russe du xx^e siècle.

La Faculté des Lettres de l'Université Loránd Eötvös de Budapest est le centre le plus important de Hongrie pour la formation de professeurs et de savants dans le domaine de la philologie. Dans les revues ci-dessus énumérées les enseignants de la Faculté ont publié un très grand nombre de travaux. Les Annales de l'Université, paraissant une fois par an en langues étrangères, ne représentent donc pas l'activité linguistique et philologique fort variée qui est développée à la Faculté. J. Juhász (Budapest) : « Probleme der deskriptiven Linguistik im Universitätsunterricht », pp. 79-91. L'éminent germaniste présente ses propres expériences. — L. Gáldi (Budapest) : « Les fonctions du stylème dans le langage poétique », pp. 109-114 ; l'éminent romaniste décédé cette année enseignait à l'université en qualité de professeur honoraire ; son article résume l'un de ses cours. — I. Szabics (Budapest) : « L'expression de l'antériorité en ancien français », pp. 115-125. — V. Voigt (Budapest) : « For Text-Context. Research in Folklore », pp. 168-177. Texte d'intérêt philologique du savant folkloriste-sémiotiste.

Les numéros parus de la revue bibliographique intitulée *Analecta Linguistica* ont le même caractère que ceux des années précédentes. Outre la liste des nouvelles acquisitions des bibliothèques de Hongrie dans

le domaine de la linguistique, elle publie les photocopies des tables des matières des périodiques linguistiques (philologiques, orientalistiques et de philologie classique) paraissant en Hongrie et à l'étranger. Il convient d'accorder une attention particulière à une bibliographie rédigée par M. Hajdú (Budapest) : « A secondary bibliography of Hungarian Onomatology », vol. III, fasc. 1. pp. 155-165. Le tome III de *Folia Practico-Linguistica* publication nouvelle de l'Institut de Langues de l'Université Technique de Budapest, a fait paraître deux études en langues étrangères. Nous relevons celle d'E. Zoltán : « Aboutword order and inversion », pp. 87-101. Le vol. IX de la collection *Computational Linguistics* est paru sous le titre nouveau de *Computational Linguistics and Computer Languages* (= CL and CL). Cette collection est publiée par l'Institut d'Ordinateur et d'Automation de l'Académie des Sciences de Hongrie. La composition du comité de rédaction a été également modifiée un peu. Ce volume était prêt dès 1970, mais la publication a été différée de quelques années à cause de la réorganisation de l'Institut ; il est à espérer que la collection paraîtra désormais régulièrement. — Ce volume a été dédié par ses rédacteurs et ses auteurs au 60^e anniversaire de László Kalmár fêté à la date du parachèvement du volume.

Le professeur László Kalmár traite des fondements des mathématiques, des machines mathématiques et de la logique mathématique à l'Université de Szeged. C'est à son activité qu'est due la création de la linguistique mathématique de Hongrie et aussi, pour une part, d'Europe orientale. Le lecteur est renseigné sur sa personnalité par son proche collaborateur, Dániel Muszka (Szeged) : « O „Djadje Laci” » (Sur Monsieur Laci), pp. 283-286. Ce volume offre vingt études en langues anglaise, française et allemande de linguistes et de mathématiciens de Hongrie, de l'Union Soviétique, d'Amérique, de Tchécoslovaquie, de Suède, de Roumanie, de Bulgarie. Il serait très difficile de choisir parmi ces vingt études. Nous mentionnerons quand même les travaux de deux des amis du professeur Kalmár, tous deux savants de renom international, qui sont morts entre-temps : J. Lotz (Washington, D. C.) : « Topological Models for the Nominal Bases in Hungarian », pp. 117-137., et Gr. Moisil (Bucarest) : « Sur la possibilité de modéliser le fini par l'infini », pp. 163-173. — Ce volume représente l'œuvre de plus haute valeur que la littérature linguistique ait donné en langues étrangères pour 1973 en Hongrie.

Gy. SZÉPE

SCIENCES LITTÉRAIRES

Acta Litteraria 1973

Le 150^e anniversaire de la naissance du grand poète hongrois Sándor Petőfi occupe la place d'honneur dans le dernier numéro des *Acta Litteraria*. Ce périodique en langues étrangères de l'Académie des Sciences de Hongrie s'est proposé de rassembler un certain nombre de données relatives à l'influence du poète sur la vie intellectuelle en Europe à notre époque et de contribuer ainsi à l'élaboration d'une image plus complète de Petőfi. Les rédacteurs de la revue ont eu recours à la méthode très répandue dans le monde entier, demandant l'opinion de poètes, adapteurs, esthètes de plusieurs pays.

Les réponses reçues ont été soumises à un choix et précédées par un bref aperçu

historique et comparatif, de G. Tolnai, dans lequel il essaie de situer le poète hongrois et son rôle dans la littérature hongroise et universelle, et récapitule quelques étapes, les plus importantes selon lui, des recherches faites sur Petőfi au cours du dernier siècle.

Les personnes interrogées parlent du rôle de la poésie de Petőfi dans la formation de leur personnalité, de leur comportement littéraire et humain en général, elles expliquent en quoi consiste pour elles l'importance du poète hongrois dans la littérature universelle. Il est à remarquer que les poèmes où Petőfi exalte la liberté ont agi sur les esprits et les sensibilités dès l'âge le plus tendre. Les réponses données à la deuxième question contiennent des éléments objectifs et subjectifs en fonction de la personnalité des interrogés, de leurs dis-

positions artistiques ou scientifiques, elles montrent souvent, sur la base de recherches personnelles, un désir de généralisation.

Deux réponses nous sont venues de Roumanie, celles de George Sbârcea et de Mihail Beniuc, écrivain et poète connu, adaptateur inspiré d'Attila József. Notre périodique publie les écrits des Anglais Victor Clement, G. F. Cushing, du Yougoslave Zoran Konstantinovič, du Tchecoslovaque Emil Boleslav Lukač, des Allemands Joachim Rähmer et Martin Remané. Les réponses d'Oleg Rossianov, chercheur russe consciencieux et enthousiaste de la littérature hongroise et de Kira Shakhova, auteur d'une monographie ukrainienne sur Petőfi, constituent des contributions substantielles. Le grand poète russe Nikolai Tikhonov a envoyé un essai d'une grande charge émotionnelle, et le regretté poète ukrainien, Léonide Pervomaïsski a répondu par une lettre d'un lyrisme contenu, qui est, probablement l'une de ses dernières œuvres. Pendant plusieurs décennies, ces deux poètes ont régulièrement traduit les poèmes de Petőfi.

Un autre groupe de réponses, moins nombreux celui-là, est en provenance des pays de langue latine : les Italiens Ranuccio Bianchi Bandinelli et Gianni Toti, les Cubains Salvador Bueno, Eliseo Diego, David Cherician rendent hommage à Petőfi par des essais écrits pour le grand public.

Aux hommages rendus à Petőfi à l'occasion de cet anniversaire, s'ajoute l'écrit posthume de J. Turóczy-Trostler *Petőfi und Nietzsche* où il confronte l'*Apôtre* de Petőfi avec *Zarathustra*, et fournit en outre quelques renseignements intéressants relatifs à l'attitude de Nietzsche face aux œuvres du poète.

Dans son article *Langue, structure, idée en littérature*, B. Köpeczi passe en revue l'histoire de l'interprétation et de la réinterprétation au XX^e siècle, à partir de positions différentes, des concepts philosophiques et de la théorie littéraire, avec les termes techniques correspondants, et il prend position à ce propos.

Dans une étude (en langue russe) intitulée *La poésie du roman romantique et le*

roman hongrois, J. Mezei traite des circonstances de la naissance du romantisme, des mobiles de son évolution et des particularités nationales. Il étudie le système idéal du siècle des lumières et de la période des réformes (début du XIX^e siècle), les courants philosophiques de l'époque, les débuts de l'économie politique, tout cela en tant que fond historique du genre épique de cette période. Il analyse les éléments de l'interprétation romantique de la poésie, le rôle de l'imagination, de l'hypothèse, de l'illusion, dans le roman romantique. Partant d'exemples concrets empruntés à la littérature universelle, il dégage les contradictions de ce courant, le problème du « romantisme à double visage », et les sources des éléments stylistiques, ironiques et réalistes, que l'on trouve dans ces œuvres. Il approfondit tout particulièrement l'analyse de la structure du roman historique. En les confrontant aux œuvres universelles du romantisme, l'auteur donne une appréciation de l'œuvre de Miklós Jósika et de József Eötvös, représentants hongrois de ce style.

L'article de F. Fehér, *Le roman est-il un genre problématique ?* (Contribution à la théorie du roman) est également consacré à des questions relevant de la théorie des genres. L'étude volumineuse de G. B. Németh intitulée *Dammerstunde der Romantik — im Schatten des Positivismus* démontre dans les œuvres de Friedrich Hebbel et d'Imre Madách, l'influence des courants philosophiques dominants au XIX^e siècle.

Dans son article (en russe) intitulé *Du national et de l'international dans la civilisation moderne*, I. Király traite des questions d'actualité de la culture et de la littérature. Un certain nombre de données nouvelles sont fournies par le texte de E. Bojtár : *L'avant-garde en Europe orientale, en tant que tendance littéraire*. Le périodique rend hommage à la revue « Littératournos nassledstvo » à l'occasion de son quarantième anniversaire. Il publie en outre deux documents inédits concernant Descartes. Une revue des livres clôt le numéro.

Á. GEREBEN

ÉTUDES SLAVES

Les numéros de 1973 de *Studia Slavica* témoignent que la curiosité des slavants et « russistes » hongrois s'étend sur tous les

domaines de leur discipline ; les études embrassent la linguistique, la théorie et l'histoire de la littérature, la poésie populaire,

l'histoire, etc. Contrairement à l'usage des années précédentes, le cahier 1-3 du tome XIX, année 1973 ne contient pas de comptes rendus ni de notices bibliographiques ; il ne comprend que des études de chercheurs hongrois.

C'est du 21 au 27 août 1973 que fut organisé à Varsovie le VII^e Congrès International des Slavisants. Conformément aux usages, les participants de ce Congrès ne pouvaient présenter que des rapports d'ouvrages déjà publiés antérieurement. Voilà pourquoi le Comité de rédaction de la revue a publié, dans ce numéro, les ouvrages des membres de la délégation hongroise, assez nombreuse, dans l'ordre alphabétique. Pour la clarté de notre exposé, nous allons grouper à part les articles de linguistique, d'histoire littéraire, etc., tout en conservant, autant que possible, l'ordre original.

Les sujets linguistiques étudiés ont rapport, pour la plupart, aux problèmes généraux de la linguistique slave. Tel est le sujet de l'étude de L. Dezső : « Les problèmes de la typologie générale et slave ». L'auteur cherche la place de la typologie parmi les disciplines de la linguistique générale et les modalités de son application dans l'enseignement des langues étrangères. Le travail de J. Dombrovsky « Sur le problème de l'expression de l'actualité dans la langue » constate que l'actualité a joué, dans les périodes archaïques, un rôle tout aussi important que dans l'époque moderne hautement évoluée qui dispose d'une langue littéraire très riche et douée de moyens d'expression vigoureux. Une des dernières publications de l'excellent styliste hongrois récemment disparu, L. Gáldi, spécialiste généralement connu de la poétique, intitulée « Défense et illustration de la phonétique stylistique » sera lue sûrement avec beaucoup d'intérêt. F. Gregor étudie les influences slaves dans la dénomination des champignons de Hongrie : « Bemerkungen über die slawischen Beziehungen der Pilznamen der ungarischen Volkssprache ». Le rédacteur en chef de *Studia Slavica*, L. Hadrovics, le slavisant renommé, spécialiste des langues sud-slaves, publie les résultats de ses recherches les plus récentes dans son étude intitulée « Syntaktische Neuerungen in der Schriftsprache der ungarländischen Kroaten ». P. Király, un des dirigeants du Comité Hongrois de Linguistique Slave, titulaire de la chaire slave de

l'Université Loránd Eötvös de Budapest publie son ouvrage intitulé « Die slawischen Mundarten in Ungarn und die ungarländischen Druckwerke in slawischen Sprachen ». L'influence slave qu'a subie la langue hongroise intéresse depuis longtemps la linguistique hongroise, témoin l'œuvre de ses représentants les plus éminents jusqu'à l'activité actuelle des slavisants hongrois. L. Kiss publie son étude sous le titre de « Calques hongrois de mots slaves ». P. Lieli analyse les caractéristiques des substantifs à radical en « u » bref (« Problèmes des substantifs en u bref »). L'article d'I. Mokuter soulève une question plus générale : « O karakteru rusko-srpskih kulturnih knjizevnih naucnih veza u 18. veku ». F. Papp, titulaire de la chaire de linguistique slave de l'Université Lajos-Kossuth de Debrecen complète nos connaissances de nouvelles données dans son étude intitulée « Quelques traits généraux des mots d'emprunt slaves de la langue hongroise ». M. Péter, un des spécialistes hongrois connus de la stylistique russe, apporte, dans son analyse intitulée « La langue parlée comme élément constructif de la poésie » des conclusions nouvelles d'après un riche matériel emprunté à la poésie pour en enrichir la poétique russe. Le professeur I. Sipos discute le problème des contacts linguistiques dans son travail « Wspoczesne formy sowiansko-wegierskich kontaktów jezykowych ». Enfin J. H. Tóth publie un article sur un sujet de linguistique historique : « Contribution à l'étude de la transcription des monuments du vieux slave de rédaction russe ».

La majorité des travaux littéraires s'occupent de la littérature russe et marquent l'élan qu'ont pris les études russes en Hongrie, jusque dans le domaine de la littérature. Gy. Király aboutit, en se basant sur l'analyse structurale des romans de Dostoïevsky, à l'étude de « La typologie de la conception du roman dans la littérature russe du XIX^e siècle ». I. Meszerics met en lumière l'essence, du point de vue de l'histoire du genre, du roman de Lermontov « Un héros de notre temps » et les traditions romanesques des XVIII^e et XIX^e siècles. La majorité des études se caractérisent par la prédominance des problèmes des genres et de la recherche sur les caractéristiques du romantisme. Le Comité préparatoire du Congrès a considéré, justement, que ces sujets-là ont une importance centrale, ce

qui a encouragé les chercheurs à faire de nouvelles investigations dans ce domaine. L'article de M. Rév : « Les aspects spécifiques de la conception romantique du monde dans la littérature russe de la fin du siècle » confronte les marques spécifiques des écrits de Korolenko, de Tchékhov et de Gorki. L. Szilárd publie sous le titre de « Influence rythmique de la prose de F. Nietzsche sur la prose d'A. Biely » une intéressante étude comparative. Le travail de Gy. Szóke est une analyse approfondie des « Problèmes de la structure du roman « Anna Karénine » de L. Tolstoï ». L'auteur étudie le rôle de la musicalité, de la polyphonie en disséquant l'architectonique du roman. M. Tétényi examine le rôle de l'épisode et son évolution dans les littératures russe et hongroise de la fin du XVIII^e siècle. Zs. Deák-Zöldhelyi, spécialiste hongroise de Tourguéniev, publie une étude intitulée « Les "Récits mystérieux" de Tourguéniev et les influences réciproques de la littérature russe du XIX^e siècle » dans laquelle elle fait voir, à côté des traits romantiques, qu'il y a aussi un novateur en cet écrivain qui a réalisé, dans sa prose, les aspirations poétiques de la fin de siècle russe.

Les travaux consacrés aux littératures des autres pays slaves ou à leur étude comparative tiennent également une place remarquable dans ce volume. I. Fried examine l'évolution du classicisme et du romantisme dans les pays centre-européens, en appuyant ses analyses fort pertinentes sur une documentation très étendue qu'il approfondit scientifiquement : « Die Frage des Überganges vom Klassizismus in die Romantik in der Dichtung von Mickiewicz, Mácha, Preseren und Vörösmarty ». N. Király esquisse « La typologie du drame polonais de l'époque des lumières et du romantisme ». V. Scher publie les résultats de ses recherches sous le titre de « Ivan Franko et les relations littéraires ukrano-hongroises ». L'article de L. Sziklay est remarquable par son sujet vaste et synthétique ainsi que par sa densité pénétrante ; utilisant ses expériences de comparatiste, il analyse les répercussions littéraires de la conception de l'histoire du romantisme : « La conception romantique de l'histoire dans les littératures slaves et non slaves de l'Europe Centrale et Orientale ».

L'étude d'E. Kálmán : « Éléments de contes populaires dans la nouvelle russe contemporaine » examine l'influence fécondante réciproque de la littérature et du folklore. L'unique étude sur un sujet historique est le travail de M. Kun, jeune historien hongrois : « M. A. Bakounine et le mouvement national de libération de Hongrie (1847-1864) ».

Le n^o 4 du volume XIX présente déjà la composition habituelle de la revue. Le professeur I. Sinkovics y publie une étude des plus intéressantes : « Aussage von drei- und dreissig Bauern über den kroatisch-slovenischen Aufstand des Jahres 1573 ». Ce 4^e numéro s'ouvre sur l'article de E. Csirpák-Rozdina, professeur à l'Institut Pédagogique de Nyíregyháza, consacré aux « Nuits d'Égypte de Pouchkine ». Dans la rubrique *Miscellanea* de la revue, on peut lire trois articles de moindre étendue : « Ein burgenländisch-kroatisches Evangelienbuch aus dem Jahre 1732 » par I. Nyomárkay, une publication de K. G. Kovanina de Leningrad sur les syntagmes à trois membres dans la langue russe d'aujourd'hui, et l'article de M. Turjan, lecteur à l'Institut pédagogique d'Eger, sur « Tourguéniev et Edgar Poe ».

Dans la rubrique « Critica et bibliographia », de récentes publications soviétiques, allemandes, tchèques, polonaises et slovaques sont analysées par L. Hadrovics, G. Wernke, J. Bihari, A. Péter, M. Tétényi, Zs. Zöldhelyi-Deák et L. Szilárd. E. Bojtár rend compte de divers ouvrages publiés récemment sur l'avant-garde en Europe orientale, notamment du livre de M. Szabolcsi, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie, intitulé « Jel és kiáltás » (« Signe et appel »).

A la fin du numéro, on trouve, dans la rubrique « Chronica », un résumé, par E. Balezky et G. Wernke, des événements de 1972 en Hongrie ayant des rapports avec la linguistique slave.

Le volume XIX de *Studia Slavica* témoigne du développement rapide des études slaves et russes en Hongrie. Celles-ci se caractérisent de plus en plus par une approche, bien fondée du point de vue théorique, de problèmes philologiques concrets.

M. RÉV

L'HISTOIRE DE L'ART

Acta Historiae Artium Tomus XIX ;
Bulletin du Musée Hongrois des Beaux-Arts Nos 40 et 41.

Dans les numéros parus en 1973 du périodique sur l'histoire de l'art de l'Académie des Sciences de Hongrie (en langues étrangères) et du *Bulletin du Musée des Beaux-Arts* de Budapest, ce sont les études iconographiques et celles relatives à l'histoire des genres, qui nous semblent les plus intéressantes. On remarquera parmi elles, l'étude de Gy. Török « Die Ikonographie des letzten Gebetes Mariä » (*Acta* 3-4). L'auteur y explique une variante insolite du thème de la Dormition et analyse ses rapports avec la mystique des xiv^e et xv^e siècles, et ce faisant, il élargit considérablement nos connaissances sur l'évolution autonome de l'art de l'Europe orientale et plus particulièrement de la Hongrie. L'analyse iconographique d'un monument précoce de la Renaissance hongroise sert de point de départ à L. Kalmár, qui dégage les rapports entre la pensée scientifique de l'humanisme international et l'enluminure des livres. (« Der intellektuelle Hintergrund der Vgeldarstellung der Victorinus-Corvina », *Acta* 1-2.) Un bel exemple d'analyse iconographique se trouve dans l'étude d'E. Szepes (« Correggio's Melancholy : Specific Meaning of an Allegory », *Acta* 1-2) qui interprète deux tableaux ayant appartenu au décor du Studiolo d'Isabelle d'Este, contribue ainsi à la compréhension des allégories de la Renaissance tardive. Les articles que nous venons de mentionner, semblent, d'une manière générale, attester la présence dans les périodiques budapestois d'une tendance saine, qui est d'accorder une plus large place aux analyses iconographiques complexes et notamment à des détails qui peuvent présenter de l'intérêt sur le plan international. Il est à remarquer que dans la plupart des cas il s'agit de jeunes auteurs ou d'auteurs qui abordent pour la première fois de tels sujets.

Les publications qui posent le problème des rapports entre des phénomènes de style et des catégories de genres, ne sont pas moins importantes. Telle est, par exemple, l'étude de M. Haraszti-Takács intitulée « Quelques problèmes des bodegones de Vélasquez » où l'auteur traite la probléma-

tique des scènes de genre espagnoles. (*Bulletin* N° 41.) A propos d'un livre d'esquisses modèles du Cabinet des Dessins et des Estampes du Musée des Beaux-Arts dont l'origine est restée contestée, L. Zentai (« Un livre de modèles d'animaux florentin au Musée des Beaux-Arts », *Bulletin* N° 40) aboutit à une attribution plus crédible et communique en outre d'importantes remarques sur le rôle stylistique et iconographique des modèles dessinés.

La publication du texte d'une conférence de György Lukács mise en écrit entre 1912-1914 (« Über die Kategorie der Malerei », *Acta* 1-2) peut également susciter un large intérêt. Cette publication, accompagnée de l'étude et des notes d'A. Timár, constitue une partie importante de la série, publiée régulièrement depuis quelques années dans les *Acta*, et dont le but est d'attirer l'attention sur la jeune génération d'esthètes et d'historiens de l'art d'avant la Première Guerre mondiale, qui préparèrent l'activité des historiens d'art hongrois, ou d'origine hongroise, qui devaient connaître par la suite la célébrité, comme le philosophe György Lukács.

En 1973, une place considérable est faite aux problèmes du gothique tardif et de la Renaissance allemande. A propos de l'anniversaire de Cranach, qui eut lieu l'année d'avant, les *Acta* ont publié les comptes rendus des conférences faites lors de la commémoration qui eut lieu à l'Université Eötvös Loránd, ainsi que le texte intégral des deux plus importantes, celles de Gy. Székely et P. H. Feist. Deux communications fondamentales s'y ajoutent, celle de J. Pevsina intitulée « Die Tafelmalerei am Jagellonenhof in Prag » (*Acta* 3-4) et l'article de D. Radocsay sur les dernières œuvres provenant de l'atelier des enlumineurs de la cour de Hongrie. (« Wiener Wappenbriefe und die letzten Miniaturen von Buda », *Acta* 1-2)

De même, il convient de remarquer les études consacrées aux débuts et aux relations internationales de l'art hongrois du xx^e siècle. J. Szabadi (« L'apparition du modern style dans l'art graphique hongrois », *Acta* 3-4) attire l'attention sur les tendances moins connues ou oubliées du modern style dans l'art graphique hongrois. K. Passuth présente les œuvres inconnues,

exécutées en Hongrie, du jeune László Moholy (« Debut of László Moholy Nagy », *Acta* 1-2) ; l'article est une importante contribution à la connaissance du grand maître de l'avant-garde internationale et il montre ses rapports avec le mouvement activiste hongrois. L'étude de S. Kontha (*Acta* 3-4) nous introduit dans ce même cercle, en présentant Béla Uitz, un de ses chefs de file.

Ce sont là les thèmes que nous jugeons le plus propres à représenter les principales orientations des recherches hongroises menées actuellement dans le domaine de l'his-

toire de l'art. A côté des études énumérées, les deux périodiques publient encore de nombreux articles qui apportent de nouvelles identifications d'auteurs, des élucidations de problèmes de détail. Nous nous contenterons de signaler la liste imposante qui, en elle-même non seulement fait état des résultats, mais annonce les objectifs des recherches futures : il s'agit de la liste des œuvres d'art acquises en 1971 par le Musée des Beaux-Arts, publiée dans le N° 40 du Bulletin.

E. MAROSI

ETHNOGRAPHIE

Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae. Tomus XXI (1972) 3-4 ; Tomus XXII (1973) 1-2.

Les derniers numéros de la revue d'ethnographie, en quatre langues, de l'Académie des Sciences de Hongrie, présentent le même niveau scientifique, la même ordonnance (études, articles, revue des livres et des périodiques) et continuent à élargir la sphère des thèmes. Pour faire mention de toutes les études intéressantes, apportant de nouveaux résultats scientifiques, nous devrions énumérer presque tous les articles publiés. L'académicien Gyula Ortutay a obtenu en 1972 le prix Herder ; à cette occasion, il a donné une interview où il parle de son activité scientifique et de ses buts. Wladikin communique la première synthèse ethnogénétique sur le peuple oudmour (votiak). Mlle Klára Csilléry traite de l'origine de la chaise en relation avec l'histoire sociale. János Manga passe en revue l'histoire des colonies slovaques en Hongrie aux xvii^e et xviii^e siècles et caractérise, du point de vue ethnographique, la culture des Slovaques de Hongrie. József Szabádfalvi examine le rôle que joue le glandage dans le système pastoral en Hongrie. A son avis, l'étendue de l'élevage forestier peut éclairer la question de la migration intérieure en Hongrie et celle plus générale, de la survivance du mode de vie nomade. L'archéologue István Erdélyi publie une carte géographique de Vinland remontant à 1599, que les chercheurs hongrois et étrangers connaissaient certes depuis

des décennies, mais que l'auteur soumet ici pour la première fois à un examen méthodique. En connexion avec cette carte, plusieurs problèmes surgissent au sujet des débuts des recherches hongroises sur l'Amérique. Vilmos Voigt s'occupe de la genèse de la théorie d'Engels sur la préhistoire et communique des données, inconnues dans la recherche internationale, relatives aux circonstances qui ont présidé à la naissance de l'œuvre : « Sur les origines de la famille, de la propriété privée et de l'État ». L'article de l'amerindianiste Lajos Boglár écrit en collaboration avec le prêtre érudit András Bognár, présente les résultats scientifiques de la mission des Jésuites hongrois au Pérou au xviii^e siècle, sur la base de documents manuscrits encore inédits. Zoltán Kovács résume les données concernant les croyances dans la sorcellerie en Russie ; cet article comble également des lacunes dans la recherche internationale. Le chercheur anglais Symes rend compte des différents types d'exploitation en Irlande. L'étude de Meletinsky présente un intérêt international, car en analysant les mythes paléo-asiatiques ayant trait au corbeau, l'auteur tente de confronter la méthode de Lévy-Strauss avec la méthode des modèles secondaires de l'école sémiotique soviétique de Tartu. Parmi les analyses des mythes des peuples naturels, celle-ci est la plus méthodique et la plus efficace. Mihály Sárkány se base sur la méthode économique de la théorie du « troc », en vogue aujourd'hui, pour examiner le système économique dit *okiot* (autrement dit [*wa*] *ndorob*) en vigueur dans

l'Est de l'Afrique. János Láng consacre son étude à un détail important concernant la naissance de l'idée de l'âme, au problème de « l'âme apparaissant en image réfléchie » (psyché), et utilise à cette fin des données relatives au monde entier. Les brefs comptes rendus s'occupent avant tout des méthodes ethnographiques modernes : ils relatent des recherches sémiotiques soviétiques, des recherches folkloriques à l'aide d'ordinateurs, et des recherches hongroises et universelles ethno-sémiotiques. Dans la

revue des livres, sont présentés les ouvrages et périodiques ethnographiques, hongrois et étrangers. Il est à noter que dans ce domaine les *Acta* s'en tiennent à la tradition, présentant plutôt moins d'œuvres, mais dans le détail : les critiques sévères et les présentations succinctes, servant uniquement à éveiller l'intérêt, manquent, c'est peut-être là qu'il serait nécessaire d'apporter quelque changement.

V. VOIGT

MUSICOLOGIE

Studia Musicologica, année XIV. 1973.

Daté de 1972, le tome XIV de la revue *Studia Musicologica*, important recueil d'études, a paru, en réalité, seulement en 1973. Il comprend une vingtaine d'études plus ou moins longues d'auteurs hongrois ou étrangers et une nomenclature importante des livres publiés.

Le 21 janvier 1973 mourut, à l'âge de 74 ans, Bence Szabolcsi, directeur de la revue, représentant de renom européen de la musicologie hongroise. Le tome XIV s'ouvre sur sa nécrologie. B. Rajeczky y adresse ses adieux au savant dont l'activité fait date dans l'histoire de la culture musicale hongroise et qui fut « le grand vieillard respecté » de notre musicologie.

L'année 1972 fut marquée par le quatre-vingt-dixième anniversaire de la naissance de Zoltán Kodály. On comprendra et l'on approuvera qu'une partie importante de ces études soit consacrée, directement ou indirectement, à sa personnalité et à son œuvre.

B. Szabolcsi dont la carrière fut déterminée par les années d'études faites sous la direction de Kodály, précise dans un texte admirable les caractères essentiels de l'art créateur de son maître. L. Dobszay examine les fondements musicaux de la méthode pédagogique de Kodály et illustre le fond de cette méthode par de nombreuses citations prises dans les écrits du maître. Je discuterais volontiers avec lui sur un point d'autant plus qu'il s'agit d'une opinion répandue, partagée par plusieurs auteurs. Dobszay se réfère à une pensée de Kodály que celui-ci, argumentant en 1958 en faveur du déve-

loppement de l'enseignement du chant dans nos écoles, exprima en ces termes : « Ce n'était pas sans raison que le *Musicae* était au centre du programme de l'éducation des Grecs de l'Antiquité. » Le lecteur me permettra de lui rappeler sans m'éloigner du sujet, l'ouvrage d'Erzsébet Szőnyi dont j'ai parlé plus haut. Dans cet ouvrage, à la page 12 de la version allemande, E. Szőnyi reprend une pensée de Kodály développée par le maître en 1929 et la résume en ces termes : « Comme dans l'éducation grecque de l'Antiquité la musique a eu un rôle dominant, elle doit avoir la même importance chez nous, en Hongrie. » Indépendamment du fait que Kodály n'a rien formulé de ce genre en 1929, la postérité doit interpréter tout ce qu'il a professé pendant quatre décennies au sujet de l'éducation. Autrement dit, à l'époque de la révolution des sciences et de la technique qui est la nôtre, nous risquerions de susciter partout dans le monde, l'étonnement, sinon la stupéfaction. Les clercs doivent se rendre compte que c'était seulement dans le feu de la discussion que Kodály prenait argument de l'exemple des Grecs de l'Antiquité, mais jamais dans ses études méthodiques traitant de l'éducation musicale. Je me permets de faire observer que même si la musique se trouvait être au centre de la conception pédagogique des Grecs, peu nombreux devaient être ceux qui bénéficiaient des bienfaits de cet enseignement ; les esclaves n'en jouissaient certainement pas.

I. Kecskeméti fait connaître la musique d'accompagnement d'une comédie-vaudeville, *l'Oncle*, jouée en 1904 à une fête de carnaval des élèves du Eötvös Kollégium

(calqué sur le modèle de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm à Paris). Cette musique a été composée par le jeune Kodály, élève du Eötvös Kollégium, poursuivant alors ses études parallèlement au Conservatoire et à la Faculté des Lettres. Kecskeméti donne des détails sur l'origine de cette musique bouffonne, parle des éléments musicaux utilisés parmi lesquels nous reconnaissons, comme servant de contrepoint à la mélodie de Yankee Doodle, une chanson hongroise très connue, de style populaire. Il passe ensuite à l'analyse des compositions postérieures mûries dans lesquelles réapparaissent quelques motifs musicaux de cette bouffonnerie carnavalesque. L. Vikár reprend un des thèmes préférés de Kodály en comparant entre eux les types primitifs de chansons populaires finnoougriennes. Il présente un très grand nombre de mélodies : chansons populaires finlandaises, estoniennes, zyriennes (komi), ostiaques, vogoules, mordves et, se fondant sur la leçon tirée de ces comparaisons, il conclut à l'existence d'un ancien fonds commun.

Gy. Martin confronte les mélodies publiées dans le sixième volume du Corpus de la Musique Populaire Hongroise avec les données de ses recherches sur la danse folklorique et montre quels types de mélodie accompagnent communément tels ou tels types de danse. B. Rajeczky analyse quelques monuments de l'art gothique tardif en Hongrie, récemment découverts. On a retrouvé les notes dont il parle, au cours du travail de restauration d'un manuscrit ancien dans la reliure de ce dernier. Il s'agit de vingt œuvres plus ou moins fragmentées qui n'en constituent pas moins un document précieux sur la pratique en Hongrie de la musique polyphonique dont l'existence jusqu'à nos jours était presque complètement ignorée. J. Szendrei, collaboratrice du professeur Rajeczky, compare entre elles les mélodies du cantique *Te Deum* découvertes dans les manuscrits du xv^e et du xvi^e siècle.

Fidèle aux meilleures traditions de la musicologie hongroise, la revue *Studia Musicologica* publie régulièrement des études traitant des relations musicales ayant existé ou existant encore entre les pays est-euro-

péens. Cette fois, K. P. Koch retrace l'histoire d'une danse polonaise très appréciée à la cour du prince István Báthory. A. Možy exploite dans son étude les relations musicales hungaro-slovaques à l'époque dite kouroutz qui se situe à la charnière des xvii^e et xviii^e siècles. Il ne manque pas de souligner les types de mélodies analogues, ce qui est très important. D. Benkő, joueur de luth et chercheur, étudie, en partant de l'examen d'une transcription au luth du chœur de Clément Jannequin, *Un Gay bergier*, les autres transcriptions pour instruments des chœurs de ce compositeur français. Elles furent faites par Bálint Bakfark (Valentin Bakfark), virtuose du luth qui jouissait à son époque d'un renom universel. A. Možy publie la tablature de la transcription au luth et son explication en notes modernes. — Dans le domaine des relations franco-hongroises, n'oublions pas de noter que le dixième anniversaire de la mort de László Lajtha a fourni l'occasion à M. Berlász de consacrer une étude à la noble figure de cet éminent chercheur, qui explora la chanson folklorique hongroise, ce compositeur qui a su allier le goût hongrois au style français dans ses nombreuses compositions pour orchestre et pour musique de chambre, éditées, pour la plupart, à Paris. Si nous donnons un sens plus large au mot, l'étude de L. Somfai a trait elle aussi à la musique française : c'est une excellente analyse de l'importance dans l'œuvre de Stravinsky de ses *Symphonies d'instruments à vent dédiées* « à la mémoire de Claude Debussy ».

Parvenu à la musique actuelle, je mentionnerai l'analyse par J. Albrecht d'une œuvre posthume de Bartók, le *Concerto pour alto*.

Plusieurs études s'occupent de l'histoire des instruments. L. Zolnai fait connaître les facteurs d'orgues et organistes du xiv^e au xvi^e siècle, Gy. Fábry retrace pour sa part l'histoire du développement de la collection d'instruments de musique au Musée National Hongrois, et E. Fontana-Gát rend compte des travaux du congrès consacré aux problèmes de la restauration des instruments de musique. Ce congrès s'est déroulé à Graz en 1971.

J. BREUER

PÉDAGOGIE

Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös Nominatae
 Section Pedagogica et Psychologica. Tomus II-III (1971-1972).

Les *Annales* sont un périodique de l'Université Loránd Eötvös qui paraît une fois par an. Les auteurs en sont les enseignants de l'université et les principaux domaines des sciences sont représentés dans les nombreux tomes de ce périodique.

Les articles paraissent en anglais, russe, français ou allemand, selon la décision de la rédaction. Chaque discipline a son propre comité de rédaction qui compose les différents numéros selon ses conceptions. La rédaction de la section pédagogique-psychologique par exemple consacre tous les ans un numéro à une thématique choisie en fonction des besoins de l'information et de l'intérêt suscité sur le plan international.

Le tome II de la section pédagogique et psychologique contient des études sur les problèmes fondamentaux et les plus actuels de la pédagogie et de la psychologie. Chacune des études se rattache à la problématique de la personnalité. C'est ainsi qu'à partir des recherches hongroises et internationales, on analyse la notion de personnalité, sa structure ainsi que le mécanisme lié à la personnalité qui préside à la conduite (F. Juhász : « The pedagogical approach to personality » ; I. Bábosik : « Personnalité et formation de la conduite »).

Dans les autres études, les auteurs examinent avant tout les lois et les conditions de l'évolution et du développement de la personnalité. Les études consacrées à l'analyse des lois du développement traitent avant tout des questions du développement des propriétés éthiques et des fonctions intellectuelles (G. Tóth : « L'éthique du travail parmi les étudiants d'Université » ; Zs. Kulcsár : « Formirovanie funktsii sovosti i razlitchnye formy nakazaniya » (Le développement de la fonction de la conscience et les différentes formes de sanction) ; A. Kónya : « Influence de l'enseignement spécial sur la « persévération », relation entre la « persévération » et la créativité »).

Parmi les conditions de l'évolution et du développement de la personnalité, les

différents auteurs traitent avant tout de la collectivité et du travail (L. Horváth : « Grundtendenzen der Persönlichkeitsentwicklung in der Gemeinschaft » ; Z. Salamon : « Community education and individuality » ; L. Buzás : « Einfluss der Gruppenarbeit auf die geistige Entwicklung der Schüler »).

Le tome III de la section de pédagogie et de psychologie des *Annales*, contient des études relatives à l'histoire des sciences.

L'une des plus intéressantes de ces études nous fait connaître les textes utilisés en 1489 aux fins d'enseignements à l'école municipale-paroissiale de Sárospatak. Les textes ont été dépouillés sur la base du manuscrit conservé à la Bibliotheca Metropolitana Strigoniensis d'Esztergom (I. Mészáros : « Die Methode der schulischen Texterläuterung im 15. Jahrhundert im Spiegel des Szalkai-Kodexes »).

Plusieurs auteurs analysent les influences étrangères ayant joué un rôle dans l'évolution de la pédagogie et de la psychologie hongroises. Des articles sont consacrés à l'œuvre de pédagogues et de psychologues hongrois dont l'activité est connue sur le plan international (O. Vág : « The influence of the English infant school in Hungary » ; S. Nagy : « Pensées actuelles dans la pédagogie de László Nagy » ; V. András : « Pál Ranschburg, osnovopolojnik venguerskoj eksperimentalnoj psihologii [Pál Ranschburg, fondateur de la psychologie expérimentale en Hongrie] »).

Pour finir nous mentionnerons deux études fort intéressantes qui nous offrent un tableau de l'histoire de la pédagogie et de la psychologie en Hongrie, au cours de ces vingt-cinq dernières années (S. Nagy : « Die Entwicklung der ungarischen Pädagogik im letzten Vierteljahrhundert (1945-1970) » ; J. Putnoky : « The development of psychology in Hungary between 1945 and 1970 »).

On voit que les tomes des *Annales* consacrés à la pédagogie et à la psychologie, fournissent au lecteur étranger un tableau valable des acquis, des conceptions et des antécédents des recherches pédagogiques et psychologiques en Hongrie.

T. BÁBOSIK

CE VOLUME EST EN VENTE CHEZ LES DISTRIBUTEURS SUIVANTS:

- AUSTRALIE : New World Booksellers, 425 Pitt Street, Sydney
AUTRICHE : Globus Buchvertrieb, Höchstädtplatz 3, 1201 Wien
BELGIQUE : Librairie Du Monde Entier, 162, rue du Midi, Bruxelles 1 000
BRÉSIL : Livraria D. Landy, Rua 7 de Abril, 252 5°S/53, São Paulo
CANADA : Pannonia Books, P.O.B. 1017, Postal Station „B” Toronto (Ont.) MST 2T8
Déliabáb Film & Record Studio, 19 Prince Arthur Street, West., Montreal 130, P.Q.
CUBA : Instituto del Libro, Calle 10 y 19, Habana
DANEMARK : Hunnia Books & Music, Nørrebrogade 182, København
Ejnar Munksgaard, Nørregade 6, København
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE : Center of Hungarian Literature, 4418 16th Avenue, Brooklyn, N. Y. 11204
Magyar Áruház, 1 1802 Buckeye Road, Cleveland (Ohio) 44120
FINLANDE : Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu, Helsinki-SF-00100
Suomalainen Kirjakauppa, Helsinki 10 Aleksanterinkatu 25
FRANCE : Odeon Diffusion 146, rue Fg.-Poissonnière, Paris 10
Ophrys Librairie, 10, rue de Nesle, Paris 6
GRANDE-BRETAGNE : B. H. Blackwell Ltd., 48-51 Broad Street, Oxford OX1 3BQ
Central Books Ltd., 37 Gray's Inn Road, London WC1X 8PS
Danubia Book Co., 58 Chatsworth Road, London NW2 4DD
GRECE : Eleftheroudakis, Constitution Square, Athens 126
INDE : Current Technical Literature Company, India House, OPP. G. P. O. Post Box 1374, Bombay 1
JAPON : Maruzen Company Ltd., 3-10 Nihonbashi 2-chome, Chuo-ku, Tokyo 103
Nauka Ltd., 2-30-19, Minami-ikebukuo 2-chome, Toshima-ku, Tokyo-171
Sanyo Shuppan Boeki, Co. Inc., Hoyu Bldg. 8, 2-chome, Takaracho Chuoku, Tokyo P.O.B. 5037
NORVEGE : Johann Grundt Tanum, Karl Johansget 43, Oslo
PAYS-BAS : Martinus Nijhoff, Lange Voorhout, 9-11, 's Gravenhage
Meulenhoff & Co., Beulingsstraat 2/4, Amsterdam C.
Pegasus, Leidsestraat 25, Amsterdam C.
RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE ALLEMANDE : Kubon & Sagner, Schliessfach 68, 8. München 34
Kunst und Wissen Erich Biebr, Postfach 46, 7. Stuttgart 1
Erich Röth Verlag, Korbacher Str. 235, 35, Kassel
SUEDE : Almqvist & Wiksell, Gamla Brogatan 26, Stockholm S. 101 20
C. E. Fritze, Fredsgatan 2, Stockholm S. 105 27
Nordiska Bokhandeln, Kungsgatan 2, Stockholm 1
SUISSE : Genossenschaft Literaturvertrieb, Feldstr. 4, Zürich
Pinkus & Co., Froschaugasse 7, Zürich
Karger Libri AG, Petersgraben 31. CH-4000 Basel 11
VENEZUELA Ilaco, Calle Union No. 7, Sabana Grande, Caracas
Louis Tarcsey, Calle Edif, Villoria Apto 21, Sabana Grande, Caracas

ou en Hongrie:

KULTURA

**Société Hongroise pour le Commerce de Livres
et de Journaux**

H-1389 Budapest 62, boîte postale 149

